Digitized by the Internet Archive
in 2008 with funding from
Microsoft Corporation

http://www.archive.org/details/revuecritiquedhi13pariuoft

REVUE CRITIQUE

D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

PUBLIÉE SOUS LA DIRECTION DE

MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

SEPTIÈME ANNÉE

PREMIER SEMESTRE.

249458
9.12.30

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
RUE RICHELIEU, 67
1873

Z
1007
R45
t.13

ANNÉE 1873

TABLE DU PREMIER SEMESTRE

	Art.	Pages
Académie des inscriptions. Voy. *Sociétés savantes*.		
Actes publics de la Silésie, p. p. PALM (R.)	34	94
ADAM DE LA HALLE. Voy. *Œuvres complètes*.		
Agglutination ou Adaptation? Voy. LUDWIG.		
Albertine von Grün et ses Amis. Voy. SCHWARTZ.		
Albigeois (Histoire des). Voy. OSOKIN.		
Allemagne (Histoire d'). Voy. ZELLER.		
Allemande (Armée). Voy. *Instruction et discipline*.		
— (Langue). Voy. *Revue mensuelle*, SANDERS.		
Ambassade de Choiseul à Vienne en 1757 *et* 1758. Voy. FILON.		
Ame du monde chez les philosophes arabes du xe *siècle*. Voy. DIETERICI.		
Amiénois (Orfévrerie et bijouterie dans l'). Voy. POUY.		
Ancien Testament. Voy. STRACK.		
ANDRÉ CHÉNIER. Voy. *Œuvres*.		
Animaux domestiques. Leur introduction en Europe. Voy. HEHN.		
Annales du royaume frank. Voy. BREYSIG, ŒLSNER.		
Année véritable de la naissance de Christophe Colomb. Voy. AVEZAC (D').		
Antequam et Priusquam. Voy. ANTON.		
Anthologie grecque, p. p. DÜBNER et DELZONS (X.)	38	103
Antiquité historique d'après les sources égyptiennes. Voy. CHABAS.		
ANTOINE COURT. Voy. HUGUES.		
ANTON, *Antequam* et *Priusquam* (J. Gantrelle).	44	129
Archivio Veneto. Voy. *Variétés*.		
ARISTOTE (La méthode scientifique d'). Voy. EUCKEN.		
— Politique, p. p. SUSEMIHL (Charles Thurot).	9	17
Armée allemande. Voy. *Instruction et discipline*.		
— française (L') depuis la grande Révolution jusqu'à nos jours. Voy. JÆHNS.		
Article V du traité de Prague. Voy. BAUER.		

Art. Pages

Asie-Mineure (Voyage archéologique en). Voy. LE BAS.
Athènes (Éloquence politique et judiciaire à). Voy. PERROT.
AUBERTIN, L'Esprit public au XVIIIe siècle (H. Lot) 79 237
Authenticité des chants du Barzaz-Breiz. Voy. LUZEL.
Autriche-Hongrie (Géographie de l'). Voy. STEINHAUSER.
AVEZAC (D'), Année véritable de la naissance de Christophe Colomb (T. de L.) 73 216

BABEAU, Histoire de Troyes pendant la Révolution française (H. Lot) 130 411
BARON, L'Homme à bonnes fortunes, p. p. BONNASSIES (Ψ.) . . . 90 267
BARRANCA. Voy. *Ollanta*.
Barzaz-Breiz. Voy. LUZEL.
BASTIAN, Recherches ethnologiques (H. Gaidoz) 68 197
BAUDICHON DE LA MAISON-NEUVE. Voy. *Procès*.
BAUER, L'Article V du traité de Prague (A. S.). 62 176
BAUM. Voy. *Procès*.
BEAMES, Grammaire comparative des langues néo-aryennes de l'Inde (G. Garrez). 63 177
BECKMANN, Recherches sur l'histoire de Jeanne d'Arc 4 8
BECQ DE FOUQUIÈRES. Voy. *Œuvres* d'André Chénier, de François de Pange.
BENOIST, voy. PLAUTE.
BERG. Voy. JONCKBLOET.
Bible (Les premières traductions françaises de la). Voy. STRÜMPELL.
Bibliographia critica. Voy. *Variétés*.
Bibliothèque du Nouveau Testament. Voy. REUS.
— historico-politique (Γ.). 123 383
BICKELL. Voy. Œuvres complètes de saint Isaac d'Antioche.
Bijouterie dans l'Amiénois. Voy. POUY.
BOÈCE. Voy. *Consolation philosophique*.
Bohème (L'Église évangélique en). Voy. CZERWENKA.
BONHOMME, Correspondance inédite de Mademoiselle Théophile de Fernig (H. Lot) 71 206
BONNASSIES. Voy. BARON.
Bordelais (Vies des poètes) et périgourdins. Voy. COLLETET.
Boustân. Voy. *Extraits*.
BOUTRON. Voy. RATHERY.
BRAND, La Nef des fous, tr. p. SIMROCK (G. P.) 12 24
BREYSIG, Annales du royaume frank sous Charles Martel (G. M.) . 52 152
BRUGSCH, Dictionnaire égyptien (G. Maspero) 1 5
BURKHARD. Voy. *Sacuntala*.

CAPPELER, Les *Ganachandas* (Abel Bergaigne) 49 145

Art. Pages

Carchemis (Site et histoire ancienne de). Voy. MASPERO.
Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean de Sorde, p. p. RAYMOND (P. M.). 118 372
Catalans (Contes populaires). Voy. MASPONS.
Catalogue des Vases peints du Musée de Naples. Voy. HEYDEMANN.
CERUTI. Voy. *Voyage* de Charlemagne en Espagne.
CHABAS, Études sur l'Antiquité historique d'après les sources égyptiennes (G. Maspero) 30 81
Chansons et jeux de Noël. Voy. WEINHOLD.
Chants du Barzaz-Breiz. Voy. LUZEL.
Charlemagne (Voyage de) en Espagne. Voy. *Voyage*.
CHARLES MARTEL. Voy. BREYSIG.
Charlotte de Corday et les Girondins. Voy. VATEL.
CHÉNIER (André). Voy. *Œuvres*.
CHOISEUL. Son Ambassade à Vienne en 1757 et 1758. Voy. FILON.
CHRISTIAN D'ANHALT. Voy. KREBS.
CHRISTOPHE COLOMB (Année véritable de la naissance de). Voy. AVEZAC (D').
Chronique de Robert de Torigni. Voy. ROBERT DE TORIGNI.
Chronologie du moyen-âge. Voy. GROTEFEND.
Cinq Jâtakas; Dasarathajâtaka; Dix Jâtakas, p. et tr. p. FAUSBÖLL (G. Garrez). 113 353
Civilisation (Origines de la). Voy. LUBBOCK.
— *au* XVe *siècle*. Voy. GRÜN.
CLÉMENT VIII, Décrétales, p. p. Sentis (P. V.). 23 61
CLOTILDE DE SURVILLE. Voy. MACÉ, VASCHALDE.
COLLETET, Vies des poètes bordelais et périgourdins, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE 6 11
Composés syntactiques en grec. Voy. MEUNIER.
Confédération helvétique. Voy. GEILFUSS.
Conquête de la Prusse par les Allemands. Voy. EWALD.
Consolation philosophique de Boèce, tr. p. RATHIER (L. Havet). . . 45 131
Contes d'enfants de la Suisse, p. p. SUTERMEISTER 24 63
— populaires catalans. Voy. MASPONS.
— siciliens. Voy. PITRÉ.
Corpus de Saint Ignace (Supplément au). Voy. MŒSINGER.
Correspondance : Lettre de M. Le Brun. 223
— Lettre de M. de Gubernatis. 315
Correspondance inédite de Mademoiselle Théophile de Fernig. Voy. BONHOMME.
COURTAT, Défense de Voltaire 55 158
COUSSEMAKER (De). Voy. *Œuvres complètes* d'Adam de la Halle.
CROMWELL. Voy. STRÆTER.
CRON, Contribution à l'interprétation du *Gorgias* (J. Nicole). . . . 86 257
CZERWENKA, L'Église évangélique en Bohême (R.) 48 142

Art. Pages

Dasarathajâtaka. Voy. *Cinq Jâtakas*, etc.
Décrétales. Voy. CLÉMENT VIII.
DELISLE. Voy. ROBERT DE TORIGNI.
DELZONS. Voy. *Anthologie grecque*.
Dictionnaire des mots étrangers de la langue allemande. V. SANDERS.
— des principales difficultés de la langue allemande. Voy. SANDERS.
— des synonymes de la langue allemande. Voy. SANDERS.
— du Rig-Véda. Voy. GRASSMANN.
— égyptien. Voy. BRUGSCH.
DIETERICI, L'Ame du Monde chez les philosophes arabes du xe siècle (S. Guyard). 50 146
DIETZ. Voy. MÜLLER (Max).
DIOGNÈTE. Voy. OVERBECK
Discipline (Instruction et) dans l'armée allemande 56 159
Divine Comédie. Voy. MARINO.
Dîwân de Hâtim Thâyî, p. p. HASSOUN (St. G.) 101 306
DONNER, Histoire des études sur les langues ouralo-finnoises (E. Sayous). 18 43
DRÆGER. Voy. *Vie d'Agricola*.
Drame quichua. Voy. *Ollanta*.
Droit romain (Nouveau Manuel de). Voy. GIRAUD.
DROYSEN, Gustave-Adolphe (Rod. Reuss) 28 78
DU QUESNE. Voy. JAL.
DÜBNER. Voy. *Anthologie grecque*.
DUFEU, Age et destination des quatre pyramides de Giseh (G. Maspero). 116 370
DÜMICHEN, Temples, tombeaux, monuments et inscriptions de l'ancienne Égypte (G. Maspero). 100 306

Éducation. Voy. LANGE.
EGGER, Contribution à la critique et à l'interprétation du *S. Grégoire* de Hartmann von Aue 117 371
EGLI, Noms géographiques (H. Gaidoz) 26 68
Église (L') évangélique en Bohême. Voy. CZERWENKA.
Égypte ancienne (Temples, tombeaux, monuments et inscriptions de l'). Voy. DÜMICHEN.
Égyptien (Dictionnaire). Voy. BRUGSCH.
Égyptiens (Du genre épistolaire chez les). Voy. MASPERO.
Éloquence politique et judiciaire à Athènes. Voy. PERROT.
Epistolaire (Genre) chez les Égyptiens. Voy. MASPERO.
ERATOSTHÈNE, Œuvres, p. p. HILLER (Henri Weil). 2 5
Esprit public au XVIIIe *siècle*. Voy. AUBERTIN.
Ethnologiques (Recherches). Voy. BASTIAN.

Art. Pages

Études de poésie populaire (sicilienne). Voy. PITRÉ.
— sur les composés syntactiques en grec. Voy. MEUNIER.
— critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne Voy. MONOD.
— orientales et linguistiques. Voy. WHITNEY.
EUCKEN, La Méthode scientifique d'Aristote (Ch. Thurot) 27 75
Europe (Introduction en) des plantes cultivées et des animaux domestiques. Voy. HEHN.
EWALD, Conquête de la Prusse par les Allemands (Louis Léger). . 54 157
Extraits du Boustân de Sa'adi, tr. p. Strong (St. G.). 76 225

Fabliaux. Voy. *Recueil général*.
FAUSBÖLL. Voy. *Cinq Jâtakas*, etc.
FEILL, Le Cardinal Salm (A. S.). 66 191
FERNIG (Mlle Théophile de). Voy. BONHOMME.
FILON, L'Ambassade de Choiseul à Vienne en 1757 et 1758 (A. S.). 85 255
FOUCART. Voy. *Sénatus-consulte*.
Fous (Nef des). Voy. BRAND.
Française (Armée). Voy. JÆHNS.
— (Langue). Voy. GRANIER DE CASSAGNAC.
— (Versification). Voy. WEIGAND.
FRANÇOIS DE PANGE. Voy. *Œuvres*.

Ganachandas. Voy. CAPPELER.
GARCIN DE TASSY, Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman (E. Fagnan) 57 161
GEILFUSS, L'Origine de la Confédération helvétique (R.) 11 23
Gens de métier. Voy. MONTEIL.
Géographie de l'Autriche-Hongrie. Voy. STEINHAUSER.
— de Strabon, tr. p. TARDIEU (Charles Thurot). 51 149
Géographiques (Noms). Voy. EGLI.
Gesta Romanorum, p. p. ŒSTERLEY (G. P.). 10 19
GIRAUD, Nouveau Manuel de Droit romain (Alphonse Rivier) . . . 128 405
Girondins. Voy. VATEL.
Gorgias. Voy. CRON.
Gothique (Le) au service du Christianisme. Voy. WEINHOLD.
Grammaire comparative des langues néo-aryennes de l'Inde. Voy. BEAMES.
— persane. Voy. MIRZA HABÎB.
Grammairiens latins, p. p. HAGEN (Ch. Thurot) 31 86
GRANIER DE CASSAGNAC, Histoire des origines de la langue française (G. P.). 97 289
GRASSMANN, Dictionnaire du Rig-Véda (A. Barth). 37 97
Grec (Composés syntactiques en). Voy. MEUNIER.

Art. Pages

Grèce (Voyage archéologique en). Voy. LE BAS.
Grecque (Anthologie). Voy. *Anthologie*.
Grecs (Vie des). Voy. GUHL.
GROTEFEND, Manuel de chronologie historique du moyen-âge . . . 32 90
GRÜN, La Civilisation au XVe siècle 29 79
GUADET. Voy. HENRI IV.
GUBERNATIS (DE), Mythologie zoologique (Abel Bergaigne) 72 209
GUHL et KONER, Vie des Grecs et des Romains (A. B.-L.) 69 201
Gulistân. Voy. SA'ADÎ.
GUSTAVE-ADOLPHE. Voy. DROYSEN.

HABÎB. Voy. MIRZA HABÎB.
HAGEN. Voy. *Grammairiens latins*.
HALLE (Adam de la). Voy. *Œuvres complètes*.
HAMILTON. Voy. *Variétés*.
HARTMANN VON AUE. Voy. EGGER.
HASSOUN. Voy. *Dîwân*.
HÂTIM THÂYÎ. Voy. *Dîwân*.
HEHN, Introduction en Europe des plantes cultivées et des animaux domestiques (F. Baudry) 77 226
Helvétique (Confédération). Voy. GEILFUSS.
HENRI IV, Lettres, p. p. GUADET (T. de L.) 40 109
HEUMANN. Voy. *Variétés*.
HEYDEMANN, Catalogue des vases peints du Musée de Naples (Dumont) 83 245
HILLER. Voy. ERATOSTHÈNE.
Histoire (Science de l'). Voy. MARSELLI.
— d'Allemagne. Voy. ZELLER.
— de Jeanne d'Arc. Voy. BECKMANN.
— de l'industrie française et des gens de métier. Voy. MONTEIL.
— de la langue allemande. Voy. *Revue mensuelle*.
— de la Littérature néerlandaise. Voy. JONCKBLOET.
— de la réforme en Pologne. Voy. KONIECKI.
— de la restauration du protestantisme en France au XVIIIe s. Voy. HUGUES.
— de Rome. Voy. REUMONT.
— de Troyes pendant la Révolution. Voy. BABEAU.
— des Albigeois. Voy. OSOKIN.
— des efforts de l'Allemagne vers l'unité. Voy. KLÜPFEL.
— des études sur les langues ouralo-finnoises. Voy. DONNER.
— des origines de la langue française. Voy. GRANIER DE CASSAGNAC.
— mérovingienne. Voy. MONOD.
Historico-politique (Bibliothèque). Voy. *Bibliothèque*.

Art. Pages

HOFMANN, Contribution à la critique du texte des *Niebelungen* (G. P) 65 189
Homme à bonnes fortunes (L'). Voy. BARON.
HORACE (Notes de critique et d'exégèse sur). Voy. WILLEMS.
HUGUES, Antoine Court. Histoire de la restauration du protestantisme en France au XVIIIe siècle (Edouard Sayous) 84 253

IGNACE (Saint). Voy. MŒSINGER.
Industrie française. Voy. MONTEIL.
Infinitif (Forme et emploi de l') en sanscrit, en bactrien, etc. Voy. WILHELM.
Inscriptions de l'ancienne Égypte. Voy. DÜMICHEN.
Instruction et discipline dans l'armée allemande 56 159
Introduction en Europe des plantes cultivées et des animaux domestiques. Voy. HEHN.
ISAAC (Saint). Voy. *Œuvres complètes*.
IUNG, La vérité sur le Masque de Fer (T. de L.) 88 263

JÆHNS, L'Armée française depuis la grande révolution jusqu'à nos jours (Albert Sorel). 107 322
JAL, Abraham Du Quesne et la marine de son temps (T. de L.). . 96 283
Jâtakas. Voy. *Cinq Jâtakas*, etc.
JEANNE D'ARC (Recherches sur l'histoire de). Voy. BECKMANN.
Jeux (Chansons et) de Noël. Voy. WEINHOLD.
JOEL. Voy. *Prophéties*.
JONCKBLOET, Histoire de la Littérature néerlandaise, tr. p. BERG (ψ). 132 414

KALCKSTEIN, Robert le Fort. 53 156
KARLOWA, La Procédure civile romaine au temps de la *Legis Actio* (Alphonse Rivier). 110 340
KLUCKHOHN. Voy. Lettres de l'électeur palatin Frédéric III.
KLÜPFEL, Histoire des efforts de l'Allemagne vers l'unité (Albert Sorel) 91 268
KŒHLER, Les Voyages de Luther (R.). 87 262
KŒLBING. Voy. *Sagas*.
KONER. Voy. GUHL.
KONIECKI, Histoire de la réforme en Pologne (R.) 33 93
KREBS, Christian d'Anhalt (R.) 47 140

LANGE, Lettres sur l'éducation (X.) 8 13
Latins (Grammairiens). Voy. *Grammairiens*
— (Poètes érotiques). Voy. *Poètes*.
LE BAS et WADDINGTON, Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure (Dumont). 58 163

Art. Pages

LE BRUN. Voy. *Correspondance, Variétés.*
LEBARBIER. Voy. LUBBOCK.
Lettre du Pseudo-Justin à Diognète. Voy. OVERBECK.
Lettres de Henri IV. Voy. HENRI IV.
— de l'électeur palatin Frédéric III, p. p. KLUCKHOHN, t. II (Rod. Reuss) 119 375
— sur l'éducation. Voy. LANGE.
Linguistiques (Études orientales et). Voy. WHITNEY.
Littérature néerlandaise. Voy. JONCKBLOET.
LOISELEUR, Questions historiques du XVIIe siècle (T. de L.) 126 395
LOUANDRE. Voy. MONTEIL.
LUBBOCK, Les Origines de la civilisation, tr. p. LEBARBIER (H. Gaidoz) 68 197
Lübeck au moyen-âge. Voy. PAULI.
LUCILIUS. Voy. *Satires.*
LUDWIG, Agglutination ou Adaptation? (Abel Bergaigne). 124 387
LUTHER. Voy. KŒHLER.
LUZEL, De l'authenticité des chants du *Barzaz-Breiz.* 14 32

MACÉ, Un procès d'histoire littéraire (G. P.) 46 133
Manuel de chronologie historique du moyen-âge. Voy. GROTEFEND.
Marine du temps d'Abraham Du Quesne. Voy. JAL.
MARINO, Quelques passages difficiles et controversés de la *Divine Comédie* (Th. P.). 104 315
MARKHAM. Voy. *Ollanta.*
MARSELLI, la Science de l'Histoire (Γ.). 131 412
MASPERO, Site et histoire ancienne de la ville de Carchemis; du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique (Paul Pierret) 67 193
MASPONS, Contes populaires catalans (Th. de Puymaigre). 112 350
Masque de Fer. Voy. IUNG.
MAX MÜLLER. Voy. MÜLLER (Max).
Mérovingienne (Histoire). Voy. MONOD.
Méthode scientifique d'Aristote. Voy. EUCKEN.
MEUNIER, Études sur les composés syntactiques en grec (L. Havet). 42 114
MILLIET, De l'origine du théâtre à Paris (ψ.). 13 31
MIRZA HABÎB, Grammaire persane (S. G). 15 33
MŒSINGER, Supplément au *Corpus* de Saint Ignace (P. Martin) . . 108 337
MONOD, Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne (Rod. Reuss). 102 308
MONTAIGLON (DE). Voy. *Recueil général.*
MONTEIL et LOUANDRE, Histoire de l'industrie française et des gens de métier (G. F.). 120 379
Monuments de l'ancienne Égypte. Voy. DÜMICHEN.

Art. Pages

Moyen-âge (Chronologie du). Voy. GROTEFEND.
MÜLLER. Voy. *Poètes érotiques latins.*
— Voy. *Satires.*
MÜLLER (Max), la Science de la Religion, tr. p. DIETZ (Abel Bergaigne). 127 401
Musée de Naples (Vases peints du). Voy. HEYDEMANN.
Mythologie zoologique. Voy. GUBERNATIS (DE).

Naples (Vases peints du Musée de). Voy. HEYDEMANN.
Néerlandaise (Littérature). Voy. JONCKBLOET.
Nef des fous. Voy. BRAND.
Néo-aryennes (Langues) de l'Inde. Voy. BEAMES.
Niebelungen. Voy. HOFMANN.
Noël (Chansons et jeux de). Voy. WEINHOLD.
Noms géographiques. Voy. EGLI.
Notes de critique et d'exégèse sur Horace. Voy. WILLEMS.
Nouveau Testament. Voy. REUS.

ŒLSNER, Annales du royaume frank sous Pépin le Bref (G. M.). . 52 152
ŒSTERLEY. Voy. *Gesta Romanorum.*
Œuvres d'André Chénier, p. p. BECQ DE FOUQUIÈRES (H. Lot) . . 61 174
— d'Eratosthène. Voy. ERATOSTHÈNE.
— de François de Pange, p. p. BECQ DE FOUQUIÈRES (H. Lot). 61 174
— complètes du trouvère Adam de la Halle, p. p. DE COUSSEMAKER (F. Bonnardot) 129 406
— complètes de Saint Isaac d'Antioche, p. et tr. p. BICKELL (P. Martin) 82 242
Ollanta drame quichua, tr. p. BARRANCA; — p. et tr. p. MARKHAM (G. Maspero). 114 361
Orfévrerie dans l'Amiénois. Voy. POUY.
Orientales (Études) et linguistiques. Voy. WHITNEY.
Origine de la Confédération helvétique. Voy. GEILFUSS.
— du Théâtre à Paris. Voy. MILLIET.
Origines de la Civilisation. Voy. LUBBOCK.
— de la langue française. Voy. GRANIER DE CASSAGNAC.
OSOKIN, Histoire des Albigeois (Louis Leger). 60 173
Ouralo-finnoises (Langues). Voy. DONNER.
OVERBECK, La Lettre du Pseudo-Justin à Diognète (M. N.). . . . 19 49

PALM. Voy. *Actes publics de la Silésie.*
PANGE (François de). Voy. *Œuvres.*
Paris (Origine du Théâtre à). Voy. MILLIET.
Passages difficiles et controversés de la Divine Comédie. Voy. MARINO.
PAULI, Lübeck au moyen-âge (R.). 95 282

Art. Pages

PÉPIN LE BREF. Voy. ŒLSNER.
Périgourdins (Vies des poètes bordelais et). Voy. COLLETET.
PERROT, Éloquence politique et judiciaire à Athènes (E. Caillemer). 64 183
Persane (Grammaire). Voy. MIRZA HABÎB.
PITRÉ, Spécimen de contes siciliens 36 96
— Études de poésie populaire (Th. de Puymaigre). 122 381
Plantes cultivées. Leur introduction en Europe. Voy. HEHN.
PLATTS. Voy. SA'ADÎ.
PLAUTE, Morceaux choisis, p. et tr. p. BENOIST (X.) 20 50
Poésie populaire (sicilienne). Voy. PITRÉ.
Poètes (Vies des) bordelais et périgourdins. Voy. COLLETET.
Poètes érotiques latins (Les), p. p. MÜLLER (Ch. M.). 94 279
Politique d'Aristote. Voy. ARISTOTE.
Pologne (Réforme en). Voy. KONIECKI.
POUY, Recherches sur l'orfèvrerie et la bijouterie dans l'Amiénois (J. G.). 35 95
Prague (L'Article V du traité de). Voy. BAUER.
Priusquam (*Antequam* et). Voy. ANTON.
Procédure civile romaine. Voy. KARLOWA.
Procès de Baudichon de la Maison-Neuve, p. p. BAUM (Rod. Reuss). 103 312
Prolégomènes critiques à l'Ancien Testament. Voy. STRACK.
Prophéties de Joël, tr. p. WÜNSCHE 81 241
Prosodie musulmane. Voy. GARCIN DE TASSY.
Protestantisme (Restauration du) en France au XVIIIe siècle. Voy. HUGUES.
Prusse (Conquête de la), par les Allemands. Voy. EWALD.
PSEUDO-JUSTIN. Voy. OVERBECK.
Pyramides de Giseh. Voy. DUFEU.

Questions historiques du XVIIe siècle. Voy. LOISELEUR.
Quichua (Drame). Voy. *Ollanta*.

RATHERY et BOUTRON, Mademoiselle de Scudéry (T. de L.). . . . 98 301
RATHIER. Voy. *Consolation philosophique*.
RAYMOND. Voy. *Cartulaire*.
Recherches ethnologiques. Voy. BASTIAN.
Recueil général des Fabliaux des XIIIe et XIVe siècles, p. p. DE MONTAIGLON (P. M.) 22 54
Réforme en Pologne. Voy. KONIECKI.
Religion (Science de la). Voy. MÜLLER (Max).
REUMONT (DE), Histoire de Rome (R.) 74 217
REUS, Bibliothèque du Nouveau Testament (M. N.). 99 305
Revue d'Alsace. Voy. *Variétés*.
— *mensuelle pour l'histoire de la langue allemande*, p. p. WAGNER (C. J.). 80 240

	Art.	Pages
Rhétorique musulmane. Voy. GARCIN DE TASSY.		
Rig-Véda (Dictionnaire du). Voy. GRASSMANN.		
ROBERT DE TORIGNI, Chronique, p. p. DELISLE (G. Monod) . . .	21	51
ROBERT LE FORT. Voy. KALCKSTEIN.		
Romains (Vie des). Voy. GUHL.		
Romanorum (Gesta). Voy. *Gesta*.		
Rome (Histoire de). Voy. REUMONT.		
Royaume de Dieu (L'Idée du). Voy. WITTICHEN.		
SA'ADÎ, Gulistân, p. p. PLATTS (S. G.)	25	65
— Voy. *Extraits du Boustân*.		
Sacuntala, p. p. BURKHARD (A. Barth)	93	273
Sagas chevaleresques, p. p. KŒLBING (G. P.)	3	6
Saint Grégoire. Voy. EGGER.		
SAINT IGNACE. Voy. MŒSINGER.		
SAINT ISAAC D'ANTIOCHE. Voy. *Œuvres complètes*.		
SALM (Le Cardinal). Voy. FEILL.		
SANDERS, Dictionnaire des mots étrangers de la langue allemande; choix de synonymes; dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande (Alfred Bauer).	92	270
Satires de Lucilius, p. p. MÜLLER (Gaston Boissier)	59	169
SCHWARTZ, Albertine von Grün et ses Amis (Charles Joret)	121	379
Science de l'Histoire. Voy. MARSELLI.		
— de la Religion. Voy. MÜLLER (Max).		
SCUDÉRY (Mlle de). Voy. RATHERY.		
Sénatus-consulte inédit, p. p. FOUCART (Ch. M.)	39	106
— Post-scriptum (M. B.)	»	108
SENTIS. Voy. CLÉMENT VIII.		
Siciliens (Contes). Voy. PITRÉ.		
Silésie. Voy. *Actes publics de la Silésie*.		
SIMROCK. Voy. BRAND.		
Société asiatique. Voy. *Sociétés savantes*.		
— de linguistique. Voy. *Ibid*.		
Sociétés savantes : Académie des inscriptions		271
—		287
—		303
—		319
—		335
—		351
—		367
—		384
—		398
—		416
— Société asiatique		320

	Art.	Pages
— Société de linguistique		304
—		335
—		368
—		399
STEINHAUSER, Géographie de l'Autriche-Hongrie (H. Gaidoz). . .	111	349
STRABON. Voy. *Géographie.*		
STRACK, Prolégomènes critiques à l'Ancien Testament (M. N.) . .	115	369
STRÆTER, Olivier Cromwell (R.)	70	203
STRONG. Voy. *Extraits du Boustân.*		
STRÜMPELL, Les premières traductions françaises de la Bible (Marie Hyacinthe)	89	266
Suisse. Voy. *Contes.*		
SUSEMIHL. Voy. ARISTOTE.		
SUTERMEISTER. Voy. *Contes.*		
Syntactiques (Composés) en grec. Voy. MEUNIER.		
TACITE. Voy. *Vie d'Agricola.*		
TAMIZEY DE LARROQUE. Voy. COLLETET.		
TARDIEU. Voy. *Géographie.*		
Théâtre (Origine du) à Paris. Voy. MILLIET.		
Traductions (Premières) françaises de la Bible. Voy. STRÜMPELL.		
Traité de Prague (L'Article V du). Voy. BAUER.		
Troyes (Histoire de) pendant la Révolution. Voy. BABEAU.		
Variétés : L'Archivio Veneto et la Bibliographica critica		14
— *Le Vocabulaire illustré des mots usuels français, anglais, allemands*, par A. LE BRUN, H. HAMILTON et G. HEUMANN		143
— Voy. *Correspondance.*		
— *Petite Revue des Bibliophiles dauphinois.*		368
— *Revue d'Alsace* (G. Monod)		397
VASCHALDE, Clotilde de Surville et ses poésies (G. P.)	46	133
Vases peints du Musée de Naples. Voy. HEYDEMANN.		
VATEL, Charlotte de Corday et les Girondins. 1er art. (H. Lot) . .	17	37
— 2e article (H. Lot)	75	219
Versification française. Voy. WEIGAND.		
Vie d'Agricola de Tacite, p. p. DRÆGER (J. Gantrelle)	78	233
Vie des Grecs et des Romains. Voy. GUHL.		
Vies des poètes bordelais et périgourdins. Voy. COLLETET.		
Vienne (Ambassade de Choiseul à). Voy. FILON.		
Vocabulaire illustré des mots français, anglais, allemands. V. *Variétés.*		
VOLTAIRE. Voy. COURTAT.		
Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure. Voy. LE BAS.		
— de Charlemagne en Espagne, p. p. CERUTI (G. P.)	5	10
— de Luther. Voy. KŒHLER.		

	Art.	Pages
WADDINGTON. Voy. LE BAS.		
WAGNER. Voy. *Revue mensuelle pour l'histoire de la langue allemande.*		
WEIGAND, Traité de versification française	7	12
WEINHOLD, Chansons et jeux de Noël	16	36
— Le Gothique au service du Christianisme (ψ.)	106	322
WHITNEY, Études orientales et linguistiques (M. B.)	41	113
WILHELM, Forme et emploi de l'infinitif en sanscrit, en bactrien, etc. (Abel Bergaigne)	109	337
WILLEMS, Notes de critique et d'exégèse sur Horace (Ch. M.)	125	393
WITTICHEN, L'Idée du royaume de Dieu (M. N.)	105	321
WÜNSCHE. Voy. *Prophéties.*		
ZELLER, Histoire d'Allemagne (G. Monod)	43	119
— Note supplémentaire		336

PÉRIODIQUES ÉTRANGERS

ANALYSÉS SUR LA COUVERTURE.

Academy (The), a monthly record of Literature, Learning, Science and Art.	
Nos 67	Nos 13
69	16
70	17
71	21
72	23
73	25
74	26
Acta societatis philologæ Lipsiensis, t. II, fasc. I.	25
Annuario della Società Italiana per gli studi orientali.	
Anno primo 1872	20
Athenæum (The), Journal of English and Foreign Literature, Science and the Fine Arts.	
Nos 2368-2370	13-15
2371-2380	17-26
Bibliographia critica de Historia e Litteratura.	
Fasc. VI, janvier 1873	20
Cosmos, Nouveau journal géographique italien.	
No 1	12
Indian Antiquary.	
Part XIII et XIV	15, 16

Literarisches Centralblatt.
Nos 12 . . . . . Nos 13
13-24 15-26
Il Mare, janvier 1873 22
Ocean Highways, new series, vol. I, no 1 22
Phœnix (The).
Nos 31 12
32 16
Revue d'Alsace, janvier, février, mars 1873 22
Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique. Nouv. série, t. XV, 6e livr. 12
T. XVI, 1re livr. 22
Rivista Europea, 1er juin 1873 24
Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde.
Deel XVIII, Zesde serie, deel 1, afleo. 5 en 6 12
Verhandlingen van het Bataviaasch Genootschap.
Deel XXXVI 12
Wissenschaftliche Monats-Blætter.
Nos 1. 17
2. 24
3. 26

N° 1 Septième année 4 Janvier 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

C. NISARD Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de la banlieue, précédée d'un coup-d'œil sur le commerce de la France au moyen-âge, les chemins qu'il suivait, et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

Extrait de la table des matières. Introduction. Coup-d'œil sur le commerce de la France au moyen-âge, et de l'influence qu'il a dû avoir sur le langage. — Chapitre I. Des voies de communication par terre. — Chapitre II. Des voies de communication par eau. — Chapitre III. Du patois de Paris et de la banlieue, de ses sources, de ses variétés et de ses zones. — Étude du langage populaire ou patois de Paris et de la banlieue. — Figures de diction. — Particularités rhématiques et syntaxiques. — De quelques formes de corruption les plus communes. — De quelques mots bizarres et d'autres détournés du sens qu'ils ont habituellement. — Notices et extraits des principaux écrits en patois parisien.— La Gazette des Halles touchant les affaires du temps. — La Gazette de la place Maubert. — Suite de la Gazette de la place Maubert. — Pièces et anecdotes

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Alford (H. D. D.). The Book of Genesis and part of the book of Exodus. In-8°, 338 p. (Strahan) cloth. 15 fr.

Alterthümer (Die) der Stadt Lüneburg u. d. Klosters Lüne. 6. Lief. In-4°, 8 p. mit 3 Photogr. u. 1 Steintaf. Lüneburg (Herold u. Wahlstab). 10 fr. 75

Archiv f. hessische Geschichte und Alterthumskunde. Hrsg. von Ph. A. F. Walther. 12. Bd. 3. Heft u. 13. Bd. 1. Heft. In-8°, vj et p. 469-622 et 1-162 m. 1 Chromolith. Darmstadt (Jonghaus). 2 fr. 75

Bain (A.). Mental and Moral science, a compendium of Psychologie and Ethics. In-8°, 850 p. (Longmans) cloth. 13 f. 25

Baldwin (J. D.). Ancient America, in notes on American Archæology. In-8°, 299 p. New-York. 13 fr. 25

Belger (C.). De Aristotele etiam in arte poetica componenda Platonis discipulo. In-8°, 83 p. Berlin (Calvary et C°). 1 f. 75

Birks (T. R.). The Scripture Doctrine of Creation with Reference to Religious Nihilism and Modern theories of development. In-12, 260 p. (Christian-Knowledge Society) cloth. 2 fr.

Büchner (W.). Homerische Studien. Abth. I. II. In-4°. Berlin (Calvary et C°). Chaque, 2 fr.

Calendar of the Clarendon State Papers preserved in the Bodleian Library. In-8°, 620 p. (Macmillan) cloth. 22 fr. 50

David's Vision. With a preliminary dissertation showing David's Prophecy of Christ. By a Pilgrim to the Holy Land. In-8°, 74 p. (Nisbet) cloth. 3 fr. 25

Dieck (F. C. T.). De Ratione, quae inter Sallustianos Codices Vaticanum n° 3864 et Parisinum n° 500 intercedat, commentatio. In-8°, 55 p. Halle (Fricke). 1 fr.

Dunglison (R.). History of Medicine, from the Earliest Ages to the commencement of the Nineteenth Century. In-8°. London. 15 fr.

Eisenlohr (A.). Der grosse Papyrus. Harris. In-8°, 38 p. Leipzig (Hinrichs). 1 fr. 35

Ficker (J.). Forschungen zur Reichs- und Rechtsgeschichte Italiens. 3. Bd. 2. Abth. In-8°, 371-541 p. Insbruck (Wagner). 5 fr. 50
Vol. I-III. 41 fr. 35

Geppert (P.). De tribunis militum in legionibus Romanorum. In-8°, 48 p. Berlin (Calvary et C°). 1 fr. 35

Geschichtsfreund (der). Mittheilungen d. histor. Vereins der fünf Orte Lucern, Uri, Schwyz, Unterwalden u. Zug. 27. Bd. mit 3 Tafl. In-8°, xxj-363 p. Einsiedeln (Benziger). 8 fr. 45

Graubartslied Das (Harbardslied) Loki's Spottreden auf Thœr. Norrænisches Gedicht der Sæmunds Edda, kritisch hergestellt übers. u. erklært von Fr. W. Bergmann. In-8°, viij-198 p. Leipzig (Brockhaus) 4 fr.

Hahn (L.). Geschichte des preussischen Vaterlandes b. z. Gründung d. deutschen Kaiserreichs. In-8°, p. xviij-741. Berlin (Hertz). 8 fr.

Haupt (J.). Ueber das mittelhochdeutsche Buch der Mærterer. In-8°, 90 p. Wien (Gerold's Sohn). 1 fr. 90

Homers Odyssee. Erklært von Dr V. Hugo Koch. 4. Heft. In-8°, 154 p. Hannover (Hahn). 1 fr. 35

Kielmansegg. Familien-Chronik der Herren, Freiherren u. Grafen v. In-8°, xij-431 p. mit eingedr. Holzschn. 3. Stammtaf. in qu. Gr. in-fol. et 1 Chromolith. Leipzig (Brockhaus). 16 fr.
Relié. 20 fr.

Muther (T.). Zur Geschichte des rœmisch-canonischen Prozesses in Deutschland wæhrend d. 14. und zu Anfang des 15. Jahrh. In-8°, ix-82 p. Rostock (Kuhn). 2 fr.

Ribbeck (O.). Philocteta d. Accius. Aus e. Geschichte der griechisch-rœm. Tragœdie. In-4°, 21 p. Kiel (Universitæts-Buchh.). 1 fr. 10

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 1 — **4 Janvier** — **1873**

Sommaire : A nos lecteurs. — 1. BRUGSCH, Dictionnaire égyptien. — 2. ERATOSTHÈNE, Œuvres, p. p. HILLER. — 3. Sagas chevaleresques, p. p. KŒLBING. — 4. BECKMANN, Recherches sur l'histoire de Jeanne d'Arc. — 5. *Voyage de Charlemagne en Espagne,* p. p. CERUTI. — 6. COLLETET, Vies des poètes bordelais et périgourdins, p. p. TAMIZEY DE LARROQUE.— 7. WEIGAND, Traité de versification française. — 8. LANGE, Lettres sur l'éducation. — Variétés : l'*Archivio Veneto* et la *Bibliographia critica.*

A NOS LECTEURS.

Notre premier mot doit être une parole d'excuse. Malgré tous nos efforts, l'irrégularité que les événements de 1871 avaient apportée dans notre publication n'a point entièrement cessé. Mais nous pouvons promettre à nos abonnés qu'ils n'auront plus à souffrir désormais des retards qui nous ont entravés cette année encore. Les quatre derniers numéros supplémentaires de 1870 vont être distribués, et les cinq derniers numéros de décembre 1872 paraîtront en même temps que les prochains numéros de 1873. Un assez grand nombre d'ouvrages, envoyés à la *Revue* soit avant la guerre, soit depuis, n'ont pas été examinés, et il est à craindre que beaucoup d'entre eux ne le soient pas. Nous espérons que les éditeurs et les auteurs voudront bien, en raison des circonstances, passer condamnation sur cet arriéré, qui nous encombrerait indéfiniment si nous nous obstinions à le liquider. Pour éviter le retour d'une pareille négligence, nous prenons actuellement des mesures que nous ferons connaître incessamment à nos collaborateurs; nous leur communiquerons également une combinaison nouvelle, grâce à laquelle nous serons désormais en état de mettre à leur disposition, plus sûrement que par le passé, les livres dont ils voudront rendre compte. En général, nous désirons vivement rendre à la *Revue*, sur tous les points, la régularité si indispensable à une publication périodique : nous faisons, pour nous aider à la rétablir, le plus pressant appel à tous ceux qui veulent bien collaborer à notre œuvre. — Le secrétariat de la *Revue* passe des mains de M. Auguste Brachet à celles de M. Stanislas Guyard, répétiteur à l'École pratique des Hautes Études, et dont le nom n'est pas nouveau pour nos lecteurs. M. Brachet a été secrétaire de la *Revue* dans les temps les plus difficiles de son existence ; il ne se retire que quand la situation est devenue plus normale et la tâche plus aisée; il aura rendu possible la restauration complète que nous attendons avec confiance du zèle de M. Guyard.

Nous avons le regret d'annoncer que M. Paul Meyer se voit aussi obligé, par ses nombreuses occupations, de quitter la direction de la *Revue*, à laquelle il promet, d'ailleurs, des articles au moins aussi nombreux que par le passé. M. Meyer a été l'un des quatre fondateurs de notre recueil, et son active collaboration a, pendant six années, puissamment contribué à lui assurer l'estime dont il jouit dans le monde scientifique. Sa retraite est vivement sentie par le corps de rédaction de la *Revue*; elle ne le sera pas moins par ses lecteurs. Nous voulons cependant prévenir chez eux une crainte qui nous a déjà été exprimée et que la retraite de M. Meyer pourrait inspirer. On s'est demandé si la création de la *Romania* ne ferait pas négliger par la *Revue critique* les publications relatives aux langues romanes. Sans doute l'existence d'un recueil spécial pour la philologie romane doit restreindre la place que nous lui accordons dans le nôtre. Mais nous tiendrons toujours nos lecteurs au courant des travaux accomplis dans ce domaine; les critiques que nous leur consacrerons pourront être moins développées, sans être moins substantielles, et ceux qui s'intéressent plus particulièrement aux études romanes iront naturellement chercher des critiques plus étendues dans la partie bibliographique de la *Romania*. Ne serait-il pas à désirer d'ailleurs que la création de recueils du même genre pour toutes les branches diverses de la science et de l'érudition permît à notre journal de multiplier ses articles en les abrégeant, et de devenir ainsi un répertoire général de critique et de bibliographie pour toutes les sciences historiques et philologiques? Le petit nombre de nos revues spéciales nous oblige aujourd'hui à donner à nos articles une étendue souvent considérable, et par suite à laisser de côté un grand nombre d'ouvrages qui mériteraient cependant d'être étudiés.

La création de la *Romania* nous a permis de donner une plus grande place à des études qui avaient été jusqu'ici trop parcimonieusement représentées. Nous exprimions au commencement de l'année 1869 le regret de ne pouvoir tenir nos lecteurs au courant des travaux sur la grammaire comparée et sur les langues orientales. Ils ont fait cette année l'objet d'articles nombreux et approfondis, et nous sommes au moins en voie de réparer « l'indigence » que nous signalions naguère[1]. Les travaux d'histoire ont continué d'être pour nous l'objet d'une attention spéciale; le choix d'un historien pour succéder à M. Meyer dans le comité de direction de la *Revue* montre que nous cherchons à augmenter autant que possible la part accordée à la critique historique. La géographie tiendra également à l'avenir, dans la *Revue*, une place plus importante que celle qu'elle a occupée jusqu'ici.

1. *Revue critique*, 1869, n° 1, p. 2.

Nous ne sommes point parvenus à combler la lacune que nous avons toujours déplorée dans notre recueil en ce qui concerne les recherches théologiques. En France la théologie n'est guère sortie du domaine purement religieux pour entrer dans le domaine scientifique, et la perte de Strasbourg est encore venue porter un rude coup à l'école théologique française. Malgré les efforts que nous avons faits pour renseigner le public français sur les travaux de théologie, nous ne sommes point parvenus à faire connaître le mouvement si important qui s'accomplit en Allemagne dans ce domaine; nous n'avons réussi qu'à exciter contre nous d'injustes méfiances, et peut-être à éloigner de nous des personnes qu'anime cependant le même esprit de recherche impartiale et désintéressée auquel nous croyons être toujours demeurés fidèles.

C'est surtout dans le domaine de la philologie et de l'archéologie classique que, malgré le dévouement de quelques collaborateurs, nous sentons péniblement notre insuffisance. La France, à qui sa langue et son passé littéraire font un devoir d'étudier l'antiquité avec un zèle particulier, n'a presque pas de latinistes et compte à peine quelques rares hellénistes. Bien rarement une thèse de philologie est présentée au doctorat es lettres. Ce déplorable résultat de notre enseignement universitaire et de l'absence de tout enseignement supérieur pour former les professeurs nous prive non-seulement de collaborateurs, mais même d'un nombre suffisant de lecteurs pour tout ce qui touche à l'antiquité classique. Nous pouvons espérer cependant que notre pays se relèvera bientôt d'un état d'infériorité si regrettable et si condamnable. Aussitôt après nos désastres, l'opinion, déjà attentive depuis quelques années aux choses de l'enseignement, s'est vivement émue de l'état de notre instruction publique. De vives critiques se sont fait entendre; des idées de réformes, de progrès se sont manifestées, et ont trouvé de l'écho, surtout dans les rangs de la jeune Université. Enfin le projet de M. J. Simon pour la réforme de l'enseignement secondaire est venu donner à ce mouvement une consécration officielle et une impulsion désormais irrésistible. Sans doute rien ne sera définitivement gagné tant que tous les jeunes gens qui se destinent à l'instruction publique ne seront pas astreints à suivre au moins pendant trois ans des études d'enseignement supérieur. Néanmoins le branle est donné: grâce à cette promptitude impétueuse qui reste un des caractères distinctifs de l'intelligence française, et la mode même s'y mêlant peut-être, nous pouvons espérer voir d'ici à peu d'années les études philologiques en pleine faveur. La *Revue critique* aura contribué, croyons-nous, pour sa modeste part d'influence, à cet heureux résultat; elle s'y associera en accordant désormais, à tout ce qui concerne l'enseignement secondaire et supérieur, une attention plus marquée;

elle en profitera à son tour en trouvant dans l'Université un cercle plus nombreux de lecteurs et bientôt, nous l'espérons, d'actifs collaborateurs.

Le mouvement de réforme qui se produit aujourd'hui de divers côtés est la justification de la confiance que nous exprimions au commencement de l'année dernière, en reprenant notre publication interrompue. On a compris en France que le vrai patriotisme n'est pas celui qui méprise l'étranger et s'exagère les qualités nationales, mais bien celui qui cherche à connaître sans illusions la réalité des choses pour faire servir la connaissance du passé et du présent à l'instruction de l'avenir. On a compris que la meilleure manière d'aimer et de servir sa patrie, c'est d'étudier son histoire et sa langue sans autre parti-pris qu'un parti-pris passionné d'impartialité, et d'étudier avec le même esprit les histoires et les langues étrangères. On a compris enfin que la haute culture scientifique, qui ne poursuit que la vérité exacte, sans voiles et sans phrases, est éminemment propre à donner à l'élite intellectuelle d'un pays les qualités viriles de précision, d'observation et de clairvoyance nécessaires pour former un peuple sérieux et pratique. On sait aujourd'hui que l'enseignement supérieur de l'Allemagne a été le principal instrument de sa renaissance politique. Ce qui a donné à cette renaissance tant d'élan et de force, ce ne sont point les enthousiasmes étroits et naïfs de quelques savants, d'un Vilmar, d'un Giesebrecht ou d'un Treitschke; c'est au contraire l'esprit de sévère et universelle investigation scientifique qui a fondé dix-sept chaires de langues romanes dans les Universités d'Allemagne, quand la France n'en possède que trois et n'a pas une chaire de langues germaniques; c'est cette foi dans la science qui a fait créer à Strasbourg une Université mieux dotée que l'enseignement supérieur tout entier de la France, et qui, au lendemain de 1815, faisait entreprendre le grand recueil des historiens du moyen-âge, les *Monumenta Germaniae*, avec cette épigraphe : *Amor patriae dat animum*. Les Allemands ont pensé que l'étude critique et approfondie de l'histoire et des littératures était puissante pour rendre à un peuple affaibli et divisé la conscience de lui-même; et l'événement a prouvé qu'ils ne s'étaient pas trompés.

Au moment où l'Allemagne, enivrée par le succès, risque de se laisser à son tour entraîner à l'infatuation d'elle-même, et de ravaler de plus en plus la science au rôle de servante de la politique, la France commence à comprendre l'importance de la culture scientifique la plus sévère, la plus impartiale, la plus désintéressée. Notre Revue a toujours, dans la mesure de ses forces, combattu pour cette grande cause, avec un zèle qu'on a trouvé parfois chagrin et amer, mais qui est, à coup sûr, consciencieux et persévérant. Si nos efforts n'ont point encore

produit tout le fruit que nous en attendions, nous n'en continuerons pas moins notre œuvre dans le même esprit, persuadés que travailler pour la science sans préoccupation, ni de nationalité, ni de religion, ni de parti, c'est travailler aussi, et de la manière la plus efficace, pour la patrie.

---

1. — BRUGSCH. **Verzeichniss der Hieroglyphen** mit Lautwerth in der gewœhnlichen und in der geheimen Schrift, so wie der allgemeinen Deutzeichen in dem Schriftsystem der alten Ægypter mit Hinweis auf sein hieroglyphisches Wœrterbuch zusammengestellt. Abdruck aus des Verfassers Grammatik. — Leipzig, Hinrichs, 1872, kl. fol. 23 p.

Cette petite brochure est extraite de la *Grammaire hiéroglyphique* dont j'ai rendu compte dans un des derniers numéros de la *Revue critique*. Elle renferme deux tableaux : 1° tableau des hiéroglyphes qui ont des valeurs phonétiques; 2° tableau général des signes déterminatifs les plus usités dans l'écriture hiéroglyphique. Ce catalogue de signes est assez incomplet, M. Brugsch n'ayant eu, au lieu des 4000 caractères dont les matrices sont déposées à l'Imprimerie nationale, que les 800 caractères dont dispose l'Académie de Berlin. Il sera néanmoins utile aux commençants, qui y trouveront un répertoire commode des figures qui se rencontrent le plus souvent dans les inscriptions égyptiennes de toutes les époques.

G. MASPERO.

---

2. — **Eratosthenis carminum reliquiae.** Disposuit et explicavit Eduardus HILLER. Lipsiae, Teubner, 1872. In-8°, 140 p. — Prix : 4 fr. 50.

Depuis la publication des *Eratosthenica* de Bernhardy (1822), l'*Erigone* d'Eratosthène semble avoir tout particulièrement occupé l'attention des savants : Bergk (1846) et Osann (1864) ont consacré des dissertations à ce poème élégiaque. Aujourd'hui M. Hiller nous offre le recueil de tous les fragments poétiques du célèbre philologue d'Alexandrie. Quoique préparée par les travaux que nous venons d'énumérer et par quelques autres, la tâche du jeune éditeur était délicate. Quand on fait des recherches sur des ouvrages perdus, à peine connus par de rares fragments et des renseignements incomplets, il faut s'ingénier, combiner, pousser les conjectures aussi loin que le comporte la nature des matériaux dont on dispose ; mais il faut aussi savoir s'arrêter à temps et ne pas s'aventurer trop loin. M. Hiller a partout, ce nous semble, observé cette juste mesure où se plaisent les bons esprits. L'imagination s'est donné carrière à propos de l'*Hermès* d'Eratosthène. Heyne pensait que l'origine de toutes les sciences s'y trouvait exposée : hypothèse féconde, après tout, puisqu'elle nous a valu l'ébauche d'un poème et quelques beaux vers d'André Chénier. D'autres conjectures se sont produites depuis. M. Hiller marque nettement les limites de ce que l'on peut savoir de ce poème et de ce qu'il faut se résigner à ignorer; voir surtout p. 64 ss. Eratosthène racontait à sa manière la naissance d'Hermès, son enfance, ses larcins, l'invention de la lyre, puis le voyage du dieu dans les régions célestes

où il retrouve dans le mouvement des sphères la même harmonie qu'il vient d'établir entre les cordes de son instrument. Le fragment le plus considérable (XIX) décrit les zones de la terre, telles que le jeune dieu les découvre du haut du ciel : c'est le morceau élégamment abrégé par Virgile, *Géorg.* I, 233 sqq. Les vers relatifs aux zones glaciales sont en mauvais état.

Αἱ δὲ δύω ἑκάτερθε πόλοις περιπεπτηυῖαι,
αἰεὶ φρικαλέοι, αἰεὶ δ ὕδατι μογέουσαι·
οὐ μὴν ὕδωρ, ἀλλ' αὐτὸς ἀπ' οὐρανόθεν κρύσταλλος
κεῖται ἀνάπεσχε · περίψυκτος δὲ τέτυκται.

La correction de Scaliger κεῖ γαῖαν est de celles qui s'imposent, et que tous les savants auraient dû adopter. M. H. y est revenu avec raison. Mais le reste est fort douteux. Il me semble qu'Eratosthène n'a pas dû passer sous silence un phénomène aussi frappant que la congélation de la mer. L'épithète περίψυκτος, même en la rapportant à un autre substantif que κρύσταλλος, est bien faible, bien insignifiante, après ce qui précède. Voici donc ce que je propose :

Οὐ μὲν ὕδωρ, ἀλλ' αὖος (?) ἀπ' οὐρανόθεν κρύσταλλος
κεῖ γαῖάν θ' ἅλα τ' ἶσχε· περίπτυκτος δ' ἐτέτυκτο.

Faut-il lire, dans le fragment XI : Ὀρθοῦνται (pour ὀρθοῦ καὶ) γὰρ μᾶλλον ἐπωδίνουσι μέριμναι? Quoi qu'en soit, ce vers renfermait évidemment (M. H. le fait très-bien observer) une sentence générale, voisine de celle que Plutarque en rapproche : Χρειὼ πάντ' ἐδίδαξε · τί δ' οὐ χρειώ κεν ἀνεύροι;

Après l'*Hermès*, on a les fragments du poème Ἀντερινύς, mot formé sur le modèle de ἀντέρως, et qu'on pourrait traduire par la périphrase : « A vengeance » injuste châtiment légitime. » La légende de la découverte merveilleuse et de la punition des meurtriers d'Hésiode, qui formait le sujet de ce poème, était une de celles dans lesquelles les Grecs s'étaient plu à proclamer que la vie d'un poète est chose sacrée, chère aux dieux mêmes. — Puis vient l'*Erigone,* poème sur la fable attique d'Icarios, le premier vigneron, et de sa fille Erigone. Quelques fragments *incertae sedis,* et la lettre d'Eratosthène à Ptolémée, avec les vers qui s'y rattachent, remplissent les dernières pages de ce volume, dont l'auteur a fait preuve d'une érudition sûre et d'une sage critique. Nous croyons que cette édition des fragments poétiques d'Eratosthène peut être considérée comme définitive, et qu'elle remplira honorablement sa place, bien qu'à un rang plus modeste, à côté des *Analecta Alexandrina* de Meineke.

Henri WEIL.

---

3. — **Riddarasœgur.** Parcevals Saga, Valvers Thattr, Ivents Saga, Mirmans Saga. Zum ersten Mal herausgegeben und mit einer literarhistorischen Einleitung versehen, von Dr Eugen KŒLBING. Strasbourg, Trübner, 1872. In-8°, lv-220 p.

M. Kœlbing s'est déjà fait avantageusement connaître par ses études sur l'ancienne littérature scandinave envisagée principalement dans ses rapports avec la littérature française. Il a publié un travail fort intéressant sur les sources de la *Peorcevals Saga*, un autre sur l'*Erex Saga;* dans ces deux dissertations (parues dans la *Germania*), il a montré que les rédacteurs des textes irlandais avaient eu

sous les yeux directement les poèmes de Crestien de Troyes, et que si ces poèmes étaient indispensables pour la critique de la traduction, la traduction à son tour pouvait en maint endroit servir à la critique de l'original. Ces études, indépendamment de leur valeur propre, ont un double intérêt pour notre ancienne littérature, dont elles nous attestent l'étonnante diffusion et dont elles nous permettent de mieux établir les textes.

Aujourd'hui M. K. publie quatre Sagas de ce genre, d'après des manuscrits dont il paraît avoir tiré le meilleur parti. Dans son *Introduction*, il donne sur ces manuscrits les détails nécessaires et aborde la question d'histoire littéraire suggérée par chacune des compositions qu'il édite. Pour les deux premières *Sagas*, il se borne à renvoyer à son travail antérieur sur *Perceval* (la *Saga* de *Gauvain* n'est qu'un épisode détaché de cette grande histoire). — Pour la *Saga d'Ivain*, outre la recherche de la source française, l'auteur avait à examiner le rapport du texte islandais avec le poème en vieux suédois *Herr Ivan Lejonriddare*. Ce poème appartient à toute une classe d'ouvrages du même genre, connus sous le nom de *Poèmes d'Euphémie*, parce qu'ils rapportent tous que la reine de Norvége Euphémie les a fait traduire du velche. On s'est étonné de tout temps que cette reine *norvégienne* fît faire des traductions *en suédois*, surtout à une époque où cette langue avait à peine été employée à des œuvres littéraires. M. Brynjulfsson a pensé que les véritables traductions dues à Euphémie étaient des traductions en norvégien (vieux-norois, islandais), sur lesquelles avaient été faits les poèmes suédois, qui ont conservé la mention de la reine Euphémie. M. K. examine cette hypothèse, vraisemblable en elle-même, en ce qui concerne *Ivain* : il soumet à une comparaison attentive le texte islandais, le poème suédois et le *Chevalier au lion* de Crestien. Voici comment il résume ces recherches : « Dans » la *Saga* et dans le poème suédois on trouve un grand nombre de passages qui » sont évidemment entre eux dans un rapport plus étroit qu'avec les passages » correspondants du texte français. D'autre part on relève dans le suédois une » série de passages où il est plus exactement d'accord que le norvégien avec le » poème de Crestien. Il y a donc deux suppositions admissibles. Il est possible » que l'auteur de la plus moderne des deux rédactions scandinaves ait eu devant » les yeux la version scandinave plus ancienne aussi bien que le texte en langue » d'oïl. Il n'est peut-être pas aussi invraisemblable qu'on l'a dit que le poète » suédois, auquel l'intelligence du français offrait çà et là des difficultés, ait » appelé à son aide le texte norvégien fait d'après le même original, et qu'alors, » involontairement peut-être, il se soit, en maint passage, rapproché de ce texte » et par conséquent éloigné de l'original pour le sens ou l'expression. — En » second lieu, on peut aussi supposer que le texte norvégien que nous possé- » dons n'est qu'une abréviation d'un texte antérieur, composé sous Haquin le » Vieux (moitié du XIIIe siècle), et que par conséquent si le texte suédois est » souvent, comme nous l'avons vu, plus fidèle au français que le norvégien, ce » n'est pas que le poète suédois ait consulté directement le français, c'est sim- » plement qu'il avait sous les yeux un texte norvégien complet, où n'avaient » pas été pratiquées les omissions ou les abréviations du nôtre. Cette dernière

» hypothèse est à nos yeux la plus vraisemblable. » M. K. en donne de bonnes raisons, auxquelles on peut ajouter la remarque que quand N (norvégien) et S (suédois) sont d'accord contre F (français), c'est dans l'expression, tandis que S et F ne s'accordent guère contre N que par la présence commune de passages marquants dans ce dernier texte.

La *Saga de Mirman*, qui termine le volume, est d'un autre genre que les précédentes. M. K. la rapproche avec raison de la *Flovent Saga* (qui correspond, non pas à notre poème français de *Floovent*, mais à l'histoire de *Fiovo* dans les *Reali di Francia*), et d'une autre saga qui nous est inconnue. M. K. se demande en quelle langue était composé l'original de la saga de Mirman; il conclut que ce devait être en latin, à cause de la forme des noms (Placidus, Florentius, Justinus, etc.), et dit ensuite que cependant ces formes ne prouvent pas grand chose (on en retrouve de pareilles dans les sagas de *Perceval* et d'*Ivain*). Il borne là ses recherches, mais il ajoute que le fond traditionnel (*Sagenstoff*) de ces récits est à coup sûr « profondément allemand (*echt deutsch*), » que ce sont « d'anciennes traditions nationales franco-saxonnes. » Ces expressions auraient besoin d'être expliquées : qu'il y ait un fond germanique à la base de l'épopée française tout entière, on ne peut le nier; mais que les récits en question en aient conservé quelque chose, il est permis d'en douter. La *Mirmanssaga* ressemble d'une manière frappante à nos plus récents et plus mauvais poèmes, *Charles le Chauve*, *Ciperis de Vinevaus*, etc., interminables rhapsodies qui, sous prétexte de renouveler la matière épique, transportent dans les temps antérieurs à Charlemagne tout l'attirail usé des chansons de geste carolingienne en décadence. Toutefois il faudrait examiner avec soin la *saga* en question et celles qui lui ressemblent avant de prononcer un jugement : ces romans du XIVe siècle, comme les *Reali di Francia*, s'appuient parfois sur les œuvres bien antérieures. On peut espérer que sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, de l'histoire de notre ancienne poésie épique, les manuscrits scandinaves jetteront une lumière nouvelle. Les traductions islandaises d'originaux perdus ou différents de ceux que nous avons sont nombreuses; la plupart sont encore, non-seulement inédites, mais inconnues. Nous espérons que M. K. continuera dans ce domaine à peine exploré des recherches qui pourront être singulièrement fructueuses.

G. P.

---

4. — **Forschungen über die Quellen zur Geschichte der Jungfrau von Orleans,** von P. Beckmann. Paderborn, Junsermann, 1872. In-8°, 96 p.

Nous avouons n'avoir pas très-bien saisi l'utilité du livre de M. Beckmann, et nous inclinons à croire que son travail ne saurait présenter qu'un assez médiocre intérêt aux savants français. Les *Recherches sur les sources de l'histoire de Jeanne d'Arc* ne sont en effet qu'un catalogue assez succinct des différentes chroniques contemporaines qui ont parlé, d'une façon plus ou moins détaillée, de la Pucelle d'Orléans. Cette énumération des matériaux, bien connus presque tous, et rangés dans le même ordre que dans la collection de M. Quicherat, est

accompagnée de remarques incidentes et d'appréciations justes en grande partie, mais qui n'épuisent point la matière, ni au point de vue bibliographique, ni au point de vue historique et littéraire. Elles sont naturellement empruntées, pour la plupart, à des auteurs français ou se rapportent à des opinions énoncées par eux. Quelques-unes des appréciations de M. B. sont excessivement sévères, et, de la part d'un débutant, un peu plus de modestie n'aurait pas été déplacée. Que M. Quicherat se soit trompé quelquefois dans un travail de longue haleine, et en discutant une infinité de détails, cela est aussi naturel qu'inévitable ; qu'il n'ait signalé p. ex. que deux ou trois variantes entre la *Chronique de la Pucelle* et le *Journal du siége*, tandis que M. B. en relève au moins trente, c'est une lacune, soit ; ce n'était pas une raison pour lui reprocher « de cultiver le domaine de la phrase.»

Le travail principal est précédé d'une introduction résumant d'une manière très-concise les nombreux travaux relatifs à notre sujet. M. B. y déclare, d'un ton passablement cassant, « qu'il connaît à peu près tout ce qui a paru sur ce » sujet, mais qu'il n'existe pas un ouvrage sur Jeanne d'Arc qui puisse pré- » tendre à être une étude des sources tant soit peu raisonnable et approfondie. » C'est un jugement fort sommaire, et qui rendra les critiques difficiles le jour où l'auteur publiera lui-même cette histoire qui, selon lui, n'existe point encore. La liste des ouvrages sur Jeanne d'Arc est d'ailleurs loin d'être complète, et pour n'en citer qu'un exemple, le professeur à l'école professionnelle de Münster a oublié de citer le travail si curieux et si artistement écrit de son compatriote, M. C. Hase, publié il y a une quinzaine d'années[1]. Les chroniques françaises figurent en tête de l'opuscule de M. B.; au second rang se rencontrent les chroniques bourguignonnes, puis viennent les chroniques écossaises et anglaises; nous trouvons au dernier rang les chroniques italiennes et allemandes. Des trente-sept auteurs ainsi passés en revue, il n'y en a guère que trois qui ne figurent pas dans le recueil de M. Quicherat; c'est d'abord la *Chronique de Tournai*, publiée par M. de Smet, en 1865, dans la Collection des Chroniques belges inédites, puis la *Chronique des religieux des Dunes* publiée par M. Keroyn de Lettenhove en 1870; en dernier lieu nous avons à mentionner la chronique allemande de Hermann Korner; mais ces trois sources sont bien insignifiantes pour le sujet spécial qui nous occupe, et je ne vois pas quels sont les faits nouveaux qu'en extrait l'auteur.

Dix lignes de *conclusion* terminent la brochure; elles nous apprennent qu'un tiers environ des historiens de Jeanne d'Arc croit à sa mission divine, qu'un autre tiers la nie, et que le reste ne sait trop qu'en penser et s'abstient de se prononcer. Quant à l'auteur, il déclare que « cette question si importante pour » l'appréciation de la Pucelle ne peut se résoudre sans l'étude des pièces de ses » deux procès. » Fallait-il écrire une brochure de cent pages pour énoncer, en fin de compte, ce *truïsme* naïf? — L'auteur a-t-il l'intention de continuer ces études spéciales? Il ne le dit pas et nous ne savons point, à vrai dire, si nous devons l'encourager bien vivement à le faire.

---

1. C. Hase, *Neue Propheten* (Jeanne d'Arc — Savonarole — Jean de Leyde). — Leipzig, 1857, in-12.

5. — **Il Viaggio di Carlo Magno in Ispagna** per conquistare il camino di San Giacomo, testo di lingua inedito publicato per cura di Antonio CERUTI, dottore dell' Ambrosiana. Bologna, Romagnoli, 1871, 2 vol. lxvij-163 et 261 p.

M. l'abbé Ceruti, « *dottore dell' Ambrosiana,* » a publié à très-peu de distance deux manuscrits en prose italienne relatifs au cycle de Charlemagne. La préface du premier, *La seconda Spagna e l'Acquisto di Ponente,* est datée de décembre 1870, celle du second de novembre 1871. Cette première préface contenait sur l'origine et la diffusion des romans carolingiens les assertions les plus inouïes, empruntées à des ouvrages du XVIIIe siècle, et ne révélait aucune connaissance des travaux contemporains sur ce sujet. M. Mussafia voulut bien s'occuper de cette publication et engagea l'auteur à se mettre, s'il le pouvait, au courant de la science. Ce conseil a porté des fruits inattendus : M. C., qui ne connaissait pas, en décembre 1870, mon *Histoire poétique de Charlemagne,* en a eu sous les yeux tout au moins les premières pages en novembre 1871 ; je dis les premières pages, — peut-être même dans des extraits de seconde main, — car l'ensemble de cette seconde préface montre encore une remarquable ignorance de plusieurs points traités dans le cours du livre. Je dois croire que mes idées ont eu l'honneur de plaire à M. Ceruti, car il a bien voulu m'en emprunter textuellement jusqu'à la forme la plus personnelle. Sans parler d'emprunts de détail, il y a dans ce curieux morceau trois passages traduits de ma préface ou de mon introduction. Je passe condamnation sur le premier (p. xxvij s.) et le second (p. lix ss.), où à la grande rigueur on peut admettre que l'auteur a indiqué la source où il puisait ; mais le troisième, qui sert de conclusion à la préface de M. C., mérite d'être rapproché, au moins comme spécimen de traduction, de l'original français qui n'est aucunement désigné :

Hist. poét. p. ix et viij.	*Ceruti,* p. lxv-lxvij.
Il serait à souhaiter que les principaux héros de notre cycle fussent l'objet de travaux spéciaux... qui éclaireraient par divers côtés l'ensemble des traditions et des œuvres. Roland, Ogier, Turpin, Berte, Guillaume d'Orange, Girard de Roussillon, se prêteraient à merveille à de semblables études.	I decantati eroi della favola potrebbero fornire opportunissimo argomento di studii speciali, a rischiarimento e illustrazione notevole del complesso delle tradizioni epiche. Orlando, Uggiere il Danese, Oliviere, Berta del gran piede, Guglielmo d'Orange, Girardo di Rossiglione si presterebbero meravigliosamente ad utili lavori comparativi.....
A mes yeux..... le moyen-âge..... est digne d'être étudié avec le plus grand sérieux et l'exactitude la plus minutieuse ; les faits sont beaucoup plus intéressants par leur simple caractère de faits, c'est-à-dire de phénomènes soumis à des lois, que par les plaisanteries ou les déclamations auxquelles ils peuvent prêter. La tâche du travailleur, dans chaque branche d'études, est de rassembler le plus de faits possible, de les grouper suivant leurs affinités naturelles, de les caractériser, de dégager leurs principes générateurs, et d'apporter ainsi à la science universelle, œuvre commune de tous, la connaissance exacte du sujet qu'il s'est choisi. Envisagé dans son rapport avec l'ensemble, il n'est pas un dé-	Il medio evo é degno d'essere severamente studiato colla più minuziosa esattezza, poichè i fatti sono molto più interessanti pel loro semplice carattere di fatti, ossia di fenomeni soggetti a leggi costanti, che per le declamazioni o i dileggi, a cui possono dare appoggio. In ogni ramo di studii è d'uopo radunare il maggior numero possibile di fatti, aggrupparli secondo le loro affinità naturali, caratterizzarli, sviscerare i loro principii generatori, e recare così alla scienza la cognizione esatta dell'argumento trascelto a trattare. Ravvisato nel suo rapporto col complesso delle utili ricerche, non evvi dettaglio in qualsiasi scienza, che non abbia il suo valore; ognun d'essi ha la sua ragione

tail, dans quelque science que ce soit, qui n'ait sa valeur; .....chacun a sa raison d'être, et peut, rapproché d'autres détails semblables, servir de fondement à une règle ou d'indice à la critique.

di essere, ed avvicinato con altri dettagli consimili, può servire di fondamento d'una regola o d'un indizio critico.

Milano, nel novembre 1871.

Oserai-je dire que ces emprunts me paraissent faire disparate avec la manière habituelle de M. Ceruti, qui est, si je ne m'abuse, plus littéraire que scientifique et ne se distingue pas toujours par une grande précision ? J'avoue que plusieurs de ses réflexions m'ont paru manquer de clarté, celle-ci par exemple (p. xxij) : « Qui può affacciarsi la questione della nazionalità del *Viaggio di Carlomagno*, » che, come già dissi, ora abbiamo, secondo tutte le apparenze, in una versione » dal francese; e credo non andar molto lungi dal vero, coll' asserire che esso » è un monumento di letteratura esclusivamente italiana. »

Je n'ai voulu dans cet article que signaler les *réminiscences* de la préface; le manuscrit de Pavie qu'a publié M. C. (d'après un bien mauvais système, voy. p. xvij, note) n'est pas sans importance pour l'étude de la légende carolingienne en Italie. J'y reviendrai dans un travail où je me propose d'examiner les intéressantes études de M. Rajna sur ce sujet. Ce jeune et habile critique a renouvelé complétement la question : M. Ceruti paraît ignorer ses écrits; je les lui indique pour la première préface qu'il écrira.

G. P.

---

6. — **Vies des poètes bordelais et périgourdins,** par Guillaume Colletet, publiées d'après le manuscrit autographe du Louvre avec notes et appendices par Ph. Tamizey de Larroque. Bordeaux, Lefevbre; Paris, Claudin; 1873. In-8°, 104 p. (Collection méridionale, t. IV).

Les quatre biographies que M. Tamizey de Larroque a sauvées du désastre où a péri le manuscrit de Colletet sont celles de Lancelot de Carles, Étienne de la Boëtie, Jean du Vigneau, Marc de Mailliet. Il les a accompagnées de notes et d'appendices pareils à ceux qui enrichissent ses publications antérieures, et dont nous n'avons plus à faire l'éloge. Les deux plus intéressantes de ces *Vies* sont la première et la dernière : Colletet ni son commentateur ne disent presque rien sur Jean du Vigneau, maladroit traducteur du Tasse, dont il n'y a en effet rien à dire. La raison précisément contraire rend moins intéressante la notice sur La Boétie : on s'en est trop occupé pour que M. T. de L. ait pu donner sur son compte beaucoup plus qu'une excellente notice bibliographique. Au contraire Lancelot de Carles était peu connu et méritait de l'être par certains côtés; la notice de Colletet est intéressante, et les *Appendices* de M. T. de L. sont précieux : le troisième contient des détails curieux sur le *Recueil des derniers propos* du duc François de Guise, et le quatrième consacré à l'*Epistre contenant le procès criminel faicte à l'encontre de la royne Anne Boullant d'Angleterre, par* Carles, *aumosnier de Monsieur le Dauphin,* nous donne sur les manuscrits et les éditions de cet important opuscule les renseignements les plus utiles. Les lettres de Carles publiées pour la première fois par M. T. de L. sont d'un véritable intérêt pour

l'histoire politique du temps. — La notice de Colletet sur Mailliet a le mérite d'être faite d'après nature et contient quelques particularités amusantes sur ce fou, que le bon Colletet avait souvent *régalé*; l'annotateur y a joint, naturellement, tout ce que son érudition si sûre lui a permis de recueillir.

Pour faire des remarques vraiment utiles sur les publications de M. Tamizey de Larroque, il faudrait connaître au moins aussi bien que lui ce domaine littéraire du XVIe siècle et de la première moitié du XVIIe s., qu'il possède en propre et que nul ne peut se vanter d'avoir étudié comme lui. Aussi devons-nous nous borner à signaler à son attention quelques vétilles sans aucune importance. Il ne nous dit pas, lui qui accorde en général un examen attentif à ces questions, si le premier des poètes auxquels est consacré ce volume s'appelait *Carle* ou *Carles*; il cite des textes où se trouvent les deux orthographes, et lui-même écrit *Carle*; il faut cependant remarquer que les contemporains paraissent préférer la forme *Carles* : elle est assurée par la rime dans les vers de Du Bellay cités p. 17, et il faut la rétablir pour la mesure dans le premier des vers de Magny cités p. 16[1]. Quant à l'hésitation de Colletet pour savoir s'il se nommait Ladislas ou Lancelot, M. T. de L. aurait pu faire remarquer que *Lancelot* est toujours aux XIVe et XVe siècles (voy. Froissart) l'équivalent français du nom de *Ladislas*. — Les textes cités par M. T. de L. ne sont pas toujours exempts de fautes : p. 45, l. dern., l'usage du temps n'oblige pas du tout à ajouter devant *qui* le *ce* intercalé par l'éditeur; *peinture*, p. 76, v. 5, est sans doute pour *pointure*; que veut dire, ib. v. 8, le *beau ciel de Mercure?* p. 77, v. 3, ou il faut une virgule avant *contre* ou il n'en faut pas après *dépite*; *esprit* pour *escrit*, au v. 4 de l'épigramme bien connue citée p. 91, est évidemment une faute d'impression[2]. Mais dans les vers latins ces fautes deviennent vraiment trop nombreuses : p. 8, v. 8, l. *Ingenitus* et *parantem* au lieu de *Ingenibus* et *parentem*; l'épigramme donnée en note p. 18 est complètement inintelligible, il faut lire au v. 1 *est* pour *et*, au v. 3 *Quod* pour *Quid* et κάρτος pour χάρτος; m. p., dans l'épigramme citée au texte, il faut *Charilaus* au lieu de *charilaus*; p. 95, v. 1, *olea* n'a pas de sens, lisez *oleae*.

M. Tamizey de Larroque parle dans sa préface, en termes empreints d'une tristesse que nous voulons croire mal justifiée, de l'affaiblissement de sa vue. Espérons que ses inquiétudes n'auront été que passagères, et que notre savant collaborateur ne sera pas frappé d'un malheur qui menace, hélas! tous ceux qui travaillent beaucoup, et auquel il s'est par conséquent exposé plus que personne.

---

7. — **Traité de versification française,** par Gustave WEIGAND, professeur au collége moderne de Bromberg. Nouvelle édition revue et augmentée. Bromberg, 1871, librairie de E. S. Mittler (H. Heyfelder). In-8°, IV-320 p.

Le titre qu'on lit sur la première page de ce volume est gravement inexact : ce n'est pas en effet une « nouvelle édition » que nous avons ici ; le texte de la

---

1. Il est vrai que dans d'autres vers cités la mesure et la rime exigent *Carle*.
2. Quelques mots ont été passés, p. 13, l. 16-17, entre *lecteur* et *Charles*.

première édition s'arrêtait à la page 274, soit deux pages après la dix-septième feuille : on a réimprimé ces deux pages, qu'on a jointes avec cinquante-six pages d'additions, aux dix-sept feuilles dont bon nombre d'exemplaires, paraît-il, étaient restés en magasin : la petite *Préface de la seconde édition*, signée de M. Weigand, n'explique pas du tout clairement cet état de choses.

La critique n'a donc à s'occuper que des cinquante-six pages nouvelles. Elles contiennent un grand nombre de rectifications et d'additions au corps de l'ouvrage, et elles sont conçues, sinon toujours exécutées, dans un esprit plus scientifique. M. W. n'abandonne pas pourtant son point de vue, qui est essentiellement le même que celui de M. Quicherat : c'est un *Traité de versification française* qu'il a voulu écrire, c'est-à-dire un ensemble de règles et de conseils à l'usage des versificateurs français. Cet objet, très-naturel pour M. Quicherat, est assez surprenant pour un professeur allemand, et M. W. aurait mieux fait de se borner à exposer l'histoire et les lois de la versification française sans se mêler de donner des préceptes. Le travail de M. W., publié en 1861, reposait d'ailleurs presque entièrement, — comme il le reconnaît lui-même, — sur celui du savant français. — Dans les additions il a mis à profit des travaux plus récents, mais quelques-uns des plus importants lui ont échappé. Il a dépouillé ces sources nouvelles avec soin, mais quelquefois sans beaucoup de discernement, et il est tombé souvent dans des erreurs qu'il est inutile de réfuter. Il revient par exemple à trois reprises sur le *Saint-Alexis* pour soutenir chaque fois une opinion insoutenable, et qui avait déjà été réfutée. — Tel qu'il est, le livre de M. W. pourra être utile, même en France, à cause des idées qu'il exprime sur le rhythme et des nombreux exemples qu'il cite.

---

8. — **Buch der Erziehung**. Briefe an Æltern, Lehrer und Erzieher, von Dr Karl Schmidt. Zweite Auflage, besorgt durch Dr Wichard Lange. 1. Lieferung. Cœthen, Schettler, 1872. In-8°.

Ce livre consiste en une série de lettres sur l'éducation. Il s'attache surtout au côté physique de l'homme, comme on peut le voir par des têtes de chapitres telles que : « Éducation dans le sein de la mère ; — Éducation du système de » digestion, de circulation et de respiration ; — Les lois vitales du système » végétatif. » L'auteur cherche à tirer parti pour l'éducation des plus récentes découvertes de la physiologie. Mais comme son livre s'adresse aux pères de famille, c'est-à-dire au grand public, il a cru devoir adopter un style imagé qui contraste avec les détails techniques où il est obligé d'entrer. On peut se faire une idée de la manière de l'auteur, par le passage suivant où il recommande aux maîtres de respecter l'individualité de leurs élèves. « Pour toutes ces raisons, » tolérance ! — non la tolérance de l'indifférentisme, mais la tolérance que la » fleur pratique envers la fleur placée sur l'arbre à côté d'elle ; la tolérance avec » laquelle la rose laisse croître près d'elle le chardon ; la tolérance qui permet » dans le ciel sidéral à chaque étoile de parcourir son orbite, pourvu que l'une

» ne prépare point la destruction de l'autre. Lessing, homme beaucoup méconnu
» et beaucoup vilipendé, prince des esprits dans la Bibliothèque de Wolfen-
» büttel, que ne peux-tu sortir de ta tombe! etc. »

Ce livre peut nous donner une idée de l'intérêt qu'on porte en Allemagne aux questions pédagogiques, car il faut bien que tous les ouvrages relatifs à l'éducation trouvent des lecteurs pour que ces Lettres soient parvenues à leur seconde édition.

X.

VARIÉTÉS.

Archivio Veneto, publicazione periodica, t. I, II, III. Venezia, tipografia del commercio di M. Visentini (publié sous la direction de MM. Ad. Bartoli et R. Fulin, par livraisons trimestrielles de 16 à 18 feuilles). – Prix pour la France : 25 fr. par an.

Bibliographia critica de historia e literatura, publicada por F. Adolfo Coelho. Porto, imprensa portugueza (Paris, A. Franck). 1872. Gr. in-8°. 4 livrais. formant 64 pages.

Les deux recueils périodiques dont on vient de lire les titres sont un excellent signe de l'activité littéraire en deux pays qui sont loin d'occuper le même rang dans l'étude scientifique de l'histoire et de la littérature. L'Italie, si elle s'est laissé dépasser sur divers points par les pays voisins, a néanmoins de tout temps apporté un zèle louable et éclairé à l'étude de ses antiquités nationales. L'*Archivio storico* de Vieusseux n'est inférieur à aucun des recueils historiques de notre temps; le *Propugnatore*, et tout récemment la *Rivista di Filologia romanza*[1], portent un éclatant témoignage de l'ardeur et de la critique avec lesquelles les Italiens étudient leur littérature. L'*Archivio Veneto* prend une place honorable à côté de ces recueils. Son but principal est, comme l'indique le titre, l'histoire du pays vénitien, et il trouvera assurément une matière pour longtemps inépuisable dans ce célèbre dépôt des Archives de Venise, qui est une des sources les plus riches de l'histoire européenne. Il vient heureusement faire suite à un recueil qui fut fondé en 1866, mais n'a pas duré, croyons-nous : la *Raccolta veneta, collezione di documenti relativi a la storia, all' archeologia, alla numismatica*. Son cadre est cependant moins limité. A côté d'articles de fond et de variétés diverses qui concernent spécialement le nord de l'Italie, nous trouvons une bibliographie très-variée qui a le mérite rare d'être l'œuvre de critiques parfaitement compétents. D'ailleurs l'histoire de la république vénitienne a été si intimement liée à celle des nations voisines et même de l'Orient, que des recherches sur cette histoire ont très-souvent pour nous aussi un intérêt direct. De même pour la littérature. M. Bartoli, connu déjà par d'importants travaux d'histoire littéraire,

---

1. Le premier fascicule de cette nouvelle revue vient de paraître. Il contient d'intéressants articles de MM. Canello, Monaci et Stengel sur divers sujets de philologie provençale et italienne, comme aussi une excellente bibliographie.

a commencé dans l'*Archivio Veneto* (t. III, 2e partie) une série d'études sur les mss. français de la Bibliothèque Saint-Marc : la partie publiée de ce travail contient une notice de deux mss. contenant le roman de Troie de Benoît de Sainte-More, et le texte complet du roman, jusque-là inédit, d'Hector, contenant environ 2000 vers[1]. Voilà qui n'intéresse pas moins notre littérature que celle de l'Italie, car si le roman d'Hector est indubitablement l'œuvre d'un Italien, il a été composé en français, et appartient à cette branche de notre littérature qui a fleuri pendant plus d'un siècle dans le nord de l'Italie. On voit que l'*Archivio* ne recule pas devant la publication de textes étendus : c'est encore un document important à tous égards que le *Liber communis* ou *Liber plegiorum* dont M. Predelli, l'un des archivistes de Venise, a commencé à publier le sommaire, les *regestes*, dans le cinquième cahier de l'*Archivio*. Nous croyons qu'actuellement l'*Archivio Veneto* est la meilleure revue historique de l'Italie, et nous souhaitons qu'il rencontre le succès auquel il a droit.

Le Portugal est aujourd'hui le pays de l'Europe où les études scientifiques de toute sorte sont le plus en arrière. L'influence de l'Angleterre ne s'y fait guère sentir qu'au point de vue politique et commercial, le mouvement littéraire de l'étranger y est peu connu, et la culture nationale y est en décadence. Assurément, en ce qui concerne l'étude de l'antiquité ou de l'Orient, l'Espagne occupe un rang peu élevé, relativement aux autres pays européens, mais au moins en ce qui touche à l'histoire nationale y a-t-il à Madrid et à Barcelone un mouvement scientifique important. Le Portugal, qui n'a pas comme l'Espagne l'excuse d'un état politique peu favorable aux tranquilles travaux de l'érudition, a fait peu de chose pour sa propre histoire. C'est grâce aux travaux de M. F. Denis, en France, de F. Wolf, de Bellermann, de M. Fr. Diez en Allemagne, que la littérature du Portugal est connue; c'est en Allemagne (à Stuttgart, dans la Bibliothèque du *Literarischer Verein*) qu'a été réimprimé le *Cancioneiro* de Garcia de Resende, dont l'édition originale publiée en 1516 est pour ainsi dire inaccessible, puisqu'on n'en connaît pas plus de quatre ou cinq exemplaires. Enfin, c'est à Paris (chez Aillaud) que les savants portugais qui avaient conservé le culte de leur littérature et de leur langue faisaient il y a vingt ou trente ans imprimer leurs ouvrages. C'est donc avec une satisfaction véritable que nous annonçons une revue publiée à Porto, la *Bibliographia critica de historia et literatura*, qui se propose exactement le but que nous poursuivons de notre côté depuis sept ans, et qui dès ses premiers pas, à en juger par les deux livraisons que nous avons sous les yeux, se place à un degré qui n'a certainement jamais été atteint par aucun périodique de Portugal ni d'Espagne. Son directeur, M. Coelho, est déjà avantageusement connu par un savant travail sur la conjugaison en portugais[2],

---

1. Ce mémoire de M. Bartoli a été tiré à part. Le prochain n° de la *Romania* en contiendra un compte-rendu détaillé.
2. *Teoria da conjugação em latin e portuguez*. Lisboa, 1870, voy. *Romania*, I, 241.

et les divers articles qu'il a insérés dans ces deux n^os^ le montrent non-seulement familier avec les saines méthodes scientifiques, mais encore versé en des parties fort diverses des études philologiques et littéraires. L'*Advertencia* dépeint avec de sombres couleurs l'avenir que se prépare un pays dont le niveau intellectuel s'abaisse : sa prospérité disparaît, sa nationalité même est en danger. Toutefois il n'y a pas encore lieu de s'abandonner à des vues trop pessimistes. Sans doute il est triste de voir un littérateur distingué, le vicomte de Castilho, produire une traduction du *Faust*, et déclarer dans sa préface, comme la chose du monde la plus naturelle, qu'il n'entend pas l'allemand, et a exécuté sa version sur des traductions françaises. Mais le remède est à côté du mal. Ce remède, c'est celui que nous avons maintes fois employé ici-même et auquel nous ne sommes pas près de renoncer : une critique sévère, sans pitié pour les présomptueux. Et nous voyons par la *Bibliographia critica* que cette critique n'a pas manqué à l'œuvre du traducteur en question, car nous avons dans le premier fascicule de cette revue un compte-rendu fort approprié de cette traduction, et dans le second l'analyse d'un gros livre sur le *Faust*, écrit par un savant portugais qui paraît fort compétent, M. de Vasconcellos, et dans lequel le travail du vicomte de Castilho est apprécié comme il le mérite.

D'autre part nous apprenons (art. 9 de la *Bibliographia*) que la grammaire latine de Madvig vient d'être traduite, et bien traduite, en portugais ; ce qui est d'un bon augure. Enfin, bien que M. Coelho ait écrit à lui tout seul la plus grande partie de ces deux n^os^, nous voyons cependant par les signatures des articles qu'il a au moins deux collaborateurs dignes de le seconder, l'un desquels est M. Braga, auteur de bons travaux sur la poésie populaire de son pays.

Les rédacteurs de la *Bibliographia* ne se font probablement pas illusion sur le genre de succès qui les attend : ils ne métamorphoseront point en savants véritables ceux qui croient l'être déjà : « l'armée de professeurs pour la plupart » insignifiants » dont il est question dans l'*Advertencia* restera ce qu'elle est. De même chez nous, et sans doute ailleurs. Une expérience déjà longue nous a démontré que la critique est sans effet sur ceux qui ne sont pas préparés à en recevoir les enseignements. Mais il n'en faut pas moins apprécier sans faiblesse les mauvais livres : d'abord on arrive ainsi parfois à en restreindre la production, ce qui est déjà un résultat désirable. Puis, et surtout, une critique rigoureuse, procédant méthodiquement et dogmatiquement, est d'un excellent effet sur ceux qui n'en sont pas le sujet direct. Elle leur fournit, en forme de démonstration pratique, un enseignement des plus profitables, et ainsi se forme une école d'hommes nouveaux, qui peuvent un jour contribuer utilement à la régénération d'un pays. Nous souhaitons à M. Coelho de former une telle école, et nous croyons qu'il est en bonne voie d'y parvenir.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

intéressantes, savoir les harangues des habitants de Sarcelles, un dialogue des Bourgeois de Paris. — Lettres de Montmartre. — Œuvres de Vadé. — Les Ecosseuses. — Madame Engueule, le Poissardiana, ou les amours du Royal-Vilain et de Mamzelle Javotte. — Poissardiana ou recueil d'entretiens poissards. — Poissardiana ou Catéchisme des Halles. — Le Wauxhall populaire, ou les fêtes de la Guinguette. — Le Boute-en-train des écosseuses et des marchandes d'oranges. — Les Citrons de Javotte. — Amusements à la grecque. — Les Porcherons. — Riche-en-gueule, ou le nouveau Vadé.

J. BASTIN Etudes philologiques sur la langue française, ses origines, ses principales formes grammaticales, ses lettres, ses homonymes, homographes et paronymes. 1870, in-8°. 5 fr.

—— Les nouvelles recherches sur la langue française et leurs résultats. 1872. In-8°. 3 fr.

P. BATAILLARD Les derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale. In-8°. 3 fr.

DOCUMENTS Relatifs à l'exécution du décret du 5 février 1810. Gr. in-8°. 1 fr. 50

A. MARIETTE-BEY Itinéraire de la Haute-Égypte, comprenant une description des monuments antiques des rives du Nil, entre le Caire et la première cataracte. In-8° cart. avec pl. 5 fr.

L. PANNIER Le manuscrit des vies des poètes françois de Guillaume Colletet, brûlé dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre. Essai de restitution. Gr. in-8°. 2 fr.

F. M. LUZEL De l'authenticité des Chants du Barzas-Breiz de M. de La Villemarqué. Gr. in-8°. 1 fr.

T. MOMMSEN Histoire romaine traduite par M. C. A. Alexandre, président à la cour d'appel de Paris. T. VIIIe et dernier. 5 fr.

Seule édition autorisée par l'auteur et l'éditeur.

Les 8 volumes. 50 fr.

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 2 Septième année 11 Janvier 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

C. NISARD Étude sur le langage populaire ou patois de Paris et de la banlieue, précédée d'un coup-d'œil sur le commerce de la France au moyen-âge, les chemins qu'il suivait, et l'influence qu'il a dû avoir sur le langage. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

Extrait de la table des matières. Introduction. Coup-d'œil sur le commerce de la France au moyen-âge, et de l'influence qu'il a dû avoir sur le langage. — Chapitre I. Des voies de communication par terre. — Chapitre II. Des voies de communication par eau. — Chapitre III. Du patois de Paris et de la banlieue, de ses sources, de ses variétés et de ses zones. — Étude du langage populaire ou patois de Paris et de la banlieue. — Figures de diction. — Particularités rhématiques et syntaxiques. — De quelques formes de corruption les plus communes. — De quelques mots bizarres et d'autres détournés du sens qu'ils ont habituellement. — Notices et extraits des principaux écrits en patois parisien.— La Gazette des Halles touchant les affaires du temps. — La Gazette de la place Maubert. — Suite de la Gazette de la place Maubert. — Pièces et anecdotes

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Beroalde de Verville. Le moyen de parvenir, œuvre contenant la raison de ce qui a esté, est et sera, avec démonstrations certaines selon la rencontre des effets de Vertu. T. 3. In-8°, lxiij-137 p. Paris (lib. Willem).

Ciceronis. M. Tullii, Tusculanarum disputationum ad Brutum libri V. In-8°, xx-313 p. Leipzig (Richter et Harrassowitz). 2 fr. 75

Curci (C. M.). Lezioni sopra i due libri dei Maccabei. In-16, 312 p. Roma (tip. Befani).

Documenti inediti risguardanti Dino Compagni lo storico. In-8°, 28 p. Firenze (tip. M. Cellini).

Froissart (J.). Chroniques, publiées pour la Société de l'histoire de France par Siméon Luce. T. 3. 1342-1346. In-8°, lxiij-462 p. Paris (V° J. Renouard). 9 f.

Græsse (J. G. Th.). Description raisonné du trésor royal saxon, dit le Grüne Gewœlbe. In-8°, xij-124 p. Dresden (v. Zahn). 4 fr.

Hauser (A.). Elementa latinitatis in etymologischer Ordnung für die unteren Klassen gelehrter Schülen bearb. In-8°, x-144 p. Karlsruhe (Groos). 1 fr. 35

Lubbock (J.). Les origines de la civilisation, état primitif de l'homme et les mœurs des sauvages modernes. Traduit de l'anglais par Ed. Barbier. In-8°, iij-571 p. Paris (Germer-Baillière). 15 fr.

Martin (W.). La Saint-Barthélemy devant le sénat de Venise. In-16, xv-99 p. Paris (lib. Sandoz et Fischbacher).

Musica sacra. Vollstændiges Verzeichniss aller Zeit den J. 1750 bis Ende 1870 gedruckt erschien. Werke heil. Tonkunst 3. Abth. In-8°, 26 p. Erfurt (Kœrner'sche Buchh.). 1 fr.

Niccolo da Poggibonsi (F.). Viaggio da Venezia a Gerusalemme. Testo inedito del secolo XIV. In-16, 16 p. Imola (tip. J. Galeati).

Ordo judiciarius (Der) der Codex Bambergensis. P. I. II. Aufgefunden und zuerst publicirt durch Fr. Ritter v. Schulte. In-8°. 44 p. Wien (Gerold's Sohn). 85 c.

Paucker (C.). Addenda lexicis latinis. Pars I. In-8°, iij-75 p. Dorpat (Glæser). 5 fr.

Porter (W.). Malta and its Knights. In-8°, 355 p. (Pardon et S.) cloth. 9 f. 50

Proportions (The) Of the human Figure, as handed down to us. (Robson). 2 f. 50

Quellenschriften für Kunstgeschichte und Kunsttechnik d. Mittelalters u. der Renaissance. III. In-8°. Wien (Braumüller). 5 fr. 35

Raccolta delle iscrizioni esistenti sotto i loggiati del Campo santo suburbano di Pisa, atta a servire di guida al medesimo. Fasc. I. In-8°, xij-52 p. Pisa (tip. Ungher).

Robertson (F. W.). Life and letters. Edited by Stopford A. Brooke. In-8°, 520 p. (H. S. King et C°) cloth. 15 fr.

Rudolph (H.). Vollstændiges geographisch-topographisch-statistisches Orts-Lexicon von Elsass-Lothringen. Gr. in-8°, iij-78 p. Leipzig (Zander). 2 fr.

Rumpel (J.). De trimetri græci exitu. In-4°, 9 p. Berlin (Calvary et C°). 1 f. 35

Seeck (O.). Quæstiones de notitia dignitatum. In-8°, 31 p. Berlin (Calvary et C°). 1 fr. 35

Sissa (L.). Due manoscritti di Sallustio Crispo della Biblioteca di Fermo. In-8°, 62 p. Fermo (tip. Paccasassi). 1 fr. 15

Varnhagen v. Ense (R. A.). Ausgewæhlte Schriften. 8. Bd. In-8°. Leipzig (Brockhaus). 5 fr. 35

Verhandlungen der gelehrten estnischen Gesellschaft zu Dorpat. 7. Bd. 2. Heft. In-8°, 121 p. Dorpat (Hoppe). 3 fr. 40

Voigt (R.). De quarto Propertii libro. In-8°, 111 p. St. Petersburg (Hæssel). 2 fr. 75

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 2 — **11 Janvier** — **1873**

Sommaire : 9. ARISTOTE, *Politique*, p. p. SUSEMIHL. — 10. *Gesta Romanorum*, p. p. OESTERLEY. — 11. GEILFUSS, l'Origine de la Confédération helvétique. — 12. BRAND, *la Nef des fous*, trad. p. SIMROCK. — 13. MILLIET, de l'Origine du Théâtre à Paris. — 14. LUZEL, de l'Authenticité des chants du *Barzaz-Breiz*.

9.— **Aristotelis Politicorum** libri octo cum vetusta translatione Guilelmi DE MOERBEKA, recensuit Franciscus SUSEMIHL. Accedunt variae lectiones Oeconomicorum. Lipsiae, Teubner, 1872. In-8°, lxix-635 p. — Prix : 24 fr.

Cette édition de la Politique d'Aristote par M. Susemihl est purement critique : elle ne contient que le texte accompagné des variantes et de la traduction latine faite au XIIIe siècle, avant 1274, par Guillaume de Moerbecken. A la fin du volume on trouve un appendice qui contient des variantes du traité des *Économiques*, particulièrement celles qui sont relatives au troisième livre que nous n'avons que dans la traduction latine. Le tout se termine par deux index de la Politique, l'un historique, l'autre grammatical.

M. S. donne, dans cette édition, la première classification méthodique des manuscrits de la Politique. Il les partage en deux familles. Le manuscrit principal de la première famille, aujourd'hui perdu, est l'original de celui sur lequel a été faite la vieille traduction latine de Guillaume, qui est d'une fidélité barbare mais littérale. De la même source dérivent le manuscrit de Paris 2025 copié par Démétrius Chalcondyle à la fin du XVe siècle, le manuscrit de l'Ambrosienne B 105, le manuscrit de Paris 1858 et une grande partie des corrections faites au manuscrit de Paris 2025. L'autre famille comprend tous les autres manuscrits, dont les meilleurs sont le manuscrit Coislin 161 et le manuscrit de Paris 2026 ; les moins bons dérivent d'un même exemplaire, différent de celui sur lequel ont été copiés ces deux manuscrits. M. S. juge que la famille à laquelle appartient la vieille traduction latine nous a conservé le texte de la Politique dans un état meilleur que l'autre. Toutefois, suivant lui, les manuscrits, même les moins bons, de la seconde famille offrent des leçons préférables à celles des autres manuscrits, comme par exemple τι πταίσωσι pour τυπτήσωσι 1274 b 20, αἵρεσιν pour μέρος 1285 b 39, ἰδίους supprimé 1330 a 30, θεοῖς pour θείοις 1331 a 24, ἢ pour ἃ 1295 a 28 (? la vieille traduction latine *quae natura indiget* suppose pourtant ἢ), τίς pour τί 1317 a 12, ἐαναυσικόν pour ναυτικόν 1321 a 6, καὶ après οἷον 1302 b 29. D'autre part la source d'où dérivent les manuscrits de la première famille était parfois moins pure que l'autre ; ainsi Guillaume lit dans son manuscrit οἷόν τε pour οἴονται 1255 a 22, omet ἄν 1256 a 4, donne πόσεσι pour ποσὶ 1263 a 18, πρότερον pour πότερον 1264 a 14, etc. Il est vrai que Guillaume a pu mal lire son manuscrit. Quoiqu'il en soit, on ne peut pas le

suivre exclusivement, et M. S. conclut avec raison que la constitution du texte de la Politique doit être éclectique, tout en reposant sur le manuscrit représenté par Guillaume, qui dans l'ensemble était supérieur à ceux de l'autre famille. Aussi M. S. a-t-il apporté le plus grand soin à s'assurer du texte de la vieille traduction latine, qu'il donne en entier en prenant pour base le meilleur manuscrit qui nous l'ait transmise, celui de la Bibliothèque de l'Arsenal (19 Sciences et arts), et en ajoutant les variantes des autres manuscrits dont il s'est servi. Pour que rien ne manquât à son édition, M. S. a mentionné les conjectures qu'il a proposées et celles qui lui ont paru le plus dignes de remarque dans tous les travaux dont la Politique a été l'objet depuis Sépulvéda jusqu'à Madvig.

Ces conjectures sont très-nombreuses. Le texte de la Politique, quoique fort intelligible dans l'ensemble et à une première lecture superficielle, fourmille pourtant de difficultés; et celui qui cherche à l'interpréter suivant une méthode sévère est arrêté à chaque page par des altérations de détail plus ou moins graves, en plus grand nombre, peut-être, que dans aucun autre ouvrage d'Aristote. Avouons-le, ce que notre grand Joseph Scaliger dit de lui-même : « morbos » melius novimus quam remedia, » est très-applicable à la critique du texte de la Politique : nous pouvons constater l'altération du texte, nous pouvons indiquer ce que le sens réclame, mais très-souvent, la plupart du temps, l'évidence paléographique manque à nos restitutions. Il est probable que le texte est anciennement et gravement altéré et qu'il a subi de la part des réviseurs une multitude de corrections de détail qui ont effacé les traces de l'ancienne et véritable leçon. Pour ma part je ne crois pas que les péripatéticiens aient intercalé dans l'ouvrage de leur maître des développements, particulièrement sur des points de fait, comme ceux que M. S. signale 12718 30-40, 1274 a 22-b 26, 1329 a 40-b 39, 1289 b 27-1291 b 13, 1318 a 3-b 5, 1306 a 19-31, 1307 a 10-40, 1315 b 11-39. Il est vrai que M. S. ne va pas jusqu'à refuser à Aristote plus de la moitié de l'ouvrage, comme l'a fait récemment un critique qu'il cite. Mais une fois qu'on est sur cette pente, je ne vois guère de raison de s'arrêter. Si l'on considère à la loupe des ouvrages aussi imparfaitement rédigés et composés que ceux d'Aristote, et si on leur refuse tout ce qui n'est pas conforme aux lois d'une composition sévère, il faut admettre partout des intercalations. L'*Esprit des lois*, ainsi examiné, pourrait très-légitimement passer pour un conglomérat d'ouvrages sans rapport nécessaire les uns avec les autres; l'histoire du commerce, le traité des fiefs sont de véritables digressions. Bien plus, on rencontre de temps en temps, disons le mot, de véritables polissonneries qu'on peut déclarer indignes d'un aussi beau génie, qui a eu la gloire rare, peut-être unique, de trouver une des lois du monde politique et moral [1]. La dissection des poèmes d'Homère, cette erreur fondamentale de la philologie moderne, a induit à l'application de

1. Montesquieu a compris le premier bien nettement et développé le principe que la division des pouvoirs est la condition de la liberté. M. Janet a appelé l'attention sur ce service rendu par Montesquieu, *Histoire de la philosophie politique*, II, 489.

procédés analogues aux autres ouvrages de l'antiquité grecque, et engagé la science dans toutes sortes de fausses routes.

M. Susemihl a rassemblé avec le soin le plus scrupuleux tout ce qui peut donner une idée exacte de l'état où le texte de la Politique nous est parvenu et des tentatives qui ont été faites pour l'améliorer. Son édition fait époque dans l'histoire de ce texte et devient indispensable à tous ceux qui voudront étudier le plus beau monument de la philosophie politique.

Charles THUROT.

---

10. — **Gesta Romanorum**, herausgegeben von Hermann ŒSTERLEY. Berlin, Weidmann, 1872. In-8°, viij-755 p. — Prix : 12 fr.

L'éditeur de ce volume, M. Hermann Œsterley, s'est déjà fait très-avantageusement connaître par ses publications relatives à la littérature comparée. Les plus importantes sont l'édition du *Schimpf und Ernst*, de Pauly, et du *Wendunmuth*, de Kirchhoff[1]. En réimprimant ces deux compilations du XVIe siècle, M. Œ. a joint à chacun des nombreux contes qu'elles contiennent une indication aussi exacte et aussi complète que possible des autres ouvrages où le même conte se retrouve. Ce travail considérable est un des plus grands services qu'on ait encore rendus à l'étude comparative de cette masse énorme de récits, venus presque tous de l'Orient, qui ont pénétré au moyen-âge, ordinairement par l'intermédiaire du latin, dans toutes les littératures modernes, et n'en ont pas encore disparu. M. Œ. n'a pas soumis, il est vrai, à un travail critique les matériaux qu'il a rassemblés; s'il avait voulu l'entreprendre, il aurait dû renoncer à s'occuper de recueils aussi volumineux, qui offrent à l'étude un nombre immense de faits isolés et souvent disparates. Il n'a pas même toujours essayé de démêler et d'indiquer à part la source directe de l'auteur qu'il commentait : il s'est borné à mettre les lecteurs en état d'exécuter eux-mêmes le travail qu'il a préparé. Plus récemment, M. Œ. a apporté, par la publication critique du texte du fabuliste connu sous le nom de *Romulus*, une contribution capitale à l'histoire encore si obscure de l'apologue au moyen-âge. Enfin le livre que nous annonçons réalise, au moins en partie, un vœu depuis bien longtemps exprimé, et sera plus utile encore aux recherches que les précédents travaux de l'auteur.

On sait qu'on désigne sous le nom de *Gesta Romanorum* un recueil d'histoires souvent très-bizarres, en latin, suivies de *moralisations* ou *expositions mystiques* où chaque récit est interprété comme une allégorie qui se rapporte aux enseignements de la religion chrétienne. La première édition parut vers 1472 à Cologne et fut souvent reproduite jusqu'au milieu du XVIe siècle. Une version allemande, parue en 1489, à Augsbourg, diffère de la *Vulgate* latine par l'ordre et par le nombre des chapitres, et en contient quelques-uns de nouveaux. Une rédaction anglaise, publiée en 1842 par sir Frederick Madden, a aussi, outre des

---

1. Tous deux ont paru dans la collection bien connue du *Cercle littéraire* de Stuttgart.

différences nombreuses de rédaction, des récits qui lui appartiennent : cette rédaction a sa source dans des manuscrits latins conservés en Angleterre. On avait admis jusqu'à présent l'existence de deux rédactions différentes, l'une *continentale*, l'autre *anglo-latine :* M. Œ., en montrant que tous les récits du texte anglo-latin se retrouvent dans des manuscrits du continent, restreint beaucoup la portée de cette hypothèse ; la rédaction anglo-latine n'est qu'un choix fait dans un recueil plus complet, choix qui diffère de celui qui a servi de base à l'édition *princeps*. Au reste, il n'a pas réussi à retrouver un manuscrit qui ressemblât à celui qu'a suivi cette édition *princeps* et qui est devenu le texte vulgaire, et cependant ses recherches lui ont fait découvrir un nombre de manuscrits qui dépasse tout ce qu'on pouvait prévoir. Il décrit l'un après l'autre, presque tous *de visu*, et, autant qu'il l'a pu, chapitre par chapitre, cent onze manuscrits latins des *Gesta ;* un appendice en signale encore vingt-six autres. De ces CENT TRENTE-SEPT manuscrits connus jusqu'à présent, 105 se trouvent en Allemagne, 29 en Angleterre, 2 en Italie et un seul en France. En supposant même, ce qui est probable, que l'auteur a pu explorer les bibliothèques allemandes beaucoup mieux que les nôtres, la disproportion est tellement énorme qu'elle suffit à montrer que l'ouvrage n'est pas français d'origine. Au reste, on a assez généralement renoncé de nos jours à l'attribuer à Pierre Bersuire, et on en a cherché l'auteur soit en Allemagne, soit en Angleterre. M. Œ. croit plutôt à une origine anglaise, et il s'appuie sur divers indices qui paraissent assez forts : le plus remarquable, déjà signalé avant lui, mais interprété en sens contraire, se tire des noms de chiens qui figurent au ch. 142, et qui, rétablis par la comparaison des manuscrits, apparaissent comme anglais et non comme allemands. Le judicieux éditeur n'essaie pas de trouver un auteur à cette singulière compilation ; quant à l'époque où elle a été rédigée, il la place au commencement du XIVe siècle ou même à la fin du XIIIe. Le plus ancien ms. est de 1326 ; un autre, conservé à Innsbruck sous le n° lat. 310, est daté de 1342. Ce dernier, que l'éditeur n'a connu qu'à la fin de son travail, porte ce titre curieux, qui peut servir à jeter de la lumière sur les origines du recueil : *Hic incipiunt gesta imperatorum moralizata ac declamaciones Seneci et Johannis*, et à la fin : *Expliciunt gesta imperatorum moralizata a quodam fratre de ordine minorum*. Les controverses de Sénèque ont fourni en effet plusieurs chapitres au livre ; mais quel est ce *Johannes* ici mentionné ? On penserait au *Johannes de Alta Silva*, auteur de la rédaction latine du *Dolopathos*, si les histoires empruntées au *Roman des Sept Sages* étaient données d'après ce texte, mais il n'en est rien. Quant à l'origine monacale attribuée à l'ouvrage, elle pouvait se supposer sans preuves.

Ainsi le recueil d'histoire connu sous le nom de *Gesta Romanorum* a dû être composé en Angleterre vers 1300. En parlant de *composition*, M. Œ. entend essentiellement l'assemblage des histoires et leur moralisation : c'est cette moralisation seule, en effet, qui fait à ses yeux l'unité et le caractère propre du livre. Voici d'ailleurs comment M. Œ. résume le résultat de ses recherches à ce sujet (p. 260) : « A une époque où on *moralisait*, c'est-à-dire où on expliquait dans

» un sens spirituel ou chrétien les sujets les plus rebelles à ce traitement, des » récits tirés de l'histoire romaine, ou plutôt des extraits d'auteurs latins, qui » avaient depuis longtemps été réunis à l'usage des prédicateurs, furent rassem- » blés cette fois dans la vue spéciale de les moraliser, et reçurent plus ou moins » tôt le titre de *Gesta* ou *Historia Romanorum moralizata* ou autre semblable. » Cette première récension de notre recueil se composait-elle exclusivement de » morceaux ainsi tirés d'auteurs classiques, ou avait-elle admis dès l'abord une » série d'histoires et de paraboles plus récentes (*quaedam alia*), c'est ce qu'on » ne peut plus décider aujourd'hui..... Comment cet ouvrage primitif a servi de » point de départ à la variété presque infinie qui se montre à nous dans les » manuscrits du XIVe et du XVe siècle, c'est ce que fait comprendre mieux que » toute explication l'examen des manuscrits mêmes. D'abord on intercala ou on » ajouta des paraboles qui se prêtaient facilement à une explication religieuse, » puis, par goût ou par hasard, on inséra des morceaux qu'on altéra pour les » rendre susceptibles de moralisation, et enfin on inventa, souvent assez mala- » droitement, des histoires uniquement en vue de leur interprétation allégorique. » Je crois cette opinion vraie en général, mais je regrette que M. Œsterley ne l'ait pas appuyée et développée davantage. Il aurait fallu séparer ce qui est emprunté aux auteurs de l'antiquité de ce qui est venu d'autres sources et de ce qui est invention pure. Les rapprochements donnés pour chaque récit, quelque riches qu'ils soient et quelque honneur qu'ils fassent à l'érudition de l'éditeur, ne sont pas suffisants. M. Œ. a suivi le système employé dans ses précédentes publications : il indique pêle-mêle tous les endroits où se retrouve, plus ou moins exactement semblable, le récit des *Gesta*, et ne distingue pas les écrits où le compilateur a pu puiser de ceux qui lui ont sûrement été inconnus et de ceux qui l'ont mis lui-même à profit[1]. Il paraît probable qu'en retranchant les passages empruntés aux auteurs classiques et ceux dont on peut indiquer la source dans des ouvrages antérieurs du moyen-âge, il restera un résidu propre, dont il serait très-intéressant d'étudier de près le caractère. M. de Montaiglon a récemment[2] émis l'opinion que les *Gesta Romanorum*, pour ce qui est du fond des histoires, remontent beaucoup plus haut qu'on ne le croit généralement, et doivent être à peu de chose près de l'époque des *Mirabilia Urbis Romae*. Cette hypothèse mérite d'être prise en sérieuse considération, en la restreignant au *résidu* dont je parlais tout à l'heure : beaucoup d'histoires renvoient évidemment à la ville de Rome comme théâtre et berceau du récit, et la forme de la narration rappelle d'une manière frappante, comme le fait observer M. de Montaiglon, les productions, devenues trop rares, de cette littérature des temps carolingiens (ou même antérieurs), qui a disparu aujourd'hui en grande partie, mais qui a exercé une si

---

1. Il s'est borné à séparer les auteurs orientaux de ceux de l'Occident. C'est déjà un progrès sur le système précédemment suivi. — La désignation de chaque histoire par deux ou trois mots frappants qui en résument sommairement le sujet est un procédé très-commode, et qui facilite beaucoup l'usage des trésors amassés par M. Œsterley.

2. Dans l'*Avant-propos* de son nouveau *Recueil de fabliaux*.

grande influence sur celle des siècles suivants. Ce qui semble toutefois contredire cette opinion, c'est l'ignorance complète où on paraît être, jusqu'au XIVe siècle, des récits les plus caractéristiques des *Gesta*, mais il est très-possible de croire que l'Angleterre, où les recherches de M. Œ. font naître notre compilation, avait seule conservé l'ouvrage auquel ces récits seraient empruntés : on trouverait, dans une étude spéciale de ce point curieux, des vraisemblances assez nombreuses à l'appui de cette conjecture. Au reste on ne pourra la soutenir ou la défendre avec quelque fondement qu'après avoir fait sur notre recueil et ses sources le travail critique dont je parlais tout à l'heure.

Pour le texte comme pour le commentaire, M. Œsterley s'est à peu près borné à fournir les matériaux. Il a indiqué les manuscrits, et la description qu'il en donne peut même permettre d'en faire un premier classement, mais il n'a pas essayé d'en tirer un texte critique : « J'avais entrepris sérieusement ce travail, nous » dit-il (p. 255), mais j'ai bientôt dû reconnaître que c'était une peine perdue. » Sauf les manuscrits copiés l'un sur l'autre, je me suis trouvé presque autant » de textes que de manuscrits. Souvent, naturellement, la concordance était » presque littérale, mais plus souvent encore le texte était complètement diver- » gent. » Il ajoute qu'il n'était pas possible de classer les manuscrits, où la fantaisie des copistes, l'utilisation de plusieurs sources, etc., avaient introduit trop de confusion. Il s'est donc borné à reproduire l'édition *princeps*, la même qui avait servi de base à la réimpression de M. de Keller. Je le regrette, et je ne puis croire qu'en poursuivant ses efforts avec plus d'acharnement, l'éditeur n'ait pas trouvé moyen de tirer de ces cent manuscrits un texte plus ancien et préférable. Mais se fût-il borné à reproduire un bon manuscrit choisi parmi les plus vieux, qu'il aurait fait une œuvre plus utile que de nous donner une seconde édition d'un texte que la réimpression de M. de Keller a déjà mis à notre portée. Ajoutons que, même en admettant comme justifiée [1] la reproduction du texte de l'édition *princeps*, et sans avoir recours aux manuscrits, il était facile de l'améliorer sensiblement. Il n'est jamais permis à un éditeur, — à moins qu'il ne surveille simplement le calque d'un manuscrit ou d'une vieille édition, — d'imprimer des choses inintelligibles, ou il doit appeler sur les passages qu'il ne comprend pas et qu'il n'a pu restituer l'attention de ses lecteurs. M. Œ. a fait çà et là au vieux texte gothique des corrections qui l'obligeaient à le rendre partout au moins compréhensible. Or à une rapide lecture on relève bien des endroits où la correction est facile et n'a point été faite. En voici quelques exemples. 277, 23 *inicior*, l. *micior;* 283, 1 *transgressorum*, l. *transgressorem;* 294, 26 *abeuntem*, l. *absentem;* 300, 10 suppl. *quod* avant *invenit;* 311, 25 *Julianus*, l. *uxor Juliani;* 346, 28 *exhortans*, l. *abhorrens;* 375, 6 suppl. *tres* avant *pollices;* 384, 5 *potaret*, l. *portaret;* 425, 1 suppl. *serpens* après *evasit;* ib. 12 *suc-*

1. La raison donnée par M. Œ. (p. 268), que cette forme est celle sous laquelle l'ouvrage a été le plus répandu, a fort peu de valeur. Il suffisait, pour la commodité des recherches, d'indiquer pour chaque récit le numéro qu'il porte dans les éditions conformes à ce type.

cinxit, l. *suxit;* 432, 24 *absconditi*, l. *abscondita;* 453, 33 *firmitas*, l. *infirmitas;* 464, 22 *ei*, l. *et;* 489, 35 *jugulato*, l. *jugulata;* 491, 13 *sternutabat*, l. *stertebat;* 506, 6 *Agillus*, l. *Agellius*, etc.

Ce qui, outre les recherches sur les manuscrits et les rapprochements littéraires, donne un prix particulier à l'édition de M. Œsterley, ce sont les cent histoires inédites qu'il a imprimées en appendice. Il ne nous apprend pas de quel manuscrit il a tiré chacune d'elles, et là aussi son texte laisse quelquefois à désirer. Ainsi n° 3, l. 7 *resistere*, l. *resiste;* 8, 7 *discreto*, l. *discretos;* ib. 8 *vado*, l. *fedo;* 11, 1 *remigium*, l. *Remigium* (s. d. Remi d'Auxerre), etc.

Malgré ces quelques négligences, le nouveau livre de M. Œsterley ne fera qu'accroître l'estime que l'auteur s'est déjà acquise, et si on ne peut dire qu'il nous fournira encore un travail définitif sur les *Gesta Romanorum*, il fait du moins faire un pas considérable à la science, et il sera désormais indispensable, non-seulement à ceux qui voudront résoudre les problèmes qu'offre encore ce singulier ouvrage, mais à tous ceux qui s'occupent de l'histoire comparée des littératures.

G. P.

---

11. — **Zur Entstehungsgeschichte des Eidgenœssischen Bundes.** Drei Vortræge von Georg Geilfuss, Rector. Winterthur, Bleuler-Hausleer, 1872. In-8°, 77 p.

Le sujet des origines de la Confédération suisse, traité par M. Geilfuss, est à peu près épuisé de nos jours; après le curieux et instructif débat soulevé par MM. H. Bordier et A. Rilliet, et que nous avons analysé jadis dans ces colonnes il est assez connu, même du public français, pour que nous n'ayons pas à insister ici. M. G. n'a point, d'ailleurs, la prétention de nous apporter du nouveau; son opuscule se compose de trois conférences faites à Winterthur dans les soirées d'hiver de 1869 et 1870 et que l'auteur publie aujourd'hui « pour » céder au vœu de quelques amis. » Elles sont un résumé des travaux de Haeusser, Vischer, Kopp, Rilliet, etc., rédigé consciencieusement et non sans talent, et dans lequel l'auteur se met résolûment du côté de la science contre l'autorité aveugle des traditions de son pays. La première de ces conférences expose le travail de la critique sur la légende de la formation de la confédération helvétique, depuis les premiers essais de négation que nous trouvons dans les ouvrages de Guilliman de Fribourg, au commencement du XVIIe siècle jusqu'à nos jours. Le second entretien développe plus spécialement la légende de Guillaume Tell, le troisième donne le récit véritable de la constitution des cantons suisses. C'est, nos lecteurs se le rappellent peut-être, la même marche que celle qu'a suivie M. Rilliet, dans son savant volume que nous analysions il y a quelques années. Ce qu'il y a de plus neuf dans la brochure que nous signalons ici, du moins pour le grand public, ce sont les pages relatives à l'interprétation mythologique de la légende de Tell.

C'est un curé de Lucerne, M. Lutolf, qui le premier en a tenté dans la *Ger-*

mania de Pfeiffer (t. VIII, p. 208) l'explication par la personnalité du dieu *Heimdall*, en identifiant les deux noms. K. Simrock, dans sa *Mythologie allemande*, publiée en 1869, essaye de démontrer que Tell est le dieu *Oerwandil*, dont le nom s'est modifié d'abord en *Orendel* puis en *Ehrentelle*, dont il ne serait resté que la seconde moitié, tandis que la légende suisse empruntait le prénom de Guillaume à la ballade écossaise sur William de Cloudesley, le célèbre archer à la pomme calédonien. Wackernagel enfin comparant Tell au mot *tallo* qu'il dit signifier *orné, armé*, et ne voit plus dans la légende du fondateur des libertés helvétiques que la lutte des rayons du soleil contre les brouillards de l'hiver. Tous les écrivains suisses n'en sont pas encore à ce degré d'abnégation complète vis-à-vis des traditions de leur patrie. Il semble pourtant, à en juger par le présent opuscule, que les idées plus larges de la critique scientifique pénètrent dans le pays, en dehors du cercle des savants proprement dits, et l'on ne peut que féliciter ceux qui s'appliquent, dans la mesure de leurs forces, à cette œuvre d'utile vulgarisation.

R.

---

12. — Sebastian Brands **Narrenschiff**, in neuhochdeutscher Uebertragung von Karl Simrock. Mit den Holzschnitten der ersten Ausgaben und dem Bildniss Brands aus Reusners *Icones*. Berlin, Lipperheidt, 1872. In-4°, xx-340 p. — Prix: 20 fr.

Le *Narrenschiff* de Sébastien Brand, publié à Bâle en 1494, eut rapidement un immense succès. Il fut traduit en latin l'année suivante par Jacques Locher, dit *Philomusus*, un des humanistes célèbres de ce temps; dès 1497 il en paraissait une traduction en vers français, faite sur le latin par le poitevin Pierre Rivière, la *Nef des fous*, qui fut mise à son tour en prose française en 1498; d'autres traductions se succédèrent rapidement; M. Simrock, d'après M. Zarncke, en compte deux en latin (la seconde, de Jodocus Badius, parut en 1508), une en bas-allemand, une en hollandais, deux en anglais et trois en français. Quant au texte original, il s'en publia des contrefaçons l'année même où il avait paru, Brand le réimprima plus d'une fois, et il eut encore de nombreuses éditions après sa mort. Mais ce livre qui avait tant plu aux contemporains de l'auteur tomba au bout de quelque temps dans un oubli profond : on s'en occupa d'abord presque exclusivement, dans notre siècle, comme d'une curiosité bibliographique. Le *Narrenschiff* partagea ainsi le sort de la plupart des ouvrages nés entre la fin du Moyen-âge et la Renaissance proprement dite : ils n'ont eu de grande attraction pour aucune classe de lecteurs ou de savants, et sont généralement restés jusqu'à nos jours dans une ombre plus ou moins épaisse. Cependant en Allemagne les historiens de la littérature finirent par accorder aussi à cette période ingrate une attention plus soutenue : Gervinus, entre autres, a écrit sur la *Nef des fous* quelques pages des plus remarquables. Enfin en 1854 M. Zarncke en a donné une excellente édition critique, accompagnée d'un commentaire et de recherches importantes sur l'histoire, le caractère et les destinées de l'ouvrage. Le livre n'en restait pas moins inconnu au grand public; M. Simrock, qui a si

habilement rajeuni d'autres poèmes anciens, a essayé de rendre le même service à l'œuvre du vieux moraliste strasbourgeois. « Le poème, dit-il, était vieilli de » langue, et le système dans lequel il est versifié, — il ne fait que compter les » syllabes — lui enlevait tout agrément. Il avait besoin d'un rajeunissement, » dans lequel il fallait aussi ramener les vers aux lois de notre métrique; car » cette numération syllabique, empruntée à nos voisins romans, brise tout » rhythme et est devenue insupportable à l'oreille moderne. Une traduction » réussie peut seule rendre à la nation cet ouvrage; le temps, en développant » la langue, le lui avait enlevé comme les *Nibelungen*, Walther de la Vogelweide » et d'autres de nos plus précieux trésors, qui aujourd'hui, tirés de leur obscu- » rité et dégagés de la rouille de l'âge, ont repris leur ancien éclat et passent » de nouveau dans les mains de tous. »

M. Simrock a-t-il raison de se promettre pour sa nouvelle traduction le succès qui a si légitimement couronné d'autres efforts de lui ? Il est permis d'en douter. Le livre de Brand ne doit pas se juger sur son titre : on se représente aisément la *Nef des fous* comme un ouvrage bouffon, dans lequel les travers, les défauts et les vices du xve siècle sont dépeints en traits grotesques et impitoyablement flagellés. Il n'en est rien. Le comique du livre n'est guère que dans sa conception générale, dans l'idée, à la fois indulgente et mordante, de représenter les hommes comme autant de fous, et d'assimiler leurs actions mauvaises ou ridicules aux actes inconscients d'un être privé de raison. Cette idée n'appartient pas en propre à Brand, ni à aucun des prédécesseurs que cite M. Simrock : elle se retrouve partout à l'époque au milieu de laquelle il a vécu. C'est elle qui a inspiré en France ces nombreuses *soties*, où l'allusion perpétuelle qui va des actions réellement commises par les *sots* à celles qu'elles symbolisent est souvent si fine, souvent aussi si froide et si lourde. La même idée se retrouve dans ces associations de *fous* et de *folles*, de *sots* et de *sottes*, de *cornards*, de *veaux*, etc., qui remplissent le xve siècle et dont le type est la Mère-Folle de Dijon. Une foule d'ouvrages écrits alors ressassent cette idée sous toutes les formes; enfin elle trouve à la fois son couronnement et sa fin dans l'*Encomium Moriae :* « Oui certes, dit Erasme, tous les hommes sont fous; mais c'est parce » qu'ils sont fous qu'ils peuvent supporter la vie, et bien loin de vouloir leur » ôter leur bonnet et leur marotte, il faut souhaiter qu'ils ne les perdent jamais. » Par cette délicate et profonde réponse, Erasme, disons-le en passant, se place à un point de vue absolument contraire à celui de la plupart des auteurs de *soties* (au sens le plus large du mot) et spécialement de Brand. Ceux-ci envisagent le monde avant tout au point de vue chrétien; la grande folie à leurs yeux, celle qui comprend et engendre toutes les autres, c'est de jouir de la vie présente en elle-même sans penser aux espérances et surtout aux terreurs de la vie future. En cela ils ne font que reprendre d'une façon originale une doctrine bien souvent répétée dès le commencement du christianisme, et qui a trouvé son expression dans un très-grand nombre de livres dévots du moyen-âge. Erasme au contraire ne sort pas du point de vue purement humain : le monde est laid, la vie est

triste, heureux ceux à qui une illusion quelconque les fait trouver beaux et joyeux. Du ciel et de l'enfer, pas un mot dans l'*Éloge de la folie;* une nouvelle ère a commencé.

Brand, lui, prend sa tâche au sérieux. Il emploie quelquefois l'ironie, et sait la tourner assez spirituellement, mais il cherche à faire réfléchir ses lecteurs beaucoup plus qu'à les faire rire : « On appelle Sébastien Brand, dit M. Simrock, » tantôt un satirique, tantôt un moraliste. Il est l'un et l'autre; il aime à dire la » vérité en riant, et sa vérité c'est la morale. Mais cela ne suffit pas à caracté- » riser son poème, qui est essentiellement religieux. Pour lui tous ceux-là sont » fous, qui pour un court avantage, un plaisir passager, risquent le salut éternel, » et bien que son livre porte au titre la folie, il enseigne pourtant la sagesse, » celle qui donne à l'âme la félicité céleste. » C'est bien là l'inspiration du livre; reste à savoir, au point de vue du succès, s'il ne vaudrait pas mieux qu'il fût un peu plus gai, et qu'il s'occupât un peu moins du *salut éternel* et un peu plus du *plaisir passager* du lecteur.

Il ne faut même pas s'attendre, à quelques exceptions près, à trouver dans la *Nef des fous* un tableau sérieux, mais du moins vivant et animé de l'époque. Brand n'est pas à beaucoup près un auteur véritablement original. C'était un jurisconsulte, esprit sage et honnête avec une inclination à la satire et une certaine tournure d'esprit un peu morose qui le rendit de plus en plus sombre; mais doué de fort peu d'imagination et ne voyant guère dans la poésie qu'une manière de mieux graver les choses dans la mémoire. D'une ignorance assez grande dans les sciences proprement dites, il avait une instruction littéraire étendue, dont il tirait profit, paraît-il, pour son enseignement juridique. Son livre est en beaucoup d'endroits une compilation de morceaux empruntés à l'antiquité ou à la Bible. Il s'est plu lui-même à donner à son ami Locher, pour les imprimer à la marge de la traduction latine du *Narrenschiff*, l'indication de tous les passages qu'il avait imités ou traduits. M. Simrock dit à ce propos : « On a prétendu que » le *Narrenschiff* n'était qu'une compilation prouvant les lectures les plus assidues » et des veilles innombrables, un centon de citations bibliques et classiques. Brand » ayant indiqué lui-même les écrivains mis à profit, parce qu'il pensait recom- » mander ainsi son livre, on ne peut contester qu'il ait puisé à ces sources. Son » ouvrage nous apparaît donc comme une mosaïque, mais on peut faire valoir » que les mosaïques aussi sont bien souvent des œuvres d'art en même temps » que des tours de force. » Sans discuter cette ingénieuse comparaison, on voit de suite ce qu'un pareil aveu enlève pour nous de valeur au livre de Brand, envisagé comme une peinture de son temps. Nous aurions souhaité d'ailleurs que M. Simrock eût reproduit au bas des pages ces indications de sources : outre qu'il est toujours important pour l'appréciation d'un auteur de le rapprocher directement de ses modèles, on est souvent exposé, sans ce secours, à regarder comme propre à l'époque de Brand un trait emprunté à Horace ou à Salomon.

M. S. attribue au *Narrenschiff*, en dehors de l'intérêt qu'il offre pour les mœurs de son temps, une valeur plus durable : « Si la langue et la versification de

» Brand, dit-il, ont vieilli, sa satire ne peut pas vieillir. Dans le miroir qu'il pré-
» sente à son époque, la nôtre pourrait fort bien se reconnaître : les fous dont il a
» chargé son vaisseau sont de ceux qui ne meurent jamais ; on peut encore par
» les rues les rencontrer par douzaines. » Il est assez curieux de noter les vices que l'auteur signale comme florissants aussi bien dans la société allemande au XIXe siècle qu'au XVe siècle : c'est d'abord l'ivrognerie, — puis la falsification des vins et les supercheries commerciales en général, — les folies des étudiants « et aussi celles des professeurs ; l'outrecuidance des diverses classes, dont
» chacune veut sortir de son rang, n'est-elle pas dessinée d'après la vie actuelle?
» etc. » Il est clair d'ailleurs qu'il y a certains vices qui se retrouvent à toutes les époques et que combattent tous les moralistes ; mais ce qui nous intéresse dans les satires d'autrefois, c'est en général moins ce qui s'applique à notre temps que ce qui est particulier au leur.

L'idée qu'exprime le titre du livre de Brand n'est guère indiquée que par ce titre et dans le prologue. Le vaisseau sur lequel il veut embarquer tous les fous qui encombrent le monde ne reparaît que très-rarement dans le poème. Les cent dix chapitres sont en réalité isolés, et contiennent chacun la peinture d'un genre de folie. La caractéristique de chaque fou est en général assez faible, et ce n'est guère que dans les réflexions morales que le poète montre plus de talent. Quand au lieu de faire de la satire générale il s'en prend directement aux choses de son temps, outre qu'il nous intéresse plus, il a plus de verve et de vigueur. Mais ses opinions sont peu originales et nous semblent parfois contradictoires. Brand est tout à fait un homme de transition. Par son érudition, par plusieurs de ses idées, il appartient déjà au monde de la Renaissance ; mais il a conservé beaucoup des manières de voir et des préjugés du moyen-âge. Il se plaint amèrement qu'on n'estime plus les indulgences ; il s'élève contre les hérétiques de Bohême, qui osent examiner et juger par eux-mêmes les livres saints ; et dans un passage très-curieux il dit qu'on imprime trop de livres et qu'on ouvre trop d'écoles, ce qui fait qu'on estime moins la science. On comprend que cet esprit timide, qui prévoyait déjà l'Antechrist en 1494 à cause de l'impiété croissante, ait été profondément troublé par la réforme, et qu'il soit mort en 1521 convaincu, suivant une prédiction qui courait alors, qu'en 1524 un nouveau déluge submergerait l'humanité.

Nous citons, d'après la traduction de M. S., un passage intéressant, où l'on voit se heurter les idées entre lesquelles flottait l'esprit de l'auteur, et qui en outre appelle quelques explications que nous aurions voulu trouver dans les notes. En général, ces notes ne nous ont pas paru suffisantes : « Si on a besoin de rensei-
» gnements plus détaillés, dit M. S., on les cherchera dans l'excellente édition
» de Zarncke. » Mais tout le monde n'a pas cette édition, et M. S. laisse vraiment à ses lecteurs trop d'énigmes à deviner. Le langage de Brand est plein de proverbes, de locutions figurées, d'allusions dont quelques-unes sont expliquées, mais dont d'autres, tout aussi peu claires, ne le sont pas. Voici le passage en question ; je l'emprunte au chap. 92, intitulé : *De l'arrogance et de l'orgueil :*

« Plus d'un croit avoir profité à merveille quand il revient des pays velches, » quand il a été à Bologne ou à Paris, qu'il sait ce qu'on enseigne à Pavie, à la » *Sapienza* à Sienne et dans l'école d'Orléans, quand il a vu le *Rohraffe* et *Maistre* » *Pierre de Conniguette*. Comme si l'intelligence et l'instruction étaient étrangères » à la race allemande, et qu'il fût besoin d'aller si loin pour apprendre les arts » et les sciences! Celui qui veut s'instruire dans son pays trouve maintenant » sous sa main beaucoup de livres, et ce serait faire un mensonge odieux que de » s'excuser ainsi, comme s'il n'y avait de bon enseignement qu'à Athènes outre-» mer. Comme on le trouvait jadis en pays velche, on le trouve maintenant » en Allemagne. Il ne nous manquerait rien, si ce n'était le vin, et si l'Allemand » n'aimait pas avant tout à se remplir la panse et à demander un salaire sans » travailler. » M. Simrock explique très-bien ce qu'était le *Rohraffe*[1]; mais il ne dit pas un mot de *Maistre Pierre de Conniguete*. L'explication aurait cependant eu l'avantage de permettre de rétablir la bonne forme de ce mot. Il faut lire *Maistre Pierre du Coingnet* ou *du Coignet;* on appelait ainsi une figure grotesque qui se trouvait dans un coin de la cathédrale de Notre-Dame de Paris, et sur laquelle on éteignait les cierges; on prétend que son nom lui avait été donné par les prêtres en haine de Pierre de Cugnières, légiste hostile au clergé sous Philippe de Valois. On peut voir à ce sujet les commentaires sur le second prologue du livre IV de Rabelais (notamment celui de Regis). *Maître Pierre du Coignet* était un personnage favori des écoliers, et un Allemand qui se vantait de le connaître disait par là qu'il avait étudié à l'Université de Paris. — Le chap. 100 est consacré à attaquer les flatteurs de cour: il leur reproche surtout de *frotter le cheval fauve* (*den falben Hengst streichen*). M. S. ne donne de cette locution bizarre aucune explication : il est probable que M. Zarncke n'en donne pas non plus, car si M. S. en avait connu une, il n'aurait pas laissé sans commentaire un passage aussi difficile à comprendre. Sans être en état d'expliquer complètement la locution allemande, nous pouvons l'éclairer en la rapprochant de son pendant français. Pour flatter bassement, surtout ceux qui ont le pouvoir et la richesse, on a dit de même en français *torcher*, *frotter*, *étriller Fauvel*, et Fauvel est ici un de ces appellatifs hybrides fréquents dans l'ancienne langue (comme *Morel Baucent Vairon*, etc.) qui désignent, soit généralement un cheval fauve, soit tel cheval fauve en particulier. Le roman de *Fauvel*, qu'a publié M. Pey dans le *Jahrbuch für romanische Literatur* (t. VII), n'est qu'un développement de cette locution; mais bien loin de l'avoir créée, il montre par son début qu'elle était très-usitée, et spécialement qu'elle se référait à une peinture sans doute alors très-populaire:

De Fauvel que voy tant torchier
Doulcement, sans lui[2] escorchier,

1. Figure grotesque de singe adaptée à un des tuyaux de l'orgue de la cathédrale de Strasbourg. Il est cependant singulier que Strasbourg, patrie de Brand, figure parmi les villes étrangères.

2. Fauvel est toujours du masculin dans ce poème, et je ne vois pas pourquoi on en a voulu faire une jument.

Suis entrez en melencolie.....
Souvent le voient en pointure
Tels qui ne sevent se figure[1]
Mocquerie ou sens ou folie, etc.

L'expression *étriller Fauvel* ou *Fauveau* devint assez populaire pour donner naissance au substantif *étrille-fauveau*, qui désigne sans doute un bas adulateur, et se trouve encore, bien que le sens n'en fût sans doute plus clair pour eux, dans Marot[2] et dans Rabelais[3]. Un proverbe encore usité au XVIe siècle (voy. p. ex. dans Cotgrave), *Tel estrille Fauveau qui puis le mord* (c'est-à-dire *que Fauveau mord ensuite*), se rapporte assez bien à la gravure du ch. 100 du *Narrenschiff*: cette gravure représente un fou qui vient de caresser (avec une queue de renard) un cheval (évidemment *fauve* dans l'intention du dessinateur) qui l'a renversé, le foule aux pieds et semble prêt à le mordre (cf. aussi les vers 25 ss. de ce chapitre). Peut-être la *peinture* à laquelle se réfère le *Roman de Fauvel* ressemblait-elle à ce dessin. Je ne puis dire si la locution *den falben Hengst streichen* se retrouve ailleurs en allemand.

Le succès immense du livre de Brand fut certainement dû en grande partie aux gravures qui l'ornaient. Ces gravures appartiennent aux produits les plus remarquables de l'époque : M. Zarncke en a étudié avec soin le caractère assez varié. Elles représentent le plus souvent des personnages, caractérisés comme fous par le bonnet à sonnettes et la marotte, exécutant soit les actions ridicules qui servent de base à l'allégorie, soit les actions coupables qui sont le sujet de chaque chapitre. Ainsi la gravure du chapitre 63, *Sur les mendiants*, représente réellement une famille de mendiants, dont le chef porte le bonnet aux longues oreilles terminées par des grelots; mais au ch. 57, qui porte en tête (suivant l'usage de Brand) ce court résumé : « Celui qui veut recevoir une récompense » qu'il n'a pas gagnée, et s'appuyer sur un roseau pliant, ses projets marchent » à la façon de l'écrevisse, » est ainsi illustré : un fou est à cheval sur une gigantesque écrevisse; il ouvre la bouche toute grande, dans l'espoir qu'une alouette qui vole vers lui va venir s'y engouffrer, et il a appuyé sa main sur un roseau qui s'est brisé et dont un morceau lui a percé la paume. Ces dessins sont souvent ingénieux, bien conçus et bien exécutés; d'autres fois ils laissent à désirer sous tous les rapports : il est clair qu'ils ne sont pas tous du même auteur (et M. Zarncke s'est, paraît-il, attaché à distinguer les maîtres différents). Ce genre a été imité à satiété, surtout en Allemagne, à la fin du XVe siècle et au commencement du XVIe s. Les illustrations du *Narrenschiff* sont-elles les premières en date, ou l'idée d'exprimer par des dessins allégoriques les folies humaines est-elle plus ancienne? C'est ce qu'on voudrait trouver dans l'introduction de l'habile éditeur.

---

1. L'un des deux mss. consultés par M. Pey (il y en a quatre à la B. N.) donne *sa figure*, l'autre *sa pointure*. Ma correction est nécessaire au sens.
2. *Deuxième epistre du Coq a l'asne.*
3. L. IV, ch. 9. — Les commentateurs montrent que le rébus *estrille, faux, veau*, pour *estrille-fauveau*, remonte au XVe siècle, mais ils n'essaient même pas d'expliquer ce mot.

On regrette surtout de n'y pas voir étudiée de plus près la question de savoir si les dessins ont été composés pour le livre ou le livre pour les dessins. M. S. emprunte au livre de Wackernagel sur Fischart (voy. la *Revue critique* de 1870) l'appréciation suivante : « Brand savait tenir la plume pour dessiner aussi bien » que pour écrire, et entre autres les bois qui illustrent chacun des chapitres » du *Narrenschiff* ont été taillés sur des modèles qu'il avait dessinés lui-même. » Wackernagel n'a pas dû, semble-t-il, émettre sans preuves une assertion aussi positive; cependant M. S. dit lui-même, immédiatement avant cette citation, que Brand a *peut-être* dessiné les gravures; plus loin il cite M. Zarncke, qui attribue avec raison ces bois à au moins *cinq* artistes (le plus remarquable pourrait bien être, d'après M. Weigel, Martin Schœn de Colmar); et il ne peut s'agir ici simplement de graveurs; la conception même des dessins est beaucoup trop diverse. Il est donc probable que Brand s'est borné, comme le dit ailleurs M. S., à *mettre en ordre* ces dessins. Cette expression, empruntée évidemment à une source ancienne, nous paraît de nature à faire regarder le livre comme composé après les dessins et à leur occasion; nous croirions volontiers que Brand, une fois en train, a dépassé le nombre des dessins qu'il avait sous les yeux et en a fait alors exécuter d'autres pour les chapitres supplémentaires. On s'explique ainsi la grande différence qui se remarque dans le rapport des dessins au texte, et le fait que plusieurs dessins se trouvent répétés deux fois (p. ex. 3-83, 8-84, 18-74, 22-112, 35-64, 42-105 etc.) et conviennent beaucoup moins bien à l'un des deux chapitres qu'à l'autre. Les dessins portent souvent des inscriptions, consistant soit en noms attribués aux personnages, soit en paroles mises dans leur bouche, et ces inscriptions n'ont presque jamais de rapport avec le texte. C'est le cas surtout pour le grand dessin du frontispice, qui représente la *Nef des fous :* on peut croire que Brand s'est inspiré de ce dessin plutôt qu'il n'en a fourni le sujet. Nous avons déjà remarqué que l'idée du *Narrenschiff* proprement dit ne paraît pas avoir été présente à l'auteur pendant tout le cours de son ouvrage : peut-être ne l'a-t-il eue qu'en voyant la gravure de ce joyeux vaisseau, dont les passagers, en chantant *Gaudeamus omnes*, s'embarquent, sous la conduite du *Dr Griff*, pour le pays des fous (*Ad Narragoniam*; tous ces noms, inscrits sur la gravure, sont inconnus au texte).

Quoi qu'il en soit, la traduction de M. S. emprunte aussi un grand intérêt à la reproduction intégrale de ces vieux bois, ainsi que des vignettes qui encadrent les pages. M. S. croit devoir s'excuser d'avoir remis dans le bon sens quelques-unes de ces vignettes culbutées par l'ancien éditeur : il a eu cent fois raison, surtout dans un livre qui, étant traduit et s'adressant au grand public, ne prétend pas être une reproduction absolument calquée de l'original. Nous aurions même vu sans peine qu'il allât plus loin, qu'il cherchât par exemple dans les diverses éditions et traductions si on ne pourrait pas retrouver des dessins originaux pour l'un ou l'autre des chapitres où le même dessin fait double emploi. Nous n'aurions même pas hésité à remettre à leur véritable rang les gravures 38 et 55, qui occupent évidemment la place l'une de l'autre (ce dont il ne paraît

pas d'ailleurs s'être aperçu). Aux gravures de l'édition de 1494, M. S. a ajouté un beau portrait de Brand d'après les *Icones* de Reusner. — Nous ne sommes pas en état de dire avec certitude quel est le procédé qu'on a employé pour la reproduction de ces vieux bois, mais nous devons dire qu'il ne nous paraît pas avoir très-bien réussi. Les traits sont souvent effacés (p. ex. 10), d'autres fois presque tout à fait brouillés et confus (voy. surtout 69) : les mêmes observations s'appliquent aux vignettes; on ne retrouve pas du tout dans ces calques la vigueur des vieilles gravures. — Malgré cette imperfection, la vue des gravures est intéressante et agréable, et si on avait voulu faire tout à fait bien, le prix de ce beau livre aurait été inabordable.

Signalons, avant le titre, une liste des publications de M. Simrock, qui mérite d'être lue et qui permet d'apprécier tous les services que ce savant a rendus à la littérature de son pays.

G. P.

---

13. — **De l'origine du théâtre à Paris,** par Paul Milliet, avec un frontispice à l'eau forte par Félix Lucas. Paris, librairie des Bibliophiles, 1870. In-24, 120 p.

Ce petit livre n'est pas moins étonnant par son style que par l'idée qui lui a donné naissance et par les faits qu'il contient ou plutôt qu'il ne contient pas. « Je » me suis proposé, dit M. Milliet, d'établir un ouvrage nouveau sur l'origine du » théâtre. » Sauf l'idée d'avoir réuni à la fin du volume, dans une liste chronologique fort incomplète d'ailleurs, les actes officiels relatifs au théâtre à Paris depuis 1402 jusqu'à 1672, nous avons vainement cherché quelque chose de nouveau dans l'ouvrage que M. M. a « établi. » Les auteurs qu'il consulte sont généralement vieux d'au moins un siècle; bien qu'il cite quelques savants contemporains, comme M. Magnin, dont « les savantes recherches sont restées dans la » mémoire des bibliophiles, non sans prendre le second rang devant les pré- » cieuses études de MM. du Méril et Moland, » l'auteur suit de préférence « le » savant M. de Beauchamps, » le *Mercure* et surtout M. Suard. Pour prouver que les *pèlerins*, dont parle Boileau dans ses vers célèbres, sont bien les créateurs du théâtre, il se contente de dire qu' « ils sont mentionnés dans le *Dictionnaire* de M. de Léris, » et de citer Suard en note : « Boileau n'était donc pas si » mal renseigné quand il écrivait ces vers critiqués encore récemment. » — Nous ne voulons pas perdre notre temps et celui de nos lecteurs à relever les erreurs et les quiproquos semés dans cet opuscule, dont l'auteur, par trop inexpérimenté, ne paraît pas savoir très-bien lui-même ce qu'il veut faire ni ce qu'il veut dire. Bornons-nous à citer un ou deux échantillons de ses réflexions et de son style; il débute ainsi : « D'après le curieux ouvrage d'un archidiacre, favori » d'Alexandre VI, j'ai établi à peu près ceci : Les commencements des tragédies » et des comédies, à ce que prouve Donest (Donat?), sont venus des choses » divines, *prix des vœux que faisaient les anciens;* car, autrefois, par ce mot, « tragédie, » on désignait *les autels* où l'on sacrifiait et où l'on brûlait les boucs. » — P. 16. « De tout ce que nous devons au moyen-âge, le plus extraordinaire, » assurément, est ce je ne sais quoi qui engendre une diversité d'opinions incon-

» cevable chez nos érudits. » — P. 42, en parlant des licences de langage de l'ancien théâtre, qu'il exagère d'ailleurs, l'auteur dit : « Peu à peu l'exaltation » du dévergondage éclate, et c'est dans le tout des œuvres que l'on porte ses » arrêts (?). » — M. M. annonce « un travail important » sur *le Théâtre et la Société;* nous l'engageons à travailler beaucoup et à réfléchir mûrement avant de le mettre au jour.

ψ.

---

14. — **De l'authenticité des chants du Barzaz-Breiz** de M. de la Villemarqué, par F. M. Luzel. Saint-Brieuc, Guyou, 1872. In-8°, vj-44 p. — Prix : 1 fr.

Nos lecteurs connaissent les excellents travaux de M. Luzel sur la littérature populaire bretonne, et ils ont eu déjà plusieurs fois un avant-goût de la question traitée dans ce mémoire (voy. notamment 1867, I, p. 106; II, p. 323 ss.; 1868, I, 309 ss.; II, p. 156, 214 ss.). M. L. l'aborde ici plus directement qu'on ne l'avait encore fait. D'après lui, non-seulement les chants rapportés par l'auteur du *Barzaz-Breiz* à des époques anciennes sont tous d'une date relativement récente; non-seulement les allusions que M. de La Villemarqué découvre dans ces chants à certains événements historiques ne s'y trouvent pas; non-seulement la langue a été soumise à un travail d'épuration et de remaniement qui la rend impropre aux études philologiques; mais, — ce qui est infiniment plus grave, — plusieurs pièces sont absolument fabriquées, et beaucoup d'autres ont été tellement altérées, remaniées, refaites, qu'elles ne sont presque plus que des poésies artistiques sur une donnée populaire. L'auteur donne une liste des pièces absolument *supposées,* qui sont au nombre de vingt, et comprennent, il faut le dire, quelques-unes des plus intéressantes du recueil; il donne, en comparant le *gwerz* de *Rozmelchon*, tel qu'il l'a recueilli de la tradition orale, à la *Filleule de Duguesclin* dans le *Barzaz-Breiz*, un spécimen du remaniement qu'ont subi, suivant lui, les pièces de la seconde série. Malgré la netteté de ses conclusions, l'auteur, on doit le reconnaître, conserve un ton calme et mesuré; il rend pleinement justice aux charmantes qualités *littéraires* du *Barzaz-Breiz*.

Nous ne voulons pas, quant à nous, nous prononcer dans cette question délicate. Pour la résoudre, il faudrait, outre une connaissance approfondie de la langue et de la poésie bretonnes, des renseignements spéciaux, tout personnels, qui nous manquent absolument. M. de La Villemarqué répondra sans doute; il peut faire, à ce qu'il nous semble, une large part à l'opinion de M. Luzel sans diminuer la reconnaissance que lui méritera toujours son recueil : il peut accorder, sans que personne lui en fasse aujourd'hui un reproche bien grave, qu'il a retouché beaucoup de pièces plus qu'il ne l'a dit d'abord. Ce qu'il lui importe d'établir, c'est que les pièces désignées par M. L. comme « supposées » ne le sont pas au moins complètement, et s'appuient sur des versions authentiques, fournies par la tradition orale.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

intéressantes, savoir les harangues des habitants de Sarcelles, un dialogue des Bourgeois de Paris. — Lettres de Montmartre. — Œuvres de Vadé. — Les Ecosseuses. — Madame Engueule, le Poissardiana, ou les amours du Royal-Vilain et de Mamzelle Javotte. — Poissardiana ou recueil d'entretiens poissards. — Poissardiana ou Catéchisme des Halles. — Le Wauxhall populaire, ou les fêtes de la Guinguette. — Le Boute-en-train des écosseuses et des marchandes d'oranges. — Les Citrons de Javotte. — Amusements à la grecque. — Les Porcherons. — Riche-en-gueule, ou le nouveau Vadé.

J. BASTIN Etudes philologiques sur la langue française, ses origines, ses principales formes grammaticales, ses lettres, ses homonymes, homographes et paronymes. 1870, in-8°. 5 fr.

—— Les nouvelles recherches sur la langue française et leurs résultats. 1872. In-8°. 3 fr.

P. BATAILLARD Les derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale. In-8°. 3 fr.

DOCUMENTS Relatifs à l'exécution du décret du 5 février 1810. Gr. in-8°. 1 fr. 50

A. MARIETTE-BEY Itinéraire de la Haute-Égypte, comprenant une description des monuments antiques des rives du Nil, entre le Caire et la première cataracte. In-8° cart. avec pl. 5 fr.

L. PANNIER Le manuscrit des vies des poètes françois de Guillaume Colletet, brûlé dans l'incendie de la Bibliothèque du Louvre. Essai de restitution. Gr. in-8°. 2 fr.

F. M. LUZEL De l'authenticité des Chants du Barzas-Breiz de M. de La Villemarqué. Gr. in-8°. 1 fr.

T. MOMMSEN Histoire romaine traduite par M. C. A. Alexandre, président à la cour d'appel de Paris. T. VIIIe et dernier. 5 fr.

Seule édition autorisée par l'auteur et l'éditeur.

Les 8 volumes. 50 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 3 Septième année 18 Janvier 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Auber. Des sculptures symboliques des XIe et XIIe siècles. In-8°, 36 p. avec fig. Caen (Le Blanc-Hardel).

Bailly (A.). Grammaire grecque élémentaire, rédigée d'après les plus récents travaux de philologie grecque et suivant les principes de la méthode comparative. In-8°, xvj-409 p. Paris (lib. Durand et Pedone-Lauriel). 4 fr.

Barbier de Montault (X.). Catalogue des pierres et marbres employés depuis le XVIe siècle à Rome. In-8°, 28 p. Caen (Le Blanc-Hardel).

Brassart (F.). Mémoire sur un point important de l'histoire de Douai. In-8°, 104 p. Douai (lib. Crépin). 6 fr.

Buez Louis Eunius dijentil ha pec' her bras. Trajedien en daou act gant eur proloc vit peb act. In-12, xij-166 p. Lannion (imp. et lib. veuve Le Goffic).

Cessac (de). L'homme préhistorique dans la Creuse. Le souterrain-refuge de Langlard, commune du Grand-Bourg. In-8°, 12 p. avec fig. Caen (Le Blanc-Hardel).

Chavée (H.). Enseignement scientifique de la lecture, ou méthode pour montrer en même temps à lire et à orthographier d'après la physiologie de la parole et l'histoire des mots français. In-8°, 96 p. Paris (imp. Chamerot). 1 fr.

Cobbett (R. S.). Memorials of Twickenham parochial and topographical. In-8°, 442 p. cart. London (Smith et E.). 17 fr. 50

Cochet. Répertoire archéologique du département de la Seine-Inférieure. In-4° à 2 col. xvj-330 p. Paris (Imp. nationale).

Dévastation de l'Albigeois par les compagnies de Montluc en 1537. In-8°, 30 p. Albi (imp. Desrue).

Egger (A.). Vorschule der Æsthetik. In-8°, iv-382 p. Wien (Beck'sche Univ. Buchh.). 8 fr.

Geschichte d. Wissenschaften in Deutschland. Neuere Zeit. Bd. XII. In-8°. München (Oldenbourg). 9 fr. 75

Laas (E.). Der deutsche Unterricht auf hœheren Lehranstalten. In-8°, viij-408 p. Berlin (Weidmann). 6 fr. 75

Luzel (F.-M.). De l'authenticité des chants du Barzaz-Breiz de M. de La Villemarqué. In-8°, vj-49 p. Paris (lib. Franck). 1 fr.

Martin (E.). Mittelhochdeutsche Grammatik nebst Wœrterbuch zu der Nibelunge Nôt und zu den Gedichten Walthers v. der Vogelweide für den Schulunterricht ausgearb. In-8°, 98 p. Berlin (Weidmann). 1 fr. 35

Miettes (Les) de l'art et de la curiosité, passe-temps des curieux, 1er fasc. In-8°, vij-20 p. et 4 pl. Paris (lib. Delaroque).

Patin. La Théogonie d'Hésiode. Traduction nouvelle. In-8°, 32 p. Paris (imp. Chamerot).

Prost (B.). Notice historique sur les chevaliers du noble jeu de l'arquebuse de la ville de Poligny. In-8°, 52 p. Poligny (imp. Mareschal).

Proust (A.). La révolution, les préliminaires (1774-1789). In-32, 126 p. Paris (bureau de l'Eclipse). 25 c.

Recueil des historiens des Croisades. Historiens orientaux. T. I. In-fol. lxxj-869 p. Paris (Imp. nationale).

Rehnisch (E.). Studien zür Metaphysik. 1. Hft. In-8°, 92 p. Gœttingen (Deuerlich). 1 fr. 75

Ribbing (S.). Ueber das Verhæltniss zwischen den Xenophontischen und den Platonischen Berichten über die Persœnlichkeit und die Lehre des Socrates. In-8°, 168 p. Upsala (Akad. Buchh.). 5 f.

Rossi (D.). Un cimetière romain près de Solliès-Pont (Var). In-8°, 24 p. Draguignan (imp. Gimbert).

Vasseur (C.). Le Souterrain de Carves. In-8°, 10 p. Caen (Le Blanc-Hardel).

Wellington (Duke of). Supplementary Despatches, correspondence, and memoranda. Vol. XV. In-8°, 560 p. cart. London (Murray). 25 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 3 — **18 Janvier** — **1873**

Sommaire : 15. MIRZA HABIB, Grammaire persane. — 16. WEINHOLD, Chansons et jeux de Noël. — 17. VATEL, Charlotte de Corday et les Girondins. — 18. DONNER, Histoire des études sur les langues ouralo-finnoises.

15. — **Kitâbi destoûri soukhan,** livre des règles du langage, ou grammaire persane, par MIRZA HABÎB, professeur au Collége de Galata Seraï. Constantinople, 1289 (1872). In-8°, 178 p.

Depuis quelques années, Constantinople est le théâtre d'un mouvement scientifique et littéraire des plus intéressants. Des éditions et des traductions d'auteurs anciens s'y succèdent avec rapidité; chaque jour paraissent de nouvelles feuilles périodiques, dont plusieurs satiriques, et fort goûtées du peuple. D'autres, d'un genre plus relevé, consacrent une partie de leur espace à des feuilletons scientifiques, historiques et littéraires, à l'instar du journal mensuel intitulé *Medjmoû'aï funoûn*, ou recueil des sciences, qui, malheureusement, n'existe plus, et dont le but était de propager les sciences et les arts dans l'empire ottoman. Les rédacteurs de ce journal étaient tenus de connaître l'une quelconque des principales langues de l'Europe, outre le turc, l'arabe et le persan. Ils s'étaient constitués en une société, formée sur le modèle des nôtres, et publièrent des articles très-remarquables sur les sujets les plus variés. Ainsi, pendant que l'ambassadeur de la Sublime-Porte à Saint-Pétersbourg écrivait, en collaboration avec l'ambassadeur de Turquie à Paris, une histoire des anciens Egyptiens, Qadri Bey traitait de l'astronomie, de la géographie et de l'histoire de l'Europe; Munîf Efendi, de la géologie; Okhanès Efendi, de l'économie politique, etc., etc.

Mais ce qui nous touche plus particulièrement, c'est le projet qu'a conçu, et en partie exécuté, Ahmed Wefiq, ministre de l'instruction publique, de faire connaître à ses compatriotes les principaux chefs-d'œuvre de notre littérature. Déjà, il a traduit et fait jouer par des Arméniens plusieurs comédies de Molière, le Mariage forcé, le Médecin malgré lui, Georges Dandin; peut-être s'attaquera-t-il un jour à nos tragédies. Il serait piquant, ce jour-là, de voir les Turcs se presser à une représentation de Bajazet! — Dans un autre genre, Ahmed Wefiq a traduit des fragments de Gil Blas et, en partie, le Télémaque de Fénelon. Nous avons même ouï dire que la grave langue ottomane s'était enhardie jusqu'à prêter ses mots et ses périodes à un roman d'Alexandre Dumas, dont le succès a été si grand, que peu après a paru un roman turc original, dont les événements se déroulent en Géorgie, et que l'on va s'arracher dans les cabinets de lecture, fondés, il y a quelques années, à Constantinople.

L'auteur de la grammaire dont nous allons rendre compte, Mirza Habîb, a

contribué pour sa part à l'œuvre d'Ahmed Wefiq. Il a rendu en vers persans, avec une grande fidélité et pourtant avec élégance, le Misanthrope de Molière, et nous voulons croire qu'il ne s'en tiendra pas là.

Mais nous voyons avec plaisir que l'influence européenne s'exerce même sur une branche de la science qui, par sa nature, semblait devoir lui résister encore bien longtemps, surtout dans un pays où la persistance des traditions est devenue proverbiale; nous voulons parler de la grammaire. Le livre des règles du langage de Mirza Habîb a certainement été composé sur le plan de nos grammaires françaises classiques. C'est dire qu'elle en partage les défauts, qu'elle est en retard de presque un siècle sur les théories modernes; mais c'est dire, en même temps, qu'elle initiera les Orientaux à une méthode neuve pour eux, développera chez eux l'esprit d'analyse, et préparera le terrain dans lequel germera plus tard cet enseignement philosophique qui leur fait entièrement défaut.

En effet, l'ouvrage de M. H. est destiné à se répandre dans tout l'Orient musulman, car il s'adresse naturellement aussi bien aux Persans qu'aux Turcs, et vient combler, de plus, une sensible lacune. Depuis longtemps déjà, des hommes éclairés se plaignaient, en Perse, qu'il n'existât point de traité complet du persan moderne, répondant aux besoins actuels. Les anciens résumés, placés en tête des dictionnaires tels que le *Bourhâni Qâti*, le *Farhangi Djehangîrî*, le *Haft Qolzoum*, étaient devenus insuffisants. Quelques petits traités avaient été publiés, il est vrai, à Constantinople, par des membres de l'instruction publique; mais ils étaient par trop élémentaires. Ces deux catégories d'ouvrages avaient d'ailleurs le grave inconvénient d'omettre les notions de grammaire arabe indispensables à une connaissance sérieuse du persan. Un jour que Hasan Ali Khan, ambassadeur de Perse à Constantinople, déplorait cet état de choses, en présence de M. H., celui-ci lui apprit qu'il venait de terminer un ouvrage qui lui paraissait réunir les conditions désirables. Hasan Ali Khan le lut et en fut si enchanté qu'il le fit publier à ses frais; c'est ainsi que la grammaire de M. H. a vu le jour.

Elle se compose de deux parties, la première consacrée à la grammaire persane et arabe proprement dite; la seconde, contenant un répertoire des expressions arabes des plus usitées en persan, une liste de synonymes arabes, avec l'explication de leurs nuances, des recueils d'expressions poétiques persanes, de proverbes et de dictons persans et arabes, enfin une liste des termes techniques usités en grammaire, avec leur définition.

Dans une introduction, l'auteur commence par définir la grammaire, les termes de discours, de mot, de lettre. Il passe en revue les différentes lettres, en distinguant celles qui appartiennent en propre au persan, et celles auxquelles on reconnaît un mot arabe, donne la prononciation persane des huit lettres *tha* et *sâd*, *hhâ*, *dhâd* et *dhâ*, *tâ*, *'aïn*, *qâf*, explique les termes techniques relatifs aux lettres, comme *mo'djamah*, *mohmalah*, etc., donne les règles de la double prononciation du *dâl* en ancien persan. Ensuite vient un tableau présentant des exemples de l'emploi de chaque lettre, au commencement, au milieu et à la fin

des mots, un autre tableau des principales permutations des lettres, dans les mots persans, dans les mots persans arabisés et dans les mots arabes persisés. Après quoi, l'auteur passe au vocalisme, aux signes orthographiques, *taschdîd*, *waslah*, *maddah*, et termine par quelques considérations générales sur le mot et le discours.

Dans la première partie, il est traité successivement du substantif, de l'adjectif, des noms de nombre, des pronoms, du verbe, de l'adverbe, de la préposition, de la conjonction, de l'interjection, des suffixes nominaux, des noms patronymiques et des noms composés. On voit que M. H. a suivi de point en en point l'ordre de nos grammaires.

Le chapitre des substantifs comprend les paragraphes suivants : noms persans, noms arabes, genre et nombre des noms dans les deux langues, inflexion des noms persans, détermination et indétermination, distinction du *yâ* indéfini et du *yâ* d'unité. A propos du pluriel, l'auteur fait une remarque fort juste, relativement à trois mots terminés par un *hâ*. On sait que les mots de cette catégorie perdent le *hâ* devant la désinence *hâ* du pluriel. On doit en excepter *nâmah*, *djâmah* et *khânah*, qu'il faut écrire, au pluriel, *nâmah-hâ*, *djâmah-hâ* et *khânah-hâ*, afin que ces pluriels ne se confondent pas avec ceux de *nâm*, *djâm* et *khân*, qui sont *nâmhâ*, *djâmhâ* et *khânhâ* [1]. Un peu plus loin, l'auteur s'élève contre les formes barbares telles que *farmâischât*, de *farmâisch*, *farâmîn* de *farmân*, et prie ses compatriotes de les éviter. Nous doutons qu'il soit entendu.

Le chapitre des adjectifs traite du positif (*sifati 'âdiyyah*), du comparatif (*qiyâsiyyah*), du superlatif (*'âliyyah*) des comparatifs de supériorité et d'infériorité (*ifrâtiyyah*, *taqlîliyyah*), dans les deux langues, du pluriel des substantifs et des adjectifs arabes, et de l'accord de l'adjectif avec le substantif. Un appendice est consacré aux noms de nombre cardinaux, ordinaux, etc., dans les deux langues.

Vient ensuite le chapitre des pronoms, qui sont énumérés dans l'ordre suivant : personnels, possessifs, réfléchis, démonstratifs, relatifs, interrogatifs et indéfinis. En ce qui concerne les pronoms réfléchis, M. H. fait observer avec raison que *khod* doit s'employer en parlant des facultés, des qualités, *khîschtan*, des membres, et *khîsch*, des choses extérieures. On dira donc *honari khod*, son propre mérite, *sari khîschtan*, sa propre tête, *mehmâni khîsch*, son hôte. La cause de cet emploi est claire pour tous ceux qui se sont occupés des origines du persan.

Le chapitre des verbes se subdivise ainsi : 1° Considérations générales, suffixes auxiliaires (am, î, etc.), infinitif, modes, temps et personnes, conjugaison de *boûdan* et de *schodan*, conjugaison de *gostardan*, dérivation en persan, participes et gérondifs, particules *mî*, *hamî*, *bé*, *né*, permutation des lettres dans les thèmes de l'impératif et liste des impératifs irréguliers, liste des verbes persans

1. Vullers est tombé dans cette erreur, car il donne précisément comme exemples de pluriels en *hâ* : *djâmhâ*, de *djâmah vestis*; *nâmhâ*, de *nâmah liber*. Cf. la 2e édition, p. 159. Sans doute on rencontre ces pluriels ainsi orthographiés dans les manuscrits; mais cette négligence des copistes n'est pas à imiter.

les plus usités, tableau de récapitulation. 2° Verbe arabe, noms d'action, formes dérivées, leur sens général, quadrilitères, lettres serviles, voix, règles du verbe faible et tableau de ses différentes espèces.

Le chapitre suivant est réservé à l'étude des adverbes de temps, de lieu, de quantité, de qualité, d'interrogation et de négation, en persan et en arabe. Puis viennent les particules, dites *horoûf* ou *adawât*, qui comprennent les prépositions, les conjonctions, les interjections et les suffixes nominaux. L'auteur passe ensuite aux locutions exclamatives et conclut par un appendice sur les patronymiques.

La première partie se termine par les noms composés, par un aperçu de la syntaxe, et par un long paragraphe sur les règles de l'orthographe.

Ce que nous avons dit plus haut de la seconde partie nous dispense d'y revenir. Ajoutons néanmoins que l'auteur n'aurait pas dû se contenter de faire une sèche énumération des proverbes et dictons dont il a donné un recueil. Dans sa préface, il s'en excuse, alléguant son désir de ne pas grossir le volume outre mesure. Cette excuse est presque une promesse dont nous prenons acte. Espérons que M. H., stimulé par l'exemple d'une publication récente, dans laquelle on recherche l'origine des proverbes turcs recueillis par feu Schinâsi Efendi et réimprimés dernièrement, aura à cœur de tenter un semblable travail sur les proverbes de son pays.

S. G.

---

16. — **Weihnacht-Spiele und Lieder aus Süddeutschland und Schlesien.** Mit Einleitungen und Erläuterungen, von Dr Karl Weinhold, ordentlichem Professor an der Universitæt zu Kiel. Neue Ausgabe. Graz, 1870, Leuschner und Lubensky, k. k. Universitæt-Buchhandlung. In-8°, vj-456 p.

Le titre de ce livre est une supercherie dont nous devons prévenir nos lecteurs. Le livre de M. Weinhold a réellement paru à Graz en 1853, et c'est le même volume, sans aucune modification, que nous revoyons avec la mention de *Nouvelle édition* et la date de 1870. En d'autres termes, on a simplement changé la couverture et le titre des exemplaires restés en magasin. Nous avons eu occasion de signaler tout récemment (*Rev. crit.* 1873, n° 1) le même fait pour le livre de M. Weigand sur la versification française; mais au moins l'auteur avait ajouté à son ouvrage un supplément considérable. Ici, il ne l'a pas même revu, il n'a changé ni la préface ni la date, et n'a pas ajouté une ligne aux *Additions et Corrections*. Nous aimons donc à croire que M. Weinhold, auteur de plusieurs ouvrages très-justement estimés (dont celui-ci n'est pas le plus remarquable), n'est absolument pour rien dans cette « opération » de librairie. Mais nous nous étonnons qu'une maison qui a le titre de « Librairie de l'Université » se permette de pareils procédés. On serait parfaitement autorisé, en France du moins, à poursuivre MM. Leuschner et Lubensky pour *tromperie sur la qualité de la chose vendue*. Nous savons que chez nous ces manœuvres ne sont pas inconnues, et que même dans certaines branches de la librairie elles sont devenues habituelles au point de paraître innocentes; mais au moins sont-elles restreintes, que nous sachions, à

la vente des livres courants, des romans et autres œuvres pour lesquelles la fréquence apparente des éditions a pour but de produire le succès qu'elle simule. Mais la seconde édition d'un ouvrage scientifique annule en général la première, et celle-ci ne dispense pas les travailleurs de se procurer l'autre. Il importe donc de ne pas les tromper sur la réalité de ce qu'on leur offre. En outre, la publication sous la date de 1870 d'un ouvrage écrit en 1853 fait à l'auteur un tort grave, au moins dans sa considération scientifique; car la science marche toujours, et un livre écrit il y a dix-sept ans est forcément très-arriéré. Nous croyons donc nécessaire de signaler, en la flétrissant, cette fraude indigne de la librairie scientifique, et nous pensons qu'il est du devoir des auteurs, des critiques et même des tribunaux de s'opposer de toutes leurs forces à ce qu'elle se produise impunément : les libraires peu scrupuleux ont trop d'intérêt à la commettre pour ne pas succomber à la tentation s'ils ne sont assurés d'une réprobation générale. — Il va de soi que nous n'avons pas à rendre compte du livre de M. Weinhold, qui a paru treize ans avant la fondation de la *Revue critique*.

---

17. — **Charlotte de Corday et les Girondins.** Pièces classées et annotées par M. Vatel. Ouvrage accompagné d'un album contenant treize portraits, des vues et plans explicatifs des lieux, et des fac-simile d'autographes. Paris, Plon, 1872. 3 vol. ccccxcvj-874 p. — Prix : 20 fr.

Enfin voici un livre sérieux, complet, approfondi sur l'objet qu'il traite! Jamais période de l'époque révolutionnaire n'a été étudiée avec ce soin, cet amour du sujet, ce raffinement dans la recherche de la vérité. M. Vatel y a consacré dix années d'une laborieuse existence. Exposer les précautions auxquelles il a eu recours avant de rien écrire, les fatigues qu'il a affrontées pour rassembler ses matériaux, le zèle parfois vraiment extraordinaire qu'il a déployé dans la poursuite du moindre détail, est chose impossible. Une indication, fût-elle vague, ne l'a jamais laissé indifférent; elle a été souvent pour lui le motif de longs voyages. C'est pour tous ceux qui, depuis si longtemps, l'ont vu à l'œuvre, qui ont assisté jour par jour aux progrès de son livre, un devoir strict de rendre publiquement hommage au désintéressement d'un homme qui, à travers des sacrifices de toute nature, aux dépens même de sa santé ébranlée, a toujours marché d'un pas ferme vers un but unique.

On connaît les travaux antérieurs de M. Vatel. Dès son jeune âge, il s'est épris d'une sorte de passion pour le sujet dont le nom de Charlotte de Corday est le résumé. Mais comment séparer une pareille figure du milieu où elle est apparue? Comment étudier *l'ange de l'assassinat* sans connaître les bourreaux qu'elle a voulu atteindre, les amis qu'elle a cru sauver? Et comment comprendre la Gironde sans savoir ce que furent la Montagne et la Plaine, et avant elles les Constituants? C'est ainsi que pour définir son héroïne, M. V. a été peu à peu conduit à approfondir tous les courants qui viennent aboutir au drame sanglant du 13 juillet 1793. A vrai dire, ses études comprennent tout l'ensemble de la Révolution. Mémoires inédits ou non, documents manuscrits, documents publiés, correspondances et collections privées, procès-verbaux des Assemblées, lois,

décrets, journaux, papiers des Comités, rapports de police, il a tout vu, tout lu, tout étudié, à la Bibliothèque nationale, aux Archives centrales, à la Préfecture, au Louvre (quand ces deux derniers établissements avaient encore leur collection) et dans les archives de province. Je ne crois pas qu'il existe une seule pièce importante de la période révolutionnaire qui ne soit passée entre les mains de M. Vatel.

L'éloge que je fais ici de ses admirables labeurs, et qui certes leur est bien dû, est malheureusement la critique de son livre (critique dont il est, je crois, le premier à reconnaître la valeur). Tracé d'après certaines données, son cadre s'est indéfiniment élargi aux dépens de l'objet primitif du tableau. Le premier volume de son ouvrage, qui en compte trois, n'a pas moins de 500 pages, et ce n'est qu'une préface! Sur les 900 pages des deux autres tomes, il n'y en a guère que cent qui se rapportent au sujet annoncé par cette introduction. Le reste ne s'y rattache que par des liens fort lâches et pourrait très-bien former une œuvre à part. Tel est le défaut capital du livre, défaut purement littéraire d'ailleurs, défaut de composition seule, et qui n'en diminue aucunement le mérite au fond.

Sans doute, au moyen d'une sorte de fiction, M. V. s'est efforcé de donner un caractère d'unité aux pièces de sa monographie, d'enchaîner, comme s'ils formaient un ensemble, des morceaux fort distincts. Le document qu'il se proposait de publier d'abord et qui ne représente plus que le point de départ de ses travaux, affecte sous sa plume l'apparence d'une tête de série, du premier anneau d'une collection : « C'est une double tragédie, dit-il à la page 11 de sa » préface, que nous offrons au public : l'une est la pièce en vers composée par » Salle sur Charlotte de Corday; l'autre est le drame judiciaire qui retrace » l'arrestation, le supplice ou le suicide des réfugiés de Saint-Émilion : Salle et » Guadet, Barbaroux, Petion et Buzot. » Mais ce rapprochement demeure artificiel; au fond il y a deux ouvrages différents sous la forme d'un seul livre dans la publication de M. V. et, pour en rendre un compte suffisamment intelligible, je dois en faire l'objet de deux articles séparés, m'occuper d'abord de la Préface, de la tragédie de Salle, des observations que cette pièce suggérait à ses amis (1er volume et 124 pages du second), examiner ensuite les documents relatifs aux réfugiés de Saint-Émilion (2e volume à partir de la page 125 et 3e volume).

Une analyse est d'ailleurs nécessaire, car l'ouvrage est malheureusement dépourvu de toute espèce de table, et le lecteur se trouve un peu déconcerté en présence de 1400 pages dont aucun index ne marque les divisions matérielles.

La préface (160 p.) renferme trois chapitres. Ils sont consacrés : le premier (i-xxxvi) à l'histoire du manuscrit de Salle, des circonstances au milieu desquelles il fut composé, de celles qui ont présidé à sa publication; le second (xxxvii-lxxi) à l'exposition, à la critique des observations dont ce manuscrit fut l'objet de la part de Petion (p. xxxvi-xl), de Barbaroux (p. xli-xliv), de Buzot (p. xlv-lvii), à des explications sur l'idée que les Girondins se firent de Danton,

de Robespierre (ils regardaient ces deux personnages comme des *lâches*, c'est leur terme habituel, lvii-lxiv), à des considérations sur l'esprit du théâtre de 1789 à 1794 (lxv-lxxi); le troisième enfin à la biographie de Salle, biographie comprenant les actes et les écrits, remontant à la filiation du personnage et suivant sa famille jusqu'à nos jours, analysant et appréciant les œuvres sorties de sa plume (lxxii-cxxxi), et terminée par une liste méthodique des dits ouvrages (discours, opinions, lettres, brochures) dont on connaît au moins les titres (cxxxii-cxl). Un appendice, qui contient des renseignements précieux sur Saint-Just, mais que le lecteur ne s'aviserait pas de chercher ici, et qu'il aurait même de la peine à y trouver sans indication préalable (je reviendrai tout à l'heure sur ce sujet) clôt la préface (cxli-clx).

Le reste de l'Introduction est la liste générale de toutes les compositions dramatiques inspirées par le meurtre de Marat; elle donne, outre l'analyse des pièces (avec des citations) et leur appréciation littéraire (avec des comptes-rendus du temps), l'histoire du sort qu'elles ont eu, des circonstances où elles furent jouées, la biographie sommaire des auteurs : c'est ce que M. V. appelle « la Bibliographie dramatique-historique de Charlotte de Corday. » Ce catalogue, partagé en deux périodes, la période ancienne : 1793-1804 (p. clxiv-ccxxxvii), et la période moderne : 1804-1867 (p. ccxxxviii-cccclxxxv) ne comprend pas moins de 38 productions, dont 31 destinées à la scène, savoir : 16 pour la 1re période, 15 pour la seconde; 18 en français, 10 en allemand, 2 en anglais, une en danois. Le volume se termine par une « récapitulation » de cette bibliographie (cccclxxxv-ccccxcvi).

Le second tome s'ouvre par la reproduction du manuscrit de Salle (p. 1-97). A la suite sont placées les observations de Petion (p. 101-107), de Barbaroux (p. 108-119), de Buzot (p. 120-124), dont j'ai parlé plus haut.

C'est à cette partie de la publication de M. V. que je borne pour aujourd'hui le compte que je me propose d'en rendre. Il me reste à en aborder le détail, à présenter sur certains points les remarques qui en forment la critique.

Le côté le plus faible de l'ouvrage est certainement le choix du morceau qui en est l'embryon, la tragédie de Salle. Du propre aveu de M. V., cette pièce n'a aucune valeur littéraire ou théâtrale. A vrai dire, elle est illisible, et selon les termes mêmes de l'éditeur « elle n'existe pas » (p. lxiv). Le seul vers qu'on puisse en citer (*L'exemple de Brutus a germé dans les âmes*) et pour lequel M. V. professe, selon moi, une admiration excessive (p. xxvi, lxiv, etc.), joint à une douzaine d'autres que l'éditeur a recueillis avec soin, ne rachète pas la pauvreté d'invention, la fausseté des situations. Il y a donc là quelque chose qui étonne et déroute le lecteur. Il importe de lui faire savoir que l'intérêt de la publication réside dans la révélation des critiques que le manuscrit a provoquées de la part de Petion, de Barbaroux et de Buzot. M. V. a analysé avec beaucoup de précision et caractérisé d'une façon très-heureuse les opinions, conformes au fond, variées dans les motifs, qui firent condamner aux trois Girondins l'œuvre de leur ami. Il est incontestable qu'ils fournissent par leurs appréciations un fort curieux spécimen du mérite intellectuel de chacun d'eux; dans la gradation

d'estime qu'elles comportent, le lot de la médiocrité d'esprit échoit à Petion, celui de la distinction des idées à Barbaroux, et celui de la hauteur des pensées à Buzot. Je recommande particulièrement, avec M. V., l'étude des observations de Buzot. La supériorité qu'il donne au théâtre de Shakespeare (au point de vue de l'intérêt dramatique) sur le nôtre indique une intelligence d'élite, tout à fait étrangère aux préjugés de son temps; antérieur de trente années à notre mouvement romantique, son jugement mérite évidemment de fixer l'attention.

La tragédie de Salle et les observations de ses amis, composées dans les ténèbres d'un grenier ou d'un souterrain, tandis que la mort planait incessamment sur leur tête, ont en outre (il est à peine besoin d'en faire la remarque) l'avantage de consacrer historiquement leur renommée de stoïcisme et de fermeté d'âme.

Ce que M. V. y a encore et surtout cherché, c'est la trace des rapports que les Girondins ont pu avoir avec Charlotte de Corday, c'est l'opinion qu'ils ont eue d'elle. A cet égard, ses observations confirment les conclusions que l'examen des pièces lui avaient déjà fournies dans ses précédents travaux. Les relations de Charlotte avec les représentants fugitifs furent très-restreintes et n'influèrent point sur sa détermination. C'est l'indignation d'une part et de l'autre l'espérance de couper le mal dans sa racine (« celui-là mort, les autres auront peur peut-» être. » Réponse de Charlotte au Tribunal révolutionnaire), qui armèrent son bras. Barbaroux ne l'avait vue que trois fois; c'était le plus favorisé de tous, celui qu'enviaient les autres pour avoir été honoré par elle d'une lettre. Ils la comparaient à Brutus; et la sincérité de cette appréciation concorde avec la spontanéité de sa démarche, qui fut le fruit de la méditation solitaire et de l'éducation classique.

L'amour, la sympathie affectueuse (si on veut), y eut-elle sa part? Activement ou passivement, ce sentiment n'y fut point mêlé; il ne devait point être introduit même dans une fiction dramatique. C'est ce que ne comprirent ni Salle, ni Petion, ni même Barbaroux, mais ce qui ne pouvait échapper à Buzot. Si mademoiselle de Corday connut une passion plus tendre que l'amitié (je le crois, pour ma part, et je ne crains pas de me montrer en ce point plus affirmatif que M. V.), cette passion fut absolument étrangère aux mobiles qui la poussèrent à poignarder Marat. L'homme qu'elle aima et qui périt à cause d'elle fut Bougon-Longrais, procureur-général syndic du Calvados.

C'est dans un coin de la *Bibliographie dramatique* (p. ccxi-ccxvi) que M. V. a produit la démonstration de ce fait qui, selon moi, méritait une autre place et plus en lumière. Elle résulte des termes de la lettre écrite par Charlotte à Barbaroux (*je crains que le citoyen Bougon ne soit affligé de ma mort*) et de celle que Bougon adressa à sa mère au moment de monter à l'échafaud (*Oh! Charlotte Corday! toi dont le souvenir occupa sans cesse ma mémoire et mon cœur, je vais te rejoindre,* etc.). Les renseignements qu'a recueillis M. V. à ce sujet sont du plus vif intérêt. J'y renvoie le lecteur. Il est bien digne de remarque, dit avec raison M. V., que la seule composition dramatique où cette affection ait été connue et mise en scène soit l'œuvre d'un Allemand, et que l'auteur ait

gardé l'anonyme (on l'attribue au baron de Senkenberg, p. ccvi et suivantes).

Je ne puis entrer dans l'examen détaillé de la *Bibliographie*. J'ai dit plus haut ce qu'elle renferme et par quelles qualités elle se recommande. Cette bonne monographie me semble particulièrement précieuse pour les personnes qui s'occupent du théâtre révolutionnaire. M. V. attache peut-être une importance excessive au fait que le meurtre de Marat ait fourni plus qu'aucun autre sujet la matière de compositions dramatiques (Récapitulation). C'est une satisfaction minime d'en compter un grand nombre si on est contraint d'avouer la faiblesse générale, la nullité de toutes ces pièces. Or, à l'exception d'un essai estimable de madame Colet, de la tragédie de Ponsard qui, louable, n'est pas son chef-d'œuvre, il faut bien leur reconnaître ce caractère. Quoi qu'il en soit, il me paraît impossible d'apporter plus de soin et de recherches à une monographie que l'a fait M. V. pour celle-ci. Il l'a épuisée. Les renseignements qui comportent le dépouillement d'une quantité énorme de publications quotidiennes ou périodiques de 1793 à 1867, qui se sont complétés hors des frontières, grâce à des démarches assidues en Allemagne, en Angleterre, dans les pays scandinaves, représentent un travail inappréciable. L'intérêt particulier que j'y trouve réside dans les notes qui, jointes aux analyses ou aux observations littéraires, se rapportent à des points d'histoire.

J'ai eu occasion de signaler le morceau qui établit la sympathie réciproque de Charlotte et de Bougon. On peut y ajouter celui qui définit la nature des sentiments inspirés par Charlotte à Adam Lux (p. clxxv), et celui qui concerne le concubinage de Marat avec Simonne Evrard (p. clxviii-clxxi), et qui contient, avec la promesse de mariage signée par l'Ami du peuple, la reconnaissance de Simonne comme veuve de Marat, par les membres de sa famille. M. V. a tort seulement d'assimiler cette union aux mariages morganatiques, dont elle n'a point rigoureusement les caractères.

Toutefois, la pièce capitale des documents exhumés par M. V. est le morceau relatif à Saint-Just et que j'ai indiqué dans l'analyse de l'ouvrage.

La détention de ce féroce sectaire, pour un motif infamant, était soupçonnée plutôt que connue, bien que M. Fleury, dans ses « études révolutionnaires, » en ait sans preuves affirmé la réalité. Le premier, M. Campardon a rencontré, au milieu de ses patientes investigations, l'interrogatoire qui prouvait l'arrestation de Saint-Just. Mis sur la piste par une bienveillante communication, M. Vatel a complété la découverte de son émule en érudition révolutionnaire.

De la correspondance de madame veuve de Saint-Just et du chevalier d'Evry, ami de la famille, des ordres de police publiés par M. V., il résulte qu'à 19 ans Saint-Just se rendit coupable d'un vol ignoble, qu'il s'enfuit de la maison maternelle emportant une douzaine de couverts ou d'objets d'argent, et qu'il fut pour ce méfait, sur la requête de sa mère, enfermé pendant six mois dans une maison de correction (p. cxli-clx).

Cette découverte, que le moindre retard compromettait (n'y a-t-il eu que des mains inconscientes parmi toutes celles qui allumèrent l'incendie barbare des archives de la Police, du Louvre et de l'Hôtel-de-Ville?), fait le plus grand

honneur à M. V. Sans doute elle eût été suivie de plusieurs autres de même valeur et dont la perte est à jamais irréparable. Elle suffit à révéler, chez un homme qu'une sorte de légende avait couronné d'une auréole de stoïcisme, un caractère bas, et permet d'attribuer à l'ambition hypocrite ce qui a passé jusqu'ici pour l'effet d'un fanatisme aveugle.

Saint-Just, selon moi, fut une nature perverse, et non égarée. Je repousse l'indulgence que M. V. manifeste au sujet d'un acte odieux, à cause qu'il ne tombait pas, et qu'aujourd'hui encore il ne tombe pas sous l'application de la loi. L'homme qui, à 19 ans, pille le foyer paternel est un homme sans cœur et fait préjuger son avenir. Je serais au contraire tenté de me montrer moins sévère que M. V. à l'endroit du poème d'*Organt*. Ce sont les mœurs du temps. Et de même que personne n'eût songé dans le dernier tiers du XVIIIe siècle à faire un crime à Louvet de son roman de *Faublas*, ainsi je ne reprocherai pas à Saint-Just les licences de ses vers.

Dans tout cela il faut voir la queue de Voltaire ou de Rousseau et l'influence des Confessions (conf. notamment les Mémoires de madame Roland). Cet argument a une valeur irrécusable quand il s'agit des personnages de la Révolution. A la place de M. V. je l'aurais mis en jeu en faveur de Petion; mais je me serais bien gardé de le définir « un esprit ordinairement si froid et si impassible » (p. xxxviij), et ailleurs, si je ne me trompe, « austère. » Ce jugement, appliqué à l'homme vulgaire et médiocre, que son mémoire sur « le Retour de Varennes[1] » a définitivement fait connaître, produit un véritable étonnement.

J'ai encore trois remarques critiques à soumettre à M. V.

Il professe une admiration sans mélange pour le décret de l'Assemblée nationale conférant le titre de citoyen français à Schiller et à Klopstock (p. ccxxxvii). Le sentiment, excusable peut-être parce qu'il est naïf, auquel obéissaient nos représentants, et dans lequel s'est complu trop aisément la France, n'en est pas moins un de ceux qu'il faut le moins louer, parce qu'il met en évidence une maladie nationale, la vanité, et qu'il a certainement contribué à la perte de notre pays.

M. V. cite avec complaisance les archives de M. Feuillet de Conches et en extrait deux documents, une lettre de Fouquier-Tinville (p. ccxli) et une adresse de Charlotte Corday aux Français (p. ccccviii). Personne n'ignore aujourd'hui les précautions qu'exige l'emploi de cette collection privée.

Enfin (et la minutie de cette dernière remarque montrera, je l'espère, à M. V. quelle attention j'apporte à l'étude de sa belle monographie), il paraît s'être mépris sur l'identification de la rue Fromenteau, en en faisant « une petite ruelle » mal famée de l'ancien Paris, entre le pays latin et le quartier de la Montagne » Sainte-Geneviève » (p. civ). C'est à la rue Fromentel que se rapporte la

1. V. ce mémoire dans Mortimer-Ternaux, t. I, p. 347 à 365. Je rappelle les lignes suivantes où l'odieux le dispute à la bouffonnerie. « On peut confondre la sensibilité du » malheur avec celle du plaisir; mais je pense que si nous eussions été seuls, elle (Madame » Elisabeth) se serait laissé aller dans mes bras, et se serait abandonnée aux sentiments » de la nature » (p. 354).

description qu'on vient de lire. La rue Fromenteau (anciennement Froid-Manteau), aussi mal hantée d'ailleurs que l'autre, appartenait au quartier du Palais-Royal.

H. LOT.

---

18. — O. DONNER. Öfversikt af den Finsk Ugriska Språkforskningens historia. Akademisk afhandling. Helsingfors. J. C. Frenckell. Octobre 1872. 109 p.

M. Donner vient de publier à Helsingfors, sous un titre modeste, une véritable histoire de la philologie finnoise, en même temps qu'une classification raisonnée de toutes les langues se rapportant à cette famille; nous y trouvons en outre un tableau vraiment scientifique des ouvrages qui renferment une comparaison entre les langues ouraliennes et les familles sémitique, grecque, basque, slave, germanique, celtique, comme aussi avec les autres familles appartenant à la grande souche oural-altaïque. Nous avions déjà sur ce sujet deux livres fort savants et fort utiles, la *Lettre* de M. Max Müller à Ch. Bunsen (*On the classification of the Turanian languages*) et l'*Histoire de la philologie en Allemagne* de M. Benfey. Toutefois M. Donner, dans sa compétence plus spéciale, et sur son sujet plus limité, d'ailleurs avec la date plus récente de sa publication, a fait faire un grand pas à cette branche de la bibliographie philologique, et sans doute son travail ne sera pas de longtemps dépassé. La science de l'auteur, l'importance du sujet, la double difficulté que présentent au lecteur la langue suédoise dont M. Donner s'est servi et la nature même des ouvrages dont il parle, nous déterminent à entrer dans quelques développements, ou plutôt à résumer en quelques pages cette lumineuse et consciencieuse étude.

Il faut décidément établir cinq groupes de langues et de peuples ouralo-finnois, et non pas quatre comme le voudraient Castrén et M. Max Müller : 1° Peuples baltiques (Finlandais, Karéliens, Vepses, Votes, Krévines, Esthoniens, Lives); 2° Lappons; 3° Permiens (Syrjanes, Permiens proprement dits, Votiakes); 4° Volgiens (Tchérémisses et Mordvines); 5° Ougriens (Magyars, Vogouls, Ostiaks). De ces seize peuples, trois seulement ont une importance politique et littéraire : les Finlandais, les Esthoniens et les Magyars; aussi s'est-on beaucoup plus occupé de ces trois langues : mais les treize autres idiômes, nous le verrons, n'ont pas été négligés par les philologues.

1° *Groupe baltique* : la langue finlandaise est la plus importante de beaucoup; depuis 1632 jusqu'en 1872 elle a été l'objet de quatre-vingt-six ouvrages, en réunissant la grammaire et la lexicographie.

Il ne sera pas sans intérêt d'étudier avec détail cette statistique. Remarquons d'abord que tous ces livres, excepté dix, ont été publiés dans notre siècle, vingt-deux de 1800 à 1840, cinquante-quatre de 1840 à 1872 : de ces chiffres nous pourrions déjà conclure que loin d'être un idiôme vieilli et destiné à périr, le finlandais est d'un emploi tout moderne, et d'une importance croissante dans la période contemporaine. Mais il y a bien d'autres preuves de ce fait, considérable dans le développement actuel de l'Empire russe : si nous regardons de près ce long catalogue, nous voyons que les dix grammaires ou vocabulaires

antérieurs à 1800 sont écrits principalement en latin, de même jusqu'en 1815 : ensuite le latin devient une exception de plus en plus rare, et dans ces vingt dernières années il n'en est plus question. Au latin succède le suédois : de 1815 à 1850, c'est en suédois que l'on expose la grammaire finlandaise, à part quelques ouvrages déjà écrits dans la langue nationale. Enfin depuis 1850 les travaux philologiques, de plus en plus détaillés et approfondis, sont généralement rédigés en finlandais, le suédois ne figurant presque plus que dans les vocabulaires. Remarquons cependant qu'il existe en allemand quelques travaux de ce genre, et un en magyar (p. 14-17). Parmi les auteurs les plus récents indiquons MM. Ahlqvist, Aminoff, Jahnsson, Genetz, Lönnrot, Ahlmann, Corander, Euren, etc.

Le finlandais est donc une langue qui progresse constamment. M. Donner (p. 1-3) nous apprend en effet que malgré quelques débris de chansons remontant au moyen âge, il n'y a rien d'écrit avant la réforme luthérienne : depuis 1542 furent publiés à Stockholm, et plus tard à Abo, des ouvrages religieux élémentaires, et nous venons de voir qu'au milieu du XVIIe siècle seulement le Finlandais devint une langue étudiée scientifiquement. Quant aux travaux et publications sur l'ancienne poésie épique conservée jusque-là par la tradition orale, ils sont encore plus récents. L'activité littéraire et philologique est grande surtout depuis l'avénement d'Alexandre II et depuis que le vieil idiome national est devenu tout récemment langue officielle aux dépens du suédois.

Les idiomes karélien, vepse, vote, parlés dans l'Est de la Finlande et entre le lac Onega et l'Ingrie ont peu d'importance ; il existe pourtant quelques documents poétiques et quelques traductions de l'Évangile dans ces dialectes obscurs, auxquels les savants d'Helsingfors et de St-Pétersbourg ont consacré plusieurs mémoires. Le krévine et le live sont des idiomes éteints ou mourants de la Courlande et de la Livonie.

L'esthonien au contraire suit à quelque distance le mouvement ascendant de son frère le finlandais, et bien qu'on lui ait consacré un moins grand nombre d'ouvrages (environ quarante au lieu de quatre-vingt-six), les deux langues ont à peu près la même histoire. Sans même parler des anciens rapports constatés par l'épopée nationale des deux peuples, lui aussi a dû ses premiers monuments écrits (1533) à la réforme luthérienne ; la première grammaire est de 1637, et les travaux les plus complets sont assez récents : indiquons au moins MM. Wiedemann, E. Ahrens et Fählmann. Remarquons pourtant une différence : l'allemand joue ici le même rôle que le suédois relativement au finlandais, et même il le conserve aujourd'hui, ce qu'explique la prédominance des Allemands dans les provinces baltiques (p. 21-29).

2° *Lappon* (p. 31-39). M. Donner établit une catégorie à part pour cette langue jusqu'à présent classée dans le groupe baltique, et nous acceptons cette innovation. — Le vocabulaire lappon est pauvre et peu original, et si le fond en est ouralien sans nul doute, il est très-défiguré. Ce sont encore les missions luthériennes qui depuis le XVIIe siècle ont fait sortir cet idiome de son insignifiance absolue, mais rien n'a pu lui donner une importance littéraire intrinsèque :

c'est un objet de comparaison, voilà tout. Cependant on s'en est occupé et on s'en occupe encore à Stockholm (Fiellström 1738, Ganander 1743, ce sont les plus anciennes grammaires), à Copenhague (MM. Rask et Leem), à Christiania (M. Friis et Stockfleth), à Helsingfors (MM. Lönnrot et Andelin), à Saint-Pétersbourg (Castrèn et Sjögrèn), même à Stuttgard (Possart). On voit que cet idiome ingrat n'a pas été dédaigné par les philologues les plus éminents de tout le nord de l'Europe, et que nous ne sommes plus au temps où Regnard écrivait dans son voyage : « Tel est le petit animal qui s'appelle Lappón; il n'y » en a pas, après le singe, de plus semblable à l'homme. »

3e groupe. *Permiens* (p. 39-43) et 4e groupe : *Volgiens* (p. 43-46). En tout cinq langues (sans compter les dialectes), aussi peu illustres que possible, mais d'une extrême importance pour la philologie comparative : le vigoureux esprit de Castrèn ne s'y est pas trompé. Castrèn lui-même a écrit une grammaire syrjane et une grammaire tchérémisse, toutes deux suivies d'un vocabulaire, modèles de clarté et de concision (1844-45). La grammaire permienne a été écrite en russe par Rogov (1859). Nous devons à M. Wiedemann des grammaires votiake (excellente), tchérémisse et mordvine, plus détaillées que les travaux de Castrén (Revel, 1847, 51, 65). Enfin MM. Budenz (de Pesth), de Gabelentz, Ahlqvist et Sjögrèn ont étudié spécialement quelques parties de cette branche philologique.

5e groupe : *Ougriens*. Ici figure la plus importante des langues finnoises, le Magyar, parlé par six millions d'hommes, tandis qu'il n'y a que dix-huit cent mille Finlandais, six cent cinquante mille Esthoniens, et à peine cinq cent mille individus parlant les treize autres langues. Le hongrois représente à lui seul les deux tiers du monde finnois. Nous ne voulons pas entrer dans des développements qui nous entraîneraient loin : il suffira de dire que M. Donner a dressé un catalogue complet des travaux relatifs à la langue magyare, et que le total est de cent vingt-deux, dont moitié environ antérieurs, moitié postérieurs à 1815, presque tous publiés en Hongrie, et depuis 1805 presque tous dans la langue nationale.

En Sibérie vivent encore deux peuples restés barbares, mais par la langue proches parents des Hongrois : les Ostiaks et les Vogouls. Sans compter les tableaux de Klaproth dans l'*Asia polyglotta*, M. Donner énumère une douzaine d'ouvrages sur ces deux langues par F. Müller, Castrèn, Ahlqvist, Popov et Hunfalvy[1].

Nous éprouvons quelque scrupule à interrompre ce compte rendu pour prendre la parole en notre propre nom. Mais le lecteur peut se demander quels

1. Mentionnons à part deux livres de M. P. Hunfalvy : 1° *Utazas a balt-tenger vidékein* (voyage dans les pays de la Baltique) 2 v. in-18, 427 et 454 p. Pest-Rath 1871. Ce récit intéresse surtout la géographie contemporaine, aussi en avons-nous rendu compte ailleurs ; toutefois il y a plusieurs chapitres qui ont une grande portée philologique et littéraire. On nous parle d'une traduction allemande récente ; nous pouvons en recommander vivement la lecture. — 2° *A kondai vogul nyelv*, Pest, 1872, in-8°, 408 p. C'est une nouvelle étude sur la langue vogoule avec vocabulaire et traduction de l'Evangile. L'auteur avait déjà fait en 1864 une publication analogue dans les mémoires de l'Académie hongroise.

sont les mots qui se retrouvent dans toutes les langues finnoises ou dans la plupart, et qui constituent en quelque sorte le domaine commun de cette famille éparse. Nous avons fait ce travail déjà depuis quelque temps, non pas avec toutes les sources indiquées récemment par M. Donner, car il y en a plusieurs dont il nous a appris l'existence, mais avec les documents essentiels. Voici quels sont les mots et par suite les idées qui nous semblent former ce vocabulaire commun.

Les noms de nombre, excepté peut-être *huit*, *neuf* et *dix*.

Les verbes usuels : *vivre*, *devenir*, *croître*, *mourir*, — *manger*, *boire*, *cracher*, *voir*, *entendre*, *dormir*, — *aller*, *partir*, *envoyer*, *jeter*, *entrer*, *nager* — *faire*, *partager*, *mesurer*, *lier*, *demander*, *parler*, *écrire* (ou *peindre*), *laver* — *craindre*, *prendre*, *savoir* — *falloir*, *pleuvoir* (?).

Les substantifs d'un emploi général et nécessaire : *eau*, *terre*, *air*, *Dieu* et *tonnerre*, *ame*, *nuage*, *neige*, *glace*, *feu*, *soleil*, *jour* et *matin*, *nuit*, *soir*, *hiver*, *printemps*, *automne*, *lune* et *mois*, *lac*, *fleuve*, *île*, *montagne* (?), *pierre*, *sel*, *or* (?), *argent*, *fer*, — *arbre*, *écorce*, *feuille*, *branche*, *racine*, *pin* — *sang*, *os*, *tête*, *œil*, *oreille*, *nez*, *langue*, *dent*, *gorge*, *cœur*, *joue*, *foie*, *bile*, *main*, *doigt* (?), *ongle*, *pied*, *moelle*, *entrailles*, — *poisson*, *bœuf* (?), *vache* (?), *oie*, *chien*, *serpent*, *cygne*, *aigle*, *corbeau*, *lièvre*, *castor* (?), *corne*, *plume* — *père*, *mère*, *fils*, *femme*, *fille*, *bru* (les autres relations de parenté?) — *pain*, *graisse* et *beurre*, *bière*, *miel*, *flèche*, *arc*, *couteau*, *aiguille*, *fil* — *maison*, *nid*, *porte*, *ville*, *barque*, *route* (?) — *nom*, *travail*, *force*, *moitié*, *intelligence*.

Quelques adjectifs : *plein*, *long*, *léger*, *nouveau*, *inférieur*, *nombreux*, *rapide*, *bon*, *sec*, *bas*, *rond*, *épais*, *lent*, *sombre*, *amer*, *mauvais*.

Les personnes qui auront la patience de relire attentivement cette liste de mots verront qu'elle suffit presque complètement à la vie primitive du nord, celle que menaient tous ces peuples avant d'être séparés par de grandes distances et de commencer des destinées aussi différentes que celles des glorieux Magyars et des obscurs Vogouls; et si l'on réfléchit que le système grammatical présente des ressemblances encore plus frappantes, on arrivera à cette conclusion, que le groupe ouralo-finnois, malgré la dispersion des peuples qui le composent, est un des plus compactes et des mieux constatés.

Nous reprenons maintenant notre compte-rendu pour ne plus nous en écarter. M. Donner compare les langues finnoises avec d'autres familles, ou plutôt se fait l'historien de ces comparaisons :

1° Avec les langues sémitiques. Dès la seconde moitié du XVIIe siècle, les études hébraïques, vivement encouragées dans le Nord par la Réforme, conduisirent deux savants finlandais, Svenonius (Abo, 1662) et Cajanus (Abo, 1697 : *linguarum Ebreæ et Finnicæ convenientia*) à rapprocher leur langue nationale, bien peu connue alors, de la langue des livres sacrés : ils trouvèrent cette ressemblance, non-seulement dans une quarantaine de termes usuels, mais dans certaines formes grammaticales. Ce mouvement continue au XVIIIe siècle dans les universités d'Abo, d'Upsal et même d'Oxford (Wallis) non-seulement pour le finlandais, mais pour le lappon. Deppuis 1771 nous ne trouvons qu'un seul travail conte-

nant des renseignements de ce genre : la grammaire hébraïque de Geitlin (Helsingfors, 1856).

Le même travail de comparaison était entrepris en Hongrie dès le XVIe siècle : Erdœsi, dans la première grammaire magyare (1536), compare le Hongrois à l'Hébreu. Molnar (1610), Csipkés (1655) entrent davantage dans les détails grammaticaux, et en 1582 Pereszlény parle des anciennes formes du langage magyar à Babylone. Cette tendance à chercher les origines orientales des Hongrois et de leur langue continue au XVIIIe siècle, même hors du pays, comme le prouve ce titre d'un ouvrage d'Œrtelius : *Harmonia Linguarium orientis et occidentis speciatimque Hungaricæ cum Hebræa* (Wittenberg, 1746). Depuis trente ans, cette préoccupation a cessé de se manifester chez les Hongrois, toujours plus convaincus, avec raison, des origines essentiellement ouralo-finnoises de leur langue[1].

2° Avec le grec (et le latin) p. 82-84. Ceci est peu important ; il ne s'agit que de quelques mots rapprochés avec plus ou moins de raison. Remarquons toutefois qu'un travail de Idman, publié à Abo, en suédois, fut traduit en français : *Recherches sur l'ancien peuple Finois d'après les rapports de la langue Finoise avec la langue grecque* (Strasbourg, 1768).

3° Avec le basque, le groenlandais et les inscriptions cunéiformes.

Le premier ouvrage dans lequel on ait rapproché le basque des langues finnoises est celui de Arndt : *Ueber die Verwandtschaft der europæischen Sprachen* (1819); beaucoup plus récemment MM. Max Müller et Benfey dans les livres déjà indiqués, M. Donner lui-même, et avec de plus grands détails grammaticaux le prince Lucien Bonaparte (*Langue basque et langues finnoises*. Londres, 1862) et M. de Charencey (*la Langue basque et les idiomes de l'Oural*. Paris, 1862.— *Recherches sur la déclinaison basque*. Mortagne, 1866), ont abordé le même sujet.

Arndt, le savant danois Rask (1834), et la société philologique de Londres (1856) ont trouvé des points de contact avec les idiomes du Grœnland.

Une question plus grave est celle du caractère finnois que présentent un certain nombre de mots des inscriptions cunéiformes. C'est là naturellement un côté nouveau des études ouraliennes. M. Donner cite l'*Expédition scientifique en Mésopotamie* (1859) de M. Oppert et ses *Éléments de la grammaire assyrienne* (1860), l'*Assyrian dictionary* de M. Norris (Londres, 1868-70), les articles de M. Schrader dans la *Zeitschr. d. D. Morgenl. Gesellschaft* (Leipzig, 1869-72).

4° Avec le slave. La première comparaison de ce genre a été faite en 1595 par le Hongrois Verantius (Vrancsics). Il faut ensuite arriver à Gyarmathi (1816), à Daukovsky (1833) et surtout au grand slavisant Miklosics qui vient encore de publier dans les mémoires de l'Académie des sciences de Vienne un travail intitulé : *Die slavischen Elemente in Magyarischen*, 1871. Le même sujet avait été traité à Prague en 1856 : *Uber die fremdwœrter im Magyarischen*. On voit que tous ces ouvrages ont été composés et imprimés dans les pays autrichiens et qu'ils sont presque tous très-modernes.

---

1. A ce sujet, réparons une lacune des catalogues de M. Donner : M. de Ujfalvy, devenu professeur à Paris, a publié dans un petit volume intitulé *la Hongrie*, etc. (Paris, 1872), une dissertation (p. 26-74) sur laquelle nous avons dû faire nos réserves dans la *Revue Critique*, mais qui est remplie de curieux renseignements.

5° Avec les langues germaniques et celtiques : question à la fois importante et difficile, à cause de la pauvreté originaire des vocabulaires finnois, et des emprunts qu'ils ont dû faire aux vocabulaires germaniques, peut-être même à la grammaire allemande. Aussi, malgré quelques notions contenues dans des ouvrages antérieurs, c'est seulement depuis un demi-siècle que les progrès de la philologie comparative ont permis de s'engager dans cette voie : citons avec M. Donner les Danois Rask (1818) et Thomsen (1869), les Allemands Dietrich et Grimm, l'Anglais Wedgwood, le Hongrois Matyas, les Finlandais Lindström, Neus et Ahlqvist : on voit que ce filon, très-loin d'être épuisé encore, a été exploité par des savants presque de tout pays.

Dans la dernière partie de son travail (p. 97 à 109), M. Donner s'occupe des comparaisons établies : 1° entre les groupes finlandais et lappon ; 2° entre ces groupes et le groupe ougrien ; 3° entre les diverses familles de langues oural-altaïques. Il aurait peut-être été plus logique de commencer par là ; mais peu importe. Les rapports des langues baltiques entre elles et avec le lappon n'étaient pas difficiles à constater, aussi les avait-on remarqués en Finlande, en Suède, en Danemark dès 1650, 1673, etc. De nos jours Sjögrén, Castrèn, Lönnrot, Wiedemann, Koskinen s'en sont occupés avec une compétence croissante. — Les Magyars et les Finlandais se sont mis plus tard à étudier les rapports mutuels de leurs langues respectives : le premier travail vraiment lumineux de ce genre a été celui de Gyarmathi en 1799 : *Affinitas linguæ Hungaricæ cum linguis Fennicæ originis grammatice demonstrata.* Depuis lors Révai, Kallay, Budenz, Hunfalvy en Hongrie, Porthan, Europæus, Ahlqvist, Blomstedt, Donner en Finlande ont fait des progrès dans cette voie.

Restent enfin les études altaïques générales, une des branches les plus vastes de la philologie, de l'ethnographie et même de l'histoire. Peut-être M. Donner aurait-il bien fait d'en parler plus longuement, comme M. Max Müller dans sa *Lettre à M. Bunsen*, où l'on trouve les plus intéressants détails sur les travaux héroïques de Castrèn et sur les opinions successivement émises par Abel Rémusat, par MM. Schott et Böhtlingk, etc. Toutefois, les dernières pages de M. Donner seront utiles comme les autres par la liste qu'elles contiennent des ouvrages dont nous venons de nommer les auteurs, et de ceux de Kellgren, Schiefner, Boller, Hunfalvy, Vàmbéry.

Cette brochure de 109 pages, qui contient de si nombreux renseignements, nous fait commettre, en tant que Français, le péché d'envie. Comme nous aurions besoin de posséder, sur chacune des grandes branches de la science, en philologie et en toutes choses, un petit ouvrage commode à consulter et renfermant une étude complète, avec les titres, les dates, et une classification raisonnée, de ce qui a été fait jusqu'ici ! Cela n'aurait point pour résultat d'épargner les recherches, funeste chimère, mais bien d'épargner aux travailleurs des pas perdus dans le vide, avec l'inévitable ignorance de ce qui s'est publié à l'étranger. En remerciant M. Donner, nous désirons qu'il serve de modèle.

Édouard Sayous.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. GAIDOZ, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 2 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 4 Septième année 25 Janvier 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims.
1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50
Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.
Sommaire :
Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Barry (H.). La Russie contemporaine. Traduit de l'anglais par Me A. Barine. In-18 jésus, iv-295 p. Paris (lib. Germer-Baillière). 3 fr. 50

Bernoni (D. G.). Canti popolari veneziani sin qui inediti. In-16 p. Venezia (tip. Fontano-Ottolini).

Bonora (A.). Di alcune costumanze italiane del secolo XIV. In-8°. Piacenza (tip. del Majno).

Boutaric (E.). Clément V, Philippe-le-Bel et les Templiers. In-8°, 78 p. Paris (lib. Palmé).

Castels (F.). Eschine l'orateur. In-8°, xvj-187 p. Nîmes (imp. Clavel-Ballivet et C°).

Chevalier (A.). La civilisation égyptienne d'après les découvertes les plus récentes. In-8°. 84 p. Paris (lib. Douniol).

Dufresne (A.) Race allemande et race française. Dualité de la race teuto-germanique. Différence originelle entre la race allemande et la race française. In-8°, iv-92 p. Paris (lib. Delagrave).

Faidherbe (le G'). Inscriptions numidiques. Réponse au docteur Judas. In-8°. 6 p. Lille (imp. Danel).

Faux (J.). Histoire de Doullens. La Mairie pendant la Révolution, 1789-1795, d'après des documents authentiques et la plupart inédits. 1er fascicule 1789. In-8°, 91 p. Doullens (imp. Grousilliat).

Franciosi (G.). Dell' evidenza Dantesca studiata nelle metafore, nelle similitudine e ne' simboli. In-4°, 138 p. Modena (tip. L. Gaddi).

Hurel (A.). Les orateurs sacrés à la cour de Louis XIV. 2 vol. in-8°, civ-664 p. Paris (lib. Didier et C°).

Katehisme inè inendyo si nendyo agamba M'agnambie n'inongo gni mpongoue go lamission yi Gabon go ntyé yi Afrike. In-18, 138 p. Paris (imp. Raçon).

Lace (L.). Epigrafia e classicismo. Lettere al Caval. P. Zambelli. In-16, 60 p. Novara (tip. Rusconi).

La Fizelière (A. de). L'œuvre originale de Vivant Denon, liv. 9 et 10. In-4°, p. 33-40 et 20 pl. Paris (lib. Barraud). La livr. 6 fr.

Lemoine (P.). Notes sur les origines historiques des églises dans les Gaules et spécialement sur la mission de saint Julien. In-8°, 32 p. Le Mans (lib. Leguicheux-Gallienne).

Matranga (F.). Monografia sulla grande inscrizione greca testè scoperta nelle Chiesa di Santa Maria dell Ammiraglio detta della Martorana. In-8°, 28 p. Palermo (tip. Tamburello).

Pannier (L.), La noble maison de Saint-Ouen, la villa Clippiacum et l'ordre de l'Étoile, d'après les documents originaux. 1re partie. Moyen-âge. In-8°, vj-346 p. Paris (lib. Franck). 6 fr.

Perrot (G.), **Guillaume** (E.) et **Delbet** (J.). Exploration archéologique de la Galatie et de la Bithynie, d'une partie de la Mysie, de la Phrygie, de la Cappadoce et du Pont, exécutée en 1861. Liv. 24e et dernière. In-fol. Paris (lib. F. Didot). 6 fr. 25

Schmitt (E.). Ueber das bürgerliche Wohnhaus im Alterthume, im Mittelalter und in der Neuzeit. In-8°, 19 p. Prag (Hunger). 70 c.

Trench. Gustavus Adolphus in Germany and other lectures on the thirty year's war 2nd edit. In-12, 204 p. cart. London (Mac Millan). 5 fr.

Valous (V. de). Charte des libertés et franchises de Chatillon d'Azergues. In-8°, 16 p. Lyon (lib. Brun).

Virgile, œuvres. Texte latin publié avec un commentaire critique et explicatif, une introduction et une notice par E. Benoist. Énéide, liv. VII-XII. In-8°, 478 p. Paris (lib. Hachette). 6 fr.

Zeller (J.). Histoire d'Allemagne. Origines de l'Allemagne et de l'empire germanique, avec introduction générale et cartes géographiques. In-8°, xlvj-452 p. Paris (lib. Didier et C°).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 4 — **25 Janvier** — **1873**

Sommaire : 19. OVERBECK, la Lettre du Pseudo-Justin à Diognète.— 20. PLAUTE, Morceaux choisis, p. et tr. p. BENOIST. — 21. ROBERT DE TORIGNI, Chronique, p. p. DELISLE. — 22. Recueil général des Fabliaux, p. p. DE MONTAIGLON. — 23. CLÉMENT VIII, Décrétales, p. p. SENTIS. — 24. Contes d'enfants de la Suisse, p. p. SUTERMEISTER.

19. — **Ueber den pseudojustinischen Brief an Diognet.** Programm für die Rectoratsfeier der Universitæt Basel, von Franz OVERBECK, Dr u. Prof. der Theol. Basel, 1872. In-4°, 44 p.

Il est généralement admis que l'épître à Diognète n'est pas de Justin Martyr; mais il est encore des théologiens qui sont d'avis qu'elle est de l'époque de ce Père de l'Église, sinon même quelque peu antérieure, par exemple M. Hefele qui l'a insérée dans son recueil des écrits des Pères apostoliques, sous ce titre : *Anonymi viri apostolici epistola ad Diognetum.*

M. F. Overbeck a consacré cette dissertation à prouver qu'elle n'est ni de Justin Martyr ni du second siècle. Les raisons qu'il en donne me semblent tout à fait concluantes. Il serait inutile d'insister sur le premier point qui me paraît décidément acquis; il suffit, pour donner une idée du travail de M. Overbeck, d'indiquer quelques-unes des considérations par lesquelles il montre que cette épître ne peut être de l'époque de Justin Martyr.

L'auteur de l'épître à Diognète décrit au § 5 les mœurs des chrétiens. Ni Justin Martyr ni les autres apologètes du second siècle ne se seraient exprimés comme il le fait sur plusieurs traits de ce tableau. Ils n'auraient jamais écrit que les chrétiens ne se distinguent pas dans leur manière de vivre du reste des hommes, ni qu'ils se marient et ont des enfants comme tout le monde; ils ne se seraient pas contentés d'ajouter que seulement ils ne font pas périr leurs enfants. Ils ont bien soin, au contraire, de faire remarquer qu'ils sont fort éloignés de suivre les maximes et les usages de leurs contemporains; qu'ils s'efforcent de régler leur conduite sur leur croyance; qu'ils sont sous l'œil de Dieu qui est témoin, non pas seulement des actions, mais encore des pensées (Justin, *Apolog.* 1, § 12); que le don de la foi leur apprend à se conserver purs et sans taches (*Ibid.*, § 13); que leur divin maître leur a recommandé d'être patients, prompts à faire le bien, ennemis de la colère (*Ibid.*, § 15); que, pour ce qui est du mariage, ils le tiennent pour indissoluble ; que la chasteté fait leurs délices (*Ibid.*, § 14); et que, quand ils ne se marient pas, ils passent leur vie dans la continence (*Ibid.*, §§ 15, 26, etc.). Sans doute, l'auteur de l'Épître à Diognète n'entend pas dire que les chrétiens imitent dans leur conduite les désordres des payens; il veut seulement faire remarquer qu'ils ne se distinguent par aucune singularité du reste des hommes. Mais cela n'aurait certes pas suffi aux apologètes du

second siècle, et suppose une époque où les chrétiens, ne formant plus une très-petite minorité, prenaient une part active à la vie commune de leur temps.

Ni Justin Martyr ni les autres apologètes du second siècle n'auraient parlé de la philosophie grecque avec la légèreté pleine d'ignorance de l'auteur de cette Épître. Aucun d'eux n'aurait donné les discours des philosophes comme « des » mensonges et des impostures dont ils se servaient pour séduire et tromper le » monde » (*Epist. ad Diogn.*, § 8). Ils auraient fait au moins une exception pour Socrate et Platon, dont les doctrines leur semblaient, non sans raison, présenter des analogies avec celles qu'ils professaient eux-mêmes. « Nos prin- » cipaux dogmes, dit Justin Martyr (*Apol.*, I, § 55) ne diffèrent pas de ceux de » vos anciens philosophes. » Ce n'est que quand l'ignorance eut encore gagné un peu plus de terrain, que les docteurs chrétiens tinrent un autre langage.

Que conclure de là, sinon que cette Épître, qui se rapporte à un état de choses qui n'a pu exister qu'après Constantin, est une de ces fraudes pieuses si communes dans tous les partis et dans toutes les sectes, pendant les premiers siècles de l'Église? M. F. Overbeck ne doute pas que l'auteur ne l'ait lui-même attribuée à Justin Martyr. Ce qui peut le faire croire, c'est le soin qu'il a eu de l'adresser à Diognète. Ce Diognète n'est pas en effet un personnage imaginaire. Il fut un des maîtres de Marc Aurèle. Celui-ci rapporte dans ses Pensées morales, I, § 6, qu'il lui dut de n'avoir plus la moindre confiance en la magie. La tradition racontait que Justin Martyr avait eu des relations avec cet empereur. Rien ne semblait plus propre à faire prendre cet écrit pour l'œuvre de ce Père de l'Église que de l'adresser à un philosophe qui avait vécu dans l'intimité de Marc Aurèle et que Justin Martyr avait dû rencontrer souvent.

M. N.

---

20. — **Plaute**, *Morceaux choisis*, publiés avec une préface, une notice sur la vie de Plaute, des remarques sur la prosodie et la métrique, des arguments et des notes en français par E. Benoist, professeur à la Faculté des lettres de Nancy. Paris, Hachette, 1871. In-32, xxxvj-287 p.

Plaute, *Morceaux choisis*, traduction de E. Sommer, revue et adaptée au texte nouveau, avec une étude sur la métrique et la prosodie de Plaute, par E. Benoist, professeur à la Faculté des lettres d'Aix. Paris, Hachette, 1872. In-32, 380 p.

M. Benoist, continuant ses travaux sur Plaute, dont nous avons eu à plusieurs reprises l'occasion d'entretenir les lecteurs de la *Revue*, cherche à faire pénétrer de plus en plus dans l'enseignement français les résultats acquis par la philologie moderne. Sa nouvelle publication montre qu'il se maintient, quant à l'établissement du texte, dans la voie quelque peu éclectique adoptée par lui dès le début et qui semble d'ailleurs lui être imposée aussi bien par le désir de faire accepter des innovations que par l'état même des questions relatives au texte de Plaute. On ne saurait contester cependant que la double publication que nous annonçons aujourd'hui ne constitue un progrès, surtout si on la compare au travail analogue

de M. Crouslé (*Extraits de Plaute*, chez Delagrave), dont M. Benoist fait une critique juste mais courtoise.

Les indications relatives à la prosodie et à la rhétorique de Plaute, fort écourtées dans l'édition du texte latin, ont reçu un plus grand développement dans la préface de la traduction; la question est assez complexe pour exiger qu'on la traite en détail. On pourrait s'étonner cependant que ce soit précisément à la traduction, et non au texte, que soit joint ce petit traité. Cela s'explique toutefois par ce que nous disait naguère un éditeur, que les traductions des classiques sont demandées surtout par les professeurs et non par les élèves (nous ne doutons pas qu'il ne faille entendre par là les professeurs de l'enseignement libre et non ceux de l'Université).

Les notes placées au bas du texte latin sont bonnes en général. Nous aurions désiré parfois une plus grande exactitude. P. 282, note 9 : « *Fundus legis*, c'est » le peuple considéré comme celui de qui émane la loi », il valait mieux dire : qui ratifie en dernier ressort, qui accepte ou confirme; dans l'usage romain la loi *émane* du pouvoir et non du peuple, qui n'a que le droit de veto. — Même page, note 12 : « le subjonctif *maneam* montre que Lysitelès se parle à lui-» même. » Il nous est impossible de voir que cette signification résulte de l'emploi du subjonctif. — Page 283, note 24 : « *Qui* est l'ablatif indéclinable » du relatif »; nous ne comprenons pas cette expression. — Page 267, note 3, il y aurait à discuter si réellement, dans le vers *Quos penes mei fuit potestas, bonis meis quid foret et meae vitae, bonis meis* est à l'ablatif et *meae vitae* au génitif, et si tous les deux ne peuvent pas être des datifs.

La traduction n'a pas non plus toujours été revue avec le soin désirable : *Trinummus* IV, 1 : *Salipotenti et multipotenti Jovis fratri et Nerei et Portumno* est traduit : « *Roi* des *plaines* salées, frère tout-puissant du Jupiter *qui règne dans les* » *cieux.* »

Malgré quelques négligences, qui pourront disparaître à une seconde édition, nous ne doutons pas que le premier de ces deux petits volumes et la préface du second ne puissent rendre des services notables dans l'enseignement.

X.

---

21. — **Chronique de Robert de Torigni**, abbé du Mont Saint-Michel, suivie de divers opuscules historiques... publiée d'après les mss. originaux par Léopold Delisle. T. I. Collection de la Société de l'Histoire de Normandie. Rouen, Le Brument, 1872. 1 vol. in-8°, lxxj-369 p. — Prix : 12 fr.

La Normandie, celle peut-être de nos anciennes provinces qui a le mieux conservé, malgré la centralisation, son originalité et sa vie indépendante, vient de donner un exemple qui mériterait d'être imité. Non contente d'avoir une Société des Antiquaires qui tient un rang des plus honorables parmi les sociétés savantes de province, elle a fondé en 1869 une nouvelle association, la Société de l'Histoire de Normandie, qui a spécialement pour but de publier une collection de documents historiques relatifs à la Normandie. Les deux sociétés se

partagent ainsi le travail : à l'une les recherches d'archéologie, les mémoires d'érudition ; à l'autre les publications de textes.

Malgré la longue interruption que ses travaux ont dû subir par suite des événements politiques, cette dernière Société a publié déjà quatre forts et beaux volumes [1] : la Chronique de Pierre Cochon ; les Actes normands de la Chambre des comptes, sous Philippe de Valois ; l'Histoire générale de l'Abbaye du Mont-Saint-Michel, par D. Jean Huynes ; et le premier volume de la Chronique de Robert de Torigni. Sur ces quatre volumes, deux sont dus à l'infatigable érudition de M. Léopold Delisle : les Actes Normands et la Chronique de Robert de Torigni.

Le premier volume de la Chronique de Robert de Torigni contient une Notice sur les manuscrits qui ont servi à établir le texte critique donné par M. Delisle, les additions de Robert à la Grande Chronique de Sigebert de Gembloux et la Chronique originale de Robert ou pour mieux dire sa continuation de Sigebert, de 1100 à 1167. Le second volume comprendra la fin de l'œuvre de Robert jusqu'en 1186, et les additions faites dans les mss. de Savigny, du Bec, du Valasse, de Lire et de Fécamp. Il contiendra en outre une notice sur la vie et les œuvres de Robert de Torigni.

Jusqu'à M. Delisle nous ne possédions aucune édition critique de cette importante chronique. Bethmann, qui l'a publiée parmi les continuateurs de Sigebert (*Monumenta Germaniae*, *SS.*VI), a connu il est vrai tous les manuscrits dont M. D. s'est servi [2]. Il a parfaitement reconnu les divers remaniements que Robert a fait subir à son œuvre. Mais il n'a fait que reproduire le ms. du Mont-Saint-Michel, le plus important, il est vrai, en ne corrigeant que les leçons trop évidemment fautives. M. Delisle fait une description complète des mss. et en donne une classification qui lui a permis d'établir le texte d'une manière définitive, et de distinguer nettement les trois rédactions successives de la chronique.

Robert de Torigni commença son œuvre en 1150 lorsqu'il était encore moine au monastère du Bec. Cette abbaye conserva un exemplaire de son œuvre qui allait jusqu'à 1150 et qui est aujourd'hui perdu. Nommé le 27 mai 1154 abbé du Mont-Saint-Michel [3] (v. p. 286), il y reprit son travail et termina en 1157 la première des trois rédactions de la Chronique aujourd'hui connues. Il ne cessa plus depuis lors de la continuer et de la remanier jusqu'à sa mort (1186). Une seconde rédaction s'arrête à 1169, la troisième à 1182, 1184 et 1186. Sept des manuscrits décrits par M. D. représentent la première forme de la chro-

1. Trop beaux peut-être. Ne vaudrait-il pas mieux publier des éditions moins luxueuses et faire paraître un plus grand nombre de volumes ou même employer une partie des fonds à subventionner de jeunes savants en vue de missions et de travaux scientifiques? Mais en France une édition savante ou un travail d'érudition ne peut se vendre qu'en flattant la manie des bibliophiles ou la vanité des gens riches par le luxe du papier et des caractères.

2. Le ms. indiqué par Bethmann comme *Codex Rothomagensis* U. 11, 7. XIVe s. et qu'il dit contenir des extraits mal faits de Robert, allant jusqu'à l'année 1164, doit être celui que M. D. indique comme ms. de Rouen U. 81, copié au commencement du XVe s. par Guill. Fillâtre et allant jusqu'en 1167.

3. D'où son surnom de *Robertus de Monte*.

nique, six la seconde et huit la troisième. Pour cette dernière rédaction, nous avons la bonne fortune de posséder dans le ms. du Mont-Saint-Michel une copie faite sous les yeux mêmes de l'auteur et retouchée de sa propre main. C'est ce manuscrit qui a naturellement servi de base à l'édition de M. D., de même qu'il avait servi auparavant à celle de M. Bethmann et à celle de d'Achery (en appendice aux œuvres de Guibert de Nogent. Paris, 1651, in-f°). Mais le ms. est loin d'être exempt de fautes. L'édition de M. D. établit le texte sur la comparaison critique de tous les mss., fournit les variantes [1], et nous fait connaître aussi non-seulement la forme dernière de la chronique, mais encore ses deux premières rédactions. Les notes qui sont jointes au texte peuvent servir de modèle aux éditeurs d'écrits historiques du moyen-âge. Il est impossible d'être plus complet, plus sobre et plus précis. On y trouverait difficilement, je crois, quelque chose à reprendre [2]. Je relèverai pourtant deux de ces notes qui ne me paraissent pas exactes. A l'année 1154, après la bataille de Mortemer, Robert met dans la bouche de Raoul de Toeny un discours composé de six courtes phrases dont le mot du milieu rime avec celui de la fin. M. D. répète une observation de M. Le Prévost d'après laquelle nous aurions ici un fragment d'une chanson populaire sur la bataille de Mortemer. Ce n'est pas impossible, mais au moyen-âge, et spécialement aux XIe et XIIe siècles, rien n'est plus fréquent que de rencontrer au milieu d'écrits en prose des passages en prose rimée. Tantôt ce sont huit ou dix assonances qui se suivent; tantôt de vraies rimes deux par deux. Les Vies de Saints nous en offrent de nombreux exemples. Ce jeu d'esprit était évidemment inspiré par l'influence de la poésie populaire; mais si l'on supposait que les écrivains avaient toujours sous les yeux ou dans la mémoire des poèmes romans ou latins, sur le sujet même qu'ils traitaient, on s'exposerait à d'aussi étranges méprises que celles où Ch. Lenormant est tombé en voulant retrouver dans la Vie de Saint Droctovée [3] des fragments poétiques du VIe siècle.

A l'année 1124, Robert fait une description de la ville d'Antioche. M. D., reproduisant une note de M. Bethmann, semble croire que le moine du Bec a emprunté ces détails à une lettre miraculeusement envoyée au roi Louis VI, et insérée au XIIe siècle en marge du ms. original des Annales de Corvey (*Monum. Germ., SS.* III, 14). En réalité l'*Epistola Cruciferorum* et Robert ont puisé tous deux à la même source, qui n'est autre que Pierre Tudebode (thème XIII, 1, *Hist. des Croisades*, t. III). Il est même facile de reconnaître que Robert n'a pas suivi le texte original de Tudebode, mais le remaniement divisé en cinq livres.

Nous reparlerons avec plus de détail de l'édition que M. D. vient de nous donner de Robert de Torigni à propos de son second volume et de la notice biographique et littéraire qu'il doit contenir. Nous n'avons voulu aujourd'hui

---

1. M. D. mêle les indications de variantes aux notes explicatives. Ce système épargne de la place; mais il rend beaucoup plus difficile la lecture et des notes et des variantes.
2. La correction typographique de ce volume est également remarquable.
3. *Bibl. de l'Ec. des Chartes*, I, 321.

qu'annoncer cette publication qui fait le plus grand honneur à l'éditeur qui l'a préparée et à la Société qui l'a entreprise.

G. MONOD.

---

22. — **Recueil général et complet des Fabliaux des XIIIe et XIVe siècles,** imprimés ou inédits, publiés d'après les manuscrits par M. Anatole DE MONTAIGLON. T. I. Paris, Librairie des Bibliophiles, 1872. Un vol. in-8°, xxj-332 p. — Prix, grand papier, 20 fr.; in-8° écu, 10 fr.

Ce volume est le premier d'un recueil qui ne peut manquer d'être étendu et qui se recommande par un incontestable intérêt. Il est donc à propos de l'examiner avec d'autant plus d'attention que nos critiques, s'il y a lieu d'en faire, s'appliqueront à un ouvrage qui en est encore à son début, et pourront par conséquent être de quelque utilité à l'éditeur pour la suite de son travail.

L'édition d'un recueil de nos anciens fabliaux est une entreprise délicate entre toutes : ces agréables produits de l'esprit de nos ancêtres peuvent être goûtés à des points de vue si divers, qu'ici, plus qu'en toute autre occasion, l'éditeur doit avoir pleine conscience du but qu'il se propose et disposer son travail en vue du public qu'il aura délibérément choisi.

Si l'on s'adresse à un public, lettré sans doute, mais plus curieux d'historiettes bien tournées et de mots un peu vifs que de philologie, il n'y a pas de doute qu'il faudra faciliter l'accès des textes, sinon par une traduction, — tous ces contes perdraient trop à être traduits, et beaucoup seraient réellement intraduisibles, — du moins par l'interprétation donnée en note, comme en un commentaire perpétuel, des mots hors d'usage. Ce n'est pas ce qu'a fait M. de Montaiglon, qui se borne à donner les textes sans un mot d'explication, et je l'en loue, car il ne me semblerait pas digne d'un savant de travailler à rendre ces documents littéraires trop accessibles à ceux qui n'ont que faire de les lire.

Mais il faut aussi penser à ceux qui ne peuvent se dispenser de lire nos fabliaux, parce qu'ils présentent bien souvent la forme la plus ancienne de contes qui ont fait le tour des littératures européennes, parce que l'historien de la langue y peut recueillir une foule d'expressions précieuses, et étudier là mieux que nulle autre part le langage de la conversation; parce qu'enfin les fabliaux sont certainement de tous les genres (la poésie des troubadours mise à part) celui que nos ancêtres ont traité avec la plus grande perfection. Cette classe de lecteurs est celle qu'avait en vue V. Le Clerc, lorsque, dans un article de l'*Histoire littéraire* (t. XXIII) qui est encore ce que nous avons de mieux sur nos fabliaux, il écrivait ces lignes que cite M. de Montaiglon : « Il est permis de désirer encore une édition » collective des fabliaux, rigoureusement revue sur les manuscrits, correcte, » méthodique, bornée au seul genre des contes, enrichie et non surchargée » d'éclaircissements, de gloses, de parallèles, avec les conteurs des divers pays, » et qui apprenne à la France quel rang elle occupait dans la poésie narrative » au XIIIe siècle. » Ce sont là de bonnes directions générales, mais lorsqu'on veut les suivre, on trouve qu'elles ne sont pas aisées à mettre en pratique. C'est

ce qu'a éprouvé M. de Montaiglon, qui emploie la meilleure partie de son trop court Avant-propos à se défendre de n'avoir pas suivi de tout point les indications de V. Le Clerc.

Qu'une édition des fabliaux, comme de tout autre texte, doive être correcte, cela va sans dire, et M. de Montaiglon n'a certes pas eu l'intention de se soustraire à cette nécessité, quoiqu'il y ait eu peut-être dans cette partie de sa tâche plus de difficultés qu'il n'en a vu ou laissé voir. Tout ce qu'on peut concéder à cet égard, c'est que la révision des textes sur les mss. était, comme le dit M. de M. (p. ix), une entreprise assez facile, les anciens recueils de fabliaux étant relativement rares[1].

Quant à l'ordre méthodique que Le Clerc voulait introduire dans le classement des fabliaux, quant au commentaire, composé principalement d'éclaircissements, de rapprochements entre les diverses rédactions d'un même conte, M. de M. s'est abstenu de l'un comme de l'autre, et il en donne des raisons qui contiennent une grande part de vérité.

En ce qui touche le classement, il est vrai que Le Clerc avait ingénieusement réparti les fabliaux en un certain nombre de catégories, selon qu'ils se rapportaient à la Vierge, aux anges, aux saints, — au clergé séculier, — aux moines, — aux chevaliers et barons, — aux bourgeois, — aux vilains; mais cette division, tolérable dans une revue générale où les faits doivent à tout prix être classés d'une façon quelconque, est trop arbitraire pour être de mise dans un recueil de textes : il est un très-grand nombre de fabliaux qui pourraient entrer indifféremment dans deux ou trois de ces catégories, il en est d'autres qui ne conviendraient bien à aucune. Une autre raison invoquée par M. de M. me touche moins : c'est « qu'il aurait fallu avoir en commençant, sans la moindre » lacune, la collation et la copie de tous les fabliaux imprimés ou inédits qui » existent dans les manuscrits » (p xiij). En effet, j'admets que l'éditeur d'un recueil général de nos fabliaux doit, avant de commencer l'impression de sa collection, en avoir réuni tous les éléments. S'il ne le fait pas, il se prive de bien des lumières, car souvent ces textes s'éclairent l'un par l'autre, et de plus il s'expose à publer d'après un seul ms. telle pièce qui se trouve dans deux ou trois, ce qui est précisément arrivé à M. de M. pour la première pièce de son recueil, *Des .ij. bordeors ribaus*, qui est ici donnée d'après le seul ms. fr. 19152 (anc. S. Germ. fr. 1830), mais qui se trouve encore dans le ms. fr. 837 (anc. 7218, f. 213), que M. de M. connaît pourtant bien.

Mais, si le classement par matières adopté par Le Clerc n'est pas applicable à l'édition des textes, ce n'est pas à dire qu'on en soit absolument réduit à imprimer les fabliaux pêle-mêle, sans aucun ordre, extrémité à laquelle s'est résigné M. de Montaiglon. Il n'est pas contestable que certains de ces textes

1. « Aussi rares que ceux des poésies des Troubadours, » dit M. de Montaiglon : beaucoup plus rares en réalité, car nous possédons une trentaine de chansonniers provençaux, sans compter les simples fragments ou les recueils dérivés de ceux que nous avons d'ailleurs.

présentent des affinités naturelles qui permettent au moins une ébauche de classement. On pourrait par exemple publier d'abord tous les fabliaux dont les auteurs sont connus (et ils sont assez nombreux) en classant les auteurs par ordre alphabétique, à défaut de l'ordre chronologique qui, dans la plupart des cas, ne saurait être déterminé. Une seconde catégorie contiendrait les pièces anonymes, que l'on pourrait, à défaut d'un meilleur système, ranger dans l'ordre des mss. qui les ont conservées. Et encore est-il sûr qu'en bien des cas on arriverait à grouper d'une façon satisfaisante certaines pièces. Ainsi l'auteur anonyme des *Deux chevaux* déclare dans son prologue avoir composé *le Vilain de Bailleul, Gombert et les deux clercs, Brunain la vache au prestre*, et d'autres fabliaux encore qui nous sont à peu près tous parvenus. N'est-il pas évident qu'il aurait fallu les grouper ensemble ? D'ailleurs, je suis convaincu qu'un critique, examinant attentivement tous ces fabliaux, qui ne sont pas, tant s'en faut, uniformes de style et de langue, arriverait à découvrir certains rapports inaperçus jusqu'à ce jour, et à réduire sensiblement le nombre des pièces isolées. Il faut bien se persuader que la connaissance de plus en plus approfondie de la grammaire de notre ancienne langue fournit à la critique des procédés de recherche qu'on ne connaissait pas au temps de Méon, et que ces procédés n'ont jamais été appliqués à l'étude des fabliaux.

Pour se défendre de n'avoir pas entrepris le genre de commentaire réclamé par V. Le Clerc, M. de M. fait valoir de bonnes raisons : les fabliaux sont des contes qui se reproduisent incessamment; les mêmes récits se retrouvent épars dans presque toutes nos littératures d'Europe, sans compter celles de l'Orient. « Indiquer ce qui a passé dans Boccace ou dans La Fontaine est inutile; mais » signaler, même par un simple renvoi, toutes les ressemblances avec les » conteurs orientaux de toutes les époques, toutes ou même seulement » les principales ressemblances ou imitations des conteurs européens » postérieurs, ce serait faire l'histoire, non pas seulement des conteurs » français, mais bien plus encore de tous les *Novellieri* italiens » (p. xv-xvi). Ces observations sont fondées. Comme M. de M. le remarque ensuite, dans les contes ou fabliaux, « les ressemblances sont frappantes, mais la distinction » successive des dates et surtout les généalogies réelles et prochaines sont » beaucoup moins sûres. » Ce qu'on voudrait surtout déterminer, à propos de chaque fabliau, sa source immédiate, nous échappe ordinairement. Tous ceux qui savent ce que les recherches de littérature comparée exigent d'études, de rapprochements et surtout de développements, conviendront sans doute avec M. de M. que de telles recherches ne sont pas l'accompagnement nécessaire d'une édition de nos fabliaux, et ne peuvent au contraire que gagner à être présentées à part.

Mais, de ce qu'un certain genre de commentaire n'eût pas été ici à sa vraie place, est-ce à dire que l'éditeur devait publier les vingt-neuf fabliaux que contient ce volume sans une seule note, sans aucune autre indication que celle du ms. où se trouve le texte édité ? Pour ma part, je ne le crois pas, et il me

semble que la valeur des précédentes publications de M. de M. tient précisément à ce qu'un système tout différent y a été mis en œuvre. Laissant de côté les recherches de littérature comparée, auxquelles les fabliaux fournissent une matière par trop étendue, l'éditeur aurait dû traiter, au moins en quelques mots, les questions que soulève non pas le sujet de chaque fabliau, mais sa composition même : sa date, par exemple, son auteur, son lieu d'origine, sa forme. Dans le fabliau de *la Dent* sont nommés un certain nombre de personnages normands de la fin du XIIe siècle ou du commencement du XIIIe. Si ces noms s'étaient rencontrés dans *Jean de Paris* ou dans Rabelais, ou dans quelqu'un des neuf volumes de poésies françaises que M. de M. a publiés dans la Bibliothèque elzévirienne, il eût cherché à les déterminer, et il y serait parvenu. De même, pourquoi les noms de lieux mentionnés çà et là dans les fabliaux ne sont-ils pas identifiés en note? Tout renseignement bibliographique fait défaut. Je crois bien que tous les fabliaux réunis dans ce volume font partie du recueil de Barbazan, revu par Méon (sauf le n° I, les *Deus bordeors ribaus*, publié d'abord par Roquefort, puis par Crapelet), mais rien ne l'indique. Il n'en coûtait pourtant pas beaucoup d'ajouter à l'indication du ms. celle du tome et de la page de l'édition précédente. Cette mention eût permis de distinguer de prime abord les fabliaux inédits de ceux publiés, et elle eût été d'autant plus à sa place que les textes donnés par M. de M. ne sont guère que la reproduction un peu améliorée de ceux qu'avaient établis ses devanciers.

Parlons des textes. Dans son Avant-propos (p. xvi), M. de M. s'exprime ainsi : « le premier volume n'a pas de variantes *parce que les pièces qui y sont* » *contenues ne se trouvent que dans un seul manuscrit;* dans les suivants, selon que » les fabliaux se trouveront dans deux ou trois, ce qui n'est pas fréquent, les » variantes seront réunies à la fin du volume. » Lorsque M. de M. a écrit ces lignes, il avait oublié que les pièces IV et XXII de ce premier volume sont indiquées par lui comme se trouvant dans deux mss., et cependant il ne nous communique aucune variante. Il se borne, ou bien peu s'en faut, à reproduire le texte de Méon. On va voir qu'en l'un des deux cas au moins, en ce qui concerne le fabliau de Gombert, ce texte est fondé sur le moins bon de ces deux mss. Voici, d'après chaque ms., le début du fabliau :

Fr. 837 fol. 210 *c*.	Fr. 2168 fol. 240 *d*.
En cest autre fablel parole	En cest autre fablel parole
De .ij. clers qui vienent d'escole.	De .ij. clers qui vinrent d'escole.
Despendu orent leur avoir	S'orent despendu lor avoir
En folie plus qu'en savoir.	4 Et en folie et en savoir.
Ostel quistrent chiés un vilain;	Ostel prisent chiés .j. vilain
De sa fame, dame Guilain,	Et sa fame dame Gilain.
Fu l'uns des clers, lués que la vint,	Et li uns des clers, quant il vint,
Si fols que amer li couvint;	8 Sa fame a amer li convint;
Mes ne set comment s'i acointe,	Mais ne sot comment s'i acointe,
Quar la dame est mingnote et cointe :	Car la dame ert mignote et cointe :
Les iex ot vairs comme cristal.	S'ot vairs les iex com un cristal.
Toute nuit l'esgarde a estal	12 Toute jour l'esgarde a estal
Li clers, si qu'a paine se cille,	Li clers, que s'en merveille cille,

Et li autres ama sa fille,
Qui ades i avoit ses iex.
Cil mist encor s'entente miex,
Quar sa fille est et cointe et bele,
Et je di qu'amor de pucele,
Quant li cuers i est ententiex,
Est sor toute autre rien gentiex,
Comme li ostors au terçuel.

Et li autres ama sa fille
Si qu'ades i tenoit ses iex.
16 Cil mist s'entente encore miex,
Car la fille ert et jovene et bele,
Et je di qu'amours de pucele,
Quant fins cuors i est ententieus,
20 Seur toutes amors est gentieus
Com est li faucons au terchuel.

Il n'est personne ayant une certaine connaissance de l'ancien français et quelque habitude de la critique des textes, qui ne reconnaisse la supériorité des leçons du ms. 2168. Au v. 2 *vinrent* est meilleur que *viennent;* le v. 4 du ms. 837 a tout l'air d'être la correction d'un copiste facétieux qui avait sous les yeux la leçon du ms. 2168. La construction des vers 5-8 est embarrassée dans 837. Aux v. 10 et 17 le ms. 837, en remplaçant l'imparfait *ert* par le présent *est*, a commis une faute qui est fréquente dans les copies faites à une époque où cette forme de l'imparfait d'*être* tombait en désuétude. On pourra continuer la comparaison à l'aide de l'édition de ce même fabliau que la *Chaucer Society* a publiée peu de mois avant le temps où paraissait l'édition de M. de Montaiglon [1]. Barbazan (édition de 1756, II, 115 ss.) ne paraît avoir connu que la leçon du ms. 837; Méon a introduit dans le texte de son devancier un petit nombre de variantes empruntées au ms. 2168; la seule qu'il ait admise dans le pussage ci-dessous rapporté est *jour* au lieu de *nuit*, v. 12. M. de M. s'est borné à suivre Méon. En vérité, lorsque M. de M. dit, en terminant son avant-propos : « Je » me borne à donner *aussi bien que je le pourrai* l'édition collective des textes, » il se fait tort à lui-même. M. de M. peut et doit faire beaucoup mieux.

La comparaison des deux textes mis en regard à la page précédente ne montre pas seulement que l'édition du fabliau de Gombert est à refaire entièrement à l'aide du ms. 2168, elle nous fournit du même coup la preuve que le ms. 837 est souvent fautif, ce qui d'ailleurs est évident par soi. Or, comme ce ms. est celui qui a fourni le texte de la plupart des fabliaux contenus dans ce premier volume, on comprend que la critique avait de nombreuses occasions de s'exercer. Cependant M. de M. a rarement tenté de corriger les mauvaises leçons de ses mss., et lorsqu'il l'a fait, avec plus ou moins de bonheur comme nous verrons plus loin, il n'a pas soin d'en avertir le lecteur, puisque le volume ne contient pas une seule note. Des passages complètement inintelligibles sont imprimés sans qu'un mot ou qu'un signe quelconque nous signale la corruption du texte. A d'autres endroits [2] il y a d'évidentes lacunes dont le lecteur n'est pas averti. Tout cela pouvait passer du temps où, comme l'a dit M. Littré, on croyait que

1. *Originals and Analogues of some of Chaucer's Canterbury Tales*. London, Trübner, 1872, p. 87 ss. Cette édition ne présente point un texte critique, mais elle en donne à peu près les éléments. Elle reproduit le ms. 837 et donne avec assez d'exactitude les variantes du ms. 2168.

2. Par exemple entre les vers 33 et 34 du *Sot Chevalier*. Ces deux vers se terminent par le même mot, ce qui indique à tout le moins une faute sinon un bourdon, mais le sens général montre qu'il s'est produit à cet endroit un bourdon.

nulle règle ne présidait à nos vieilles écritures, « et que là où l'on n'y entendait » rien, elles ne valaient pas moins que là où l'on y entendait quelque chose[1]; » mais M. de M. sait bien que de nos jours on est plus sévère, et que la critique a décidément pris possession du domaine de la philologie romane.

Si M. de M. avait entrepris de publier un texte critique des fabliaux, je pourrais m'essayer à mon tour sur les passages qui me paraîtraient être restés en souffrance, mais dans l'état actuel des choses il n'est guère à propos de faire dans ce compte rendu ce qui n'a pas été seulement commencé dans l'édition. Je veux seulement appeler l'attention de M. de M. sur quelques fautes que j'ai remarquées çà et là, et qui ne sont pas attribuables à l'incorrection des mss. Ces fautes sont la plupart du temps celles des précédents éditeurs, dont M. de M. a amélioré le travail, mais pas autant qu'il le fallait. Prenons la pièce I, dont le titre est dans le ms. de Saint-Germain-des-Prés, *Des .ij. bordeors ribaus* (M. de M. écrit *Des deux;* il eût mieux valu écrire *deus*). Cette pièce, comme je l'ai dit plus haut, se trouve encore encore dans le ms. 837, où elle a pour titre *de la Jengle au ribaut;* ce ms. n'ayant pas été utilisé par M. de M., son édition ne peut avoir qu'une valeur tout à fait provisoire, mais même comme reproduction du ms. de Saint-Germain elle laisse à désirer, quoique M. de M. ait corrigé bon nombre des fautes de lecture commises par Robert, le précédent éditeur[2]. V. 20-23 :

Or deüsses en garnison
Avoir .ij, porpoinz endossez,
Ou a un *cureur* de fossez
Deüsses porter une hote.

Cureur est une correction et une des plus mauvaises qui se puissent imaginer; si ce mot avait existé au XIIIe s., ce dont nous n'avons aucune preuve (voir Littré), il aurait formé trois syllabes (*curatorem*) et conséquemment le vers serait faux. Robert, lisant sans comprendre, a écrit *ou a une* VEURE, il suffit de lire *ou a une* UEVRE pour avoir un sens excellent[3]. — V. 24 : *Tant que d'*AMONE *povre cote.* Qu'est-ce que d'*amone?* Une faute de Robert: ms. *d'aucune*[4].—V. 30-31: *Jamais a nul jor robe nueve* || N'A U, *pour chose que il die.* C'est un fait élémentaire qu'au XIIIe siècle le participe du verbe avoir est *eü* de deux syllabes; *u* est impossible. Robert, plus exact, a imprimé *N'a ū;* cela n'a pas de sens, mais au moins nous sommes prévenu qu'il y a dans le ms. un signe d'abréviation. Le ms. 837 a *N'aura.* — V. 35, ms.: *De quant* QUE *chaitis doit avoir;* je ne conçois pas pourquoi Robert et M. de M. impriment *de quant* TEL. — V. 53, ms : *respondre,* les deux éditeurs *repondre.* — V. 63, ms. : *Quant ge sui a cort* OU *a feste,* les deux éditeurs ET *a f.* — V. 72, ms.: *Si sai de* GARNIER *d'Avignon,* les deux éditeurs *Garin.* Cette faute devait d'autant plus être évitée que les poèmes auxquels il est ici

1. *Études sur la langue française*, I, 217.
2. Robert a publié cette pièce avec trois autres tirées du même ms. dans ses *Fabliaux inédits*, 1834. Il ignorait qu'elle avait déjà été publiée par Roquefort, *État de la poésie*, etc., p.
3. Dans le ms. 837 (fol. 213 *c*) : *ou a une oevre.*
4. Exactement *daucgne*, mais il y a bien lisiblement *daucune* dans 837.

fait allusion (*Aie d'Avignon* et *Garnier de Nanteuil*) sont publiés dans une collection à laquelle M. de M. a collaboré. — V. 86, ms. *Et de Queu*, les deux éditeurs *Quex*. Si même il y avait eu *Quex* dans le ms., il aurait fallu rétablir *Queu*. — 113, ms. : *Mais a nultens*, Robert *Mais a nuz teus*, M. de M. *Mais a nus tens*. — 135, ms. : *granz*, les deux éditeurs *grantz*. — 136, ms. : *fox*, les deux éditeurs *fax*. — 137, ms. : *Tu ne* SEZ *pas*, les deux éditeurs SAI; c'est une grosse faute. — 138, ms. : *toz les bons borgois*, les deux éditeurs *force bons b*. Pourquoi ce changement? — V. 156, ms. : *Ainc mais par la croiz d'un* VOTON, Robert *voutost*, M. de M. *d'un bouton*, avec raison, peut-être[1], mais il eût été à propos de faire connaître la leçon du ms. — V. 175, ms. : POR *notre honte*, les deux éditeurs *par*.

Je ne veux pas poursuivre plus loin l'examen du texte de ce fabliau. Je me bornerai maintenant à signaler à M. de M. quelques remarques faites au courant d'une rapide lecture qui ne s'est pas étendue à tout le volume. P. 152, pourquoi M. de M. imprime-t-il à plusieurs reprises *d'el? Del* est pour *de le*, et l'apostrophe, si on veut l'employer, ce qui est ici bien inutile, devrait prendre place après la lettre *l* (*de l'*). — P. 222, je lis :

Si l'enmena dedenz la chambre
Qui toute estoit celée *à l'ambre*.

Cela n'a aucun sens; lisez : *a lambre*, c'est-à-dire « voûtée à lambris »; pour le sens de *celer*, voy. Du Cange, au mot *celare*. — P. 191, 193, 195 et ailleurs, M. de M. imprime *fuir*, *fui*, sans tréma. Cependant il imprime ailleurs *oï*, *oïr*. Il faut être conséquent. — P. 179, v. 33, l'expression *de lui parler* m'étonnait, j'ai vérifié qu'il y a dans le ms. *d'a lui*. — Même page, v. 41, il faut ponctuer *Diex*, *pensa s'il*,... — P. 234, v. 272, le participe *aimée* est impossible, il faut *amée*. — P. 325, v. 213, il faut *em portoit* en deux mots. — Le système d'accentuation suivi par M. de M. n'est nullement scientifique : il accentue à la moderne, ainsi *fève*, *sève* (p. 232), *père*, passim, etc. Il est pourtant certain que dans ces mots la prononciation *è* n'est pas ancienne; partout où un *e* répond à un *a* du latin, on prononçait *é*. Il eût mieux valu s'abstenir de tout signe d'accentuation dans les cas qui ne sont pas absolument sûrs. C'est le système qu'a suivi M. Guessard dans les *Anciens poètes de la France*, et c'est un système prudent.

Je ne crois pas utile de pousser plus loin cet examen. J'en ai dit assez pour montrer que ce premier volume est loin de répondre aux exigences de la science actuelle, et à ce qu'on peut attendre de l'éditeur lui-même qui a fait amplement ses preuves en d'autres occasions. Le travail est mal commencé, et il n'est guère possible que M. de M. le poursuive d'après un système sensiblement différent de celui qu'il a adopté pour le premier volume. Mais pourtant, sans changer absolument de plan, il pourra et devra apporter de notables améliorations aux volumes à venir. Il peut collationner avec plus d'exactitude ses mss.; il peut tirer de leur comparaison des textes plus critiques. Il pourrait de toute façon se

1. Cependant il y a *de voton* dans 837.

donner plus de peine. Comme l'a dit avec raison M. Littré : « ou ne publiez » pas, si ce sont des compositions sans valeur et sans intérêt; ou, si vous » les publiez, mettez-les dans l'état où elles puissent le mieux servir à l'histoire » des lettres, à l'érudition, à la langue[1]. » Ces fabliaux, pour ne citer qu'une des faces de l'intérêt qu'ils présentent, sont pleins de mots de l'usage vulgaire que nous rencontrons guère ailleurs. Il y en a dans ce premier volume plus de vingt que je ne saurais expliquer; M. de M. les entend-il? Qu'il les entende ou non, il est de son devoir de les insérer dans un glossaire qui sera la conclusion naturelle de sa publication. J'insiste beaucoup pour que ce glossaire, dont M. de M. ne parle pas, nous soit donné. Il ne faut pas rester au-dessous de Barbazan et de Méon, qui ont joint à chacun de leurs volumes un glossaire tel qu'on pouvait le faire de leur temps.

Je voudrais aussi que M. de M. prît la peine de disposer de cinq en cinq ou de quatre en quatre les n^os^ des vers. C'est ne rien faire que de placer, à la façon de la *Bibliothèque elzévirienne*, les n^os^ des vers au haut de chaque page. Dans la *Bibliothèque elzévirienne*, la justification étroite des pages ne permettait guère de faire autrement (à moins de placer les n^os^ à droite, ce qui, j'en conviens, n'est pas élégant), mais ici la justification permet parfaitement d'aligner les n^os^ à gauche. Que M. de M. suive ce système dans les prochains volumes, et il épargnera à ses lecteurs bien des mouvements d'impatience.

Nous espérons que dans les prochains volumes de ce recueil, M. de Montaiglon s'écartera autant que possible de la manière trop facile adoptée dans celui dont nous venons de rendre compte; nous croyons aussi qu'il lui serait facile de remédier dans une certaine mesure aux défauts que nous avons signalés, en faisant imprimer une feuille de notes, si l'on veut d'*Additions et corrections*, qui se joindrait au premier volume.

P. M.

---

23. — **Clementis Papae VIII Decretales** quae vulgo nuncupantur *liber septimus Decretalium Clementis VIII* primum edidit, annotatione critica et historica instruxit constitutionibus recentioribus sub titulis competentibus insertis auxit Franciscus SENTIS. Friburgi Brisgoviae, Sumtibus Herder, 1870. In-8°, xxiij-194 p.

Le *Corpus juris canonici* est formé, comme chacun sait, de plusieurs couches successives : les trois textes les plus anciens sont le Décret de Gratien (XIIe siècle), les Décrétales de Grégoire IX (XIIIe siècle), divisées en cinq livres, le sixième livre des Décrétales, appelé vulgairement *le Sexte* et divisé lui-même en cinq livres (1298). Ajoutez à cette énumération les Clémentines, les Extravagantes de Jean XXII et les Extravagantes communes, et vous aurez le résumé du recueil tel qu'il se présente aujourd'hui à nous. Il eût été naturel d'appeler *Septimus liber Decretalium* la collection des Clémentines qui fait suite au *Sexte* : on trouve, en effet, cette appellation, mais elle n'a pas prévalu : les diverses collections

---

1. *Études*, etc., II, 212.

postérieures au *Sexte* ne se relient donc point, par leurs titres, ni à ce sixième livre, ni aux cinq livres de Décrétales publiées sous Grégoire IX.

La pensée de compléter le *Corpus juris* et de le mettre au courant des modifications subies par la discipline ecclésiastique date de loin : au XVIe siècle, un particulier, Pierre Matthieu, historien, poète et canoniste, édita dans cette vue une collection connue sous le titre de *Septimus liber Decretalium* et rattachée ainsi, par cette dénomination, au *Sexte* de Boniface VIII. Vers le même temps, plusieurs papes firent entreprendre, de leur côté, un travail qui devait compléter le *Corpus juris;* Grégoire XIII, Sixte Quint, Clément VIII y donnèrent leurs soins : une collection de Décrétales longuement mûrie et corrigée parut enfin, ou pour mieux dire fut livrée à l'impression et tirée à très-petit nombre, mais, à vrai dire, ne fut jamais publiée. Ce recueil dont Doujat ne faisait que soupçonner l'existence porte la date de 1598 et est intitulé : *Sanctissimi Domini D. Clementis Papae VIII Decretales* (Romæ, ex typographia Cameræ Apostolicæ). On l'a souvent appelé comme le livre de Pierre Matthieu *Liber septimus Decretalium*. Quelques érudits ont pu consulter à Rome ce précieux ouvrage : plus d'un l'a cité; Rosshirt en a publié les rubriques; M. Fr. Sentis en réédite aujourd'hui le texte; c'est une insigne rareté bibliographique qui est mise par lui à la portée de tous.

Cette publication est le fait d'un canoniste, non pas d'un bibliophile; et c'est aux canonistes qu'elle est destinée. M. Sentis a donc pu prendre ici quelques libertés qu'en d'autres circonstances on lui reprocherait à bon droit. Il n'a pas publié tel quel le volume imprimé à Rome en 1598; il s'est permis (et il a soin de nous en avertir dans sa préface), il s'est permis d'abréger, de résumer un grand nombre de textes tombés en désuétude ou trop connus pour qu'il soit utile de les rééditer (par exemple, de nombreux décrets du Concile de Trente). Malheureusement, M. S. est allé très-loin dans cette voie et il a ainsi enlevé à son livre le caractère historique qui en eût fait le prix; je sais qu'il a corrigé, en partie, ces éliminations par trop fréquentes, en indiquant au bas de la page la collection générale où se trouve le texte qu'il supprime. Mais alors à quoi bon éditer le *Liber septimus Decretalium?* Cet ouvrage ne renferme aucune décision jusqu'à ce jour inconnue; mais il nous offre groupés dans un ordre systématique des textes intéressants qu'il eût été commode de trouver à leur place plutôt que d'aller les chercher dans les grandes collections auxquelles on nous renvoie.

M. S. a essayé de souder aux diverses parties du *Liber septimus Decretalium* un complément qui est son œuvre propre et qui conduit le lecteur de l'année 1594 à l'an de grâce 1870 ou environ. Cette continuation laisse elle-même beaucoup à désirer; pour atteindre son but, c'est-à-dire pour faire de son livre un *compendium*[1] de la discipline ecclésiastique moderne, M. S. devait, ce semble,

1. La forme sous laquelle M. S. nous présente ce *Compendium* a été prohibée par Grégoire IX (Cocquelines, *Bull. ampl. coll.*, t. III, 1740, p. 284); mais M. S. considère sans doute cette prohibition comme abrogée : il aurait pu s'expliquer à ce sujet.

reproduire toutes les décisions disciplinaires qui déjà ont été recueillies dans des ouvrages courants, dans des manuels : telle est la tâche *minima* qui s'imposait à l'auteur. Malheureusement ce programme n'a pas été rempli; voici quelques exemples des lacunes auxquelles je fais allusion. Sur l'usure, je cherche vainement une résolution de la Congrégation du Saint-Office du 31 août 1831; sur le mariage, je ne trouve pas le bref de Pie VII à Ch. de Dalberg, archevêque de Mayence, du 8 octobre 1803; sur le baptême des enfants juifs, je remarque l'absence d'une décision de Benoît XIV du 28 février 1747, etc., etc. Quant aux textes que M. S. abrége au lieu de les publier *in extenso*, inutile de donner des exemples : il suffit d'ouvrir son livre.

Je termine en signalant à l'attention des lecteurs l'historique vraiment neuf que M. Sentis a tracé du *Liber septimus Decretalium*. Ayant pu mettre à profit les notes manuscrites de deux exemplaires des bibliothèques de Rome, il explique très-heureusement dans la préface comment l'édition de 1598 est demeurée une véritable curiosité bibliographique. Cette édition ou plutôt ce tirage n'était pas destiné au public, mais aux personnes chargées de la rédaction et de la révision de l'œuvre, œuvre qui, en fin de compte, ne reçut jamais l'approbation du Souverain-Pontife, et, à vrai dire, demeura à l'état de projet.

Dans cette introduction, M. S. n'a pas jugé à propos de mentionner le *Liber septimus Decretalium* de Pierre Matthieu : c'est une omission regrettable. Le lecteur attend quelques renseignements sur un ouvrage qui est connu sous un titre presque identique à celui du *Liber septimus Decretalium Clementis VIII*. Son attente est trompée.

Malgré ses imperfections, le volume que nous venons d'analyser a sa place marquée dans les bibliothèques canoniques dignes de ce nom : vu ses origines historiques, il est désormais le complément indispensable de tout exemplaire du *Corpus juris Canonici*.

P. V.

---

24. — **Kinder- und Hausmærchen aus der Schweiz.** Gesammelt und herausgegeben von Otto SUTERMEISTER. Zweite vermehrte Auflage. Aarau, Sauerlænder, 1873. In-12, XV-241 p. — Prix : 4 fr. 50.

Les collections provinciales de contes d'enfants sont nombreuses en Allemagne; autour du grand recueil des frères Grimm, qui restera, non-seulement pour les Allemands, mais pour tous les peuples, le monument le plus complet et le plus beau de cette littérature aussi charmante pour le poète qu'intéressante pour le savant, se sont groupés des recueils secondaires, qui ne sont pas loin aujourd'hui de comprendre toutes les provinces proprement allemandes. Les Scandinaves ont suivi les Allemands dans cette belle voie avec un zèle et un succès tout particuliers; les Hollandais ont moins fait pour leurs contes, les Anglais n'ont presque rien fait du tout, et il semble qu'ils n'en possèdent plus que de rares débris. Parmi les nations romanes, sans parler des recueils anciens et célèbres de contes italiens et français, c'est l'Espagne qui, dans ce siècle, nous a la première donné quelques contes vraiment populaires: ceux qu'a publiés Fernan Caballero appartiennent à l'Andalousie; un recueil de *rondallas* catalanes est

en cours de publication. L'Italie promet, dans une grande collection entreprise par nos deux savants collaborateurs MM. Comparetti et d'Ancona, des contes aussi bien que des chansons; MM. Imbriani et de Gubernatis en ont publié d'intéressants, et le laborieux M. Pitré, de Palerme, que nos lecteurs connaissent bien, vient de mettre au jour le spécimen d'un recueil qui promet d'être fort curieux; la Sicile avait déjà fourni à Mlle Laura Gonzenbach deux volumes de contes publiés par elle en allemand. En France, à part quelques récits disséminés çà et là, on ne peut citer encore que le recueil de M. Bladé dont nous avons autrefois rendu compte, et qui sera bientôt suivi, nous l'espérons, d'une nouvelle collection depuis longtemps préparée par le même auteur. Les Roumains ont des contes qui jusqu'à présent ne paraissent avoir été publiés qu'en allemand, principalement par Albert Schott. Nous ne rattachons qu'indirectement à la France les contes bretons dus à M. Luzel, de même que les contes irlandais publiés çà et là et la magnifique collection de contes des Highlands donnée par Campbell ne doivent que géographiquement être rapportés à l'Angleterre. Les pays slaves ont été des premiers à suivre l'impulsion donnée par les Grimm; plusieurs de leurs recueils, et notamment celui d'Afanasieff pour la Russie, se placent à côté des *Kindermærchen* ou des *Folke-Eventyr* d'Asbjörnsen et Moe. C'est en allemand qu'a été publié le plus important recueil de contes grecs (et albanais), celui de Hahn; mais les Grecs se sont mis eux-mêmes à la tâche : nous avons parlé ici des *Kypriaka* de M. Sakellarios. Les Magyars possèdent des recueils qui malheureusement sont loin d'être tous traduits. La *Revue* a fait connaître à ses lecteurs les contes esthoniens traduits par M. Kreutzwald, et nous parlerons prochainement d'un intéressant recueil lapon.

Cet aperçu rapide sur l'état actuel de l'exploitation, en Europe, de la mine attaquée il y a soixante ans, est une digression que nous pardonneront nos lecteurs. Nous avons voulu simplement annoncer à ceux d'entre eux qui s'occupent de littérature populaire le recueil de M. Sutermeister, qui pourrait facilement passer inaperçu et qui mérite d'être réuni aux bonnes collections du même genre. La Suisse n'avait pas encore de collection propre, bien qu'elle eût fourni plusieurs contes, — et des meilleurs, — au recueil des Grimm. M. S. a heureusement comblé cette lacune pour la Suisse allemande, soit en reprenant, partout où on en avait déjà publié, des contes recueillis en Suisse, soit en puisant lui-même dans la tradition orale. Son recueil contient 63 contes; la forme nous en a généralement paru bonne et réellement populaire. Les contes eux-mêmes, sauf quelques-uns (et ceux-là d'ordinaire déjà connus), sont faibles. Il est visible, si on compare ce recueil à celui des Grimm, que depuis le commencement du siècle ces vieux récits perdent chaque jour, dans la mémoire du peuple, de leur fraîcheur, de leur originalité, de leur saveur propre, en un mot de leur vitalité. Il n'en est que plus urgent de les rassembler avant qu'ils soient tout à fait effacés. — M. S. a joint à sa collection des notes et rapprochements souvent intéressants et très-sobres, plus un petit vocabulaire pour les contes nombreux écrits en patois. — Puisse son exemple susciter un semblable recueil pour la partie romane de la Suisse!

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Bulletin de la Société archéologique et historique de la Charente. 4e série. T. 7. In-8°, xlix-535 p. et 15 pl. Angoulême (lib. Nadaud). 10 fr.

Canat de Chisy (M.). Note sur deux inscriptions romanes mentionnant des architectes de l'église abbatiale de Tournus. In-8°, 11 p. fig. Caen (lib. Leblanc-Hardel).

Charles Baudelaire. Souvenirs, correspondances, bibliographie, suivie de pièces inédites. In-8°, 212 p. Paris (lib. Pincebourde).

Clercq (de). Recueil des traités de la France. T. X. 1867-1872. In-8°, xij-613 p. Paris (lib. Amyot). 15 fr.

Coffinet. Inscriptions dans l'église de St.-Louis-des-Français à Rome. In-8°, 19 p. Troyes (imp. Dufour-Bouquot).

Demmin (A.). Histoire de la Céramique en planches phototypiques inaltérables avec texte explicatif. Liv. 56 à 62. In-f°, 8 p. et 14 pl. Paris (lib. J. Renouard).

Euripides. With an english commentary by F. A. Paley. Vof. I. 2d ed. In-8°, cart. 950 p. London (Whittaker) 20 fr.

Frœhner (W.). Le Crocodile de Nîmes. In-8°, 17 p. Paris (lib. Baur et Detaille).

Lecocq (G.). Célébration de la paix des Pyrénées à Saint-Quentin (février 1660), publiée d'après les archives municipales avec préface et notes. Petit in-8°, 39 p. St.-Quentin (lib. Trinqueneaux-Devienne).

Mantel (A.). Archives de Montpellier. III. L'inventaire des archives de la commune, clôture. In-8°, 34 p. Paris (Franck).

Martineau (M.). La philosophie positive d'Auguste Comte condensée. Traduction française. T. I. 4e, 5e et 6e fascicule. In-8°, 261-510 p. Paris (lib. Marpon). Chaque fascicule. 1 fr. 50

Marty-Leveaux (C.). De l'enseignement de notre langue. Pet. in-8°, 123 p. Paris (lib. Lemerre). 2 fr.

Monluc. Commentaires et lettres de Blaise de. Edition revue sur les manuscrits et publiée avec les variantes pour la Société de l'histoire de France, par A. de Ruble. T. 5 et dernier. In-8°, xxj-452 p. Paris (Renouard). 9 fr.

Musée des Archives de l'empire. 42e à 44e livraisons (fin). In-4° à 2 col. 769-812 p. Paris (lib. Plon). La livraison. 1 fr.

Négociations diplomatiques de la France avec la Toscane, recueillies par G. Canestrini et publiées par A. Desjardins. T. 4. In-4°, 896 p. Paris (lib. F. Didot).

Pange (Œuvres de Fr. de). (1789-1796); recueillies et publiées avec une étude sur sa vie et ses œuvres, des notes et une table analytique, par E. Becq de Fouquières. In-18 jésus, lxvij-282 p. Paris (Charpentier et Ce). 3 fr. 50

Paris (P.). Les romans de la Table Ronde mis en nouveau langage, et accompagnés de recherches sur l'origine et le caractère de ces grandes compositions. T. III. Lancelot du Lac. In-18 jésus, 391 p. Paris (lib. Techener). 6 fr.

Phillips (G.). A commentary on the psalms designed Chiefly for the use of hebrew Student and of Clergymen. 2 vol. in-8°, cart. 870 p. London (Williams et N.). 26 fr. 25

Port (C.). Les artistes-peintres angevins, d'après les archives angevines. In-8°, 79 p. Paris (Imp. Nationale).

Potiquet (A.). L'Institut national de France, ses diverses organisations, ses membres, ses associés et ses correspondants. In-8°, xx-474 p. Paris (Didier et Ce). 8 fr.

Rodrigues (H.). Saint Pierre. In-8°, xxxvij-370 p. Paris (lib. M. Lévy frères). 5 fr.

Wickham (H. A). Rough notes of a journey through the Wilderness from Trinidad to Para, Brazil by way of the great cataract of the Orinoco, Atabapo and Rio Negro. With illustrations. In-8°, cart. 302 p. London (Cartes). 18 fr. 75

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 5 — 1er Février — 1873

Sommaire : 25. Sa'adî, *Gulistân*, p. p. Platts. — 26. Egli, Noms géographiques. — 27. Eucken, la Méthode scientifique d'Aristote. — 28. Droysen, Gustave-Adolphe. — 29. Grün, la Civilisation au quinzième siècle.

25. — **The Gulistân** of schaikh Muslihu 'd dîn Sa'dî of Shîrâz : a new edition, carefully collated with original mss., with a full vocabulary. By John Platts, one of H. M.'s inspectors of schools in the central provinces of India. London, W. H. Allen and Co. 1872. vij-126-172 p. — Prix : 16 fr. 50.

Le Gulistân, ou Parterre de roses, chef-d'œuvre de la littérature persane, est, on le sait, un recueil d'anecdotes morales et philosophiques, entremêlées de charmants vers et de bons mots. L'immense réputation de cet ouvrage, dont il existe plusieurs versions en latin, en français, en allemand et en anglais, nous dispensera de nous étendre plus longuement sur son contenu et d'en apprécier les beautés. Quant aux éditions qui en ont été données, depuis le XVIIe siècle, il faudrait une monographie pour les énumérer.

Une des causes principales qui ont amené les orientalistes à reproduire si souvent le Gulistân est la grande divergence des leçons que présentent les manuscrits apportés en Europe, les éditions lithographiées en Perse et dans l'Inde et celles qui ont été imprimées à Constantinople et à Boulâq. En Perse, il n'est pas un homme lettré qui n'ait en sa possession au moins un manuscrit des œuvres complètes de Sa'adî et qui ne sache par cœur des fragments ou la totalité du Gulistân. Les copistes ont souvent dû le transcrire de mémoire et l'on comprend avec quelle facilité les erreurs de toute nature se sont glissées dans le texte primitif. Après la mort de Sa'adî, on avait attaché l'exemplaire autographe de ses œuvres à son tombeau. Un certain laps de temps écoulé, cet exemplaire, feuilleté par des milliers de mains, tombait en poussière : il fallut le remplacer, et, chaque fois que les circonstances l'exigèrent, on usa de ce procédé. Il s'ensuit qu'aujourd'hui l'exemplaire du tombeau de Sa'adî ne doit guère surpasser en correction et en pureté tout autre manuscrit.

Cependant, M. Sprenger découvrit au Bengale et publia, en 1851, un manuscrit qui avait été copié pour l'empereur Aurengzeb sur un exemplaire du célèbre calligraphe Imâd, transcrit d'après l'autographe de l'auteur [1]. Il est donc permis de regarder cette édition comme la meilleure, et c'est pourquoi toutes les éditions subséquentes n'en sont, pour ainsi dire, que la reproduction.

Une des plus récentes est celle de Francis Johnson. Elle a paru en 1863,

1. Cf. *Le Gulistan*, etc., traduit par Ch. Defrémery, p. xliv et suiv.

accompagnée d'un excellent vocabulaire et pourvue de deux appendices qui contiennent la traduction littérale de tous les passages arabes du Gulistân et l'indication des mètres de tous les vers du premier livre. M. Johnson a suivi principalement le texte de Sprenger et mis à profit dans son vocabulaire les notes savantes qui enrichissent la traduction de M. Defrémery. Cette édition est très-recommandable.

En voyant annoncée la nouvelle édition de M. Platts, nous avions cru qu'il s'agissait d'un travail de restitution du texte primitif. Nous pensions, au moins, que M. P. avait voulu réaliser quelque importante amélioration des travaux de ses devanciers. Notre espoir a été déçu. M. P. avertit bien, dans son titre et dans sa préface, qu'il a comparé les textes de Gentius, Gladwin, Semelet, Sprenger et Johnson, avec un grand nombre d'anciens et précieux manuscrits; mais, outre qu'il ne nous donne aucun moyen de contrôler cette assertion, puisqu'il ne décrit pas ses manuscrits et n'en relève point les variantes, son édition offre une si surprenante ressemblance avec celle de M. Johnson qu'on est tenté de croire qu'il lui a tout emprunté. M. P. aurait pu conserver les appendices de l'édition Johnson; il les a supprimés [1]. Il aurait pu ajouter en marge du texte l'indication des mètres, ce qui manque dans toutes les éditions [2]; il ne l'a point fait. La seule innovation (?) qui lui appartienne est l'emploi *plus* fréquent des signes de ponctuation. Cet emploi est souvent par *trop* fréquent; le texte est surchargé de signes de tout genre qui, en maint endroit, nous ont semblé véritablement superflus.

M. P. a toujours marqué l'*izâfet*: rien de mieux; mais pourquoi, si M. P. avait tant à cœur de faciliter la tâche aux étudiants, n'a-t-il pas songé à distinguer dans les vers l'*izâfet* long de l'*izâfet* bref, comme l'a fait Brockhaus pour le diwân de Hâfiz?

M. P. nous dit avoir soigneusement vocalisé les mots douteux. Mais il a commis parfois de singulières méprises; par exemple, celle de confondre *schâhid*, témoin, avec *schâhad*, amant, amante, et de vocaliser constamment *schâhid*.

L'éditeur ne paraît pas, non plus, avoir toujours scandé les vers. Ainsi, p. 3, l. 9, il marque le mot *gham* d'un *taschdîd;* c'est une faute contre la mesure. Le vers est un *hazadj* et il faut le scander comme il suit :

Tschè gham dîwâr-i ommat râ, etc.

∪ – – –|∪ – – –

A la page 7, 4 lignes avant la fin, 1er hémistiche, il fallait écrire *khâmouschî*, sans *wâw*, pour le mètre, et non *khâmoûschî*, car le mètre est un *modjtass* et doit se scander ainsi :

Agar tschè pîsch(i) kharadmand(i) khâmouschî adabast.

∪ – ∪ –|∪ ∪ – –|∪ – ∪ –|∪ ∪ –

1. A la vérité, il a fait entrer dans le vocabulaire la traduction des passages arabes.
2. Pour *tous* les vers, du moins.

M. Johnson a, il est vrai, reçu *khâmoûschî* dans son texte; mais la correction était évidente, et si M. P. avait consulté l'édition de Lucknow, il y aurait trouvé la bonne leçon.

Dans le chapitre 3, onzième historiette (douzième de l'éd. Johnson), le *Qit'ah* étant sur le mètre *modjtass*, on ne peut conserver le dernier hémistiche :

Foroû nè bandad kârî koschâdeh pîschânî,

qui cependant a été admis dans toutes les éditions. Cet hémistiche, outre la difficulté métrique, en présente une autre dans le verbe *foroû bastan* qui signifie *lier* et non pas *être lié*, *être empêché*, comme on a été forcé de l'interpréter pour obtenir un sens convenable. L'édition de Lucknow qui, elle aussi, a adopté la leçon donnée ci-dessus fournit en marge la variante excellente :

Ki kâr(i) basteh nè mânad koschâdeh pîschânî

∪ – ∪ – | ∪ ∪ – – | ∪ – ∪ – | – –

qui satisfait, à la fois, aux exigences de la mesure et du sens [1].

On peut juger d'après ces exemples, qu'il eût été facile de multiplier, combien l'édition nouvelle est défectueuse.

Il était permis de supposer que M. P. aurait corrigé les quelques erreurs typographiques de l'édition Johnson. Loin de là, son texte en fourmille : il n'est, pour ainsi dire, point de page qui en soit exempte. Souvent, ces erreurs sont très-graves. Ainsi, dans un vers dont le sens est qu'on peut boucher une source avec une bêche, M. P. fait dire à Sa'adî qu'on peut la boucher avec une aiguille (*mîl*, au lieu de *bîl*). Malgré cela, peut-être à cause de cela, M. P. n'a pas jugé à propos de dresser une liste de ces innombrables errata qui, cependant, rendent son édition impraticable pour les commençants [2].

Quant au vocabulaire, il est bien fait, très-complet, et forme certainement la meilleure partie de ce travail; mais, ici encore, M. P. avait sous les yeux le vocabulaire excellent de M. Johnson. Nous n'aurons à signaler que deux omissions : *Bé djâ âwordan* doit se traduire à un endroit par *deviner* et à un autre endroit par *interpréter* (un songe); *Irâdat* signifie presque toujours, dans le Gulistan, *bonne volonté*, *bienveillance*.

Pour nous résumer, l'édition de M. P. n'a pas été entreprise dans un but scientifique. Elle s'adresse aux étudiants et même sous ce rapport on a vu quelle est son insuffisance. Incorrecte au-delà de toute expression, sauf le vocabulaire, elle ne saurait nullement répondre aux besoins de l'enseignement, et les étudiants feront bien de s'en tenir à l'édition de M. Johnson.

S. G.

---

1. « Car l'homme au front serein ne verra jamais son affaire échouer. »
2. M. P. relève seulement *neuf* fautes, alors qu'il y en a, en moyenne, une par page!

26. — **Nomina geographica.** Versuch einer allgemeinen geographischen Onomatologie, von Dr J. J. Egli, Privatdocent an der Universitæt und dem eidg. Polytechnicum in Zürich. Leipzig, Brandstetter, 1872. Pet. in-4°, vij-283-644 p.

L'étude des noms de lieu présente un incontestable attrait, et c'est un rêve séduisant d'arracher le secret de son nom et de son histoire à la nomenclature géographique du monde entier. Mais la tâche est périlleuse autant qu'immense, et pour la remplir deux conditions sont indispensables. Il faut d'abord que l'auteur d'une œuvre aussi audacieuse soit à la fois géographe et linguiste. Il faut qu'il soit géographe pour se rendre compte de la situation d'une localité, du caractère du sol, des conditions climatériques, des rapports du lieu en question avec les races qui ont passé sur le pays, de sa connexion avec les événements dont il a été le théâtre, etc. Il faut qu'il soit linguiste pour reconstituer la forme première du nom avec les débris que le temps a respectés et pour interpréter avec prudence cette ancienne forme, souvent hypothétique elle-même. Mais cela ne suffit pas. Ces recherches sont ce que la linguistique a de plus délicat, elles demandent des mains exercées et un coup d'œil habitué à reconnaître un élément presque disparu au moindre frémissement du réactif. Or, un linguiste ne peut avoir acquis cette expérience que pour un bien petit nombre de langues, et surtout de familles de langues. La tentative ambitieuse de construire un Cosmos onomastique n'est donc possible que lorsque chaque famille de langues, chaque langue même aura été étudiée à ce point de vue par un homme compétent, et que les recherches de celui-ci auront été discutées et contrôlées par d'autres spécialistes. Alors, l'œuvre sera réalisable; une fois blocs et parpaings tirés de la carrière, sciés et taillés, il sera facile à un habile homme d'en faire usage. Mais autrement on ne peut qu'élever une bâtisse incomplète et mal solide; aussi les *Nomina geographica* de M. Egli menacent-ils de s'écrouler comme cette tour de Babel dont ils rappellent l'audace..... et aussi la confusion.

L'ouvrage de M. E. se compose de deux parties (une longue introduction et le glossaire), toutes deux paginées en chiffres arabes. Nous critiquons une minutie; mais il eût été facile à l'auteur d'adopter une disposition typographique plus claire, et, s'il tenait à réserver les chiffres romains à sa courte préface, il pouvait faire suivre d'un astérisque l'une des deux paginations. Mais passons.

L'introduction s'ouvre par une liste, longue de douze pages, des ouvrages consultés par l'auteur (p. 1-12); il faut y joindre une page d'additions donnée plus loin (p. 282). La lecture de cette liste rend déjà soupçonneux. Ce sont tous ouvrages de géographie ou récits de voyage; les ouvrages de toponomastique ne sont qu'au nombre de deux ou trois. Il semble que l'auteur ait systématiquement négligé ou ignoré les livres qui justement pouvaient lui servir de guide dans son travail. Nous ne sommes qu'un nouveau venu dans la science géographique et nous n'avons pas la prétention de connaître toute la littérature du sujet; mais pourtant il nous est facile de relever de nombreuses lacunes dans la liste de M. Egli. Fœrstemann n'est mentionné que dans les additions, et encore

M. E. avoue-t-il ne l'avoir consulté que sur quelques points. Kœppen ne figure que pour un de ses ouvrages; rien n'est cité de Buschmann, de Sjœgrén, de Castrén, de Miklosich, de Pott, de Zeuss, de Glück. M. E. ignore l'existence d'ouvrages spéciaux, tels que pour la France : Houzé (*Étude sur la signification des noms de lieux* (sic) *en France*, Paris, 1864), Quicherat (*De la formation française des anciens noms de lieu*, Paris, 1867); pour les Iles Britanniques : Joyce (*The origin and history of Irish names of places*, Dublin, 1869; ouvrage excellent qui a déjà eu plusieurs éditions), Pulman (*Local Nomenclature*, London, 1857), Edmunds (*Traces of history in the names of places*, London, 1869; ouvrage pourtant à consulter avec précaution); pour la Belgique les travaux de MM. Grandgagnage et de Smet; pour l'Allemagne même tous les travaux dont Fœrstemann a donné la bibliographie et des ouvrages de la valeur des *Alemannische Wanderungen* de Bacmeister [1], etc. Il serait facile avec des recherches (et c'était à M. Egli à les faire) d'augmenter le nombre de ces monographies [2].

M. Egli n'a donc pas connu les ouvrages de linguistique toponomastique qui se rapportaient à son sujet, et quant à être linguiste lui-même, il est trop facile de voir qu'il ne l'est guère, bien qu'il possède dix langues, nous dit-il dans sa préface (p. vj). Il en eût possédé dix fois plus, que sans méthode philologique il n'eût guère été plus avancé..... *Non ei si centum linguae*..... Il n'est donc que géographe; et nous connaissons de lui des manuels estimables de géographie classique. Mais s'il a des connaissances suffisantes en géographie, sa science ethnographique n'est rien moins que sûre. Ainsi dans sa « table des peuples et » des langues » (p. 16 de l'Introduction, n.) il met les Turcs parmi les « Indo- » Germains » (!!!), il fait entrer les Basques parmi les Celtes (!); il range sous la simple rubrique « Indiens » les peuples si divers des deux Amériques, etc. Les critiques allemands s'égaient souvent, et non à tort, aux dépens de nos publications géographiques; mais ils devraient en parler « moins fièrement, » quand il paraît en leur langue, à Leipzig, des ouvrages comme le *Dictionnaire celtique* d'Obermüller [3] ou comme les *Nomina geographica* de M. Egli.

Le glossaire de M. Egli comprend 644 p. in-4° sur deux colonnes : son travail a consisté à ranger par ordre alphabétique les explications qu'il a rencontrées dans les ouvrages de géographie, et il y a ajouté, nous ne savons trop pourquoi, des mots qui ne semblent guère des « Nomina geographica », par ex. : *anglicanisch*, *aristokratie*, *armee*, *artillerie*, etc. Il est inutile d'observer qu'un grand nombre de noms de lieu, expliqués dans les ouvrages spéciaux que j'ai cités tout à l'heure, ne se rencontrent pas chez M. E., qui ne s'est renseigné que dans des ouvrages purement géographiques. Cette lacune est particulièrement regrettable pour des noms de grandes villes qu'on voudrait trouver dans ce livre et

1. Sur cet ouvrage, cf. *Rev. crit.* de 1868, I, 284.
2. Nous ne citons pas ici, parce qu'il paraissait presque en même temps que le livre de M. Egli, le beau travail de M. Flechia : *Di alcune Forme de' nomi locali dell Italia superiore*, Torino, 1871.
3. Cf. *Rev. crit.* de 1867, I, 209.

qui n'y sont pas; par ex. : Berlin (cf. Ebel: dans les *Beiträge zur vergleichenden Sprachforschung*, IV, 341), Dublin (cf. Joyce : *Op. cit.*, p. 333), etc. — Je note aussi, mais sans faire un reproche à M. E. d'un aussi petit détail, l'omission de John o' Groats House, ce point extrême des rochers du Pentland Firth, au nord de l'Écosse, qui mériterait d'être signalé dans un recueil de « Nomina geographica » parce qu'il figure dans la locution proverbiale anglaise *From Land's End to John o' Groats*, ce qui signifie « d'un bout de la Grande-Bretagne » à l'autre. »

Pourtant, mieux vaut des omissions que des erreurs, et les étymologies erronées foisonnent déjà dans l'ouvrage de M. E., qui a pris de confiance celles qu'il rencontrait dans ses lectures. Mon attention s'est portée de préférence sur les noms celtiques. Ils sont en petit nombre, quoiqu'on pût faire de ces noms (1° noms celtiques latinisés ou germanisés dans les pays aujourd'hui romans ou germaniques; 2° noms celtiques encore vivants dans les pays restés celtiques) un vaste glossaire. Mais je suis loin de me plaindre de la pénurie des *Nomina geographica* à cet égard, quand je rencontre des étymologies comme celle-ci : « Irlande du » celtique *Erin* = île verte. » De ce qu'on a appelé l'Irlande « Ile verte » à cause de la fraîcheur qu'une perpétuelle humidité donne à ses pâturages, M. E. (ou son garant berlinois; car il cite comme autorité la *Zeitschrift für allgemeine Erdkunde* de Berlin) en a conclu que ce nom était la traduction du nom celtique! — Le fleuve du Duero (anc. *Durius*) et la ville de Zürich (anc. *Turicum*) sont expliqués par un mot celtique *dur* « eau courante » : ce mot n'existe pas en ancien celtique. Le mot breton moderne *dour* « eau » a perdu un *b*, et correspond à l'ancien gaulois *dubron* (remarquons en passant que dans l'article *Duero*, M. E. néglige de dire que si ce fleuve s'appelle ainsi tant qu'il est espagnol, c'est-à-dire dans son cours supérieur, il s'appelle Douro quand il devient portugais, c'est-à-dire dans son cours inférieur. M. E. ne donne pas d'article *Douro*). — M. E. réédite pour Lyon (anc. *Lugdunum*) l'improbable étymologie « Mont du » Corbeau » donnée par un écrivain ancien. Encore la cite-t-il d'après Pline, qui n'en parle pas, quand elle est donnée par Plutarque! — Où a-t-il pris un mot prétendu celtique *turba* « sauvage » (article *Turbenthal*)? — Il donne d'Adula, d'Albion et du Mont Rose des étymologies celtiques insoutenables, et ajoute dans l'article Albion une double erreur en disant qu'*Albainn* (rectè *Alba*) désigne en gaëlique seulement les Hautes-Terres, quand ce nom s'applique à l'Écosse tout entière, et en ajoutant qu'*Albainn* signifie étymologiquement « Highlands.» C'est la même confusion que pour « Erin = Ile verte.» De ce que deux noms différents désignent un même objet, M. E. en conclut que l'un est la traduction de l'autre. — Il arrive par endroits à des confusions telles que je ne puis les faire comprendre qu'en citant littéralement.

Voici par exemple l'article consacré à Anglesey, et il faut noter qu'au mot Man M. E. renvoie à « Anglesea. »

« Anglesea (*sic*) « coin de mer » est le nom anglais moderne d'une île voisine » de la côte qui s'avance dans la mer d'Irlande, tandis que l'ancien nom celtique

» était *Môn-Fynydd* « Môn des montagnes » par opposition au celtique *Mon-Aw* « Môn de l'eau » (Kiepert, *AAW.*, p. 28), parce que celle-là est un pays mon- » tagneux qui appartient également à la côte, et celle-ci une île plate s'élevant » au milieu de la mer d'Irlande. César (Bell. Gall. V, 13) l'appelle *Mona*, l'an- » glais moderne *Man.* »

Il est impossible de réunir un plus grand nombre d'erreurs en un plus petit nombre de lignes et on voit par là combien il règne peu de clarté dans l'esprit de M. E.

Tout d'abord il faut faire remarquer à M. E., qui enseigne la géographie à l'Université de Zürich, que le sol de l'île d'Anglesey est presque entièrement plat, et c'est ce qui le distingue principalement des montagnes galloises dont l'île n'est séparée que par un mince détroit; tandis que l'île de Man, bien loin d'être « une » île plate » a des collines assez élevées qui méritent d'être signalées. C'est le cas d'appliquer à notre auteur le mot d'Horace : *mutat quadrata rotundis*. Il faut ajouter que le nom de *Mona* s'appliquait à Anglesey, et non à Man qui s'appelait *Monapia*[1] (Anglesey s'appelle toujours en gallois du même nom, *Môn*); et que les termes de *Mon-Fynydd* et de *Mon-Aw* n'ont existé que dans l'imagination de M. E. et de son garant qui est ici, je le constate avec regret, M. Kiepert[2]. Enfin, et ce n'est pas le moins divertissant, Anglesey (que M. E. s'obstine à écrire Anglese*a*) ne signifie pas « coin de mer » (se figure-t-on une île s'appelant « coin de mer » ?), mais « île de l'Anglais » ou « île des Anglais. » L'appellation est étrange pour une île qui est *entièrement* de langue galloise, et l'exemple est bien fait, soit dit en passant, pour montrer combien, en ethnographie, il est téméraire de conclure du nom d'un pays à la nationalité de ses habitants. L'île de Mon a peut-être reçu ce nom du vainqueur dès le IXe siècle quand elle fut conquise par Egbert, alors que le reste du pays de Galles restait indépendant: quoi qu'il en soit de la date de ce terme, il marquait à l'origine la possession de l'île par les Anglais. Comment M. E. qui s'occupe de toponomastique, ne sait-il pas que *ey* dans ce nom représente l'ancien anglo-saxon *eá* « île » qui existait aussi en ancien danois, et que de là viennent les noms de Jersey, Orkneys, Lambey (qui s'écrit souvent aujourd'hui Lambay), Irlandsey, etc. A propos de ce dernier nom, il faut remarquer que la conscience de l'ancienne signification étant perdue, il s'écrit aujourd'hui *Ireland's Eye* « l'œil d'Irlande. » Ce nom moderne a trompé plus d'un écrivain, par ex. M. Henri Martin. C'est un îlot

1. Cf. *Rev. crit.* de 1869, I, 405. — Nous avons été heureux de voir que M. Ebel, dans sa nouvelle édition de la *Grammatica Celtica*, a tenu compte d'une critique que nous adressions en cet endroit au texte de Zeuss, à propos de l'emploi fautif du nom de *Mona*.

2. M. E. cite M. Kiepert avec trop peu de précision pour que je puisse remonter à la source de ces assertions fantaisistes. L'abréviation AAW. désigne probablement les mémoires de l'Académie de Berlin (*Abhandlungen der Akademie der Wissenschaften*); mais M. E. n'indique ni le volume ni l'année, et je n'ai pas le loisir d'en parcourir toute la collection pour prendre M. Kiepert en flagrant délit de celtomanie. — Ce qui a pu donner naissance au prétendu mot *Mon-Aw* entre les mains des celtomanes (encore *aw* ne signifie-t-il « eau » dans aucune langue celtique), c'est l'ancien nom gallois de l'île de Man, *Manau*.

rocheux en avant du promontoire de Howth, lequel promontoire ferme un côté de la baie de Dublin[1]. Son nom signifie simplement « l'Ile d'Irlande. » Ireland's Eye manque dans l'ouvrage de M. E., qui n'a sans doute pas rencontré ce nom dans ses lectures ; il y eût été en société de maintes étymologies du même genre.

L'ethnographie des autres peuples ne nous semble pas mieux connue de M. E. que celle des peuples celtiques. Ainsi à l'article *Wenden* M. E. se borne à dire que c'est le nom générique des Slaves chez les populations germaniques, sans ajouter que ce nom est aujourd'hui localisé en allemand dans celui des Slaves de Lusace et sans citer les noms de pays et de lieu qui conservent à l'heure actuelle ce nom comme un souvenir du passé, Wendland, Winnenden, les noms en Windisch-, etc. Ainsi à propos du nom des Serbes (art. *Serbien*) il néglige de dire que c'est aussi le nom que se donnent dans leur langue les Wendes ou Slaves de Lusace. Ainsi l'article *Germanen* se compose des six lignes suivantes :

« *Germains* est le nom que les Romains donnaient à la population non cel-
» tique de l'Europe septentrionale et centrale : J. Grimm tire ce nom du celtique
» *gairm*, *garm* « bruit, clameur. » En anglais *Germans* a généralement le sens
» étroit « Allemands. »

Mais il fallait observer que les Romains ont reçu ce nom de Germains des Gaulois, voisins immédiats du peuple en question, et citer l'étymologie de Zeuss que, pour nous, nous tenons préférable à celle de Grimm. Il fallait aussi dire de quels noms les populations germaniques ont été appelées par leurs voisins et faire l'histoire du mot *Germain*. Il ne fallait pas non plus dire qu'en anglais *German* s'emploie pour signifier Allemand sans observer que ce mot n'est entré dans la langue anglaise que depuis environ deux siècles, sous l'influence des noms latins *Germania* et *Germanus*, et quand les Anglais ont senti le besoin de distinguer des Hollandais les Allemands proprement dits avec qui ils avaient eu peu de rapports jusque-là. Avant cette époque allemand se disait *dutch* en anglais. Ce n'est que depuis l'introduction du mot *German* que *Dutch* s'est localisé dans le sens de « Hollandais », du moins dans l'anglais d'Europe. Je dis : l'anglais d'Europe, parce qu'en Amérique, où le mot *Dutch* avait été porté par les premiers colons, les *Pilgrim Fathers*, comme on les appelle, avant qu'il eût perdu son ancien sens en Angleterre, ce mot y a gardé le sens général d'Allemand. Le mot *German* a été introduit dans l'anglais d'Amérique par l'influence littéraire, mais sans supplanter entièrement le mot *Dutch*. Le nom dont on appelle aux États-Unis le dialecte apporté en Pensylvanie par les émigrants allemands au dernier siècle est *Pennsylvania Dutch;* on a vu dans la *Revue* du 21 sept. 1872 un article sur un ouvrage américain publié sous ce titre, mais dont l'auteur, quoique « professeur de philologie comparative à l'Université de Philadelphie »,

---

1. « A droite, d'abord, le grand promontoire de Howth, avec sa sentinelle avancée, » le rocher appelé très-poétiquement et très-justement l'Œil d'Irlande. » H. Martin : *Etudes d'archéologie celtique*, p. 69.

ne semble pas se faire une idée bien nette de l'histoire du mot *Dutch* dans la langue anglaise. En ce qui concerne l'usage actuel de la langue aux États-Unis, les deux termes, *Dutch* et *German*, s'emploient, mais avec une nuance importante. *Dutch* s'emploie pour exprimer une intention de mépris ou de dédain; *German* quand on veut parler des Allemands d'une façon flatteuse ou tout simplement polie. On dira par exemple : *a Dutch ruffian, a d..... Dutchman;* mais on dira : *a German gentleman, the German vote.* Cela n'empêche pas le mot *dutch* de signifier aussi « Hollandais. » De là parfois quelques confusions; celle-ci, par exemple, qne je notais dans un livre que j'ai reçu récemment des États-Unis, une histoire, en gallois, de l'émigration galloise en Amérique (*Hanes Cymry America.....* gan R. D. Thomas. Utica. N. Y. 1872. Cf. *Revue Celtique*, I, 490). L'auteur gallois, M. Thomas, trompé par le sens ordinaire du mot *Dutch* dans l'anglais des États-Unis, attribue aux *Ellmyniaid* « Allemands » la fondation de New-York (p. 76 de son livre). On sait que New-York a été fondée par les Hollandais et qu'elle a reçu ce nom, depuis célèbre, au lieu de son premier nom de Nouvel-Amsterdam, quand elle a passé aux Anglais en 1664. Le nom de New-York, par parenthèse, manque dans l'ouvrage de M. Egli.

Les noms qui demandaient à l'auteur des connaissances linguistiques ou ethnographiques sont donc insuffisamment ou inexactement expliqués dans ce glossaire. Mais ce qui empêche le livre d'être tout à fait inutile, c'est que la plus grande partie des noms qu'il renferme appartient à une variété de la nomenclature géographique qui n'offre aucune difficulté, mais dont on peut être curieux. Ce sont les noms que les navigateurs ont donnés aux pays inhabités ou habités par des sauvages, noms qui sont aux autres termes de la nomenclature géographique ce que, dans le langage ordinaire, les mots d'origine savante sont aux mots d'origine populaire. Pour cela il suffisait de dépouiller avec soin les voyages de Bougainville, de Cook, de Dumont d'Urville, etc. C'est ce qu'a fait M. E. Ainsi à propos de la baie Corvisart et de l'île Corvisart, M. E. nous apprend qu'elles ont été baptisées ainsi en 1801 et 1802 par le navigateur français Baudin « d'après le nom du médecin particulier de Napoléon Ier (*sic!* en 1802), » pour honorer le médecin célèbre qui par l'établissement de la première clinique » pratique de France et par ses belles recherches sur les maladies organiques a » si bien mérité de la science médicale et de sa patrie. »

Cela dit du Glossaire, qui renferme 17,000 noms à ce que nous apprend l'auteur, revenons à l'introduction, longue de 283 pages, dont la prétention est de donner la philosophie de l'onomatologie du monde entier. D'abord tous les noms du glossaire sont disposés dans une classification à laquelle nous reprocherons seulement une très-grande complication et nombre de distinctions qui ne nous semblent pas nécessaires. Le total de ces divisions, subdivisions et sous-subdivisions est de 213 : l'auteur, pour en désigner quelques-unes, a dû forger des mots nouveaux (p. ex. *numisch* (!) du latin *numen*, et *nichthæuser*, litt. « non-maisons » par opposition à *Hæuser* « maisons »), et pour en désigner quelques autres, forcer le sens de mots usuels. Les rubriques qu'il a données à toutes ces divisions se

comprennent en allemand, mais nous avouons qu'il nous serait difficile de rendre intégralement cette classification en français. Chacune de ces 213 divisions énumère les noms du glossaire, classés suivant l'idée qu'ils représentent : *a*) îles ; *b*) presqu'îles; *c*) promontoires; *d*) montagnes; *e*) vallées et régions; *f*) cavernes; *g*) mers; *h*) lacs; *i*) fleuves; *k*) cataractes; *l*) sources; *m*) glaciers; *n*) routes; *o*) peuples; *p*) localités. Il faut remarquer qu'un nom est classé dans telle ou telle de ces divisions d'après l'étymologie donnée dans le glossaire; c'est-à-dire qu'on ne peut faire usage de ces groupes classés par M. E. qu'après avoir vérifié une à une les explications données dans le glossaire pour chacun de ces noms. Telle qu'elle est pourtant, cette classification raisonnée est utile aux personnes qui s'occupent de toponomastique comparée, comme amas de premiers matériaux et comme cadres dans lesquels il est facile de classer ses propres observations. Aussi n'aurions-nous eu qu'à louer cette partie du travail de M. E., si l'auteur n'avait eu la malencontreuse idée de faire suivre chacune de ces divisions d'un tableau prétendu statistique où chaque race figure pour le nombre de « Nomina geographica » qu'elle a fournis à cette division, et par lequel M. E. prétend noter le génie ou la culture de chaque race! C'est là une entreprise chimérique, du moins dans l'état actuel de la science, et surtout en prenant pour point de départ le glossaire de M. Egli. Car le plus grand nombre de ses noms sont des appellations inventées par des navigateurs et n'ont par conséquent qu'une valeur *individuelle*, comme les noms qu'à Fontainebleau, un « amant de » la Forêt », Dennecourt, donnait aux chênes et aux rochers, appelant l'un le Turenne, l'autre le Marceau, etc. Quant aux autres noms, aux véritables « Nomina geographica », en supposant que les étymologies données par M. E. fussent exactes, ils sont en trop petit nombre pour qu'on puisse en tirer des conclusions sous forme de chiffres. Nous ne croyons même pas qu'on puisse jamais arriver à restituer la nomenclature géographique de chaque pays et de chaque peuple avec assez de précision, en soi et par rapport aux autres pays et aux autres peuples, pour qu'on puisse en dresser une statistique philosophique comme l'a essayé M. Egli. Il n'est pas nécessaire d'être statisticien pour voir que la condition première d'un semblable calcul est la mise en œuvre de *tous* les éléments de la question, sans exception aucune, et Descartes ne faisait qu'exprimer une vérité de sens commun quand il recommandait de faire des dénombrements si exacts qu'on fût assuré de ne rien oublier. C'est ce que n'a pas fait M. Egli, et cela nous dispense de montrer à quels étranges résultats l'a mené cette statistique.

Nous regrettons d'avoir dû être aussi sévère pour un ouvrage qui a coûté à son auteur de si longs et de si pénibles labeurs, et nous le croyons volontiers quand il nous dit (p. vij) que ce travail continué depuis des années avait mis sa vie en danger, quand une cure heureuse aux bains de Pfæfers, en juillet 1870, lui rendit la santé. Les défauts de son livre sont surtout dans les difficultés de l'œuvre et dans le manque des instruments nécessaires. Les *Nomina geographica* ne sont pas à recommander aux personnes qui ne seraient pas en état de contrôler

et de vérifier chacune des assertions de l'auteur; mais ils ont le mérite de fournir aux savants qui s'occupent de toponomastique comparée un grand nombre de matériaux. Ce sont le plus souvent, il est vrai, des matériaux à l'état brut; mais on peut, en s'y prenant avec précaution, tirer quelque chose de ce minerai.

H. GAIDOZ.

---

27. — **Die Methode der Aristotelischen Forschung** in ihrem Zusammenhang mit den philosophischen Grundprincipien des Aristoteles dargestellt von Dr Rudolf EUCKEN, ord. Professor der Philosophie an der Universitæt Basel. Berlin, Weidmann. 1872. In-8°, xj-185 p. — Prix : 5 fr. 35.

M. Eucken expose dans cet ouvrage la méthode scientifique d'Aristote considérée dans son rapport avec les principes fondamentaux de sa philosophie. Il traite particulièrement de l'influence exercée sur sa méthode par sa théorie de la connaissance et par sa théorie des causes finales. Il insiste surtout sur cette dernière théorie et l'expose très-complètement, même plus complètement que ce qui était son objet principal, à savoir la méthode d'Aristote. M. E. n'a pas tenu assez de compte de l'Organon, particulièrement des Topiques, et il en résulte qu'il a complètement laissé de côté, au point de n'en pas faire mention, la dialectique, qui tient tant de place chez Aristote, qui est même la méthode qu'il emploie principalement; et il en devait être ainsi [1]. Pour Aristote, démontrer est le propre de la science et consiste à conclure une proposition nécessaire, c'est-à-dire une proposition où l'attribut est de l'essence du sujet, d'autres propositions qui sont nécessaires par elles-mêmes ou comme conséquences de telles propositions (*Top.* I, 1, 100 a 27); par conséquent la démonstration scientifique ne peut avoir d'autre forme que le syllogisme où la conclusion dérive nécessairement des prémisses (*An. post.* I, 2. 71 b 17). En outre, si l'attribut est de l'essence du sujet, il devra être du même genre; et chaque science, ayant un objet d'un genre déterminé, ne doit employer, outre les axiomes communs à toutes les sciences, que des propositions propres à son objet; en arithmétique, on ne démontre les propriétés des nombres qu'avec d'autres propriétés des nombres. C'est là un principe sur lequel Aristote revient souvent et que M. E. aurait pu mentionner (p. 45). Ces procédés d'une démonstration rigoureuse ne peuvent s'appliquer, suivant Aristote (*An. post.* I, 27. 87 a 33), qu'à la pure abstraction, à ce qui est immobile et immuable. D'autre part, comme on ne peut démontrer ni les principes ni les définitions, il en résulte que le domaine de la démonstration scientifique est assez restreint. Il faut avoir recours, en dehors de ce domaine, à la dialectique, qui est, pour Aristote (*Soph. El.* 34, 183 a 37), une méthode servant à discuter avec un interlocuteur toute question proposée, en un mot l'art de disputer. Tandis que les propositions scientifiques sont nécessaires, les propositions dialectiques sont *plausibles* [2] (ἔνδοξοι),

---

1. Voir mes *Études sur Aristote* (1860), p. 122 et suiv.
2. Le mot grec a été traduit en latin par *probabilis*, et c'est là le sens qu'il a chez les

c'est-à-dire expriment une opinion admise, soit par tous les hommes ou par la plupart des hommes, soit par tous les sages (poètes et philosophes) ou par la plupart ou par les plus illustres d'entre eux (*Top.* I, 1. 100 b 21). La dialectique n'est pas bornée à l'emploi du syllogisme; elle peut se servir aussi de l'induction (*Top.* I, 12). La dialectique ne raisonne pas, comme la science, pour arriver à une conclusion déterminée relativement à un objet, mais pour mettre le répondant en contradiction avec lui-même (*Top.* VIII, 5. 155 b 5), ou pour aider le philosophe à discerner le vrai en développant les conséquences qui résultent de deux assertions contradictoires (*Top.* VIII, 14. 159 b 9). La dialectique n'est pas une science qui ait un objet déterminé et qui en démontre les propriétés avec des propositions propres à cet objet; elle ne procède que par des raisons communes à plusieurs objets et qui ne sont d'aucune science déterminée: elle raisonne, suivant l'expression d'Aristote, λογικῶς (*Soph. Elenchi*, 9). Il est aisé de voir quelle place la dialectique ainsi entendue tient dans les ouvrages d'Aristote. Sa métaphysique, sa physique, sa morale, sa politique, sont pleines de raisonnements dialectiques, parce que la métaphysique et la physique (telle qu'Aristote la comprenait) ne portent que sur des questions de principe qui ne comportent pas de démonstration, et parce que la politique et la morale ne sont pas, suivant Aristote, susceptibles de rigueur scientifique. Cependant, dans l'explication des causes des phénomènes naturels, Aristote oppose les raisonnements dialectiques ou, comme il dit, *logiques* aux raisonnements scientifiques, qui sont tirés des propriétés de l'objet dont on raisonne: par exemple *De generatione animalium*, II, 8, à propos de l'infécondité des mulets; ce n'est pas raisonner en médecin que de dire qu'il ne faut pas se promener après dîner en se fondant sur l'assertion de Zénon que le mouvement n'existe pas (*Soph. El.*, XI. 172 a 8). Aristote admettait donc en dehors des mathématiques une sorte de rigueur scientifique relative plus ou moins grande, suivant la nature de l'objet étudié. Tous ces points, fort importants quand il s'agit de la méthode d'Aristote, ont été négligés par M. Eucken. Il en a bien touché quelques-uns en particulier, mais sans faire voir la liaison et l'ensemble.

M. E. ne me paraît pas non plus avoir apprécié exactement ce qui a empêché Aristote d'expliquer d'une manière satisfaisante les causes des phénomènes naturels [1]. Il pense que c'est au défaut de moyens d'observer et de mesurer avec précision qu'on doit imputer les graves erreurs auxquelles Aristote se laisse entraîner, soit sur les principes mêmes de la philosophie naturelle, soit sur les applications de ces principes aux faits. Mais quand on est préoccupé d'observer, de compter, de mesurer, de peser, on a bientôt trouvé les moyens d'observer, de compter, de mesurer, de peser. Le fait est que les atomistes, qui

---

casuistes, quand ils parlent d'une opinion *probable*. L'acception de ce mot s'est étendue depuis en français, ou plutôt elle a changé en passant de la langue de la théologie dans celle des mathématiques.

1. Voir mes *Recherches historiques sur le principe d'Archimède* (Revue archéologique, 1868. xviij, 393 et suiv.).

dérivaient les propriétés des corps de la forme, de la grandeur, et de l'arrangement de leurs parties constitutives et qui, par conséquent, auraient dû penser à compter, à mesurer, à peser, et ceux qui, comme Aristote, considéraient dans les phénomènes la qualité plutôt que la quantité, et attribuaient aux corps les qualités que nos sens perçoivent, tous les anciens philosophes, en un mot, étaient plus préoccupés d'expliquer les faits que de les observer. On raisonnait, on disputait même, sur des on dit, sans songer à les contrôler par l'expérience. Ainsi les atomistes avançaient qu'un vase rempli de cendre peut recevoir le même volume d'eau (*Phys.* IV, 6. 213 b 21); qu'une large plaque de fer peut surnager tandis qu'une aiguille mince et longue enfonce (*De Caelo*, IV, 6. 313 a 16). Aristote conteste les explications que les atomistes donnent de ces deux faits; mais il accepte les faits eux-mêmes, quoiqu'il eût été très-facile de s'assurer qu'il reste en dehors du vase un dixième du même volume d'eau et que les aiguilles surnagent comme les plaques. Autres exemples : Aristote affirme (*De Caelo*, IV, 2. 309 b 12) que les mêmes corps tombent d'autant plus vite qu'ils sont en plus grande masse, et il est facile de s'assurer qu'il n'en est rien [1]. Il affirme qu'une outre gonflée pèse plus que dégonflée (*De Caelo*, IV, 4. 311 b 10)[2]; il affirme (*De Caelo*, IV, 2. 309 b 12) qu'une masse de feu monte d'autant plus rapidement qu'elle est plus considérable. Ce n'est que par cette facilité naïve à croire sur parole qu'on peut expliquer des erreurs monstrueuses que l'on rencontre dans l'Histoire des animaux, où il est dit que la suture des os du crâne est ronde chez les femmes, que l'homme n'a que huit paires de côtes, que la matrice des femmes est bicorne. Cela se disait, Aristote l'a répété

---

1. Stévin l'avait vérifié avant Galilée ou indépendamment de Galilée. Voir les *Œuvres mathématiques* (traduction de Girard. Leyde, 1634. In-fol. II, p. 501) : « L'expérience qui » refute Aristote est telle : qu'on prenne deux balles de plomb (comme le tres-docte Jean » Grotius, grand recercheur des secrets de nature, et moy avons fait) l'une decuple à » l'autre en grandeur et en pesanteur, les laissans cheoir ensemble en mesme temps d'en- » viron trente pieds de haut, sur une planche ou sur quelque autre chose où on puisse » aisément entendre la cheute, là on pourra voir manifestement que le plus leger ne de- » meurera pas 10 fois plus longtemps au chemin que le plus pesant, mais qu'ils tombe- » ront si également sur la planche qu'il semble que ce ne soit qu'un seul coup. »

2. Ptolémée a soutenu (voir Simplicius, commentaire sur le *de Caelo*, scholies de Berlin 517 a 47) aussi légèrement que l'outre gonflée pèse moins que dégonflée. Simplicius, chose très-remarquable, a songé à vérifier ces assertions : « J'ai fait, dit-il (517 b 9), l'expé- » rience avec toute l'exactitude possible (πειραθείς μετὰ τῆς δυνατῆς ἀκριβείας), et j'ai » trouvé que le poids de l'outre était le même avant et après qu'elle avait été gonflée » ce qui, en effet, doit être. Il n'est pas exact de dire (voir Eucken, p. 166) qu'Aristote, Ptolémée et Simplicius ont tiré des conséquences différentes de la même observation. Aristote et Ptolémée n'ont pas observé du tout et n'ont parlé que sur la foi d'autrui. Simplicius seul a observé et a trouvé la vérité. Il est vrai que cela ne lui sert pas à grand chose; car il ajoute presque immédiatement (éd. Karsten 314 b 14) : « Aristote ayant » dit que l'outre gonflée était plus pesante que dégonflée, il est difficile de ne tenir aucun » compte de l'assertion d'un homme aussi exact. Il est possible que l'air insufflé dans » l'outre par une bouche humaine soit un peu plus humide et en outre condensé (il faut » πιλούμενος et non πληρούμενος) par la continuité de l'insufflation, de telle sorte que l'outre » pèse un peu plus d'une quantité qu'on ne saurait négliger, si l'on veut être exact. » On était captif sous le joug de l'autorité bien avant le moyen-âge.

sans le vérifier. Il est plus exact sur l'anatomie des céphalopodes, parce que, sans doute, il n'y avait pas là-dessus de préjugés populaires.

M. Eucken a interprété les nombreux textes qu'il a rassemblés avec l'exactitude d'un philologue versé dans l'étude de son auteur. Sur ce point, il n'est pas facile de le prendre en défaut.

Charles THUROT.

---

28. — **Gustaf Adolf** von G. DROYSEN. Zweiter Band. Leipzig, Veit. 1870. In-8°, 666 p.

En parlant du premier volume de cet ouvrage aux lecteurs de la *Revue* (1870, I, p. 62), nous avons signalé son caractère général : ce n'est pas une biographie du grand roi de Suède, ce n'est pas non plus l'histoire de son règne ; on y trouve presque exclusivement le récit du développement de la politique extérieure de Gustave-Adolphe, mais on l'y trouve avec une ampleur et des détails qu'on ne rencontrerait pas ailleurs. Le second volume a paru depuis plus de deux ans : mais comme il s'agit d'un ouvrage méritoire, nous n'avons pas voulu le passer sous silence et nous en mentionnons ici rapidement le contenu. Il renferme les livres VI-XIV de l'ouvrage, qui nous racontent d'abord l'état de l'Allemagne après la malheureuse paix de Lübeck, imposée par Ferdinand II au Danemark vaincu, l'Édit de restitution de 1629 et ses suites, le manifeste et le débarquement de Gustave-Adolphe sur les côtes de la Poméranie. L'auteur nous décrit ensuite la diète électorale de Ratisbonne [1], le siége et la prise de Magdebourg [2], la défaite de Tilly au Breitenfeld, en 1631, la campagne du roi de Suède sur les bords du Rhin, puis en Bavière, la seconde défaite et la mort de Tilly au passage du Lech, la rentrée en scène de Wallenstein, ses luttes avec Gustave autour de Nuremberg, enfin la rencontre suprême dans les champs de Lutzen où le conquérant devait laisser sa vie. Les chapitres les plus intéressants de ce récit sont naturellement ceux où M. D. s'occupe de l'accord ou du désaccord de la politique suédoise et de celle de la France, et dans lesquels nous voyons à l'œuvre les envoyés de Louis XIII ou plutôt de Richelieu, Charnacé, Melchior de l'Isle, Saint-Estienne, etc., qui travaillent auprès de Gustave-Adolphe contre la maison de Habsbourg, mais pour les princes catholiques d'Allemagne. Il est certain, néanmoins, que si l'auteur avait visité les Archives nationales et les autres dépôts français, il aurait pu considérablement développer encore cette partie de son travail.

J'ai déjà dit autrefois que le but de M. Droysen est, avant tout, de combattre ce qu'il appelle « l'erreur vulgaire » qui fait de Gustave-Adolphe un champion de la foi protestante. Pour lui, les motifs de la grande lutte entre Suédois et Impériaux, ç'a été la possession de la mer Baltique. Les Habsbourg rêvaient

---

1. Sur ce point nous avons signalé jadis dans la *Revue* un ouvrage de M. O. Heyne, bien plus complet que ne pouvait l'être M. Droysen.

2. L'auteur a résumé dans ce chapitre ses études sur le fameux sac de Magdebourg, publiées dans les *Forschungen zur deutschen Geschichte* de 1865.

d'y créer une flotte allemande, et déjà Wallenstein en était nommé généralissime. Gustave, d'autre part, prétendait faire de cette mer un lac suédois : de là une rivalité à outrance. M. D. concède pourtant qu'un autre motif du roi de Suède peut avoir été la crainte de voir l'empereur d'Allemagne attaquer les protestants suédois, après avoir écrasé les protestants allemands. Nous avons déjà dit, à propos de ces vues, notre manière de voir. Le livre de M. D. est une réaction légitime contre les préjugés de beaucoup de livres d'histoire populaire et contre la littérature d'édification protestante, qui ne voient en Gustave qu'un martyr de la foi. Il fut certes autre chose; c'était un esprit très-positif, très-ambitieux, mais il était capable d'entraînements violents et de sympathies profondes et, en somme, qu'il l'ait fait par calcul ou par dévouement, il a sauvé bien incontestablement les protestants d'Allemagne du sort qui avait frappé leurs coréligionnaires de Styrie, d'Autriche et de Bohême. M. D. nous semble donc aller à son tour trop loin en voulant nier l'influence des idées religieuses sur les projets et les actes de Gustave, qui vivait dans un temps où elles envahissaient tous les esprits et se mêlaient à tous les événements. Ce en quoi M. D. nous semble avoir absolument raison, c'est quand il établit que le roi de Suède n'avait aucune envie de se faire nommer empereur d'Allemagne à la place de Ferdinand II. Ce n'est pas seulement l'affirmation réitérée du chancelier Axel Oxenstjerna, c'est la nature même de la situation qui doit faire repousser l'affirmation contraire : le vainqueur de Breitenfeld et du Lech était un esprit trop pratique pour courir après de pareilles chimères.

Rod. Reuss.

---

29. — **Kulturgeschichte des sechzehnten Jahrhunderts**, von Karl Grün. Heidelberg, C. F. Winter, 1872. In-12, vj-415 p.

Le volume de M. Grün se compose d'une série de conférences faites dans différentes villes d'Autriche et d'Allemagne et ne prétend point à une valeur scientifique. Ce sont des causeries historiques sur les hommes et les choses au XVIe siècle, et il semble bien qu'elles n'aient été réunies que plus tard pour garnir un cadre qu'elles ne remplissent pas tout à fait. En voici le sujet : 1. Les Découvertes, la Renaissance, la Réforme; 2. La Réforme religieuse; 3. La Renaissance; 4. Martin Luther; 5. La guerre des paysans; 6. Les luttes du catholicisme et les Jésuites; 7. La révolution des Pays-Bas et Don Carlos; 8. Calvin et les Huguenots; 9. Elisabeth et Marie Stuart. L'énoncé de ces différents titres justifie ce que nous en disions à l'instant. Il y a des redites dans la matière, il y a surtout aussi des lacunes, car ce dont parle le conférencier est loin d'embrasser la totalité des faits intéressants du XVIe siècle. La plupart de ces conférences sont remplies d'allusions à des événements et faits contemporains qui font quelquefois un singulier effet, soit que l'auteur nous parle de Raoul Rigault, Assi et Lullier à propos des prédicateurs de la Ligue, soit qu'il appelle Etienne Marcel « le » premier des communeux », soit encore qu'il nous parle de « l'adjonction des » capacités » à propos du concile de Constance, ou qu'il appelle Jean Huss

« un tchèque forcené » (*ein rabiater Czeche*), ou bien enfin qu'à propos des insolences de Jacques I vis-à-vis du Parlement d'Angleterre, il trouve moyen de rappeler les procédés analogues que s'est permis jadis le chancelier actuel de l'empire d'Allemagne vis-à-vis des députés récalcitrants de Berlin. Il y a nombre de vieux mots traditionnels apocryphes que nous voyons reparaître chez lui, la fameuse lettre du vicomte d'Orthez à Charles IX, le mot de Rabelais mourant : *La farce est jouée*, etc. On pourrait discuter avec l'auteur ses singulières idées littéraires, quand il compare Fischart à Jean Paul ou qu'il traite Rabelais d'Arlequin (*bamboccio*), ou bien encore ses découvertes linguistiques quand il fait venir les *gueux* des Pays-Bas du mot *gosier;* on pourrait relever la curieuse démonstration par laquelle il fait descendre les Caraïbes d'Amérique des Cariens de l'Asie-Mineure; mais il nous semble peu utile de soumettre à des critiques minutieuses de ce genre un ouvrage qui ne poursuit évidemment d'autre but que de rappeler à un cercle d'amis des soirées littéraires qui ont dû satisfaire le public auquel ces conférences étaient adressées, puisque c'est lui qui en a réclamé la publication. Seulement il serait désirable que, même dans des publications de ce genre, l'exactitude scientifique fût de rigueur aux yeux de l'écrivain : le rôle de vulgarisateur est trop utile et trop beau pour qu'on n'essaie pas de le remplir aussi bien que possible, et c'est ce que nous recommandons à M. G. si, comme il semble, il continue le cycle de ses conférences et de ses publications.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Beames, Comparative Grammar of the modern aryan languages of India, vol. I, on sounds (Londres, Trübner). — Bergmann, Sprachliche Studien, 3te, 4te und 5te Serie (Strassburg, Silbermann). — Bezzenberger, Ueber die gothischen Adverbien und Partikeln (Halle, Buchh. des Waisenhauses). — Cihac, Dictionnaire d'étymologie dacoromane (Francfort, Ludolphe Saint-Goar). — Feill, Cardinal Salm (Graz, Leuschner et Lubensky). — Grotefend, Handbuch der hist. Chronologie des deutschen Mittelalters und der Neuzeit (Hannover, Hahn). — Gubernatis, Zoological Mythology, 2 vol. (Londres, Trübner). — Guhl et Kouer, Das Leben der Griechen und Rœmer, 3te Auflage (Berlin, Weidmann). — Merkens, Ausgewæhlte Werke Friederichs des Grossen, t. I, 1re moitié (Würtzburg, Stuber). — Müller, Die griechischen Philosophen in der arabischen Ueberlieferung (Halle, Buchh. des Waisenhauses). — Pitrè, Studi di poesia popolare (Palermo, Pedone-Lauriel). — Roget, Histoire du peuple de Genève (Genève, John Jullien). — Scheler, Dictionnaire d'étymologie française, nouv. édition (Bruxelles, Mucquardt). — Mary-Summer, Les religieuses bouddhistes (Paris, E. Leroux).

ERRATA DU N° 4.

P. 52 note 2, « par Guill. Fillâtre », l. « pour ».

P. 59 l. 6 à partir du bas, « prévenu », l. « prévenus ».

Ibid. dernière ligne et l. 1 de la p. 60, l. « le poëme auquel il est ici fait allusion (*Aie d'Avignon et Garnier de Nanteuil*) est publié... »

Ibid. note 4, *dauegne*, l. *dauǫne*.

P. 60 l. 4, l. « *nul tens*, Robert *Mais à nuz tens.* »

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 2 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 6 Septième année 8 Février 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Aristophane (Œuvres complètes d'). Traduction nouvelle avec une introduction et des notes, par C. Poyard. In-18 jésus, xij-524 p. Paris (Hachette). 3 f. 50

Desmaze (Ch.). La Sainte-Chapelle du Palais de Justice de Paris. In-18 jésus, xij-262 p. Paris (Dentu).

Fialan (E.). L'École d'Athènes au IVe s. François de Maucroix. Lectures faites à l'Académie delphinale. In-8°, 34 p.

Fournier (E.). La Farce de maître Pathelin mise en trois actes, avec traduction en vers modernes vis-à-vis du texte de XIIe siècle, et précédée d'un prologue. In-16, xxiv-199 p. Paris (Lib. des bibliophiles). 6 fr.

Garcin de Tassy. Rhétorique et prosodie des langues de l'Orient musulman, à l'usage des élèves de l'École spéciale des langues orientales vivantes. In-8°, viij-439 p. Paris (Maisonneuve).

Gautier (T.). Histoire du romantisme. 1re partie. In-8° à 2 col. 32 p. Paris.

Géruzez (E.). Cours de littérature, rhétorique, poétique, histoire littéraire. 2e partie. Précis historique des littératures grecque, latine et française. In-12, 228 p. Paris (Delalain et fils). 1 fr. 75

Gœthe. Mémoires. Traduction nouvelle par la baronne A. de Carlowitz, 1re partie. Poésie et réalité. In-18 jésus, vj-410 p. Paris (Charpentier et Ce). 3 fr. 50

Hippeau (C.). Collection de poèmes français du XIIe et du XIIIe siècle. Glossaire (2e partie). In-8°, xxxiij-198 p. Paris (Aubry).

Kuhn (H.). Hesse, son ancienne abbaye, son prieuré, son église et ses annales. In-8°, 8 pl. Nancy (Vagner).

Levy (A.). Le deuil et les cérémonies funèbres chez les Israélites. Étude historique. In-8°, 59 p. Paris (Wittersheim et Ce).

Littré (E.). Dictionnaire de la langue française. 30e livraison (fin du t. 2 et dernier). In-4° à 3 col. 2497-2628 p. Paris (Hachette). 3 fr. 50

Livrets des expositions de l'Académie de Saint-Luc, à Paris, pendant les années 1751, 1752, 1753, 1756, 1762, 1764 et 1774, avec une notice bibliographique et une table. In-12, xvj-177 p. Paris (Baur et Detaille).

Mello (T.). Dictionnaire littéraire et historique de la Grèce, de Rome et du moyen-âge, enrichi de tableaux synoptiques embrassant l'histoire de tous les siècles avant et après Jésus-Christ. In-8°, iij-596 p. Paris (Delagrave et Ce). 10 fr.

Platon. Œuvres complètes, publiées sous la direction de M. E. Saisset. Traductions Dacier et Grow soigneusement révisées et complétées par une nouvelle version de plusieurs dialogues, avec notes et arguments par MM. E. Chauvet et A. Saisset. T. 3 et 4. Dialogues polémiques. T. 5. Dialogues dogmatiques. T. 1er. In-18 jésus, 1193 p. Paris (Charpentier). Chaque vol. 3 fr. 50

Rogers (E. H.). How to speak Hindustani. New ed. In-12, 84 p. London (Allen). 1 fr. 25

Rougé (E. de). Notice des monuments exposés dans la galerie d'antiquités égyptiennes, salle du rez-de-chaussée et palier de l'escalier du Sud-Est, au Musée du Louvre. 3e éd. In-8°, 216 p. Paris (imp. de Mourgues). 1 fr. 50

Saint-Victor (P. de). Hommes et dieux, étude d'histoire et de littérature. In-18 jésus, 522 p. Paris (Michel Lévy frères). 3 fr. 50

Sommervogel (R. P.). Comme on servait autrefois. Le marquis de Montcalm. Le maréchal de Bellefonds. In-18 jésus, 260 p. Paris (Alband).

Spurrell (W.). English Welsh and Welsh English pronouncing Dictionary. New ed. In-12 cart. London (Trübner et Ce). 10 fr. 65

Wallon (H.). La Terreur, étude critique sur l'histoire de la Révolution française. In-8°, 271 p. Paris (Lib. Douniol).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 6 — **8 Février** — **1873**

Sommaire : 30. CHABAS, Études sur l'antiquité historique d'après les sources égyptiennes. — 31. *Grammairiens latins*, p. p. HAGEN. — 32. GROTEFEND, Manuel de chronologie historique du moyen-âge. — 33. KONIECKI, Histoire de la réforme en Pologne. — 34. *Actes publics de la Silésie*, p. p. PALM. — 35. POUY, Recherches sur l'orfèvrerie et la bijouterie dans l'Amiénois. — 36. PITRÉ, Spécimen de contes siciliens.

30. — **Études sur l'Antiquité historique** d'après les sources égyptiennes et les monuments réputés préhistoriques, par F. CHABAS. Chalon-sur-Saône, imp. de J. Dejussieu; Paris, Maisonneuve et C°. In-8°, 559 p. Août 1872. — Prix : 26 fr.

Ainsi que l'indique le titre, l'ouvrage de M. Chabas ne s'adresse pas seulement aux Égyptologues. Il renferme toute une partie consacrée à l'étude des monuments réputés préhistoriques et vise à rabattre nombre de siècles sur la haute antiquité qu'on attribue d'ordinaire à ces monuments. « Tout concourt à » faire penser que l'homme intelligent n'est pas très-ancien sur la terre. L'in- » dustrie de l'homme contemporain du mammouth et du grand ours ne diffère » que par des détails très-secondaires de celle de l'homme de l'époque du renne, » et celle-ci à son tour se rattache étroitement à celle de l'homme de la hache » polie. Considérés en eux-mêmes, les produits de ces industries, qui ont encore » leurs analogues en usage de nos jours, ne sauraient être regardés comme des » titres d'une haute antiquité. C'est à un autre ordre de preuves que devront » avoir recours ceux qui ajoutent aux vraisemblances des centaines et même des » milliers de siècles. » Par l'étude des monuments égyptiens M. Chabas voudrait montrer qu'un espace de temps variant entre huit mille et dix mille ans suffit au développement d'une race intelligente. « Je m'efforcerai de jeter quelques » lumières sur les plus anciennes nations qu'on trouve en rapports avec l'Égypte » antique, surtout en ce qui concerne les peuples de l'Europe. Je chercherai » aussi à déterminer les expressions par lesquelles les Égyptiens désignaient les » métaux usuels; je montrerai les formes de leurs armes et de leurs instruments » de travail aux plus anciens temps et les outils de pierre et d'os dont ils avaient » conservé l'usage à des époques relativement modernes. J'essaierai de jeter » quelques lumières sur l'emploi qu'ils ont fait du cheval et du chameau. Enfin, » j'exposerai les observations que m'ont suggérées mes propres recherches dans » les stations de l'âge de la pierre. Mon travail n'a pas la prétention de donner » des solutions définitives; je voudrais qu'il eût simplement pour résultat de » débarrasser le terrain de la science préhistorique de quelques-unes des idées » exagérées qui en gênent l'accès; je voudrais, en un mot, montrer que, quant » à présent, les découvertes modernes n'entraînent pas nécessairement une » modification considérable dans les idées vulgairement reçues; qu'elles ne nous

» montrent pas un homme différent de nous, ni des dates beaucoup en dehors » du cadre de l'histoire. » Je ne suis pas assez au courant des études préhistoriques pour me permettre de porter un jugement sur la valeur des idées de M. Chabas en ces matières. Je me bornerai à relever au cours de l'ouvrage quelques faits d'Égyptologie qui m'ont paru nouveaux.

Le premier chapitre renferme un résumé de chronologie égyptienne dont les principaux traits avaient été déjà exposés par l'auteur lui-même dans son *Mémoire sur les Pasteurs*[1]. Voici un résumé en chiffres ronds des dates que M. Chabas croit devoir admettre comme vraisemblables :

Époque fabuleuse	au-delà du 40e siècle. (8000-4000)
Mènès, commencement de l'ancien Empire .	40e siècle.
Les grandes Pyramides (*Khèops*, *Khefren*, *Menkhèrès*)	33e siècle.
VIe dynastie (*Papi*)	28e siècle.
XIIe dynastie	24e-22e »
Invasion des Pasteurs.	?
Expulsion des Pasteurs, commencement du Nouvel-Empire	18e »
Thothmès III	17e »
XIXe dynastie (Séti Ier, Rhamsès II). . .	15e-14e
Sheshonk I (prise de Jérusalem) . . .	10e »
Saïtes	7e-6e »
Cambyse et les Perses.	6e-4e »

M. Chabas adopte la division en Ancien, Moyen et Nouvel Empire, qu'il simplifie par la suppression ordinaire du Moyen-Empire. Cette division a l'inconvénient de ne pas toujours tenir compte de la marche générale de l'histoire. Il se produisit en effet dans l'Égypte historique trois grandes révolutions. Au début des dynasties humaines, le centre de gravité de l'Égypte est à Memphis : Memphis est la capitale et le tombeau des rois, impose ses dynasties au reste du pays, est l'entrepôt du commerce et de l'industrie égyptienne. Vers la sixième dynastie, le centre de gravité se déplace et tend à descendre vers le sud. Il s'arrête d'abord à Héracléopolis dans la Moyenne-Égypte (IXe et Xe dynasties) et finit par se fixer à Thèbes avec la XIe dynastie. Dès lors c'est Thèbes qui devient la capitale réelle du pays et lui fournit ses rois. A l'exception de la XIVe dynastie Xoïte, toutes les dynasties de la XIe à la XXIe sont thébaines d'origine et résident à Thèbes. Quand les Pasteurs envahissent l'Égypte, la Thébaïde devient le refuge de la nationalité égyptienne, et ses princes, après avoir lutté pendant des siècles contre les conquérants finissent par les expulser et par affranchir toute la vallée du Nil au profit d'une dynastie thébaine, la XVIIIe, qui ouvre l'ère des grandes conquêtes. Toutefois vers la XIXe dynastie, un mouvement invers à celui qui

1. Voir dans la *Revue Crit.*, 1870, t. II, p. 116-121, le compte-rendu de ce mémoire.

s'était produit à la fin de la première période reporta peu à peu le centre de gravité vers le nord du pays. Avec la XXIe dynastie Tanite, Thèbes cessa de tenir le rang de capitale et les villes du Delta, Tanis, Bubaste, Mendès, et surtout Saïs se disputèrent le premier rang. Désormais toute la vie politique du pays se concentra dans les nomes maritimes : les nomes de la Thébaïde et de la Moyenne-Égypte ruinés par les invasions assyriennes et éthiopiennes perdirent toute leur influence; Thèbes tomba en ruines et ne fut plus qu'un rendez-vous de touristes curieux. Je proposerai donc de diviser l'histoire d'Égypte en trois périodes correspondant chacune à la domination d'une ville ou d'une portion du pays sur le pays entier :

1° Période Memphite (Ie-Xe dynasties). — Suprématie de Memphis et des rois Memphites.

2° Période Thébaine (XIe-XXe dynasties). — Suprématie de Thèbes et des rois Thébains. — Cette période divisée en deux parties par l'invasion des Pasteurs :

a. — *Ancien empire Thébain*, de la XIe à la XVIe dynastie.

b. — *Nouvel empire Thébain*, de la XVIIe à la XXe dynastie.

3° Période Saïte (XXIe à la XXXe dynastie). — Suprématie des villes du Delta, surtout de Saïs (XXIVe, XXVIe, XXVIIIe dynasties). L'Égypte maintient à grand'peine son indépendance contre les Éthiopiens (XXVe dynastie), les Assyriens, les Chaldéens et les Perses (XXVIIe et XXXIe dynasties).

Le second chapitre de l'ouvrage est consacré à l'étude des métaux en usage chez les anciens Égyptiens. Tous les mots qui dans les textes désignent soit des métaux, soit des minerais ou des alliages métalliques, n'ont pas encore été expliqués avec une entière certitude. Il suffit pour s'en assurer de comparer aux identifications proposées par M. Chabas la nomenclature que M. Lepsius a cru pouvoir adopter dans son dernier Mémoire, *Die Metallen in den Ægyptischen Inschriften* [1] :

Or : *Lepsius Chabas* NUB.

Electrum : *L.* ASEM.

Argent : *L. Ch.* H'AZ; *L.* ARKUR (probablement une transcription ptolémaïque du mot ἄργυρος), RU [ou SAR].

Plomb : *L. Ch.* DAH'TI.

Cuivre, Airain : *L. Ch.* [XOMT]; Airain : *Ch.* [Men].

Airain commun : *Ch.* DAH'STI.

Fer : *L.* DAH'STI, [MEN]; *Ch.* BAA (Copte βενιπε).

Pour les minerais le dissentiment est plus considérable encore :

Le MAWEKT est pour Lepsius : « Heb. *bāreqet*, σμάραγδος, smaragdus; (μολοχίτης), molochites; χρυσοκόλλα, chrysocolla; Smaragd, Beryll; Malachit, Kupfergrün; Berggrün; grüne Smalte und die daraus bereitete grüne Farbe »;

---

1. Berlin, 1872. (*Aus den Abhandlungen der kœnigl. Akademie der Wissenschaften zu Berlin*, 1871.)

pour Chabas « il représente plusieurs minéraux brillants et notamment la malachite et la turquoise. »

TAH'EN : *L.* la topase jaune; *Ch.* le verre et le quartz hyalin.

A propos du *Mâwekt*, M. Chabas, rencontrant parmi les titres d'Hâthor ceux de MAWEK ANEMMU, *à la peau de Mâwek*, et MAWEK-HERT, *face de Mawek*, déclare « qu'il serait singulier que la couleur bleu-verdâtre de la turquoise eût » été le type du teint d'Hathor, la Vénus égyptienne. » Le soleil est qualifié de même *disque de Mâwek*, *disque bleu*. Un curieux passage de Macrobe, que j'ai déjà eu l'occasion de citer, peut nous donner l'explication de ces épithètes : « Hoc argumentum Ægyptii lucidius absolvunt, ipsius solis simulacra pinnata fingentes, quibus color apud illos non est unus. Alterum enim *caerula specie* (ATEN-N-MAWEKT), alterum clara fingunt; ex his clarum superum, et *caerulum* inferum vocant [1]. » Le soleil bleu est le soleil inférieur, le soleil des morts; l'Hathor bleue serait de même l'Hathor inférieure, l'Hathor des morts, celle qui, aux basses époques, avait remplacé Osiris dans le patronage des femmes défuntes.

Le chapitre IV relatif aux peuples connus des anciens Égyptiens contient plusieurs notions nouvelles dont les successeurs de M. Brugsch et M. Brugsch lui-même, s'il publie jamais une seconde édition de sa Géographie, devront tenir le plus grand compte. M. Chabas recherche quels sont les peuples qui ont été en contact avec les Égyptiens depuis l'époque des Pyramides jusqu'au temps de Ramsès III. Les nations de la Méditerranée, celles surtout qu'on peut soupçonner de provenance européenne, sont l'objet d'études approfondies : pour fixer la nature de leurs entreprises contre l'Égypte, M. Chabas s'est imposé la rude tâche de traduire tous les textes malheureusement mutilés qui ont trait aux victoires de Menephtat et de Ramsès III sur les *peuples de la mer*. Je n'ai pas besoin de dire qu'il s'est tiré de cette épreuve avec un succès complet : je relèverai seulement deux points sur lesquels il s'écarte notablement des idées généralement admises.

1° D'après M. Chabas l'opinion qui identifie les *Pélestas* des inscriptions hiéroglyphiques ne supporte pas l'examen, « en tant qu'il s'agirait des Philistins » établis dans la région maritime du sud de la Judée. Plusieurs des villes phi- » listines furent assiégées et prises par les Pharaons; mais les monuments qui » nous parlent de ces siéges et des marches militaires à travers le même pays » ne montrent ni ne mentionnent jamais de population de race européenne, ou » rappelant en quelque manière les Pélestas. Au contraire, les Ascalonites » assiégés par Ramsès II ont la barbe et la coiffure des Asiatiques, aussi bien que » le chef de leur ville, qui fuit de toute la vitesse de son cheval. D'ailleurs, le » texte égyptien les nomme expressément *Sati* ou Asiatiques. Un papyrus nous » donne le nom de quelques habitants de Gaza, vers la même époque. Or, ces » noms, dont plusieurs sont composés avec celui du dieu Baal, sont manifes-

1. Macrobe, *Saturn.* I, 19.

» tement sémitiques... Nous devons donc de toute nécessité chercher ailleurs » que dans la Palestine les Pélestas qui menacèrent l'Égypte sous le règne de » Ramsès III,... ce sont les Pélasges[1]. »

Admettons que les Pélestas des inscriptions hiéroglyphiques soient les Pélasges des traditions classiques, en suivra-t-il nécessairement qu'ils ne soient pas les Philistins de la côte Syrienne? « Une hypothèse très-vraisemblable, adoptée par » les meilleurs exégètes et ethnographes, Rosenmüller, Gesenius, Tuch, Hitzig, » Bertheau, Lengerke, Movers, Ewald, Munk, les fait venir de Crète. Le seul » nom de *Plischti* (Αλλόφυλοι) indique une origine étrangère ou de longues » migrations, et rappelle celui des *Pélasges*. Plusieurs fois, ils sont appelés dans » les écrivains hébreux *Crethim* (I *Sam.* XXX, 14; *Soph.* II, 5; *Ezéch.*, XXV, » 16), mot où l'on ne peut se refuser à reconnaître le nom des *Crétois*. Ailleurs » (II *Sam.*, XX, 23; II *Reg.*, XL, 4, 19), ce mot paraît s'échanger contre celui » de *Cari* (Cariens?), pour désigner la garde du corps des rois de Juda : on » sait que les Cariens étaient alliés aux Crétois et jouaient comme eux dans » l'antiquité le rôle de mercenaires. Les traditions hébraïques sont non moins » unanimes pour faire venir les Philistins de l'île de *Caphtor*, mot vague qui, » comme les noms de *Kittim*, de *Tharsis* et d'*Ophir*, n'offrait aux Hébreux » d'autre idée que celle d'un pays maritime et lointain[2]. » Les monuments égytiens nous donnent la date de cette émigration. Avant Ramsès III en effet, comme l'a fait observer M. Chabas, on ne trouve aucune trace des *Pélestas*. C'est donc lors de la grande migration commencée sous *Séti II* et *Necht-Séti* que la tribu des *Pelestas*, chassée du Delta, vint s'établir sur les côtes méridionales de la Syrie, autour de Gaza et des quatre autres villes qui formèrent dès lors la Pentapole Philistine. D'abord vassaux des Égyptiens, ils recouvrèrent leur indépendance vers la fin de la XXe dynastie, à l'époque des rois-prêtres, et, continuant d'exercer leur métier de pirates, se trouvèrent bientôt assez puissants pour surprendre et détruire la grande ville de Sidon, métropole des Phéniciens.

2°. M. Chabas admet l'identité des *Tûrshas*, *Shakalash*, *Shardana*, *Tsakkriu* des inscriptions hiéroglyphiques avec les *Tursces* (Étrusques), *Sicules*, *Sardiniens*, *Teucriens* des documents européens; mais au lieu de faire venir des côtes de l'Asie-Mineure les tribus de ces peuples qui attaquèrent l'Égypte sous Menephtah et Ramsès III, il pense qu'elles étaient parties, pour la plupart, des côtes et des îles de l'Italie, les *Sardiniens* de Sardaigne, les *Tûrshas* d'Étrurie, les *Shakalash* de Sicile, ce qui le conduit à identifier les *Danaû* et les *Ouàshàsh* de Ramsès III avec les Dauniens et les Osques. En premier lieu, il serait assez étonnant de voir une flotte de pirates italiens venir chercher au fond de la mer Égée des auxiliaires Teucriens avant d'attaquer l'Égypte. En second lieu, les traditions antiques nous permettent de fixer avec beaucoup de vraisemblance sur les côtes

1. Chabas, p. 292-296.
2. Renan, *Histoire générale des langues sémitiques*, t. I, p. 53-54.

de l'Asie-Mineure le point de départ de l'expédition des peuples de la mer. Hérodote attribuait à une migration lydienne l'origine des Tyrséniens; les Sardiniens et une partie des populations Sicules passaient également pour être d'origine asiatique. Il serait donc fort naturel de voir dans les peuples qui attaquèrent l'Égypte au temps de Menephtah et de Rhamsès III les tribus asiatiques des Tyrséniens, Sardiniens et Sicules, alors en pleine migration et qui, avant d'aller chercher un asile sur les côtes lointaines de l'Italie, essayaient de s'établir sur les rivages moins éloignés de la Syrie et de l'Égypte. Dans ce cas, les *Danaû* seraient non plus les Dauniens, mais les Δαναοὶ de la Grèce primitive voisins et rivaux des *Akaïus* (Ἀχαιοι), et les *Uashash* une peuplade asiatique, Οὔτιοι, Οὔξιοι, etc.

Ces réserves faites, toute la partie géographique du livre de M. Chabas me paraît être traitée de main de maître. Les chapitres consacrés à l'étude des outils et des animaux domestiques en Égypte ont mis en lumière bien des faits peu connus ou mal connus jusqu'à présent. Ainsi que je l'ai déjà dit, les parties relatives aux recherches préhistoriques échappent à mon appréciation et devront être examinées par des juges compétents : la partie relative à l'Égypte est un chef-d'œuvre de clarté et de bon sens.

G. Maspero.

---

31. — **Grammaticil latini** ex recensione Henrici Keilii. Supplementum. Anecdota helvetica quae ad grammaticam latinam spectant ex bibliothecis Turicensi Einsidlensi Bernensi collecta edidit Hermannus Hagen. Lipsiae, Teubner, 1870. In-8°, cclxj-398 p. — Prix : 25 fr. 35.

M. Hagen donne dans ce supplément à la collection des grammairiens latins de Keil de nombreux extraits et quelques opuscules tirés de manuscrits de Zürich, d'Einsiedeln et de Berne, en vue de servir à l'histoire de la grammaire depuis la fin de l'empire romain jusqu'au XIIe siècle exclusivement. Cette publication n'avait évidemment pas été commencée d'après le même plan que celui sur lequel elle a été achevée. Il en résulte une certaine incohérence qui ne rend pas l'usage du livre fort commode. Il eût été d'ailleurs utile de signaler à l'attention du lecteur ce qu'offrent d'intéressant, au point de vue de l'histoire des doctrines grammaticales, les extraits et les opuscules publiés ici pour la première fois. Mais la publication de M. H. est exécutée avec tant de soin, et un soin si méritoire, qu'on ne pense qu'au service qu'il a rendu et à la peine qu'il s'est donnée, et qu'on ne se sent pas le courage de s'arrêter à des critiques d'un ordre secondaire.

La préface, qui forme presque la moitié du volume, se divise en trois parties. Dans la première, M. H. décrit les manuscrits dont il s'est servi et en donne quelques extraits; dans la seconde, il traite des treize opuscules grammaticaux qu'il a publiés intégralement et dont l'impression était achevée avant que la préface fût rédigée; dans la troisième il donne des textes relatifs à l'histoire de la grammaire latine.

Dans la première partie (xv-lxix), je signalerai des variantes sur Servius *de finalibus syllabis* et *centimetrum* (xix, xx) et sur Eutychius (lvi), la construction romane qui se rencontre dans un passage écrit au IXe siècle (xlv, 17) « accentus » est anima verborum sive vox syllabae, quae in sermone plus sonat *de* ceteris » syllabis, » la mention de Caton le censeur confondu avec l'auteur des distiques, qui est appelé dans d'anciens manuscrits *Cato philosophus* (xlvi, 30-35 même manuscrit) « criminatur Cato, vadatur Tullius... Cato itaque philosophus » aliorum crimina reprehendebat, Cicero, qui et Tullius, defensor causarum » erat. »

Voici les treize opuscules grammaticaux dont M. H. rend compte dans la seconde partie :

1° *Commentaire de Sedulius sur le traité des conjugaisons d'Eutychès.* M. H. a trouvé ce traité sans nom d'auteur dans le manuscrit de Zürich, C 99 (IXe s.), et il ne l'attribue à Sedulius que sur la foi d'une copie dont il n'a pu connaître ni directement ni indirectement l'original, qui n'est autre que la portion du manuscrit de notre bibliothèque nationale, 7830 (XIe ou XIIe siècle), f° 17-52. Le commentaire de Sedulius sur l'*ars minor* de Donat se trouve dans le manuscrit de Tours 416 (XIIe siècle), f° 75 « incipit tractatus Sedulii scotti in arte Donati » de octo partibus orationis. » C'est évidemment le même Sedulius que celui qui a commenté Eutychès. On y trouve la même connaissance du grec; voir les *comptes-rendus de l'Académie des inscriptions et belles-lettres*, 2e série, t. VI, 1870, p. 242 [1]. Je ne sais s'il est identique au Sedulius qui est auteur de l'opuscule « de rectoribus christianis » édité par Mai, *Spicil. Rom.* VIII, 1-69. M. H. le conteste; mais ses raisons ne me semblent pas tout à fait convaincantes.

2° *Ars Asperi grammatici.* C'est une grammaire faite sur le plan de Donat par un certain Asper, qui est distinct de l'*Asper junior*, auteur des traités qu'on trouve dans Putsch (1725-1736) et Keil (v, 547-554), mais qui n'est pas postérieur au VIIe siècle et qui a fait autorité dans la période carlovingienne. M. H. l'a éditée d'après les manuscrits de Berne 611 et 209.

3° *Grammaire anonyme du manuscrit de Berne* 123. C'est une compilation incomplète (elle ne va pas au-delà du pronom) de passages d'Asper, Saint Augustin, Caper, Claudius Sacerdos, Cominianus, Consentius, Donat, Eutychès, Félix, Flaccus, Flavianus, Saint Jérôme (?), Isidore, Opilius, Pline l'Ancien, Pompeius, Priscien, Probus, Sedulius, Sergius, Servius, Valerius, Virgile, Virgilius Maro (le grammairien). M. H. appelle l'attention sur l'importance de cette compilation dont l'auteur a eu à sa disposition des manuscrits meilleurs que ceux que nous possédons. Ainsi le fragment de Caton, cité par Priscien (I, 260, 6 Hertz), « speca prosita, quo aqua de via abiret » est complété par les mots « quaerentes invenerunt » (103, 2), qui manquent dans les manuscrits de Priscien. Un passage de Pline l'Ancien est cité (135, 4) plus pleinement et plus

---

1. Il y a *praeticulatur* dans le manuscrit 7830 du commentaire de Sedulius sur Eutychès, et non *practiculatur*, comme j'ai mis par erreur p. 241.

clairement que dans Cledonius (50, 8 Keil) et Pompeius (201, 5 Keil). On trouve (75, 34) une citation d'Opilius. Une citation de Claudius Sacerdos (120, 3) montre que l'ouvrage de ce grammairien a subi un remaniement considérable dans le texte publié par Endlicher (*Analecta vindobonensia*, 47).

4° *Primae explanationes Sergii de prioribus Donati*. M. H. pense que ce commentaire sur l'*ars minor* de Donat a dû être extrait des ouvrages de Servius. Il croit voir des hellénismes dans un certain nombre de mots et de constructions inintelligibles qu'offre cet opuscule, et qui ne me paraissent pas beaucoup plus clairs, si on les traduit en grec.

5° Extraits d'un grammairien appelé Petrus, qui pourrait bien appartenir, comme le conjecture M. H., à la période carlovingienne. Le passage sur les cinq genres de discours qu'on trouve dans le manuscrit d'Orléans 248 (p. xcviii) pourrait avoir été emprunté à la même source où Petrus a puisé, mais non à Petrus lui-même.

6° Questions de grammaire tirées du manuscrit de Berne 83 (xe siècle). Ce que M. H. tire de ce manuscrit (pp. c-ci) et communique sous le titre de « fragmentum glossarii graeco-latini » me semble être plutôt des gloses destinées à expliquer des mots grecs dans l'ordre où les offrait un texte que je ne connais pas. Les questions de grammaire elles-mêmes sont du ixe ou du xe siècle, comme le fait remarquer avec raison M. H., qui appelle l'attention sur le soin que l'auteur met à défendre la latinité de la bible : préoccupation qu'on retrouve aussi dans tout le commentaire de Smaragde sur Donat.

7° Fragments en grande partie inédits du grammairien Virgilius Maro. Une partie se retrouve dans ce que Mai a imprimé *Auct. vatic.*, V ; mais le texte de Mai est à peu près illisible.

8° Commentaire de Remi d'Auxerre sur l'*ars minor* de Donat. Le commencement manque dans l'unique manuscrit d'Einsiedeln que M. H. a eu à sa disposition ; le commentaire ne commence qu'à Donat 357, 12 (Keil). Je n'en ai donné qu'un petit nombre d'extraits dans les *Notices*, etc. XXII, 2e *partie*, parce que ce commentaire, qui est resté en usage pendant tout le moyen-âge dans les écoles, a été souvent imprimé au xve siècle ; voir *Notices*, etc., XXII, 2, 94 et Hain, *Repertorium bibliographicum*, nos 6370-6372 et 13856-13863. Un commentaire sur le premier livre de *l'Ars major* de Donat se trouve sous le nom de Remi dans le manuscrit de Tours 416 ; voir comptes-rendus de l'Académie des inscriptions, 1870, VI, 243.

9° Commentaire anonyme sur l'*Ars major* de Donat tiré du manuscrit d'Einsiedeln. La partie de ce commentaire qui se rapporte au premier livre est tout à fait différente du texte de Remi tel que le donne le manuscrit de Tours. C'est par inadvertance que M. H. dit (p. cxii) qu'Alexandre de Ville-Dieu cite dans son Doctrinal la glose de Remi sur l'*Ars major;* le Doctrinal est un poème en vers techniques qui ne comporte pas de citations. Cette citation se rencontre dans une glose du Doctrinal. Je signalerai dans le commentaire anonyme publié par M. H. le passage suivant (226, 9) : « Dicta ergo positio a ponendo, eo

» quod poetae artificialiter composuerunt ut brevis vocalis quae per se unum » tempus habet, ex duabus quae sequuntur consonantibus habeat alterum et ex » correpta queat esse producta. » On voit que l'erreur qui confond la quantité de la syllabe avec celle de la voyelle, et qui fait dire que la voyelle en position est allongée, remonte au moins au xe siècle.

10° Commentaire anonyme sur le IIIe livre de l'*Ars major* de Donat tiré d'un manuscrit d'Einsiedeln. M. H. le complète dans la préface avec des extraits d'un manuscrit de Berne.

11° *Differentiae sermonum*. Ce sont des distinctions synonymiques extraites du manuscrit de Berne 178 (IXe siècle). M. H. donne dans la préface les variantes du traité de synonymes édité dans les œuvres d'Isidore par Godefroi d'après un manuscrit de Bongars qui est aujourd'hui à Berne sous le n° 224 (xe siècle). Il communique aussi des synonymes qui sont sous le nom de *Terentius* dans le manuscrit d'Einsiedeln 32 (x-xie s.).

12° Quatre traités anonymes d'orthographe fort courts tirés des manuscrits de Berne 522 (IX-xe s.) et 178 (IXe s.), et du manuscrit d'Einsiedeln 281 (xe s.). L'un est identique à celui que j'ai donné d'après le manuscrit de S. Germain 1447 dans *notices*, etc., XXII, 2, 521, et l'autre ressemble beaucoup à celui que j'ai publié (*ibid.*, 520) d'après S. Germain 1313 et 4629. La publication de M. H. améliore les textes de ces traités, dont la connaissance est utile pour l'histoire de la prononciation et de l'orthographe latines.

13° Traités anonymes sur les lettres de l'alphabet tirés de deux manuscrits de Berne 417 (IXe s.) et 36 (xe s.). Les deux premiers ne sont qu'une explication mystique des formes des caractères. Le troisième contient de brèves indications de la prononciation de chaque lettre. Il manque une conjonction de liaison dans (307, 29) « K faucibus palato formatur » et je crois que « L lingua q; (*que M. H. traduit à tort* quae) palato dulcet » doit se lire « L lingua atque palato dulcet. » « L se prononce doucement au moyen de la langue et du palais. » *Dulcet* pour *dulcescit* est un barbarisme qui ne doit pas étonner au IXe siècle.

Dans la troisième partie, M. H. 1° traite d'un ancien catalogue de grammairiens latins; — 2° il donne des variantes relatives à certains fragments de Probus. On voit que Diomède a parfois copié Probus sans y faire presque aucun changement; — 3° il donne des variantes relatives à Charisius et établit que ce grammairien a été souvent désigné sous le nom de Flavianus; — 4° vie de Priscien, variantes relatives aux *institutiones* et aux *partitiones*, gloses sur Priscien, fragments de la grammaire tirée de Priscien par Papias, qui n'est autre que le lexicographe et qui est l'auteur de la grammaire qui commence par « petistis a » me Karissimi » (voir *Notices*, etc., XXII, 2, 45, où j'aurais dû dire qu'elle se trouve à la suite du lexique de Papias); — 5° variantes importantes relatives à Pompéius et à Consentius; — 6° fragments de Sergius et variantes; — 7° fragments de Julianus de Tolède et rectifications nombreuses de son texte; — 8° fragments de la grammaire de Smaragde [1]; — 9° variantes sur Phocas et

1. Je vais compléter ce qui est mutilé chez M. H., au moyen du manuscrit 7551 (IXe s.).

quelques extraits de grammaire; nous signalerons (p. ccl) les noms singuliers donnés aux parties du discours, qui me paraissent forgés à plaisir, comme ceux qui ont été donnés dans les mêmes temps aux chiffres; — 10° fragments de Maximianus, Paperinus que M. H. regarde comme identique au Papirianus dont Cassiodore a donné des extraits, Hieronymus (S. Jérôme?), Augustinus (S. Augustin?); — 11° passages cités sous le nom d'Isidore, qui ne se retrouvent pas dans les *Origines*. — 12° rectifications du texte de la grammaire d'Alcuin; — 13° vie de Donat écrite par Flaccus Rebius, éditée d'après une copie faite par Pierre Daniel sur le texte qui se trouve dans le manuscrit de Paris, fonds du roi 7730, f° 39 v° (xe s.). Voici les leçons du manuscrit collationné sur le texte de M. H. 1 GRAMATICI — 2 minucio — rutilo — legendum — 7 CINKPONOC — rethoris — pauperculo — 9 opere — 11 aestus talente (*récrit sur* aestu calente) tepore — 20 eolicum — 21 magna — 22 greco — (Le grec est reproduit exactement au bas de la page, en premier lieu, sauf MHAωDOC où il y a un Λ plutôt qu'un A) — 24 maturato r... diens (*les* trois points représentent une tache qui couvre à peu près trois lettres) — discende — periciæ — edili — 25 do natus — 26 eandem — hemilius senitor — exiuit — 1 senatum — 3 pene menbra — 4 vesice — sabiosis — melanconico — 8 omnia (*représenté par* oma *avec une barre au-dessus de l'*a; *il faut sans doute lire* omni) — 8 calamauco — capud — 11 sepe — 12 famulicio — 15 GRAMATICI. — Il n'y a en marge que *paucinumero*, qui a été ajouté avec un signe de renvoi qui répond à celui qui est placé après *capellas* (cclx, 8).

Cette simple analyse montre que la publication de M. Hagen renferme sur l'histoire de la grammaire latine un grand nombre de renseignements intéressants; elle est d'ailleurs exécutée avec un soin scrupuleux, qui doit inspirer toute confiance.

Charles THUROT.

---

32. — **Handbuch der historischen Chronologie des deutschen Mittelalters und der Neuzeit,** von Dr H. GROTEFEND. Hannover, Hahn, 1872. 1 vol. in-4°, vij-200 p.

Nous avons déjà signalé dans cette *Revue*[1] l'excellent exemple que donnent les professeurs des universités d'Allemagne, et parfois même les plus illustres, en publiant des manuels destinés à faciliter les travaux des étudiants. La composition d'un manuel est un labeur ingrat, sans grande originalité le plus souvent, et qui ne donne que peu de gloire à son auteur, mais qui, s'il est exécuté avec soin,

---

239, 1 aut ideo hanc partem dixit esse cum casu ut eam a ceteris casum non habentibus segregaret. — 242, 1 de civitatibus in Machabeorum : « et civitatibus tribuebat alimonias et constituebat eas ut essent vasa munitionis. » — 244 citra flumen et citra flumina. — 245 custodes prae timore sepulchrum relinquentes fugerunt — et cum audierit bonum nuntium aut desideratum. — Le manuscrit porte au lieu de « praepositae repositae » (p. 243) « praepostore positae » qui est évidemment la vraie leçon; voici les variantes qu'il offre pour les noms propres : 243 (en haut) Gildimirus] gyltmirus — Rainmirus] rarumirus — uuadimirus — uuigilimundus — uuilimundus — et plus bas : hainardus, richardus, stainhardus, richardus, rainardus..... fastrada.

1. 1869. N° 52. Art. 260.

rend un grand service à la science, en guidant les chercheurs encore inexpérimentés et épargnant aux autres un temps précieux.

M. Grotefend vient de rendre un service de ce genre en publiant son Manuel de Chronologie Historique, qui réunit en un petit nombre de pages dans une forme claire et pratique toutes les notions nécessaires pour interpréter les divers modes de notation du temps en usage au Moyen-Age. Bien que son ouvrage s'applique spécialement à l'Allemagne, la plupart des renseignements qu'il renferme ont une valeur beaucoup plus générale, les mêmes méthodes de supputation chronologique se retrouvant dans tout l'Occident.

Ce manuel comprend les dix-neuf tableaux suivants : 1. Lettres dominicales ancien style; — 2. Rapport des jours de la semaine aux lettres dominicales; — 3. Nombres d'or; — 4. Tables de Pâques, ancien style; — 5. Calendrier Julien perpétuel; — 6. Termes de Pâques, Epactes, *claves terminorum*, *regulares paschae;* — 7. Indictions; — 8. Nombres d'or, Indictions, Concurrents, Epactes de 800 à 1580; — 9. Lettres dominicales nouveau style; — 10. Tables de Pâques nouveau style; — 11. Calendrier révolutionnaire; — 12. Ans des règne des empereurs et des papes; — 13. Glossaire des termes latins usités pour désigner des dates particulières; — 14. Glossaire des termes allemands; — 15. Liste des jours consacrés à chaque saint avec l'indication des variations suivant les diocèses allemands; — 16. Les 35 calendriers, donnant toutes les dates des fêtes mobiles; — 17. Tableau comparatif des fêtes mobiles; — 18, Tableau des fêtes de Pâques de 750 à 2000; — 19. Calendrier romain.

Ces tableaux sont précédés d'une introduction substantielle en cinquante et une pages qui non-seulement enseigne à s'en servir à un point de vue pratique, mais fait comprendre avec précision le sens de chaque terme chronologique.

Ce manuel rendra de grands services à tous ceux qui s'occupent d'histoire du Moyen-Age. Il est d'un usage beaucoup plus commode que tous les autres ouvrages de chronologie : c'est ce que montre sans peine la comparaison. L'Art de vérifier les Dates ne donne, pour l'époque Julienne, qu'un seul tableau chronologique général de l'an 1 à l'an 1900, qui comprend les diverses ères, les indictions, les cycles solaire, lunaire, pascal et de 19 ans, les épactes, les Pâques, les lettres dominicales, les concurrents et les réguliers. Mais l'introduction qui précède manque à la fois d'ordre et de clarté; aussi la plupart de ceux qui se servent de ce tableau, fort commode d'ailleurs, le font-ils d'une manière purement empirique et seraient-ils incapables de rectifier les fautes qui pourraient s'y rencontrer. Au grand tableau s'ajoutent deux calendriers lunaire et solaire nouveau style et une liste des noms particuliers des jours, des mois et de la semaine, en latin et en français. Cette liste est pour les noms latins bien moins riche que celle de M. G. qui, rien que pour la lettre A, en donne huit de plus, et pour les noms français on ne peut même comparer les quelques indications disséminées de l'Art de vérifier les Dates avec le glossaire allemand très-complet de M. Grotefend. Enfin la chronologie théorique n'est, dans l'Art de vérifier les Dates, que l'introduction de tableaux de chronologie historique, destinés à fixer la date des principaux faits; elle se trouve de plus jointe à un

ouvrage considérable, d'un format incommode, d'un prix assez élevé. Pilgram, dans son *Calendarium chronologicum medii potissimum aevi* (Vienne, 1781, in-4); Ideler, dans son *Handbuch der mathematischen und technischen Chronologie* (Berlin, 1825-1826, gr. in-8); dans son *Lehrbuch der Chronologie* (Berlin, 1831, in-8); enfin Weidenbach, dans son *Calendarium historico-christianum medii et novi aevi* (Ratisbonne, 1855, in-4), ont éclairci des points de détail, mais ils n'ont pas fourni aux travailleurs une clef des notations chronologiques supérieure en clarté à celle de l'Art de vérifier les Dates. M. G. a eu le premier l'idée de décomposer la table d'ensemble des Bénédictins en une série de tableaux particuliers qui permettent d'étudier à part chacun des éléments de la chronologie et de passer de l'un à l'autre dans un ordre méthodique. Chaque tableau donne la clef du tableau qui suit. Le tableau II en particulier qui permet, quand on connaît la Lettre Dominicale, de trouver immédiatement le jour de la semaine, pour une date donnée, me paraît une très-heureuse innovation.

L'introduction est d'une très-grande clarté dans sa concision. M. G. y a le premier expliqué nettement la différence qui existe entre les *regulares solares*, les *regulares lunares* et les *regulares paschae*, que l'on confond souvent. Les Bénédictins avaient bien distingué, d'une part, les *regulares paschae*, qu'ils appelaient réguliers annuels, et qui avaient pour but de noter sur quel jour de la semaine tombait le terme pascal, et de l'autre les réguliers lunaires et solaires, qui faisaient connaître pour chaque mois quel jour de la semaine et quel jour de la lune tombait le premier. Mais ils n'avaient pas expliqué que les réguliers pascaux indiquent le nombre de jours qui séparent le 24 mars du terme pascal, déduction faite des semaines pleines.

M. G. aurait pu, sans surcharger outre mesure son travail, donner quelques indications sur les diverses tables de Pâques ou *Canones paschales*, en particulier sur celles de Victorius et de Dionysius Exiguus. Son § 10 (sur l'usage de l'Ère chrétienne [1]) aurait été plus clair, et on aurait compris les discussions qu'engendra au commencement du Moyen-Age l'incertitude sur la date de Pâques. — Il n'aurait pas été inutile non plus de consacrer un paragraphe explicatif à l'emploi des fêtes mobiles. Le tableau 16 ne suffit pas à éclairer ceux qui ne sont pas au courant de ces questions [2].

L'ouvrage de M. G., consistant surtout en tableaux chronologiques, peut

---

1. A propos du mot *Ère*, M. G. dit dans ce style à moitié français qui passe aujourd'hui pour de l'allemand : *Wir dürfen den Namen Aera für Zeitrechnung als deutsches Produkt reclamiren*. Il remarque en effet que ce sont les Wisigoths d'Espagne qui les premiers ont employé ce mot au sens d'année. Ils ne disaient pas *Anno erae CCCCLXV°*; mais *era CCCCLXV°*. Comme cette expression désignait l'année espagnole (qui a pour point de départ 38 av. J.-C.), le mot *ère* indiqua les modes divers de supputation des années. Mais M. G. le fait venir du datif gothique *jêra* de *jer* = Jahr. Les autres hypothèses *aes*, *arrach* (arabe, dater); *annus* ERAt, ἔἴρειν, sont peu vraisemblables.

2. Je ferai remarquer à M. G. une faute d'impression à la p. 7, *Sonntag* pour *Montag* qui rend la phrase inintelligible. — Je ne sais pas sur quel fait il s'appuie pour affirmer (p. 26) que Marius d'Avenche faisait commencer l'année le 1er mars. Quant à Frédégaire et à ses continuateurs, ils faisaient commencer l'année à Noël ou au 1er janvier (voy. *Chr. Fred.* c. 134). — Après avoir dit : « *Vespera*, von 4 Uhr bis zur zweiten Vesper », M. G. ajoute : « *Completorium*... Selten und mit Unrecht zweite Vesper genannt. »

servir aussi bien à ceux qui ignorent l'allemand qu'à ceux qui le savent. Aussi se répandra-t-il probablement en France comme en Allemagne. Mais il serait à souhaiter qu'il trouvât, non-seulement des lecteurs, mais aussi des imitateurs. La France, fière d'avoir produit l'Art de vérifier les Dates, le plus grand monument de la science chronologique, semble laisser à d'autres le soin de continuer l'œuvre commencée par elle. Il ne doit pas en être ainsi. Nous ne devons pas déserter nos traditions scientifiques. L'École des chartes, dont l'enseignement comprend les études chronologiques, fera bientôt, nous l'espérons, pour le Moyen-Age français ce que vient de faire M. G. pour le Moyen-Age allemand [1].

---

33. — **Geschichte der Reformation in Polen**, von O. Koniecki. Breslau, C. Dülfer, 1872. In-8°, viii-165 p.

L'histoire de la Réforme dans les pays slaves n'est encore que médiocrement connue, soit parce que les documents qui pourraient nous en rendre compte sont restés inédits jusqu'à ce jour, soit surtout aussi parce que les langues de ces contrées sont malheureusement trop peu familières aux savants de l'Europe occidentale pour qu'ils puissent tirer parti des livres publiés en polonais, en russe, en tchèque, etc., etc. L'ouvrage le plus connu sur la matière, celui de V. Krasinski [2], souffre de nombreux défauts et présente des lacunes importantes; on doit donc remercier M. Koniecki d'avoir écrit, sous une forme très-concise et sans prétentions érudites, le petit volume que nous annonçons ici. C'est un essai préliminaire, qui doit être suivi, en cas de succès, d'une histoire complète du protestantisme en Pologne dont le présent volume serait le prodrome. Il n'est point composé sur des documents inédits, mais l'auteur a puisé dans une série de publications polonaises qui d'ordinaire restent lettre close pour nous.

La Réforme éclata de bonne heure en Pologne et dès l'abord y fit des progrès étonnants. Ils s'expliquent cependant par l'état d'hostilité permanente entre la haute noblesse et le clergé du royaume, hostilité que l'on peut constater pendant toute la durée du xve siècle et qui ne provenait pas uniquement de tendances religieuses hérétiques, surtout hussites, comme on l'a souvent affirmé, mais qui avait aussi sa raison d'être dans la question de nationalité [3]. La doctrine luthérienne fut la première à pénétrer en Pologne, par la Prusse orientale; on la signale dès 1518 à Dantzig, mais, sans doute à cause de sa provenance germanique, elle ne se répandit que fort peu dans la Pologne proprement dite.

---

1. M. Gr. dit p. 1 en parlant de la chronologie : « Sans elle l'histoire serait une masse » confuse, où les capitulations de Paris et de Sedan se trouveraient à côté des oies du » Capitole. » Je ne sais s'il y a là une intention spirituelle, mais le choix d'un autre exemple eût été d'un meilleur goût.

2. A historical sketch of the rise, progress and decline of the Reformation in Poland, by Valerian Krasinski, 1838-1840. 2 vol. in-8°.

3. Ainsi le woywode de Posen, Jean Ostorog, présentait à la diète de 1455 un mémoire dans lequel il se plaignait amèrement du nombre croissant de prêtres et de moines allemands que le pape envoyait en Pologne, et qui s'emparaient de tous les bénéfices en se moquant de la nation polonaise.

C'est le calvinisme qui, vingt ans plus tard, gagna la noblesse polonaise presque tout entière, tant à cause de l'appui que lui prêta le plus influent magnat de la Lithuanie, le prince Radziwill, qu'à cause de son hostilité plus tranchée contre la hiérarchie catholique. En 1548, une troisième catégorie de dissidents vint s'établir en Pologne : c'étaient les Frères Bohêmes, chassés de leur pays par la persécution de l'empereur Ferdinand I. Le catholicisme ne se laissa point arracher du terrain sans lutter avec énergie; plusieurs chapitres de l'opuscule de M. K. sont consacrés à retracer la résistance offerte à l'hérésie par les dignitaires de l'Église et surtout par le célèbre cardinal Hosius, mort à Rome en 1579. Ce qui nuisit surtout au protestantisme, ce fut l'hostilité des différents partis religieux entre eux; en vain plusieurs hommes éminents, dont le plus connu fut un gentilhomme nommé Jean Laski ou de Lasco, essayèrent-ils d'amener une entente fraternelle sur un terrain commun; ces tentatives échouèrent toutes de la façon la plus misérable. Diverses hérésies, celle des Sociniens surtout, qui niaient la divinité de Jésus-Christ et la Trinité, et qui pendant un instant absorbèrent presque le calvinisme polonais tout entier, apportaient encore de nouveaux éléments de conflits à la situation. Cependant aucune mesure officielle ne vint menacer la liberté des cultes qui régnait, en fait, dans tout le royaume, jusqu'à la diète de Lublin, qui se tint en 1566 et dans laquelle les catholiques et les calvinistes orthodoxes, ligués entre eux, imposèrent des peines sévères aux autres dissidents. L'introduction des Jésuites en Pologne et leur influence toujours croissante amena plus tard la ruine du protestantisme dans ce pays, mais contribua en même temps, et pour une part notable, à ruiner le pays lui-même. Le volume de M. K. s'arrête avant le moment de l'arrivée des Pères de la Compagnie de Jésus. Son dernier chapitre est consacré à la littérature religieuse et ecclésiastique du protestantisme polonais au XVIe siècle, terrain très-peu exploré jusqu'ici. En somme, nous ne pouvons qu'encourager l'auteur à continuer sa modeste mais utile entreprise et à nous donner dans les volumes suivants la suite du récit qu'il nous offre aujourd'hui.

R.

---

34. — **Acta publica.** Verhandlungen und Correspondenzen der schlesischen Fürsten und Stænde. Jahrgang 1620, herausgegeben von Dr Hermann Palm. Breslau, J. Max, 1872. In-4°, xij-326 p.

Nous avons rendu compte autrefois des deux premiers volumes de cette savante publication relative à la guerre de Trente Ans et dont l'importance dépasse de beaucoup les frontières de la Silésie dont elle retrace plus particulièrement l'histoire. L'ouvrage de M. Palm, ainsi que d'autres volumes dont nous parlions ici naguère, est publié par la Société d'histoire de Silésie aux frais des États provinciaux de ce pays. On ne peut que louer les corps constitués qui savent faire un usage aussi utile des deniers publics, et l'on souhaiterait que nos Conseils généraux suivissent plus souvent un pareil exemple. Les *Acta publica* de M. Palm sont un recueil de documents officiels de toute nature, missives et lettres échangées entre les États de la province et l'Empereur, le

roi Frédéric de Bohême, leurs délégués, rapports d'ambassadeurs, délibérations parlementaires, etc. Ce troisième volume du recueil est consacré tout entier à l'année 1620, qui marque la fin de la guerre de Bohême et la chute de la royauté éphémère de l'Électeur palatin Frédéric sous les coups de Ferdinand II et de la Ligue catholique. La Silésie confédérée à la Bohême ressentit le contre-coup de ces luttes, et partagea les maux résultant de la catastrophe finale sous les murs de Prague, le 8 novembre 1620. Nous ne pouvons que remercier le savant éditeur d'avoir pris note d'un *desideratum* que nous présentions à propos de ses premiers volumes. Il a placé en tête de celui-ci une introduction qui nous donne le résumé des documents publiés à la suite et permet ainsi au lecteur plus pressé de s'orienter au milieu du style indigeste des chancelleries allemandes du XVIIe siècle, qui est bien la langue la plus barbare et la plus diffuse qui ait été jamais écrite ou parlée. L'éditeur a cru devoir faciliter d'ailleurs la lecture de ses documents en supprimant en partie la fastidieuse orthographe de l'époque; je ne sais s'il faut l'en féliciter trop haut, car, en principe du moins, il me semble qu'il faut se résigner à quelques petits ennuis de plus, plutôt que de toucher en quoi que ce soit à l'intégrité des documents que l'on publie. Mais je ne voudrais point engager la discussion sur ce point, et je préfère remercier encore M. Palm des notes plus nombreuses qu'il ajoute à son troisième volume, et le quitter avec le vœu de le voir continuer sans défaillance le fatigant labeur que son dévouement a entrepris. R.

---

35. — **Recherches sur l'orfévrerie et la bijouterie dans l'Amienois,** avec notes et documents inédits, planche de blasons des orfèvres picards, par F. Pouy. Amiens, imprimerie de Lenoel-Hérouart. Gr. in-8°, 52 p.

Il est fâcheux que l'auteur ne se soit pas borné dans cette étude aux artistes et artisans d'Amiens. Il a essayé de résumer en quelques pages tout ce qu'on sait de l'histoire de l'orfévrerie dans les temps anciens et modernes et ce plan beaucoup trop vaste fait disparaître les renseignements intéressants que son étude renferme sur l'industrie picarde. Cependant M. P. n'a rien oublié pour se montrer au courant de l'érudition moderne; tous les auteurs qui se sont occupés de la matière sont successivement énumérés. Les citations en vers tirées de poètes du seizième et du dix-septième siècle arrivent à tout propos comme pour témoigner de la variété des lectures de l'auteur. Enfin si l'on joint à cela des remarques plus ou moins judicieuses sur quelques habiles orfèvres pris au hasard, la citation des prix atteints dans des ventes récentes par des recueils anciens de gravures sur l'orfévrerie, la mention des riches joyaux offerts par plusieurs de nos souverains à leurs plus fameuses maîtresses, on aura une idée de la confusion qui règne dans ce travail. Trop semblable aux études superficielles qui abondent dans les revues de province, la brochure de M. P. semble plutôt inspirée par le désir de faire briller les connaissances de l'auteur que par l'envie de mettre en lumière des documents intéressants sur un des points de la question. Elle renferme toutefois quelques pages dignes d'attention, malheureusement perdues dans un étalage de citations superflues; par exemple l'énumération des armoiries et des marques des anciennes communautés d'orfèvres de la Picardie,

et surtout une fort belle lettre d'un évêque d'Orléans, écrite en 1767, et relative à une pièce d'orfévrerie faite pour l'église cathédrale d'Amiens. M. P. nous dit bien que cette lettre a d'abord paru dans l'*Année littéraire;* mais cela ne suffit pas et ce passage capital de la brochure arrive sans explication, sans commentaire; à peine comprend-on de quoi il s'agit, tandis que l'auteur entre dans des développements au moins superflus sur bien d'autres points dénués d'intérêt.

M. P., à en juger par le nombre de brochures qu'il a publiées depuis quelques années, est un de ces travailleurs infatigables qui ont voué à l'étude de leur province ou de leur ville natale un culte zélé. On peut donc lui donner dans l'intérêt même de ses travaux un conseil pour l'avenir : c'est de moins se préoccuper de ce qui n'est pas strictement son sujet, et de concentrer ses recherches et ses publications sur le pays auquel il s'intéresse.

J. G.

---

36. — **Saggio di fiabe e novelle popolari siciliane,** raccolte da Giuseppe Pitré. Palermo. In-12, 16 p. (non mis dans le commerce).

M. Pitré, bien connu des lecteurs de la *Revue*, va continuer, par deux volumes de contes populaires, sa précieuse *Bibliotheca delle tradizioni popolari siciliane;* comme spécimen de son recueil, il détache quatre contes, sur lesquels il demande l'avis des critiques. Nous ne pouvons, pour notre part, qu'approuver en général la méthode qu'il a suivie : il a donné les contes tels qu'il les a recueillis de la bouche du peuple, en citant pour chacun le nom de la personne qui le lui a raconté; il explique en note les mots et locutions difficiles, et il compare sommairement les récits qu'il publie à ceux qui leur ressemblent dans les recueils italiens connus jusqu'à ce jour. En se bornant à l'Italie pour ses rapprochements que son érudition lui aurait assurément permis d'étendre beaucoup, M. P. a fait sagement : c'est aux savants qui s'occupent de littérature comparée en général à utiliser et à poursuivre les recherches qu'il a limitées à son pays. — La forme des contes est évidemment très-sincère; çà et là elle gagnerait peut-être à être un peu plus concise, et nous croyons que l'éditeur aurait le droit de l'abréger : les narrateurs modernes, dans le détail du récit, se laissent parfois aller à des amplifications diffuses qui leur sont personnelles et qu'il est facile de discerner. — Ce que nous demanderions surtout à M. Pitré, ce serait, quand il a entendu un même conte de plusieurs narrateurs, ce serait de nous communiquer les *variantes de faits* qu'il a recueillies : nous avons déjà formulé ici ce souhait dont la réalisation importe à la critique. — Les contes imprimés dans ce spécimen sont intéressants à divers titres : le premier, *Grattula-Beddatula*, est essentiellement une variante de *Cendrillon*, à laquelle se sont soudés les tronçons de deux autres contes; le second, *la Mamma di S. Petru*, connu des Serbes, des Grecs et des Italiens, ne paraît pas se trouver en Occident; le troisième, *Gùsfâ*, coïncide presque textuellement, bien qu'il soit beaucoup plus altéré, avec un des contes gascons publié par M. Bladé; enfin le quatrième, *la Vurpi*, est une forme curieusement défigurée d'un des *contes de Renard* les plus populaires.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard: Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell: Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque
couverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volu
de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indét
minées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10
pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Liguri
attribué à Gunther. In-8°. 2

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librair
A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Litera
seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vo
stændig umgearb. Auflage. In-8°. 12

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librai
A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-
12

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librair
A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad op
morum libr
rum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Verg
vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbige
Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr.

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librair
A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinisch
Sprache. In-8°. 10 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris,
à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literature
Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 f

Nogent-le-Rotrou, Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 7 Septième année 15 Février 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Auber. Histoire et théorie du symbolisme religieux avant et depuis le christianisme. 4 vol. in-8°, vij-2365 p. Paris (Franck). 28 fr.

Aubigné (d'). Les Tragiques, avec des additions et des notes par M. Ch. Read. In-8°, xlvij-360 p. Paris (Lib. des Bibliophiles).

Bopp (Fr.). Grammaire comparée des langues indo-européennes, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand. Traduit sur la 2me édition et précédée d'introductions par M. M. Bréal. T. IV. In-8°, xxxv-131 p. Paris (Hachette).

Chénier (A.). Œuvres en prose. Nouv. édition par L. Becq de Fouquières. In-18 jésus, cxx-412 p. Paris (Charpentier et Cie). 3 fr. 50

Collection des livrets des anciennes expositions, depuis 1673 jusqu'en 1800. XL. Salon de 1798. XLI. Salon de 1799. XLII. Salon de 1800. In-12, 219 p. Paris (Liepmannssohn). Chaque livret. 4 fr.

Derguy (D.). Le Pays de Bray. T. 1. In-8°, 317 p. Neuchâtel-en-Bray et Paris (Derache).

Desmaze (Ch.). Livres brûlés à Paris, livres sauvés, les manuscrits français à l'étranger. Mai 1871. In-8°, 24 p. Amiens (Glorieux et Ce).

Du Mesnil. Armorial historique de Bresse, Bugey, Dombes, pays de Gex, Valrancey et Franc-Lyonnais, d'après les travaux de Guichenon, d'Hozier, Anbret, d'Assier, Steyert, Raux, Guigue, Albrier, Arcelin, les archives et les manuscrits, etc., avec les remarques crit. de Collet. 1re livr. A-G. In-4°, xij-328 p. Lyon.

Gauckler (P.). Le Beau et son histoire. In-18 jésus, 205 p. Paris (Germer-Baillière). 2 fr. 50

Lacroix (P.). Les courtisanes de la Grèce d'après les auteurs grecs et latins. In-32, viij-208 p. Torino (Gay). 8 fr.

—— Iconographie Molièresque contenant la liste générale et complète des portraits de Molière et celle des suites de vignettes publiées jusqu'aujourd'hui pour les œuvres de cet auteur; avec notes et commentaires par le bibliophile Jacob. In-32, xx-40 p. Torino. 9 fr. 20

Mary Summer. Les Religieuses bouddhistes depuis Sakya-Manni jusqu'à nos jours. Avec une introduction par Ph. Ed. Foucaux. In-18, xij-70 p. Paris (Leroux).

Nageotte (E.). Ovide, sa vie, ses œuvres. Thèse pour le doctorat présentée à la faculté de Dijon. In-8°, 278 p.

Ornement (l') **polychrome.** Cent planches en couleurs, or et argent, contenant environ 2000 motifs de tous les styles. Art ancien et asiatique, moyen-âge, renaissance, XVIIe et XVIIIe siècles. Recueil historique et pratique publié sous la direction de M. A. Racinet, avec des notes explicatives et une introduction générale. Livr. 10e et dernière. In-4°, iv-80 p. et 10 pl. Paris (Didot).

Rabelais (Œuvres). Texte collationné sur les éditions originales, avec une vie de l'auteur, des notes et un glossaire. Illustrations de G. Doré. 2 vol. in-4°, xliv-900 p. Paris (Garnier frères). 200 f.

Théâtre (le) **Français** avant la Renaissance, 1450-1550. Mystères, moralités et farces. Précédé d'une introduction et accompagné de notes pour l'intelligence du texte, par E. Fournier. Orné d'un portrait en pied coloré du principal personnage de chaque pièce, dessiné par MM. Sand, Alouard et Marie. In-8° à 2 col. vij-466 p. Paris (Laplace, S. et Ce).

Vertus (A. de). Le Monde avant l'histoire. Langage, mœurs et religion des premiers hommes. In-8°, 164 p. Château-Thierry.

Villemain (M.). Histoire de Grégoire VII, précédée d'un discours sur l'histoire de la papauté jusqu'au IXe siècle. 2 vol. In-8°, 12 p. Paris (Didier). 15 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 7 — 15 Février — 1873

Sommaire : 37. GRASSMANN, Dictionnaire du Rig-Véda. — 38. Anthologie grecque, p. p. DÜBNER et DELZONS. — 39. Sénatus-consulte inédit, p. p. FOUCART. — 40. HENRI IV, Lettres, p. p. GUADET.

37. — H. GRASSMANN. **Wœrterbuch zum Rig-Veda.** 1. Lieferung. Leipzig, F. A. Brockhaus, 1873. In-8°, viij-144 p. — Prix de la livraison : 6 fr. 60.

Il y a trente ans à peine, les études védiques, après une première aurore, avaient pour unique foyer un petit cercle d'hommes groupés autour de la chaire de Burnouf. Aujourd'hui on s'en occupe partout, dans l'Inde, en Europe, en Amérique, et à cette propagation prodigieuse correspond une égale diversité. Le travail s'est divisé et, à l'heure qu'il est, la question est entamée sur toutes ses faces. Recherches d'étymologie, de grammaire, de métrique, essais de critique et de restitution des textes, investigations mythologiques et archéologiques, calculs astronomiques même, tout a été mis en œuvre à la fois pour arracher au vieux sphinx quelques-uns de ses secrets. L'ensemble de ces travaux est déjà considérable, et leur dispersion est telle, que le spécialiste lui-même a de la peine à se tenir au courant. Aussi la nécessité de condenser et de coordonner les résultats acquis se faisait-elle impérieusement sentir, et comme un pareil travail ne pouvait guère être tenté dans l'état présent des études que sous la forme d'un lexique, nulle entreprise ne pouvait venir plus à propos que celle d'un dictionnaire du Rig-Véda.

A toute tentative de ce genre, les beaux travaux de M. Roth consignés dans le Dictionnaire de Saint-Pétersbourg servaient naturellement de modèle et jusqu'à un certain point de base. Mais malgré ce puissant secours, l'entreprise n'en restait pas moins pleine de labeur et de difficultés. Un simple glossaire, quelque complet qu'on le suppose, ne pouvait suffire. Le travail étymologique était, à lui seul, impuissant à saisir la question sous toutes ses faces. Enfin, pour être vraiment utile et pour répondre aux exigences actuelles, un pareil livre ne pouvait pas être une œuvre purement personnelle : résumé non d'une science qui s'achève, mais d'une science qui s'ébauche, ce devait être avant tout un inventaire largement ouvert à la discussion.

Il y a un an environ, M. Aufrecht avait fait espérer qu'il nous donnerait sous peu un Dictionnaire du Rig-Véda. Je n'ai aucune connaissance du plan de M. Aufrecht. Mais par ses travaux antérieurs et par l'abondance des ressources qui sont à sa portée, ce savant était mieux à même que tout autre de s'acquitter dignement de cette tâche et de l'embrasser dans toute son étendue. Malheureu-

sement ce projet semble être indéfiniment ajourné par son auteur. Il faut don savoir gré à M. Grassmann de s'être décidé à publier ses propres recherche qui, bien qu'entreprises au point de vue de la linguistique générale plutôt qu' celui de l'archéologie védique, et ne répondant par conséquent pas tout à fait ce qu'on est en droit d'attendre d'un Dictionnaire du Rig-Véda, n'en constituer pas moins un travail très-distingué et très-méritoire.

La 1re livraison du Dictionnaire de M. G. va de la lettre A à la lettre Ri, e correspond par conséquent avec ses 288 colonnes à presque tout le 1er volum du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg. L'ouvrage entier se composera enviro de 6 livraisons, et doit être achevé dans le courant de l'année. Une dispositio ingénieuse a permis à l'auteur de donner beaucoup en peu d'espace. Le mo sanscrit est suivi de son étymologie et de ses différentes acceptions marquée chacune d'un chiffre; puis vient, distribuée selon l'ordre des cas et des forme grammaticales, l'énumération des passages où le mot se trouve employé, le acceptions étant indiquées par un simple renvoi aux chiffres de la rubrique L'énumération est complète excepté pour les particules et les mots d'un usag par trop fréquent; les citations correspondent à l'édition d'Aufrecht, en y comp tant les hymnes en une seule série, sans distinction des ma*nd*alas. La place es ainsi singulièrement ménagée, mais un peu, il faut l'avouer, aux dépens de l clarté. L'inconvénient est moindre pour les noms et les adjectifs; mais pour le verbes, il aboutit à une confusion réelle. Ici, en effet, la rubrique se trouv grossie de toute l'énumération des prépositions que s'adjoint la racine verbale et les citations suivent distribuées uniquement par thèmes et rangées selon l'ordr des formes personnelles, avec renvois chiffrés aux indications du paragraphe initial Tout cela fait un ensemble hérissé de chiffres et peu commode pour celui qu cherche autre chose que des formes. M. G. ajoute encore, sans grande utilité, cette complication, en rangeant chaque fois dans une série à part les cas où l verbe est accentué parce qu'il fait partie d'une proposition subordonnée ou qu'i se trouve placé au commencement d'un pada.

Pour les thèmes nominaux et les racines verbales M. G. est à peu près reven à l'usage antérieur : il donne les uns tels qu'ils se présentent en composition, e les autres sous la forme qu'elles affectent à l'état de noms verbaux (en faisan abstraction, bien entendu, du suffixe *t* que s'adjoignent dans ce cas les racine terminées par une voyelle brève). Il écrit donc *hotṛ*, *pitṛ*, *bṛhat*, non *hotar*, *pitar* *bṛhant; kṛ*, *bhṛ*, *vṛdh*, non *kar*, *bhar*, *vardh*. Et en effet, des raisons tirées de l linguistique générale et qui n'ont pas même le mérite de conduire à une application uniforme, ne doivent point être déterminantes dans un Dictionnaire pure ment sanscrit.

Les éléments des mots composés directs sont séparés par un — dans les ca où le sandhi ne s'y opposait pas. Cette disposition n'est cependant pas observé d'une façon bien conséquente. M. G. sépare *a-grû'*, *á-ghnya*, *adhi-vâktṛ*, *adhi-shavaṇa* : pourquoi ne pas séparer aussi *ágru*, *aghnyá*, *adhivâka*, *adhivi kartaṇa* Quelquefois la séparation indiquée n'est pas exacte : ainsi *anavadyá-rûpa* est bie

formé de *anavadyá* et de *rûpa;* par contre *ádrogha-vâc* n'est pas composé de *adroghá* et de *vâc,* mais de *a* et de *dṛoghavâ'c:* c'est un *karmadhâ raya* et non un *bahuvrîhi.*

Dans les cas infiniment nombreux où il faut compter une semi-voyelle comme une voyelle, introduire une voyelle ou du moins une espèce de *shewa* entre deux consonnes, dédoubler une syllabe longue, suspendre les lois du sandhi, etc., M. G. a pris le parti de figurer directement par l'écriture ces nuances de la prononciation. Il écrit donc *martia*, *açua*, *indara*, *agnînaam*. Quant aux hardiesses plus grandes auxquelles d'autres critiques se sont laissé entraîner par les théories prosodiques, il s'en est en général abstenu. L'avantage de cette innovation sous le rapport de la brièveté est visible, et comme d'ailleurs l'orthographe reçue est chaque fois placée en tête des articles et sert de base à l'ordre des mots, on ne saurait y voir une atteinte au respect que commandent des textes aussi anciennement et minutieusement fixés que ceux du Rig-Véda. Tout au plus peut-on se demander si, même dans ces cas, M. G. n'eût pas mieux fait de se conformer de plus près à l'analogie de l'orthographe sanscrite et d'écrire *martya*, *açuva*, comme on écrit *mitriya* (à côté de *mitrya*), *açviya* (à côté d'*açvya*), *suvar* (à côté de *svar*), etc. Mais à tout prendre, l'orthographe qu'il a adoptée est peut-être mieux faite, en raison de son étrangeté même, pour prévenir à cet égard toute méprise.

Il n'en est plus tout à fait de même quand il se permet de changer le svarita en accent aigu et même de le transposer, comme il le fait pour le trisyllabe neutre *asurya* qu'il écrit *asuryá*. Il est vrai qu'un *i* accentué ne se réduit que rarement en sa semi-voyelle; mais enfin le cas se présente (pour le mot en question pas moins d'une douzaine de fois), et les théories que nous pouvons nous former à cet égard ne sont pas tellement bien assises, qu'elles nous permettent de porter la main sur les textes dans des cas où il est impossible d'admettre une erreur accidentelle. Il suffisait d'une note pour faire remarquer l'anomalie. Les modifications que M. G. apporte à la transcription d'Aufrecht ne me paraissent pas non plus heureuses. Je ne vois pas ce qu'il y gagne, et cela nous fait un système de plus.

Sous le rapport de la nomenclature on ne trouvera probablement que peu de choses à glaner après M. G. En plusieurs endroits il rectifie ou complète celle du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg. C'est ainsi qu'il corrige *ayopâshṭhi;* qu'il rétablit à leur rang *asmatsakhi*, *asmadruh*, *ânjanagandhi*, *âvirṛjîka* et en général tous les noms de divinités associés au duel; qu'il donne *ayâman*, *ahinâman*, *ud*, *upanâya*, *upâmçu* omis dans le Thesaurus ou n'y figurant pas comme employés dans le Rig-Véda. Par contre il biffe *usha* et *uhan* qui s'y sont glissés par suite de fausses lectures. Peut-être a-t-il eu raison de ne pas en faire autant du composé *ahiçushmasatvan;* mais il fallait noter que c'est une conjecture qu'on introduit dans le texte. *Aram ishe* (VIII, 46, 17) forme deux mots non-seulement dans l'édition d'Aufrecht, mais aussi dans celle de Müller : c'est ainsi que le donne le pada et que Sâyana l'explique. M. G. a en outre inséré à leur rang

les mots dont le Rig-Véda ne présente que des dérivés, ainsi que ceux qui n'y figurent qu'en composition. Je remarque cependant l'absence de *abdin* et de *apâshṭi* contenu dans *svabdin* et *ayopāshṭi*. — L'exécution matérielle est très-soignée et la correction typographique, si difficile à obtenir dans les ouvrages de ce genre, ne laisse à peu près rien à désirer. Il faut cependant corriger *a-jâvi* pour *ajâvi;* au mot *addhâ*, *katidâ* pour *katidhâ;* au mot *abdâ*, *â* pour *dâ* et *ajâ* pour *ayâ;* au mot *i* le thème *j* pour *y*. M. G. garantit l'exactitude absolue de tous ses chiffres de renvoi.

L'interprétation de M. G. est en général conforme à celle du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, et, s'il me fallait définir en deux mots son travail sous ce rapport, je dirais que c'est une édition de l'œuvre de M. Roth revue et corrigée par un linguiste de grand mérite. C'est en effet dans la partie étymologique que M. G. se montre le plus indépendant de son devancier. Dans les cas mêmes où il adopte sa solution, il y arrive souvent d'une façon neuve et originale, et les notices qu'il a placées en tête d'un grand nombre d'articles sont toujours intéressantes et dignes du plus sérieux examen. Ce n'est pas qu'elles soient toutes également convaincantes. Ainsi M. G. aura peut-être quelque peine à faire admettre l'explication d'*udârathi* par *udanrathi*, « voituré sur des ondes » pour dire « ondoyant », et cela d'autant plus qu'il s'agit d'une galette ou d'un plat de gruau. — *Abhîpa*, dans *abhîpatas*, paraît en effet être une formation analogue à *anûpa dvîpa*, *pratîpa*, *samîpa;* mais la signification concrète que lui donne M. G. « l'espace au-dessus des eaux » et la traduction « du haut des nues » qu'il en tire pour *abhîpatas*, n'en semblent pas moins tombées du ciel. — *Anîka* pourrait fort bien n'avoir rien de commun avec la racine *an*, respirer, mais provenir d'un ancien adverbe parent de *anu* et du thème pronominal *ana;* la formation serait analogue à celle d'*abhîka*, *pratîka*, *samîka*, *apâka*, *upâka*, *anûka*, etc. (voy. Bréal, dans les Mémoires de la Société de Linguistique, I, p. 405.) — *Dhṛja* dans *adhṛja* ne paraît pas non plus formé de *dhṛ* à l'aide du verbal *ja*, dont la signification ne paraît pas être aussi effacée dans le Véda, mais plutôt à l'aide d'un suffixe *ij*, *j*, par l'intermédiaire d'une forme *dhṛj*, avec laquelle il serait dans le même rapport que *vaṇija* par exemple avec *vaṇij*.

Un des grands mérites de M. G. est d'être très-conséquent avec lui-même. Il ne l'est cependant pas toujours. Ainsi au mot *ṛta* il donne fort bien la véritable signification de ce terme, « ce qui est adapté, établi »; ce qui ne l'empêche pas au mot *adhvara* de se prévaloir du sens de « marche, développement » qu'y attribue Benfey. — C'est à ce même mot *ṛta* que M. G. rattache la préposition *ṛte* « à l'exception de », tout en avouant que la relation est obscure. Ne serait-il pas plus simple de rattacher *ṛta* à la racine *ar* « endommager, léser » et de le rapprocher ainsi de *ṛṇa?* La notion de défaut, de privation aboutirait dans le premier mot à celle d'exception, comme dans le deuxième elle aboutit (par une transition analogue mais non identique à celles qui s'observent dans les langues latines et germaniques) à l'idée de culpabilité et de dette. — L'explication de « marche, cursus » que M. G. donne de *adhvara*, rapproché de *adhvan* est excel-

lente : cf. *svadhvara*, rapide, en parlant d'un char, IV, 46, 4. Seulement il ne dit pas que ce mot est très-souvent adjectif, comme l'est du reste *itvara* auquel il le compare.

M. G. est ainsi conduit pour un certain nombre de mots à une interprétation différente de celle de M. Roth. Quelques-unes de ces explications sont simplement ingénieuses; plusieurs sont décidément préférables, comme celles d'*asu-trp, ahanya, âpitva, avyatî* (de *a* et de *vî*, non appetens). D'autres sont moins heureuses. Ainsi *admasadvan* est un synonyme et non un dérivé *d'admasad* et doit se décomposer comme chez M. Roth en *adma* et *sadvan*. Pour *abhirâshtra, abhivîra, abhisatvan,* la traduction du dictionnaire de St-Pétersbourg paraît aussi préférable à celle de M. G. « qui conquiert des royaumes, etc. » Ce sont de simples équivalents de *sarâshtra,* etc. Mais dans la grande majorité des cas, il y a accord parfait entre les deux auteurs. Il est même tel endroit où M. Roth pourra trouver que M. G. abonde par trop en son sens. Ainsi M. Roth traduit *adabdhavratapramati* par « qui veille au maintien de l'ordre immuable. » L'interprétation peut paraître prétentieuse : elle se conçoit cependant, parce qu'on y peut supposer *adabdhavrata* au pluriel. Mais « l'ordre infaillible » est absolument inadmissible pour *adabdhavrata* présenté, comme chez M. G. isolément et au singulier. De même quand M. Roth traduit *abdayâ* (qu'il considère comme un instrumental adverbial) par « pour le plaisir de répandre l'eau, » sa version se justifie par la notion de finalité exprimée par l'instrumental; mais il est plus difficile de comprendre pourquoi *abdâ* au nominatif devrait signifier « lust zur wasserspende. »

La position que les deux auteurs prennent vis-à-vis de la tradition indigène donne lieu à une observation semblable. Ici encore M. G. a cru devoir enchérir sur son prédécesseur. On a souvent reproché à M. Roth de ne pas donner plus fréquemment les explications des commentaires. Mais enfin il les donne quelquefois, et le dépouillement complet des Nigh*an*tu et du Nirukta qu'il a fait passer dans son lexique, le dispensait jusqu'à un certain point d'en faire davantage dans une œuvre destinée à embrasser l'ensemble de la littérature sanscrite. Rien de tout cela ne se retrouve chez M. G. Le pada et le Nirukta sont mentionnés une fois ou deux dans ce dictionnaire du Rig-Véda, où se rencontrent bien les noms de quelques philologues allemands, mais où l'on chercherait en vain celui de Sây*a*na. M. Roth s'affranchit de la tradition, et il fait bien : M. G. la dédaigne absolument, et il a tort. A-t-il seulement consulté le commentaire et ouvert l'édition de Müller? Plusieurs indices permettent d'en douter et de croire que, s'il lui arrive de s'éloigner de M. Roth pour en revenir à Sây*a*na, comme par exemple dans l'explication de *asu-trp*, la rencontre est purement fortuite. Comment admettre que, dans un ouvrage spécial comme celui-ci, on supprime entièrement les résultats de l'exégèse indigène quand il s'agit de passages difficiles, de locutions rares, ou même de termes qui ne se rencontrent qu'une fois; quand d'ailleurs la fausseté de ces résultats n'est pas toujours démontrable, et qu'on n'a soi-même que des hypothèses à offrir en place? Du

moins fallait-il dans ces cas respecter les ? dont M. Roth a eu souvent soin de faire suivre les siennes. Il est tels mots, p. ex. *abhîpatas, asûra, udârathi, upaçâka*, pour lesquels M. Roth est d'accord ou à peu près avec Sâyana, et que M. G. sans le moindre avertissement interprète d'une manière différente et, pour les trois premiers du moins, singulièrement risquée. Il en est d'autres, comme *atharvî, armaka, asûrta, âçuheshas* pour lesquels nous sommes, ou plutôt nous devrions être placés en face de trois solutions, et que M. G. traite sans plus de façon que s'il s'agissait du premier terme venu. La réponse que c'est au lecteur à se renseigner et à confronter, ne saurait me satisfaire. Le dictionnaire de M. G. est l'œuvre d'un linguiste plutôt que celle d'un védiste, et, d'après toute sa disposition, il est à prévoir que ce sera aux linguistes qu'il servira le plus. D'ailleurs le commentaire de Sâyana n'est pas un livre répandu, tant s'en faut, et l'usage d'interpréter le Rig-Véda avec l'édition romanisée d'Aufrecht et un lexique pour tout bagage ne tend que trop à se généraliser.

Mais le Rig-Véda n'est pas seulement un livre entouré d'un vieil appareil exégétique. Il constitue la première couche compacte d'une vaste littérature qui dans son ensemble, il est vrai, en est séparée par une faille puissante, mais dont certaines portions sont peut-être aussi anciennes que lui, et qui certainement ont conservé certains usages et le reflet de certaines idées déjà courantes à l'époque des Rishis. C'est assez dire que dans l'interprétation d'un pareil livre la linguistique doit s'appuyer constamment sur l'archéologie. Or tout ce côté de l'investigation védique manque absolument dans le Dictionnaire. M. G. n'a demandé aux autres textes védiques que des compléments pour sa nomenclature; il ne s'en est point servi pour élucider le Rig-Véda. Les noms propres, par exemple, ne sont accompagnés d'aucun renseignement traditionnel. Les termes techniques qui se rencontrent déjà en si grand nombre dans les hymnes, sont simplement réduits, la plupart du moins, à leur signification étymologique. L'insuffisance d'un pareil procédé est visible à première vue. Ainsi *uktha* n'est pas simplement « une formule, un hymne, » mais désigne certaines prières récitées à haute voix dans certaines occasions par le hotr, par opposition à d'autres prières chantées ou murmurées par d'autres prêtres dans d'autres occasions. *Avayâj* est bien « la part qui revient de l'oblation, » mais avec une nuance : c'est une part déprécatoire, si je puis m'exprimer ainsi, qu'on offre soit pour apaiser une divinité, soit pour écarter un mal; l'emploi constant du verbe *avayaj* en fait foi. *Avabhṛtha* est traduit par M. G. « l'action d'emporter; bain de purification pour ceux qui offrent un sacrifice. » Comment passer de l'une de ces idées à l'autre si on ne dit pas qu'à la fin d'un sacrifice tous ceux qui y ont pris part *emportent* les ustensiles sacrés pour les laver dans un cours d'eau et s'y laver eux-mêmes au propre et au figuré? *Upâmçu* ne se trouve qu'une fois dans le Rig-Véda. M. G. le prend pour un adverbe et le traduit « quand coule le Soma, quand on verse le Soma. » D'après la teneur même du vers (X, 83, 7) et de tout l'hymne où le mot se trouve, il semblerait cependant qu'il s'agit de la libation appelée plus tard *apâmçu* au masculin, laquelle passait pour la première des libations, et

s'offrait *immédiatement après* une autre libation propitiatoire appelée *amçu*. *Anushtubh* n'a nulle part le sens vague de « chant de louange », pas plus X, 124, 9 qu'ailleurs, mais désigne partout le mètre de ce nom. A l'origine il semble avoir désigné un quatrième pied gâyatra placé *à la suite* de trois autres. Presque tous les mots à signification rituelle, pour ne pas parler des autres, fourniraient matière à des observations semblables, *agnidh*, *agnimindha*, *atirâtra*, *anuyâja*, *âvayâj*, *ṛtvij*. Tous ils sont traités d'une manière insuffisante.

Et qu'on le remarque bien, c'est là une tout autre question que celle du cas qu'il convient de faire du commentaire. Sâya*n*a sous ce rapport ne fournit que peu de lumières : il se place à peu près sur le même terrain que M. G., celui de l'étymologie, et est aussi peu archéologue que possible. Quand il a relaté par ci par là quelque légende d'un Brâhma*n*a, quand à propos d'un vers il en a indiqué le *viniyoga*, c'est-à-dire l'emploi qui en est fait par les Sûtras, tout est dit. C'est donc dans l'ensemble de la littérature védique qu'il fallait puiser. Non pas qu'un dictionnaire du Rig-Véda doive être une encyclopédie védique; loin de là. Mais entre le superflu et l'extrême indigence il y avait un milieu à garder, et c'est ce que ne paraît pas avoir fait M. G. Aussi malgré tout le mérite de son livre, s'y trouve-t-il de regrettables lacunes, et est-il à souhaiter que M. Aufrecht ne se tienne pas pour dégagé de sa promesse de donner un dictionnaire du Rig-Véda. Venant de lui, ce sera certainement l'œuvre non-seulement d'un linguiste, mais aussi d'un archéologue également versé dans toutes les branches de la littérature védique.

A. Barth.

---

38. — **Epigrammatum anthologia palatina** cum Planudeis et appendice nova epigrammatum veterum ex libris et marmoribus ductorum. Annotatione inedita Boissonadii, Chardonis de la Rochette, Bothii, partim inedita Jacobsii, metrica versione Hugonis Grotii et apparatu critico instruxit Fred. Dübner. Graece et Latine. Volumen secundum cum indicibus epigrammatum et poetarum. Parisiis, Didot. 1872. Gr. in-8°, xv-688 p.

Dübner a expliqué dans la préface du premier volume (1864) de cette édition de l'anthologie qu'il avait voulu donner une édition *variorum* avec les notes inédites de Boissonade, de Jacobs et un choix de celles de Bothe en y ajoutant les observations de Meineke, Hermann, Bergk, Hecker, Schneidewin, O. Schneider, Unger, etc.[1] La mort l'a surpris laissant le texte des chapitres XV et XVI imprimé, les notes du chapitre XV en épreuve mais non corrigées, celles du chapitre XVI seulement en manuscrit; les tables des épigrammes et des noms de poètes n'étaient même pas commencées. M. Delzons, professeur au lycée Saint-Louis, se chargea de mettre la dernière main au travail de Dübner et mourut peu de temps après. Ce second volume contient les chapitres IX-XV de l'antho-

---

1. Sur les vicissitudes par lesquelles a passé cette édition et les savants qui y ont pris part, voy. dans la *Revue critique* de 1866, t. I, art. 136, le compte-rendu du premier volume par M. Egger.

logie palatine, et un chapitre XVI qui donne les épigrammes qu'on ne trouve que dans la collection de Planude. La collection des épigrammes que fournissent les inscriptions et les manuscrits doit former un troisième volume complémentaire.

Tout ce qui peut faciliter l'intelligence des épigrammes est rassemblé dans cette édition, traduction littérale en regard outre les traductions en vers de Grotius qui sont au bas des pages, notes critiques où les leçons du manuscrit et les conjectures sont discutées, notes explicatives où les difficultés indépendantes de l'altération du texte sont abordées. Le travail a été exécuté comme on devait s'y attendre de la part d'un philologue aussi expérimenté que Dübner. Il a trouvé que le mot de l'énigme (IX, 121) :

Σπάρτας καὶ Σαλαμῖνος ἐγὼ φυτὸν ἀμφήριστον·
κλαίω δ'ἠιθέων ἔξοχον ἢ προμάχων

était l'*hyacinthe* dont l'origine était rapportée par les uns à Ajax (πρόμαχος) par les autres à Hyacinthe (ἠίθεος). Il me paraît avoir bien compris l'épigramme (IX, 146) :

Ἐλπίδα καὶ Νέμεσιν Εὔνους παρὰ βωμὸν ἔτευξα,
τὴν μὲν, ἵν' ἐλπίζῃς, τὴν δ'ἵνα μηδὲν ἔχῃς.

Le poète a supposé qu'*Eunus*, homme généreux, après avoir fait l'expérience de l'ingratitude, de l'injustice et de la cupidité des hommes, fait la dédicace de cet autel dans l'intention qu'exprime le second vers.

Ailleurs on pourrait être d'un autre avis. Le texte est souvent difficile. On ne discerne pas toujours ce qui est imputable aux poètes et ce qui doit être mis sur le compte des copistes, et les altérations du texte ont dû être dissimulées souvent par des corrections. Je ne me retrouve pas dans ces vers sur un poirier enté (IX, 5) :

πτόρθος δ'ἐπὶ δένδρῳ
ῥιζωθεὶς δένδροιο τομῇ, καὶ καρπὸν ἀμείψας
νέρθε μὲν ἀχρὰς ἔτ' ἔστιν, ὕπερθε δ'ἄρ' εὔπνοος ὄχνη.

On lit dans Planude ῥιζώθη et δένδρου δὲ τομὴ καὶ καρπὸν ἄμειψεν. Dübner fait la remarque suivante : « Facilius quidem et prorsus ex loquendi consuetudine » sententia procedit apud Planudem, teneo tamen palatinum ἀμείψας, est enim » structura doctior velut nominativi absoluti et ultimum versum optime annec- » tens. » Mais la construction du texte, tel que le donne le manuscrit Palatin, me semble impossible. Car ἀμείψας a pour sujet non pas πτόρθος, mais le poirier sauvage, et ῥιζωθείς reste suspendu. Il me semble d'ailleurs qu'il vaut mieux pour le sens rapporter l'idée exprimée dans δένδροιο τομῇ à ce qui suit qu'à ce qui précède.

Dans l'épigramme (IX, 19) sur un cheval de course réduit à tourner la meule, il est dit (vers 8) que ce cheval

καρπὸν ἐλᾷ Δηοῦς ὀκριόεντι λίθῳ,

Casaubon a corrigé ἀλεῖ. Sur quoi Jacobs fait la remarque suivante : « Sed quum » lapis molaris dicatur ἐλαύνεσθαι, etiam de equo saxum circumagente ἐλαύνειν

» usurpari posse videtur : ut poeta dicat καρπὸν ἐλᾷ λίθῳ pro ἐλαύνων λίθον » ἀλεῖ τὸν καρπόν. Sic solent poetae. » Dübner n'y contredit pas. Mais si l'on conçoit les hardiesses poétiques qui donnent plus d'énergie à l'expression, on ne peut guères admettre celles qui l'affaiblissent, comme ferait ici celle qui substituerait *tourner* à *moudre*.

Dübner a eu un moment de relâchement dans son attention, quand à propos du *lemma* de IX, 46 : εἰς γυναῖκα τυφλὴν ἔγκυον οὖσαν καί ἀναβλέψαι παρ' ἐλπίδα, il a laissé passer sans observation la remarque suivante de Boissonade : In ἀνα- » βλέψαι, quod fuit sollicitatum, nihil esse mendi videtur, scilicet syntaxi sic » instituta : εἰς ἀναβλέψαι, vel εἰς τὸ ἀναβλέψαι γυναῖκα τ. » La construction proposée par Boissonade est évidemment impossible, et il faut lire ἀναβλέψασαν.

Je n'approuverais pas Hecker qui, dans l'épigramme (IX, 64, 7) sur Hesiode, au lieu de

.....μακάρων γένος ἔργα τε μολπαῖς
καὶ γένος ἀρχαίων ἔγραφες ἡμιθέων

lit ἔργα τ'ἔμελπες et « parum recte dici γράφειν μολπαῖς observavit. » Mais « peindre dans ses chants » me paraît une hardiesse d'expression qui n'est pas en dehors du style ordinaire des poètes de l'anthologie.

Dans l'épigramme (IX, 85) sur un fils qui dans un naufrage s'est sauvé sur le corps de son père,

Νῆα μὲν ὤλεσε πόντος, ἐμοὶ δ' ἔπορεν πάλι δαίμων
πλαζομένῳ φύσεως νῆα ποθεινοτέρην,

je ne construirais pas φύσεως ποθεινοτέρην « navem desideratiorem et jucundio- » rem quam quas natura praestat ex lignis quae gignit, ac si dicat τῆς φυσικῆς » ποθεινοτέρην. » Cette interprétation paraît bien forcée au point de vue du sens et de la langue. Il me semble que Jacobs a eu raison de construire φύσεως νῆα, un vaisseau fourni par la nature.

Il me semble impossible de traduire dans l'épigramme (IX, 103, 7-8) sur Mycène,

Ἴλιον ἆ Νεμέσει μεμελημένον, εἴ γε, Μυκήνης
μηκέθ' ὁρωμένης, ἐσσὶ, καὶ ἐσσὶ πόλις,

« Proh ! Ilion, Nemesi curae fuisti. » C'est ici une sorte d'apostrophe et d'exclamation, comme δημοβόρος βασιλεύς, ἐπεὶ οὐτιδανοῖσιν ἀνάσσεις (Il. I, 231).

Dans l'épigramme (IX, 144) :

Κύπριδος οὗτος ὁ χῶρος, ἐπεὶ φίλον ἔπλετο τήνᾳ
αἰὲν ἀπ' ἠπείρου λαμπρὸν ὁρῆν πέλαγος,
ὄφρα φίλον ναύτῃσι τελῇ πλόον· ἀμφὶ δὲ πόντος
δειμαίνει, λιπαρὸν δερκόμενος ξόανον

je crois que Dübner a eu tort de repousser la leçon de Planude δειμαίνῃ et d'entendre « circa vero pontus terret eos, splendidam cernens statuam, » en disant en note : .....δέρκόμενος ..... participium referas ad v. 2, ubi vicissim Venus λαμπρὸν ὁρᾷ πέλαγος, minime vero ad verbum δειμαίνει. » Tout cela est bien forcé ; Grotius semble avoir eu raison d'entendre les deux derniers vers ainsi :

ut placidum praestet nautis iter, et tremat ipsam,
effigiem pulchram dum videt, unda maris.

Vénus donne aux matelots une navigation tranquille en effrayant la mer et en la tenant en respect par sa vue.

Il est impossible de ne dire rien que d'incontestable dans un travail aussi accablant par l'étendue et la difficulté que l'est une édition de l'anthologie. Les erreurs y sont inévitables et bien excusables ; « optimus ille est qui minimis ur- » getur, » et on peut le dire du travail de Dübner.

X.

---

39. — **Sénatus-consulte** inédit de l'année 170 avant notre ère, par P. Foucart, ancien membre de l'École française d'Athènes. Paris, Imp. nationale, 1872. (Extrait des Archives des missions scientifiques et littéraires, t. VII, 2e série). In-8°, 32 p.

Ce sénatus-consulte vient enrichir la liste peu nombreuse de ceux que nous possédions déjà soit en original, soit en traduction grecque. Il a pour objet le règlement des affaires de la ville de Thisbé, soumise par les généraux romains dans l'hiver 171 à 170 av. J.-C., lors de la guerre contre Persée. Les détails de cette campagne ne nous sont qu'imparfaitement connus, le texte de Tite-Live présentant une lacune au commencement du XLIIIe livre.

Le document publié et commenté par M. P. Foucart avec une grande sagacité offre donc un intérêt considérable. D'une part il nous montre comment le parti conservateur dans les villes grecques trahissait ouvertement la cause nationale et cherchait à obtenir des Romains des priviléges en échange de sa trahison. D'autre part il nous fait constater une fois de plus la politique habile du sénat, les précautions minutieuses qu'il prenait afin de maintenir le prestige de Rome et de se conserver des instruments dociles.

En 170 la faction oligarchique et romaine de Thisbé envoie des délégués à Rome pour demander qu'on lui confie la reconstitution de la cité, à l'exclusion des citoyens appartenant au parti démocratique; on prie même le sénat de garder soigneusement en prison ceux d'entre eux qui auraient été emmenés en Italie, et de déclarer déchus de leurs droits ceux qui s'étaient enfuis dans d'autres villes grecques.

Les ambassadeurs de la ville de Thisbé y joignent une réclamation en faveur de trois femmes qui avaient été l'objet de violences de la part du préteur C. Lucretius, condamnées à tort et emmenées à Chalcis et à Thèbes où les Romains avaient des garnisons. Enfin, n'oubliant pas leurs intérêts personnels, ils demandent de pouvoir intenter une action civile contre un fournisseur des armées romaines avec qui ils avaient formé une société en participation pour des fournitures de blés et d'huile.

Le sénat, réuni 7 jours avant les Ides d'octobre, sous la présidence du préteur pérégrin Q. Mænius qui présente la demande des ambassadeurs de Thisbé, nomme une commission de 5 membres qui examine l'affaire et fait son rapport au bout de 6 jours. Les conclusions du rapport sont successivement adoptées :

elles portent que les Thisbéens obtiendront la possession de leurs terres, ports, douanes et montagnes, que seuls les habitants qui se sont déclarés partisans des Romains avant le siége de la ville, disposeront pendant dix ans des magistratures, de l'administration des revenus des temples et des impôts. Que toutefois leurs immeubles et leurs biens ne leur appartiendront pas en toute propriété, mais qu'ils en auront la jouissance (*possessio*), ce qui était la condition de tous les sujets du peuple romain.

Il est permis de plus aux émigrés du parti romain qui s'étaient réfugiés dans la citadelle de s'y fortifier et de l'habiter, mais la ville même doit rester sans murs.

Les oligarchistes avaient également réuni de l'argent à l'effet de déposer au Capitole à Rome une couronne d'or en mémoire de la soumission de leur patrie. Il paraît que les généraux romains avaient mis la main sur le produit de cette souscription. Le sénat ordonne qu'il sera restitué, à charge par les Thisbéens de consacrer au Capitole la couronne en question.

Le sénat, tenant à avoir des gages de la fidélité de ces traîtres, tout comme il ne leur avait accordé la disposition du pouvoir que pour dix années, réserve au préteur pérégrin et au consul commandant en Grèce le droit de décider relativement au sort des prisonniers et émigrés du parti démocratique.

Quant à l'affaire scabreuse des trois nobles dames victimes de la brutalité de C. Lucretius, on décide qu'elles seront mises en liberté, mais ne pourront revenir à Thisbé. Sur l'action *de vi* à intenter au préteur, on renvoie la décision jusqu'au retour de l'inculpé. Enfin pour la revendication commerciale envers le négociant Cn. Pandosinus, les plaignants sont invités à s'adresser à la justice ordinaire.

Les envoyés avaient aussi demandé des lettres de recommandation pour l'Étolie et la Phocide, afin de n'être pas inquiétés à leur retour à Thisbé. Le sénat ne fait aucune difficulté et leur offre même des lettres pour d'autres états s'ils en veulent. C'est une manière polie de les engager à repartir au plus tôt.

M. F. a commenté ce document d'une manière complète, en tirant tout le profit qu'on en peut faire. Les observations sur la rédaction des Sénatus-consultes, qui a varié selon les temps, sur les personnages mentionnés comme magistrats généraux ou témoins, sont tout à fait concluantes.

Sur quelques points cependant nous sommes en désaccord avec lui; ainsi le passage lignes 17 à 20 :

17 Ὡσαύτως περὶ ὧν οἱ αὐτοὶ λόγους ἐποιήσαντο περὶ χώρας.
18 [κ]αὶ περὶ [λι]μένων καὶ προσόδων, καὶ περὶ ὀρέων [ἑ]αυτῶν, ἐ[πεὶ].
19 [ἄν]εισαν ταῦτα, ἡμιῶν μὲν ἕνεκεν ἔχειν, ἕξειν, ἃ εδο-
20 ξεν.....

nous semble demander un nouvel examen. Il doit contenir la demande générale de restitution, faite après toute *dédition* par les états qui espéraient pouvoir rentrer en grâce et M. F. semble bien l'avoir entendu ainsi. Mais il suppose que les mots ἃ ἔδοξεν peuvent se rapporter à une convention faite auparavant avec les généraux et les traduit: «selon ce qui a été décidé». Or d'une part on atten-

drait plutôt ὅπως ἔδοξεν, et la personne avec qui cela aurait été décidé devrait être mentionnée. D'autre part dans tout l'acte comme dans tous les sénatus-consultes traduits en grec le mot ἔδοξεν se rapporte toujours au sénat et répond au latin *censuere*. Il n'y a donc pas de raison de prendre ce mot ici dans un autre sens. Mais il y a d'autres choses qui choquent dans cette phrase. Dans toutes les autres formules de demandes nous voyons les mots λόγους ἐποιήσαντο περὶ (et un génitif) suivis d'un ὅπως avec un subjonctif; ἔχειν, ἕξειν semble aussi singulier. La fin de la ligne 18 et le commencement de la ligne 19 ne semblent pas laisser de place pour intercaler les mots ὅπως avec un subjonctif. Peut-être le copiste a-t-il omis une ligne, mais je soupçonne qu'il faut lire la fin de la phrase :

ταῦτα ἡμῶν μὲν ἕνεκεν ἔχειν ἐξεῖνα[ι]. ἐδοξεν.

Les mots ἡμῶν μὲν ἕνεκεν ἔχειν indiquent assez clairement la condition du simple possesseur, qui continue avec la tolérance de Rome à jouir de ses biens, sans pourtant en être le *dominus jure Quiritium*. Et plus bas le sénat insère la restriction constatant que, si l'on a rendu aux Thisbéens leurs biens, il est entendu qu'ils n'ont aucunement acquis le droit de les avoir en toute propriété (ἑαυτῶν αὐτοῖς = *sua sibi*).

Nous nous bornons à signaler ce passage comme obscur dans l'espoir que la science parviendra à résoudre le problème.

Ch. M.

P. S. Pour ceux d'entre nos lecteurs qui s'occupent de philologie latine et qui ne possèdent pas le travail de M. Foucart, nous croyons devoir donner les mots latins contenus dans l'inscription de Thisbé. Encore que l'orthographe de ces mots ne nous apprenne aucun fait nouveau, elle a cependant de l'intérêt, car le sénatus-consulte en question n'est que de seize ans postérieur à celui des Bacchanales. En outre, par des conjectures très-plausibles, M. Foucart est arrivé à penser que l'acte dont il s'agit a été traduit en grec, non dans la ville de Thisbé, mais à Rome même : il n'en est que plus intéressant de voir comment les noms latins sont transcrits dans l'écriture grecque.

Voici ces mots: Κοιντος. Μαινιος. Τιτος. Μανιος. Ακιλιος. Νομισιος. Ποπλιος. Μουκιος. Μααρκος. Κλαυδιος. Σεργιος. Γαιος. Λοκρετιος. Αυλος. Οστιλιος. Γναιος. Πανδοσινος.

Comme noms communs, nous avons : Κομετιον. Καπετωλιον, et le génitif ειδυων οκτωμβριων.

Citons aussi comme digne d'êtres relevées les formes béotiennes ἀπήλθοσαν et διελάβοσαν (3e pers. pl.).

M. B.

40. — **Collection de documents inédits sur l'histoire de France**, publiés par les soins du ministre de l'instruction publique. *Recueil des lettres missives de Henri IV*. T. VIII (1566-1610). Supplément publié par J. Guadet. Paris, 1872. In-4°, xvj-979 p. — Prix : 12 fr.

Le volume que je viens examiner renferme plus de 900 lettres ou billets classés par ordre chronologique et répartis ainsi qu'il suit : 1 pour l'année 1566, 2 pour 1568, 8 pour 1569, 12 pour 1570, 28 pour 1571, 5 pour 1572, 1 pour 1574, 15 pour 1576, 14 pour 1577, 14 pour 1578, 12 pour 1579, 38 pour 1580, 19 pour 1581, 31 pour 1582, 14 pour 1583, 15 pour 1584, 26 pour 1585, 9 pour 1586, 14 pour 1587, 14 pour 1588, 35 pour 1589, 32 pour 1590, 32 pour 1591, 34 pour 1592, 37 pour 1593, 38 pour 1594, 38 pour 1595, 32 pour 1596, 45 pour 1597, 25 pour 1598, 39 pour 1599, 30 pour 1600, 16 pour 1601, 51 pour 1602, 27 pour 1603, 24 pour 1604, 13 pour 1605, 26 pour 1606, 13 pour 1607, 6 pour 1608, 6 pour 1609 et 5 pour 1610.

Ces documents proviennent surtout, en ce qui est de l'étranger, de la bibliothèque impériale de Saint-Pétersbourg (une centaine environ), du *British Museum* (une trentaine), du *State paper office* (une vingtaine), des Archives des Médicis à Florence (une vingtaine), des Archives de Saxe à Dresde (une demi-douzaine); en ce qui est de la France, de la Bibliothèque nationale (près de 200), de la bibliothèque de l'Institut (près de 100), des archives départementales des Basses-Pyrénées (une quinzaine), des archives municipales de Béziers, de Bourges, de Châlons-sur-Marne, de Condom, de Lectoure [1], de Rennes, de Toulon, de Troyes, etc., de la bibliothèque de la ville de Tours, et des archives particulières de la famille de Noailles, de la famille de la Trémouille, de la famille de Sainte-Aulaire.

Tout n'est pas inédit — de bien s'en faut — dans le volume de M. Guadet. Non-seulement on y trouve la plupart des lettres publiées, en 1860, par M. le prince Gallitzin et quelques-unes de celles qui ont été publiées, en 1866, par M. E. Halphen, ainsi que quelques autres lettres qui ont paru, en ces dernières années, dans les *Actes de l'Académie de Bordeaux*, dans les *Archives historiques du département de la Gironde*, etc., mais encore un assez bon nombre de lettres qui avaient vu le jour dès le siècle précédent, par exemple en 1778 (*Essai sur l'histoire de la ville de Loudun*), en 1774 (*Journal de Verdun*), en 1753 (*Histoire militaire des Suisses au service de la France*), en 1742-46 (*Mémoires pour servir de preuves à l'histoire de Bretagne*), et même dès le XVIIe siècle, par exemple en 1662 (*Histoire généalogique de la maison d'Harcourt*), en 1654 (*Histoire du cardinal de Joyeuse*), en 1638-1642 (*Mémoires des sages et royales œconomies d'Estat*). En définitive, le tiers à peu près des documents réunis dans ce volume était déjà connu.

1. Plus de cinquante lettres ont été transcrites à l'hôtel de ville de Lectoure par un travailleur plein de zèle, M. de Métivier, mort, il y a peu de temps, conseiller à la cour d'appel d'Agen. Pourquoi toutes les archives n'ont-elles pas été fouillées avec la même conscience?

Les 600 lettres données pour la première fois, et qui embrassent la vie entière de Henri IV, depuis sa treizième année jusqu'à l'avant-veille de sa mort, considérées dans leur ensemble, sont très-intéressantes. L'histoire générale, l'histoire particulière de diverses villes, la biographie, profiteront largement de cette publication. Certaines lettres font le plus grand honneur aux sentiments de Henri IV : au sujet de celle du 21 novembre 1570, où le roi de Navarre se plaint à Charles IX des lansquenets qui vont « chargeans et foulans grandement » le pauvre paysan, » M. Guadet constate (note 1 de la page 33) que l'on trouve fréquemment, dans la correspondance du « seul roi dont le peuple ait » gardé la mémoire, » cette commisération pour les souffrances des pauvres habitants de la campagne et cette disposition à les garantir des violences et des extorsions des gens de guerre. Dans d'autres lettres, c'est le style qui est frappant, et le présent volume fournirait de précieux matériaux à un critique qui voudrait reprendre et compléter la thèse de M. Eugène Yung : *Henri IV écrivain*. Avec des tours nouveaux s'y montrent des idées nouvelles, et M. Guadet a eu raison de dire (note 1 de la page 342) : « On trouve sans cesse dans les » lettres du roi de Navarre de ces idées et de ces expressions qui semblent » devancer son temps. J'ai déjà fait remarquer cette expression de *bon Français*, » de *vrai Français*, ailleurs celle de *patrie;* voici maintenant celle de *liberté* « *du commerce*, qui semble une locution toute moderne [1]. » Mentionnons, en passant, quelques documents qui ne sont que curieux, tels que les billets galants écrits avec une verve toute gauloise à Gabrielle d'Estrées et à Henriette de Balzac d'Entragues.

L'éditeur me paraît mériter à la fois des éloges et des reproches. A certains égards, son recueil est très-bien fait : l'authenticité de toutes les lettres (moins une ou deux) semble incontestable; les transcriptions sont fidèles, et M. Guadet a quelquefois, comme il ne manque pas d'en avertir, mieux lu que ses devanciers tels et tels documents; il a souvent restitué à des lettres non datées leur date véritable; enfin les notes, assez peu nombreuses, sont généralement satisfaisantes [2].

---

1. Pour ce qui regarde cette dernière locution, j'observerai qu'elle était déjà en usage avant l'époque où Henri IV l'emploie ici (16 février 1589) : je la retrouve notamment dans une lettre encore inédite du maire et des jurats de Bordeaux adressée au roi Henri III, le 21 octobre 1581, et qui roule tout entière sur la liberté du commerce réclamée par la ville qui, de nos jours, a été le berceau du libre échange (Bibliothèque nationale, Fonds français 15571, p. 39).

2. Parmi les notes qui laissent quelque chose à désirer, je signalerai celle de la p. 103, où le célèbre diplomate Paul de Foix est confondu avec Louis de Foix; celle de la p. 139, où, par une double erreur, François de Foix de Candale, ou mieux de Candalle, devient « en 1575, quoique laïque et marié, » évêque d'Aire, alors que ce fut en 1570 que François de Foix, qui ne fut jamais marié, succéda sur le siége d'Aire à son frère Christophe de Foix; celle de la p. 146, où Louis du Faur, frère de Pibrac, reçoit le nom de *Glateux*, qu'il n'a jamais porté; celle de la p. 959, où, à propos de l'étymologie de *pistole*, une arquebuse a été substituée au court poignard fabriqué à Pistoie qui donna son nom à la fois à notre *pistole* et à notre *pistolet*. Au nombre des notes dont on regrette l'absence, citons une note qui aurait été nécessaire (p. 96) pour apprendre au lecteur ce qu'était le

Quant aux reproches, les voici :

1° Beaucoup de lettres manquent au volume. Aucune de celles qui ont paru, cette année, par les soins de M. Halphen[1], n'y figure, et je sais que cet heureux chercheur prépare un nouveau recueil de lettres inédites de Henri IV toutes tirées encore des manuscrits de la Bibliothèque nationale. M. Guadet ne pouvait se procurer toutes les autres lettres qui se cachent en province ; il devait au moins ne pas laisser aux amateurs parisiens, je ne dis pas autant d'épis, je dis autant de gerbes à ramasser. J'aurais voulu, pour ne pas sortir de la *Collection des documents inédits*, que M. Guadet eût le droit de se rendre le même témoignage que M. E. Charrière, lequel a dit (*Négociations de la France dans le Levant au XVIe siècle*, t. I, p. LX, n. 1) : « Il m'est à peu près démontré que ce recueil » contiendra tout ce qui existe sur le sujet, sans qu'il soit possible de rien » attendre d'important de quelque nouvelle découverte[2]. » Précisément parce que M. Berger de Xivrey avait commis beaucoup de péchés d'omission, il était désirable que le continuateur de son œuvre mît entre nos mains un supplément aussi complet que possible[3].

2° Certaines lettres inédites ou imprimées n'ont pas beaucoup de valeur. En pareil cas, je comprends à merveille qu'on n'en grossisse pas inutilement un recueil déjà si considérable, mais il aurait fallu placer, à la fin du *Supplément*, un catalogue analytique de toutes ces lettres, avec indication de la date, du lieu, du destinataire et de la provenance. De cette façon, on aurait pu savoir en quelques minutes si telle ou telle lettre de Henri IV a été publiée, soit autrefois, soit de nos jours, et épargner aux chercheurs d'ennuyeux tâtonnements, de pénibles

---

correspondant de Henri IV nommé par ce prince « Monsieur de Cornacq. » Ce personnage était le capitaine Jean d'Antras, seigneur de Samazan et de Cornac en Gascogne, auteur de *Mémoires inédits* que je publierai prochainement. Indiquons une faute d'impression à corriger en cette page 69, où les mss. de Larcher, à Tarbes, deviennent les mss. de *Tascher*. Pourquoi n'avoir pas fait connaître (p. 780, 821, 922) l'origine de trois lettres à la République de Venise? On nous dit que ces lettres ont été communiquées par M. Bascle de Lagrèze, mais d'où M. Bascle de Lagrèze les tirait-il?

1. *Lettres inédites du roi Henri IV au chancelier de Bellièvre*. Voir *Revue critique* du 6 juillet 1872, art. 128, p. 2-7.

2. M. Charrière a renouvelé cette déclaration à la fin du t. IV, p. 746, n. 1.

3. M. G. a cru devoir réimprimer quelques lettres qui avaient déjà été insérées aux *Archives historiques du département de la Gironde*. Il y en a laissé quelques autres tout au moins aussi dignes d'être reproduites. Voir (tomes II, III, VII, VIII, X) une douzaine de lettres écrites, de 1578 à 1590, à Auzerée, à Etienne Villote, à M. de Bourouillan, au président Duranti, au comte de Lauzun, à François de Montpezat. Il n'a pas songé à feuilleter la *Revue de Gascogne* qui lui aurait fourni (t. VII, p. 236 et t. XII, p. 165) une lettre, du 7 avril 1590, à Bertrand de Pardaillan, baron de La Motte-Gondrin, une lettre, du 10 mars 1577, à J. J. de Tersac de Montberaud, et une lettre, du 26 juin 1594, à M. de Badens. M. G. aurait trouvé beaucoup d'autres lettres dans divers recueils généalogiques de notre temps (l'*Annuaire de la noblesse*, de M. Borel d'Hauterive ; les *Maisons historiques de Gascogne*, de M. Noulens ; la *Revue nobiliaire*, de M. Dumoulin), et aussi dans divers ouvrages spéciaux, parmi lesquels je mentionnerai seulement les : *Lettres des rois Henri III et Henri IV*, etc., *qui se sont trouvés dans les Archives de haut et puissant seigneur, messire Jean Baptiste de Peyronenc, seigneur marquis de Saint-Chamarans* (Bordeaux, 1766), petit volume in-12 que M. Ad. Magen a si bien utilisé dans son *Mémoire sur la ville d'Agen sous le sénéchalat de Pierre de Peyronenc* (*Mémoires lus à la Sorbonne*, 1866, p. 501-550).

incertitudes. Divers autres bons renseignements auraient pu être puisés dans ce catalogue qui, notamment, aurait permis de dater avec exactitude certaines lettres classées un peu au hasard, et de compléter la liste donnée par M. Berger de Xivrey (t. II, p. 513-616) des *Séjours et itinéraires de Henri IV*. Ce que je demande ici à M. G., son devancier, du reste, l'avait fait, et on trouve à la fin des tomes III, IV, V, VI et VII une *Table de plusieurs lettres de Henri IV qui n'ont point paru devoir être imprimées dans ce volume*, et où sont énumérés les dates, les lieux, les adresses, les sujets des lettres et les sources. De même, M. Avenel, dans son édition de la correspondance de Richelieu, et M. Chéruel, dans son édition de la correspondance de Mazarin, ont publié, avec accompagnement des indications les plus précises, les sommaires des lettres dont ils n'ont pas admis le texte. De tels exemples méritaient d'être suivis.

3° Si jamais une table générale alphabétique des noms de lieux et de personnes a été indispensable, c'est assurément dans un recueil comme celui des *Lettres de Henri IV*, où ces noms se comptent par milliers. J'ai donc été très-étonné de ne trouver, aux dernières pages du *Supplément*, qu'une simple *Liste des personnes à qui sont adressées les lettres rassemblées dans ce volume*. On s'effraie à la pensée de tout le temps qu'il faudrait perdre pour retrouver, dans les six ou sept mille pages du recueil, la mention de tel ou tel nom d'homme ou de ville. Aussi me paraît-il impossible que le public studieux reste privé d'un secours qui lui est si nécessaire. Je crois être l'interprète de tous ceux qui auront souvent à consulter les *Lettres de Henri IV*, en exprimant le vœu qu'une table y soit jointe. On pourrait même profiter de l'occasion pour réaliser les autres améliorations que je viens de réclamer. Pourquoi ne publierait-on pas un nouveau supplément qui, outre la table de tout le recueil, table où l'on introduirait, sous tel ou tel nom, telle ou telle rectification, renfermerait les lettres inédites que l'on retrouverait encore, l'analyse de toutes celles imprimées ou non imprimées qui ne seraient point dans le recueil, l'Itinéraire de Henri IV depuis son avénement au trône (avec le complément de l'itinéraire du roi de Navarre), enfin cette appréciation détaillée de la correspondance de Henri IV, que, suivant le conseil de M. Villemain, M. Berger de Xivrey réservait pour le dernier volume de sa publication?

T. DE L.

P. S. — J'apprends, au dernier moment, que la plupart de mes souhaits vont être ou même sont exaucés déjà, et qu'un volume, à peu près entièrement préparé, contiendra l'introduction historique, les lettres sans date, le complément de l'Itinéraire, enfin la table analytique des matières contenues dans les neuf volumes. En disant ici combien je regrette de n'avoir pas connu plutôt la satisfaction donnée d'avance à mes *desiderata*, j'insiste sur la nécessité d'imprimer dans le neuvième volume, à côté des lettres sans date, les lettres datées qui ont été omises, d'y cataloguer toutes celles qui ont été publiées ailleurs, et de corriger, à la table, les diverses erreurs commises par les annotateurs.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES Nos 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 8 Septième année 22 Février 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Abhandlungen zur Grammatik, Lexikographie u. Litteratur der alten Sprachen. 3. Hft. In-8°. Berlin (Ebeling et Plahn). 2 fr. 75

Inhalt : De generis, numeri, casuum anacoluthia apud tragicos Graecos scripsit J. Wrobel. 120 p.

Adam (E.). Grammaire de la langue mandchou. In-8°, 137 p. Paris (Maisonneuve). 7 fr.

Amelli (S. A.). Un antichissimo codice biblico latino purpureo conservato nella chiesa di Sarezzano presso Tortona. In-8°, 20 p. Milano.

Archives de la commission des monuments historiques, publiées par ordre de Son Exc. M. A. Fould, ministre d'État. Livr. 88, 89, 90, 109. 110, 111, 124 à 130. Fin. In-fol. 192 p. et titres et sous-titres. Paris (Gide).

Binding (K.). Die Normen u. ihre Uebertretung. Eine Untersuchg. üb. die rechtmæss. Handlg. u. die Arten d. Delikts. 1. Bd. 1. Abth. : Normen u. Strafgesetze. In-8°. Leipzig (Engelmann). 5 f. 35

Bluntschli (J. C.). Das moderne Vœlkerrecht der civilisirten Staaten als Rechtsbuch dargestellt. 2. m. Rücksicht auf d. Ereignisse von 1868 bis 1872 ergænzte Aufl. In-8°, xix-528 p. Nœrdlingen (Beck). 13 fr.

Clementinorum epitomae duae. Altera edita correctior. Inedita altera nunc primum integra ex codicibus Romanis et excerptis Tischendorfianis cura A. R. M. Dressel. Acced. F. Wieseleri adnotationes criticae ad Clementis Romani quae feruntur homilias. In-8°, ix-344 p. Leipzig (Hinrichs). 4 fr.

De Smiane (E. G.). Di un ipogeo messapico scoperto il 30 agosto 1872 nelle rovine di Rusce e delle origine de popoli della Terra d'Otranto. In-8°, 56 p. con due tavole. Lecce.

Dieterici (Fr.). Die Lehre v. der Weltseele bei den Arabern im X. Jahrh. In-8°, xj-196 p. Leipzig (Hinrichs). 6 fr. 15

Frankl (P. F.). E. Mutazilitischer Kalâm aus dem 10. Jahrh. Als Beitrag zur Geschichte der muslimischen Religions-Philosophie nach handschriftl. Quellen der Bibliotheken in Leiden u. St. Petersburg. In-8°. Wien (Gerold). 1 fr. 35

Guigue (M.-C.). Obituarium ecclesiae Sancti Pauli Lugdunensis, ou Nécrologe des bienfaiteurs de l'église Saint-Paul de Lyon, du XI° au XIII° siècle, publié pour la première fois, d'après le manuscrit original, avec notes et documents inédits. In-8°, 126 p.

Hauréau. Grégoire IX et la philosophie d'Aristote. In-4°, 10 p. Paris (Didot frères).

Heusler (A.). Die Gewere. In-8°, xxvij-602 p. Weimar (Bœhlau). 12 fr.

Huit (C.). De priorum Pythagoreorum doctrina et scriptis disquisitio. Hanc thesim proponebat facultati litterarum Pariensi. In-8°, 123 p. Paris (Thorin).

Jung (Th.). La vérité sur le Masque-de-Fer (les empoisonneurs), d'après les documents inédits des archives de la guerre et autres dépôts publics (1664-1703). Ouvrage accompagné de 5 grav. et plans inédits du temps. In-8°, 466 p. Paris (Plon). 8 fr.

Lagneau (G.). Celtes. In-8°, 86 p. Paris (Masson).

Latham (R. G.). Two Dissertations on the Hamlet of Saxo Grammaticus and of Shakespeare. In-8°, 150 p. cloth (Williams et N.). 6 fr. 25

Lens (L. de). Les Correspondants de François Bernier pendant son voyage dans l'Inde. In-8°, 48 p. Angers.

Pantcha-Tantra (le), ou les cinq ruses. fables du brahme Vichnou Sarma ; aventures de Paramarta, et autres contes, traduits pour la première fois sur les originaux indiens ; par M. l'abbé J. A. Dubois. Illustré de 13 eaux-fortes, par M. Léonce Petit. In-8°, xvj-416 p. Paris (Barraud). 8 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 8 — **22 Février** — **1873**

Sommaire : 41. WHITNEY, Études orientales et linguistiques. — 42. MEUNIER, Études sur les composés syntactiques en grec. — 43. ZELLER, Histoire d'Allemagne.

41. — W. D. WHITNEY. **Oriental and linguistic studies.** The Veda. The Avesta. The science of language. New-York, Trübner. 1873. In-8°, vij-416 p. — Prix : 15 fr.

Pour des raisons que nous n'avons pas à rechercher ici, le nom de M. Whitney n'a pas obtenu jusqu'à présent en France toute la notoriété qu'il devrait avoir. Non-seulement M. Whitney est un indianiste de premier ordre, mais il a publié sur la science du langage un livre capital qui aurait dû déjà trouver un traducteur [1]. Tous les amis des études de mythologie et de linguistique apprendront avec plaisir que M. W. vient de réunir en un volume une série de morceaux fort importants qu'il a publiés autrefois dans différents recueils américains. Nous en faisons suivre les titres :

1. Les Védas; 2. La doctrine védique de la vie future; 3. L'histoire de la littérature védique de Müller; 4. La traduction du Véda; 5. La traduction du Rig-véda de Müller; 6. L'Avesta; 7. Philologie et ethnologie indo-européennes; 8. Les Leçons de Müller sur le langage; 9. Etat présent de la question de l'origine du langage; 10. Bleek et la théorie simiesque du langage; 11. Schleicher et la théorie physique du langage; 12. Steinthal et la théorie philosophique du langage; 13. Langage et éducation.

On voit qu'une partie de ces morceaux se rapporte aux livres sacrés de l'Inde et de la Perse. D'autres sont des œuvres de critique sur des publications contemporaines. Le jugement de M. Whitney est celui d'un esprit exigeant, pénétrant, réclamant des témoignages positifs, aimant à écarter les nuages dont s'entoure le mysticisme scientifique, comme à réduire à leur juste valeur les hypothèses d'un matérialisme trop pressé de tout faire entrer dans les mêmes formules. Si l'on songe que M. Whitney a écrit sur les questions qu'il touche ici incidemment des ouvrages remplis de ses recherches personnelles, on comprendra quelle autorité s'attache à ses avis. Nous regrettons de ne pas pouvoir, par quelques citations, donner une idée de cette logique serrée et de cette science toujours armée de preuves. Le seul reproche que nous adresserons à M. W., c'est que son langage, quand il reprend une erreur, devient acerbe comme s'il s'agissait toujours d'erreurs volontaires. Mais on n'est point blessé de cette rudesse, car on sent qu'elle part d'un amour de la vérité et d'une sincérité de pensée qu'on ne saurait priser assez haut.

M. B.

1. *Language and the study of language.* Second edition. London, 1868.

42. — **Étude sur les composés syntactiques en grec.** Par M. F. Meunier. Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques en France. 6e année. 1872. In-8°, p. 245 à 448. Paris, Durand, 1872. — Prix de l'annuaire : 8 fr.

Ce travail a paru à part sous le titre suivant : « Études de grammaire com-
» parée. Les composés syntactiques en grec, en latin, en français et subsidiai-
» rement en zend et en indien. Par M. Francis Meunier, docteur ès-lettres.
» Paris, Durand, 1872 » (la *couverture* porte 1873), 208 p. in-8°.

Le tiré à part a un titre courant qui manque dans l'annuaire; on voudrait trouver à la fin un index alphabétique des mots grecs. Suivant une habitude de la librairie française bien mauvaise pour des travaux d'érudition, il porte une pagination spéciale. Il faut ajouter 240 à un chiffre du tiré à part pour avoir le chiffre correspondant de l'annuaire. Le plus court des deux titres, celui de l'annuaire, est aussi le plus exact : le travail porte en réalité sur la langue grecque, éclairée souvent par le latin et plus rarement par le zend ou le sanskrit. La comparaison du français ne présente naturellement qu'un intérêt logique et non historique. Elle n'entraîne jamais l'auteur lui-même à des erreurs, mais elle n'est pas bien utile, et peut dérouter les lecteurs qui ne sont pas spécialement versés dans les études de grammaire comparée. Une nouvelle édition gagnerait à être allégée de ce qui concerne les langues modernes, et d'un certain luxe de développements (parfois même de redites) qui conviendrait mieux à l'exposition orale qu'à la dissertation par écrit. Ce léger défaut de forme ne peut d'ailleurs diminuer le vrai mérite de l'ouvrage, qui est un solide traité sur une nombreuse catégorie de composés grecs.

Le travail se divise en deux parties, l'une d'exposition (p. 246-408 de l'annuaire) et l'autre de discussion (p. 408-448).

La première partie se divise elle-même en deux sections : composés syntactiques de coordination (τοῖσδεσι, ὅστις, *unusquisque*, etc.) p. 248 à 265, composés syntactiques de subordination (Διόσκουροι, διιπετής, *jurisconsultus*, etc.) p. 265 à 408. Ceux de coordination forment trois numéros : I. pronoms, p. 248; II. noms (substantifs ou adjectifs y compris les participes), p. 253; III. noms de nombre, p. 263. — Ceux de subordination se répartissent en deux classes : 1° composés contenant un cas (génitif p. 266, locatif p. 309, datif p. 340, accusatif p. 343, instrumental p. 363, ablatif p. 369, cas dont la forme est exceptionnelle p. 373); — et 2° composés contenant une préposition p. 398.

Dans la seconde partie sont étudiées brièvement des questions très-diverses [1].

---

1. En voici le sommaire : I, ancienneté des composés syntactiques grecs, p. 408. II, existence de composés syntactiques en zend et en indien, p. 412. III, composés indiens parallèles, l'un syntactique, l'autre asyntactique, p. 416. IV, les composés syntactiques grecs, zends, indiens comparés entre eux, p. 417. V, but des remarques précédentes, p. 421. VI, règle suivie pour dresser la liste des composés syntactiques grecs, p. 422. VII, contradictions de Bopp, Justi, Rœdiger à propos des composés syntactiques, p. 423. VIII, erreurs commises à propos des composés syntactiques, p. 424. IX, pourquoi plusieurs nient la présence d'un cas dans les composés syntactiques, p. 427. X, âge des syntactiques où le cas s'explique mal, p. 429. XI, leur origine, p. 430. XII, conséquences,

« Il y a en grec, dit M. Meunier, deux sortes de composés : les syntactiques » et les asyntactiques. J'appelle syntactiques ceux qui sont conformes aux lois » de la syntaxe, et asyntactiques ceux qui n'y sont pas conformes. — On a géné- » ralement coutume d'appeler *juxtaposés* les mots que j'appelle *composés syntac-* » *tiques*, et d'appeler *composés* ceux que j'appelle *composés asyntactiques*. Mais » comme en disant *composés syntactiques*, *composés asyntactiques*, j'exprime tou- » jours le genre commun (*composés*) et la différence spécifique (*syntactiques*, » *asyntactiques*), cette manière de voir ne peut induire en erreur. »

Un composé syntactique est par exemple ὅστις ou Ἀλεξανδρούπολις; un composé asyntactique est ὅτις ou Ἀλεξανδρόπολις. Dans le syntactique le premier membre est un mot fléchi, dans l'asyntactique, un thème nu. L'auteur admet (parmi les syntactiques) même des composés que nos sources nous donnent écrits en deux mots et avec deux accents, comme Φιλίππου νῆσος, et soutient que nous devons les prononcer et les écrire en un mot et avec un accent. Il en résulte dans ses catalogues de composés syntactiques une prépondérance sensible des noms géographiques en νῆσος, en πόλις, etc.

Recevant un grand nombre de noms propres de ce genre, M. Meunier aurait pu accroître l'intérêt de son travail en en dressant la liste complète. On trouvera peut-être qu'il en donne à la fois trop peu pour être utile aux recherches lexicographiques, et plus qu'il ne serait nécessaire pour éclairer la question morphologique qu'il a spécialement traitée. Ce qui est surtout précieux dans ses consciencieux relevés de formes syntactiques, ce sont les noms communs ou mythologiques comme ποδανίπτρον, καταιβατός, Διόσκουροι, διιπετής. Chacun de ceux-là jette une vive lumière sur le procédé de la composition en général, et la classification méthodique de tous les composés syntactiques fournis par Homère et par Hésiode fait de l'œuvre de M. Meunier une monographie de la première importance [1].

---

p. 431. XIII, composés dont le 1er membre a un sens adverbial, p. 431. XIV, des deux compositions syntactique et asyntactique, p. 432. XV, les syntactiques sont-ils inférieurs aux asyntactiques? p. 434.

Un *appendice* contient deux études : 1° sur l'*o* médial de certains composés grecs et l'*i* médial de certains composés latins, p. 436, 2° sur les composés dont le second membre finit par ᾱ, η, p. 438-448.

1. Avant de faire connaître dans ses traits principaux le travail de M. Meunier, je rassemble ici un certain nombre d'observations de détail. P. 250, lire ἁ-αυται αὕται et non αἱ-αυται; 253, ὠόγαλα est un composé de subordination, non de coordination. 255, n. 2, μεγαλΟπολις, etc. « où la présence d'un ο n'est pas régulière. » M. M. oublie la *loi du double thème* si bien établie par lui-même dans l'appendice. 264, le plur. τρεισκαιδέκατοι n'est pas moins asyntactique que le singulier. On ne peut pas plus traduire littéralement τρεισκαιδέκατοί εἰσι que τρεισκαιδέκατός ἐστι. Et pour parler exactement ce sont là des locutions syntactiques illogiques plutôt encore qu'asyntactiques. 278, βούπορθμος n'est pas pour βο-ο-π.; il est formé directement du thème βου = lat. *bov* = skr. *gó*, *gau*. 279, le génitif Διός ne vient pas « de Δις, remplacé par Ζεύς. » Le thème est *diu* : ΔιFός = *diu* (non renforcé) + *os*, Ζεύ-ς = *diu* (renforcé en δjευ ζευ) + *s*; v. Mém. soc. ling. 2 p. 21. Même observation sur ΔιFς p. 323. Le thème *diu* était primitivement disyllabique : ce n'était ni *div* ni *dju*. La preuve, c'est l'accentuation du vocatif grec Ζεῦ = Δίευ et du vocatif sanskrit *dyaùs* = *diaus* (en regard des nominatifs Ζεύς, *dyaús* = διεύς, *diaús*). Si je consigne ici cette remarque, c'est qu'elle explique la mesure δι-υι-πετής relevée par

M. Meunier nous fait voir avec raison des génitifs dans le premier membre des composés οὐδενόσωρος, Πελοπόννησος, etc. Πελοπόννησος provient, par une assimilation fréquente, de Πέλοπος νῆσος. La forme avec deux ν n'est donc pas seulement celle que justifie l'immense majorité des textes grecs, elle est aussi plus régulière que Πελοπόνησος avec un seul ν. Ceux qui chez nous écrivent *le Péloponèse* (et cette faute n'est pas rare même chez les hellénistes de profession), substituent une forme arbitraire à une forme historiquement incontestable, et de plus un mot moins bien fait à un mot mieux fait.— Les longues listes de composés géographiques que nous donne l'auteur mettent continuellement en évidence un fait curieux : c'est qu'un nom syntactique comme Κωνσταντινούπολις donne ordinairement par dérivation, dans la formation de l'ethnique correspondant, un composé asyntactique comme Κωνσταντινοπολίτης. La dissertation (p. 288-

---

M. M. p. 323. Le locatif iambique διυι est formé très-régulièrement par l'union du thème διυ et de la désinence ι. 282, on pourrait conjecturer pour Λυκόσουρα l'explication : queue de lynx, au lieu de : queue de loup. 310, M. M. reconnaît avec raison une parenté entre παραί et πάλαι. Ce dernier mot, pour le sens, paraît se rapprocher beaucoup du pronom adjectif sanskrit *púrva*. 314, je crois que M. M. s'écarte à tort de l'opinion de M. Bréal (Mém. soc. ling. 1, 205-206) qui voit dans δεῖνα le pluriel neutre du thème δεν. Si ce mot contenait un adverbe locatif δει et une particule να, il n'aurait pas donné naissance à toute une déclinaison, δεῖνος, δεῖνι, etc. 311 et 318, ingénieuse étymologie de καταΐτυξ et d'ἄντυξ, et de σόλοικος. Celle-ci serait presque sûre si, comme je le crois, on n'a pas d'exemple sérieux de Σόλοικος comme nom ethnique. Autre bonne étymologie (347) : celle de ἑνάενος; 372, étymologie de *usurpare*. 319, ὁμοίιος (Homère) serait syntactique et ὁμοῖος asyntactique. Il me paraît évident que ὁμοῖος est à ὁμοίιος comme Μουσῶν à Μουσάων, c'est-à-dire qu'il en provient par contraction. 320, note, indien *açmán* : lire *açmâ* ou *açman*. 324, le locatif ἤρι, le matin, employé dans Homère comme mot isolé et contenu dans ἠριγένεια, épithète de l'Aurore, rend certaine l'identification du thème sanskrit *ushar*, aurore, et du thème grec ἠρ = ἔαρ. Ce rapprochement a été présenté par M. Bergaigne, Mém. soc. ling. 2, p. 73. 336, M. M. suppose que *peregri* est pour un double locatif *perei agrei*. L'*e* bref me paraît faire une grave difficulté. J'ai peine à croire aussi que *perendie* soit pour *peremdiem*, formé des accusatifs des deux thèmes *pero* et *die*. Non-seulement le *m* de *diem* n'a pas pu disparaître aussi facilement que le suppose l'auteur; mais la première partie du mot serait plutôt *perum* que *perem*. Je ne fais ici que poser un point d'interrogation. 343, *Consonnantique* est écrit avec deux *n*. Ce mot vient du latin *consonans* et n'en doit avoir qu'un. L'orthographe du français *consonne* est barbare comme celle de *pomme* et de *donne*. Quant à la contradiction qu'on pourrait trouver à écrire *consonne* par deux *n* et *consonantique* par un seul, c'est la même que la routine maintient entre *honneur* et *honorable*. 350, si dans φωσφόρος φωσ est un accusatif neutre, il peut représenter l'accusatif neutre φάος aussi bien que l'accusatif φῶς (gén. φωτός). Mais il est sûr que φωσ ne soit pas tout simplement une altération phonétique du thème φωτ? 407, il est douteux que *empoter* vienne de la locution *en pot*. *Endoctriner* ne vient pas de *en doctrine*, ni *emplumer* de *en plume*, ni *enhardir* de *en hardi*, ni, en allemand, *beeidigen* de *be Eid*. *Pot*, *doctrine*, *plume* donnent **poter*, **doctriner*, **plumer* comme *mât* donne *mâter*; *hardi* donne **hardir* comme *blanc* donne *blanchir*; *Eid* donne un **eidigen* théorique à peu près comme *rein* donne *reinigen*. Seulement les verbes virtuels **poter*, **hardir*, **eidigen*, λέξεων ἀμενηνὰ κάρηνα, n'ont pu prendre corps à l'état simple : le préfixe français *en* ou le préfixe allemand *be* leur prête seul une stabilité qu'ils n'auraient pas par eux-mêmes. De même *souligner* ne vient pas de la locution *sous ligne*, mais du préfixe *sous* et du verbe instable **ligner*. 436, M. M., dans la 1re partie de l'appendice, suppose, non sans hésitation, que l'*o* de πατρ-ο-πατώρ et l'*i* de *leg-i-rupio* sont des débris des terminaisons ος et *is* du génitif. L'hypothèse est difficile à admettre, tant pour le grec que pour le latin; et je crois qu'on ne doit pas s'y arrêter. La seconde partie de l'appendice, qui démontre l'équivalence presque absolue des terminaisons ο et η à la fin du premier membre des composés (loi du double thème), me paraît au contraire très-bonne et très-solide.

296) sur et contre l'usage d'écrire en deux mots les composés comme ἵππου κρήνη paraît probante. Elle est suivie d'une digression intéressante sur les noms de villes barbares en -βρία et en -ξατα ou -σχατα. — Les syntactiques latins rassemblés p. 299 et suivantes, *Lucipor, jurisconsultus*, *legislator*, etc., prouvent que M. Corssen a été un peu trop vite quand il a écrit la phrase que voici (*Aussprache*, etc. 2e éd. 1, p. 233) : « Da die lateinische Sprache keine Compo- » sita kennt, deren erster Bestandtheil eine Genitivform wære...., etc. »

Un des chapitres les plus intéressants est celui des composés contenant un locatif : παραιβάτης, καταΐτυξ, χοροιτυπίη, ἁλιαής, αὐριβάτης, διιπετής, ἀερσιπότητος, ὀρεσίτροφος, etc., etc. (je ne vois pas bien pourquoi M. M. préfère trouver des datifs dans γυναιμανής, Θηβαιγενής, Θηραιφόνη, Κρηταιγενής, μαχαίτας, Πυλαιμένης, σχολαίτερον : ce seraient γυναμανής, etc.). Je crois que l'auteur se trompe en faisant de χαμαί et παται (dans νυκτιπαταιπλάγιοι) des locatifs de χαμᾰς et πατᾰς pour χαμος et πατος. On ne voit point un *ă* primitif persister en grec sous la forme ᾰ à la fin des thèmes nominaux : le changement de cet *ă* en *ŏ* est antérieur à la langue grecque elle-même, puisqu'il se retrouve en latin, et dans le celtique Σεγομαρος, le slave *vlŭkŭ*, le lit. *vìlkŭ-s*, pour *vìlkŏs* dont *vìlka-s* est évidemment une transformation (v. Schleicher, Compendium, au nomin. sg.). En réalité, comme je crois l'avoir montré dans les Mémoires de la société de linguistique (2, p. 17 et 13), il faut partir de deux thèmes χαμᾱ (cf. χαμηλός) et πατᾱ (= sk. *panthā*). Παραι et toutes les formes en αι citées par M. Meunier me paraissent être des locatifs provenant de thèmes en ᾱ, c'est-à-dire féminins quant à la forme ; εὐδιαίτερος contient non pas un thème *divă*, mais le thème *divā* (ibid. p. 28-29). — Il eût été bon de ne pas mêler les *composés* de locatifs comme νυκτιπαταιπλάγιος et les *dérivés* de locatifs comme μεσαίτερος, ἐκεῖνος ; il faudrait aussi une distinction entre les locatifs adverbiaux (ἐκεῖ) et ceux dans lesquels le sens nominal reste net (παται). Ces deux remarques s'appliquent aussi aux formes tirées d'autres cas que le locatif. — Les composés locatifs les plus curieux sont ceux qui ont des locatifs pluriels en σι, comme ἀερσιπότητος, parce qu'ils ressemblent beaucoup, quant à la forme, aux composés d'origine obscure, comme ἕλκεσί-πεπλος, qui ont soulevé tant de discussions.

Le datif proprement dit ne fournit que très-peu de composés, surtout si on retranche les prétendus datifs γυναι, σχολαι, etc.

L'accusatif est plus fécond. M. M. explique fort bien comme formés d'un accusatif νουνεχόντως, ἀμφορεαφόρος, νεωλκός, ποδανίπτρον, χοαχύτης, Ἀλκάθοος, ποδαλείριος, ἐνάενος, ὠατωθησῶ, δικασπόλος, ὕσπληξ, βιβλιαγράφος, παντακλῆς, etc., en général les composés dont le premier terme est au masculin ou au féminin, ou bien au neutre pluriel. Pour les neutres singuliers on pourrait lui demander un peu plus de réserve. Ainsi dans ταυτολογία l'article rend la présence d'un accusatif incontestable ; mais dans ὀνομακλήδην, χειμάρρους, δακρυχέων, βαθυρρείτης, εὐκτίμενος, εὐρυκρείων, ἡδύποτος, ἰθυπτίωνα, λιγυπνείων, et dans la plupart des composés de ce genre, les thèmes ὀνοματ, χειματ, δακρυ, βαθυ, εὐ, εὐρυ, ἡδυ, ἰθυ, λιγυ sont tout aussi admissibles, au point de vue du sens comme au point de vue de la forme, que les accusatifs neutres correspon-

dants. D'ailleurs un accusatif neutre, en dehors de la seconde déclinaison, est toujours identique au thème et ne contient aucun élément casuel qui le détermine. Si nous considérons δάκρυ ou ὄνομα comme des accusatifs, c'est en vertu d'une illusion produite par l'analyse des formes comme δῶρο-ν et des locutions complexes ὄνομα καλό-ν : on peut dire que δάκρυ, ὄνομα sont des accusatifs adoptifs et non des accusatifs de naissance. On convient d'appeler accusatif le thème employé dans la phrase ἔχω ὄνομα, parce qu'il y a un accusatif vrai dans ἔχω δῶρο-ν. Mais rien n'oblige à voir un accusatif dans δακρυχέων quand on admet un thème dans δωροφόρος. Certains exemples soulèvent une discussion spéciale. Ainsi πᾰνάγρος ne peut s'expliquer par le thème παντ; mais il ne peut s'expliquer non plus par l'accusatif πᾶν. Les formes recueillies par M. M. paraissent supposer en réalité deux thèmes distincts παντ et παν; cf. λέοντ-ος à côté de λέαιν-α[1]. Μεγα peut toujours s'expliquer au commencement des composés par le thème μεγᾰ, qui est identique au thème *mahā* employé de la même manière en sanskrit; il est donc inutile de recourir à l'accusatif neutre μέγα (Mém. Soc. ling. 2, 11). — L'explication de κυνάμυια paraît forcée : « Je crois donc que κυν-ά-μυια correspond exactement au français *mouche à chien;* car, si κύν-α est un accusatif, *à chien* en est un aussi. » L'α est sans doute inorganique comme l'ι de αἰγιπόδης ou le σι de τειχεσιβλήτης : c'est un débris extrait des composés comme ποδανίπτρον et transporté à tort dans un composé où il n'a plus de sens raisonnable[2]. — Le latin a aussi ses composés accusatifs : *venundare*, *pessundare*, etc.

Il est séduisant de voir avec MM. Benfey, Justi et Meunier un instrumental du substantif ἐΰ dans εὐηγενής ou Εὐαγένης. Quant à l'instrumental δυσῃ contenu dans δυσηλεγής, il ne peut s'expliquer que par une imitation d'εὐηγενής ou de toute autre forme contenant un η. En effet l'instrumental régulier d'un substantif δυσ- serait δυη, comme le génitif du substantif γενεσ- est γένεος. — En fait de composés contenant un ablatif grec, M. M. ne cite que Διόσδοτος. Parmi ceux qui contiennent un ablatif en latin, *refert* paraît suspect; il est vrai qu'il est bien difficile de rendre compte logiquement de la locution *refert mea*, à quelque artifice qu'on ait recours.

Je ne puis examiner en détail le chapitre des composés contenant un cas dont la forme est exceptionnelle (p. 373-398). Des formes étranges et isolées comme Ἡρακλεόπολις, Ὑάμπολιν, ἀνδρειφόντης, Θεόσδοτος, etc., peuvent donner lieu, on le comprendra sans peine, à des interprétations très-divergentes. M. M. pose Ὑάμπολιν = ὑῶν πόλιν, la ville des porcs; il repousse sans motif bien décisif l'hypothèse Ὑάμπολιν = Ὕαν πόλιν, la ville d'Hya. Je ne puis pas plus que lui admettre que Ὑάμπολιν soit contracté de Ὑάντων πόλιν; mais pourquoi ne serait-ce pas un composé asyntactique offrant le même sens? on aurait Ὑάμπολιν : Ὕαντες :: πάμφιλος : πάντες. On pourrait encore imaginer que Ὑαμ (Ὑαν) est un génitif dorien contracté d'un nom propre Ὑάων, comme Μουσᾶν de Μουσάων.

1. L'α de πᾰνάπαλος est long par compensation de la chute de la consonne initiale de ἁπαλός, un σ probablement.

2. Les conclusions des pages 429 et 430 sur l'absence des composés illogiques dans Homère sont peut-être trop absolues.

Ainsi ce mot peut recevoir quatre explications plausibles, sans compter celles que d'autres pourraient trouver. Ce n'est pas tout : si ce nom géographique était par hasard un mot barbare revêtu d'une tournure hellénique, il faudrait renoncer à lui découvrir une étymologie quelconque. Peut-être le second élément de Ὑάμπολιν n'est-il pas plus un mot grec que le premier élément de Ἱεροσόλυμα. — Malgré la réserve avec laquelle on est forcé d'accueillir certaines conclusions de M. Meunier, ce chapitre est intéressant parce qu'il nous présente la collection des formes anomales les plus riches en mystères de la langue grecque[1].

Je passe légèrement aussi sur les composés qui contiennent une préposition, comme ἐγγαστρίμυθος : presque tous sont relativement récents, et on n'en trouve aucun dans Homère, sauf le composé de nature toute particulière ἀλλοπρόσαλλος.

Dans la seconde partie M. Meunier réussit à montrer parfaitement « que les » composés syntactiques sont aussi anciens que le plus ancien grec, et déjà » très-nombreux dès les plus anciens temps. » La récapitulation rapide de tous les syntactiques qui existent dans les poèmes homériques et hésiodiques (p. 408) est une preuve sans réplique, qui réfute victorieusement l'erreur où sont tombés et M. Curtius (dans ses Grundzüge der griechischen Etymologie) et la plupart des auteurs de travaux spéciaux sur les composés. D'ailleurs les syntactiques sanskrits, — que l'auteur a relevés « au courant de la plume, » et dont la liste sans doute grossira beaucoup si un indianiste en fait une recherche spéciale, — présentent souvent avec le grec des analogies frappantes et nous permettent de supposer l'existence de certains composés syntactiques dès la période indo-européenne. Le latin est moins instructif, car ses composés syntactiques paraissent souvent de formation peu ancienne; le témoignage du sanskrit est aussi décisif que précis.

Après avoir rendu compte de ce travail original et substantiel, dont l'Association des études grecques doit se féliciter d'avoir pu grossir son annuaire, je ne puis qu'exprimer un souhait, c'est que les autres langues indo-européennes soient à leur tour explorées avec le même soin, et fournissent à la science, sur le sujet spécial qu'a traité M. Meunier, des monographies aussi riches de faits et d'aperçus nouveaux.

L. HAVET.

---

43. — **Histoire d'Allemagne. Origines de l'Allemagne et de l'empire germanique,** avec introduction générale et cartes géographiques, par J. ZELLER. Paris, Didier, 1872. 1 vol. in-8°. — Prix : 7 fr. 50.

Tous les amis de la science historique en France ont éprouvé une vive satisfaction en apprenant l'apparition du premier volume de la grande histoire d'Allemagne que M. J. Zeller vient d'entreprendre. Tandis que les savants d'Outre-Rhin étudiaient avec une infatigable curiosité le passé de tous les peuples de l'Europe, s'y établissaient parfois comme en conquérants et réduisaient

---

1. Je ne crois pas que M. M. explique la forme μογοστόκος (Théocrite 27, 30).

les histoires des autres pays à n'être plus que des dépendances de l'histoire d'Allemagne, nos érudits et nos historiens, malgré quelques excursions en Angleterre, en Espagne ou en Italie, se cantonnaient d'ordinaire sur le sol de la patrie, et se résignaient même parfois à l'ignorance sur tout le reste. Cette indifférence pour l'histoire des autres nations n'est assurément plus de saison. Les événements nous ont inspiré un ardent désir de la connaître. Une bonne histoire d'Allemagne répond en ce moment à une curiosité de tous les esprits. M. Zeller, que ses études préparaient depuis longtemps à entreprendre cette œuvre, a pensé avec raison qu'il ne pouvait pas y en avoir aujourd'hui de plus utile. Puisse-t-il inspirer à un grand nombre de nos jeunes érudits le désir d'y travailler après lui !

Le moment où paraît l'histoire d'Allemagne de M. Z. est particulièrement favorable. On n'ignore pas, et M. Zeller nous en cite de nombreux exemples, de quelle passion patriotique, de quel esprit d'étroitesse et d'orgueil sont remplies la plupart des histoires générales d'Allemagne écrites par les savants allemands. Presque tous ont cherché dans les grandeurs du passé la consolation d'humiliations présentes ou l'espoir d'un meilleur avenir. La subite renaissance de leur grandeur politique, réalisant tout à coup et dépassant tous leurs rêves, les a enivrés d'un enthousiasme aveugle, et il n'y a pas assez longtemps qu'ils portent le fardeau de la puissance pour être revenus encore à des sentiments de justice et de modestie. L'occasion était belle pour un historien français qui, faisant taire en lui les rancunes de l'amour-propre national blessé, aurait entrepris d'étudier avec impartialité et clairvoyance le passé de l'Allemagne, également éloigné de l'enthousiasme naïf du chauvinisme allemand et de la haine inintelligente du chauvinisme français. Au lendemain même de nos défaites, écrire une histoire d'Allemagne, où une érudition solide et un jugement historique sain et ferme, auraient revêtu une forme littéraire élégante et limpide, répondre à des adversaires qui se servent de la science même comme d'une machine de guerre, par une froide et superbe impartialité, c'était là, me semble-t-il, une noble tâche et une vengeance raffinée digne d'une âme généreuse.

M. Zeller l'a compris (v. p. xlii, xliii); mais, entraîné lui aussi par la passion patriotique, il n'a pas su l'exécuter. Il a vu les défauts des historiens allemands, mais il est tombé dans les défauts opposés aux leurs; et, s'il faut l'avouer, dans des défauts qui nuisent encore davantage à la vérité historique. Si l'amour est aveugle, la haine l'est plus encore. On a dit que pour bien comprendre il faut aimer. Cela est particulièrement vrai en histoire. Il faut avoir en soi une certaine sympathie intellectuelle pour les époques qu'on étudie, pour les hommes dont on raconte les actions. M. Zeller a écrit des pages excellentes sur les missionnaires chrétiens en Germanie et sur l'œuvre des Carolingiens [1] parce qu'il les aime et les comprend. Il hait les Allemands et tout ce qui est allemand, aussi ne peut-il ni les comprendre ni les faire comprendre. L'indignation et la

1. Voy. L. III, ch. 7.

haine peuvent produire de beaux vers, de beaux pamphlets, elles ne peuvent produire de bons livres d'histoire. Elles nuisent même au mérite de la composition littéraire. On regrette de trouver la narration interrompue à chaque instant par la réfutation bien inutile des opinions absurdes de tel ou tel historien étranger, de voir apparaître le roi Guillaume dans chaque chapitre, et de ne jamais savoir si on lit une histoire des Germains du Ier au IXe siècle, ou un pamphlet de 450 pages contre les Allemands d'aujourd'hui.

La philosophie de l'histoire d'Allemagne se résume, pour M. Zeller, en un seul mot : les Allemands sont le *Peuple-Invasion*. Ils n'ont d'aptitude que pour le pillage et la destruction. Reprenant la thèse soutenue par M. Guérard et M. Littré, et l'exagérant encore, il refuse à l'influence des races germaniques toute part dans la formation de la civilisation, des idées et des institutions modernes (v. Introd., ii-xvi). Ils n'ont apporté que la barbarie; ils n'ont fait que des ruines; l'invasion n'a pas été le point de départ d'un développement nouveau, elle n'a fait que détruire, et c'est à grand'peine que les Gallo-Romains « doués de qualités » et d'aptitudes supérieures, » parvinrent, avec l'aide du christianisme, à semer en Europe quelques germes nouveaux de civilisation (voy. le § I du ch. VI). Je n'ai pas la prétention de discuter à fond cette question, la plus grave peut-être qu'un historien puisse se poser. Je crois seulement qu'il est également impossible soit d'attribuer aux barbares tout le développement de la civilisation moderne, soit de leur dénier toute influence sur ce développement. Tout ce que peut dire un historien prudent, c'est que la civilisation moderne s'est développée dans des pays où les races germaniques se sont mêlées à des races plus anciennement établies sur le sol, et qu'il est bien difficile d'admettre qu'un des éléments importants qui composent les nations européennes ait été sans influence sur leur développement. Quant à définir exactement la part d'influence de chaque élément, c'est là un travail presque impossible, car on ne saura jamais probablement quelle est au juste la part qu'il faut attribuer dans une civilisation au génie de la race et celle qu'il faut attribuer à la force des circonstances. Je me permettrai seulement de faire observer à M. Zeller deux faits. L'Empire byzantin n'a eu à subir, pendant tout le Moyen-Age, aucune invasion barbare assez violente pour le renverser. La civilisation romaine et la civilisation chrétienne ont pu montrer à Constantinople ce qu'elles étaient capables de produire à elles seules. Où sont les chefs-d'œuvre, les grandes institutions auxquels elles ont donné naissance? La vie violente, exubérante de l'Occident ne vaut-elle pas mille fois mieux que cette stérile agonie? Qui peut affirmer que, sans les barbares, l'Occident lui aussi, déjà si décrépit au IVe siècle, n'aurait pas subi la même et incurable décadence? Voyez d'un autre côté l'Angleterre, où la race germanique n'a subi l'influence d'aucun élément gallo-romain. N'a-t-elle pas été le berceau d'une civilisation nouvelle, originale, puissante, de la société la plus forte et la plus libre de l'Europe moderne? Je sais bien que M. Z. pense que si la race anglo-saxonne s'est ainsi développée, c'est « grâce à l'élément breton, » plus susceptible de culture » (p. 203). Pourquoi donc alors l'Irlande, le pays

de Galles, l'Ecosse, notre Bretagne, n'ont-elles jamais rien fondé d'important ni de durable, et a-t-il fallu des Anglo-Saxons et des Normands pour mettre en œuvre des éléments si civilisables? Je ne prétends pas qu'il faille attribuer exclusivement aux qualités de la *race* germanique celles de la nation anglaise; mais il est bien difficile de ne pas croire qu'elles y ont été pour quelque chose, et que les races des hommes, comme celles des animaux, s'améliorent par le croisement. Voyez les Normands en France. Ils étaient aussi des pillards avides et féroces, comme les anciens Germains. Ils sont à peine établis en Neustrie que leur Duché l'emporte sur tout le reste de la France en lumières comme en richesses. Dira-t-on que les Normands n'y étaient pour rien?

Si nous considérons enfin la France même, n'est-ce pas au Moyen-Age, du xe au xiiie siècle, à une époque où l'influence germanique avait succédé à l'influence romaine, qu'elle a donné au monde, en poésie et en art, les productions les plus originales de son génie? Ce n'est pas que j'en fasse honneur au sang germain infusé dans les veines gauloises! Mais n'est-il pas vrai que la ruine de la civilisation romaine et la formation d'une société nouvelle ont permis le développement d'une poésie épique absolument originale, que l'Europe entière a copiée et imitée, et d'un art architectural nouveau qui a servi de modèle à tous les autres peuples chrétiens. N'est-il pas vrai aussi que lorsque la Renaissance a ranimé chez nous le culte de l'antiquité, notre littérature et notre art ont perdu en originalité nationale ce qu'ils gagnaient en perfection? Que le ressentiment pour les Allemands d'aujourd'hui ne nous rende donc pas injuste envers leurs barbares ancêtres à qui nous devons peut-être plus que nous ne pouvons soupçonner; et surtout qu'elle ne nous rende pas injustes pour les races germaniques elles-mêmes; qu'elle ne nous induise pas à nier, comme le fait M. Z., leurs qualités originales et le rôle important qu'elles jouent dans la civilisation générale. Je ne parlerai pas du rôle politique de l'Allemagne, ni de Luther pour qui M. Z. n'a que des paroles de mépris [1], ni du grand mouvement littéraire du siècle dernier qu'il admire comme un phénomène étrange, sans lien avec le passé ni le présent de l'Allemagne. Mais je rappellerai qu'une branche importante de l'art, la musique, considérée, non comme un plaisir des sens, mais comme l'expression des sentiments les plus profonds et les plus sublimes de l'âme humaine, n'a trouvé qu'en Allemagne son plein épanouissement. La musique allemande jouera un rôle au moins aussi important dans l'histoire de l'humanité que la sculpture grecque, l'architecture dite gothique ou la peinture italienne, et on ne peut refuser au peuple qui lui a donné naissance une part glorieuse dans l'œuvre commune de la civilisation.

Le point de vue partial et passionné auquel s'est placé M. Z. a nui fatalement à l'exactitude de sa critique, parfois même à la sûreté de son érudition. Toujours

---

1. « La théologie tudesque de Luther a surtout, par la réforme, détruit l'unité chré-» tienne, l'unité allemande même, et déchaîné la manie des discussions de foi et l'horreur » des guerres religieuses. » — P. x.

préoccupé de ses idées de polémique, il atténue tous les témoignages favorables aux Germains, exagère les témoignages défavorables, et les faits eux-mêmes, sous cette fausse lumière, se transforment et s'altèrent. Je n'en citerai que quelques exemples :

A la p. 40 et à la p. 204, M. Z. identifie les Kymris et les Cimbres [1] ; à la p. 61 il les dit « plus rapprochés des Gaulois » que les Teutons [2] parce que leur industrie militaire était plus avancée, et semble accepter la théorie depuis longtemps réfutée de la division des Celtes du continent en Galls et Kymris [3]. Mais à la page 59 il en fait des Germains parce que Posidonius dit que leur nom signifie *voleur* [4]. Quoi qu'il en soit de l'étymologie, il serait bon de savoir si décidément les Cimbres sont des Scythes, des Celtes ou des *Teutons*.

La Germania de Tacite est, dit avec raison M. Z. (p. 77), le document le plus digne de foi sur les mœurs des Germains. Mais partout où ce témoignage est favorable aux Germains, et il l'est souvent, M. Z. le récuse, bien plus il le défigure... Tout le monde se rappelle le beau passage de Tacite sur l'hospitalité des Germains (ch. 21 et non 23). Voici le commentaire de M. Z. : « De » l'hospitalité ainsi demandée à la réquisition, il n'y a qu'un pas, etc. »

M. Z. ne veut pas admettre le témoignage de Tacite sur la chasteté des Germains, bien qu'il soit confirmé par Salvien (p. 122 et 201); il avance sans preuves et contrairement aux paroles formelles de Tacite (c. 24, 25) que les esclaves des Germains étaient beaucoup plus malheureux que ceux de la Grèce et de Rome (p. 116).

Mais s'il est si défiant à l'endroit des vertus germaines, M. Z. est cependant plus indulgent pour une des tribus barbares. Les Franks devaient naturellement valoir mieux que les autres peuplades, puisqu'ils sont en partie nos ancêtres. M. Z. leur trouve je ne sais quels rapports secrets avec les Gaulois (p. 204 et 206). Autant il s'était montré sceptique envers Tacite, qui parle de ce qu'il sait, autant il accepte aisément le témoignage d'Agathias qui, vivant à Constantinople, prêtait aux Franks « de l'éducation et de la politesse,... des sentiments » de justice et de concorde » (I, 2; Zeller, p. 293). Et pourtant, c'est à l'aide des renseignements de Grégoire de Tours sur ces mêmes Franks qu'il réfute Tacite (p. 322). Il faut choisir entre les deux témoignages, car Tacite et Grégoire sont séparés par cinq siècles, et on peut admettre que les Franks

---

1. Dont il fait ici des Scythes du reste.

2. Pourquoi M. Z. appelle-t-il toujours les Germains *Teutons*, l'Allemagne *Teutonie*; sans doute, pour se venger de ce que les Allemands nous appellent *Welches*. Cette plaisanterie n'est pas de mise dans un livre de science. Et encore le nom de *welche* (walah) signifie-t-il réellement les peuples de langue latine, tandis que *Teuton* n'est pas synonyme de Germain. M. Z. peut s'il veut appeler les Allemands les *Théotisques*. Voy. *Romania*, n° 1, p. 3-5, et Waitz, Vfgsgsch. I, p. 28.

3. Voy. *Revue Celtique*, n° 4, p. 366.

4. La raison scientifique de l'acceptation de cette étymologie est donnée dans une note. « J'aime encore mieux l'étymologie de Posidonius que celle de M. Luden qui fait venir » Cimbre de *Kæmpfer*. Car enfin combattre est le propre des guerriers de toute race, » tandis que nous avons vu que le vol est le trait persistant de certaines races. »

s'étaient corrompus pendant cette période, tandis qu'Agathias et Grégoire sont contemporains.

M. Z. devrait aussi mettre de l'unité dans ses opinions sur le jury. P. 117 il dit du tribunal germain : « c'est une sorte de jury. » P. 113 : « la » punition prononcée par le jury. » P. 343 : « les jurés, pris parmi les » hommes libres, etc. » Comment alors peut-il affirmer si catégoriquement : « Il ne faut pas plus voir là le germe du jury que dans les assemblées » barbares l'origine des gouvernements constitutionnels. » Ce n'est pas en effet des rachimbourgs ni des scabins qu'est sorti le jury, mais des *cojurateurs* (voy. Brunner, *Zur Entstehung der Schwurgerichte*, Berlin, 1872), dont l'office est un des traits caractéristiques de la procédure franque. Mais alors, pourquoi appeler toujours les rachimbourgs le jury? C'est provoquer une confusion. D'ailleurs, au lieu de chercher et de montrer dans les lois germaines la conception que les peuples barbares avaient de la justice, si différente de la conception romaine, M. Z. n'a fait que nous décrire, en les exagérant, les imperfections fatales d'une législation encore dans son enfance.

Le même caractère d'exagération et des inexactitudes plus graves se rencontrent dans ce que M. Z. nous dit de la condition des femmes. Il ne fait nullement ressortir les traits admirables par lesquels Tacite nous peint le rôle important joué par la femme dans la famille germaine. Il veut, au contraire, qu'elle ait une position absolument subordonnée et misérable (p. 92, 113, 114, 123, 341). — « Rien ne lui revient, dit-il, des biens de l'époux et du père; tout au plus » a-t-elle une part du prix du *mundium* et le *morgengab* (*sic*) comme dot » (p. 114), et p. 341 : « Chez tous les peuples... la veuve n'a que son morgengab et encore » pas toujours entier. » Il y a ici, me semble-t-il, plusieurs inexactitudes. Le prix du mundium ne pouvait pas revenir à la femme, puisqu'il représentait précisément le droit de protection qui ne pouvait être exercé sur elle que par les mâles. Le *Morgengabe* et la *Dot* n'étaient pas la même chose, bien qu'ils fussent tous deux des dons du mari à la femme[1], et que chez les Wisigoths on les ait parfois confondus. Les droits de succession de la veuve à la dot et au morgengabe n'étaient pas les mêmes. Elle conservait toujours son morgengabe entier, contrairement à ce que dit M. Z. (Lex Rip. XXXVII, 2). Quant à la dot, la législation a varié suivant les peuples et les époques. Chez les Franks elle appartenait aux enfants, et ni la femme ni le mari n'avaient le droit d'en disposer. Mais, s'il n'y avait pas d'enfants, la femme gardait les deux tiers (*Chlodov. capit.* ann. 500, C. 7, § 1), ou la moitié (*Chilperici edict.* ann. 561, c. 4, Merkel p. 38) de la dot. Au contraire, chez les Alamans, les Bavarois, les Lombards, la veuve conservait toute la dot, même s'il y avait des enfants. En outre, la femme conservait les meubles qu'elle avait apportés avec elle, ou leur équivalent; et parfois la veuve recevait de plus une part d'enfant dans l'héritage (chez les Bavarois et les Wisigoths.

1. Voy. dans le traité d'Andelot (*Gr. Tur.* IX, 20 : *tam in dote quam in morganegiba*, à propos de Galeswinthe. Le passage est classique pour cette matière.

(*L. Baiuw.* XIV, 6, 7. — *L. Wisig.* IV, 2, c. 14.). On voit combien l'opinion de M. Zeller est éloignée de la réalité.

Il n'y a pas jusqu'à la géographie qui ne manifeste aussi les passions politiques de l'auteur. Le chapitre Ier est consacré à une description géographique où l'Allemagne du Nord est peinte avec les couleurs les plus sombres, l'Allemagne du Sud au contraire avec une certaine bienveillance, la Bavière en particulier (p. 13). Mais l'ensemble du jugement est sévère. L'Allemagne n'est pas faite pour l'unité, elle n'aura pas de centre politique comme la Seine, le Tibre et le *Tage!* Elle est séparée par ses montagnes, et même par des montagnes dont les pentes vont dans des directions opposées (p. 32), au lieu d'être réunie par ses bassins comme la France et l'*Espagne!* (p. 32-33). La conclusion est qu'il faut séparer la Gaule de la Germanie par la frontière du Rhin (p. 66). Irons-nous donc imiter maintenant la géographie annexionniste des Allemands [1]?

A côté des défauts qui proviennent de l'esprit dans lequel le livre de M. Z. est conçu, il en est d'autres qui sont la suite de la méthode d'exposition qu'il a suivie. Non que le plan soit défectueux; nous y retrouvons ce talent de composition et de groupement qui a toujours été une des principales qualités de M. Zeller. Voici la division des matières, en laissant de côté l'Introduction qui est un hors d'œuvre de politique contemporaine. Livre I. Le Sol et la Race. Ch. 1. le sol; ch. 2, la race; ch. 3, les mœurs, les tribus. — Livre II : Germains et Romains, Allemands [2] et Gallo-Latins. Ch. 4, conquête des contrées rhénanes et danubiennes par les Romains, du Ier au IIe siècle; ch. 5, l'invasion en marche. — L. III : Gallo-Francs et Germains, France et Allemagne. Ch. 6, la Germanie Mérovingienne; ch. 7, l'Allemagne Carolingienne.

Ce sont là des divisions nettes, excellentes, et qui se gravent dans l'esprit. Le détail des chapitres n'est malheureusement pas toujours aussi clair que leur groupement et leur coordination. La confusion qui se produit parfois dans le récit vient surtout de ce que M. Z. a composé une œuvre d'un caractère indéterminé, qui n'est ni une œuvre de vulgarisation, ni une œuvre d'érudition et de critique. Elle n'a point un caractère assez général, une forme assez littéraire et assez élégante pour réussir auprès du grand public; elle n'est point

---

1. Je ne crois pas qu'il y ait d'intention politique dans la carte de la Germanie ancienne placée à la p. 264. Mais j'ai en vain cherché l'explication de plusieurs des détails qui s'y trouvent. On a déjà fait remarquer que le Zuydersée n'existait pas avant le XIIIe s. Mais pourquoi les *Morins* sont-ils placés aux bouches de l'Escaut et non au N. de celles de la Somme? Pourquoi les *Nerviens* qui occupaient le bassin de l'Escaut sont-ils placés dans celui de la Meuse? Pourquoi *Aurelia Aquensis* (Baden-Baden) est-elle indiquée sur la rive du Rhin? Pourquoi les *Aquae Mattiacae* (Wiesbaden) sont-elles indiquées à l'Est de Mayence quand elles sont à l'Ouest? Il serait impossible de dire quel moment de l'invasion cette carte représente. Ce qui est certain c'est que les renseignements qu'elle donne ne correspondent nullement à ceux des ch. III, IV et V. Ces chapitres contiennent aussi d'ailleurs quelques erreurs. La Suisse saxonne p. ex. est indiquée comme située sur le cours de l'Elbe au-dessous de sa réunion avec la Mulda et la Saale (p. 23), tandis qu'elle se trouve bien au-dessus.

2. Le mot *Allemands* est ici un anachronisme. — Je ne comprends pas pourquoi la numération des chapitres n'est pas indépendante pour chaque livre.

assez sévèrement scientifique pour pouvoir servir à éclairer les savants et à guider les recherches des jeunes travailleurs.

Ce défaut est sensible dans la manière dont sont faites les citations de sources. Il fallait, ou les supprimer tout à fait, ou les donner très-complètes et très-exactes. De quelle utilité peuvent être des renseignements comme ceux-ci : « Une brochure anti-française... publiée à Ratisbonne en 1871 » (p. 30); — « Voir l'Hermès de Mommsen » (p. 84); — « Massmann, *Germania* » (p. 78); — « Walter, *Geschichte des teutschen Rechts* » pour : W. Deutsche Rechtsgeschichte (p. 118); — « Bourquelot, sens des mots France et Neustrie, » en omettant de dire que cette dissertation se trouve dans la Bibliothèque de l'École des chartes, 6e série, t. I, p. 567 (p. 318); — Canciani indiqué seul comme recueil de lois barbares (p. 327); — « *Recueil diplomatique des Mérovingiens* » (p. 411); — etc., etc.[1]

Une critique sévère ne paraît pas non plus avoir présidé à l'emploi des sources. P. 194 : les *Gesta regum Francorum* sont cités pour l'histoire de Clovis, époque pour laquelle ils ne sont qu'un remaniement mal fait de Grégoire de Tours. — P. 313 : les *Gesta Dagoberti*, falsification sans valeur historique de la fin du IXe siècle, sont cités comme source pour l'histoire de Clotaire II[2]. — P. 366 : Une *Vita S. Arnulfi* est citée comme du 28 juin; celle de S. Arnulf de Metz, dont il s'agit ici, est du 18 juillet, et celle de S. Arnulf de Villiers, en Belgique, est du 30 juin. — P. 368 : la vie de Pépin le Vieux « *Ducis Bra-* » *bantiae* » est du XIIe siècle et ne peut donc être invoquée comme témoignage historique. — P. 373 : les *Annales de Metz* citées ici au sujet des origines de la maison Carolingienne, n'ont pour cette période aucune valeur, puisqu'elles ont été fabriquées à la fin du Xe s. (Voy. Bonnell, *Die Anfaenge des Karolingischen Hauses*). — P. 412 : *Frédégaire* est indiqué lorsqu'il s'agit de son continuateur.

Si nous descendons au détail des faits, nous trouvons toujours ce même caractère d'incertitude dans la manière dont ils sont exposés ou discutés. Ou bien il fallait s'en tenir à des données assez générales pour ne pas prêter le flanc à la contradiction, ou bien il fallait soutenir ses opinions par des preuves détaillées et solides. M. Z. tantôt conserve les opinions anciennes, tantôt adopte celles de tel ou tel érudit contemporain, tantôt enfin avance des faits nouveaux sans qu'on puisse savoir quels ont été les motifs de son choix. En voici quelques exemples : P. 97 : « On y choisit (dans l'assemblée de la peuplade) le chef

1. Je ne parle pas des erreurs dans les citations. Elles sont innombrables. Ce qui est surtout fâcheux, c'est que presque tous les mots et noms allemands sont imprimés de travers. Ainsi p. 94 et passim : *Maroboduns* pour Maroboduus. — P. 337. *Markgenossenschaff* pour Markgenossenschaft. — P. 339. *Huff* pour Hufe. — P. 397. *Sugenhem* pour Sugenheim. — P. 411 et 413. *Laureschamenses* pour Laureshamenses. — P. 433. *Dollinger* pour Dœllinger. — P. 424. *Meichelback* pour Meichelbeck. — Passim : *Frankisch* pour Frænkisch. — Le mot *Gau* est toujours employé au pluriel avec la forme barbare *Gaus*. — Wergeld est écrit partout *Whergeld* (sauf p. 342) et Landwehr, *Laudwher*. A aucune époque il n'y a eu en Allemagne de mots commençant par *wh*. Pour la forme *wergeld* voy. Grimm, *D. Rchtsalt*, p. 602.

2. Pourquoi M. Z. écrit-il Clother, Karl et Clovis?

» quelquefois même le roi, s'il n'est point héréditaire. » On l'y nommait toujours, même s'il était héréditaire (cf. Waitz, Vfggsch, I, 298-299). — P. 115 : « Pour les *lites*, pas de propriétés. » Ils ont des terres, seulement ce ne sont pas des terres libres et ils payent une redevance à l'homme libre dont ils dépendent.

P. 299 : « Théodoric accorde *sa fille* Amalaberge à un fils du roi de Thuringe » Bazin. » P. 301 : « Amalaberge, *de la famille* du goth Théodoric. » La femme d'Erminfrid, fils de Bazin, était en effet nommée Amalaberge; mais elle était nièce et non fille de Théodoric. Les deux filles du roi des Goths épousèrent Alaric II et Sigismond (voy. *Jornandès*, ds Bqt., II, 28).

P. 297 : « Les barbares avaient l'habitude de demander à un peuple vaincu » le tiers de son territoire. » Il faudrait le prouver. Il n'y a qu'en Italie que nous voyons avec certitude une spoliation des Romains par les Lombards. En tous cas, dans la Gaule franque, il n'y a eu aucune dépossession légale. — Quant à l'opinion exprimée dans la suite de la phrase, et qui prête à Clovis le désir de donner à la Gaule la *frontière naturelle* du Rhin, la manière dont les fils de Clovis se partagèrent la Gaule, prenant chacun un morceau du Midi et résidant au Nord, ne nous donne pas l'idée qu'ils eussent une conception très-nette des frontières naturelles.

P. 317, 318, 352, M. Z. dit que le nom de *Francia* s'étendit aux bords du Mein avec les conquêtes des Mérovingiens, et il place au VIIe siècle l'apparition du nom de *Franconie*. Or, le nom de *Francia* est au contraire demeuré, depuis le IVe s., attaché au pays du Mein comme à l'ancienne résidence des Franks. S. Jérôme nomme deux fois le pays du Mein *Francia;* dans sa chronique *ad ann.* 377 et dans sa vie de S. Hilarion : « *Inter Saxones quippe et Alemannos gens* » *non tam lata quam valida, apud historicos Germania, nunc vero Francia appellatur.* »

P. 324. D'après M. Z., le *sénéchal* mérovingien devient, sous le titre de maire du palais, chef de l'administration et commandant de l'armée. Le *maréchal*[1] prend place après lui dans l'armée. Enfin, le roi, pour rendre la haute justice, choisit un *comte du palais*, qui juge en son lieu et place sous l'autorité du major-dome. — Il y a là bien des choses qui demanderaient à être prouvées; car elles sont contraires à l'opinion aujourd'hui reçue. Les noms de sénéchal et de maire du palais ont d'abord été appliqués indifféremment aux mêmes personnages. Quand le maire du palais joua un rôle politique, le sénéchal continua à exister à côté de lui. Nous voyons le maréchal commander l'armée à l'époque mérovingienne, mais aucun texte ne nous le montre subordonné au maire du palais. Quant au comte du palais mérovingien, il est bien certain qu'il ne jugeait pas, ni à la place du roi, ni sous l'autorité du majordome. Le majordome seul remplaçait le roi dans son tribunal, et le comte du palais remplissait auprès de l'un comme de l'autre une fonction assez mal définie dite *testimoniare*. D'après

1. M. Z. dit en note : « Les mots *Marescalcus*, *senescalcus* se trouvent expliqués dans » Grégoire de Tours et les Lois barbares. » Le malheur est qu'ils ne se trouvent pas dans Grégoire de Tours.

les textes, il me semble que cette fonction était de constater que toutes les formes judiciaires étaient fidèlement observées, et de déclarer la procédure close (Voy. les textes dans Waitz, Vfgg., II, p. 509, n. 4).

P. 331, M. Z. parle de S. Nizier, évêque de Trêves, et p. 332 de Nicetius « autre évêque de Trêves ». Je n'ai pas besoin de faire remarquer qu'il s'agit ici d'un même personnage. La forme romanisée *Nizier* est d'ordinaire réservée à l'évêque de Lyon Nicetius, et la forme Nicet au Nicetius de Trêves.

P. 336 : « Les comtes se rassemblent sous les ducs. » Si M. Z. a découvert des preuves que les comtes étaient hiérarchiquement soumis aux ducs, il aura résolu une question qu'on croyait insoluble.

P. 365-367. Toutes les questions relatives aux origines de la maison Carolingienne, si controversées (v. Bonnel, *op. cit.*), sont tranchées par M. Zeller dans le sens de la tradition. Il va plus loin, il donne à S. Arnulf des possessions héréditaires à Metz (p. 367). Mais Arnulf n'était pas de Metz. La biographie la plus ancienne que nous ayions de lui ne nous dit rien de son origine. La seconde, celle d'Umnon, le fait venir de Lay en Chaumontois. Enfin, d'après la fausse généalogie du IXe siècle qui le fait descendre d'Ansbert et de Blithilde, fille de Clothaire, il serait originaire du midi de la Gaule.

Sur les origines de la Féodalité, M. Z. s'en est tenu aux opinions de M. Guizot (p. 101, 326, 328, 336, 338-340, 366). Nous verrons sans doute dans le second volume quelles raisons il a eues pour rejeter à la fois les opinions de Waitz et celles de Roth. Nous n'entreprendrons pas aujourd'hui à ce sujet une discussion prématurée. Nous pouvons dire cependant qu'à l'époque mérovingienne les termes *vassal*, *recommandation*, *bénéfice*, au sens d'usufruit entraînant certaines charges et certains devoirs, sont certainement des anachronismes. Ces expressions sont de l'époque Carolingienne.

Nous pourrions multiplier ces exemples, mais ceux que nous avons donnés suffiront à faire comprendre en quoi l'œuvre de M. Zeller nous paraît imparfaite. En présence des historiens allemands qui nous représentent les barbares comme des natures fortes et pures chargées de régénérer le monde abâtardi, et qui voient déjà chez les Germains du premier siècle le germe de toutes les idées, de toutes les institutions, de toutes les vertus modernes, il était bon, il était nécessaire qu'on traçât un portrait fidèle de la barbarie germanique, avec tous ses vices sauvages, mais aussi avec sa fière originalité. M. Z. n'a accompli qu'une partie de la tâche, et en exagérant son point de vue il l'a affaibli et comme réfuté d'avance. Pressé par les événements de mettre son œuvre au jour, sans pouvoir lui consacrer tout le temps qu'elle aurait encore exigé, il n'a pu lui donner ni une forme aussi achevée ni des bases aussi solides qu'il l'aurait voulu. Elle sera utile néanmoins. M. Z. aura cet honneur de s'être le premier, parmi les historiens français, aventuré sur le terrain périlleux de l'histoire d'Allemagne, où d'autres le suivront.

G. MONOD.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey,* Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollständig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 9 Septième année 1er Mars 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Archiv f. das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hfte. In-8°, 480 p. Braunschweig (Westermann). 8 fr.

Assing (L.). Fürst Hermann v. Püchler-Muskau. Eine Biographie. 1. Hælfte. In-8°, iv-240 p. Hamburg (Hoffmann et Campe). 6 fr.

Bergk (Th.). Griechische Literatur Geschichte. 1. Bd. In-8°, vj-1024 p. Berlin (Weidmann). 12 fr.

Bernabei (G.). Il congresso di antropologia ed archeologia preistoriche di Bruselle : lettere al giornale l'*Opinione*. In-16, 54 p. Ancona.

Bibliothek orientalischer Mærchen und Erzæhlungen in deutscher Bearbeitung. m. Einleitg. Anmerkgn. u. Nachweisen v. A. Œsterley. 1 Bdchen. Baital Pachisi od. die 25 Erzæhlgn. e Dâmon. In-8°, 218 p. Leipzig (F. Fleischer). 4 fr.

Camera (M.). Importante scoperta del famoso Torèno di Amalfi e di un' altra moneta inedita del Doge Mansone III. In-8°, 38 p. Napoli.

Carpenter (W.). The Israelites Found in the Anglo-Saxons. In-12 (Kenning) cloth. 3 fr. 15

Chroniken, Basler, hrsg. v. der histor. Gesellschaft in Basel durch W. Fischer und A. Stern. Unter Mitwirkg. von M. Heyne. 1. Bd. In-8°, xxxj-591 p. m. 2 Steintaf. in-fol. Leipzig (Hirzel). 14 fr. 75

Chwolson (D.). Die semitischen Vœlker. Versuch e. Characteristik. In 8°. Berlin (F. Duncker). 1 fr. 35

Crowfoot (J. R.). Observations on the Collation in Greek of Cureton's Syriac Fragments of the Gospels. In-8° (Williams et N.). 6 fr. 25

De Rossi (G. B.). Musaici cristiani e saggi dei pavimenti delle Chiese di Roma anteriori al secolo XV, tavole cromolitografiche con cenni storici et critici, con traduzione francese. Fasc. I-II. In-fol. Tavole I-IV. 16 p. Roma (Spithœver). Cadun fascicolo. 57 fr. 30

Freytag (G.). Die Ahnen. Roman. 1. Abth. Ingo u. Ingraban. In-8°, vij-514 p. Leipzig (Hirzel). 9 fr. 35

Fritsch (G.). Die Eingeborenen Sud-Afrika's. Ethnographisch u. anatomisch beschrieben. Mit zahlreichen Illustr. grossentheils nach Original-Photographien u. Zeichngn. d. Verf. in Holzschn. ausgeführt, 20 Lith. Taf. m. Abbildgn. einzelner Skelettheile, Proben der Hautfærbgn. u. Buschmann-Zeichngn. Nebst e. Atlas enth. 60 in Kupfer radirte Portraitkœpfe. In-4°, xxiv-528 p. m. 5 Tab. Breslau (F. Hirt) geb. 100 fr.

Forbiger (A.). Hellas u. Rom. Populære Darstellg. d. œffentl. und hæusl. Lebens der Griechen u. Rœmer. 1. Abth. Rom im Zeitalter der Antonine. 2. Bd. In-8°, vij-368 p. Leipzig (Fues). 8 fr.

Foulkes (E. S.). The Athanasian Creed, by whom written, and by whom published? With other Enquiries and Creeds in General, reconsidered in an Appendix. In-8°, 520 p. (Hayes) cloth. 11 fr. 25

Galvary's philolog. und archæologische Bibliothek, 22-24. Lfg. In-8°. Berlin (Calvary et C°). La livr. 70 c.
Inhalt : K. O. Müller's Kunstarcheol. Werke. Erste Gesammt-Ausg. I. Bd. 1817-1823 (188 p.).

Puymaigre (de). La poésie populaire en Italie. In-8°. Paris (Douniol et C°).

Rambaud (A.). La Domination française en Allemagne. Les Français sur le Rhin (1792-1804). In-12, xij-379 p. Paris (Didier et C°). 3 fr. 50

Ruggiero (M.). Studi sopra gli edifizi e le arti meccaniche dei Pompeiani. In-8°, 16 p. Napoli.

Sagas from the Far East : or, Kalmouk and Mongolian Traditionary Tales. By author of Patrañas. In-8°, 438 p. (Griffith et F.) cloth. 11 fr. 25

Schmidt (J.). Geschichte der frænzœs. Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. In-8°. 1. Hællte. iv u. p. 1-256. Leipzig (Grunow). 12 fr.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 9 — 1er Mars — 1873

Sommaire : 44. ANTON, *Antequam* et *Priusquam*. — 45. *La Consolation philosophique* de Boèce, tr. p. RATHIER. — 46. MACÉ, Un procès d'histoire littéraire ; — VASCHALDE, Clotilde de Surville et ses poésies. — 47. KREBS, Christian d'Anhalt. — 48. CZERWENKA, l'Église évangélique en Bohème. — *Variétés* : Vocabulaire illustré des mots français, anglais, allemands.

44. — **Beobachtungen über die Construction der lateinischen Zeitpartikeln** *antequam* **et** *priusquam*, von H. S. ANTON, Dr phil. und Gymnasial-Oberlehrer. Erfurt, 1871. (Dissertation de 50 p. In-8°). — Prix : 1 fr. 35.

M. Anton, dans ses *Observations sur la construction d'antequam et de priusquam*, examine trois questions : 1° construit-on *antequam* de la même manière que *priusquam?* 2° lorsqu'on emploie en allemand l'imparfait et le plus-que-parfait de l'indicatif, faut-il mettre les mêmes temps (au subj.) en latin? 3° ne doit-on pas construire différemment *ante* (*prius*) *quam* et *non ante* (*prius*) *quam?* La seconde question nous intéresse médiocrement, et nous ne nous y arrêterons pas. Voici une courte analyse de la solution qui est donnée aux deux autres.

La première question a été soulevée par Zumpt dans son édition des Verrines (1831). Il y dit que Cicéron emploie différemment *priusquam* et *antequam*, c'est-à-dire qu'avec *antequam* il ne met que très-rarement (rarissime, ne dicam nunquam) l'indicatif présent, tandis qu'avec *priusquam* il emploie l'indicatif aussi bien que le subjonctif présent. M. A. réfute Zumpt par la citation de beaucoup d'exemples dans lesquels l'indicatif présent accompagne *antequam*. Il n'en trouve au contraire que deux avec le subjonctif présent. Selon nous, l'un (*antequam de republica dicam..... exponam vobis breviter*) n'est pas même un subjonctif, mais un futur, de sorte qu'il faudra bien se ranger à l'avis de Haase (Reisig's Vorlesungen, etc., 1839), qui dit que les exemples du subjonctif manquent plutôt que ceux de l'indicatif.

La question du futur, à laquelle nous venons de toucher, est traitée assez longuement par M. A. Il soutient contre Reisig, Haase et Halm (il aurait pu citer encore Krueger, Madvig, Gosrau) que le futur n'est pas en usage et que ce qu'on prend pour un futur dans *antequam de republica dicam..... exponam breviter,....* est un subjonctif présent. Quels sont les arguments qu'il fait valoir à l'appui de son opinion? Il donne d'abord comme analogie la phrase de Cicéron : *antequam de praeceptis dicamus, videtur dicendum de genere ipsius artis.* Cet exemple ne prouve absolument rien parce que le subjonctif y est amené par *videtur dicendum esse*, et que, par conséquent, il se justifie avec la plus grande facilité. Il cite aussi Cicéron, par. 6, 1, 45 : *nunquam eris dives, antequam tibi ex tuis possessionibus tantum reficiatur, ut....*, comme si on pouvait s'appuyer sur une forme qui n'est pas généralement admise. Nous pensons, nous, que *reficiatur* n'est plus

possible depuis que Halm l'a changé en *reficietur*, d'après les meilleurs manus crits. M. A ne cherche pas à prouver que Halm a tort, il pense seulemen que cet exemple pourrait bien être l'unique de ce genre. Nous pouvons admet tre cela, et en tirer la conséquence qu'il ne faut pas légèrement condamne comme solécisme le futur dans la phrase *antequam dicam*..... Si M. A. cit ensuite, comme analogie, des exemples du subjonctif avec *priusquam*, ils n prouvent pas du tout qu'il faille toujours mettre le subjonctif (ou l'indicat présent) avec *antequam*. Du reste, le subjonctif avec *priusquam*, dans les exem ples cités, a sa raison d'être; il n'en est pas de même de *dicam* dans l'exemp rapporté plus haut. Nous concluons de ce qui précède que nous devons conti nuer de prendre *dicam* pour un futur. Ce futur, qui se trouve déjà dans l vieux langage (priusquam istam pugnam pugnabo, Plaute; v. d'autres exem ples dans Holtze, *Syntaxis prisc. script. latinorum*) est, il faut l'avouer, extrême ment rare dans les auteurs classiques, mais n'en est-il pas exactement d même du subjonctif présent ?

M. A. s'étend beaucoup sur la troisième question qui concerne la différenc entre *ante* (*prius*) *quam* et *non ante* (*prius*) *quam*. Reprenant l'opinion exprimée pa Dœleke (dans sa gramm. lat., Leipsic 1826), il la modifie de manière à en fair la règle suivante : non-seulement dans le récit historique, mais encore dan toute relation de faits, il faut mettre le parfait de l'indicatif après *non ante* (*prius quam*, si la proposition principale est au parfait de l'indicatif. Il appuie cett règle sur un très-grand nombre d'exemples puisés dans Cicéron, César, Tite Live, Salluste, Cornélius Népos, etc. Les exceptions qu'on rencontre (le subjonct au lieu de l'indicatif) se laissent justifier facilement, selon l'auteur, soit par l'ex pression d'une intention, soit par le discours indirect, soit par d'autres raisons Ainsi, par exemple, dans *cur hunc non audistis, priusquam in istum errorem indu ceremini?* (Cic.) le subjonctif n'a rien d'étonnant puisqu'on ne rapporte pas u fait. Nous doutons cependant que tous les subjonctifs puissent se justifier aus facilement. On trouve dans César, B. G. 6, 37 : Germani in castra irrumpen conantur, nec *prius* sunt visi, objectis ab ea parte silvis, *quam* castris *appropin quarent*, usque eo, ut qui sub vallo tenderent mercatores recipiendi sui facultate non haberent. Le subjonctif *appropinquarent* n'est-il pas en opposition avec l règle ? M. A. pense d'abord que c'est une *irrégularité;* ensuite il dit que Césa veut marquer par le subjonctif l'*intention* des Germains, et qu'il exprime par *n prius sunt visi* l'idée de « ils pensaient qu'ils ne seraient pas vus. » Nous somme d'avis qu'on introduit ainsi dans la phrase ce qu'elle ne comporte pas naturelle ment, et nous ne pouvons regarder cette explication comme sérieuse. Nou aurions à citer d'autres exemples du subjonctif également difficiles à justifier pa de bonnes raisons, et c'est pour cela que nous préférons conserver notre vieil règle qui consiste à dire qu'on trouve bien souvent dans la narration, même pou énoncer un fait réel, l'imparfait et le plus-que-parfait du subjonctif. On aime établir ainsi un rapport intime, une espèce de dépendance entre les deux propo sitions. Nous partageons donc l'opinion de MM. Lattmann et Müller qui penser qu'il y a ici une analogie parfaite (du moins pour l'imparfait) avec le *cum* histo

rique. Seulement il faut faire observer par rapport à *non ante (prius) quam*, servant à énoncer les deux faits comme simultanés, que le plus souvent on emploie le parfait de l'indicatif dans les deux propositions.

M. A. touche à quelques autres questions. Allgayer avait dit qu'avec *non ante quam* il faut séparer *quam* de *ante* par quelques mots. Nous voyons ici que *ante quam* aussi bien que *prius quam*, si une négation précède, peuvent s'écrire en un seul mot ou en deux mots séparés par d'autres. M. A. parle aussi de *prius (ante) quam* ne liant que des substantifs, des participes ou des infinitifs. Il traite donc plus de questions qu'il n'en avait annoncé, ce dont nous sommes loin de nous plaindre.

En somme, et malgré nos dissentiments, nous aimons à déclarer que la dissertation de M. A. est très-instructive et mérite beaucoup d'éloges; elle en mériterait bien plus si elle était écrite de manière à en rendre la lecture moins difficile et moins fatigante. M. A. a mis infiniment de soin à recueillir une foule d'exemples; il les a classés et discutés en homme qui connaît bien la matière, et il a ainsi fourni les moyens d'apprécier plus exactement la solidité des théories qui ont été émises jusqu'ici. C'est par de telles monographies qu'on parvient à faire faire un pas aux nombreuses questions syntaxiques qui ne sont pas encore suffisamment élucidées.

J. GANTRELLE.

---

45. — **La consolation philosophique de Boèce.** Nouvelle traduction, avec préface, sommaires et notes, par C. E. RATHIER, licencié ès-lettres, membre du conseil de préfecture de Seine-et-Marne. Paris, Hachette, 1872. In-12, xxxvij-221 p.

A ce qu'il semble quand on lit la préface de M. Rathier, il a obéi en faisant son travail à autre chose qu'un simple penchant littéraire. Il a cherché l'occasion de vivre quelque temps en commerce intime avec un noble esprit, et de communiquer à d'autres les enseignements d'une philosophie élevée et fortifiante. Cette intention est tout à fait respectable, et au point de vue de la propagande morale une traduction de Boèce peut être plus efficace que le précédent travail de M. R., entrepris aussi avec une arrière-pensée d'édification, sa traduction de Théocrite.

La préface contient une bonne part de prédication, tant morale que religieuse, qui échappe à la compétence de la *Revue*. Il serait superflu de soumettre à un examen critique des maximes comme celles-ci : « C'est procurer certes un plaisir » bien délicat à un père honorable que de fêter ses fils, » ou « c'est une belle » récompense pour l'homme juste et bon que de trouver, dans le cours de sa » vie publique, des occasions de servir des gens qui méritent qu'on leur vienne » en aide. » Il suffira de donner encore une citation, celle-ci d'un genre un peu différent : « L'absence totale d'élévation dans les pensées est en particulier et » plus pleinement encore le caractère de cette école de création récente dite du » *positivisme*, dénomination aussi barbare que les doctrines de cette nouvelle » école sont odieuses et viles[1]. »

---

1. Dans la note de la p. 78 M. R. rend pleine justice au caractère d'Épicure.

M. R. ne s'est pas proposé d'accompagner sa traduction d'un commentair scientifique. La préface donne sur Boèce et son temps les principaux renseigne ments : d'autres, historiques, mythologiques, etc., sont disséminés dans les notes L'auteur tient plus aux préceptes moraux qu'aux faits, ce qui explique l'absenc de certaines indications. Il nous apprend bien que Socrate fut condamné à boir la ciguë, mode de supplice en usage à Athènes, mais il nous laisse absolumen ignorants sur d'autres personnages comme Conigast ou Triguilla; et tandis qu'i explique Borée par « le vent du Nord, » il nous dit seulement du Corus que c'es un nom « donné à un vent dans l'antiquité[1]. »

La traduction de M. R. n'est malheureusement pas à l'abri du reproche. Ains p. 113 il prend le fleuve Indus pour l'Inde elle-même, erreur d'autant plu inattendue que Boèce vient de parler de l'Hermus et du Tage. L'étrange expres sion de Boèce, *autumnus gravidis influat uvis*, est rendue par un non-sens (p. 6) « pourquoi l'automne fertile *grossit* et *fait couler* les raisins.» P. 8. « Les disciple » d'Épicure et les philosophes du Portique » : cette phrase traduit mal *Epi cureum* vulgus *ac stoicum*. P. 133 « les bons sont toujours forts et les méchant » toujours faibles et *abjects* » rend mal *potentes bonos*, *malos vero abjectos atqu imbecilles;* quelques lignes plus haut l'opposition des deux membres de la phras *scientis omnia*, *potentis omnia,* sed *bona tantummodo volentis Dei* disparaît presqu dans « qui sait et qui peut tout, et qui ne veut que le bien ». Les nuances d l'expression échappent fréquemment à M. R., et son style laisse à désirer. Ains p. 133 (c'est la Philosophie qui parle): «Tu t'en retourneras sous ma conduite » par mes sentiers, et *sur mon véhicule.* » P. 12. « L'Océan qui *soulève* ses flot » *jusqu'au fond* de l'abîme »[2]. P. 114 (3, 20) le traducteur dit ne pouvoi comprendre le vers *vitat obscuras animae ruinas :* il s'oppose évidemment *magisque caecos In suas condunt animos tenebras*. L'éclat des biens terrestres n fait que plonger l'âme dans une obscurité plus profonde; la lumière céleste a contraire empêche qu'elle ne tombe dans un abîme de ténèbres. M. R. aurai pu avertir aussi p. 7 qu'il ne comprenait pas son texte : « le ciel s'arrête » es aussi obscur dans la traduction que *polus stetit* dans l'original.

M. R. disait en 1871 dans la préface de son Théocrite, p. ix, après avoi

---

1. Le point de vue où s'est placé M. R. enlève quelque intérêt aux remarques qu'o peut faire sur des minuties. Pascal n'a pas dit que Platon fût « un excellent auteur » pou préparer au christianisme. Les *proscrits* ne sont pas des gens « marqués au front » (p. xxx 17). Voici de singulières phrases : « L'Ourse est une constellation, et le Sirius une étoi » caniculaire » (24); Papinien, « jurisconsulte *dont il reste quelques lois* dans le Digeste (89). Je relève encore, à propos de certains livres sanskrits où Platon aurait puisé (p. xxxi xxxiij), l'affirmation que le mot de *mage,* dans la langue sanskrite, signifiait un perso nage de haut rang; si bien que par les *mages* on a droit d'entendre les brahmanes. M. R estropie les noms d'ouvrages indiens qu'il cite, *Mahabaratha*, *Bagavad-Gita*, *Bagavada Pourana*, etc. Je laisse aux indianistes à décider s'il y a dans la *Bhagavad-Gitâ* quelqu chose qui ressemble à la théorie des idées de Platon. — On éprouve une profonde sur prise quand on lit dans un livre imprimé à Paris en 1872 que Pan et Apollon étaient de *démons* ou héros légendaires. Il était déjà question dans le Théocrite de M. R. de l'origin diabolique de l'ancienne mythologie.

2. P. 5. M. R. fait le mot *orbite* masculin. L'emploi de ce mot au féminin est plus fr quent, et meilleur, puisque *orbite* n'est que la transcription du féminin *orbita*.

énuméré les traductions de ses devanciers : « Je n'ai pris connaissance d'aucun » de ces travaux de peur de devenir plagiaire. » J'ignore s'il a été moins timoré pour Boèce, et ce n'est peut-être guère la peine de faire la vérification.

L. HAVET.

---

46. — **Un procès d'histoire littéraire.** Les poésies de Clotilde de Surville. Études nouvelles, suivies de documents inédits, par M. Antonin MACÉ, professeur d'histoire à la Faculté des lettres. Grenoble, Prudhomme, 1870. In-8°, 197 p.

Clotilde de Surville et ses poésies (documents inédits), par Henry VASCHALDE. Paris, Bachelin-Deflorenne, 1873. In-8°, 31 p.

La supposition des poésies publiées en 1803 par Vanderbourg, en 1817 par Nodier et de Roujoux, n'a jamais été douteuse pour les juges quelque peu compétents[1]. Mais on avait hésité sur le véritable auteur : au temps où elles parurent, on fut assez généralement disposé à le reconnaître dans Vanderbourg, auteur, outre plusieurs travaux de critique estimés, d'une élégante traduction d'Horace en vers ; on attribua de même le second recueil à ses éditeurs, surtout à Nodier. Sainte-Beuve a déjà dit que l'attribution à Vanderbourg, admise avec une singulière légèreté par Daunou dans la notice nécrologique qu'il consacra à son confrère, n'avait aucune vraisemblance, et que l'auteur réel de cette mystification si réussie n'était autre que le marquis de Surville, déjà désigné par des personnes fort au courant de la question, comme Dupetit-Thouars et Nodier. M. Macé a publié en partie, il y a une dizaine d'années, et vient d'imprimer en entier dans son volume une intéressante correspondance entre Vanderbourg et la veuve du marquis, d'où il résulte avec la plus entière évidence que le premier est complétement étranger à la fabrication et n'a été que l'éditeur. — D'autres pièces, retrouvées et communiquées par M. M., établissent également que le second recueil est absolument de la même provenance que le premier, et que Nodier, qui d'ailleurs le donne lui-même expressément comme un simple pastiche, intéressant à ce titre, n'en est aucunement l'auteur. — Enfin M. M. a découvert des numéros du *Journal littéraire de Lausanne* de 1797 à 1798, sur lesquels Vanderbourg, malgré ses recherches, n'avait pu mettre la main, et où Surville avait lui-même, l'année qui précéda sa mort, publié plusieurs des prétendues œuvres de son aïeule, reproduites plus tard dans l'un ou l'autre des deux recueils.

Si la fausseté des poésies de Clotilde avait besoin de démonstration, les documents publiés par M. Macé en fourniraient des preuves abondantes. Il résulte de la correspondance de Mme de Surville avec Vanderbourg que celui-ci, quand il eut entre les mains les manuscrits dont il n'avait connu en Allemagne que de courts fragments, ne crut guère ou ne crut pas lui-même à leur authenticité. Il conseilla et obtint de ne publier qu'un des trois volumes qu'on lui avait remis;

---

1. M. M. parle des *luttes ardentes*, des *discussions passionnées*, auxquelles aurait donné lieu l'authenticité des œuvres de Clotilde. Mais heureusement cette polémique acharnée n'a existé que dans son imagination : personne n'a sérieusement pris le parti de l'authenticité ; Vanderbourg lui-même, qui annonçait une réfutation des critiques dirigées contre sa publication, ne l'a pas essayée.

les deux autres contenaient des pièces où la supposition était trop manifeste; au contraire, le premier pouvait à la rigueur être défendu : « Qui ne connaît que » ce volume, écrit-il, peut au moins douter..... La fin tragique et déplorable » de M. de Surville[1] ne sera qu'une trop bonne excuse de la perte des manus- » crits originaux; nous ne serons tenus de montrer au public que le volume que » nous imprimerons, et l'on n'aura pas le droit de nous interroger sur le reste..... » J'y ajouterai un discours préliminaire, où je défendrai de mon mieux l'authen- » ticité des poésies[2].... et nous ferons de tout cela un ouvrage qui, j'espère, » aura le plus grand débit (p. 137).» A propos de certaines questions de propriété littéraire que soulevait la publication des œuvres posthumes d'un auteur censé mort depuis trois siècles, on demanda au ministre de l'intérieur un privilége en faveur du talent exceptionnel de Clotilde et de la position de la famille : un rapport, dont le résumé, donné par Vanderbourg, est très-remarquable, et dont l'auteur est malheureusement inconnu, conclut que les poésies étant supposées[3], il n'y avait lieu à aucune mesure exceptionnelle, et qu'on ferait mieux, pour éviter la contrefaçon, de les publier simplement sous le nom du marquis de Surville, dont la mort récente assurait à sa veuve la propriété de l'ouvrage pour plusieurs années. Vanderbourg, assez perplexe, car si on avait agi ainsi on aurait vendu bien moins d'exemplaires[4], dit à ce sujet : « Mon idée est de ne » pas changer le nom de l'ouvrage, et d'y laisser le nom de Clotilde, comme » celui d'Anacharsis et d'Anténor au titre des voyages qu'on leur prête (p. 142).» Quand l'ouvrage fut publié, on en attaqua immédiatement l'authenticité; à propos d'une objection de fait extrêmement solide, Vanderbourg écrit : « J'aura » beaucoup de peine à répondre. Je connaissais d'avance l'objection, mais je ne » l'ai pas prévenue dans ma préface, parce que j'en sentais le poids (p. 170). » — Il résulte encore des pièces publiées par M. M. que Surville avait entouré sa fabrication d'autres documents supposés destinés à l'étayer; il avait ainsi composé un témoignage de Jovianus Pontanus, un autre d'Olympia Fulvia Morata, une lettre de Voltaire, etc.[5] La critique ne retrouve pas ici sans plaisir

1. On sait que le marquis Etienne de Surville fut fusillé en 1798, au Puy, pour avoir essayé de soulever le Midi en faveur des Bourbons.

2. Ce discours, composé d'ailleurs avec une rare habileté, laisse voir en maint endroit presque aussi clairement que la correspondance, que Vanderbourg n'est nullement convaincu de l'authenticité de la cause dont il se fait le champion. Je ne citerai que ce passage (p. viij) où s'adressant spécialement aux femmes, « dont le cœur est en général plus » tendre et l'esprit moins *jaloux* (le mot est charmant) que le nôtre, » il leur dit : « Que » vous importe le siècle où vécut Clotilde et les corrections que ses ouvrages ont pu subir » lisez-les ..... demandez à votre cœur si un froid imitateur d'une langue surannée a pu » écrire ces morceaux pleins de chaleur et de vérité, etc. »

3. Parmi les raisons excellentes que donne ce rapporteur, on remarquera celle-ci « M. de Surville a parlé à plusieurs personnes des poésies de Clotilde comme d'un ouvrage » que lui-même avait fait (p. 141). »

4. M. M. insiste beaucoup sur la bonne foi, la loyauté, le désintéressement de Vanderbourg dans cette affaire. On pourrait en rabattre. Il tira de la publication un avantage personnel, et sut s'arranger à merveille : la petite édition bon marché (48 sous) faite à son profit exclusif se vendit fort bien, tandis que la grande, dont la famille avait le bénéfice, n'eut pas de débit.

5. Il faut ranger dans la même catégorie la prétendue polémique de Clotilde avec Alain

ce procédé qu'elle a si souvent signalé pour d'autres supercheries semblables : l'accumulation de documents jusqu'alors inconnus, qui viennent se prêter l'un à l'autre un appui précieux, est un des signes les plus infaillibles auxquels elle reconnaît les produits des faussaires plus ou moins innocents qui croient, par cette accumulation même, la dérouter plus sûrement. — Enfin il ressort des témoignages donnés ou rappelés par M. M. que le marquis de Surville avait déjà composé, au moins en bonne partie, son recueil apocryphe avant son émigration, en 1790. En 1796, il composait une pièce intitulée : *Marguerite-Éléonore-Clotilde de Surville à S. M. Catherine II*, où Clotilde, entre autres choses, « défendait » l'authenticité de ses poésies, » à ce que dit M. M., qui a eu le manuscrit entre les mains[1].

On ne devrait que des remerciements à M. M. pour avoir élucidé les détails de la composition et de la publication de l'agréable pastiche dont tout le monde connaît au moins quelques fragments, si, par un aveuglement inconcevable, il n'avait pris ses documents pour des preuves de l'authenticité des poésies qu'ils arguent si évidemment de faux. Il y a là un cas de perversion du jugement véritablement curieux, mais qui s'explique, pour ceux qui ont quelque peu réfléchi à la manière dont les illusions et les préjugés s'engendrent et s'enracinent dans l'esprit humain, par une simple circonstance : les papiers de Mme de Surville ont été remis à M. Macé par un membre de la famille; il leur a trouvé une valeur d'autant plus grande qu'il était le premier à les connaître; ils lui ont prouvé que Vanderbourg n'avait pas fabriqué les poésies de Clotilde; de là à soupçonner que les poésies pouvaient être authentiques, il n'y avait qu'un pas; et il était bien naturel qu'on en vînt à désirer qu'elles le fussent, pour avoir le plaisir et l'honneur de résoudre d'une manière imprévue la question qui semblait tranchée en sens contraire. M. M. en arriva enfin à se persuader lui-même de ce qu'il désirait, et à fermer les yeux à la lumière qui ressortait de ses documents mêmes. Il est vrai qu'il suffit de lire quatre vers de la prétendue Clotilde et d'avoir ouvert un volume d'Alain Chartier, de Charles d'Orléans, de Villon ou de Crétin pour être convaincu du faux; mais la prévention une fois formée est inaccessible à l'évidence la plus démontrée : on en a vu, dans des situations analogues, des exemples récents; je citerai seulement le cas inverse de M. Aschbach, qui a fourni lui-même sans s'en apercevoir quelques-uns des arguments les plus solides qui réfutent ses attaques inconsidérées contre l'authenticité des œuvres de Hrotsuit.

Ce ne serait pas la peine de discuter les raisonnements de M. Macé, si des érudits auxquels on aurait supposé plus de discernement (p. ex. l'auteur de l'art. *Surville* dans la *Nouvelle Biographie Universelle*) n'avaient admis jusqu'à un certain point ces raisonnements quand M. M. ne les avait encore publiés que

---

Chartier, dont les œuvres de ce dernier ne contiennent naturellement aucune trace.

1. Il va sans dire que Surville, évoquant l'ombre de son aïeule pour la faire parler à l'impératrice de Russie, emploie le langage moderne. Il est trop clair que s'il l'avait fait s'exprimer dans ce qu'il prenait pour la langue du XVe siècle, il se serait bénévolement désigné lui-même comme le fabricateur des poésies.

dans un journal et d'une manière fort incomplète[1]. Je vais examiner tous ceux qui ont quelque ombre de valeur; il suffit presque de les signaler. — Le frère de Surville lui avait vu déchiffrer de vieux papiers *avec l'aide d'un feudiste*; un M. de Fournas avait vu entre ses mains un manuscrit, qu'il croyait en languedocien, et dont le caractère était à peine lisible; Dupetit-Thouars (le botaniste), qui avait connu le marquis et qui ne doutait pas qu'il ne fût l'auteur des vers de Clotilde[2], dit (dans la première édition de la *Biographie Universelle*) que Surville avait déjà son manuscrit en 1790; enfin M. de Brazais, ancien ami de Surville, déclare qu'il l'a trouvé plusieurs fois occupé à retoucher, soit pour les rajeunir, soit pour les vieillir, les poésies de son aïeule, et que lui-même a été « le complice » de ce travail[3]..... Pour M. M. tous ces gens-là ont vu les manuscrits originaux de Clotilde ou au moins les copies qu'aurait faites de ses œuvres au XVIIe siècle sa petite-nièce Jeanne de Vallon. — On sait que le marquis de Surville faisait lui-même des vers, et Nodier, qui paraît bien les avoir vus[4], et qui lui attribue les œuvres de Clotilde, dit qu' « il avait certainement tout le talent qu'il faut pour » justifier cet honorable soupçon. » M. M., qui les a vus aussi, les déclare beaucoup trop mauvais pour être du même auteur que ceux de Clotilde, mais les deux ou trois strophes qu'il cite, mauvaises assurément, ne prouvent pourtant pas cela: on y trouve ce feu désordonné qui se remarque aussi dans les œuvres de la prétendue poétesse, et qui embrasait la tête *sulfureuse* (comme dit M. de Brazais) du marquis. Nodier nous dit qu'à côté de fautes de goût et de style sans nombre, on trouvait dans les poésies de Surville *des beautés étincelantes*, et d'ailleurs il n'y a vraiment dans la Pseudo-Clotilde que quelques pièces qui soient jolies (sauf la langue, qui en fera toujours un objet d'horreur pour les connaisseurs[5]); le reste est souvent tortillé, emphatique et obscur. — M. M.

---

1. M. M., en rappelant cette première esquisse de son travail, dit (p. 5) : « Je reçus » de vive voix et par écrit de nombreuses et précieuses félicitations de la part de membres » de l'Institut, d'éminents critiques, de professeurs distingués. » Hélas! c'est bien possible.

2. C'est donc par une inadvertance singulière que M. M. (p. 115) range Dupetit-Thouars parmi ceux qui auraient vu Surville « absorbé par le déchiffrement de ses manus- » crits. »

3. M. de Brazais ne dit nulle part qu'il ait vu des manuscrits anciens, comme le lui fait dire M. Macé, p. 115 et ailleurs. Il résulte seulement de son témoignage que Surville retravaillait sans cesse les vers de Clotilde: il n'y a là rien que de naturel.

4. M. Gustave Brunet (dans la *N. Biogr. Univ.*) et M. M. s'accordent à refuser toute créance à Nodier, qui dit avoir vu le marquis une ou deux fois et lui avoir entendu lire des vers de lui. Cela se conçoit pour M. Brunet, qui regarde le recueil publié par Nodier et Roujoux comme fabriqué par eux; mais M. M. ayant démontré que ce recueil provient également des papiers de Surville, le témoignage de Nodier reprend de la valeur. Il dit l'avoir connu à Besançon, où il serait resté caché quatre mois : cela n'a rien d'invraisemblable. Il est vrai qu'il se trompe gravement en disant qu'il fut exécuté à La Flèche (et aussi sur le compte de Vanderbourg); mais cela ne prouve rien.

5. En réalité, ce n'est pas seulement la langue qui produit une impression désagréable et fausse. Le mélange des sentiments et des idées du XVIIIe siècle avec des traits plus ou moins fidèlement empruntés aux mœurs et aux usages du XVe cause nécessairement une dissonance perpétuelle. Voici un vers (le refrain du *Chant royal sur la bataille de Fornoue*) qui ne contient aucune disparate de langage : *Rien n'est tel qu'un héros sous la pourpre des rois;* mais qui ne se sent désagréablement impressionné en lisant un pareil vers, fort digne de Lemierre, dans une pièce adressée à Charles VIII?

récuse quelques-unes des objections de fait irréfutables adressées à Clotilde parce qu'elles ne portent que sur le recueil publié par Nodier et de Roujoux. C'était son droit dans son premier travail, quand il croyait encore ce recueil fabriqué par les éditeurs; mais à présent qu'il a montré lui-même que les pièces les plus évidemment fausses proviennent des manuscrits de Surville et avaient été, qui plus est, publiées par lui, sous le nom de Clotilde, dans le *Journal littéraire de Lausanne*, il ne saurait plus raisonnablement maintenir cette distinction. — Dans ce même journal Surville a imprimé, comme tirée de mémoires de Clotilde, une prétendue histoire de la poésie française au moyen-âge, suivie de biographies de femmes-poètes, que M. M. semble bien reconnaître lui-même pour l'œuvre du marquis, et qui attestent, d'après lui (p. 66), « une étude approfondie de » notre vieille littérature. » Comment donc peut-il, quelques pages plus loin, dire, à propos d'une lettre ridicule attribuée à Clotilde et où Froissart est mis en scène [1], qu'elle est « très-vraisemblablement authentique (!), attendu qu'à la fin » du XVIIIe siècle, surtout dans les garnisons où M. de Surville avait passé une » partie de sa vie..... on s'occupait fort peu de Froissart » ? — M. M. croit aussi à la lettre où Voltaire, écrivant à Desmahis, lui dit en parlant de Clotilde (dont un M. de Vallon lui aurait récité des vers), que *ce serait sans contredit le plus étonnant génie qui ait jamais paru depuis Orphée* (sic). « Cette lettre, dit » M. M., aurait assurément une très-grande valeur pour trancher la question; » *par malheur* je n'ai pu la trouver dans aucune des éditions de Voltaire publiées » *jusqu'à présent*..... Est-ce à dire que cette lettre ne serait pas authentique? » Non, assurément. » — Du moment que Voltaire a connu les manuscrits de Clotilde, rien n'est plus simple que d'expliquer l'étroite parenté qu'on a signalée dès longtemps entre les *Trois plaids d'or* de l'une et les *Trois manières* de l'autre [2] : c'est Voltaire qui a imité Clotilde. M. M. n'en doute pas, et suivant lui l'auteur des *Trois manières* a confessé lui-même son plagiat en terminant ainsi son poème : « Au coin du feu, mes chers amis, C'est pour vous seuls que *je* » *transcris Ces contes tirés d'un vieux sage.* » — Enfin M. M. veut nous faire croire qu'on connaissait les poésies de Clotilde dans le Vivarais, et notamment aux environs de Vallon (où Clotilde est, dit-il, restée populaire), avant Vanderbourg et même avant Étienne de Surville. La preuve qu'il en donne est encore d'un genre bien connu des amateurs; on retrouve des *témoignages* de même force dans l'histoire de plusieurs supercheries littéraires : « Un des » plus honorables habitants de Vallon, M. Peschaire-Florian, décédé en 1863 à » plus de quatre-vingts ans, disait avoir dans sa jeunesse entendu une de ses

---

1. Il s'agit d'une discussion littéraire. Froissart nie obstinément qu'on ait des vers français d'Abailard, quand un vieux chevalier-poète lui fait lire un manuscrit qui le transporte. « Certes! fit-il enfin, rien ne vous sçaurois dire de tant délicates chansons, sinon » que c'est l'Amour, le Diable ou moi qui les ont faites. — Pas un des trois! reprit » toujours froidement le vieil trouvère, c'est Abélard! etc. »

2. Une autre pièce, *Rosalyre*, est, quoi qu'en dise M. M., imitée aussi évidemment que possible de la pièce de Voltaire *les Tu et les Vous*. Au reste, Surville avait hardiment lui-même signalé cette coïncidence et en tirait aussi la conclusion que Voltaire avait connu les œuvres de Clotilde (voy. la Préface de Vanderbourg, p. lx).

» vieilles tantes lui chanter des rondeaux et des ballades attribuées par elle à » une dame de Vallon du nom de Surville (p. 192). » Et quand cela serait? La jeunesse de M. Peschaire se place entre 1795 et 1810; Surville a dû composer ses pastiches dans le Vivarais entre 1785 et 1790 : rien n'empêche qu'il en ait répandu quelques-uns de vive voix ou autrement avant de quitter la France.

Il n'y a en résumé qu'un argument de quelque poids en faveur de l'authenticité des œuvres de Clotilde : c'est la lettre écrite par le marquis de Surville à sa femme la veille de sa mort. Mais cette lettre, fort curieuse d'ailleurs à plusieurs points de vue, et qui nous fait bien connaître l'homme singulier qui l'a écrite, ce n'est pas M. M. qui l'a découverte; le paragraphe essentiel, celui où il recommande à sa femme les « œuvres immortelles » de Clotilde, ce « fruit de ses recherches, » avait été publié par Vanderbourg. Sainte-Beuve l'a connu, et n'a pas eu besoin de recourir à l'hypothèse (émise par Villemain) de la fausseté de cette lettre, pour résoudre la difficulté. Nous renvoyons nos lecteurs à l'article du grand critique, où il a finement discuté l'intéressant problème psychologique que présente cette lettre[1]. — Quant aux documents publiés et aux raisonnements déduits par M. Macé, les premiers détruisent les seconds, et n'ont eux-mêmes que la valeur très-secondaire de rejeter sur le marquis seul, et d'enlever définitivement à Vanderbourg et à Nodier, la responsabilité de l'œuvre entière. C'était d'ailleurs la conclusion où, du moins pour ce qui concerne le premier éditeur, étaient arrivés tous les bons juges.

M. Macé termine son ouvrage par ces mots (p. 118) : « Rendons, enfin, à » CLOTILDE DE SURVILLE, parmi les poètes français, son rang et sa place que » les plus récents historiens de notre littérature semblent avoir pris à tâche de » lui enlever par un dédaigneux et injuste silence. » Il n'y a sans doute pas lieu de craindre que cette exhortation persuade les historiens futurs; mais peut-être quelques-uns seraient-ils tentés d'adhérer aux conclusions plus modérées que M. M. présente ailleurs. Il admet que Surville a altéré çà et là, en le rajeunissant ou même en le vieillissant, le texte authentique des poésies de son aïeule : il adopte le jugement d'un critique du temps de Vanderbourg, qui dit en parlant de ces poésies : « C'est un excellent tableau retouché par des mains habiles. » Ici encore nous retrouvons une tentative qui s'est produite dans d'autres cas analogues : on a essayé, quand des preuves irréfutables, tirées de certaines parties d'un grand ensemble de falsifications, avaient démontré la fraude, de dire que quelques pièces étaient authentiques et avaient suggéré des imitations, ou que les faussaires avaient altéré des originaux sincères. Je ne connais pas d'exemples où cette hypothèse, — qu'on a appliquée entre autres aux faux manuscrits de Pascal et aux faux documents sardes, — se soit vérifiée.

---

1. On pourrait d'ailleurs lui trouver plus d'un pendant dans l'histoire des fabrications littéraires. Les gens qui cultivent ce genre ont naturellement dans le caractère des particularités curieuses, et ils arrivent souvent à un attachement étrange, et presque à l'illusion, pour les produits de leur invention.

Dans l'espèce, elle n'est pas plus soutenable [1]. Le fond des poésies de Clotilde, — idées, sentiments, sujets, connaissances, — est tout aussi impossible au xve siècle que la forme, — vocabulaire, grammaire, syntaxe [2], versification. Il n'y a pas dans toutes ces œuvres une ligne qui remonte de quelque façon que ce soit plus haut que la fin du xviiie siècle, et le tout a été fait, sans contestation possible, de 1785 environ à 1796, par le marquis Étienne de Surville.

Il est regrettable de voir nos Facultés de province, qui devraient être des centres d'instruction, de goût et de critique, donner de si mauvais exemples autour d'elles. Ces exemples ne sont naturellement pas perdus. M. Vaschalde s'appuie avec bonheur sur l'autorité du doyen de la Faculté des lettres de Grenoble et reproduit une grande partie de son argumentation. Quant aux *documents inédits* qu'il apporte, ils comprennent deux sortes de faits. Il en résulte qu'il a réellement existé, vers le milieu du xve siècle, un Bérenger de Surville dans le Vivarais : il est clair que le marquis de Surville avait étudié la généalogie de sa famille, et s'il a donné pour mari à sa poétique aïeule un Bérenger, c'est qu'il se connaissait un ancêtre de ce nom, qui avait vécu aux temps où il lui plaisait de placer Clotilde. Mais M. V. nie qu'il y ait jamais eu aucune alliance entre les familles de Surville ou de Chalis et celle de Vallon, il attribue à Surville seul le nom de Clotilde *de Vallon-Chalys*, et il renverse ainsi aussi bien l'invention de la Jeanne de Vallon qui, au dire du marquis, aurait revu au xviie siècle les œuvres de sa grand'tante, que l'argument de M. Macé, tiré de la prétendue popularité encore existante de Clotilde autour de Vallon, — où elle n'a jamais habité. Voilà encore des *documents* qui ne viennent pas précisément à l'appui de la thèse qu'on veut leur faire soutenir.

Les autres découvertes de M. V. sont d'un genre différent. Clotilde dit dans ses poésies qu'elle erre dans les *bois*, dans les *prés*, dans les *champs*, qu'elle se promène dans un *jardin*, qu'elle s'arrête au bord d'une *fontaine*, elle parle aussi d'un *moulin;* or M. V. prouve, mais de la façon la plus certaine, qu'il y avait ou qu'il

---

1. Il faut faire exception pour quelques vers empruntés par Surville à des auteurs du moyen-âge et adroitement enchâssés par lui dans quelques-unes de ses compositions. Le cas ne se présente d'ailleurs pas pour les poésies de Clotilde elle-même, mais pour les productions attribuées à telle ou telle de ces femmes-poètes, qui, d'après lui, se transmirent sans interruption le dépôt du bon goût au milieu de la barbarie. Le marquis avait trouvé dans Fauchet le premier vers d'une chanson attribuée à Doete de Troyes; il l'a fait suivre de huit vers de sa fabrique et a bâti ainsi la strophe qui se lit p. lxxix de l'édition de Vanderbourg. Il a aussi farci de la plus singulière façon les premiers vers du prologue des fables de Marie de France. On peut ranger dans la même catégorie le prétendu prologue d'*Aucassin et Nicolette*, où Barbe de Verrue s'attribue, outre ce délicieux petit roman, *Griselidis* (!) et le fabliau de *Guillaume au Faucon*. Il assure qu'il publie ce prologue « pour » démontrer combien l'ignorance et l'incorrection des copistes français ont défiguré ce » petit roman, *dont les rimes sont constamment alternatives* (c'est-à-dire masculines et fémi- » nines alternativement) *dans les manuscrits primitifs*. » On sait qu'on ne possède qu'un manuscrit d'*Aucassin*, et on voit que M. de Surville savait varier ses ruses.

2. Cette partie de la grammaire est peut-être celle où la fausseté des œuvres de Clotilde s'accuse le plus visiblement. Ce pourrait être, au point de vue de l'histoire de la langue, un travail utile pour des commençants que de démontrer que la plupart des tournures usitées dans ces poésies n'ont pu être employées au XVe siècle.

y a autour ou non loin de Vesseaux, où elle aurait vécu, des *bois*, des *prés*, des *champs*, des *jardins*, une *fontaine*; il y a même un *moulin*, et on prétend qu'il remonte au moyen-âge; mais M. V. ne prend pas sur lui de l'affirmer. Le moyen de douter après cela que ces poésies aient été composées par une châtelaine de Vesseaux au xve siècle? Aussi M. Vaschalde conclut-il, à peu près comme M. Macé, en invitant ses compatriotes du Vivarais à élever « un monument à la » mémoire de CLOTILDE DE SURVILLE, une des plus grandes gloires poétiques » de la France. » Si le patriotisme local se mêle de la chose, il ne faut pas désespérer de voir élever ce monument : nous demandons seulement qu'aux pieds de *la Muse du Vivarais* on réserve une petite place pour ce pauvre marquis de Surville, dont on dénigre tant les vers, et qui pourrait vraiment se plaindre d'avoir trop bien réussi.

G. P.

---

47. — **Christian von Anhalt** und die kurpfælzische Politik am Beginn des dreissigjæhrigen Krieges (23 Mai-3 October 1618), von Dr Julius KREBS. Leipzig, Duncker und Humblot. 1872. In-8°, viij-133 p.

Les monographies ont leur incontestable utilité dans l'histoire et pendant longtemps on a bien fait de les encourager de toute manière, car ce sont elles qui fournissent les matériaux solides pour les récits plus détaillés d'une période quelconque de l'histoire. Mais il me semble qu'on en abuse depuis quelque temps et les raisons de cet abus ne sont pas difficiles à trouver. En somme le nombre de personnages tant soit peu marquants dans les annales des peuples, n'est pas infini et à force de raconter leurs actions et même leurs projets, on a fini par épuiser la matière. On s'est alors rabattu sur des acteurs secondaires et ceux-là aussi commençant à faire défaut, le besoin de produire du neuf a forcé les érudits à se contenter de figurants dont les faits et gestes ne peuvent plus présenter qu'un intérêt minime. Il en résulte des travaux comme celui que nous annonçons ici, et qui montre bien tous les mérites, mais aussi tous les défauts du genre. Écrire l'histoire d'un homme qui a joué un rôle, bien que secondaire, dans les négociations politiques de son temps, est sans doute une tentative naturelle et mise à exécution d'une façon satisfaisante, ne peut mériter que des éloges. Mais choisir dans la vie de ce personnage au second plan quelques semaines seulement, et remplir un volume de ces semaines en somme assez peu remplies, c'est une idée pour le moins bizarre. Qu'arriverait-il si l'on voulait raconter l'histoire avec de pareils détails? La biographie de Christian d'Anhalt, le héros du travail de M. K., remplirait au moins 10 gros volumes in-8° s'il prenait fantaisie à l'auteur de la développer avec le même luxe de recherches minutieuses. C'est de l'inédit, me dira-t-on. Sans doute, mais c'est là précisément qu'est l'un des grands dangers de l'érudition historique moderne. Tout ce qui gît ignoré sous la poussière des archives, ne mérite pas, pour cette seule raison, les honneurs de la publicité. Je sais combien il est tentant pour un débutant dans la science, qui pénètre pour la première fois dans un dépôt public, d'épuiser en quelque sorte les matériaux qui s'offrent à ses recherches, mais il faut apprendre à se borner, en histoire

tout comme en littérature, pour peu que l'on veuille mériter un jour le titre d'historien.

L'auteur de cette monographie sur Christian d'Anhalt nous pardonnera, j'espère, les réflexions générales exprimées à propos de son travail. Nous sommes loin de nier le mérite de ce premier travail d'un débutant dans les sciences historiques, et c'est pour l'avertir plutôt que pour le décourager que nous avons signalé plus longuement une tendance fâcheuse qu'il partage d'ailleurs avec beaucoup de ses contemporains. Christian d'Anhalt, qu'un écrivain ultramontain appelait naguère avec plus de pittoresque que de modération « le commis-voyageur du » protestantisme » au commencement du XVIIe siècle, est un de ces personnages remuants qui trop à l'étroit sur la scène qui leur est naturellement assignée, vont quérir autre part des aventures et faire tout le bruit possible afin de « forcer les » portes du temple de la Renommée. » Malgré l'opinion de M. K. et celle d'autres historiens allemands, je ne puis trouver en lui des qualités bien remarquables; ce fut un homme remuant, infatigable dans la conception de projets, les uns plus fantastiques que les autres, destinés à faire pencher la balance politique en Europe du côté du protestantisme, dans le premier quart du XVIIe siècle. L'un des fondateurs de l'*Union évangélique* d'Allemagne en 1608, correspondant affairé de Henri IV, il reparaît surtout dans les années qui précèdent immédiatement et qui inaugurent la guerre de Trente-Ans, négociant une alliance impossible entre les princes protestants de l'empire et le duc Charles-Emmanuel de Savoie, auquel l'on promettait la couronne des Habsbourgs comme prix de son appui. Mais cette mission à Turin, accomplie par Anhalt, n'est pas même racontée dans le livre de M. K. qui s'arrête en octobre 1618, au milieu des négociations préliminaires de son voyage. Le récit de M. K. ne dispense donc nullement de consulter l'ouvrage antérieur de M. Erdmannsdœrfer sur la même matière.

Quant à la valeur des renseignements nouveaux donnés par le récit de M. K. j'avoue que je ne puis les estimer bien haut. Il y a quelques détails intéressants sur les négociations des États de Bohême avec les princes de l'Union évangélique, mais en somme, comment se préoccuper bien vivement de plans et de projets, qui selon l'auteur lui-même « s'élevaient dans les airs comme des bulles » de savon, pour éclater ensuite après avoir brillé un instant au soleil? » Tous les gens qui s'occupent d'intrigues diplomatiques ne sont pas de grands politiques, qu'ils soient princes, ducs ou roturiers; il y en a qui sont simplement des « faiseurs de plans écervelés, » et c'est dans cette catégorie que je rangerai pour ma part Christian d'Anhalt. Si donc l'auteur continue son travail, et songeait à nous donner une biographie complète de ce prince qu'il n'oublie point de resserrer davantage la trame de son récit, dans l'intérêt même de son héros, qui ne gagne point à être examiné de trop près et trop en détail.

R.

---

48. — **Geschichte der evangelischen Kirche in Bœhmen**, nach den Quellen bearbeitet von Bernhard Czerwenka. Zweiter Band. Bielefeld und Leipzig, Velhagen und Klasing. 1870. In-8°, xviij-671 p. — Prix : 7 fr. 65.

Nous avons autrefois parlé du premier volume de cet ouvrage (*Revue critique*, 1870, I, p. 24) en lui donnant les éloges qu'il méritait; on nous permettra de dire encore quelques mots du second volume, qui le termine. Nous n'avons pas lieu de rétracter le bien que nous disions de la méthode et de l'esprit dans lequel M. Czerwenka a retracé l'histoire religieuse de la Bohême. L'auteur a, comme précédemment, exploité soigneusement les recueils de sources et les travaux spéciaux des savants éminents qui se sont occupés de la matière. De même que les publications de M. F. Palacky l'avaient aidé surtout pour l'époque de Jean Hus, ce sont les savants volumes de M. Gindely sur l'histoire des Frères Bohêmes qui lui ont fourni les matériaux des premiers chapitres de son second volume, dans lesquels il nous retrace, l'origine et le développement de ce nouveau parti religieux en Bohême, de 1390 à 1467, les luttes intestines entre les Hussites et les Frères Bohêmes sous les derniers rois nationaux, George Podiebrad, Wladislas, Louis le Posthume, de 1468 à 1526. La bataille de Mohacz et la mort de Louis amènent à cette dernière date l'intrônisation des Habsbourgs en Bohême et la guerre de Smalkalde en Allemagne donne au roi Ferdinand Ier les moyens de persécuter les vieilles hérésies ainsi que les nouveaux partis de la Réforme dans toute l'étendue de son royaume. Après l'émigration de 1548, causée par ces mesures de rigueur, le règne de Maximilien II donne un moment de répit aux persécutés et leur accorde même, en autorisant la présentation de la confession de foi de 1575, des espérances pour l'avenir. Ces espérances se changent en garanties légales lorsque les États bohêmes, lassés des vexations sans nombre de son successeur Rodolphe II, arrachent à ce faible monarque la fameuse *Lettre de majesté* de 1609. Mais le règne de Mathias et l'influence néfaste de son successeur désigné, Ferdinand II, ébranlent bientôt de nouveau la situation prospère des églises évangéliques, et les questions politiques et nationales aidant, amènent la rupture entre gouvernants et gouvernés, la *défenestration* de Prague, le 23 mai 1618, la guerre civile et la défaite du protestantisme écrasé par la défaite de la Montagne Blanche, en novembre 1620. Le principal reproche que j'adresserais au livre de M. C. c'est d'avoir écourté d'une manière incompréhensible cette dernière époque de l'histoire du protestantisme bohême. C'est l'âge héroïque de l'église évangélique dans ces contrées et il est au moins singulier qu'un ouvrage intitulé *Histoire de l'Église évangélique de Bohême*, dont les deux tiers sont consacrés à l'histoire religieuse de la Bohême *avant* la Réforme, consacre à peine une centaine de pages à toute l'histoire du XVIIe siècle. L'auteur dira peut-être que les éditeurs ne voulaient publier que deux volumes et que le second volume, plus volumineux déjà que le premier, ne pouvait être agrandi davantage; mais au point de vue scientifique l'excuse ne saurait être valable. De plus il faut dire que pour cette dernière partie, l'auteur, tout en faisant connaître des documents tchèques peu accessibles aux savants étrangers, ne s'est pas servi de tous les travaux publiés soit en Allemagne, soit au dehors, sur la période finale de l'his-

toire du protestantisme bohême, dans lesquels il aurait pu trouver encore certaines indications utiles pour son ouvrage. M. C. termine par un aperçu très-rapide sur la situation des rares protestants restés en Bohême au XVIIIe siècle avant et après l'Édit de tolérance de 1781 et sur l'état actuel du protestantisme dans ce pays, où cent mille réformés et luthériens à peine restent encore d'une population protestante, qui, vers 1620, embrassait au moins les trois quarts des habitants du royaume.

R.

VARIÉTÉS.

Le vocabulaire illustré des mots usuels français, anglais, allemands, par Armand Le Brun, licencié ès-lettres, professeur de l'Université, H. Hamilton, professeur d'anglais, ex-professeur au Collége Stanislas, et G. Heumann, maître de conférences à l'École normale supérieure et à l'École pratique des Hautes-Études, professeur au Lycée Corneille. Illustré de 3350 gravures. In-4°, 466 p. Paris, Furne.

Après avoir si longtemps négligé l'étude des langues étrangères, le public français semble disposé à réparer le temps perdu, et des publications de toute sorte paraissent au jour, pour venir en aide à ce besoin nouveau. Le livre que nous annonçons est du nombre : il a été envoyé aux bureaux de la *Revue*, et quoiqu'il ne rentre pas tout à fait dans notre cadre, nous en parlons volontiers, parce qu'il nous sert à « illustrer » quelques principes élémentaires d'éducation.

L'auteur (nous supposons que c'est M. Le Brun) a eu une idée juste : combiner l'étude des langues vivantes avec l'enseignement par la vue. Pour mettre cette idée à exécution, il a trouvé chez son éditeur 3350 planches très-bien dessinées et dont quelques-unes sont de véritables petits chefs-d'œuvre. Le volume, parfaitement exécuté sous le rapport matériel, fait bonne figure à un étalage de libraire ou sur une table d'étrennes. Malheureusement là s'arrête le bien que nous avons à dire de l'ouvrage : il ne nous reste qu'à constater une série de méprises, de fautes et de négligences.

En premier lieu, l'auteur — un peu embarrassé, à ce qu'il semble, de ses 3000 gravures — n'a rien trouvé de mieux que de les mettre par ordre alphabétique. Voici donc l'enfant en présence d'une série de mots tels que : abaissement, abandon, abaque, abat-jour, abattoir, abbaye, abbé, abbesse, abcès, abdication, etc. C'est une singulière idée de lui faire feuilleter, pour son plaisir, un dictionnaire. Le devoir de l'éducation, c'est de provoquer chez l'enfant des associations d'idées qui soient conformes à la nature des choses : on assemblera donc des objets de même espèce, quelque peu différents pour inviter à la comparaison, ou nettement opposés pour réveiller l'attention. Mais quel profit intellectuel peut-il résulter de la vue d'une page où sont figurés un aloès, une alose, une alouette, un aloyau, les Alpes et une boîte à amadou (p. 11)? Si M. Le Brun veut savoir comment on dispose un livre destiné à l'enseignement par la vue, qu'il se procure, par exemple, le *Neues Bilderbuch* de Bohny. Les images sont beaucoup plus imparfaites : mais en les regardant, l'enfant s'enrichit d'une quantité de notions justes, tandis que le livre de M. L., pour l'association des idées, est nul ou

plutôt nuisible. Ajoutons que le premier âge est peu sensible au fini du dessin : des images tracées à son intention feraient bien mieux son affaire que tous ces bois qui n'ont pas été taillés pour lui.

Si nous examinons maintenant de plus près les mots de cet ouvrage, nous ne pouvons nous empêcher d'être surpris du choix qui y a présidé. Vous êtes désireux sans doute d'enseigner à votre jeune fils comment on dit en allemand ou en anglais : dépérissement, dépeuplement, déploiement, déposition, dépréciation, déracinement ; ou bien encore annulation, anoblissement, anomalie, anonnement, anonyme, antagoniste, antécédent, antériorité, anticipation. Au mot *conquérant* nous voyons Napoléon à Sainte-Hélène, et au mot *satisfaction* un académicien décoré qui se prélasse dans un fauteuil.

Je suppose qu'avec sa mémoire toujours complaisante l'enfant ait retenu tout ou partie des mots, ainsi que leur traduction allemande ou anglaise. Il sera parfaitement incapable de prononcer une phrase en allemand ou en anglais, car ce singulier dictionnaire ne renferme que des substantifs. Il est inutile d'insister sur cette particularité regrettable. Ici encore nous prenons la liberté de renvoyer l'auteur à un petit livre d'apparence beaucoup plus modeste, mais qui lui pourra montrer comment on enseigne une langue : c'est la *Bilderfibel* de Reimer et Wilke [1].

Considérons enfin les traductions. Il y a d'abord une quantité de mots qui sont les mêmes dans les trois langues, soit que réellement les trois langues se servent du même terme, soit que le traducteur ait jugé à propos de mettre le mot français en allemand. Exemples :

Français :	Anglais :	Allemand :
Comité	Committee	Comitee
Calembour	Pun	Calembour
Alibi	Alibi	Alibi
Alleluia	Hallelujah	Halleluja
Apostat	Apostate	Apostat
Antipathie	Antipathy	Antipathie, etc.

Notons aussi un certain nombre de mots sur lesquels il y aurait à faire des remarques de plus d'une sorte :

Abandon	Verlassung	Antériorité	Vorrang
Appas	Lockungen	Assainissement	Heilsamkeit
Approbateur	Beipflichter	Assistance	Zuhœrerschaft
Attache	Weideseil	Annexion	Anhængung etc. etc.

On voit (et c'est la seule conclusion que nous voulons tirer de cet article) qu'un grand éditeur de Paris et trois professeurs de l'Université ont pu réunir leurs ressources et leurs connaissances pour produire un ouvrage qui ne répond en aucune façon à l'idée cependant fort simple qu'ils avaient voulu mettre à exécution.

1. Berlin. Œhmigke.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 10 Septième année 8 Mars 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims.
1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50
Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.
Sommaire :
Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Archives historiques du Poitou. T. 1. In-8°, xj-412 p. Poitiers.

Bérard. Dictionnaire biographique des artistes français du XIIe au XVIIe siècle, suivi d'une table chronologique et alphabétique, comprenant, en vingt classes, les arts mentionnés dans l'ouvrage. In-8°, xv-432 p. Paris (Dumoulin). 12 fr.

Boccace (J.). Les Dix journées de Jean Boccace. Ed. Jouaust. 1re et 2e journées. 2 vol. In-16, 333 p. et 2 gr. Paris (Lib. des Bibliophiles). Le vol. 5 fr.

Bonfils et **Smyers.** Recherches sur les autels en silex des Troglodytes et sur la manière dont ils les fabriquaient. In-4°, 19 p. et 2 pl.

Brandes (G.). Die Hauptstrœmungen der Literatur d. 19. Jahrh. übersetzt u. eingeleitet v. A. Strodtmann. 1. Bd. : Die Emigrantenliteratur. In-8°, xxix-290 p. Berlin (F. Duncker). 6 fr.

Burgault (E.). Les Aryens en Orient et les Celtes en Italie. In-8°, 64 p.

Chabas (F.). Études sur l'antiquité historique, d'après les sources égyptiennes et les monuments réputés préhistoriques. In-8°, 563 p. Paris (Maisonneuve).

Frédault (F.). Histoire de la médecine. T. 2. In-8°, 418 p. Paris (J.-B. Baillière et fils).

Froehner (W.). La colonne Trajane, reproduite en phototypographie, d'après le surmoulage exécuté à Rome en 1861 et 1862, 200 pl. en couleur. Pl. par Gustave Arosa, d'après le procédé Tessier du Motay et Maréchal. Livr. 37 à 48. In-fol. 11-16 p. et 22 pl. Paris (Rothschild). 60 fr.

Happel (J.). Die Sprachlaute d. Menschen, ihre Bildg. u. Bezeichng. nebst e. Vergleichung d. Deutschen, engl. u. franzœs. Schriftsprache m. ihrer Lautsprache. 2. Aufl. In-8°. Antwerpen (Kornicker). 5 fr. 35

La Bruyère. Les caractères de La Bruyère. Réimpression de l'édition 1696, précédée d'une introduction par Louis Lacour et publiée par les soins de D. Jouaust. 2 vol. In-8°, xlviij-630 p. et portr. Paris (Lib. des Bibliophiles). 25 f.

Montagu (Mrs. E.). A Lady of the Last Century (Mrs. Elizabeth Montagu). Illustrated in her Unpublished Letters. By Dr Doran. In-8°, 370 (Bentley) cloth. 17 fr. 50

Paydenot (H.). Essai sur l'inscription romaine de Hasparren. In-4°, 14 p. Paris.

Plaute. Morceaux choisis. Traduction de E. Sommer. In-16, 387 p. Paris (Hachette et Ce). 2 fr.

Sainte-Beuve (C.-A.). Chateaubriand et son groupe littéraire sous l'empire, cours professé à Liége en 1848-1849. Nouvelle édition. 2 vol. In-18 jésus, 875 p. Paris (M. Lévy frères). 7 fr.

Strack (H. L.). Prolegomena critica in vetus testamentum hebraicum, quibus agitur I. de codicibus et deperditis et adhuc exstantibus, II. de textu bibliorum hebraicorum qualis talmudistarum temporibus fuerit. In-8°, viij-131 p. Leipzig (Hinrichs). 5 fr. 35

Trumpp (E.). Grammar of the Sindhi language compared with the sanskrit-prakrit and the cognate Indian vernaculars. In-8°, l-450 p. London (Trübner). 24 fr.

Vatel (Ch.). Bibliographie dramatique historique de Charlotte de Corday. In-8°, 340 p. Paris (Plon).

Vergili Maronis (P.). Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et aliorum et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit A. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. 4. retractata et valde aucta. In-8°, 553 p. Leipzig (Hinrichs). 5 fr. 35

Westphal (R.). Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°, xxxix-320 p. Iena (Costenoble). 10 fr. 75

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 10 — 8 Mars — 1873

Sommaire : 49. CAPPELER, les *Ganachandas*. — 50. DIETERICI, l'Ame du Monde, chez les philosophes arabes du Xe siècle. — 51. *Géographie* de Strabon, trad. nouv. p. TARDIEU, tome deuxième. — 52. BREYSIG, Annales du royaume frank, sous Charles-Martel; — ŒLSNER, Annales du royaume frank, sous Pépin-le-Bref. — 53. KALCKSTEIN, Robert le Fort. — 54. EWALD, Conquête de la Prusse par les Allemands, tome premier. — 55. COURTAT, Défense de Voltaire. — 56. Instruction et Discipline dans l'armée allemande.

49. — C. CAPPELER. **Die Ganachandas.** Ein Beitrag zur indischen Metrik. 1872. In-8°, 122 p.

L'opuscule de M. C., écrit en vue de l'épreuve de la *Venia docendi,* est un travail de statistique philologique exécuté avec ce soin minutieux que les Allemands savent apporter aux œuvres de patience : il n'est pas sans offrir un certain intérêt, quoique à mon avis l'effort dépensé soit hors de proportion avec le résultat obtenu.

Les diverses stances comprises sous la dénomination de *ganachandas* et vulgairement appelées *âryâs,* du nom d'une des espèces les plus connues du genre, offrent ce caractère que le nombre des temps de chaque pied y est seul fixé en principe, et que les quatre temps dont chacun se compose peuvent se présenter sous cinq formes différentes; spondée, dactyle, anapeste, procéleusmatique, amphibraque, sauf cette restriction que des sept pieds suivis d'une syllabe unique que comprend chacun des deux vers du distique (dans la forme catalectique, de beaucoup la plus fréquente), les pieds pairs peuvent seuls prendre la forme de l'amphibraque, et que le sixième est nécessairement un amphibraque ou un procéleusmatique à moins qu'il ne soit remplacé par une seule syllabe brève. L'élasticité de ces règles, formulées par les métriciens hindous, ne donnant pas une idée suffisamment précise du caractère des stances en question, M. C. s'est demandé si la pratique des poètes ne révèlerait pas le sentiment d'une forme plus rigoureuse et l'existence d'une configuration favorite, quoique non exclusive, pour chacun des différents pieds. Il a pris la peine de relever la disposition des longues et des brèves dans chacun des quatorze pieds de plus de deux mille stances, tant prâcrites que sanscrites, et il a consigné les résultats de ce travail dans des tableaux d'une précision mathématique, en observant, non-seulement la distinction des deux dialectes, mais à l'intérieur de chaque dialecte une distinction entre deux sortes d'ouvrages dont je dirai un mot plus loin. Voici, en abrégé, ces résultats. Au sixième pied, quand il est complet, la proportion du procéleusmatique à l'amphibraque est de 1 à 10; l'amphibraque est fréquent au quatrième pied, et au deuxième il est la plus usitée des cinq formes possibles. A défaut de l'amphibraque, le dactyle, également terminé par une brève, est fréquemment employé aux mêmes pieds. Au contraire le spondée, et à son défaut l'anapeste également terminé par une longue sont de beaucoup les plus usités aux pieds

impairs, surtout au cinquième. Le pied dont la syllabe finale est longue ayant une allure plus lente, celui dont la syllabe finale est brève marquant au contraire un mouvement plus vif, et l'amphibraque en particulier étant, selon M. C., celui qui donne à la marche rhythmique la plus grande énergie (p. 4), il s'ensuit que le caractère essentiel du mètre *âryâ* doit être cherché dans les pieds pairs plutôt que dans les pieds impairs, ou pour parler le langage technique que le principal *ictus* porte sur les pieds pairs (p. 48). Si c'était là l'unique conclusion de M. C., son long et fastidieux travail ne lui aurait rien appris que nous n'eussions déjà deviné grâce à la règle qui restreint aux pieds pairs, et prescrit pour l'un d'eux l'usage de l'amphibraque. L'observation de ce fait qu'à défaut de l'amphibraque le dactyle est recherché aux mêmes pieds; et que les pieds terminés par une longue y sont plus rares, permet heureusement une conclusion plus intéressante que M. C. d'ailleurs appuie encore sur d'autres raisons (p. 92) : c'est que la marche générale du vers est plutôt dactylique qu'anapestique. Ces résultats confirment une hypothèse émise dès le début du travail, et inspirée à l'auteur par la comparaison de la stance *âryâ* avec le grand asclépiade des métriques classiques. Si dans le vers d'Horace :

Nullam, Vare, sacra vite prius severis arborem,

on complète la première tripodie catalectique, et la dipodie catalectique qui la suit, et si l'on remplace la pénultième brève par une longue, on obtient un vers qui ressemble en effet beaucoup à la demi-stance *âryâ*. La comparaison ne pouvant j'imagine, dans la pensée de M. C. comme dans la mienne, conduire à aucune conclusion historique, il n'y a pas trop à s'inquiéter si elle cloche par quelque côté. Elle peut certainement contribuer à nous donner un sentiment plus vif du mouvement de l'un et de l'autre mètre.

J'ai dit que M. C. distinguait à l'intérieur de chacun des deux dialectes sanscrit et prâcrit les stances empruntées à deux catégories d'ouvrages. La métrique du *Hâla-Saptaçatakam* n'est pas identique à celle des stances prâcrites que renferment les drames, et les observations faites sur les stances sanscrites des mêmes œuvres, et sur celles que renferment les *Indische Sprüche* de Bœhtlingk ne sont pas entièrement applicables à l'ouvrage didactique de *Varâha-mihira*. Ce dernier montre pour le spondée, même aux pieds pairs, une prédilection qui paraît déterminée par une règle d'élégance formulée dans le *Prâkrta-Pingala* (p. 48, cf. p. 52). C'est là une remarque qui n'est pas sans intérêt pour l'histoire de la littérature indienne.

Abel Bergaigne.

---

50. — **Die Lehre von der Weltseele** bei den Arabern im X. Jahrhundert, von Dr Fr. Dieterici, Professor an der Universitæt zu Berlin. Leipzig, J. C. Hinrichs'sche Buchhandlung, 1872, In-8°, xj-196 p. — Prix : 10 fr. 25.

Une des études les plus attachantes que nous offre la société musulmane, au moyen-âge, est sans contredit celle de la religion et surtout de la philosophie. L'islamisme, amas indigeste de croyances empruntées par Mahomet au christia-

nisme et aux traditions rabbiniques, ne pouvait longtemps satisfaire les nouveaux convertis, surtout les Persans dans l'esprit desquels la doctrine rationnelle des Mages avait entretenu certaines habitudes de rigueur qui devaient s'accommoder fort peu des dogmes souvent contradictoires de la religion musulmane. Le grand schisme qui, aujourd'hui, sépare la Perse du reste du monde musulman, devait fatalement se produire. Il existait en germe dans l'incompatibilité de l'esprit des vaincus avec celui des vainqueurs. Aussi l'histoire du Khalifat d'Orient n'est-elle, pour ainsi dire, que celle de la lutte sourde de la Perse contre l'Arabie. L'illustre famille des Barmécides, qui fournit plusieurs célèbres vizirs à la cour de Baghdâd, travaillait à la ruine du Khalifat. Les sectes les plus redoutables à l'orthodoxie musulmane eurent pour fondateurs des Persans. Le chef de la dynastie des Fâtimites d'Égypte, qui mit le Khalifat de Baghdâd à deux doigts de sa perte, reçut des sommes d'argent de personnages qui soutenaient le magisme.

Mais chez les musulmans les plus enthousiastes et les plus convaincus eux-mêmes, il était facile de prévoir que la période de raisonnement ne tarderait pas à succéder à la période de la foi. Déjà du vivant de Mahomet, certaines de ses doctrines, en particulier celle de la prédestination, avaient trouvé des contradicteurs. Ce fut bien pis lorsque la religion nouvelle en réveillant la curiosité scientifique eut porté les Arabes vers l'étude de la philosophie grecque. Aussitôt que les principaux ouvrages aristotéliens, néoplatoniciens et néopythagoriciens eurent été traduits, on commença à discuter le texte du Koran, à en soumettre les dogmes à une analyse approfondie; on en vint même à les nier. Les orthodoxes, d'abord atterrés, se relevèrent bientôt, s'emparèrent à leur tour de la philosophie, la plièrent aux exigences de la foi, et grâce à la théologie, qu'ils fondèrent ainsi, réduisirent au silence les philosophes contre lesquels ils avaient en outre l'appui de la foule ignorante. Dès lors, la liberté de penser fut anéantie ou, pour mieux dire, obligée de se déguiser ou de se réfugier dans des sociétés secrètes. C'est ainsi que nous trouvons, au xe siècle, une association de savants qui prirent le nom de *Ikhwân as-Safâ*, ou Frères de la Pureté, dont le centre était à Basrah, mais qui possédaient aussi des lieux de réunion dans toutes les villes où se trouvait un nombre suffisant d'adeptes pour former une loge. Ces Frères de la Pureté se proposaient non pas de créer une secte, mais de substituer la philosophie à la religion[1]. Ils embrassèrent dans leurs études le cercle entier des connaissances humaines et nous ont laissé, comme témoignage de leurs travaux, cinquante et un traités constituant une véritable encyclopédie systématique, dont toutes les parties sont reliées entre elles par des théories générales.

Pour la logique et la physique, les Frères de la Pureté suivaient Aristote; pour la psychologie et l'anthropologie, Galien; pour l'ontologie, le néoplatonisme et le néopythagorisme; pour l'astronomie et l'astrologie, enfin, le système de Pto-

---

1. Ils paraissent aussi avoir eu pour but de constituer une sorte de franc-maçonnerie. Sa'adi qui les connaissait en dit le plus grand bien, dans le Gulistân : « On interrogeait, raconte-t-il, un grand personnage sur la conduite des Frères de la Pureté. Il répondit : « Le moindre d'entre eux place le désir de ses amis au-dessus de son propre avantage. »

lémée. D'éléments si divers, ils surent néanmoins composer un tout harmonique qui ne laisse pas que d'être fort imposant et qui dut séduire plus d'un esprit avide de connaissances.

Voici, en résumé, comment ils concevaient la création.

La création est une émanation de la divinité. Elle est dans le même rapport avec elle que la multiplicité avec l'unité, et émane de Dieu suivant la progression arithmétique des nombres. Depuis Dieu jusqu'au minéral s'étagent neuf degrés qui correspondent aux neuf premiers chiffres. Dieu est le premier degré; puis viennent, successivement, la Raison universelle, l'Ame universelle, la Matière première (ὕλη), la Nature, ou forces naturelles, le Corps ou seconde Matière, c'est-à-dire, la matière douée des trois dimensions, la Sphère environnante, placée au-dessus des sphères des planètes et de la sphère des étoiles fixes, les Éléments et enfin les Produits, c'est-à-dire, les animaux, les végétaux et les minéraux. Dieu, la perfection absolue, répand son émanation sur la Raison, qui est la *Parachevée*, ou si l'on veut la perfection *accomplie* par l'émanation divine et non *primitive*. La Raison répand sa perfection sur la *Vivante*, qui est l'Ame, et celle-ci répand à son tour ses influences sur l'*Être* (inerte) ou Matière première qui, par cette émanation, acquiert les trois dimensions de longueur, largeur et profondeur, et devient ainsi la seconde Matière ou Corps universel, se composant de neuf sphères concentriques, par le mouvement desquelles sont produits tous les mouvements d'ici-bas. A l'inverse de ce mouvement d'émanation, existe un mouvement de réaction, de retour des êtres inférieurs vers leur source première. On verra que cette tendance n'est autre que l'amour.

L'homme, roi de la création, est sur la limite du monde corporel et du monde spirituel, parce que sa nature participe à la fois de la Raison, de l'Ame et de la Matière. Ainsi est composé un microcosme correspondant au macrocosme.

Le mouvement des sphères célestes est engendré par l'Ame universelle et nous avons vu que de ce mouvement dérivent tous les mouvements d'ici-bas. Or la cause première de ce mouvement est la tendance de l'Ame vers la Raison, de l'imparfait vers le parfait, et cette tendance prouve que l'univers a été créé, car s'il était éternel, il serait parfait et conséquemment n'éprouverait aucun besoin de se mouvoir. La tendance en question est ce qu'on appelle l'amour, et il s'observe à tous les degrés de l'échelle des êtres, sous différentes formes. Lorsque le mouvement de retour de la création vers sa source sera terminé, le but sera atteint et la création entière rentrera dans le repos, c'est-à-dire, dans le sein de la divinité. C'est ce que les Frères de la Pureté considèrent comme la grande résurrection.

Ce système n'appartient pas seulement aux *Ikhwân as-Safâ*. Toutes les sectes philosophiques musulmanes l'avaient adopté. Il se retrouve chez les Soufis et chez les Ismaélis. La théorie cosmogonique de ces derniers et de leurs successeurs, les Druzes, est, abstraction faite de certains détails, absolument identique à celle des Frères de la Pureté. Il ne serait pas impossible que des liens secrets eussent rattaché les loges de ces derniers à celles des Ismaélis. C'est d'ailleurs ce que nous donnent à entendre les docteurs orthodoxes, qui enveloppent tous

ces hérétiques dans une même réprobation[1]. Ibn Taimiyyah parlant des Nosaïris, branche des Ismaélis, s'exprime en ces termes à leur égard : « Tantôt ils s'ap-
» puient sur les opinions des matérialistes, etc.; à l'imitation des Frères de la
» Pureté, tantôt ils suivent les principes des philosophes et des mages, adora-
» teurs de la vache, » et plus loin : « Ils détournent de son vrai sens une parole
» venue du Prophète, à l'instar des Frères de la Pureté et de ceux qui leur
» ressemblent; *leurs croyances sont les mêmes*[2]. »

En effet, en ce qui concerne les traditions et le Koran lui-même, les Frères de la Pureté, n'osant sans doute les passer sous silence dans leurs écrits, prirent le parti de les interpréter symboliquement. Or l'explication allégorique du Koran est précisément ce qui distingue la secte des Ismaélis. C'est même pour cela qu'ils ont reçu le nom de Bâtinis.

M. Dieterici s'occupe depuis longtemps déjà de traduire les ouvrages des Frères de la Pureté. Déjà ont paru plusieurs volumes de traduction traitant des mathématiques, de la logique et de la psychologie, de la physique, de l'anthropologie. Aujourd'hui, M. D. nous donne le volume dont on a lu le titre et qui n'est pas le moins intéressant[3]. M. D. publiera ensuite une chrestomathie philosophique arabe qui contiendra une liste des termes techniques employés dans les volumes précédents. Nous attendons avec impatience ce couronnement de l'œuvre importante que poursuit le savant professeur, depuis plusieurs années. Il nous fournit ainsi des matériaux indispensables pour l'histoire de la philosophie occidentale du moyen-âge; car les traités des Frères de la Pureté se répandirent en Espagne, dès le XIe siècle, et durent exercer une grande influence sur notre philosophie et notre théologie scolastiques.

S. GUYARD.

---

51. — **Géographie de Strabon.** Traduction nouvelle par Amédée TARDIEU, sous-bibliothécaire de l'Institut. Tome deuxième. Paris, Hachette, 1873. In-8°, 555 p. — Prix : 3 fr. 50.

M. A. Tardieu poursuit avec une persévérance et un soin infatigables cette traduction de la géographie de Strabon, dont il publie le second volume, qui contient les livres VII-XII. Il ne lui reste donc plus qu'un peu moins du tiers à traduire pour achever une des entreprises les plus laborieuses qu'un traducteur pût se proposer. La variété presque encyclopédique des matières dont traite Strabon amène une grande variété de termes souvent très-difficiles à entendre; et en outre, le texte a subi d'innombrables altérations, que les philologues n'ont pas toujours corrigées d'une manière satisfaisante, même quand ils les ont

---

1. En 1150, par ordre du khalife Mostandjid, l'encyclopédie des Frères de la Pureté fut brûlée à Baghdâd.

2. Cf. *Journ. asiatique*, août-septembre, 1871, p. 190 et 191.

3. Voici le contenu des chapitres : I, Zahl, Ding. II, Ueber die Anfænge der Vernunft beim Beginn der Dinge. III, Der Makrokosmos. IV, Die Vernunft und ihr Object. V, Die Schwingung und Kreisung der Gestirne. VI, Das Wesen der Liebe. VII, Heimsuchung und Auferstehung. Die Art und Weise der Himmelfahrt. VIII, Die Gattungen der Bewegung. IX, Ursache und Wirkung. X, Definitionen und Grundzüge.

aperçues; et comme il est inévitable, ils en ont laissé passer peut-être autant qu'ils en ont signalé. En présence d'un tel texte la tâche du traducteur est bien autrement redoutable que celle de l'éditeur. Le traducteur ne peut éluder aucune difficulté, et la moindre défaillance d'attention se manifeste dans son travail. Si un éditeur n'a pas bien compris, en croyant le comprendre, un passage qui n'est pas altéré, personne ne s'en apercevra; on le remarque immédiatement chez l'infortuné traducteur. Les gens expérimentés refuseraient de nous croire, si nous avancions que la vigilance de M. T. ne s'est jamais endormie. D'autre part l'habitude, excellente en elle-même, de développer le sens contenu dans les paroles de l'auteur, sans s'arrêter à une littéralité, qui est ce qu'il y a de plus infidèle, a parfois induit M. T. à s'éloigner de la pensée de Strabon. Mais nous n'insisterons pas sur ces fautes auxquelles l'attention la plus soutenue ne pouvait échapper; ce serait manquer à l'équité que de ne pas signaler le soin scrupuleux avec lequel M. T. a rassemblé et discuté tout ce qui a été fait pour la critique et l'interprétation du texte de Strabon; on peut différer d'avis sur certains points; ainsi il a peut-être trop souvent suivi Meineke, là où ce critique, d'ailleurs éminent, a vu des interpolations, et il aurait dû plutôt écouter Madvig, qui se refuse, avec raison, ce semble, à admettre des interpolations, IX, p. 415, p. 439. En principe, il faut que ce genre d'altération soit démontré par des raisons extrinsèques; si on supprime un passage, uniquement parce qu'il semble une digression superflue, contraire aux lois d'une composition régulière, c'est purement arbitraire; et l'on ne saurait nier que la manie de voir partout des interpolations ne soit, en ce moment, épidémique parmi les philologues. Toutefois, en général, M. T. a pris, dans les passages embarrassants et discutés, le parti le plus judicieux. Je vais indiquer mes dissentiments sur quelques points.

VII (7, 3), p. 322 (Casaubon). Strabon développe qu'une grande partie de l'Epire est déserte, par suite d'une dépopulation qui a commencé depuis longtemps et qui οὐδὲ νῦν πω πέπαυται κατὰ πολλὰ μέρη διὰ τὰς ἀποστάσεις, ἀλλ' ἐνστρατοπεδεύουσιν αὐτοῖς Ρωμαῖοι τοῖς οἴκοις, κατασταθέντες ὑπ 'αὐτῶν δυνάσται. Τῶν γοῦν Ἠπειρωτῶν ἑβδομήκοντα πόλεις Πολύβιός φησιν ἀνατρέψαι Παῦλον κ. τ. ἑ. Madvig (*Adversaria critica*, I, 550) fait sur ce passage la remarque suivante approuvée de M. T. : « Ridicule Romani ab ipsis Epirotis δυνάσται » constituti esse dicuntur (— debebat δεσπόται scribi —); nec Romana praesi- » dia in domibus ἐνεστρατοπέδευον, sed castra habebant. Scribendum: ἐνστρατο- » πεδεύουσιν αὐτοῖς (ici Madvig a oublié Ρωμαῖοι), τοῖς δὲ οἰκεῖοι κατασταθέντες » ὑπ' αὐτῶν δυνάσται (domestici dynastae et reguli). » La correction de Madvig introduit des faits complètement étrangers à la dépopulation de l'Epire, tandis que le texte des manuscrits me semble ici préférable, sauf δυνάσται qui me paraît altéré et que je ne sais comment corriger. Les villes sont désertes, et les Romains campent dans les maisons abandonnées. Les camps romains du temps de l'empire avaient des espèces de casernes, comme on le voit en Algérie.

IX (7, 6), p. 325. Νικόπολις..... λαμβάνει καθ' ἡμέραν ἐπίδοσιν, χώραν τε ἔχουσα πολλὴν...., τό τε κατασκευασθὲν τέμενος ἐν τῷ προαστείῳ τὸ μὲν εἰς τὸν

ἀγῶνα τὸν πεντετηρικὸν ἐν ἄλσει ἔχοντι γυμνάσιόν τε καὶ στάδιον, τὸ δ' ἐν τῷ ὑπερκειμένῳ τοῦ ἄλσους ἱερῷ λόφῳ τοῦ Ἀπόλλωνος. Madvig (*ibid.*) pense qu'il faut écrire au duel τώ τε κατασκευασθέντε τεμένη, et M. T. l'a suivi en traduisant *temples*. On sait que τέμενος signifie plutôt une portion de terrain consacrée à une divinité; et dans le cas particulier il est probable que le terrain consacré à Apollon Actiaque (comme on le voit dans ce qui suit) comprenait et la portion du bois où se célébraient les jeux en son honneur et la colline où se trouvait le temple qui lui était consacré. Le seul changement que je ferais au texte serait de lire ἔχον et λόφῳ ἱερὸν au lieu de ἱερ. λόφ.

IX (7, 12), p. 329. Σουίδας..... ἐκεῖθέν τέ φησιν εἶναι τὸ ἱερὸν μετενηνεγμένον..... συνακολουθῆσαί τε γυναῖκας τὰς πλείστας, ὧν ἀπογόνους εἶναι τὰς νῦν προφήτιδας. Je n'aurais pas non plus suivi ici Madvig, qui au lieu de τὰς πλ. corrige ταχθείσας et qui demande : « itane? ἀπόγονοι τῶν πλείστων? Et, » remanentibus viris, multo maior pars feminarum..... migrarunt? » Mais quoi? si l'on traduisait : « l'oracle fut accompagné par des femmes en grande partie, » la plupart de ceux qui accompagnèrent l'oracle étaient des femmes, dont les » descendantes sont les prophétesses d'aujourd'hui? »

X (3, 14), p. 344. M. T. a raison de ne pas accorder à Kramer que, dans ἓν (Pylos) καλεῖ ὁ ποιητὴς ἠμαθόεντα καὶ παραδίδωσι τοῦ Νέστορος πατρίδα, ὡς ἄν τις ἐκ τῶν ἐπῶν τεκμαίροιτο, ce dernier membre de phrase soit une glose marginale. Homère ne dit nulle part expressément que Pylos fut la patrie de Nestor; mais, suivant Strabon, on peut le conclure de ses vers. Remarquons que tout ce qui est relatif à ce fait est une sorte de parenthèse et que ce qui suit immédiatement εἴτε τοῦ κ. τ. ἑ. se rapporte aux raisons pour lesquelles le poète appelle Pylos ἠμαθόεις.

IX (1, 16), p. 396. Strabon cite une description d'Athènes par Hégésias qui commence ainsi : ὁρῶ τὴν ἀκρόπολιν καὶ τὸ περὶ τῆς τριαίνης ἔχει τι σημεῖον, ὁρῶ τὴν Ἐλευσῖνα καὶ τῶν ἱερῶν γέγονα μύστης. M. T. me semble avoir raison de n'être pas satisfait de la correction de Meineke τὸ περιττῆς τριαίνης ἐκεῖθι σημεῖον. Il fait remarquer justement qu'il n'y a plus aucune symétrie avec la phrase suivante et que cette symétrie doit être conservée. En outre περ. τρι. sans article ne me paraît pas très-vraisemblable. Madvig conserve la leçon des manuscrits, qui me semble, comme à M. T., peu soutenable, et des plus plates; elle détruit d'ailleurs aussi la symétrie. La correction de Grosskurd ἔχει με ne me paraît guère fournir un sens satisfaisant. Je lirais καὶ περὶ τὸ τῆς τριαίνης ἐκεχήνη σημεῖον.

IX (2, 16), p. 406. τῶν δὲ πεδίων τούτων τὰ μὲν λιμνάζει, ποταμῶν ἀναχεομένων εἰς αὐτά, τῶν δ'ἐμπιπτόντων, εἶτα ἐκρύσεις λαμβανόντων · τὰ δ'ἀνέψυκται καὶ γεωργεῖται..... Madvig a raison (et M. T. a bien fait de le suivre), quand il trouve que τῶν δ'ἐ. ne s'oppose pas à ce qui précède. Mais je ne crois pas qu'il suffise de lire τῶν διεμπιπτόντων et de joindre à ce qui précède en traduisant « cum fluvii qui in campos incidunt et eos percurrunt restagnent. » D'abord il me semble que τῶν δ. surabonde, et ensuite que εἶτα ἐκρ. λ. ne s'accorde pas avec λιμνάζει. L'écoulement des eaux n'a aucun rapport à l'état marécageux

des plaines; mais il est nécessaire pour expliquer comment ces plaines sont desséchées. En adoptant la correction de Madvig je transposerais τῶν δ. — λαμβανόντων après ἀνέψυκται et je comprends : une partie de ces plaines devient un marais, quand des fleuves s'y répandent; une autre se déssèche, quand les eaux qui les envahissaient trouvent ensuite leur écoulement.

IX (3, 10), p. 422. ὁ μὲν (δάκτυλος) ὕμνοις ἐστὶν οἰκεῖος ὁ δ' ἴαμβος κακισμοῖς, ὡς καὶ τὸ ἰαμβίζειν. Je ne supprimerais pas le dernier membre de phrase, comme une interpolation. Car qu'est-ce qui l'aurait motivée? D'ailleurs comment la construire? quel sens a-t-elle? Je crois qu'il faut lire ὃ καὶ ἐκαλεῖτο ἰαμβίζειν. Ce verbe signifiait en effet *railler, insulter*, et la remarque sert à confirmer l'assertion de Strabon.

Charles THUROT.

---

52. — **Jahrbücher des frænkischen Reiches.** Die Zeit Karl Martells, von Th. BREYSIG, 714-741. Leipzig, Duncker et Humblot. 1869. 1 vol. in-8°, xij-123 p. — Prix : 3 fr.

Jahrbücher des frænkischen Reiches unter Kœnig Pippin, von L. ŒLSNER. Leipzig, Duncker et Humblot. 1871. 1 vol. in-8°, xij-544 p. — Prix : 7 fr. 50.

Les deux livres de MM. Breisig et Œlsner font partie des *Annales de l'empire allemand,* une des principales publications entreprises par la Commission historique de Munich. Ils complètent l'histoire des origines Carolingiennes au VIIIe s. En 1863 M. Hahn avait publié les *Annales de* 741-752, en 1866 M. Sigurd Abel avait donné le premier volume de l'histoire de Charlemagne comprenant les années 768-788, et M. Bonnell dans ses *Origines de la Maison Carolingienne*[1] avait soumis à une critique pénétrante, mais parfois aventureuse, l'histoire traditionnelle des Pippinides.

M. Breysig était désigné par sa dissertation *De continuato Fredegarii chronico* à écrire le règne de Charles Martel. Il a montré dans ce nouvel ouvrage la même clarté d'exposition, la même précision qui distinguait son premier livre. C'est l'œuvre d'un bon esprit, prudent, méthodique, bien informé; et quoiqu'il ait dû conserver aux matières leur ordre chronologique, il a su cependant les grouper en chapitres qui ont une certaine unité et qui fournissent à la mémoire des cadres utiles.

Il n'a pas surchargé son livre de dissertations critiques, et il se montre d'une grande réserve dans ses conclusions. Sur Chalpaïde, la mère de Charles Martel, et sur Chlothaire IV, il conclut avec sagesse que nous ne savons rien de certain. Dans son appendice sur la discipline ecclésiastique et les biens ecclésiastiques, il repousse l'idée d'une sécularisation formelle au VIIIe s., mais il admet avec Waitz que l'Église eut à subir sous Charles Martel des spoliations considérables, et que Pépin, bien loin d'être le principal auteur du mal, comme le veut Roth, le répara en partie. — Sur l'autorité des sources de l'histoire de Charles Martel, je ne partage pas complètement les opinions soutenues par M. Breysig dans son

---

1. Voy. *Revue crit.*, 1866, n° 160, p. 72.

premier appendice. Il pense que les Annales Tiliennes sont la source des Annales de Saint-Amand, par cette seule raison qu'elles sont moins détaillées. Il me semble au contraire que les détails précis des Ann. de St.-A. ont tout à fait le caractère de renseignements contemporains; tandis que les Annales Tiliennes, copiant plus tard la mention des mêmes faits, n'avaient plus le même intérêt à les préciser aussi exactement. Il suffit de comparer entre elles les années.

Ann. St.-A. 708. Quando Drogo mortuus est *in vernali tempore.* — *Ann. Til.* 708. Quando Drogo mortuus est.

A. S. A. 714. Depositio Grimoaldi *in mense Aprili.* — *A. T.* 714. Depositio Grimoldi.

Cf. encore aux années 709, 710, 716, 717, 730, 732.

Je ne puis non plus admettre que les *Gesta regum Francorum* aient été écrits à Rouen. On ne peut pas plus conclure des deux mentions relatives à saint Ouen (c. 45 et 47) que l'auteur des *Gesta* vivait à Rouen, qu'on ne peut le placer à Soissons à cause de ce qu'il dit de St. Médard (c. 29) ou à Poitiers à cause de ce qu'il dit de l'évêque Didon (c. 43). Les *Gesta* sont écrits sous l'influence immédiate des rois de Neustrie. Malgré leur peu d'importance politique, les résidences des rois sont toujours indiquées, la liste des maires du palais de Neustrie est donnée tout entière, enfin la loi salique est mentionnée avec le nom de ceux qui l'ont rédigée. Paris est le vrai centre du récit (voy. ch. 17, 23, 24, 26, 31, 43). Le seul fait précis relatif au Midi est la mention de l'église de Saint-Romain à Blaye où fut enterré Charibert, roi de Paris (c. 31). Quand on voit l'admiration sans mélange de l'auteur pour Dagobert, et son indignation contre Clovis II qui avait coupé le bras de saint Denys, on est bien tenté de voir en lui un moine de l'abbaye de St.-Denys, en tout cas un moine de Paris ou de ses environs immédiats. Une œuvre politique aussi passionnée n'a pu être écrite que dans le voisinage et sous l'influence des rois neustriens.

Sur les continuateurs de Frédégaire, M. Breysig n'a en rien modifié l'opinion qu'il avait exprimée dans son *De continuato Fredegarii chronico.* — Il a en effet prouvé d'une manière à peu près irréfutable que les deux premières continuations données par Ruinart et D. Bouquet doivent être réunies en une seule. Mais il me semble impossible d'admettre avec lui la division de la troisième en deux œuvres différentes dont la première s'étendrait jusqu'à 741, la seconde jusqu'à 752. Le récit de la campagne de 736 dans le ch. 109 est évidemment emprunté à une source particulière, écrite dans un style bizarre et emphatique. Mais ce style disparaît entièrement au ch. 110 que M. Breysig attribue pourtant au même auteur. M. Hahn[1] me paraît avoir donné la meilleure solution au problème en supposant que *les continuations de Frédégaire* sont l'ouvrage d'un seul auteur qui l'a composé postérieurement à 768 d'après des sources d'origines très-diverses.

M. B. a enfin découvert avec perspicacité dans les Annales de Metz et dans les *Gesta Abbatum Fontanellensium* l'emploi d'une source commune. Une étude

1. *Archiv der Gesellschaft für aelt. d. Gschkunde,* XI, 805-840.

attentive des Annales de Metz révélerait en plusieurs endroits l'emploi de sources anciennes dont quelques-unes sont aujourd'hui perdues. L'appendice que M. Bonnell leur a consacré dans le livre cité plus haut a trop rabaissé leur autorité. De 768 à 805 elles ne sont pas sans quelque valeur.

Aux œuvres consciencieuses et utiles de MM. Breysig et Hahn fait suite le livre de M. Œlsner sur le règne de Pépin. Il a une valeur historique beaucoup plus grande que ceux de ses devanciers. Les sources qu'il avait à sa disposition étaient plus nombreuses et plus importantes que celles de l'époque précédente. Les Annales deviennent plus développées; les lettres du *Codex Carolinus* et les biographies des papes fournissent toute l'histoire des relations de la papauté avec le nouveau roi; enfin les lettres de St. Boniface et les capitulaires nous font voir la vie intérieure de l'État franc, et la création des églises d'outre-Rhin. D'après ces sources, et en faisant habilement usage des documents diplomatiques, M. Œlsner a su nous montrer comment Pépin, dans son règne de seize années, a préparé l'œuvre de Charlemagne. Sa politique en Italie à l'égard de la papauté et ses luttes contre les Lombards, les combats qu'il eut à livrer pour soumettre le midi de la Gaule, l'appui qu'il donna en Allemagne à Boniface et ses efforts pour y développer les nouvelles fondations religieuses, la réparation faite aux églises spoliées d'une partie de leurs biens, et les garanties légales données à la propriété ecclésiastique ainsi qu'aux concessions bénéficiaires faites par le roi, enfin le zèle et l'activité qu'il déploya dans toutes les parties de l'administration, ainsi qu'en témoignent ses capitulaires et ses diplômes, tous les grands traits en un mot du gouvernement de Pépin le Bref ont été parfaitement mis en lumière par M. Œlsner. L'abondance des détails, des preuves, ne nuit nullement à la clarté de l'ensemble, et les arbres n'empêchent pas de voir la forêt.

Sur la question des biens ecclésiastiques M. Œlsner se range à l'opinion de Waitz, déjà suivie par MM. Hahn et Breysig. Dans son chapitre premier, ainsi que dans l'Appendice III, il me paraît avoir réfuté d'une manière tout à fait concluante la théorie de Roth, et prouvé que les mesures prises par Pépin en 752 constituent une restitution et non une spoliation des biens ecclésiastiques. Seulement, en rendant à l'Église une partie des biens qu'elle avait perdus, Pépin acquit le droit de disposer du reste, et la *divisio* dont parlent les Annales Alamannes en 751 indique simplement que les biens dont le roi avait gardé la disposition furent distribués à des laïques.

La partie du livre de M. Œ. consacrée aux affaires d'Italie et aux rapports du roi franc avec la papauté me paraît être la plus remarquable de l'œuvre. Dans son chapitre IX et dans son appendice VIII (sur le faux diplôme de Pépin donné par Fantuzzi, *Monumenti Ravennati*, VI, 264), il réduit à ses exactes proportions l'étendue de la donation faite par Pépin à la papauté dans le synode de Quierzy en 754. Il montre qu'elle avait pour but de garantir à la papauté la possession des terres qu'elle possédait en Italie et que les Lombards avaient ravagées ou menacées; que l'exarchat de Ravenne, les duchés de Spolète et de Bénévent, l'Istrie et la Vénétie n'ont pas pu être compris dans cette donation,

que c'est à Charlemagne seul que remonte le pouvoir temporel du saint-siége, et que par conséquent le livre célèbre de *Janus* sur *le Pape et le Concile* a été injuste en accusant sur ce point le pape d'une honteuse supercherie et Pépin d'une grossière crédulité [1].

Deux des appendices de M. Œ. sont intéressants pour la critique des sources. Dans le premier appendice, qui traite de la chronologie des affaires d'Italie, M. Œ. montre que le 4e continuateur de Frédégaire emploie les termes mêmes de la Vulgate pour raconter les événements de son temps. Il faut donc, avant de prendre ses expressions au pied de la lettre, voir si elles ne sont pas empruntées à un passage de l'Ancien Testament. C'est ainsi que la phrase du ch. 20 : *eo tempore quo solent reges ad bella procedere*, qu'on avait prise jusqu'ici comme désignant le printemps, est une simple reproduction d'une phrase du XIe ch. de Samuel.

Dans son appendice XVI, M. Œ. prouve que les *Annales Xantenses* [2], qui contiennent pourtant des notes écrites au VIIIe s., ont été composées sous leur forme actuelle au XIIe s. et empruntées en partie à Sigebert de Gembloux. Il prouve également que les *Annales Laurishamenses* n'ont pas été copiées sur les *Annales Mosellani* comme on le croyait jusqu'ici, mais qu'elles ont été copiées comme les *Mosellani* sur des Annales perdues provenant de Metz, et qu'elles en représentent la copie la plus fidèle. Les *Annales Petaviani*, qu'on regardait comme un mélange des *Ann. Mosellani* et des *Ann. S. Amandi*, sont tirées des Ann. de St.-Amand et des Ann. perdues de Metz; les *Mosellani*, au contraire, sont un mélange des Annales perdues de Metz et des *Petaviani* [3].

L'œuvre que poursuit la Commission historique de Munich en publiant les *Annales de l'empire allemand* est éminemment utile. Il ne s'agit point ici de composer des œuvres littéraires où l'histoire de chaque règne soit présentée au grand public, embellie de tous les artifices de la composition et du style. Les collaborateurs de la commission ont une mission plus modeste. Ils doivent fournir une étude critique approfondie et une exposition complète d'une période, année après année, sans s'écarter de l'ordre chronologique et en fournissant toutes les preuves des opinions qu'ils soutiennent. Ils n'écrivent pas l'histoire des règnes, ils la préparent. Ils déblaient le terrain, donnent avec précision sur chaque point les résultats auxquels la science est arrivée, et fournissent ainsi une base solide à ceux qui voudront après eux entreprendre des travaux plus étendus et plus généraux. Tant qu'on n'a pas fait la critique de toutes les sources et celle de tous les faits, les auteurs d'histoires générales parlent et écrivent au hasard. Aussi appelons-nous de tous nos vœux la rapide continuation des Annales de

---

1. Voy. *Janus*, p. 150-152, de la trad. française, par M. Giraud-Teulon fils.
2. Pertz, SS. II, p. 217 ss.
3. M. Œlsner a cru devoir, dans sa préface, parler de la politique actuelle et de la guerre de 1870-1871. C'est là un petit ridicule auquel échappent difficilement, aujourd'hui, les écrivains allemands. Cette immixtion intempestive de la « grande patrie allemande » et de ses « victoires surprenantes » dans l'histoire de Pépin le Bref m'avait d'abord inspiré des craintes sur l'impartialité scientifique de l'auteur. Mais ses préoccupations politiques ne paraissent avoir en rien influé sur ses opinions historiques.

l'empire allemand, et la publication d'œuvres du même genre sur les diverses époques de notre propre histoire.

G. M.

---

53. — **Robert der Tapfere,** Markgraf von Anjou, der Stammvater des Kapetingischen Hauses, von Dr Phil. K. von Kalckstein. Berlin, O. Lœwenstein, 1871. 1 vol. in-8°, x-165 p.

Ce petit livre a peut-être pour unique mérite de nous montrer à quels défauts peut conduire l'exagération de la méthode suivie par la plupart des savants allemands dans la composition des livres d'histoire. Le soin avec lequel ils indiquent leurs sources et donnent les preuves de chaque opinion qu'ils avancent est assurément aujourd'hui le premier devoir de l'historien ; mais il est oiseux de tout dire, de faire assister le lecteur à tout le travail auquel l'auteur a dû se livrer pour arriver à former son jugement. On louait récemment dans cette Revue [1] le plan suivi par les *Annales de l'Empire allemand*, et qui consiste à élucider, année après année, tous les événements d'un règne. Mais est-ce à dire que M. de Kalckstein a eu raison d'appliquer le même système à un personnage qui, malgré l'importance du rôle qu'il a joué, n'occupe cependant qu'une place secondaire dans l'histoire, à Robert le Fort, l'ancêtre des Capétiens, comte et *missus dominicus* en Touraine (852) et défenseur de la marche d'Anjou contre les Bretons et les Normands (861-866). Vouloir raconter sa vie en laissant les événements dans leur ordre strictement chronologique, sans en passer un seul, si minime qu'il fût, c'était s'exposer à un double écueil, que M. de K. n'a pas su éviter. Pour faire comprendre l'histoire de Robert, intimement mêlée à l'histoire générale, il a dû grossir son livre d'une foule de détails, de faits qui n'appartiennent pas directement à son sujet; et malgré cela, l'œuvre reste obscure et confuse, parce que le rôle de Robert ne devient clair que si on le rattache à l'histoire générale et ne peut être compris si on en fait le centre d'un récit détaillé. Ajoutez à cela que si M. de K. a évité, en suivant la méthode annalistique, les difficultés d'une composition plus savante, il n'en est pas moins diffus et confus dans le récit particulier des événements de chaque année. Son style embrouillé et terne répand sur le tout un ennui insurmontable.

Ce n'est pas que son travail soit dénué de tout mérite. Il est consciencieux et généralement exact, il peut avoir une utilité personnelle pour l'auteur; ce serait un assez bon travail d'élève dans une conférence historique, dans un *séminaire*, comme on dit en Allemagne. Mais était-il bon de l'imprimer sous cette forme prolixe et indigeste? Il est permis d'en douter. L'ouvrage de MM. Dændliker et Müller sur Liutprand, celui de M. de Kalckstein sur Robert le Fort sont des exemples de l'excès où se porte la minutie érudite des Allemands. C'est là un défaut, du reste, contre lequel il n'est malheureusement pas nécessaire de prémunir nos compatriotes.

---

1. 1873, n° 7.

54. — **Die Eroberung Preussen durch die Deutschen,** von Albert Ludwig Ewald. Erstes Buch. Halle, Buchhandlung des Waisenhauses. 1 vol. in-8°, vj-241 p.

Le titre de cet ouvrage paraît tout d'abord paradoxal; depuis quelques années on songe plus à l'annexion de l'Allemagne par la Prusse qu'à celle de la Prusse par les Allemands. Il n'en est pas moins vrai que le royaume qui personnifie aujourd'hui l'unité germanique doit son nom à un peuple non allemand, les Prussiens (Preussen, Borussi). Ce n'est pas là une des moindres bizarreries de l'histoire.

Aujourd'hui la province de Prusse n'est plus qu'une petite partie du grand État auquel elle a donné son nom. Elle ne lui fut définitivement rattachée qu'en 1772, lors du partage de la Pologne; on a célébré il y a quelques mois le centenaire de cette annexion. Suivant un usage cher à l'Allemagne cette solennité a donné lieu à quelques publications de circonstance où l'érudition a joué son rôle. C'est à cette occasion que M. Ewald a entrepris de raconter dans un ouvrage spécial la manière dont la Prusse est devenue allemande. C'est un chapitre intéressant de l'histoire du *Drang nach Osten*. Il y a plus d'un demi-siècle que Voigt commença son grand ouvrage sur la Prusse; depuis ce temps, la publication des *Scriptores rerum prussicarum* a permis d'étudier plus sûrement les vicissitudes de la vieille Prusse (Altpreussen) et des chevaliers teutoniques. Le livre de M. Ewald n'est donc pas inutile, il a d'ailleurs l'avantage d'offrir sous une forme plus accessible un épisode peu connu des annales germaniques. Nous ne savons quelle sera la longueur totale de l'ouvrage; le premier livre va des origines à l'année 1239, époque ou mourut Hermann de Salza le plus illustre grand-maître de l'ordre teutonique. Le tableau que l'auteur trace de son activité, du grand rôle qu'il joua dans l'empire d'Allemagne et dans la chrétienté, les détails intéressants sur l'organisation de l'ordre teutonique forment la partie principale de l'ouvrage. Nous n'y trouvons rien à reprendre; M. Ewald paraît fort au courant des sources générales et des documents locaux. Il nous semble cependant que l'élément germanique occupe dans l'ensemble de l'ouvrage une place un peu exagérée; M. Ewald ne s'est pas, croyons-nous assez occupé de rechercher ce que pouvaient valoir ces populations barbares pour qui la conversion au christianisme fut presque toujours le synonyme de la conquête et de la violence. Même à ce peuple des Prussiens dont le nom devait jouer plus tard un si grand rôle, il ne consacre que cinq ou six pages assez rapides (P. 138-144). Nous aimerions à être éclairés par exemple sur leur mythologie, à savoir ce qu'il faut penser de l'identification proposée entre le *Perkonnas* lithuanien et le Peroun des Slaves. M. Ewald glisse rapidement sur ce côté délicat de son travail. La *deutsche Cultur* dans son développement un peu brutal, parfois même violent, suffit à contenter sa patriotique curiosité. Malgré l'extrême modération et le sang-froid de l'écrivain, il lui échappe des phrases un peu singulières, celles-ci par exemple (p. 7) :

« Les tribus wendes (slaves) des Wiltzes et des Obotrites habitaient le Meck-

lembourg actuel. Toutes deux avaient déjà fait connaissance avec la *culture germanique* par l'intermédiaire de Charlemagne. Les Obotrites avaient été ses alliés contre les Wiltzes récalcitrants. Le grand roi des Francs avait pénétré jusqu'à la mer Baltique, châtiant *par le fer et le feu* toute espèce de résistance.» Voilà une façon étrange de faire connaissance avec la *culture germanique*. Il ne faudrait point abuser de ce terme.

M. Ewald paraît d'ailleurs trouver fort légitime que l'on ait employé tour à tour, pour la conversion des païens, tantôt l'envoi de missions pacifiques, tantôt la force du glaive (*des Schwertes Gewalt*), c'est là une question de sentiment que nous ne discuterons pas. Les historiens slaves (par exemple M. Hilferding dans son histoire, malheureusement inachevée, des Slaves baltiques) ont envisagé les choses à un autre point de vue et les chroniques d'Helmold ou d'Adam de Brême fournissent plus d'un texte peu flatteur pour l'amour-propre germanique.

Notons comme erreurs de détail le titre de duc (Herzog) donné à Boleslaw le Vaillant, qui fut pourtant le premier roi de Pologne, et les transcriptions vicieuses de la plupart des noms polonais. Ainsi on trouve à 7 lignes de distance le même nom (Mieczyslaw) reproduit sous deux formes également incorrectes *miesco* et *meczzlaus*. Ces observations que nous pourrions multiplier n'ôtent rien à l'estime que nous paraît mériter ce précis intéressant.

Louis LEGER.

---

55. — **Défense de Voltaire contre ses amis et contre ses ennemis,** par COURTAT. Paris, Lainé. 1872. In-8°, viij-231 p. — Prix : 3 fr.

Ce qu'on peut dire de mieux sur cette brochure, c'est qu'elle se laisse lire sans ennui. L'auteur nous communique son opinion sur Voltaire [1], et réfute pièces en main un certain nombre d'erreurs plus ou moins involontaires commises par ceux qui ont dit du mal de son héros; nous avons vainement cherché la défense de Voltaire *contre ses amis* annoncée sur le titre. Le ton est modéré (sauf les étranges incartades citées plus bas) et le jugement impartial. De faits nouveaux, il n'y en a guère : dans l'examen critique des récits contradictoires de la mort de Voltaire (il y manque plusieurs documents importants), quelques lettres de Tronchin « paraissent ici pour la première fois, » à ce que dit M. Courtat, qui aurait pu nous renseigner plus exactement sur l'endroit où se trouvent ces *manuscrits Tronchin* dont il cite des extraits. Ces extraits font peu d'honneur au célèbre médecin, qui montre pour son malade à l'agonie une dureté choquante, mais ils ne sont pas sans intérêt [2]. — La citation des singulières folies que la haine de

---

1. M. C. déclare qu'il ne veut entrer dans aucune discussion religieuse ou philosophique, mais ses opinions se font jour, peut-être à son insu, dans plusieurs passages. Ainsi quand on lit que « Voltaire était spiritualiste, comme tous les esprits justes, » on peut encore douter du spiritualisme de Voltaire, mais il est permis d'affirmer celui de M. Courtat.

2. Citons aussi l'ode de Palissot en réponse à Frédéric, curieuse à plusieurs points de vue, et qui ne se rencontre pas facilement, comme le remarque M. C. en la réimprimant.

Voltaire a dictées à quelques écrivains est amusante pour ceux qui ne lisent pas les livres qu'a dépouillés M. Courtat : la perle est assurément le mot de M. Ernest Hello, qui a excité dans un certain milieu l'enthousiasme le plus burlesque : « Voltaire, pour le définir en passant, est un imbécile malpropre. » — Il est vrai que M. C. à son tour appelle, ou peu s'en faut, M. Renan un âne et M. Darwin un singe. Telle est l'anarchie qui règne chez nous dans ce qu'on appelle la république des lettres. Il serait bien à désirer qu'à défaut de constitution il y eût dans cette république certaines conventions assez généralement admises pour que de pareilles incongruités y fussent à peu près impossibles.

---

56. — **Bildung und Mannszucht im deutschen Heere.** Ein offenes Wort für Heer und Volk. Berlin, Mittler, 1872. In-8°, 53 p.

Cette brochure est un écrit de circonstance, d'un caractère politique, et par conséquent n'entrerait pas dans le cadre de notre *Revue*, si nous n'y trouvions quelques renseignements statistiques qui méritent d'être relevés. L'auteur anonyme est un officier prussien qui montre une grande expérience de son état et un goût sincère pour l'instruction. Il veut que le service militaire soit la continuation de l'école et que l'officier s'applique à développer les connaissances et à fortifier l'intelligence du soldat. Mais d'un autre côté, notre auteur, qui n'est pas habitué à se payer de mots, examine jusqu'à quel point on est autorisé à dire que c'est le maître d'école qui a vaincu à Sadowa et à Sedan. Et à cette occasion il nous donne les résultats de sa propre pratique.

Depuis 1860, dit-il, une compagnie, en temps de paix, comprend 113 soldats : elle reçoit, par conséquent, tous les ans 40 recrues. Or, depuis nombre d'années, j'avais l'habitude, à leur arrivée, d'examiner mes recrues sur l'écriture et la lecture et de leur poser quelques questions sur l'histoire nationale. Je prenais soin de noter les résultats de cet examen avec la plus grande exactitude. Je dois ajouter qu'il s'agit de régiments allemands, comptant tout au plus 3 ou 4 Polonais par compagnie.

Il est bien vrai que sur les 40 recrues il n'y en avait que 3 ou 4 qui ne savaient pas écrire leur nom, et que 1 ou 2 qui ignoraient absolument la lecture (ordinairement c'étaient des Polonais) : mais après cette première catégorie, en venait une autre comprenant de 10 à 12 hommes qui, sur les statistiques, sont classés comme pourvus de l'instruction scolaire, mais qui mettent deux ou trois minutes à lire une phrase de trente mots, et qui, arrivés au bout de la phrase, en ont oublié le commencement. Ils ne peuvent copier un modèle d'écriture sans y mêler une foule de fautes. Il leur est impossible de faire une dictée.

Vient ensuite une classe comprenant 16-19 hommes sachant lire sans trop bégayer. Ils peuvent faire tant bien que mal une dictée : mais ils n'écrivent une lettre qu'avec une extrême difficulté, sans ponctuation, sans construction régu-

lière, et il faut souvent deviner ce que le rédacteur a voulu dire ; par suite de cette difficulté, dans une lettre très-courte, la même nouvelle ou une même phrase est répétée trois ou quatre fois.

Enfin la quatrième classe comprend 5 ou 6 hommes dont on peut dire qu'ils ont reçu l'instruction primaire. Ils peuvent écrire sous la dictée sans faute, rédiger des lettres convenables et continuer à se développer d'eux-mêmes par la lecture. L'auteur de la brochure ajoute que ce chiffre de 5 ou 6 est plutôt trop élevé, parce que, pour rien au monde, il ne voudrait faire tort à l'enseignement scolaire de son pays. Ce qui prouve encore qu'il est dans la vérité, c'est que d'habitude on trouve seulement dans une compagnie trois hommes pouvant assister le sergent dans ses écritures (copier des circulaires et des ordres)[1]. Ordinairement le public qui lit qu'il y a tant pour cent d'hommes pourvus de l'instruction primaire parmi les recrues, se figure des hommes pareils à ceux de la quatrième catégorie : mais en réalité, il n'en est rien. Quant à l'histoire et à la géographie, sur 50 recrues il est arrivé qu'un seul pût dire quelque chose sur les guerres de 1813. Ordinairement sur 50 hommes, il n'y en a que 5 qui connaissent les principaux faits de l'histoire de Prusse, aux XVIIIe et XIXe siècles.

Les succès de l'armée prussienne doivent être attribués avant tout, selon notre auteur, à la conduite des troupes, à la supériorité de l'organisation militaire et au perfectionnement technique du soldat. Ici l'auteur entre en des détails qui ne sont pas de notre ressort : mais nous ne pouvons que recommander la lecture de ces pages aux hommes du métier.

Les renseignements qui précèdent nous ont paru dignes d'être communiqués au public français : non qu'il faille en conclure rien contre l'école. Au contraire, l'auteur anonyme insiste pour que l'instruction soit répandue de plus en plus. Mais il est toujours bon de rectifier certaines illusions, qui pourraient amener des erreurs de conduite ou des omissions, et d'un autre côté il est intéressant de savoir où réside, au dire d'un adversaire expert et sans préjugé, sa véritable force. Ajoutons que l'auteur n'a pas oublié de faire ressortir la valeur morale que communique à une compagnie la présence de 5 ou 6 hommes de la quatrième catégorie, auxquels viennent se joindre les engagés d'un an et, en temps de guerre et de manœuvre, les sous-officiers de la landwehr et de la réserve. De ces portions instruites de la compagnie part la force morale nécessaire pour résister aux paniques et au découragement.

---

1. Bien entendu, les engagés volontaires d'un an ne sont pas compris dans cette classification.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia · Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey,* Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollständig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergil vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 3

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 7

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr

---

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 11 Septième année 15 Mars 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims.
1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50
Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.
Sommaire :
Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Annales manuscrites de Limoges, dites Manuscrits de 1638; publiées sous les auspices de la Société archéologique et historique du Limousin, par E. Ruben, F. Achard, P. Ducourtieux. Avec 2 pl. lithogr. In-8°, xxxij-479 p. (Ducourtieux). 6 fr.

Arnaud (E.). Histoire du l'Académie protestante de Die en Dauphiné, au XVIIe s. In-8°, viij-116 p. Paris (Grassart).

Barbat de Bignicourt (A.). Les Massacres à Reims en 1792, d'après des documents authentiques. In-8°, 48 p. Reims. 1 fr. 25

Beulé (M.). Fouilles et découvertes résumées et discutées en vue de l'histoire de l'art. T. 1. Grèce et Italie. T. 2. Afrique et Asie. In-8°, 870 p. Paris (Didier et Ce). 15 fr.

Boccace. La troisième journée du Décaméron de Jean Boccace. Ed. Jouaust. In-16, 161 p. Paris (Lib. des bibliophiles). 5 fr.

Cazalis de Fondouce (P.). Les temps préhistoriques dans le sud-est de la France. L'homme dans la vallée inférieure du Gardon. I. Le Gardon à l'époque quaternaire. Le Mardieuil. La Sartanette. La Salpétrière. Avec 14 pl. In-4°, 90 p. Paris.

Cousin (V.). Philosophie de Locke. 6e éd. In-12, xvj-416 p. Paris (Didier et Ce). 3 fr. 50

Darwin (C.). L'origine des espèces au moyen de la sélection naturelle, ou la lutte pour l'existence dans la nature. Traduit sur l'invitation et avec l'autorisation de l'auteur sur les cinquième et sixième éditions anglaises, augmentées d'un nouveau chapitre et de nombreuses, notes et additions de l'auteur, par J. J. Moulinié. In-8°, xx-612 p. Paris (Reinwald).

Demmin (A.). Histoire de la céramique en planches phototypiques inaltérables, avec texte explicatif. L'Asie, l'Amérique, l'Afrique et l'Europe par ordre chronologique. Livr. 63 à 66. In-fol. 4 p. et 8 pl. Paris (Renouard).

Dramard. Épisodes de la Révolution française dans le département de Seine-et-Oise. La Disette de 1789 à 1792 jusqu'à la loi du maximum. In-8°, 112 p. Versailles.

Du Chatelier. Invasions de l'étranger dans les XIVe et XVe siècles. In-8°, 67 p. Paris (Guillaumin et Ce).

Du Fresne de Beaucourt (G.). Charles VII, son caractère. In-8°, 115 p. Paris (Palmé).

Estrades (d'). Relation inédite de la défense de Dunkerque (1651-1652). Suivie de quelques-unes de ses lettres, également inédites (1653-1655); publiées avec une introduction et des notes par Ph. Tamizey de Larroque. In-8°, 102 p. Paris (Claudin).

Fiske (J.). Myths and Myth-Makers : Old Tales and Superstitions, Interpreted by Comparative Mythology. Post In-8°, 250 p. cloth (Trübner). 14 fr. 65

Johnson (S.). Oriental Religions and their Relation to Universal Religion. 2d ed. In-8°, 806 p. cloth (Trübner). 30 fr.

Kinglake (W.). Histoire du 2 décembre 1851 et portrait historique de Napoléon III. Traduit de l'anglais par T. Karcher. In-18 jésus, 105 p. Paris (Lib. internationale). 1 fr. 50

Le Berre. Grammaire de la langue pougouée. In-18, iv-227 p. Paris (Maisonneuve). 8 fr.

Lenormant (F.). Lettres assyriologiques. 2e série. Études accadiennes. T. Ier. 1re et 2e parties. In-4°, 350 p. Paris (Maisonneuve et Ce).

Mas Latrie (L. de). Traités de paix et de commerce et documents divers concernant les relations des Chrétiens avec les Arabes de l'Afrique septentrionale au moyen-âge. Supplément et tables. In-4°, ij-121 p. Paris (Baur et Détaille).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 11 — 15 Mars — 1873

Sommaire : 57. Garcin de Tassy, Rhétorique et Prosodie des langues de l'Orient musulman. — 58. Le Bas et Waddington, Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure. — 59. *Satires* de Lucilius, p. p. Müller. — 60. Osokin, Histoire des Albigeois. — 61. Becq de Fouquières, Œuvres en prose d'André Chénier; Œuvres de François de Pange. — 62. Bauer, l'Article V du traité de Prague.

57. — **Rhétorique et Prosodie des langues de l'Orient musulman**, par M. Garcin de Tassy. 2e éd. Paris, Maisonneuve, 1873. In-8°, viij-439 p. — Prix : 12 fr.

Dans les années 1832, et 1844 à 1848 du *Journal asiatique*, M. G. de T. avait publié une série d'articles sur la rhétorique et la prosodie musulmanes; réunis en volume, ils forment la 2e édition que nous avons sous les yeux. Un certain nombre d'ouvrages analogues, plus ou moins étendus et conçus dans des esprits différents, ont vu le jour, mais tous, ou à peu près, se bornent à la seule métrique arabe. Il n'y a guère à en excepter que l'ouvrage de Gladwin, *Dissertations on the Rhetoric, Prosody and Rhyme of the Persians*, publié à la fin du siècle dernier à Calcutta et réimprimé à Londres en 1801. A défaut des dictionnaires ou des traités originaux, cette utile compilation de trois auteurs indigènes était à peu près la seule où l'on pût chercher les règles particulières à la prosodie persane. M. G. de T. a voulu développer le traité de Gladwin et, guidé surtout par un travail original, il a étendu aux principales langues musulmanes la métrique de la langue sacrée de l'Islam. Les règles applicables à cette dernière ne sont donc pour lui que le point de départ, et c'est des autres langues qu'il s'occupe surtout. Aussi faut-il se garder de croire que le traité complet de Freytag soit rendu inutile : ce sera toujours à celui-ci, tout indigeste qu'il est, qu'il faudra recourir pour une connaissance approfondie de la matière.

Des trois parties du livre qui nous occupe — rhétorique, prosodie, appendice pour l'hindoustani — la première, relative à la rhétorique proprement dite, est traitée avec plus d'étendue que partout ailleurs et nous n'avions rien d'aussi complet. Ici seulement on peut trouver, soigneusement distinguées et étudiées, les nombreuses divisions et dénominations des figures de tout genre.

Cette première partie n'est que la traduction abrégée du *Hadâyiq ul balâghat* par Schems uddîn faquîr, publiée à Calcutta en 1814. Nous aurions souhaité que le savant traducteur eût, dans certaines parties, par exemple en ce qui concerne les énigmes, un peu paraphrasé ou complété le texte, de manière à le rendre plus intelligible. La suite s'appuie également sur l'auteur oriental; mais ici M. G. de T. a ajouté de nombreux exemples de vers turcs et hindoustanis, soit tirés d'autres ouvrages originaux, soit puisés dans ses vastes lectures, et qui forment une véritable anthologie.

Un certain nombre de fautes d'impression — souvent elles n'existent ni dans la 1re édition ni dans le *Hadâyiq* — dépare les vers cités. L'Index laisse également à désirer et est loin d'être complet : nous citerons par exemple l'expression *Kunyât-i-nefçâni* (p. 12) donnée comme signifiant *qualités morales*, et que répète l'index, alors qu'il faut lire avec le texte de la 1re édition *Kaifiyyât*. Relevons aussi p. 278 un *lapsus memoriae* : le *Tâj uttevârîkh* a été publié à Constantinople en 1279[1]. Nous aurions enfin voulu trouver, comme dans Gladwin, un tableau résumé de tous les mètres avec les changements possibles des divers pieds ; cela faciliterait beaucoup la recherche de mesures souvent compliquées.

Freytag avait reculé devant la tâche périlleuse de traduire tous les vers qu'il cite, et il déclare s'être borné à rendre ceux dont le sens lui paraissait incontestable. M. G. de T. n'a voulu laisser aucun vers sans l'interpréter, chose toujours assez dangereuse, car on n'ignore pas combien ces vers érotiques ou mystiques, ou plutôt érotico-mystiques, présentent de difficultés, même entourés de leur contexte : combien à plus forte raison quand on les rencontre isolés ! Hâtons-nous de dire que l'éminent professeur s'est acquitté de ce soin avec une extrême habileté, ainsi du reste qu'on devait s'y attendre. Il a, presque toujours avec raison, modifié la traduction d'un certain nombre de vers telle que la donnait la 1re édition ; c'est même là, à vrai dire, la seule chose qui différencie celle-là de celle-ci. Nous avons pourtant noté quelques vers peu nombreux, où, sous les réserves que nous venons de dire, nous proposerions quelques modifications. Citons quelques exemples.

P. 27, à la nouvelle traduction, « *Ses boucles de cheveux tortillés, ses joues* » *épanouies et sa taille élégante sont le musc pur, la rose rouge, le cyprès et le jardin,* » — nous préférons l'ancienne, « .....la rose rouge et le cyprès du jardin. » Le *vâv* copulatif entre *çerv* et *tchemen* peut être supprimé sans que le mètre en souffre, et c'est du reste la leçon du *Hadâyiq*, p. 51.

P. 31. Nous rattachons les deux hémistiches du dernier vers cité, et nous comprenons : « Que par suite de la violence de ton ennemi, ta taille soit » courbée, tes joues pleines de larmes, ton cœur rempli de feu, comme le » firmament. » M. G. de T. traduit : « *Sa taille est courbée, des larmes sont sur* » *ses joues, son cœur est plein de feu : que le cou de celui qui te veut du mal soit* » *courbé comme le firmament à cause de sa tyrannie.* »

P. 102. « Mon ennemi m'a vu traité selon son désir, et son cœur en a eu » compassion. Dieu fasse qu'à son tour il ne soit jamais traité comme je le » souhaite ! » La 1re éd. porte « et son cœur a été brûlé, » ce qui ne signifie rien. Le sens de ce vers est assez subtil. Le savant traducteur semble comprendre ainsi le second hémistiche : Puisqu'il est mon ennemi, je dois lui souhaiter du mal ; mais en raison de la compassion qu'il a eue pour moi, mes sentiments devraient changer et je devrais lui souhaiter du bien ; je souhaite pourtant que Dieu lui fasse tout le mal que je lui souhaite en tant qu'il est mon ennemi. Il nous semble, au contraire, que le poète veut dire : Mon cœur a cessé de

1. Cf. *Journ. asiatique*, VIe série, t. II, p. 262.

ressentir de la haine pour mon ennemi à cause de la compassion qu'il a ressentie quand il a vu le malheureux état ou j'étais plongé. Le second hémistiche devrait alors être traduit autrement. Mais nous raisonnons en admettant que *Sûkhten* ait le sens de *avoir compassion;* or ce sens nous semble bien douteux et ne se trouve pas dans les dictionnaires. Nous ne trouvons pourtant ni dans ceux-ci ni dans nos notes aucune signification qui puisse s'appliquer ici.

P. 125. Il faut traduire : « Moâviah a empoisonné le fils de Zahra, » au lieu de « *a donné du poison à la lumière de l'œil de Zahrâ.* » *Nûri tcheschm* est l'expression de tendresse dont une mère se sert pour désigner son fils. D'ailleurs Haçân, fils de Zahrâ ou Fatime, est bien mort empoisonné à la suggestion, dit-on, de Moâviah.

P. 174. Nous traduisons, contre la 1re et la 2e éd. : « Je pleure, tandis qu'il » rend son ennemi souriant : il cherche par ses actions à illustrer son nom. »

La traduction du vers p. 183 ne nous satisfait pas. Pour traduire, « *j'ai dit* » *à quelqu'un égaré du chemin*, » il faudrait *Goftem neh berâh râ.* Nous comprenons : « Il n'est pas juste, lui dis-je, que nous ignorions ton nom. Il montra » sa taille en souriant et répondit : Nous sommes dans le droit chemin [1]. »

P. 201. Nous traduisons : « O combien de malheurs le ciel a fait tomber sur » la tête de Mejnoun parce que la chamelle de Leïla a fait par erreur quelques » pas vers lui ! » *Gâm zeden* ne peut signifier, faire faire un pas.

Relevons encore dans le dernier vers turc, p. 316, une faute qu'on trouve déjà dans la 1re édition. La vraie leçon, ainsi du reste que l'indique le *Hadâyiq*, est *'ahdi*, et non *'indi*, qui ne donne aucun sens.

E. FAGNAN.

---

58. — **Voyage archéologique en Grèce et en Asie-Mineure** fait par ordre du gouvernement français, pendant les années 1843 et 1844, et publié sous les auspices du ministère de l'instruction publique, par Philippe LE BAS et W. H. WADDINGTON. F. Didot frères éditeurs. — Deuxième partie. *Explication des inscriptions grecques et latines recueillies en Grèce et en Asie-Mineure. Mégaride et Péloponnèse*, par M. Paul FOUCART. Fasc. I, p. 1 à 32. In-4°.

Le voyage archéologique de Le Bas, dont la publication a été entreprise il y a plus de vingt-six ans, formera, quand l'ouvrage entier sera terminé, onze volumes. Les livraisons qui ont déjà paru et qui sont nombreuses ne se sont pas suivies dans un ordre régulier. Le Bas, comme il était naturel de le faire, avait commencé son livre de tous les côtés, donnant tout de suite ce qui était prêt, et se réservant de coordonner plus tard les fascicules. Il en est résulté pour le public une certaine confusion.

Le *Voyage archéologique* se divise en quatre parties : 1° itinéraires; 2° inscriptions; 3° monuments figurés; 4° architecture.

Les itinéraires, comptant 72 planches et quelques pages de texte, formeront

---

1. La taille est comparée à la lettre *Elif*. Montrer la taille signifie donc montrer la lettre *Elif;* en y ajoutant la réponse *berâhîm*, nous obtenons *Elif — berâhîm*, c'est-à-dire Ibrahim ou Abraham, mot de l'énigme. Le poète joue sur le mot *râh*, *neh berâh est*, et, *berâhîm*.

un volume. Les planches sont publiées. Les feuilles du texte qui ont été imprimées resteront incomplètes, Le Bas n'ayant pu achever ce travail.

La deuxième partie comprendra cinq volumes, trois de texte qui ont été publiés par Ph. Le Bas et deux de commentaire. Le commentaire a été confié à M. Waddington qui s'est adjoint M. Foucart. Dans la division du travail M. Waddington s'est réservé l'Asie-Mineure, la Syrie et Cypre; M. Foucart commente les inscriptions de la Grèce et des îles. Le 1er volume, comprenant les inscriptions de l'Attique et la partie du commentaire que Le Bas avait rédigée sera prochainement terminé. Il est inutile d'ajouter beaucoup au travail de Le Bas puisque M. le docteur Kœhler vient de faire en sept années pour l'Académie de Berlin la copie des inscriptions de l'Attique. Le 2e et le 3e volume, inscriptions (*textes*) de Grèce et d'Asie, sont achevés, bien que pour le second il faille attendre le supplément que doit donner M. Foucart.

Le 4e volume, commentaire par M. Foucart, est arrivé à la 12e feuille; le 5e, commentaire par M. Waddington, est terminé.

La 3e partie formera trois volumes, deux de planches, un de texte : les planches au nombre de 153 ont presque toutes paru. Le volume de texte est provisoirement ajourné.

La 4e partie se compose d'un atlas de 96 planches et d'un volume. L'atlas est en vente; le texte suivra prochainement. Les dessins de l'ouvrage entier sont l'œuvre de M. Landron; les gravures avaient été confiées à Lemaître qui a continué ce travail durant plus de vingt-cinq années, mais qui est mort sans le voir terminé. La publication entière se fait sous la direction de M. Waddington.

Les conditions dans lesquelles ont paru les différentes parties de ce travail expliquent pourquoi il n'est pas aussi connu qu'il mériterait de l'être. On publie tous les jours comme inédites des inscriptions qui figurent dans les volumes de textes de Le Bas; il en est de même pour les bas-reliefs. Cependant le voyage archéologique de Le Bas, continué par MM. Waddington et Foucart, est un de ces livres que les archéologues doivent toujours avoir sous la main et dont ils ne sauraient se passer.

M. Waddington ne s'est pas contenté de commenter les inscriptions recueillies par Le Bas; il a ajouté toutes celles qu'il a copiées lui-même, en particulier la grande collection des textes de la Syrie, toutes celles qui ont été publiées depuis ses propres voyages. M. Foucart a suivi la même méthode. Un récent séjour en Grèce lui a permis de former un supplément étendu à la partie de l'ouvrage dont il est chargé.

Le quatrième volume, que nous annonçons, comprendra : 1° la Mégaride et le Péloponèse; 2° la Béotie, la Phocide et l'Étolie; 3° les îles. Les quatre premières feuilles contiennent les inscriptions d'Ægosthènes (16 inscr.), de Pagæ (10 inscr.) et le commencement des inscriptions de Mégare (43 textes). De ces textes douze sont inédits : presque tous ont été vérifiés ou sur le marbre en 1868 par M. Foucart lors de son voyage en Grèce, ou sur les estampages laissés par Le Bas. La lettre E indique cette révision qui est une garantie d'exactitude. Ces estampages seront du reste déposés à la bibliothèque de l'Université où ils pour-

ront toujours être consultés. On sait que cette collection possède déjà les copies du testament d'Auguste, rapportés d'Ancyre par M. Perrot, les fac-simile des textes qui forment le 5e volume du voyage archéologique publié par M. Waddington. Il serait important que ces exemples fussent suivis, et qu'on formât dans nos bibliothèques savantes une section pour les estampages épigraphiques.

M. Foucart, dans son commentaire, s'attache seulement aux remarques qui ont une réelle importance. Il est évident qu'un texte, si court qu'il soit, peut donner lieu à une foule d'observations; mais tous les savants qui ont publié des séries épigraphiques étendues ont été conduits à négliger l'accessoire. Bœckh sur ce point reste le modèle qu'il faut toujours imiter. — Établir le texte, indiquer aussi brièvement que possible, ou par un renvoi, ou par une courte remarque, les faits nouveaux qu'il apprend : telle est la règle dans ces sortes de travaux. Que si, comme il arrive souvent, l'inscription n'a que peu d'intérêt, le mieux est de s'interdire tout commentaire et de donner seulement la transcription et les restitutions indispensables. Il est bon aussi de réunir toutes les inscriptions de la même classe pour leur consacrer une étude d'ensemble, comme le fait M. F. pour les actes de *proxénie;* ces documents n'ont de valeur que par le nombre : les étudier séparément serait le plus souvent de peu de profit.

Parmi les faits nouveaux que nous devons aux inscriptions d'Ægosthènes, de Pagæ et de Mégare réunies dans cette livraison, je citerai les suivants : ils montreront l'importance de cette publication.

1° Constitution de Mégare jusqu'à l'entrée de cette ville dans la ligue Achéenne, surtout durant la première moitié du IIIe siècle. — N. 26-34 et en particulier p. 14. — 1° roi, éponyme tiré au sort; 2° secrétaire du conseil, annuel, nommé par le roi ou élu; 3° 5 et 6 stratéges annuels élus. — 5 tribus jusqu'à la création de la tribu Démétriade (307). Βουλή et assemblée du peuple.

2° La Mégaride réunie à la ligue Achéenne depuis la prise de l'Acro-Corinthe par Aratus jusqu'en 223; Inscr. 12 et 34. Date un peu différente pour Ægosthènes.

3° Constitution de la Mégaride pendant sa réunion à la ligue Béotienne. Cf. en particulier Inscr. 1-12, 34 à 34b et suiv. (223-192). Les villes de la Mégaride étaient συντελεῖς. L'ancienne constitution fut remplacée par celle des cités béotiennes. — Retour de Mégare à la ligue Achéenne. Inscript. 35 *a*. La constitution de Mégare durant ces quatre périodes a fait l'objet de la part de M. Foucart de véritables mémoires où on peut dire que presque tout est nouveau. C'est là une des parties les plus remarquables de son travail. L'auteur n'avance rien qu'il ne démontre; c'est en rapprochant les textes, qui souvent paraissent dire fort peu, qu'il retrouve des constitutions que nous ne connaissions pas, des révolutions politiques que nous n'avions pu comprendre, souvent même soupçonner, dans la pénurie de documents où nous avaient laissés les historiens.

4° *Inscriptions éphébiques*. N. 3, 4, 5, 6, 7 *a*, 8, 9, 10, 11, 34 *a*, etc. Détails sur les éphébies de la Mégaride.

5° 23 *a*. Dédicace de deux statues faites par les sculpteurs Céphisodotos et Timarchos, personnages connus. Le catalogue des œuvres communes à ces

artistes est encore très-incomplet; M. F. y ajoute deux statues nouvelles[1].

6° 25 *a*. Marbre qui fait connaître un *héros* mégarien Poseidonios, en l'honneur duquel on célébrait des jeux solennels. M. F. croit avec raison, selon nous, que le *héros* Poseidonios est un Mégarien du IIIe siècle, sur lequel nous n'avons aucun renseignement; il cite plusieurs personnages de ce temps qui furent héroïsés, et surtout le bienfaiteur athénien Diogène, dont les fêtes s'appelaient Διογένεια. Il serait bon de citer ici la série des bas-reliefs votifs consacrés à des héros, qui représentent ces personnages à table, comme Esculape et Serapis. Le Musée de Berlin possède un marbre de ce genre dont la valeur est exceptionnelle; il a été publié par M. Hollænder, *de anaglyphis sepulcralibus graecis quae cœnam representare dicuntur*, initio.

7° 39 *a*. Dissertation sur la chronologie des sculpteurs Eucheir et Euboulidès si souvent discutée, en particulier par Le Bas, par M. Brunn et par M. Beulé. Les résultats auxquels arrive M. F. en se servant surtout des faits fournis par les *Inscript. de Delphes* sont importants; ils me paraissent être certains. Cette dissertation fixe la date de l'archonte athénien Phaidrias. J'ai essayé de démontrer qu'on en peut déduire les dates de deux autres éponymes Aristodémos et Anthestérios (*Essai sur la chronologie des archontes athéniens postérieurs à la CXXII Olympiade*, p. 113, 115, 131, cf. aussi p. 48 pour les conclusions à tirer de ces trois dates relativement au catalogue éponymique athénien conservé par l'inscr. 1238 des *Antiquités helléniques*). M. G. Hirschfeld dans son ouvrage : *Tituli statuariorum sculptorumque graecorum cum prolegomenis*, publié en 1871, avait laissé incertaine la date d'Eucheir et d'Euboulidès; dans un nouveau travail : *Nachtræge zu den attischen Künstlerinschriften, Arch. Zeit.*, 1872, p. 22, il adopte les principaux résultats acquis par M. P. F.

8° P. 13. Remarques intéressantes sur les cas où la femme pouvait faire une donation sans être assistée d'un κύριος.

9° P. 14. Caractère de la proxénie mégarienne. Preuve qu'elle entraînait seulement le partage des droits civils et non celui des droits politiques. Nombreux exemples épigraphiques qui éclairent les assertions un peu vagues des auteurs.

Sur plusieurs questions, presque toutes de détail, je ne suis pas de l'avis de l'auteur.

N. 43. M. F. dit que le sigma et l'epsilon lunaires ne paraissent dans l'épigraphie de Mégare qu'à l'époque du premier consulat de Marc-Aurèle; et il attache à ce fait une sérieuse importance pour le classement chronologique des marbres. M. Neubauer (*Comm. epigr.* p. 10) a démontré combien un criterium de ce genre est insuffisant pour l'époque impériale. M. F. peut répondre que si la preuve est faite pour Athènes, elle ne l'est pas pour Mégare. Mais si l'épigraphie athénienne, la plus riche de toutes, donne raison à M. N., celle de Mégare ne doit pas faire exception. J'admettrai que jusqu'ici on n'a pas trouvé de texte certainement antérieur à Marc-Aurèle qui porte le sigma et l'epsilon lunaires; mais combien avons-nous de textes mégariens datés? Je crois que les légères

1. Voyez sur ces deux artistes *Archæol. Zeitung*, 1872, p. 22.

variétés épigraphiques n'offrent en général qu'un criterium chronologique insuffisant et qu'il ne faut s'en servir qu'avec une extrême réserve. En y attachant trop d'importance on complique les raisonnements d'hypothèses inutiles et même parfois tout à fait fausses.

M. F. a parfaitement raison de ne pas multiplier les détails [1] sur la forme, la nature et la mesure des pierres. Cependant il ne faut pas toujours négliger les renseignements de ce genre. Pour me déterminer sur le sens de la formule ἐξ ἐφῆδων, p. 3 et suivantes, je voudrais avoir une idée très-nette du monument; est-ce une stèle, un piédestal, un autel ? Cette inscription est-elle gravée sur les deux faces d'une même pierre comme semblerait l'indiquer une phrase un peu vague (p. 2, col. 1, *initio*), ou bien la même pierre porte-t-elle les inscriptions 1-12 ? Pour le n. 4, il est impossible d'admettre que le marbre soit un *catalogue :* un catalogue et une simple dédicace ont des caractères très-différents qui sont souvent tout extérieurs et qu'il est facile d'indiquer. Même remarque pour le n. 5. — N. 6. Cette année il n'y met pas de vainqueur à l'hoplite à Ægosthènes. Conclusion hypothétique — ce vainqueur n'est pas sur le marbre, n. 6. Voilà tout — M. F. dit que les inscriptions 1-12 sont gravées sur les deux faces d'une même pierre (p. 2), que l'inscription 1 se lit sur un linteau de porte à Porto-Germano (p. 1), que l'inscription 12 a été copiée par Leake dans l'église de Saint-Georges près de Palæo-Vélia et que M. de Prokesch la transporta ensuite à Athènes. Il y a évidemment ici quelques détails de rédaction à préciser.

Insc. 12. Comme il arrive souvent aux personnes qui possèdent complétement un sujet et qui en sont toutes remplies, M. F. suppose quelquefois que le lecteur a présents à l'esprit tous les faits et toutes les idées qui expliquent le monument dont il s'occupe. De là parfois dans les raisonnements de véritables solutions de continuité. M. F. démontre que la manière dont est datée l'inscription 12 indique qu'à ce moment Ægosthènes ne faisait pas partie de la confédération mégarienne, il ajoute : « Si dans le décret d'Ægosthènes les mots τοῖς Ἀχαιοῖς ne » sont pas mentionnés, c'est que les Achéens n'étaient pas pour cette ville des » étrangers et on peut en conclure qu'elle faisait partie de la ligue (*Achéenne*) » dès cette époque, c'est-à-dire entre 280 et 255. » Le lecteur cherche naturellement dans le commentaire la raison pour laquelle le décret doit être certainement attribué à cette date. Cette raison il ne la trouve pas, et dans les pages précédentes il ne voit non plus rien qui l'éclaire.

Voici, je crois, ce que M. Foucart voulait dire. La ligue Achéenne eut un secrétaire et deux stratéges jusqu'en 255, plus tard elle n'eut plus qu'un stratége (voy. inscript. 17), chef de la ligue. Le décret est daté par le secrétaire commun, il est donc antérieur à 255. Il est postérieur naturellement à 280, époque où fut instituée la ligue. Mais je ne suis pas sûr que telle soit la pensée de l'auteur et qu'il ne se soit pas autorisé de l'absence du magistrat de Mégare pour croire que le décret était antérieur à l'entrée de cette ville dans la ligue Achéenne. On voit qu'il y a là pour le lecteur un véritable embarras. On y est d'autant plus

1. Les papiers de Le Bas ne donnent pas toujours ces renseignements.

sensible que dans un pareil livre on ne se résout pas à comprendre à demi et qu'on veut profiter des moindres remarques faites par l'auteur.

P. 20. Remarques importantes sur la population de Mégare d'après les textes éphébiques. Cette population était tombée au quart de ce qu'elle était à l'époque des guerres médiques, ce qui est vraisemblable. M. F. cite à juste titre, comme offrant un sujet de comparaison naturel, les listes d'éphèbes athéniens. Il admet que ces listes ne contiennent *que les jeunes gens d'une année et non de deux années*, ce qui est l'opinion de M. Dittenberger, *de ephebia attica*, et la mienne. M. F. sait que la question peut donner lieu à d'assez vives discussions. Il n'eût peut-être pas été inutile d'en dire quelques mots.

P. 9. Ruines de la ville des Κασσωπαῖοι. M. F. cite une description inédite due à M. Champoiseau. Celle que nous devons au colonel Leake et dont j'ai vérifié l'exactitude sur place mérite de ne pas être oubliée.

N. 4. « Cette année il n'y eut qu'un seul éphèbe à Ægosthènes. » Il y eut un éphèbe du nom d'Alkias inscrit dans les peltophores. Mais très-certainement le collége d'Ægosthènes compta plus d'un éphèbe. Cf. n. 3, 11 éphèbes à Ægosthènes, il est inadmissible que le nombre des éphèbes tombe tout d'un coup de 11 à un seul.

N. 3. L'éphèbe vainqueur à l'hoplite ne servait pas dans les peltophores. C'est là une hypothèse qu'il faudrait confirmer par un texte. — Même numéro. M. F. croit que les éphèbes d'Ægosthènes étaient inscrits sur le catalogue d'Onchestos; les raisons qu'il en donne à la page 3 sont insuffisantes, trop sommaires et obscures. Pour comprendre son argumentation, il faut se reporter au n. 34 *a*, l'*hypothèse* alors peut paraître assez probable. M. F. fait en effet les remarques suivantes : 1° l'éponyme d'Onchestos n'est nommé dans les villes de la Mégaride que sur les catalogues *de sortie* de l'éphébie; il ne figure pas sur ceux d'entrée; 2° la formule τοίδε ἀπῆλθον ἐξ ἐφήβων εἰς τὰ τάγματα est béotienne.

Les renvois sont en général fort exacts; je n'ai qu'un *erratum* à signaler à l'auteur p. 6. Renvoi à l'inscription 16 : lisez 17.

P. 3. M. F. cite la dissertation de Ross : *Alte Lokrische Inschrift von Chaleion oder Œantheia,* il serait peut-être bon de rappeler que Ross ne fait guère que traduire l'excellente dissertation de M. Œconomidès sur cette inscription. L'honneur du premier travail appartient certainement à M. Œconomidès.

Nous examinerons prochainement les fascicules 2 et 3 de ce recueil et successivement ceux que publiera M. F. Entreprendre sans y être aidé par aucun auxiliaire un recueil de toutes les inscriptions inédites de la Grèce, l'Attique exceptée, est un travail immense. M. F. s'y est consacré tout entier. M. W. a donné les inscriptions d'Asie; l'Académie de Berlin réédite le premier volume du *Corpus* de Bœckh. Quand cette triple tâche sera terminée, nous n'aurons pas un *Corpus* définitif, — un pareil livre doit sans cesse être complété, — mais du moins un ouvrage durable auquel il suffira d'ajouter chaque année quelques pages. — Le moment alors sera venu de créer pour les textes grecs une *ephemeris epigraphica* qui sera un perpétuel supplément au recueil d'inscriptions que nous devrons à MM. Waddington et Foucart, à MM. Curtius et Kœhler. DUMONT.

59. — **C. Lucili Saturarum reliquiae,** emendavit et adnotavit Lucianus Müller. Lips. Teubn.

M. L. Müller est l'auteur d'un traité de métrique latine qui a été très-remarqué en Allemagne et qui contient beaucoup de vues justes et nouvelles[1]. Ce travail le préparait à celui qu'il vient d'entreprendre. Il ne suffit pas d'être un latiniste exercé, il faut avoir fait une étude sérieuse de la prosodie pour être en état de remettre Lucilius sur ses pieds. Si encore il ne s'agissait que des satires qu'il a écrites en hexamètres, on pourrait se flatter d'y arriver plus aisément; mais il en a aussi composé un certain nombre (quatre livres au moins) en vers iambiques et trochaïques. Cette partie de son œuvre fut très-vite oubliée; Horace semble déjà ne plus la connaître, et Nonius est le seul de tous les grammairiens anciens qui nous en ait conservé quelques débris; or on sait dans quel triste état les manuscrits de Nonius nous sont parvenus. Pour retrouver des vers à peu près exacts dans ces citations mutilées, il faut une sorte de divination. Cette difficulté explique que Lucilius, qui est l'un des écrivains les plus importants de la littérature latine, soit aussi l'un de ceux que la critique a le plus négligés.

C'est seulement à la fin du XVIe siècle (1597) que parut la première bonne édition de ses fragments. Jusque-là on s'était surtout occupé des auteurs classiques, et il était naturel que l'on commençât par eux. Avec Juste-Lipse et Joseph Scaliger, la curiosité se porta sur les écrivains plus anciens. Un disciple et un ami de ces grands érudits, François Dousa, fils de Janus, avec leur aide et en profitant des avis de son père, recueillit et publia les fragments du satirique romain. M. L. Müller professe une très-vive admiration pour cette édition, et il compare Dousa et ses amis, faisant sortir de beaux vers d'un tel amas de ruines, à Moïse, quand il tire de l'eau d'un rocher. Cependant deux motifs les empêchèrent de porter ce travail à la perfection qu'ils voulaient atteindre; le premier, c'est qu'on n'avait pas encore assez étudié de leur temps le mécanisme de la versification ancienne, l'autre, c'est qu'on ne possédait pas d'assez bonnes éditions des grammairiens latins. Ainsi Dousa travaillait sur des matériaux très-imparfaits: c'est une raison de plus d'admirer ce qu'il en a su tirer. Vers la même époque (1614), un autre savant rendit de grands services à Lucilius, comme à toute cette vieille littérature de Rome, c'est Josias Mercier qui a fait preuve d'une si rare sagacité dans ses travaux sur Nonius. Depuis ce temps jusqu'à nos jours il n'a plus été fait d'étude sérieuse et complète sur les fragments de Lucilius, et les éditions qu'on en a publiées reproduisent invariablement le travail de Dousa. Les deux plus récentes sont celles de Corpet et de Gerlach; M. L. Müller ne leur fait même pas l'honneur de les mentionner. Il est sûr qu'elles ne contiennent rien de très-original; cependant celle de Corpet, si l'on n'y cherche que ce que l'auteur a voulu y mettre, est digne d'estime. Comme il ne se proposait que de traduire Lucilius, il n'est pas remonté jusqu'aux manuscrits pour en donner un texte nouveau et s'est contenté de choisir, parmi les leçons proposées par ses

1. Voyez *Revue critique,* 1866, n° 41.

devanciers, celles qui lui semblaient le plus raisonnables; mais en serrant de près ces fragments obscurs, il les a parfois mieux compris, et son livre contient des réflexions ingénieuses et sensées dont Gerlach a profité plus qu'il ne le laisse entendre.

Il était impossible que de nos jours, où l'on étudie avec tant de patience et de plaisir les débris de la vieille littérature de Rome, l'attention des critiques ne se portât pas sur Lucilius. Lachmann s'en occupe beaucoup dans son commentaire sur Lucrèce. Il en préparait même une édition quand il fut surpris par la mort. On a cru longtemps qu'elle était prête à paraître et que son ami, M. Haupt, à qui il avait légué ses manuscrits, allait la donner au public. Pendant cette attente Lucilius resta comme un domaine réservé, et M. L. Müller prétend qu'on lui a su assez mauvais gré d'oser y mettre les pieds. Si on l'en croit, la réputation de Lachmann est devenue en Prusse une sorte de superstition; c'est un dieu jaloux qui fait des victimes; les universités sont irrémédiablement fermées aux professeurs qui se permettent de contredire le maître, et M. L. Müller, reconnu coupable de ce crime, quoiqu'il n'ait jamais parlé de Lachmann qu'avec les plus grands égards, a été condamné à s'expatrier : il enseigne aujourd'hui la philologie à l'Université de Saint-Pétersbourg. A dire vrai, il a bien aussi d'autres fautes à se reprocher qui ne sont pas étrangères à son exil. Il a la réputation d'être un esprit batailleur, un critique acerbe. Il traite durement ses adversaires; il a pris de ces vieux écrivains avec lesquels il passe sa vie l'habitude de dire sa pensée sans ménagement. Dans le livre dont nous nous occupons, quoiqu'il se soit fait visiblement violence, il n'a pu s'empêcher pourtant de distribuer sur sa route quelques injures aux gens qu'il n'aime pas. Il en veut à Mommsen des appréciations littéraires qu'il a placées dans son *Histoire romaine* et qui en effet sont quelquefois pleines de fantaisie. Il maltraite surtout Ribbeck pour lequel il semble avoir une haine particulière. Il lui reproche d'ignorer la métrique qu'il prétend enseigner aux autres et d'avoir récemment enrichi d'un vers faux un poète dont il croyait améliorer le texte[1].

L'édition de Lachmann paraissant condamnée à ne jamais voir le jour, M. L. Müller s'est décidé à publier la sienne. Dans le volume qu'il nous donne, tout n'est pas traité avec le même intérêt et les mêmes détails. Il ne l'a pas fait précéder, comme c'est l'usage, d'une biographie de l'auteur; il n'en parle que dans son commentaire et en quelques mots. Il nous dit qu'il lui est difficile de renfermer la vie de Lucilius dans les limites que lui assigne St. Jérôme. Un homme qui n'aurait vécu que 46 ans ne pourrait pas être appelé *senex;* et c'est le mot dont se sert Horace en parlant de lui. D'ailleurs s'il était né en 606 il n'aurait eu que quatorze ans à l'époque de la guerre de Numance et dix-huit ans lorsque Scipion Emilien mourut. Il serait difficile de comprendre que Scipion eût admis dans sa cohorte un homme si jeune, et qu'il eût aussi familièrement vécu avec

---

1. A côté de ce vers faux M. L. Müller cite encore ce singulier vers spondaïque que Ribbeck a introduit dans Virgile :

Qua temptet ratione aditus et qua vi clausos..... (Æn. IX, 67.)

lui qu'on le prétend. Comme les consuls de l'an 574 portent à peu près le même nom que ceux de l'an 606, il est tenté de croire que cette similitude aura trompé S. Jérôme et de fixer à l'an 574 la date de la naissance de Lucilius. Il touche aussi chemin faisant aux autres événements de sa vie en étudiant les passages où le poète en parle; mais c'est toujours d'une manière discrète et rapide. Quant à ses satires, il pense qu'elles ont dû former à l'origine deux recueils d'inégale étendue; l'un se composait des 25 premiers livres, et le second, des 5 autres. Ces derniers, selon M. L. Müller, ont dû être écrits et publiés avant le reste. Parmi les raisons qu'il en donne, il y en a une au moins qui rend cette supposition assez vraisemblable. Les derniers livres contiennent des vers iambiques et trochaïques; au contraire, il n'y a dans les premiers que des mètres dactyliques; or, c'était l'habitude d'Ennius, et probablement aussi de Pacuvius, de mêler dans leurs satires des vers de mesures différentes, tandis qu'après Lucilius on n'employa plus que des hexamètres; n'est-il pas naturel de croire que la partie de son œuvre où il suit la méthode de ses devanciers a précédé celle dans laquelle il donne à ses successeurs des exemples dont ils ne s'écarteront plus?

Mais toutes ces questions, quoiqu'elles aient bien leur importance, ne sont pas celles sur lesquelles M. L. Müller s'arrête le plus volontiers. La tâche principale qu'il s'est imposée est d'établir son texte; c'est de ce côté qu'il a dirigé tous ses efforts, c'est aussi par là que son œuvre est nouvelle. Les changements qu'il fait subir à ces fragments sont à la fois si considérables et si minutieux qu'il serait difficile d'en donner une idée un peu complète à moins d'entrer dans des détails infinis. Je n'en dirai que ce qu'il est nécessaire de savoir pour connaître sa méthode. Il appartient à cette école qui croit que la versification des poètes latins de la première époque n'est pas aussi négligée qu'on le suppose. Aussi lui arrive-t-il souvent de corriger les vers de Lucilius pour leur donner un tour plus aisé. Quelquefois ces corrections s'accomplissent sans violence : un monosyllabe ajouté, un mot changé de place suffisent pour supprimer une licence ou rétablir la césure. Jusqu'ici on nous avait donné le passage suivant du premier livre sous cette forme barbare :

Ut nemo sit nostrum, quin pater optimu' divum,
Aut Neptunu' pater etc.

M. L. Müller n'a presque rien à faire pour que ces vers deviennent moins raboteux; il écrit :

Nemo ut sit nostrum, quin aut pater optimu' divum,
Aut Neptunu' pater.....

ce qui satisfait mieux l'intelligence et l'oreille. D'autres fois les changements sont plus considérables et risquent d'effaroucher les consciences timides. Nonius, à propos du mot *innubere*, cite un vers du sixième livre de Lucilius qui est écrit ainsi dans ses manuscrits :

Suam enim invadere atque innubere censent,

ces mots n'ont pas de sens et ne forment pas un vers; comment en tirer quelque chose de raisonnable? Lachmann ayant fait remarquer que dans un passage de Lucrèce, cité par Nonius, le mot *insinuari* avait été remplacé par *invadi*, M. L.

Muller suppose que le copiste a dû faire ici la même faute, et il a mis *insinuare* à la place d'*invadere;* il imagine ensuite que le mot *enim* provient d'une abréviation mal comprise, ce qui n'est pas rare, et il écrit :

Sese animam insinuare æque atque innubere censent.

Ce vers, selon lui, est dirigé contre certaines doctrines philosophiques d'Ennius, auxquelles Lucrèce fait allusion quand il dit :

Ignoratur enim quæ sit natura animai,
Nata sit, an contra nascentibus insinuetur.....
An pecudes alias divinitus insinuet se,
Ennius ut noster cecinit.

La conjecture est hardie, mais fort ingénieuse; et il ne faut pas oublier qu'ici une conjecture et une correction sont nécessaires, puisque la citation de Nonius ne signifie rien. M. L. Müller ne se résigne jamais à ne pas comprendre : c'est une disposition louable. Il cherche à donner un sens à tous ces fragments qu'il réédite et souvent il y arrive de façon à convaincre les moins crédules. Pour n'en citer qu'un exemple, voici de quelle manière il nous donne un passage curieux de Lucilius dans lequel le poète se plaint de la manie qu'on avait de son temps de donner à tout des noms nouveaux et tirés du grec :

Porro Cleinopodas Lychnos que, ut diximu' σεμνῶς,
Anti « pedes lecti » atque « lucernas ».....

Avant M. L. Müller on écrivait *ante* et le passage ne signifiait rien. Les corrections de ce genre sont innombrables dans l'édition nouvelle; il n'y a pas, je crois, un seul des fragments de Lucilius qui n'en ait subi quelqu'une. Leur nombre même pourra mettre en défiance sur leur légitimité, et l'on sera tenté peut-être d'accuser M. Müller de témérité; mais il faut songer que ces fragments, tels qu'ils sont dans les grammairiens, n'ont pour la plupart aucun sens, et qu'on doit se résigner à les refaire si l'on veut les comprendre. Il faut se souvenir surtout que le texte que la nouvelle édition remplace n'avait été lui-même obtenu que par des suppositions, qu'il n'a aucun droit à être respecté, et qu'il est toujours permis d'effacer des conjectures douteuses pour des conjectures plus vraisemblables[1]. C'est ce que M. L. Müller a voulu faire. Quoiqu'on l'accuse de n'être pas très-modeste, il n'affiche pas la prétention de nous donner de son auteur une édition définitive; il n'espère pas être assez heureux pour retrouver partout le véritable texte de Lucilius; il pense seulement l'avoir rendu plus clair, plus correct, plus élégant, plus facile à lire : *recuperavit habitum*, nous dit-il, *si*

---

1. Il me semble pourtant que quelques-unes de ses conjectures ne valent pas celles qu'il a voulu remplacer. On lit dans les éditions précédentes, au 5e livre, ces deux vers :

Si tam corpu' loco validum ac regione maneret
Scriptoris quam vera manet sententia cordi.

Ils forment un beau sens. Le poète se plaint que les forces de son corps ne répondent pas à l'énergie de son âme. M. L. Müller remplace *maneret* et *manet* par *mearet* et *meat*, dont la signification n'est pas claire. De même dans le récit que fait le poète de la façon dont Scævola et sa cohorte saluèrent Albutius à Athènes (*ex lib. inc.* ix), je ne sais pourquoi il met χαίρετε à la place de χαῖρε *Tite* qui se comprenait très-bien; il m'est difficile de voir ce que χαίρετε veut dire.

non proprium ubique, certe ipso non indignum. C'est un éloge qu'il me paraît difficile de refuser au travail de M. L. Müller.

Gaston Boissier.

---

60. — **Istorija Albigaitsov. Pervaïa inqvisitsia, sotchinenie** N. Osokina. 2 vol. in-8°, 592 et 528 p. Kazan, imprimerie de l'Université, 1869-1872.

On ne s'attendait guère à voir paraître à Kazan un livre russe de plus de mille pages sur l'histoire des Albigeois et la première inquisition. L'auteur de ce travail, M. Osokine, professeur d'histoire à l'Université de cette ville, s'est déjà fait connaître par diverses publications relatives à l'histoire de l'Europe occidentale (*Savonarole et Florence. — Attendolo Sforza et la reine Jeanne II. — Caractère d'Olivier Cromwell*). Le travail qui nous occupe est une thèse de doctorat; on sera moins surpris de voir un ouvrage de ce genre publié à 4 ou 5000 kilomètres de Paris, quand on saura que l'Université de Kazan, richement dotée, possède une bibliothèque de 85000 volumes et que ses ressources lui permettent d'acquérir même à des prix fort élevés les publications qui lui manquent. M. Osokine ne s'est d'ailleurs pas contenté des ressources que lui offrait sa patrie; il est venu en France pour y chercher des documents inédits et n'a renoncé à en trouver que sur une lettre d'un savant méridional (M. Germain de Montpellier) affirmant qu'il n'y avait plus rien « à dénicher ».

Nous regrettons sincèrement de ne point avoir les connaissances spéciales nécessaires pour apprécier ce beau travail. Il nous paraît fort consciencieux.

Le premier volume se divise en quatre livres dont voici le sommaire :

I. Introduction. Le pape Innocent III. La situation politique de l'Europe au début du XIIIe siècle. Histoire féodale, politique et sociale du Languedoc dans ses rapports avec les causes de l'hérésie albigeoise.

II. Développement du dogme du dualisme dans ses trois périodes, orientale, slave et provençale. Gnostiques, priscilliens, manichéens, etc..... Dualisme des Slaves : *Bogomiles* de Bulgarie, Patarins d'Italie. Hérésies de la France et du Languedoc jusqu'à 1170.— Dogmes des Albigeois. — Rites, hiérarchies, mœurs. — Rapports avec les Vaudois. Histoire des Albigeois de 1170 à 1198.

Une partie nouvelle dans ce chapitre, ce sont les pages que l'auteur consacre aux sectes slaves qui servirent pour ainsi dire de transition entre l'Orient et l'Occident. Malheureusement ce volume ayant paru en 1869, l'auteur n'a pu avoir connaissance de l'important ouvrage de M. le Dr Raczki d'Agram sur les Bogomiles et les Patarins qui parut à la même époque[1].

III. Rapports d'Innocent III avec les Albigeois jusqu'en 1208. Prédications catholiques dans le Languedoc. — Les légats et Raymond VI. — Meurtre de Pierre de Castelnau. — Appel du pape. — Politique des rois de France et d'Aragon. — Simon de Montfort. — La croisade.

---

1. Bogomili i Patareni, 1 vol. in-8° de 269 p., ouvrage très-solide et très-érudit (Agram, 1869).

Le quatrième livre raconte l'histoire de la Croisade jusqu'à la mort d'Innocent III.

Le second volume est consacré spécialement à l'Inquisition. Il est divisé en trois livres; dans le second l'auteur, qui n'est point catholique, retrace l'histoire générale de l'intolérance en Occident. Il poursuit ses recherches jusqu'à la fin du XIVe siècle. Nous ne pouvons que nous réjouir de voir les épisodes de notre histoire si bien étudiés à l'étranger; mais nous regrettons de voir paraître de pareils travaux en des langues qui sont à peu près inaccessibles au plus grand nombre des historiens.

Louis LEGER.

---

61. — **Œuvres en prose d'André Chénier.** Nouvelle édition. Par BECQ DE FOUQUIÈRES. Paris, Charpentier, 1872. cxx-408 p. — Prix : 3 fr. 50.

Œuvres de François de Pange (1789-1796) publiées pour la première fois par M. BECQ DE FOUQUIÈRES. Paris, Charpentier, 1872. lxvij-278 p. — Prix : 3 fr. 50.

En réunissant les œuvres en prose de deux hommes que rapprochaient les liens d'une amitié sérieuse et particulièrement intellectuelle, M. Becq de Fouquières a eu une très-heureuse inspiration. En les publiant dans le courant de l'année qui vient de s'écouler, il a fait choix d'un moment non moins propice. Aucune période de la vie d'un peuple n'a plus que celle dont nous avons tant de peine à nous dégager, ressemblé à ces tristes années 1791-1792, pendant lesquelles Chénier et son ami opposaient vainement la digue du bon sens et de l'indignation au torrent que les aveugles Girondins poussaient à l'assaut du pouvoir. La lecture de ces écrivains d'élite doit être pour nous un nouveau témoignage que, contre la perversion de l'esprit public la lutte est aussi inutile que l'espoir chimérique. De bonne heure ce fut la conclusion de François de Pange : « j'ai cru longtemps à cet empire despotique de la raison dont parle » Montesquieu; chaque jour, j'y crois moins. Pour qui écrirais-je? pour quel- » ques hommes raisonnables et éclairés dont j'aimerais le suffrage? mais ce que » je dirais de vrai, ils le savent » (p. 256 fragment posthume). Et il brisa sa plume. Sans doute ce fut son salut. Hélas! l'échauffement du combat prolongea les illusions de Chénier et le 10 août le trouva encore sur la brèche.

Je ne vois pas d'ailleurs que cette nouvelle édition de ses œuvres en prose fournisse grande prise à la critique. C'est par retranchements plutôt que par additions que M. B. a procédé dans ses choix. Il a éliminé un certain nombre de morceaux qui ne présentaient aucun caractère d'authenticité; on ne peut que l'en louer. La partie neuve de son travail réside dans les notes qui sont bonnes et ont exigé beaucoup de recherches, dans la biographie qui, laissant de côté tout le développement poétique, s'attache particulièrement à la carrière politique d'André Chénier. Le point le plus soigné de cette monographie se rapporte aux incidents de l'arrestation, de l'emprisonnement et de la mort. Cette partie est étudiée à fond, enrichie de tous les documents propres à l'éclairer, et ne laisse rien à désirer (p. lj-cxx). Sortant même un peu de son sujet, M. B. expose dans ses détails la conspiration dite de Saint-Lazare. Il y en a un sur lequel je con-

serve des doutes : je veux parler du dévouement de Loizerolles père. Acceptant à cet égard l'ancienne tradition que M. Campardon avait reléguée au nombre des fables (Histoire du tribunal révolutionnaire, t. II, p. 182 et 314), M. B. l'affermit par des arguments nouveaux (p. lxxvj-lxxxiv). Il y ajoute un fait jusqu'à présent inconnu en lisant dans l'acte d'exécution : la *fille* Loizerolle (p. C). Je regrette de n'avoir pas le loisir d'étudier personnellement le volumineux dossier du procès de Fouquier-Tinville au point de vue de cette question historique. Elle mérite certainement une discussion définitive et je la signale aux écrivains qui (M. Wallon par exemple) travaillent aujourd'hui sur la matière. Dans l'état, l'autorité de M. Campardon est bien grande pour être ébranlée indirectement, et je m'étonne que M. B. qui a mis souvent à profit l'*Histoire du tribunal révolutionnaire* et la cite toujours avec beaucoup d'à propos (p. lxxxix, xcv, xcvij, cj) n'ait pas connu cette grave divergence de vues entre lui et son devancier.

M. B. a relevé dans ses notes les fautes souvent grossières des précédents éditeurs. C'est ainsi que celui de 1826 (copié par celui de 1840) ignorant apparemment ce que fut le régiment d'Ernest y substitue le nom de Bouillé (p. 152). Le mot *justement* (dans le sens de précisément) est restitué avec sagacité à la place de *sagement*, contraire à la pensée de Chénier (p. 100).

Je bornerai là mes observations[1]. Ce qu'il me resterait à dire sort de mon cadre et n'instruirait pas le lecteur qui apprécie depuis longtemps aussi bien, sinon mieux que moi, les œuvres d'André Chénier. Celles de François de Pange étaient à peu près ignorées. De Pange lui-même n'était connu que par quelques vers de son ami; il était mort trop jeune pour qu'un petit nombre d'affections d'élite suffît à porter son souvenir jusqu'à la postérité. Son nom méritait d'être recueilli par elle; elle le conservera, je l'espère, associé à celui du grand poète.

M. B. a donné tous ses soins à la biographie de François de Pange, elle lui a coûté des recherches fort étendues, et selon l'apparence, elle est aussi complète que possible. Je regrette vivement qu'il n'ait pas réussi à combler l'importante lacune que je trouve dans cette courte vie : que devint de Pange sous le régime de la Terreur ? que fit-il, que pensa-t-il, pendant ces effroyables dix-huit mois ? Comment échappa-t-il à la main du bourreau ? Sur toute cette période M. B. est muet, il n'a rien découvert.

Je ne puis résister au désir de dire mon mot sur les œuvres de cet esprit délicat et ferme. Extraites pour la plupart, comme celles de Chénier, des journaux du temps (ils écrivaient dans les mêmes gazettes) où elles demeuraient enfouies, elles ont bien souvent la même matière pour objet. Oserai-je en produire l'aveu ? Je préfère de Pange à André Chénier. Sans nier que Chénier ait plus de mordant dans le style, qu'il manie mieux l'ironie; sans cacher que j'admire autant que personne les violents éclats de sa passion, je trouve chez de

---

1. C'est évidemment par inadvertance que M. B. écrit (passim) : Madame Chalgrain, pour : Madame Chalgrin.

Pange plus d'élévation dans les idées, plus de distinction dans la forme. J'ai débuté par une citation de lui; que le lecteur me permette de finir de la même façon par une réflexion où je trouve l'écho des tristesses présentes : « Il serait » doux de penser que cet exemple, en éclairant le peuple sur une de ses plus » cruelles méprises, pourra le mettre en garde contre les autres;.... mais cet » espoir serait trop chimérique. C'est un optimisme politique que je laisse à » ceux qui, en raisonnant sur les hommes, ne les étudient pas, mais les com- » posent. » (Écrit en 1790, p. 46-47.)

H. Lot.

---

62. — **Artikel V** von Dr Edgar Bauer; nebst einem Nachwort von C. St. A. Bille in Copenhagen. Altona, Dr E. Bauer, 1873. In-8°, 188 p.

Ce livre est écrit avec une certaine vivacité. Dans une série de douze chapitres, 128 pages, M. B. raconte la triste histoire de l'article V du traité de Prague; cet article stipule que « les populations des districts du Nord Slesvig » seront de nouveau réunies au Danemark si elles en expriment le désir par un » vote librement émis. » Le gouvernement prussien a refusé jusqu'à ce jour d'interroger les populations; mais elles ont donné leur avis très-nettement. En 1867 des élections ont eu lieu dans les duchés de Slesvig et de Holstein, et les résultats en ont été très-caractéristiques. Ils sont indiqués dans une carte jointe au livre de M. B.; mais ils ressortent plus clairement encore d'un opuscule, également accompagné d'une carte, et publié en français à Copenhague, en 1867, chez Sally-B-Salomon, sous le titre : *Les nationalités du Slesvig*. — M. B. connaît la question; il a réuni beaucoup de matériaux, et il en tire profit. Nous aurions préféré toutefois à des études sur les différents points litigieux de l'affaire, un récit historique suivi et composé avec méthode. M. B. écrit trop en journaliste, et son livre ressemble à une collection de brochures. Nous y constatons de l'entrain et de l'humour : des textes plus nombreux, des faits mieux déduits et mieux enchaînés auraient, ce nous semble, abouti à une démonstration plus évidente encore. Le livre de M. B. apprendra du reste peu de chose aux lecteurs français qui connaissent les remarquables études consacrées par M. Julian Klacko à l'affaire des duchés.

A. S.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Bernays, Zur Entstehungsgeschichte des Schlegelschen Shakespeare (Leipzig, Hirzel). — Bethmann-Hollweg, der Civilprocess des gemeinen Rechts (Bonn, Marcus). — Bickell, Sancti Isaaci Antiocheni opera omnia, pars I (Gissæ, Ricker). — Chroniken der deutschen Stædte, X. Band (Leipzig, Hirzel). — Dufeu, les quatre Pyramides de Gizeh (Paris, Morel).—Filleul, Histoire du siècle de Périclès (Paris, Didot).—Filon, Ambassade de Choiseul à Vienne (Paris, Durand). — Gass, Symbolik der griechischen Kirche (Berlin, Reimer). — Granier de Cassagnac, Histoire des origines de la langue française (Paris, Didot).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

REVUE CELTIQUE

Publiée avec le concours des principaux savants des Iles Britanniques et du continent, et dirigée par H. Gaidoz, professeur de géographie et d'ethnographie à l'*École des sciences politiques*, de Paris, membre de la *Cambrian Archaeological Association* et de la *Royal Archaeological Association of Ireland*, etc.

SOMMAIRE DES N°s 3 ET 4.

Au lecteur. — Table des matières. — Liste des collaborateurs. — Liste des souscripteurs.

Les légendes des monnaies gauloises, par M. A. de Barthélemy.

La racine DRU dans les noms celtiques des rivières, par M. A. Pictet.

L'Ex-Voto de la Dea Bibracte (premier article), par M. J. G. Bulliot.

Influence de la déclinaison gauloise sur la déclinaison latine dans les documents latins de l'époque mérovingienne, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

The manumissions in the Bodmin Gospels, by Whitley Stokes, Esq.

The Luxembourg Folio, by John Rhys, Esq.

Attodiad i Lyfryddiaeth y Cymry, gan y Parch. D. Silvan Evans.

Le Catholicon de J. Lagadeuc, par M. Whitley Stokes.

Proverbes et dictons de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. L. Sauvé.

Traditions et superstitions de la Basse-Bretagne (deuxième article), par M. R. F. Le Men.

La véritable histoire de Bretagne de Dom Lobineau, par M. P. Levot.

Mélanges : Teutates, par M. H. d'Arbois de Jubainville.

Bibliographie : Holmboe : Om Vildssviintypen; — de Belloguet : Glossaire gaulois (H. d'A. de J.). — Flechia : Di alcune forme de' nomi locali dell' Italia superiore (H. G.). — Hucher : L'Art gaulois (H. d'A. de J.). — De Saulcy : Lettres sur la numismatique gauloise (H. d'A. de J.). — H. Martin : Études d'archéologie celtique (H. G.). — Zeuss : Grammatica celtica (H. d'A. de J.). — Nigra : Reliquie Celtiche (H. d'A. de J.). — The poems of Ossian, ed. Clark; Ebrard : Handbuch der mittel-gælischen Sprache (H.G.).—Bottrell : Traditions and hearthside stories of West Cornwall (Gaston Paris). — Wh. Stokes : St. Meriasek, a Cornish drama; Charnock : Patronymica Cornu-Britannica (H. G.). — O. von Knobelsdorff : Die keltischen Bestandtheile in der englischen Sprache (H. G.). — Thomas : Hanes Cymry America (H. G.). — Publications diverses.

Chronique, par M. H. Gaidoz (M. Wocel et M. de Belloguet). — L'inscription d'Hoeylaert. — Articles de revues. — Lectures de MM. Mac Lauchlan, Luzel et d'Arbois de Jubainville. — Publications annoncées. — Création d'une chaire de philologie celtique à l'Université de Berlin.

Corrigenda et Addenda.

Note sur : Goidilica, ed. by Stokes (C. N.).

Supplément : *Dosparth byrr ar y rhan gyntaf i ramadeg cymraeg* [gan Gruffydd Roberts, 1567.] A fac-simile reprint (This will be continued in regular instalments, with a separate pagination, in all subsequent numbers until the work is completed).

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 12 Septième année 22 Mars 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire, 67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule. 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

PÉRIODIQUES.

Journal des Savants, février 1873. CHEVREUL, La vérité sur l'invention de la photographie (1er art.). — MAURY, Histoire d'Allemagne (de M. Zeller, 2e et dernier art.). — EGGER, Papyrus gréco-égyptien (2e art.). — BOULEY, De la rage dans l'espèce canine (1er art.). — Nouvelles littéraires; livres nouveaux.

Revue de l'instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, nouv. série, t. XV, 6e livr. THIL-LORRAIN, Concours généraux de l'enseignement moyen. — DAMOISEAU, De l'enseignement grammatical et littéraire. — L'enseignement supérieur et moyen devant la Chambre des représentants. — KURTH, Le rôle politique de la maison de Bourgogne en Belgique. — A. W., M. Michel Bréal et l'Académie des sciences morales et politiques. — CAMBIER, Remarques sur une question de maximum. — CAMBIER, Théorèmes relatifs à l'ellipse. *Comptes rendus.* Les Pays-Bas sous le règne de Marie-Thérèse, par E. DISCAILLES. — Organisation de l'enseignement moyen. Observations diverses. — Histoire d'Arlon, par G. F. PRAT. — Keus van Dicht- en Prozastukken, verzameld door J. Van Beers; Nederlandsch Leesboek, door G. D. Minnaert (Chrestomathies flamandes). — Pépin d'Herstal, par THIL-LORRAIN. — Des Méthodes dans les sciences du raisonnement, par DUHAMEL. *Varia.* De l'importance des études flamandes dans l'éducation nationale (*Discours prononcé par M. Stecher à la distribution des prix aux lauréats du concours universitaire*). Académie royale de Belgique. Programme de concours pour 1874. *Actes officiels.* — *Nécrologie.*

Verhandlingen van het Bataviaasch Genootschap, Deel XXXVI. ROOS, Contribution à la connaissance de la langue, du pays et du peuple sur l'île de Soemba. — GRAMBERG, Un mois dans l'intérieur des terres de Timor. — G. SCHLEGEL, Sinico-aryaca ou recherches sur les racines primitives dans les langues chinoise et aryennes. Étude philologique. — TIEDTKE, Liste de mots des langues Sampit et Katinga.

Tijdschrift voor Indische Taal-, Land- en Volkenkunde, Deel XVIII, Zesde serie, Deel 1, Aflev. 5 en 6. UILKENS, Proverbes Soenda. — VAN DEN BERG, Sur l'emploi de Qâdhî. Contribution à la connaissance de la langue juridique dans l'islamisme. — RIEDEL, Le Minahasa en 1825. Contribution à la connaissance des Célèbes septentrionales.

The Phœnix, vol. III, nº 31, janvier 1873. HOWORTH, The life of Ogotai Khakan. — MAYERS, Bibliographical notes on Chinese Books. — H. A., A glance at Education in British Burma. — HODGSON, On the colonisation of the Himalaya by Europeans. — HODGSON, On the Tribes of northern Tibet. — Notes on the Burmese language, by the Editor (Rev. J. Summers). — *Reviews.* The life and letters of St. Francis Xavier, by H. J. COLERIDGE. — Travels in Indo-China and the Chinese empire, by L. DE CARNE.

Cosmos, Nouveau journal géographique en langue italienne, qui paraît depuis le mois de janvier 1873; le bureau est à Turin, rue de la Providence, 17. *Sommaire.* PETERMANN, Prefazione (en allemand et en italien). — Introduzione. — Recenti spedizioni alla Nuova Guinea. — Memoria sulla carta dell' Isola di Ieso. — Il Tanganika, bacino chiuso. — HUGUES, I possedimenti russi nell' Asia Centrale e Settentrionale. — Notizie geografiche. — Litteratura geografica. *Cartes.* Carta originale del viaggio di Beccari e D'Albertis nella Nuova Guinea Ovest (aprile 1872), costrutta e disegnata da GUIDO CORA. — Scala 1 : 700,000. — Schizzo originale dell' Isola di Ieso secondo i relievi della R. Cannon. « Silvia » d. Mar. ingl., di GUIDO CORA. — Carta del Bacino del Rusizi e Tanganika Nord, secondo Stanley, Livingstone, Burton, Speke, disegnata e costrutta da GUIDO CORA. — Scala 1 : 2000,000. — Cartina inchiusa : Estensione probabile del Lago Alberto, 1 : 5000,000.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 12 — **22 Mars** — **1873**

Sommaire : 63. Beames, Grammaire comparative des langues néo-aryennes de l'Inde, t. I. — 64. Perrot, Éloquence politique et judiciaire à Athènes, t. I. — 65. Hofmann, Contribution à la critique du texte des *Niebelungen*. — 66. Feill, le Cardinal Salm.

63. — **A comparative Grammar** of the modern aryan languages of India : to wit, Hindi, Panjabi, Sindhi, Gujarati, Marathi, Oriya, and Bangali, by John Beames. Vol. I on sounds. London, Trübner, 1872. In-8°, xvj-360 p. — Prix : 18 fr. 75.

M. Beames réside depuis plus de douze ans dans l'Inde, au service du gouvernement du Bengale; il parle, lit et écrit les quatre principales langues de cette présidence (Panjabi, Hindi, Bangali et Oriya), et il a eu des facilités inconnues en Europe pour apprendre par les livres les trois langues de la présidence de Bombay (Marâthi, Gujarâti et Sindhi). M. B. qui, en outre, n'a cessé « depuis son enfance » d'étudier la linguistique, a entrepris d'écrire une *Grammaire comparative* des langues néo-aryennes de l'Inde; il tient beaucoup à ce titre : « Je n'ai pas, dit-il, appelé ce livre d'un titre faussement modeste, tel que « introduction à, » ou « contributions à, » ou « notes sur, » ou tout autre » semblable, parce que j'ai fait tous mes efforts pour remplir entièrement le » cadre du sujet : bon ou mauvais, le livre était destiné à être une grammaire » comparative, et je l'ai intitulé en conséquence. » Cependant M. B. reconnaît que son ouvrage, comme tout premier essai, ne saurait être exempt de beaucoup d'imperfections, et il explique que son but principal a été, « en attendant un » Bopp ou un Grimm, d'offrir aux étudiants un manuel quelconque pour les » guider, et les garantir contre les étymologies déplorablement fausses des » grammaires et des dictionnaires ordinaires. » L'ouvrage doit comprendre trois volumes, dont le premier vient de paraître. Il traite des sons, mais il débute par un long chapitre d'introduction. L'auteur y parle successivement des sept langues en général; de leur source commune, le sanskrit; des éléments, divers par la provenance et par la date, qui entrent dans leur composition; des influences extérieures (anaryenne et musulmane); des limites géographiques, des alphabets, des différences de prononciation, des dialectes, des littératures, et enfin de l'avenir probable des sept idiomes. On voit que le sujet est excessivement vaste, et impossible à traiter à fond en cent vingt pages; aussi n'avons-nous guère que des aperçus, utiles et intéressants quand l'auteur nous parle de ce qu'il a vu et entendu personnellement, vagues et indécis toutes les fois qu'il aborde des questions historiques. La première division généalogique en éléments sanskrits, éléments aryens mais non sanskrits (dont on constate l'existence par la grammaire comparative), et éléments ni aryens ni sanskrits, nous est inutile puisqu'elle n'est accompagnée d'aucun exemple. La seconde division en *tatsamas*,

tadbhavas et *deçajas* ne nous paraît pas répondre à une nécessité incontestable. Les *tatsamas* ou mots sanskrits empruntés directement et sans changement ont aussi peu de titres que les mots musulmans à être traités dans une grammaire comparative. Il en est de même des *deçajas* ou mots aborigènes, s'ils proviennent d'emprunts récents; si au contraire ils ont été empruntés antérieurement à la formation des langues modernes, ils rentrent dans la classe des *tadbhavas* ou dérivés. C'est une question de chronologie et non de généalogie. Aussi la seule classification importante est-elle celle des *tadbhavas* anciens et modernes, ou, autrement dit, des mots populaires et savants; seulement il s'agirait de les distinguer : c'est ce que l'auteur a essayé, mais sans aucun succès. Il attribue la première invasion des mots sanskrits dans les langues modernes à un événement tout à fait hypothétique. Nous savons, dit-il, que les Buddhistes furent définitivement expulsés par les Brahmanes vers le IXe ou le Xe siècle. Nous autres, en Europe, nous ne savons pas cela. La seule preuve qu'en donne M. B., c'est qu'un poète, qu'il place au XIIIe siècle, raconte qu'un prince, qu'il place au IXe, embrassa le buddhisme, ce qui déplut à son père. Pour qu'un poète populaire pût non-seulement parler du buddhisme mais même le combattre, il fallait que cette religion ne fût au XIIIe siècle ni oubliée, ni même disparue. Le raisonnement de M. B. suppose d'ailleurs que d'un côté les Buddhistes ne connaissaient pas le sanskrit, et que de l'autre les Brahmanes ne cherchaient qu'à en répandre la connaissance dans les masses, ce qui est également inadmissible. Quant au criterium pour reconnaître les mots populaires des mots savants, M. B. propose l'accent, en s'appuyant sur l'analogie des langues romanes[1], et en admettant comme une chose toute naturelle que l'accent sanskrit a dû persister, tout comme l'accent latin. Cet argument ne nous touche nullement, et nous aimerions beaucoup mieux des preuves directes. L'auteur cite bien cinq exemples sanskrits; mais deux d'entre eux prouvent précisément contre sa thèse : *Khet* ou *çet* donné comme un *tadbhava* récent est accentué comme en sanskrit *kshétra*, et *dûdh* allégué comme un *tadbhava* indubitablement ancien a perdu sa syllabe accentuée *dugdhá;* deux autres ne prouvent rien du tout parce qu'ils appartiennent à la catégorie très-nombreuse des mots accentués d'une façon dans le Véda, et d'une autre dans les grammaires postérieures. Or M. B. s'est décidé, sans prévenir et peut-être sans le savoir, pour l'accentuation la plus ancienne. Enfin le cinquième et dernier exemple consiste en une étymologie, qui, loin de pouvoir servir d'argument, aurait grand besoin elle-même d'être démontrée. On avait admis jusqu'ici (Lassen, Trumpp, Fr. Müller, etc.) que les causatifs des langues modernes dont le thème se termine en *â*, *âu*, *avi*, venaient des causatifs prâkrits en *âpay*, *âbe*, *âve*. M. B. est d'un avis différent; il les fait venir directement des thèmes sanskrits en *âya*, par l'allongement ou au moins la conservation de l'*a* accentué, le changement en *i* ou la suppression

---

1. P. 18, « .....*in no case* does the modern or scientific term bear the accent on the » same syllable as in Latin. » Ceci est mis sur le compte de M. Brachet, dont la *Grammaire historique* est citée en note.

de l'*a* atone, et le changement du *y* en *v* ou en *u*. Aucun de ces changements n'est justifié ni ici ni dans la suite du volume.

En somme, de ces cinq exemples M. B. tire au moins quatre conséquences, qu'il érige en principe et introduit définitivement dans la grammaire comparative des langues néo-aryennes de l'Inde; il n'y reviendra plus que pour s'en servir comme d'arguments : 1° persistance de l'accent sanskrit; 2° allongement de la voyelle sanskrite accentuée; 3° élision ou changement des voyelles non accentuées; 4° dérivation des thèmes causatifs de thèmes sanskrits en *dya*. Nous ne parlons pas du changement de *y* en *v* ou *u*, parce qu'il n'en est plus question. Quant au moyen de reconnaître les mots savants des mots populaires, qu'on nous avait dit facilement reconnaissables, il n'en est plus question non plus.

Nous ne pouvons tout analyser et encore moins discuter; signalons encore l'intéressante question de l'influence des langues aborigènes sur les langues aryennes, vidée par l'exposition des phases anté- et post-diluviennes du langage; celle de la transformation des langues synthétiques en langues analytiques tranchée par des métaphores et par un synchronisme avec l'Europe (p. 26). Quant à l'idée si naturelle de rattacher les langues modernes aux dialectes anciens, surtout quand elles portent le même nom et sont parlées dans la même province, elle est traitée d'absurde (p. 34).

Lorsque abandonnant les problèmes compliqués et les théories transcendantes, l'auteur vient à parler de l'état présent des langues, de la prononciation, des dialectes, des littératures, il est sur son terrain; il connaît une foule de choses que nous ignorons plus ou moins complètement; il est instructif, et le serait bien davantage s'il se rendait mieux compte de notre ignorance. Tout n'est d'ailleurs pas également nouveau; ce qu'il nous dit du Gujarâti, y compris les spécimens, est emprunté à la préface du dictionnaire d'Edaljî. Ses idées sur le Hindi sont celles qu'a toujours professées M. Garcin de Tassy; mais nous devons lui savoir gré d'avoir secoué ses préjugés de sanskritiste, et d'avoir osé dire que la langue des poètes musulmans est aussi pure que celle des poètes hindous; que l'alphabet musulman est beaucoup plus commode que l'alphabet Devanâgarî, et que c'est l'*Urdu* qui a à la fois le plus de droits et le plus de chance de devenir un jour la langue nationale de l'Inde.

Les trois chapitres qui suivent jusqu'à la fin du volume traitent du changement des voyelles, du changement des consonnes simples, et du changement des consonnes composées. Ces changements sont ceux que chacune des lettres sanskrites a subis dans les langues modernes. C'est donc l'histoire des sons sanskrits depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, que M. B. avait à retracer. Cette histoire se divise en deux périodes bien distinctes : la première est suffisamment connue, grâce aux travaux des Brahmanes, et notamment à la grammaire de Vararuci, qui expose les lois phonétiques à l'aide desquelles on passe de la forme sanskrite d'un mot à sa forme prâkrite; M. B., puisqu'il prenait pour point de départ le sanskrit, n'avait guère qu'à reproduire ces lois, et il l'a fait en général assez exactement (sauf pour celles qu'il trouvait trop absolues), mais en suivant un ordre inspiré par des considérations linguistiques, dont nous n'avons pas à nous occuper. La seconde période est au contraire fort

obscure, et par suite la plus intéressante : « C'est une erreur, dit M. B. (p. 186), » de croire que les langues vivantes sont simplement des développements ultérieurs du prâkrit, formés sur les mêmes principes et continuant les mêmes » lois. Au contraire dans les périodes post-prâkritiques plusieurs principes nouveaux, dont quelques-uns directement opposés à ceux qui avaient cours en » prâkrit, ont été introduits et ont profondément influencé le langage vulgaire. » Ce sont précisément ces principes nouveaux que nous avons vainement cherchés dans le livre de M. B. En fait de principe général servant soit à corriger les règles de Vararuci dans ce qu'elles ont de trop absolu, soit à les suppléer là où elles font défaut, nous ne voyons que la persistance de l'accent, qui reparaît presque à chaque page de ce volume, pour expliquer le maintien ou la syncope des consonnes, la chute, l'allongement ou le changement des voyelles, etc. Il est bien évident que si l'accent *sanskrit* avait persisté dans les langues modernes, c'est qu'il aurait persisté également en prâkrit ; ce ne serait donc pas là un principe nouveau. Quoi qu'il en soit, ce principe existe-t-il réellement ? Comment le savoir, puisque M. B. a négligé de le démontrer, et comment le contrôler par nous-mêmes, puisque nous ne savons rien de l'accent des langues modernes, si ce n'est qu'il est sur la même syllabe qu'en sanskrit ? Cependant nous demanderons ce qu'est devenu l'accent sanskrit dans les mots suivants recueillis dans une dizaine de pages (135 et suiv.) de la grammaire de M. B. : *nain* pour *nayaná*, *laung* pour *lavangá*, *patthar* pour *prastará*, *lûn* ou *nûn* pour *lavaná*, *lâkh* pour *lakshá*, *mûth* pour *mushtí*, *bîs* pour *vimçatí*, *tîs* pour *trimçát*, *chit* pour *kshití*, *bainh* pour *bhagínî*, *bûnd* pour *vindú*, *bâmh* pour *bâhú*. Maintenant quand on nous dit que « l'*a* final sanskrit est élidé, à moins qu'il ne soit accentué, auquel » cas il est généralement allongé » (p. 181), comment pourrions-nous être convaincu, surtout lorsque nous ne trouvons pas un seul exemple cité à l'appui ? Un peu plus bas on lit que « la règle est valable pour *i* et *u* aussi bien que pour *a* » et il y a quatre exemples parmi lesquels *bâmh* pour *bâhú*. De pareilles inconséquences sont fréquentes : on n'a même pas besoin pour réfuter une règle de recourir aux règles précédentes ou suivantes ; les exemples mêmes qui devraient la confirmer y suffisent. Ainsi p. 294, M. B. explique par l'accent, comme toujours, une abréviation qui lui paraît anormale ; il ne fait pas attention que deux des quatre verbes qu'il cite (*ug-nâ* et *uth-nâ*) ont justement perdu la syllabe qu'il prétend accentuée. Du reste ces infinitifs en *nâ*, qui existent sous des formes légèrement différentes dans la plupart des langues modernes, sont un exemple perpétuel, et qui revient presque à chaque page, de ces contradictions. M. B., qui aurait pu se dispenser d'en parler, puisqu'il nous a prévenus qu'il excluait de ce volume toutes les inflexions (p. 129 n.), les tire des noms d'action sanskrits en *ana* ; c'est très-commode au point de vue de l'accent, puisque ces noms d'action sont régulièrement accentués sur la voyelle radicale, et M. B. n'a garde de négliger cette circonstance bien connue, toutes les fois qu'il croit en avoir besoin. Mais cela ne se concilie pas avec la règle d'après laquelle tous les noms en *â* ou *o*, fém. *î* (et ces infinitifs sont du nombre) viennent de noms sanskrits oxytons. Il semble aussi bien singulier de faire venir les verbes de l'infinitif, surtout quand cette forme d'infinitif n'était en usage ni en sanskrit ni en prâkrit.

Mais sur ce point M. B. a pris son parti; Lassen a beau le prévenir qu'en prâkrit on forme souvent le nom d'action en *na* sur le thème spécial, p. ex. *naccanam* de *naccaï* (nrtyati); M. B. répond (p. 329) : « Cette explication suppose que le » prâkrit s'est formé régulièrement par dérivation du sanskrit, tandis que les » recherches modernes nous ont amenés à penser qu'au contraire le prâkrit est » aussi ancien que le sanskrit..... et il paraît bien plus naturel de croire que le » vulgaire disait *nartyanam*, absolument comme il disait *nartyati*. » Ici M. B. n'a pas l'air de se douter qu'il est complètement d'accord avec celui qu'il réfute, avec cette différence cependant que Lassen prenait le prâkrit tout fait dans les grammaires et dans les textes, tandis que M. B. le fabrique lui-même; car si jamais *nartyanam* et *nartyati* (pour *nrtyati*) ont existé, c'étaient certainement des formes *prâkrites*, ou vulgaires, ce qui est synonyme. Mais la question n'est pas là; il s'agit de savoir si la syllabe *ya* (apparente dans *nartyana*m et latente dans *naccana*m) est la caractéristique de la 4e classe; et c'est ce que M. B. n'admet pas, puisque son point de départ c'est que le verbe de la 10e classe *vâdâyati* devait avoir un nom d'action populaire *vadyanam* (sic), qui a donné naissance à l'infinitif moderne *bâj-nâ*. On reconnaît là un procédé de *reconstruction* familier à certains linguistes; seulement les prudents ne reconstruisent que les langues perdues, parce que l'histoire n'est pas là pour les démentir. M. B. ne reconstruit pas seulement des formes grammaticales comme ici, mais des mots (p. ex. *prathara* p. 131, 138, 267), ou même des accentuations (p. ex. *saptavimçati* et *saptashashti* p. 291, 292; chacun de ces mots, grâce à une comparaison avec le grec, se trouve pourvu de deux accents, tous deux faux).

On se rappelle que M. B. nous avait promis de nous garantir contre les étymologies abominablement fausses des grammaires et des dictionnaires. Mais à quoi reconnaît-on une étymologie fausse d'une juste? A moins que ce ne soit affaire de sentiment, il faut nécessairement un criterium, qu'il s'appelle Vararuci ou M. B., cela nous est indifférent, pourvu que nous en ayons un. Or toutes les fois que M. B. est d'accord avec Vararuci, il est également d'accord avec les dictionnaires de Shakespeare et de Molesworth; la raison en est bien simple; c'est que les savants indigènes, qui ont fourni les étymologies aux compilateurs anglais, connaissaient les lois de la grammaire prâkrite. Mais quand il n'est plus d'accord avec Vararuci, comme il ne l'est guère davantage avec lui-même, nous sommes privés de tout moyen de contrôle, à moins que nous n'ayons par hasard un argument historique à faire valoir. Ainsi lorsqu'on nous donne comme une preuve du changement de l'*a* bref sanskrit en *ai* le mot marâthi *paithan* « nom » d'une certaine ville » expliqué par le sanskrit *pattana*, ville, nous avons bien le droit de douter puisqu'on ne nous explique pas l'aspiration du *t;* mais nous ne pouvons réfuter que parce que nous savons que la certaine ville en question s'appelait en sanskrit *pratishthâna*, et en prâkrit régulièrement *païtthâna*, d'où le nom moderne *paithan*; nous constatons du même coup que le changement prétendu de *a* en *ai* est une contraction de *aï* en *ai*[1].

1. P. 167. Presque tous les exemples cités à la même occasion présentent le même

P. 175 on nous annonce une série de « très-curieuses étymologies qui avaient » jusqu'à présent défié toutes les recherches. » Nous y voyons le verbe hind. *bhir-nâ*, approcher, se rencontrer, dérivé de l'adjectif sanskrit *abhyarnna*, proche, qui devient en prâkrit *abbhanna;* nous serions fort embarrassés d'expliquer l'intrusion d'un *r* cérébral; heureusement toutes les grammaires nous disent que *bhir-nâ*, s'approcher, est le neutre de *bhet-nâ*, act. s'approcher de quelqu'un; et comme le verbe *bhett* se trouve en prâkrit avec le même sens, nous voyons bien qu'il n'a rien à faire avec *abhyarnna*. A la même page, *bujhânâ* et *butâ-nâ*, éteindre, sont dérivés tous deux à la fois du sanskrit *abhyuttejay* (qui ne saurait guère signifier que : attiser) par l'intermédiaire d'une leçon fort douteuse du Saptaçatakam de M. Weber. L'étymologie est effectivement très-curieuse; mais grâce précisément au même ouvrage nous pouvons la rectifier; car on y lit plusieurs fois le verbe *vujjhâ*, éteindre (venant de *vi* + *ut* + *kshâ*), donnant l'origine bien certaine du moderne *bujhâ-nâ*[1]. Mais lorsque, toujours à la même page, nous lisons que *bhîj-nâ*, être mouillé, vient de *abhyanjana*, et que *bhîg-nâ* (même sens) vient soit de *abhyakta*, soit de *abhisecana*, soit de *abhisheka*, nous n'avons absolument rien à dire, sinon que ces mots sanskrits donneraient respectivement en prâkrit *abbhanjana, abbhatta, ahiseana* et *ahisea*, ce qui ressemble fort peu à *bhîj-nâ* et *bhîg-nâ*.

Il faut bien nous arrêter; nous croyons en avoir dit suffisamment pour faire apprécier la méthode, ou plutôt le défaut de méthode, qui règne dans cet ouvrage. M. B. a incontestablement une connaissance fort étendue des langues indiennes, surtout des vivantes, et nous regrettons qu'il ne nous en ait pas fait profiter dans une plus large mesure; mais ses prétentions en fait d'histoire en général, et d'étymologie en particulier, ne nous paraissent pas justifiées. Nous craignons fort que son livre ne rende pas aux étudiants tous les bons services qu'il leur promet, et nous souhaitons qu'il ne leur en rende pas de mauvais. Au surplus M. B. a encore à accomplir la partie la plus difficile de la tâche qu'il a assumée; s'il parvient à nous donner dans les deux prochains volumes l'histoire des formations nouvelles, qui ont si profondément modifié la structure et l'aspect des langues de l'Inde, nous ne serons pas plus embarrassé alors qu'aujourd'hui d'avouer que nous n'avons pas compris le premier volume.

G. Garrez.

---

phénomène d'une contraction de deux voyelles après syncope de la consonne intermédiaire. Nous ne pouvons pas les discuter ici; nous nous contentons de renvoyer pour *vasana* = M. *baisnem* à la p. 179 où la vraie étymologie est donnée, comme elle se trouve dans Shakespeare au mot *baithnâ*. Le verbe gujarâti *bes-vum* part. *betho* prouve bien que l'on ne peut séparer étymologiquement *bais-nâ* de *baith-nâ*. Quant à la syncope du *r*, elle n'est pas autorisée par Vararuci, et M. B. la défend formellement (p. 250), bien qu'il en cite plusieurs fois des exemples (p. 158-165, etc.). Le *paila* marâthi ne vient pas du sanscrit *param* par l'intermédiaire d'une forme *parala*, mais est une contraction pour *pahilâ*, premier, (et par suite) autre. En Gujarâti *pelo* est devenu un pronom démonstratif : celui-là.

1. Pour *butâ-nâ*, on peut, suivant la même analogie, supposer qu'il vient de *vi-ut-tâpay* comme *satâ-nâ* de *san-tâpay* et *pachtâ-nâ* de *pasçâttâpa*. L'étymologie est sinon vraie, du moins correcte.

64. — **Éloquence politique et judiciaire à Athènes**, par Georges Perrot, maître de conférences à l'École normale. Première partie : Les Précurseurs de Démosthène. Paris, Hachette, 1873. 1 vol. in-8° de 407 p.

Dans ce volume, M. Perrot, après avoir parlé des origines de l'éloquence athénienne avec Périclès, et de l'influence que l'enseignement des sophistes, de Gorgias notamment, exerça sur ses développements, étudie les cinq premiers orateurs du canon alexandrin. — Nous allons essayer d'indiquer brièvement, d'après M. Perrot, dont les jugements méritent toute confiance, les caractères propres à chacun de ces grands maîtres; nous offrirons ainsi à nos lecteurs un résumé succinct du beau livre que nous signalons à leur attention et dans lequel l'auteur a inséré quelques monographies des plus curieuses institutions d'Athènes [1].

Le premier orateur, en suivant l'ordre chronologique, est Antiphon, tout à la fois politique, rhéteur, logographe et moraliste. Dans la vie publique, sans jouer en apparence un grand rôle, il fut, pendant la guerre du Péloponèse, le véritable meneur du parti aristocratique, et, quand la démocratie triompha, il paya de sa vie les crimes qu'il avait conseillés. Élève des sophistes, il laissa de côté leurs sujets de fantaisie habituels pour s'appliquer aux débats judiciaires, et donna le premier l'exemple d'écrire, à prix d'argent, des plaidoyers pour les citoyens qui ne se jugeaient pas capables d'en composer eux-mêmes. Esprit ferme et net, ayant beaucoup réfléchi et ne gardant guère d'illusions, il a formulé plusieurs maximes qui permettent de le placer en tête de la série des moralistes grecs et de voir en lui un précurseur de Platon et d'Aristote. — Ses œuvres se recommandent par une logique serrée, par un rigoureux enchaînement des preuves, par une grande habileté à prévoir et à déjouer les attaques de ses adversaires; il ne laisse aucune allégation sans réponse. Son style est en progrès sur celui d'Hérodote; mais cependant la phrase n'est encore qu'une accumulation d'idées se produisant sans qu'un art sûr de lui-même ait commencé par les subordonner les unes aux autres. Sa préoccupation dominante est la recherche de la propriété des termes poussée jusqu'à l'exagération; les idées se groupent ou s'opposent les unes aux autres sur deux lignes parallèles; il y a de chaque côté presque le même nombre de mots, dans lesquels l'oreille retrouve le même son. Thucydide, le plus illustre des élèves d'Antiphon, nous a habitués à ces formes, à ces procédés de diction, qu'Antiphon lui-même avait peut-être empruntés à Gorgias.

Vient ensuite Andocide, le moins estimé des dix orateurs classiques, digne cependant d'une étude attentive, parce qu'il forme la transition entre la raideur, la vigueur un peu tendue d'Antiphon et les allures plus aisées, le ton plus libre et plus varié de Lysias. Son style s'est débarrassé de ces antithèses perpétuelles, de ces phrases courtes et symétriques, de ces allitérations ou assonances dans lesquelles se plaisait Antiphon; il a plus d'animation et de naturel; il nous

1. Nous citerons, comme exemple, une remarquable dissertation sur le droit de succession chez les Athéniens, p. 358 et suiv.

montre déjà la période oratoire, avec son étendue et ses détours qui n'ôtent rien à la clarté ; il sait subordonner les idées secondaires à l'idée principale. — Andocide fut un homme de talent, qui manqua d'honnêteté et de dignité personnelle. Si sa vie eût été plus morale et plus noble, riche, actif et ambitieux, il serait devenu un homme d'Etat influent et distingué, tandis que la confiance des Athéniens lui fit toujours défaut. Il n'obtint jamais sur ses concitoyens l'autorité que d'autres orateurs, moins heureusement doués, exercèrent pendant de longues années.

Au troisième rang est Lysias [1], le type le plus parfait du logographe. Pendant sa jeunesse, il continua, dans un cercle choisi, les traditions de Gorgias ; élégant et subtil, il traita, avec une grande recherche de style et de jeux d'esprit, les bagatelles laborieuses aimées des sophistes. Mais l'âge, la réflexion, les violentes émotions de l'année 404 et surtout le désir de venger la mort de son frère le dégoûtèrent de la rhétorique. Il devint le logographe de la démocratie et prêta le secours de son talent à tous ceux qui voulaient poursuivre les tyrans ou leurs complices ; puis, encouragé par le succès, il écrivit des discours pour les procès civils et criminels. Après Démosthène, il est le plus intéressant, le plus varié des orateurs attiques et l'antiquité reconnaissait déjà en lui presque la perfection de l'éloquence. Toutes les formes de la parole publique sont représentées dans son œuvre. On doit admirer l'art consommé avec lequel il donne à chacun de ses clients l'accent et le ton qui lui conviennent ; le plan, le style, tout est approprié au caractère particulier du plaideur. Il faut louer également l'habileté avec laquelle il met sous les yeux de l'auditoire les scènes qu'il raconte. La justesse des termes, la transparence de la langue, la finesse du tour charment les délicats ; il semble que c'est le dernier effort d'une science d'autant plus exquise qu'elle réussit à se faire oublier. Ses plaidoyers abondent en renseignements, que les historiens ne nous donnent pas, sur les luttes des partis, sur les acteurs qui y jouent un rôle de second ordre, sur les courants d'opinion qui se produisent dans la cité, et en détails de mœurs plus vrais encore et plus précis que ceux qui nous sont fournis par la comédie grecque. Ajoutons que Lysias est réellement le précurseur de Démosthène par son amour pour la grande patrie, par son dévouement aux intérêts d'Athènes, à la liberté et aux institutions populaires.

Puis Isocrate, rhéteur et publiciste. Socrate, son maître, avait dit de lui : « Il » y a de la philosophie dans ce jeune homme. » Il se distinguait, en effet, des sophistes parce qu'il repoussait leur scepticisme ; il croyait aux vérités morales ; il était d'avis qu'un rhéteur ne doit employer son art qu'à exprimer en beau langage des idées utiles et de nobles pensées, à faire prévaloir le bien sur le mal et la vérité sur le mensonge. Mais, avec cette réserve, on peut dire de lui qu'il était le plus brillant et le plus honnête des sophistes. Il eut, comme eux

---

1. M. Perrot fait naître Lysias en 431 ; la date de 458 nous paraît préférable. Voir Herlscher, *de vita et scriptis Lysiae*, 1837, p. 12 et s. Mais la discussion de ce point nous entraînerait trop loin.

sinon même davantage, le goût de la phrase, la superstition de la forme oratoire, la passion des éloges et des applaudissements. S'il ne prit jamais la parole en public, ce ne fut pas seulement parce que sa voix était faible, ce fut surtout parce que l'improvisation ne pouvait pas se concilier avec son culte pour la perfection. Il fut logographe à contre-cœur, par intérêt et par raison; mais, dès que les circonstances le lui permirent, il se fit écrivain politique, et se livra à la composition de ces œuvres un peu vagues, un peu diffuses, telles que le *Panégyrique*, dans lesquelles il donnait son avis sur les questions capitales intéressant la Grèce et Athènes. Ses contemporains admiraient justement le style noble et soutenu de ces discours, l'art avec lequel les pensées étaient enchaînées, la propriété des termes, la science du nombre oratoire, l'harmonie d'une prose aussi douce à l'oreille que la poésie. Malheureusement, au fond, l'auteur était d'une candeur voisine de la niaiserie. Son unique souci était d'exciter ses concitoyens contre les Perses, comme si le danger venait alors de l'Orient. Aussi, en contrariant de très-bonne foi les efforts des vrais patriotes, il facilita les succès de Philippe, et fit gratis ce que la Macédoine payait très-cher à Eschine et à Démade : il endormit les Athéniens et fut le complice des lâches et des traîtres. Complice involontaire, hélas! car il mourut de chagrin et de remords lorsque Chéronée lui eut enlevé toutes ses illusions.

Enfin Isée, le logographe jurisconsulte. Il a profondément étudié les lois d'Athènes et se meut avec aisance au milieu de leurs obscurités et de leurs contradictions; il les interprète savamment les unes par les autres; il expose avec bonheur les principes qui les dominent; il signale volontiers leurs lacunes et leurs imperfections en indiquant les moyens de les améliorer. Ses discours sont pleins de finesse et de vie; un air de bonhomie et de simplicité dans l'exposé des faits de la cause dissimule habilement l'art le plus consommé. Au milieu de questions de droit ardues, il glisse de charmantes peintures des scènes de la vie privée des Athéniens. De petites circonstances, qui paraîtraient indifférentes si elles étaient isolées, sont groupées de manière à devenir saisissantes et à entraîner la conviction des juges. Tout cela n'exclut ni la sobriété, ni la précision. Admirable modèle à proposer à nos avocats qui se consacrent aux affaires civiles! — Isée avait encore un autre titre de gloire que personne à notre connaissance ne lui avait jusqu'ici contesté : il fut le maître de Démosthène. Nous devons dire toutefois que, au moment même où nous lisions les belles pages écrites par M. Perrot sur les rapports du précepteur et de l'élève et sur le profit que celui-ci en retira, nous avons reçu de Berlin une dissertation académique consacrée à prouver que Démosthène ne fut, à aucune époque, le disciple d'Isée[1]. M. Perrot, qui adopte l'opinion que tous les rhéteurs anciens nous ont transmise,

---

1. P. Hofmann, *de Demosthene Isaei discipulo*, Berlin, 1872, in-8° de 60 p. — L'argument principal est celui-ci : Isocrate, *de Antidosi*, § 41, a dit : « Quel que soit le nombre » des logographes, on n'en trouvera pas un seul qui puisse se glorifier de ses élèves. » Or, à l'époque où Isocrate tenait ce langage, Démosthène était déjà honorablement connu, et, s'il eût été l'élève d'Isée, celui-ci aurait certainement pu se recommander d'un pareil disciple. — La démonstration de M. Hofmann nous a paru peu convaincante.

ne manquera pas, dans le volume consacré au prince des orateurs, de réfuter l'argumentation de M. Paul Hofmann.

Nous adhérons pleinement à toutes les appréciations littéraires de M. Perrot, et les renseignements historiques dont son livre est rempli nous paraissent généralement à l'abri de la critique. Nous nous permettrons cependant de lui signaler quelques inexactitudes de détail qu'il sera bon de faire disparaître dans une prochaine édition.

P. 130. « La loi athénienne ne connaissait pas pour les citoyens d'autre » forme du dernier supplice que l'empoisonnement par la ciguë[1]. » — Mais Lysias nous dit pourtant que Ménestrate, ayant été condamné à mort comme homicide, fut livré au bourreau et assommé, ἀπετυμπανίσθη (*C. Agoratum*, § 56, D. 157); un frère d'Agoratus, qui avait eu des intelligences avec l'ennemi pendant l'expédition de Sicile, fut condamné au même supplice (*eod. loc.* § 67, D. 158); un autre frère d'Agoratus, convaincu de vol, fut également assommé en vertu d'une décision des tribunaux, ἀποτυμπανίσαι παρέδοτε (*eod. loc.* § 68, D. 158). D'autres textes disent que les coupables furent livrés τῷ ἐπὶ τοῦ ὀρύγματος (Lycurgue, *C. Leocratem*, § 121, D. 23; Dinarque, *C. Demosth.* § 62, D. 165; Platon, *Gorgias*, 72, D. I, 379); furent-ils jetés vivants dans le βάραθρον? Le bourreau les mit-il préalablement à mort par le poison ou de toute autre manière? Le doute est au moins permis. — Les criminalistes grecs, M. Saripolos entre autres (t. I, p. 314), citent même des exemples de lapidation (Démosth., *de Corona*, § 204, R. 296; Plutarque, *Solon*, 12; Elien, *Var. Hist.* V, 19); mais il ne nous est pas démontré que la λιθοβολία fût alors infligée légalement, à la suite d'une condamnation judiciaire; il s'agirait plutôt d'exécutions sommaires par la foule indignée (Cf. Hérodote, VII, 133; Xénophon, *Hist. gr.* I, 7, 21; Plutarque, *Aristide*, 3).

P. 221. M. Perrot croit que Lysias était seulement métèque lorsqu'il fut obligé de quitter Athènes pour se soustraire à la persécution des Trente; il aurait obtenu l'ἰσοτέλεια plus tard, après le rétablissement de la démocratie, comme récompense des services qu'il avait rendus à la petite armée de Thrasybule. — Il nous paraît certain que, dès l'année 404, Lysias et Polémarque, son frère, jouissaient de l'ἰσοτέλεια; car ils étaient propriétaires de maisons à Athènes (Lysias, *C. Eratosthenem*, § 18, D. 140; Platon, *Civitas*, I, D. 1); or, le privilége de posséder des maisons et des fonds de terre dans l'Attique n'appartenait ni aux étrangers, ni aux métèques (Xénophon, *de vectigalibus*, II, 6); les isotèles et les citoyens en jouissaient seuls. Lysias et son frère n'étaient pas citoyens; ils étaient donc isotèles. Par conséquent, Lysias n'eut pas besoin de se prévaloir de la concession de l'ἰσοτέλεια à tous ceux qui avaient combattu avec les exilés (Xénophon, *Hist. gr.* II, 4, § 25).

P. 245. M. Perrot déclare que l'œuvre d'Eschine tient plus de place que

---

1. Il paraît résulter d'expériences faites en Angleterre par M. Harley (1867) que la ciguë n'aurait pas les qualités vénéneuses qu'on lui attribue. On devrait alors admettre que, dans la préparation du breuvage destiné aux condamnés à mort (Κώνειον), les Athéniens faisaient entrer d'autres poisons plus énergiques.

l'œuvre de Lysias dans la collection des orateurs attiques. — Il faut renverser cette proposition. La supériorité, quant au nombre des pages qui nous ont été conservées, appartient incontestablement à Lysias.

P. 279[1]. « Un certain Phormisius, dont nous ne savons rien d'ailleurs..... » — Phormisius est souvent mentionné par les poètes comiques comme un homme de mœurs rudes, digne d'être l'élève d'Eschyle, au rire sarcastique et sauvage (σαρκασμοπιτυοκάμπτης), tout hérissé de barbes, de lances et de trompettes (σαλπιγγολογχυπηνάδης). En 388, il accompagna Épicrate dans son ambassade en Perse et accepta, comme son collègue, les présents du grand roi. Une circonstance particulière de sa mort est même relatée par les poètes (Aristophane, *Ecclesiazusae*, v. 97; *Ranae*, v. 967; Athénée, VI, 16 et XIII, 27).

P. 303, 386, 367. Sur l'ἐμβάτευσις athénienne, que rappelle assez bien notre saisine légale, les idées de M. Perrot ne sont pas nettement fixées; non-seulement il se trompe quelquefois, mais encore il se contredit formellement. — Nous lisons p. 303 : « La loi athénienne obligeait quiconque n'était pas le fils ou » l'héritier testamentaire du mort à se présenter en justice pour réclamer la » succession. » Nous devons en conclure que l'héritier testamentaire était dispensé des formalités de l'envoi en possession de l'hérédité; et cependant M. Perrot nous dit, p. 386 : « Tous les héritiers testamentaires avaient à » demander la saisine judiciaire. » — La vérité se trouve dans la deuxième de ces propositions, et il faut rejeter une partie de la première comme erronée; en effet, les héritiers testamentaires étaient, aussi bien que les parents collatéraux, obligés de former une demande d'envoi en possession : Ὅσοι δὲ διαθήκαις αὐτοῖς εἰσποιοῦνται, τούτοις (ou τοῖς υἱοῖς) ἐπιδικάζεσθαι προσήκει τῶν δοθέντων (Isée, *de Pyrrhi hered.* § 60, D. p. 257).—On se tromperait toutefois en appliquant aux enfants adoptés entre vifs ce que nous venons de dire, avec Isée, pour les héritiers testamentaires. Aussi M. Perrot tombe-t-il dans une nouvelle erreur lorsqu'il écrit, p. 367 : « Tandis que le fils légitime était saisi de plein » droit à la mort de son père, l'adopté devait demander au magistrat la saisine » judiciaire. » Cela n'est vrai que pour l'adopté par acte de dernière volonté; car l'enfant que le défunt avait adopté pendant sa vie était placé sur la même ligne que l'enfant légitime, il avait la saisine légale et pouvait se mettre directement en possession, ἐμβατεύειν εἰς τὴν οὐσίαν : Ἐνεβάτευσεν οὕτως εἰς τὴν οὐσίαν, ὡς ὑπ' ἐκείνου ζῶντος ἔτι εἰσποιηθείς (Démosth. *C. Leocharem*, § 19, R. 1086).

P. 326. Le raisonnement de M. Perrot, pour démontrer que le *Panégyrique* d'Isocrate fut prononcé aux fêtes Olympiques, est rendu inacceptable par une erreur dans la date de l'Ὀλυμπιακός de Lysias. En 376, dit-il, Lysias avait obtenu un grand succès en signalant aux Grecs assemblés à Olympie les dangers dont les menaçaient leurs dissensions intestines; quatre ans plus tard, en 380, Isocrate se décida à offrir à l'admiration de ses compatriotes le discours panégyrique auquel il travaillait depuis longtemps; il dut tenir à figurer sur la scène même où Lysias avait triomphé et à faire oublier son rival par ceux-là même

1. P. 278, l. 6. Au lieu de *Ergoclès*, il faut lire *Agoratus*.

qui l'avaient applaudi. — Mais, si Lysias avait réellement prononcé l'Ὀλυμπιακός en 376 (Ol. 101, 1), au lieu de précéder Isocrate, qui parla en 380 (Ol. 100, 1), il serait venu après lui et toute l'argumentation de M. Perrot pécherait par la base. Elle est cependant admissible, à la condition de rendre à l'Ὀλυμπιακός sa véritable date, qui est, non pas 376, mais 388 (Ol. 98, 1) si l'on suit le témoignage de Diodore, ou 384 (Ol. 99, 1) si l'on se range à l'opinion de M. Grote (trad. Sadous, XIV, p. 222) que M. Perrot adopte, p. 280, et à laquelle, sans aucun doute, il se réfère encore ici.

P. 368. « Le citoyen qui laissait des enfants légitimes ne pouvait pas même » disposer à titre de legs d'une partie de ses biens. » — Dans une étude sur le droit de tester à Athènes, publiée dans l'*Annuaire de l'association pour l'encouragement des études grecques*, 1870, p. 34-38, nous avons cité de nombreux exemples de legs faits par des Athéniens qui avaient des descendants; nous avons essayé d'établir que les lois de Solon distinguaient entre les libéralités de dernière volonté qui instituaient des héritiers, et celles qui se bornaient à des legs particuliers, les premières seules étant défendues. Nous ne recommencerons pas ici notre démonstration, dont les conclusions viennent d'être adoptées par M. Boissonade, *Histoire de la réserve héréditaire*, 1873, p. 51 et suiv.

P. 369. « Pour avoir le droit de rentrer dans votre famille naturelle (après » l'adoption), il vous suffisait de laisser en votre lieu dans la famille adoptive » un héritier légitime chargé de la continuer : un de vos fils, ou bien quelqu'un » que vous adoptiez à votre tour. » — Une loi de Solon exigeait impérieusement de l'adopté, pour qu'il pût quitter la famille adoptive, qu'il y laissât un fils de son sang, υἱὸν γνήσιον; il ne suffisait pas d'y introduire un enfant adoptif : Ὁ νόμος οὐκ ἐᾷ ἐπανιέναι ἐὰν μὴ υἱὸν καταλίπῃ γνήσιον (Isée, *de Philoct. hered.* § 44, D. 279; *de Aristarchi hered.* § 11, D. 306; Démosth. *C. Leocharem*, § 68, R. 1100; Harpocration v. ὅτι οἱ ποιητοὶ παῖδες....).

P. 383. M. Perrot croit que la *Querela inofficiosi testamenti* des Romains ne fut jamais attribuée qu'aux enfants et aux frères et sœurs du testateur.— Elle fut aussi accordée aux ascendants : « Non autem liberis tantum permissum est » testamentum parentum inofficiosum accusare, verum etiam parentibus libero- » rum » (*Inst.* II, 18, § 1).

P. 386. « On risquait (dans les procès d'hérédité), si l'on perdait, de laisser » entre les mains du fisc une somme proportionnelle à l'importance de la succes- » sion en litige, que l'on avait dû déposer en introduisant sa requête. » — Tout porte à croire, au contraire, que la παρακαταβολή, déposée par le demandeur, était, quand il succombait, attribuée, à titre de dommages et intérêts, au défendeur maintenu en possession (V. Schœmann, *Griech. Alterthümer*, 2e éd. I, p. 502; Bœckh, *Staatshaushaltung der Athener*, 2e éd. I, p. 479; cf. Homère, *Iliade*, XVIII, 507-508).

Ces légères erreurs, qu'il sera facile de faire disparaître, ne nous empêchent pas de recommander le livre de M. Perrot à tous ceux qui s'intéressent aux études littéraires. Ils y trouveront, sous une forme séduisante, le résumé des principales controverses que soulève le recueil des orateurs attiques, et, après l'avoir

lu, ils souhaiteront la prompte publication du second volume réservé à Démosthène et à ses contemporains, Eschine, Lycurgue, Hypéride et Dinarque.

E. CAILLEMER.

---

65. — **Zur Textcritik der Nibelungen.** Von Konrad HOFMANN. München, 1872. In-4°, 96 p. (Extrait des Mémoires de l'Académie des sciences. 1re classe. T. XIII).

J'ai entretenu à deux reprises (1866, art. 189; 1868, art. 71) les lecteurs de cette *Revue* des discussions toujours pendantes en Allemagne sur la valeur respective et les rapports des divers manuscrits qui nous ont conservé le célèbre poème des *Nibelungen*. Je rappelle brièvement qu'il existe trois rédactions, A B C, dont A est la plus courte et C la plus longue; Lachmann regardait le ms. A (Munich) comme le plus voisin de l'original, et déclarait interpolé tout ce qui se trouve en plus soit dans B C, soit seulement dans C; Holtzmann et après lui M. Zarncke ont renversé le rapport, en considérant C comme la rédaction la plus ancienne, B comme une première abréviation et A comme une seconde. Enfin M. Bartsch a établi, principalement sur l'étude de la versification, un troisième système, « qui m'a semblé, sinon absolument certain, du moins extrêmement plausible (1868, t. I, p. 230) » : d'après lui A n'est qu'une variante abrégée et assez mauvaise de B, B et C sont deux renouvellements à peu près contemporains (1200) d'un même texte perdu, lequel n'était lui-même que le rajeunissement (1170) de l'original (1145) également disparu.

M. Konrad Hofmann, qui est surtout connu en France comme romaniste, intervient dans ce débat d'une façon qui, en tous cas, ne peut manquer de fixer l'attention. Il revient essentiellement à l'opinion de Lachmann, mais il la motive et la développe très-différemment. Son mémoire se divise en trois parties : 1° rapport de A à B; 2° rapport de B (A) à C; 3° corrections pour le texte de A ou le texte commun. — Cette dernière partie, où se déploie la sagacité critique de l'auteur si souvent éprouvée sur un autre domaine, contient, à ce qu'il me semble, beaucoup de propositions très-bonnes, qui ne peuvent manquer d'être adoptées. Elles témoignent d'une étude approfondie de la langue et du style du poème et ont souvent pour elles, outre leur valeur propre, une grande vraisemblance paléographique.

Dans la seconde partie, M. H. s'attache à prouver, comme on l'avait essayé avant lui avec moins de suite et de pénétration, que C est le travail d'un réviseur fort habile et fort intelligent, qui a eu B (ou une variante de B) sous les yeux. Il étudie d'abord les strophes ajoutées ou omises par C et cherche à déterminer pour chacune d'elles la raison de l'addition ou de la suppression; puis il examine les leçons divergentes, et ne pouvant les comparer toutes, il se borne au nombre déjà très-considérable de celles que M. Bartsch a traitées dans ses *Recherches* (voy. *Rev. crit.* 1866, t. I, p. 183). Partout où l'auteur des *Recherches* conclut, de la divergence de B et C, à l'existence d'un original commun qui offrait une rime inexacte que tous deux ont voulu écarter (*Rev. crit.* 1868, t. I, p. 230), M. H. attribue cette divergence à une modification parfaitement voulue

que C a fait subir à B, et donne le motif de cette modification. Par là il prend une situation encore plus nettement opposée au point de vue de M. Zarncke, qui regarde cette divergence comme provenant d'une altération que B a fait subir à C. Ainsi, d'après M. Bartsch, B et C proviennent tous deux de x, — d'après M. Zarncke, B provient de C (par altération), — d'après M. H., C provient de B (par modification voulue et fort souvent heureuse). Cette conclusion ainsi formulée ressort de toutes les explications de M. H., mais il laisse à son lecteur le soin de la tirer lui-même.

La première partie jette un jour tout nouveau sur le rapport de B à A. Tandis que les quatre-vingts strophes (en chiffres ronds) que C a de plus que B se répartissent sur le poème entier et sont contre-balancées par une vingtaine de strophes omises, sur les soixante-deux strophes que B a de plus que A, 57 tombent sur un septième du poème (338-663 A), et cinq seulement sur les six autres septièmes. M. H. remarque que ce fait est également inexplicable si on regarde B comme abrégé dans A par la négligence du scribe (c'est l'opinion de Bartsch) ou A comme allongé dans B par un remanieur (c'est l'hypothèse de Lachmann). En effet, « il est à peine imaginable qu'un scribe ait été, en copiant un septième » du poème, dans un tel état de distraction qu'il ait oublié et omis 57 strophes, » tandis qu'il n'en aurait négligé que 4 ou 5 dans les six autres septièmes. » Et à l'inverse, si A a été remanié dans B, « l'auteur de A avait donc composé son » ouvrage si singulièrement que le remanieur a trouvé nécessaire ou convenable » d'ajouter 57 strophes dans ce septième seulement, tandis que dans le reste il » a laissé le nombre des strophes à peu près intact. » M. H. suppose donc que le manuscrit que le copiste de A avait sous les yeux, avait par un hasard quelconque, au milieu de six *quaternions* semblables à B, un *quaternion*, le second, appartenant à une rédaction plus ancienne, et plus courte dans de telles proportions que sur 335 strophes elle en offrait 57 de moins, soit un sixième. Il s'attache alors à prouver que les 57 strophes sont en effet, dans B, superflues, et ajoutées par des raisons qu'on peut déterminer. D'ailleurs M. H. admet que les cinq strophes qui se trouvent ajoutées par B en dehors du deuxième *quaternion* sont également des additions. La thèse qu'il soutient serait encore fortifiée s'il n'en était pas ainsi, et si les additions de B ne portaient que sur le second quaternion : on pourrait soutenir que ces cinq strophes ont été omises par A et non ajoutées par B [1]; mais M. H. n'a pas eu recours à ce moyen, et il a, avec une parfaite bonne foi, donné également à ces strophes le caractère d'interpolations [2].

L'explication proposée par M. H. du rapport de A à B peut à la rigueur se concilier avec le système de M. Bartsch comme avec celui de M. Zarncke. Il en

---

1. A est écrit avec négligence, et passe souvent des lettres ou des mots; pourquoi n'aurait-il pas omis quelques strophes? Le ms. B au contraire n'a à peu près rien passé et semble une copie fidèle. On peut remarquer en outre que les strophes B 939-946, dont deux manquent dans A, commencent, sauf une seule, par *Dó*, ce qui facilitait le *bourdon*.

2. Une autre explication du même fait, qui mérite d'être prise en sérieuse considération, vient d'être proposée par M. Rautenbach dans la *Germania* de Bartsch (*N. F.*, t. V, p. 433).

est autrement de son opinion sur le rapport de B à C, qui exclut l'une et l'autre hypothèse : aussi faut-il s'attendre à voir contester le résultat de recherches en tout cas très-remarquables. Ce sera à des juges plus compétents qu'appartiendra la décision : j'ai voulu seulement faire connaître aux lecteurs de la *Revue* cette nouvelle phase d'une question intéressante à plusieurs titres. M. Hofmann termine sa dissertation, écrite avec la concision la plus extrême, en promettant un travail subséquent sur différents points de la légende même des Nibelungen. On peut attendre de lui là-dessus des observations importantes, mais avant de quitter la critique du texte, il me semble qu'il devrait nous faire connaître ce qu'il pense de l'époque et du lieu où a été composé le poème original, et dans quel rapport il croit que A* (le texte dont nous posséderions un septième dans le second quaternion de A) est à ce poème original.

G. P.

---

66. — **Cardinal Salm und seine Friedenswerke,** ein Beitrag zur Geschichte Kærntens, von Dr Feill. Graz, 1872. Leuschner und Lubensky. In-8°, 80 p.

La brochure de M. le Dr Feill ne justifie pas entièrement son titre. Elle a le défaut de beaucoup de biographies : l'auteur groupe autour de son héros tous les faits qu'il peut rassembler ; un grand nombre de ces faits sont déjà connus ou ne présentent pas d'intérêt pour l'histoire générale. C'est ainsi que le § IV, consacré aux efforts du cardinal Salm pour développer autour de lui le goût des sciences naturelles, nous paraît fort peu important, même pour l'histoire de la Carinthie. Le § V rapporte avec de grands détails l'histoire des ascensions entreprises sur le Grossglockner : ces détails peuvent intéresser les géographes et les membres des clubs alpestres ; mais ils sont assez indifférents aux historiens. Il n'en est pas de même du § II, intitulé : Kirchliches ; c'est un résumé précis et instructif de l'histoire ecclésiastique de la Carinthie. La partie de l'ouvrage de M. F. la plus intéressante pour les lecteurs français est le § III : « Affaires » politiques : invasion française. » M. F. est très-allemand. A propos de la bataille de Leipzig et du retour de la Carinthie à l'Autriche, il dit (p. 38) : « L'Autriche faisait alors partie de l'Allemagne ; l'allemand d'Autriche aimait » dans son pays natal un morceau de terre allemande ; il l'aimait autant que » tout autre citoyen de cette grande nation ; et il se sent encore aujourd'hui » pleinement Allemand (ganz und voll Deutscher), bien que les mouve- » ments de l'histoire aient momentanément exclu l'Autriche de l'Alle- magne. » Les opinions de M. F. donnent plus de poids au jugement qu'il porte sur les résultats de la domination française en Carinthie. La première invasion de la Carinthie eut lieu en 1797. M. F. nous dit que les atrocités de la révolution avaient épouvanté les habitants ; beaucoup d'entre eux prirent la fuite, abandonnant leurs biens. Les armées républicaines élevaient, dit-il (p. 28), des exigences qu'il était souvent impossible de satisfaire. Tout changea avec l'arrivée de Bonaparte. Il garantit aux habitants l'exercice de leur culte (31 mars 1797) et remit à la ville de Klagenfurt une contribution de

86,000 florins dont Masséna l'avait frappée (p. 28). Les Russes arrivèrent en 1799; bien qu'ils vinssent en alliés, on en avait très peur. — Les troupes françaises occupèrent de nouveau la Carinthie en 1805. Elles revinrent en 1809. Le cardinal Salm s'employa très-activement pour adoucir le vainqueur. M. F. rapporte (p. 35) qu'il sauva la vie à deux habitants condamnés à mort, l'un parce qu'on avait trouvé chez lui des caisses de fusils, l'autre parce qu'il avait qualifié l'Empereur de « grand coujon » (ces mots sont en français dans le texte). Le ton modéré avec lequel sont racontés ces épisodes de l'invasion y donne de la vraisemblance; cependant M. F. ne cite pas ses sources. — Après la paix de 1809, la Carinthie fut démembrée; une partie fut réunie au gouvernement français d'Illyrie, une autre au royaume d'Italie. « Il n'y a pas de doute, » dit M. F. (p. 36) que les habitants de la haute Carinthie se trouvèrent mieux » du régime français. Les personnes les plus attachées à l'Autriche doivent en » faire l'aveu. Dans la province française ce n'étaient pas seulement les finances » qui étaient plus prospères que dans la province autrichienne; cette province » fut dotée d'institutions progressistes que l'Autriche désira longtemps en vain, » et qui de nos jours même n'ont pas encore été entièrement appliquées. » Dans la province annexée à l'Italie, les prêtres se plaignaient qu'on fît d'eux des instruments de gouvernement; on les employait à dire des prières publiques pour les succès de l'empereur; ils devaient exhorter les habitants à payer les contributions et à se présenter au recrutement. Malgré les bienfaits réels de l'administration française, il suffit des défaites de Napoléon en 1813 et de l'apparition des troupes autrichiennes pour décider la Carinthie à secouer la domination étrangère (p. 78). — Au milieu de ces événements le rôle du cardinal Salm s'efface singulièrement; l'histoire de la Carinthie l'emporte sur la biographie de l'évêque : l'intérêt de l'ouvrage y gagne.

A. S.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Albert, la Littérature française au XVIIe siècle (Paris, Hachette). — Bauer, des Euripides Iphigenie auf Taurien; des Euripides Herakliden; des Euripides Medea; des Euripides Alkestis (München, Lindauer). — Bechmann, das Ius Postliminii und die Lex Cornelia (Erlangen, Deichert). — Bourguignon, Grammaire de la langue d'oïl (Paris, Garnier). — Gruppe, Æacus. Ueber die Interpolationen in den rœmischen Dichtern (Berlin, Reimer). — Heydemann, Vasen-Sammlung zu Neapel (Berlin, Reimer). — Hygini fabulæ edidit Schmidt (Iena, Mauke). — Iung, la Vérité sur le Masque de fer (Paris, Plon). — Jehns, das franzœsische Heer (Leipzig, Grunow). — Lechler, Johann von Wiclif, 2 volumes (Leipzig, Fleischer). — Marselli, la Scienza della Storia, 1er vol. (Torino, Lœscher). — Rosenkrantz, Erlæuterungen zu Hegel's Encyclopædie der philosoph. Wissenschaften (Berlin, Heimann). — Scotus Erigena, Ueber die Eintheilung der Natur, 1 et 2 (Berlin, Heimann). — Westphal, Methodische Grammatik der griechischen Sprache, II. Theil, 1. Abth. (Iena, Mauke).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Beyer (C.). Neue Mittheilungen üb. F. Rückert, u. kritische Gænge u. Studien. 2 Thle. In-8°, xj-308 et iij-224 p. Leipzig (Frohberg). 16 fr.

Carlyle (T.). History of Friedrich II of Prussia called Frederich the Great (10V.). Vol. 3. In-12, cloth. London (Chapmann et H.). 2 fr. 50

Cassel (D.). Geschichte der jüdischen Literatur. I. Abth. Die bibl. Literatur. 1. Abschn. Die poet. Literatur. In-8°, iij-322 p. Berlin (Gerschel). 4 fr.

Clementis Romani epistulae. Ad ipsius codicis Alexandrini fidem ac modum repetitis curis ed. C. de Tischendorf. Accedit tabula. In-4°. Leipzig (Hinrichs). Geb. 12 fr.

—— Ad Corinthias epistula C. Tischendorfii ex apotypamate consultata photographica codicis Alexandrini effigie non neglecta edit. αὐτοπτῶν auctoritate funditus recensuit commentarium maxime criticum interpretationem Junii et Cotelerii latinam emendatiorem prolegomena, indices nominum, verborum, locorum addidit J. C. M. Laurent. Insunt et altera quam ferunt Clementis epistula et fragmenta. Ed. 2. In-8°, xxxviij-164 p. Leipzig (Hinrichs). 4 fr.

De' Bianchi (T.). Cronaca modenese. Serie delle cronache. Tomo X. Fasc. I. In-4°, p. 1-72. Parma.

Frola (R.). Processo storico-giuridico della successione intestate in Roma dalle XII tavole alla riforma di Giustiniano. In-8°, xxxij-260 p. Siena.

Jumann (T.). Ancient Faiths embodied in Ancient Names. 2d ed. Vol. I. In-8°, 836 p. cloth. (Trübner). 37 fr. 50

Krœger (A. E.). The Minnesinger of Germany. In-12, 286 p. cloth. 8 fr. 75

Latham (R. G.). The English Language. 5th ed. In-8°, 750 p. cloth. (Longmans). 22 fr. 50

Lenormant (F.). Lettres assyriologiques. 2e série. Études accadiennes. T. Ier. 1re et 2e parties. In-4°, 350 p. Paris (Maisonneuve et Ce).

Le Vaillant de la Fieffe (O.). Les Verreries de la Normandie, les gentilshommes et artistes verriers normands. In-8°, viij-552 p. Rouen (Lanctin).

Marselli (N.). La scienza della storia I. Le fasi del pensiero storico. In-8°, xxiv-404 p. Torino (Lœscher). 4 fr. 60

Mannier (E.). Ordre de Malte. Les Commanderies du Grand-Prieuré de France. In-8°, xxxvj-808 p. Paris (Aubry).

Mémoires et documents publiés par la Société savoisienne d'histoire et d'archéologie. T. 12. In-8°, lxxij-391 p. Chambéry (imp. Bottero).

—— de la Société d'archéologie lorraine. 2e série. 14e vol. In-8°, xvj-382 p. Nancy (imp. Crépin-Leblond).

Nicholas (T.). Annals and Antiquities of the Counties and Country Families of Wales; containing a Record of all Ranks of the Gentry, their Lineal, Alliances, Appointments, Armorial Ensigns, and Residences; with many Ancient Pedigrees and Memorials of Old and Extinct Families, accompanied by brief Notices of the history, Antiquities, Physical Features, chief Estates, Geology, and Industry of each county; Rolls of High Sheriffs from the beginning, Members of Parliament, Magistrates of Boroughs, etc. With munerous Illustrations in Wood from Photographs. 2 vols. In-8°, 964 p. cloth. (Longmanns). 78 fr. 75

Nourrisson. De l'entendement et des idées. Discours d'ouverture du cours complémentaire de philosophie au Collége de France. In-8°, 28 p. Paris (Didier et Ce).

Storia di S. Piero Apostolo nella città di Antiochia, ora per la prima volta pubblicata dal Cav. Francesco di Mauro di Polvica. In-8°, 48 p. Bologna.

Treadwell (J. H.). A Manual of Pottery and Porcelain. In-8°. London. 20 fr.

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 13 Septième année 29 Mars 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

A. LONGNON Études sur les Pagi de la Gaule 2e partie. Les Pagi du diocèse de Reims. 1 vol. gr. in-8° avec 4 cartes. 7 fr. 50

Forme le 11e fascicule de la Bibliothèque de l'École des Hautes-Études et le 3e de la Collection historique.

MÉLANGES D'archéologie égyptienne et assyrienne. T. Ier, fasc. I. In-4°.

Sommaire :

Avertissement par M. le Vte E. de Rougé. I. *T. Devéria*, Le fer et l'aimant, leur nom et leur usage dans l'ancienne Égypte. II. *E. de Rougé*, Étude sur quelques monuments du règne de Tahraka. III. *J. Oppert*, L'inscription cunéiforme la plus moderne connue. IV. *F. Lenormant*, Tablette cunéiforme du Musée Britannique. V. *E. de Rougé*, Étude des monuments du Massif de Karnak, résumé du cours professé au Collége de France (année 1872) rédigé par M. Jacques de

PÉRIODIQUES.

Journal Asiatique, N° d'octobre-novembre-décembre 1872. Table des matières de la VIe série (années 1863 à 1872). Paris, E. Leroux.

The Academy, N° 67, 1 mars. *General Literature and Art :* Madame Récamier et les amis de sa jeunesse. — EWALD'S, Scottish Woman et Tjele. — Lord Littmass and Lord Lytton (Letter to the Editor). — Notes on Literature and Art. — New Publications. — *Theology :* COLENSO'S, Pentateuch and Book of Joshua Critically Examined. — Dr. Pusey's University Sermons. — New Publications. — *Physical Science :* Alexander von Humbold. — Notes on Scientific Work (Geology, Physiology, Botany). — New Publications. — *History :* SPEDDING'S Letters and Life of Francis Bacon. — NEWMAN'S Historical Sketches. — Intelligence. — New Publications.— *Philology :* MAYOR'S Juvenal.—Intelligence. — New Publications. — Errata. — Advertisements.

The Athenæum, N° 2368, 15 mars. Chapters in the History of Yorkshire, by J. J. CARTWRIGHT; The Norfolk Garland : a Collection of the superstitious Beliefs and Practices, Proverbs, Curious Customs, Ballads and Songs of the People of Norfolk, by J. GLYDE. — A huguenot romance : Memoirs of a Huguenot Family, by ANN MAURY. — The Æneid of Virgil, transl. into english blank verse by C. P. CRANCH. — Dictionnaire de la langue française, par E. Littré. — Mr Charles Knight. — Holy Places, Jerusalem. — Literary Gossip. — Ozone and Antozone, by C. B. FOX. — Scientific Societies Company. — Societies (comptes-rendus des séances). — Science Gossip. — Fine Arts (Ventes de collections). — Fine Art Gossip. — Royal Italian Opera. — Handel's *Samson.* — Musical Gossip. — Drama. The Week. — Dramatic Gossip.

Literarisches Centralblatt, N° 12, 22 mars. BLOCH, Ursprung und Entstehungszeit des B. Kohelet. — CASSEL, Geschichte der jüd. Literatur, 1 Abth. — GIRGENSOHN, Krit. Untersuchung über das 7 Buch der Hist. Polonica des Dlugosch. — STEIN, Geschichte des Kœnigs Konrad I von Franken. — LUDWIG, Arbeiten der physiol. Anstalt zu Leipzig, 1871. — RAUCH, Die Einheit des Menschengeschlechtes. — MAGNUS, Ophtalmoscopischer Atlas.—v. SCHULTE, Ueber Kirchenstrafen. — SPALTENSTEIN, Die Wiedereinsetzung in d. vor. Stand. — WESTERKAMPF, Ueber die Reichsverfassung. — 1) BLUNTSCHLI, Rom und die Deutschen. 2) BAUMGARTEN, Der Protestantismus, etc. im deutschen Reich. — HŒLTSCHL, Die Anéroïde von Naudet u. Goldschmid. — WINKLER, Theorie der Brücken. — v. MAACK, Die Entzifferung des Etruskischen.—WESTPHAL, Semasiologie und Syntax der griechischen Sprache, 1 Abth. — Q. Aurelii Symmachi Relationes. Rec. Meyer. — Il Commento medio di Averroe alla poetica di Aristotele da F. Lasinio. — Jonckbloet's Geschichte der niederl. Literatur. Deutsch von W. Berg, 2 Bd. — Gebrechen u. Heilung der humanist. Gymnasien. — Vorlesungen im Sommersemester 1873 : 9. München; 10. Strassburg; 11. Giessen; 12. Halle-Wittenberg; 13. Basel.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 13 — **29 Mars** — **1873**

Sommaire : 67. MASPERO, Site et histoire ancienne de la ville de Carchemis; Du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique. — 68. BASTIAN, Recherches ethnologiques; LUBBOCK, les Origines de la Civilisation, tr. p. LEBARBIER. — 69. GUHL et KONER, Vie des Grecs et des Romains. — 70. STRÆTER, Olivier Cromwell. — 71. BONHOMME, Correspondance inédite de Mademoiselle Théophile de Fernig.

67. — **De Carchemis oppidi situ et historia antiquissima.** Thesim facultati litterarum parisiensi proponebat G. MASPERO. Accedunt nonnulla de Pedaso Homerica.

Du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique, par G. MASPERO, répétiteur de langue et d'archéologie égyptiennes à l'École des Hautes Études. Paris, librairie Franck (F. Vieweg), rue de Richelieu, 67. 1872.

Il n'est pas d'homme éclairé qui doute aujourd'hui de la réalité du déchiffrement des hiéroglyphes et qui méconnaisse l'importance des résultats obtenus par la lecture des textes égyptiens. Les derniers incrédules ont ouvert les yeux à la lumière, il y a déjà sept ans, à l'apparition du décret de Canope. Ce texte bilingue a confirmé de la façon la plus heureuse et la plus inattendue les conquêtes opérées dans le dictionnaire et la grammaire par les disciples de Champollion, en mettant sous les yeux du monde savant un ensemble considérable de mots égyptiens, traduits par un sujet grec de Ptolémée III Evergète identiquement de la même manière que par les égyptologues, nos contemporains. Aucune méthode d'induction n'a reçu une consécration plus éclatante. Si la méthode n'est plus discutée, ses résultats, il faut le dire, ne se sont pas encore imposés au public, parce que les restaurations historiques qu'on lui doit n'ont pas encore été adoptées par l'enseignement universitaire. L'égyptologie, je le sais, est un terrain un peu mouvant, comme toutes les sciences en progrès quotidien : les données acceptées la veille sont parfois contredites par les découvertes du lendemain ; mais il est des faits tellement bien établis qu'on peut les considérer comme irrévocablement acquis à l'histoire. Qu'un professeur ose déclarer en chaire que Sésostris était le fils, non d'Aménophis, mais de Séti Ier (sans affirmer toutefois qu'il devint aveugle en sa vieillesse, ainsi qu'on me l'enseignait au collége), il peut être assuré qu'aucune révélation ultérieure ne viendra le contredire. Qu'il s'en tienne aux données sommaires que contient le prudent et lumineux aperçu historique placé par le Vte E. de Rougé en tête de son Catalogue du Musée égyptien du Louvre : ces dix pages une fois entrées dans la tête des écoliers, ceux-ci en sauront beaucoup plus sur l'histoire des Pharaons, qu'après lecture des deux livres que leur ont consacrés Hérodote et Diodore et sur lesquels s'appuient la plupart des compilations en honneur dans les classes.

Sans espérer qu'une telle réforme soit à la veille de s'accomplir, il faut cepen-

dant savoir gré à la Faculté des Lettres de Paris d'avoir fait bon accueil aux sujets purement égyptologiques choisis par M. Maspero pour l'épreuve du doctorat.

Je n'ai pas à m'étendre sur la thèse latine; je ne veux qu'en indiquer le sujet. Elle a pour but de faire renoncer à l'identification adoptée jusqu'ici de Carchemis avec Circesium, ville de la Mésopotamie située au confluent du Chaboras et de l'Euphrate, et de démontrer que Carchemis n'est autre que la ville syrienne appelée Hiérapolis par les Grecs. M. Maspero appuie sa démonstration sur l'itinéraire que suivaient les Égyptiens dans leurs expéditions pour se rendre de Memphis à Qarqamischa (Carchemis). Cet itinéraire comprenait trois étapes : de Memphis à Mageddo, — de Mageddo à Qadesch, — de Qadesch à Carchemis (voir pages 5-11 et suivre sur les deux cartes les points intermédiaires). Arrivés à Hamath, après Qadesch, si Carchemis eût été Circesium, les Égyptiens auraient été contraints de s'engager avec armes et bagages dans l'immense région sablonneuse et sans eau qui s'étend de la vallée de l'Oronte au Chaboras et dans laquelle ils se seraient exposés aux attaques des Khitas. Rien de moins vraisemblable. Au contraire, après s'être emparés de Hamath, ils suivaient le cours de l'Oronte, puis, inclinant à droite, gagnaient l'Euphrate par la région cultivée de la Syrie supérieure. Cette route est beaucoup plus naturelle.

Le second chapitre est consacré à une histoire de Carchemis contenant des aperçus mythologiques des plus intéressants.

L'ouvrage se termine par une note sur *Padasa,* groupe dans lequel M. de Rougé, supposant une métathèse, voyait la Pisidie; or Padasa s'étant, sous la direction des Khitas, unie contre Ramsès II aux Mysiens (*Masu*), aux Dardaniens (*Dardani*) et aux habitants d'Ilion (*Iluna*), M. Maspero identifie d'une manière plus vraisemblable avec la troyenne *Pèdasos,* citée par Homère dans l'Iliade, la ville mentionnée longtemps auparavant dans le récit de l'Égyptien Pentaour; et l'auteur se complaît non sans raison dans ce rapprochement de deux poètes si différents, le chantre d'Achille et le chantre de Sésostris.

La thèse française est intitulée : Du genre épistolaire chez les Égyptiens de l'époque pharaonique. Elle débute par des renseignements sur la forme et la nature des lettres missives qu'on a trouvées dans les tombeaux et qui n'ont pas toutes le caractère intime de ce que nous appelons une correspondance. Quelques-unes sont des morceaux de style, des amplifications de rhétorique qui se transmettaient de générations en générations d'écoliers (p. 3). M. Maspero nous donne, p. 4, des spécimens des formules de salutation usitées dans les missives échangées entre fonctionnaires. Puis il entre dans les détails du style et de la composition. Après avoir insisté sur l'intérêt de ces documents qui nous introduisent dans la vie privée des Égyptiens, il donne la traduction de plusieurs lettres traitant de sujets divers.

Viennent ensuite les développements littéraires rédigés sous forme de lettres par les beaux esprits de l'Égypte et dont le thème le plus fréquent est la supériorité de la profession de scribe sur tout état manuel. L'auteur en cite de nom-

breux exemples; le plus important est un long morceau du papyrus Sallier n° 2, dont il donne la transcription et la traduction complètes : on y assiste à une énumération des inconvénients que comportent les métiers de forgeron, tailleur de pierres, barbier, batelier, cultivateur, maçon, armurier, courrier, teinturier, cordonnier, blanchisseur, etc., passés en revue avec une certaine verve satirique par le scribe égyptien qui conclut en donnant quelques préceptes de morale. On y remarque l'éloge du respect filial et de la continence : « Ne dis pas de men-» songe contre ta mère..... ne sois pas contre elle-même avec toi, c'est-à-dire, » tout seul. — Si tu es qui humilie son ventre, tu seras obéi[1]. Si après avoir » mangé trois pains, avalé deux cruches de bière, ton ventre n'est pas plein, » combats contre cela[2]. » P. 70.

Les pièces que M. Maspero a réunies sous le titre de lettres de l'élève au professeur sont moins intéressantes en ce qu'elles nous font retomber dans le style officiel et banal des grandes inscriptions monumentales consacrées à la louange des Pharaons. L'auteur a inséré dans ce chapitre quelques hors-d'œuvre qui ne seront pas sans intérêt pour les égyptologues, tels que les traductions de la fameuse stèle de Touthmès III, découverte par M. Mariette, et des allocutions de Safekh et de Toth à Séti Ier, gravées à Abydos.

Nous trouvons plus loin un spécimen de panégyrique dont un grammate est le héros et enfin une série de portraits esquissés par un La Bruyère de la XIXe dynastie qui clôt l'ouvrage.

Le simple lecteur, celui qui ne cherchera dans la thèse de M. Maspero que des impressions littéraires, y pourra faire de curieuses remarques sur le style égyptien et noter des traits ingénieux comme dans cette lettre qui dépeint les passants effrayés s'enfuyant devant l'ivrogne comme devant un mur qui va s'écrouler ou une poutre branlante (p. 31). On y rencontre des images et des métaphores curieuses : c'est l'ivresse qui *met l'âme en pièces;* c'est le maçon qui, de désespoir, *se mange*, *ses doigts lui sont des pains* (p. 53. Nous dirions, nous, qu'il se ronge les poings). C'est la maladie qui, au lieu d'entamer l'homme, le *goûte* (p. 57), etc.

Comme critique de détail, j'exprimerai le regret que l'auteur ne se soit pas arrêté plus souvent là où les difficultés du texte ne permettaient pas de rester intelligible, comme par exemple dans la lettre interprétée p. 20, à partir de « Je me couche sous des dattiers. » Ce qui suit ne s'enchaîne pas et ne se comprend plus.

Il est fâcheux aussi qu'une dernière révision de son travail n'ait pas suggéré à M. Maspero l'idée de prendre certaines précautions indispensables (inconvénient de la profession d'hiérogrammate à inscrire au papyrus Sallier II), j'entends le soin de préciser l'époque de sa traduction de la lettre sur l'officier de

---

1. Je propose de traduire la phrase *au khesi su khe-t sodem-tu nak* par : « C'est t'avilir » que d'écouter ton ventre. »

2. C'est-à-dire réfrène ta gloutonnerie.

cavalerie qu'il a, je le sais, écrite antérieurement à la traduction publiée par M. Chabas dans son livre sur l'Antiquité préhistorique. Bien qu'il soit facile de voir que ces deux versions ne se doivent rien l'une à l'autre, le Mémoire de M. Maspero n'ayant paru qu'en décembre 1872, il eût été prudent d'aller au devant de tout malentendu. Je répare cette omission.

En résumé, ce livre contient un nombre considérable de traductions de textes parfois très-difficiles dans lesquelles l'auteur fait preuve d'une profonde connaissance de la langue égyptienne; il sera d'une lecture profitable à tous les égyptologues, mais particulièrement utile à ceux qui débutent dans le déchiffrement de l'écriture hiératique, par le fructueux voyage qu'il leur imposera à travers le recueil des papyrus du Musée Britannique.

Je désire terminer cet article en faisant connaître de quelle manière Th. Devéria comprenait la lettre du papyrus Sallier n° 1 interprétée par M. Maspero à la p. 74 de sa thèse française, parce que la traduction de mon regretté prédécesseur se fonde sur des considérations d'un intérêt particulier.

L'encadrement elliptique appelé *cartouche*, dans lequel était inséré le nom des rois, représente évidemment le sceau, emblème de reproduction, de rénovation; comme anneau, il est un symbole d'éternité, ainsi que le serpent se mordant la queue qui en reproduit la forme. Il est clair que lorsque Horapollon nous parle (I, 59 et suiv.) de noms royaux enfermés dans l'orbe d'un serpent, c'est le cartouche qu'il veut dire. Or, au chapitre 63, il nous apprend que les Égyptiens ne figuraient que *la moitié d'un serpent* lorsqu'ils voulaient désigner un souverain partiel : c'est précisément cette dernière façon d'encadrer un nom royal que Devéria signale dans la lettre de Sallier n° 1, p. 3, l. 7, et dans la copie d'Anastasi V, p. 10, l. 4, où l'on voit le mot *hyq* « roi » entouré d'un demi-cartouche.

L'écriture du premier texte, dit-il, est assez négligée, quoique correcte, mais celle du second est si belle et si soignée qu'il est impossible d'y supposer une omission fautive. Le scribe a donc bien eu l'intention de n'écrire que la moitié du cartouche et il a même supprimé les signes *ankh uza senb* de la première copie.

Quel est le sens de ce mot *hyq* ainsi figuré? Il désigne un roi pasteur. *Hyq*, d'après Devéria, signifiait en même temps « pasteur » et « roi. » Inséré dans le cartouche complet, il veut dire : *gardien* du royaume ou de la royauté et est appliqué par honneur aux plus grands rois et par flatterie aux rois vivants; avec le demi-cartouche, il ne désigne qu'un dominateur partiel[1], tels qu'étaient les rois-pasteurs appelés par Josèphe *Hyksos* et qui en effet n'étaient maîtres que d'une partie de l'Égypte. Après avoir retrouvé notre mot *Hyq* dans l'appellation relatée par l'historien juif, il nous reste à expliquer la finale *sos* de cette appellation : si l'on ne consent pas à y voir une transcription grécisée de l'égyptien *sàu* « pasteur, berger, » on peut supposer qu'elle appartenait au langage vulgaire et conséquemment ne s'écrivait pas, comme ces mots arabes de la langue parlée

1. Le demi-cartouche est le déterminatif des mots exprimant le partage et la division.

qui n'existent pas dans la langue écrite; c'est pourquoi le copte l'aurait conservée sous la forme *schôs* « pasteur, berger » sans que nous la rencontrions dans les textes antiques.

La lettre du papyrus Sallier n° 1 suit immédiatement une copie inachevée d'un fragment historique sur la période des *Hyq-sos* ou rois pasteurs. C'est la première pièce d'un recueil destiné à l'enseignement du style épistolaire sous Ramsès II, ainsi que l'annonce le titre : « Commencement de l'instruction épistolaire faite » par le scribe Pentaour, en l'an X, (mois de) Choiak, étant (le roi) dans la » demeure de Ramsès II v. s. f. pour accomplir les (cérémonies?) de Ra-Ar- » machis. » Cette copie est de la même main que celle du document relatif aux Hyq-sos, qui la précède, et elle a été écrite probablement par l'un des élèves du professeur Pentaour, lequel l'aura choisie dans les Archives d'*Amen-em-an;* elle paraît bien être, de même que la pièce à laquelle elle fait suite, relative à l'époque des pasteurs, l'original en ayant été rédigé avant leur expulsion. Devéria l'explique ainsi : un scribe a été envoyé avec des agents sous ses ordres, au pays occupé par le Hyq (à demi-cartouche), dominateur partiel, c'est-à-dire Hyq (-sos); sa mission était d'éclairer le gouvernement égyptien sur l'organisation militaire des pasteurs qu'on voulait expulser; mais ses rapports n'arrivaient pas. C'est alors, probablement, que pour stimuler son activité on lui adressa la lettre en question, qui doit être interprétée de la manière suivante :

« Oh! donne ton application aux écritures pendant le jour, sois aux agents » pendant la nuit. C'est à toi de connaître les actes du Hyq (-sos) et tous ses » desseins, activement. Est-on à enrôler des *Semdous?* Est-on à dresser leurs » listes? Est-on à remettre l'homme fait aux officiers, le jeune homme aux » troupes légères? Et l'enfant (le jeune conscrit), le fait-on enlever du giron de » sa mère? marche-t-il pour faire nombre, et ses os sont-ils rompus (de coups)? » Les tiens (tes gens) sont des ânes, et pour ce qui est de tes émissaires[1], ils » n'ont pas de cœur au ventre! Remplis tes fonctions importantes, si nom- » breuses que soient les affaires. Ton écritoire et ton parchemin sont enve- » loppés! Ton courage est effacé continuellement! Oh! sache cela! »

Je ne sais si l'on acceptera la conjecture de Devéria; en tout cas, elle est assez ingénieuse pour mériter d'être rapportée.

PAUL PIERRET.

---

68. — **Ethnologische Forschungen** und Sammlung von Material für dieselben, von Adolf BASTIAN. In-8°, c-450 p. Iena, Costenoble. 1871. — Prix: 14 fr. 75.

Les origines de la civilisation, état primitif de l'homme et mœurs des sauvages modernes, par sir John LUBBOCK, membre de la Chambre des communes d'Angleterre et de la Société royale de Londres. Traduit de l'anglais sur la seconde édition, par Ed. LEBARBIER. In-8°, iij-567 p. avec planches et figures. Paris, Germer-Baillière. 1873. — Prix : 15 fr.

M. Bastian est connu comme voyageur et il s'est conquis une place estimable

---

1. Littéralement : « ceux qui sont à ta dévotion, à ton service. »

dans la littérature des voyages par le récit de son exploration de l'Asie orientale (Cf. *Rev. Crit.*, 1867, art. 1; et 1868, art. 50); il dirige en outre la *Zeitschrift für Ethnologie* de Berlin et il fait un cours d'ethnologie à l'Université de cette ville. Ce sont là des titres qui imposent au public et qui feraient à M. B. une réputation de savant s'il s'en tenait à ses récits de voyage et se gardait d'écrire autre chose. Nous regrettons d'avoir à le dire : méthode, critique, enchaînement logique des idées, clarté d'exposition, sont autant de qualités dont nous avons vainement cherché la trace dans ce tome Ier de *Recherches ethnologiques*.

Il n'est pas de science où il soit plus nécessaire qu'en ethnologie de passer à un crible sévère les renseignements dont on fait usage. Bruits rapportés par les écrivains anciens, observations faites par des voyageurs prévenus, ou ignorants, ou insuffisamment renseignés, ou trompés par de faux rapports... autant de témoignages qui ont une valeur très-diverse et avant d'en admettre un seul, on doit le soumettre à un contrôle attentif. M. B. ne semble pas se douter de ce principe fondamental de la méthode ethnologique; tous les témoignages lui sont bons, d'où qu'ils viennent, et ils ont la même valeur pour sa réceptivité inconsciente. Pour lui, par exemple, Hesus et Beli Mawr sont des personnages historiques au même titre qu'Hannibal et que Jules César. Ce défaut de méthode s'accuse davantage par l'absence de références. Si l'auteur citait ses sources, on pourrait faire le départ du faux et du vrai; mais point! « V. Pline, » « cf. Plutarque, » « dans Appien, » voilà sa façon de citer. Il y a plus encore. L'auteur a le défaut de passer à tout instant d'un sujet à l'autre sans qu'il y ait entre les deux aucun lien apparent ou même réel. Aussi la lecture d'une page ou deux de son livre (on ne peut en lire davantage en une fois) produit-elle sur l'intelligence la même impression d'éblouissement et d'étourdissement qu'un kaléidoscope sur la vue.

Un semblable livre est au-dessous de la critique et il échappe à l'analyse par l'incohérence des idées. Le volume se compose de deux paragraphes, un de c pages qui est l'introduction, l'autre de 450 qui est l'ouvrage même. Pas de division en parties, en livres, en chapitres; pas de sommaires; pas de tables. Le texte occupe en moyenne le quart ou le cinquième de la page : le reste est pris par les notes. La seule différence entre le texte et les notes est dans le caractère d'imprimerie. Ce sont même procédé de composition, même style, même absence d'idées. Une citation seule peut donner un aperçu du genre de M. B. Traduisons par exemple la note de la p. 140 : elle se rapporte à ce passage du texte : « Les » trois avantages des Kymmry sur tout autre peuple de l'Ile de Bretagne..... »

Trois nations ont corrompu ce qu'elles avaient appris du Bardisme de Bretagne en le mêlant à de fausses doctrines et elles l'ont par là perdu : les Gwyddelod (Irlandais), les Cymmry Llydaw (Cymmry de la Bretagne) et les Ellmyn (Germains ou Allemands). Il y a trois ordres des Bardes primitifs, le Barddbraint (le président), l'Ofydd ou Owate (celui qui agit d'après l'inspiration du génie) et le Derwydd (barde-druide) qui donne l'enseignement (d'après les Trioedd Braint a Devod). Au soulèvement de Séville, Pierre de Castille s'enfuit en France (royaume situé au nord de la Galice), vers le El-Fens Ghales (le prince des Galles), souverain de ce pays et seigneur de l'Angleterre (Ibn Khaldun), le prince Noir à Bordeaux (Slane). Helia, c'est-à-dire Domini Dei, druhtines Kotes (v. Kero) dans les gloses du Cod. St. Gall. Pott explique Germani par gens de l'Est (du gaëlique oir ou

oriens), Kuning (Kyning ou Kongr), rex (vir nobilis ou propinquus). Kon (Kuoni ou cene) fortis (audaa). Kunni (Kuni ou cynne) genus. Kan ou Kna (noscere ou jna de jan ou nasci) avec Kunnan (Kunna) scire (v. Graff). Πρότερον Τυρίοις, εἶτα Κελτοῖς, οἱ νῦν Κελτίβηρες καί Βήρονες κάλουνται (Strabon), mélangés comme les Ibères. La colonie de Gottschee doit son origine (d'après la Chron. de Thomas) à des familles des Franks et des Thuringiens vaincus après une révolte, qui furent données en cadeau par l'empereur Charles IV au comte Frédéric d'Oldenbourg (v. Valvasor) comme Gottsevia en Carniole (Elze).....

Il est inutile d'achever cette citation, car ce fatras fatigue le lecteur autant que nous-même. On croirait vraiment entendre le langage de Petit-Jean (voy. Racine); mais cf. les fanfreluches antidotées (dans Rabelais). Par le corps bieu! Il barbelote Ses mots, tant qu'on n'y entent rien (Pathelin).

C'est passer de la nuit au jour que lire ensuite le beau livre de sir John Lubbock qu'une traduction faite avec soin vient de mettre à la portée du public français. Dans son précédent ouvrage (*l'Homme avant l'histoire*) M. Lubbock n'était guère sorti de l'archéologie et il s'était borné à décrire la vie et les conditions d'existence des sauvages modernes en les comparant avec ce que les découvertes faites dans les tumuli et dans les couches mêmes du sol font connaître des ancêtres des peuples maintenant civilisés, ou du moins censés tels. Aujourd'hui M. Lubbock s'est proposé un but plus élevé et plus difficile, celui d'étudier, chez les peuples sauvages qui conservent et continuent jusque sous nos yeux l'enfance de l'humanité, les coutumes, les mœurs, les pratiques, les lois, la religion, en un mot tout ce qu'on peut regarder comme un commencement de civilisation rudimentaire. Avant de toucher cette étrange matière, l'auteur, qui s'adressait tout d'abord à un public anglais, s'est excusé d'avance de mettre en relief des coutumes et des faits qui par endroit choquent et révoltent notre conscience européenne et moderne. « La nature même des sujets que j'ai » à traiter dans le volume que je présente au public, dit-il dans sa préface, me » force à expliquer bien des idées, à citer bien des faits, qui nous semblent » horribles, et cela se présente si souvent que, si je les cite sans commentaire, » ou sans exprimer une désapprobation, c'est crainte de fatiguer mes lecteurs » par des répétitions sans nombre. Ces remarques s'appliquent surtout aux » chapitres sur le mariage et la religion. Je me suis donc contenté de raconter, » car si j'avais exprimé mon sentiment dans quelques cas, mon silence, autre » part, aurait pu être pris pour de l'indifférence ou même pour une approba- » tion. » M. Lubbock, pour montrer davantage son intention de respecter le lecteur, a en outre recouru au latin pour donner dans l'appendice les faits les plus « horribles[1]. »

M. L. traite successivement de l'art considéré au point de vue ethnologique (hiéroglyphes, tatouage, changement artificiel des formes du corps), du mariage,

1. On pourrait relever dans ce latin quelques impropriétés d'expression, par ex. *infantes* pour *liberi* dans cette phrase : *Parentes saepe infantum, viri uxorum quaestum corporum faciunt*. Mais cela a peu d'importance, quand il s'agit de choses déjà si *improper* dans le fait.

de la position de la femme chez les sauvages, de la polyandrie et de l'exogamie, du développement de la parenté, de la religion (c'est la partie la plus étendue, et au point de vue psychologique la plus intéressante du volume), des mœurs, du langage et des lois chez les sauvages. Nous serions entraînés trop loin, si nous voulions suivre l'auteur dans un de ces sujets qui demanderaient beaucoup de développements et de citations pour être traités dignement. M. L. choisit ses témoignages avec prudence[1], les classe avec soin et met en lumière les conclusions qui en découlent. Il s'est en général borné à décrire ce qui se passe chez les sauvages, sans comparer ces faits et ces coutumes avec ce qu'on peut rencontrer d'analogue chez les peuples civilisés. Les chapitres consacrés à la religion sont particulièrement sobres à cet égard, bien que les rapprochements naissent d'eux-mêmes dans la pensée du lecteur qui s'est un peu occupé de traditions et de croyances populaires. L'esprit humain que l'instruction n'a pas tiré de son obscurité première, se représente à peu près de la même façon les forces invisibles qu'il subit et ces superstitions instinctives ont plus d'empire sur sa croyance que les dogmes de la religion qu'on lui a enseignée et que pourtant il pratique[2]; même à notre époque il ne serait pas difficile de trouver dans quelques coins perdus d'une campagne isolée, des cas de fétichisme ou de totemisme. Mais on ne peut reprocher à M. L. de n'avoir pas donné ce qu'il n'entrait pas dans son plan de faire; son livre, riche de faits et de *suggestions*, est un des meilleurs qui aient été écrits sur les origines morales de l'humanité et il intéressera également les personnes qui s'occupent et d'ethnologie et de psychologie scientifique.

---

1. En quelques endroits seulement nous voudrions sur les témoignages de voyageurs qu'il cite une enquête qui en mît la véracité hors de doute. Ainsi à propos de peuples dont on raconte qu'ils n'ont aucune religion (ce qui à priori nous semble douteux), M. L. cite sur l'un d'entre eux le témoignage qu'on va lire, et qui nous paraît demander confirmation. Un rationalisme aussi instinctif est éminemment suspect; car ce qui domine chez une population sauvage, c'est avant tout et par-dessus tout la crainte de l'inconnu.

« Il est évident, dit M. Bik (cité par Kolff, *Voyage du Dourga*, p. 159) que les Arafuras » de Vorkay (une des îles Aru méridionales) n'ont aucune espèce de religion..... Ils n'ont » pas la moindre idée de l'immortalité de l'âme. A toutes nos questions sur ce sujet, ils » répondaient : « Aucun Arafura n'est revenu après sa mort, nous ne pouvons donc pas » savoir s'il y a une vie future, c'est d'ailleurs la première fois que nous en entendons » parler, » *Mati Mati suhad*, « quand vous êtes mort tout est fini pour vous, » disent-ils. » Ils n'ont aucune notion de la création du monde. Pour me convaincre plus complète- » ment de leur ignorance absolue de l'existence d'un Être suprême, je leur demandai à qui » ils s'adressaient dans un pressant péril, quand ils étaient, par exemple, surpris en mer » par une violente tempête. Le plus vieux, après avoir consulté les autres, me répondit » qu'ils ne savaient pas en ce cas à qui demander secours, et qu'ils me seraient fort obligés, » si je le savais, de le leur dire » (Lubbock, p. 209).

2. Donnons un seul exemple des rapprochements auxquels prêterait cette partie du livre de M. L. : Il rapporte (p. 221) qu'à la Nouvelle-Zélande un dieu particulier cause chaque maladie. On peut mettre en regard de cette croyance celle qui est répandue dans plusieurs pays et notamment dans la Bretagne française d'après laquelle un saint particulier guérit chaque maladie. (M. Gaultier du Mottay dans son *Essai d'Iconographie et d'Hagiographie bretonne*, Saint-Brieuc, 1869, donne après le nom de chaque saint, l'indication de la maladie pour la guérison de laquelle on l'invoque. On peut de la sorte s'y faire la liste des saints *spécialistes* de la Bretagne française.)

Nous ne savons pour quelle raison l'éditeur français a donné, outre les planches et les gravures de l'édition anglaise, une « Vue de Stonehenge » qui sert de frontispice. Il n'est pas question de Stonehenge dans le volume et, en outre, il ne nous semble pas que cette vue soit exacte.

H. GAIDOZ.

---

69. — **Das Leben der Griechen und Rœmer**, von E. GUHL und W. KONER. Gr. in-8°, xvj-805 p. Berlin, Weidmann. 1872. — Prix :

Le livre de MM. Guhl et Koner, dont le but est d'analyser et de décrire, d'après les monuments, la *Vie des Grecs et des Romains*, s'adresse bien décidément et sans arrière-pensée aux *laïques*, à ceux qui demandent à être instruits sans être initiés aux procédés de l'érudition. A part les indications qui garantissent l'authenticité des figures et quelques citations insérées çà et là dans le texte, point d'appareil critique. Les auteurs se sont soustraits ainsi à la tentation de revenir sur leur plan et de sacrifier plus que de raison aux exigences des savants. En revanche, des figures nombreuses, bien choisies, habilement dessinées, mettent sous les yeux du lecteur la plupart des objets décrits, et une exécution typographique irréprochable[1] ajoute au charme de l'ensemble.

Le public a goûté cette méthode. L'ouvrage, publié il y a douze ans, en est arrivé à sa troisième édition. La mort de M. Guhl, survenue en 1863, a laissé à M. Koner le soin d'améliorer l'œuvre commune. Nous n'avons pas sous les yeux les deux premières éditions, mais M. Koner nous indique lui-même dans une courte préface les modifications qu'il a jugées nécessaires et qui ont accru l'ouvrage de deux feuilles.

Le plan est tel que l'exigeait la collaboration de deux auteurs dont chacun s'enferme dans un domaine bien défini, et ses défauts sont de ceux auxquels il était difficile de remédier. Approuvons d'abord sans réserve la séparation complète des Grecs et des Romains. Plus ces deux peuples ont d'affinités, plus il est urgent de prévenir des méprises qui entretiennent une confusion perpétuelle dans les esprits. C'est bien assez que cette confusion règne irrémédiablement dans le monde mythologique et que nous soyons condamnés, sous peine de passer pour plus que pédants, à affubler les divinités grecques de noms romains.

Nous sommes donc en présence de deux ouvrages distincts dont chacun se subdivise en deux parties, la description des immeubles par M. Guhl, et la description du mobilier, ainsi qu'une esquisse des arts et métiers, par M. Koner. Cette division, nécessitée, comme nous l'avons dit, par le mode de collaboration adopté, a des inconvénients graves. On ne conçoit pas l'étude architectonique des temples, des tombeaux, des bains, des théâtres, séparée de l'étude des usages qui ont imposé à l'art telle ou telle forme préférée. Aussi M. Guhl est-il obligé de faire

---

1. Signalons quelques fautes typographiques : *NFRVAE* (p. 474), *pyarmide* (p. 470), *Seerbarben* (p. 633), *Bœmer* (p. 684), *Pompejii* (p. 697).

constamment allusion à ces habitudes, et ses indications, sans être toujours suffisantes, font double emploi avec celles de M. Koner.

Enfin, ce plan une fois adopté pouvait, ce semble, retrouver dans l'agencement des détails un peu plus de cohésion que M. Koner n'a su lui en donner. Il ne s'agissait pas, bien entendu, de faire entrer cette collection d'objets disparates dans un cadre dramatique, à la manière de W. Becker, ou, comme l'a fait Friedlænder, dans de larges dissertations historiques. Ce qui est ailleurs l'accessoire était ici l'objet spécial du livre. Mais, puisque, dans la partie consacrée aux Romains, M. Koner a essayé de grouper autour des esclaves, considérés comme formant la classe industrielle, les paragraphes consacrés aux arts et métiers, pourquoi n'avoir pas tiré un meilleur parti de cette idée un peu systématique? Supposons que l'auteur ait commencé par l'agriculture qui fut longtemps la vraie profession de l'homme libre, qu'ensuite il ait parlé des métiers laissés aux affranchis et aux esclaves, puis des employés subalternes, esclaves et affranchis, au service des magistrats, scribes, appariteurs, licteurs..... etc., il eût facilement trouvé où placer sa description des faisceaux, reléguée dans une note à la page 756, et le lecteur ne rencontrerait pas la charrue entre les bibliothèques et les colléges sacerdotaux..

En comparant les deux moitiés du livre, on voit que M. Koner n'a pas appliqué la même disposition aux antiquités grecques. Il n'y est même question ni de l'agriculture ni des esclaves. L'omission est voulue sans doute; mais pourquoi laisser croire que le travail des champs ne comptait pour rien dans le pays qui a divinisé Triptolème, qui préférait l'olivier de Minerve au cheval de Neptune, et qui a enté l'art dramatique sur la viticulture? Il faut qu'à la prochaine édition M. Koner se souvienne du bouclier d'Achille et nous décrive aussi moissons et vendanges, en ajoutant même une liste des bons crûs.

Puisque nous sommes sur le chapitre des additions à réclamer, signalons dans la liste des comestibles l'absence des fromages. Ce mets vulgaire, le régal des bergers de Théocrite et de Virgile, entrait dans la consommation en quantité d'autant plus grande que l'antiquité dédaignait le beurre et que presque tout le lait des troupeaux se consommait sous cette forme. Les Grecs avaient même inventé le fromage aux herbes et les Romains le fromage fumé. Tout un coin de l'agora d'Athènes était affecté au commerce de cette denrée et en portait le nom (χλωρὸς τυρός). Les arts mécaniques n'ont guère attiré non plus l'attention de M. Koner, et pourtant il n'est pas de sujet plus propre à piquer la curiosité du public. Sans parler des balistes et catapultes que nous connaissons fort mal, on chercherait en vain dans le livre qui nous occupe une description de la clepsydre, du pressoir, ou de la roue hydraulique à laquelle Lucrèce compare le mouvement de l'univers (Lucr. V, 517). L'*abacus* y figure bien comme chapiteau, mais non comme machine à compter. Ce sont là des questions au moins aussi intéressantes que l'usage de l'*amentum* auquel M. Koner a consacré deux grandes pages.

Ces petites lacunes et d'autres moins importantes encore pourraient être com-

blées sans que l'ouvrage en fût sensiblement accru. Une amélioration urgente et que nous signalons à l'auteur, serait la réduction des mesures, empruntées de côté et d'autre, à un type uniforme. On passe sans cesse d'une échelle à l'autre; les dimensions de tel monument sont données en mètres, celles de tel autre en pieds de Prusse, pieds de Paris, pieds anglais, pieds romains, palmes de Naples, palmes de Sicile,.... etc. Si M. Koner a voulu faire sentir les inconvénients de cette diversité de systèmes, il a parfaitement réussi. Qu'il n'oublie pas cependant que ses lecteurs ont besoin d'idées claires, et s'il veut respecter les chiffres donnés par ses autorités, qu'il ajoute à la fin du volume une table de conversion. Nous avons remarqué aussi quelques monuments dont on ne peut apprécier les dimensions réelles; pour l'un (fig. 72), le graveur a omis l'échelle; pour d'autres (fig. 340. 386), l'unité de mesure n'est pas nommée. Ailleurs (fig. 377), les lettres indicatrices manquent sur le dessin.

Après deux révisions successives, le texte de MM. Guhl et Koner ne contient plus de ces fautes *quas incuria fudit*. Tout au plus rencontrerait-on çà et là quelques inexactitudes. C'en est une, ce semble, que d'appeler *voûte* l'encorbellement avec échancrure semi-circulaire de la figure 69. Plus loin (p. 123), une équivoque déjà signalée dans la première édition n'a pas disparu. La tour des Vents n'était pas l'ornement « de l'agora d'Athènes, » mais bien d'une des places construites sous la domination romaine à l'E. du Céramique. M. E. Curtius (*Attische Studien*, II, p. 51) y fait converger les axes de deux marchés dont l'un, qui s'étendait entre la tour et la porte d'Athena Archagatis, était le marché aux huiles. On peut adopter ou rejeter son opinion, mais on ne saurait étendre jusqu'au monument en question les limites de l'agora proprement dite, de l'agora du Céramique.

Avant de fermer le livre, nous ferons remarquer à M. Koner que le précepteur du jeune Gordien s'appelait Sammonicus Serenus et non pas Sammonius Severus (p. 684), comme on peut le vérifier dans toutes les éditions de J. Capitolin, de Spartien et de Lampride. Au risque de paraître présomptueux, conseillons-lui aussi de faire disparaître de son style cette verroterie de gallicismes barbares qui résistent à l'assimilation. Je ne sais si des expressions comme » *gewaltiger Choc* (p. 591), *persiflirung* (p. 679), *transpiriren* (p. 484), *gour-* » *mandie* (p. 321), etc. » frappent beaucoup les imaginations allemandes, mais ici, on les trouve tout simplement grotesques.

Nous n'avons pas besoin d'insister en terminant sur les mérites de l'ouvrage. Il est de ceux dont l'éloge n'est plus à faire, et le critique peut se borner sans inconvénient à la partie la plus ingrate de sa tâche.

A. B.-L.

---

70. — **Olivier Cromwell.** Ein Essay über die englische Revolution des 17. Jahrhunderts, von Dr B. T. Stræter. Leipzig, P. Frohberg. 1871. In-8°, 521 p.

Si d'ordinaire un *Essai*, quels que soient ses défauts, peut réclamer au moins le mérite d'être court, ce volume répond peu à la définition du genre, car il est

d'une étendue respectable. Cependant nous ne nous plaindrions point d'avoir perdu le temps qu'il nous a fallu pour le parcourir, si sa longueur était son unique défaut. Cromwell est un personnage suffisamment marquant dans l'histoire pour avoir droit à des biographies d'une pareille étendue et, qui plus est, il n'a point encore reçu dans la littérature historique allemande l'attention qu'il mérite. Malheureusement l'ouvrage de M. Stræter ne remplira que très-imparfaitement cette lacune, et si nous disons un mot de ce livre, c'est plutôt pour y signaler quelques aperçus curieux, comme il s'en glisse de plus en plus dans la littérature *scientifique* de l'Allemagne, que pour le discuter au point de vue historique, ce qu'il ne mérite peut-être pas. C'est Thomas Carlyle qui est le véritable père intellectuel de l'ouvrage; on sait que l'attrayant et profond, mais souvent excentrique historien anglais est en grande faveur auprès de nos voisins, depuis qu'il leur a dit des choses si flatteuses au sujet de la guerre contre notre pays. Or Carlyle a publié dans les temps les *Letters and Speeches of Cromwell*, et dans cet ouvrage a, d'une façon très-originale, exprimé ses opinions sur le drame révolutionnaire d'outre-Manche. C'est cet ouvrage qui n'a pas laissé dormir M. S. Auteur d'une tragédie sur le comte de Strafford et d'études littéraires sur Roméo et Juliette, l'auteur « s'est senti poussé par un besoin intérieur à donner une » forme plus artistique à un sujet si intéressant. » Nous ne nous sentons pas compétent pour discuter longuement ce point de vue *artistique;* peut-être n'est-il pas très-conforme aux lois de l'art, quand on veut faire le portrait d'un homme, d'entasser des extraits de correspondance l'un à la suite de l'autre et de continuer son ouvrage pendant cent pages encore après la mort de son héros. Mais ce que nous pouvons affirmer, c'est qu'au point de vue scientifique le volume de M. S. n'a aucune valeur. C'est une pâle copie de l'historien d'Édimbourg, moins son *humour* et son excentrique talent, et nous nous demandons, en fermant ce gros in-octavo de plus de cinq cents pages, ce qu'il peut apprendre de nouveau à tous ceux qui seront tentés de le lire. Le caractère de Cromwell y est défendu contre les vieilles imputations d'hypocrisie ou de folie puritaine et nous approuvons parfaitement ce que M. S. dit à ce sujet (p. 234). Mais c'est là une vérité admise depuis longtemps déjà par tous ceux qui ont étudié de plus près cet épisode de l'histoire d'Angleterre. On nous donne une biographie du protecteur, quelquefois minutieuse à l'excès [1], quelquefois très-peu détaillée, si bien que les cinq dernières années de la vie de Cromwell sont racontées sur une demi-page. L'histoire de la politique étrangère du vainqueur de Charles et du Long Parlement est presque absolument négligée, bien que ce soit un des points les plus curieux de sa biographie. On nous dit seulement que la grandeur de Cromwell a consisté surtout à combattre « des influences mystérieuses de la plus atroce » espèce (*geheime Einflüsse der entsetzlichsten Art*) émanant de la diplomatie

1. Ainsi M. S. nous racontera les visites de la famille royale au domicile paternel; il semble attacher d'ailleurs beaucoup d'importance à ce que la mère de Cromwell, Elizabeth Stewart, fût, à un degré très-éloigné, parente de la famille royale (p. 7).

» française, qui s'étendaient sur l'Europe tout entière, menaçant les nationa-
» lités les plus diverses et faisant mouvoir les acteurs principaux de la politique
» continentale, d'une façon plus ou moins consciente, comme des pantins dont
» les fils étaient mis en mouvement à Rome et à Paris » (p. 6). Quelquefois l'auteur s'imagine avoir trouvé des faits inconnus jusqu'alors; ainsi, p. 210-213, après avoir annoncé que les historiens allemands n'avaient point encore nettement déterminé l'attitude de Cromwell vis-à-vis de Charles Ier, au moment de la crise finale, il nous raconte longuement l'historiette bien connue des dépêches royales saisies par les troupes parlementaires et de la lettre où Charles expliquait à la reine Henriette que s'il avait promis le cordon d'un de ses ordres à Cromwell, c'était un cordon de chanvre qu'il entendait lui donner, pour l'attacher au gibet. On peut se demander aussi si M. S., malgré ses études et malgré Carlyle, a bien saisi le caractère de son héros, puisqu'il le compare (p. 112) à certains électeurs et rois de Prusse, ajoutant, il est vrai, qu'en ces derniers « on ren-
» contrait en outre de tout autres éléments » que chez Cromwell. Il n'aurait pas pu non plus, s'il s'était clairement rendu compte de la situation politique de l'Angleterre, exprimer l'opinion que le Protecteur aurait triomphé plus facilement et créé une œuvre plus durable « si, d'une main de fer, il avait fondé la monar-
» chie » (p. 512). Une tentative de ce genre n'aurait fait qu'amener une chute plus rapide, car elle aurait causé l'union immédiate des républicains, hostiles à toute royauté, des chefs militaires jaloux d'un rival déjà trop puissant à leurs yeux et des royalistes eux-mêmes qui ne reconnaissent d'autre royauté que celle des Stuarts. On ne voit pas d'ailleurs comment cette prise de possession d'une couronne cadrerait avec la mission que l'auteur lui-même attribue à Cromwell et qu'il définit d'une façon passablement emphatique : « Aller à travers la nuit
» vers la lumière, arriver par les travaux et les fatigues, les batailles et les
» souffrances, le sang versé et la mort, jusqu'à ces hauteurs sereines où trônent
» les idées éternelles de l'humanité rachetée et libérée du joug. » Si cela signifie quelque chose, ainsi que nous nous plaisons à le croire, cela veut dire que Cromwell était un sage et un héros républicain; mais alors il ne pouvait songer à devenir un despote. Pour notre part, nous ne doutons pas que le général, après avoir vaincu la résistance armée des royalistes et des indépendants de l'Écosse et de l'Irlande, n'ait désiré concentrer d'une façon durable le pouvoir entre ses mains; mais sa situation était bien autrement difficile que celle de Bonaparte, exploitant la tradition révolutionnaire à son propre profit. Il avait été lui-même le principal champion dans la lutte au profit de la république et contre la royauté; il était condamné à représenter jusqu'au bout son parti, sans quoi il aurait vu s'effondrer immédiatement son pouvoir et peut-être même, s'il avait vécu, sa personnalité, quelque grande qu'elle fût, aurait succombé sous la pression des événements.

Le style de M. S. laisse souvent à désirer et si nous n'avions trop longtemps déjà retenu nos lecteurs sur cet ouvrage, nous citerions comme un modèle de style grotesque le récit de l'arrestation des membres du Parlement par le colonel

Pride (p. 507), ou la définition passablement alambiquée de l'idée d'histoire (p. 1). Nous avons réservé pour la fin une citation bien curieuse et qui révèle naïvement certaines idées qui préoccupent les savants allemands depuis quelques années. C'est à la p. 399 que nous la trouvons; l'auteur a parlé d'abord de « l'égoïsme naïf et raffiné » des Anglais et des Russes qui se sont établis partout aux meilleurs endroits du globe; puis il continue : « Bientôt, il faut l'espérer, ce » même égoïsme énergique sera employé contre eux-mêmes, pour rompre enfin » les liens qui retenaient les ailes de cet autre aigle (l'Allemagne), que l'on a voulu » mutiler systématiquement jusqu'à ce jour, auquel on a su défendre jusqu'ici de » respirer à l'aise, en le séparant de la mer et en le privant de l'embouchure » des grands fleuves qui coulent dans ses domaines. *La Hollande* et *la Belgique*, » *le Jutland* et *le Danemark*, *la Moldavie* et *la Valachie*, que signifient ces forma- » tions d'états sur les frontières d'un Empire Rhéno-Elbo-Vistulo-Danubien (*sic!*)? » Si nos diplomates et nos hommes d'État allemands ne parviennent pas à s'en » débarrasser sous peu, ils méritent en effet toutes les épithètes et décorations » dérisoires (*Ordens-Kuhbænder*) dont les diplomates plus rusés de ces grands » empires les ont affublés depuis deux siècles, en se moquant d'eux en secret. » Mais cela, seulement en passant. »

Il nous semble inutile de rien ajouter à cet aveu plein de candeur, déposé là, « en passant, » dans une biographie artistique et scientifique de Cromwell, mais il était bon de le relever ici, car c'est encore un signe du temps.

R.

---

71. — **Correspondance inédite de Mademoiselle Théophile de Fernig,** suivie du Journal inédit de la Villeurnoy, avec introductions et notes par Honoré Bonhomme. Paris, Didot, 1873. 374 p. — Prix : 4 fr.

Les deux morceaux que M. Bonhomme vient de donner au public n'ont aucune raison d'être réunis si ce n'est celle de former un volume, au lieu que, séparés, ils seraient réduits à de minces plaquettes. Le lien moral est nul entre eux ; sans parler du caractère des écrivains qui n'a point de traits de ressemblance, la correspondance de l'un est entièrement privée, celle de l'autre est plutôt politique. Il ne faut donc pas chercher dans cette double publication un principe d'unité; elle est le résultat d'une convenance de librairie et sans doute de la simple coïncidence d'une double trouvaille.

Le nouveau travail de M. B. ne me paraît d'ailleurs donner lieu qu'à des remerciements analogues à ceux qui lui sont dus pour ses précédentes publications. Je ne lui adresserai que deux ou trois critiques qui portent principalement sur sa méthode.

Certes je n'imagine aucun motif sérieux de douter de l'authenticité des lettres de Théophile de Fernig et du journal de la Villeurnoy. Mais pourquoi s'abstenir d'indiquer leur provenance, le lieu d'où sortent les manuscrits, celui où ils se trouvent aujourd'hui conservés? Ce sont là des éléments primordiaux de

sécurité scientifique. Il n'est pas indifférent de savoir à quel dépôt public ou privé appartient ou appartenait un document inédit. Non-seulement cette notion offre des moyens de contrôle, et (au besoin) d'examen ultérieur de la pièce (à des points de vue par exemple qui ont pu n'être pas celui de l'éditeur), mais encore elle donne à l'historien des garanties dont il est bien aise de s'entourer, au milieu des scrupules que fait naître l'emploi de certains fonds souvent fort inégaux de valeur, et dont la formation n'est pas toujours due à une intelligence aussi éclairée que curieuse.

Je regrette donc que M. B. nous laisse ignorer où il a trouvé les documents qu'il édite pour la première fois. A vrai dire, cette exposition comprenait, selon moi, à peu près toute sa tâche. Ce n'est pas en effet au grand public que peuvent s'adresser des pièces de cette nature, mais au public restreint du petit nombre de personnes qui connaissent l'époque qu'elles contribuent à éclaircir et qui en font l'objet d'études particulières. Tout au plus une notice biographique convenait-elle, pourvu qu'elle fût neuve ou substantielle, à chacun des deux morceaux. Celle qui concerne la Villeurnoy remplit suffisamment ces conditions, si on en retranche quelques lieux communs (inutiles ici plus qu'ailleurs) sur la Révolution française. Mais la monographie des Fernig manque de précision; elle eût été meilleure, resserrée en une dizaine de pages, plutôt que grossie d'anecdotes incertaines aux yeux mêmes de l'éditeur et empruntées par exemple à M. de Lamartine. Le style n'en est pas non plus assez simple (le cœur de la femme est le tabernacle où repose le Dieu impénétrable et vivant, p. 48; — le plus petit coin de terre enfante des soldats, des héros, p. 1, etc.) et cultive trop certaines grâces dont le contact est mortel à l'exactitude.

En revanche il n'y a que des éloges à donner à l'analyse des documents. Elle est claire, fidèle, complète; j'y renvoie le lecteur. Qu'il me suffise de dire que les lettres de Théophile de Fernig sont adressées à un cousin, M. Audeval, officier au 16e dragons, qu'elles vont de vendémiaire an VI à nivôse an XI, qu'elles sont au nombre de 33 et renferment surtout des renseignements de famille. Elles contiennent aussi (et c'est là leur mérite historique comme l'a parfaitement compris M. B.) des indications psychologiques qui permettent d'apprécier sainement le caractère de Théophile et de ses sœurs. C'est là, selon moi, un bon échantillon de la génération de 92, génération enthousiaste et sincère, mais peu instruite, peu éclairée, attachée à des formules, étroite dans ses jugements, ses affections et ses haines, hostile à l'ancien régime par prévention, plutôt que par raisonnement, et moins éloignée qu'on ne le pense généralement d'y revenir sous un nom différent. Il n'est peut-être pas un des patriotes de 92 qui ait cru être infidèle à son passé en servant Bonaparte. Je parle des militaires.

Le journal de la Villeurnoy se compose de 13 lettres adressées par lui de Cayenne et de Sinnamari à deux amies de Paris, du 12 octobre 1797 au 25 avril 1798 (il mourut le 10 juillet 1799 à Sinnamari). Condamné pour tentative d'embauchage sur les troupes, la Villeurnoy fut compris dans la première fournée

du 18 fructidor. Royaliste pur, cet agent de Louis XVIII représente bien l'esprit qui dominait parmi les émigrés en 1815. Il montre dans sa correspondance une haine assez naturelle de sa part contre le Directoire, et ne fait preuve d'aucunes vues originales ou élevées. L'intérêt de ce journal réside dans le récit des souffrances endurées par les déportés et dans l'exposition des espérances conçues par le parti royaliste en l'an V.

Aucune de ces lettres ne parvint sans doute à leur adresse : c'est par le journal qu'en tenait la Villeurnoy que M. B. en a eu connaissance.

En somme, la publication de M. B. se recommande par de sérieuses qualités aux amateurs de l'époque révolutionnaire. Je les engage à mettre ce petit volume dans leurs collections.

H. Lot.

La mémoire me revient, en finissant, d'un petit étonnement que m'a causé M. B. Pourquoi donc parle-t-il p. 40 du 19 brumaire? J'ai d'abord supposé un lapsus. Mais il persiste ailleurs, p. 371. Serait-ce un système? Je ne le comprendrais pas bien. Sans doute le 18 brumaire n'a pas été un fait accompli le jour même où il s'est produit. Mais tous les coups d'État portent la date du jour où s'en est manifestée l'intention officielle. C'est là un usage historique qu'aucun intérêt pressant ne porte à abolir. On tomberait autrement dans l'arbitraire. Le coup d'État du Deux-Décembre par exemple devrait, dans le système de M. B., être reporté au jour de la fusillade des boulevards, seul moment à partir duquel il a pu être regardé comme un fait accompli.

Il y a encore une assertion de M. B. que je dois relever, parce qu'elle peut induire en erreur au sujet de la famille de Fernig et de son importance historique. Créé comte de l'empire, dit M. B., en parlant du frère de Théophile, il fut comblé de gloire et d'honneur (p. 52-53). M. de Fernig ne fut ni comte, ni baron sous l'empire; il ne le fut pas davantage plus tard. Quant à ses honneurs, ils se réduisent à bien peu de chose. Major au 112e infanterie le 30 frimaire an XII, il passa adjudant-commandant le 16 mars 1812. Rappelé au service après la Révolution de Juillet, il reçut en 1830 le grade de général de brigade, qu'il avait encore trois ans plus tard, lorsque la limite d'âge le condamna à faire valoir ses droits à la retraite.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Aristote, die Metaphysik, üb. von Kirchmann, 2 vol.; id., drei Bücher über die Seele (Berlin, Heimann). — Beccaria, Ueber Verbrechen und Strafen, üb. von Waldeck (Berlin, Heimann). — Chouquet, Histoire de la musique dramatique en France (Paris, Didot). — *Dîwâno Hâtimi 't- Thâyî* (tout en arabe, Londres, Hassoun et Trübner).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Albertano da Brescia. Dei trattati morali, volgarizzamento inedito fatto nel 1268 da Andrea da Grasseto, pubblicato a cura di Francesco Selmi. In-8°, xx-396 p. Bologna (G. Romagnoli). 9 f. 20

Burgoyne (Sir John). Life and Correspondence. By his Son-in-Law, Lieut. Col. Hon. G. Wrottesley. 2 vols. In-8°, 1020 p. cloth. 25 fr.

Calvo (C.). Amérique latine. Recueil historique complet des traités, conventions, capitulations, armistices, questions de limites et autres actes diplomatiques et politiques de tous les États compris entre le golfe du Mexique et le cap de Horn, depuis l'année 1493 jusqu'à nos jours. 1re période. T. 11. In-8°, 388 p. Paris (Durand, Brachet, Denné-Schmidt).

Canti popolari Veneziani raccolti da Dom. Gius. Bernoni. In-16, 192 p. Venezia 3 fr. 45

Chaisy. Essai sur l'organisation des classes ouvrières chez les Romains. In-8°, 29 p. Paris.

Champion (R.). Two Centuries of Ceramic Art in Bristol; being a History of the Manufacture of the true Porcelain. With a Biography compiled from private Correspondence, Journals and family papers, containing unpublished Letters of Ed. Burke, R. and W. Burke, the Duke of Portland, the Marquis of Rockingham, and others; with an account of the Delft Earthenware and Enamel Glass Works, from original sources, by Hugh Owen, illust. with 160 engravings. In-8°, 436 p. cloth. 52 fr. 50

Convito (Il) fatto ai figliuoli del re di Napoli da Benedetto Salutati e compagni mercanti florentini il 16 di febbrajo del 1476. In-18, 32 p. Firenze.

Couach (E.). Les Révolutions à Tonneins. La République de 1848. Le coup d'État du 2 décembre 1851. L'Empire. La République de 1870. In-8°, 127 p. Bordeaux.

Hippeau (C.). Dictionnaire de la langue française au XII° et au XII° siècle. T. I et II. In-8°, lxij-442 p. Paris (Aubry).

Ledeuil (J.). 1789-1795. La Révolution de Dijon. In-8°, 48 p. Paris (Dumoulin).

Lenormant (F.). Le Déluge et l'Épopée babylonienne. In-8°, 43 p. Paris (Douniol et C°). 1 fr. 50

Marselli (N.). La scienza della storia I. Le fasi del pensiero storico. In-8°, xxiv-404 p. Torino (Lœscher). 4 fr. 60

Mémoires de la Société archéologique de Touraine. T. 22. Cartulaire de l'abbaye de Noyers. In-8°, clxiij-815 p. Tours (Guilland-Verger).

Nicolardot (L.). Journal de Louis XVI. In-18 jésus, 240 p. Paris (Dentu). 5 fr.

Raymond (P.). Rôles de l'armée de Gaston Phœbus, comte de Foix et seigneur du Béarn (1376-1378). In-4°, xx-184 p.

Rich (A.). A Dictionary of Roman and Greek Antiquities. 3d ed. revised and improved, post In-8°, 750 p. cloth. 8 fr. 40

Saint-Simon (duc de). Mémoires publiés par Abel Chéruel et A. Régnier fils. Avec une notice de M. Sainte-Beuve. T. 1. In-18 jésus, xlvij-518 p. Paris (Hachette et C°). 3 fr. 50

Stockdale (J.). Annales Caermoelenses; or, Annals of Cartmel. In-8°, 590 p. cloth. 13 fr. 15

Storia di S. Piero Apostolo nella città di Antiochia, ora per la prima volta pubblicata dal Cav. Francesco di Mauro di Polvica. In-8°, 48 p. Bologna.

Tessier (J.). Étude sur l'amiral Coligny. Thèse présentée à la faculté des lettres de Paris. In-8°, 254 p. Paris (Sandoz et Fischhaber).

—— De Orderico Vitali, apud facultatem litterarum Parisiensem haec disputabat. In-8°, 73 p. Poitiers.

Rougé. VI. *E. Miller* et *A. Mariette-Bey*, Étude sur une inscription grecque découverte à Memphis. VII. Bibliographie.

Les mélanges d'archéologie égyptienne et assyrienne paraissent par volumes de 20 feuilles d'impression divisés en fascicules publiés à des époques indéterminées.

Le prix d'abonnement au volume complet et payable d'avance est de 10 fr. pour Paris, 12 fr. pour les départements et 15 fr. pour l'étranger.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente à la librairie CASTENABLE, à Iena, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

R. WESTPHAL Die Verbal-Flexion der lateinischen Sprache. In-8°. 10 fr. 75

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 14 Septième année 5 Avril 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

PÉRIODIQUES.

The Athenæum, N° 2369, 22 mars. *Literature*. Contrasts. Dedicated to the Ratepayers of London (bonne étude sur les établissements de charité). *The University boat race*. — JOHN E. MORGAN, University Oars (ouvrage insignifiant sur les régates des Universités). — J. E. CAIRNES, Essays in Political Economy: Theoretical and Applied, 1er art. (très-favorable). — H. HAYMAN, The Odissey of Homer, Vol. II (article étendu; il y a plus de critique dans ce second volume que dans le premier). *London Charities*. General Report of Bethlem Hospital, 1871. *Novels of the week*. H. KINGSLEY, Oakshott Castle, 3 vol. (art. défavorable); H. HOLT, Fern Glen (ouvr. insignifiant); ANSLEY CONYERS, Chesterleigh, 3 vol. (meilleur que les précédents, mais de peu d'intérêt); Beautiful Edith, 3 vol. (quelques qualités de style). *Minor Poets*. JOHN G. SAXE. Fables and Legends of Many Countries, rendered in Rhyme; H. J. BULKELEY, Walled in, and other Poems; E. D. S., The Field of Rivalry; an Heroic Poem in four books, written midst the Nineteenth Century; L. G. CONDON, Killeeny or Lough Corrib, and Miscellaneous Poems; S. SMITH, Lyrics of a Life-Time (compte-rendu peu favorable à tous ces ouvrages). — *Our Library Table*. List of new Books. — The Periods of English and their names. — New Editions (en préparation, une nouvelle édition de Shakespeare). — The Etymology of « Abandon » (réponse de M. Wedgwood à une critique de M. P. Meyer). — Literary Gossip (contient une notice sur feu M. Pauthier). — *Science*. Rev. W. S. SYMONDS, Records of the Rock (bonne étude sur la géologie, l'histoire naturelle et les antiquités du pays de Galles, du Devonshire et du Cornwall). — Scientific School Books. — Societies (comptes-rendus des Sociétés de géologie, de mathématiques et d'anthropologie). — Science Gossip. — *Fine Arts*. HUGH OWEN, Two Centuries of Ceramic Art in Bristol (est une histoire de la Manufacture de Bristol; art. assez favorable). — The Roman Forum (lettre de Rome sur de nouvelles fouilles).— Fine Art Gossip. — *Music*. Her Majesty's Opera. — Philharmonic Society. — Concerts. — Musical Gossip. — *Drama*. A spanish « Hamlet » (bonne imitation, par M. Coello). — Théâtre du Vaudeville. — Dramatic Gossip.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 14 — 5 Avril — 1873

Sommaire : 72. De Gubernatis, Mythologie zoologique. — 73. D'Avezac, Année véritable de la naissance de Christophe Colomb. — 74. De Reumont, Histoire de Rome, t. III. — 75. Vatel, Charlotte de Corday et les Girondins (2e article). — *Correspondance :* Lettre de M. Le Brun.

72. — **Zoological Mythology,** or the legends of animals, par Angelo de Gubernatis. Londres, Trübner et Cie. 2 vol. in-8°.

Les animaux occupent une place importante dans les mythes des peuples indo-européens. On les trouve en relation avec les dieux et les héros, soit comme leur servant de monture, soit comme formant un de leurs attributs essentiels (le hibou de Minerve, le paon de Junon), soit encore dans une situation moins dépendante, comme la chèvre Amalthée, la louve nourrice de Romulus et de Rémus, etc. Ils figurent également dans les contes de fées, et ils jouent un rôle prépondérant ou même exclusif dans une catégorie spéciale de contes qui est devenue de bonne heure un genre littéraire, celle des fables d'animaux. Enfin ils se retrouvent encore dans des proverbes qui paraissent n'être que d'anciennes énigmes mythologiques. Ce sont là les héros que M. D. G., qui s'en excuse spirituellement, présente à ses lecteurs, dont il raconte les faits et gestes, et dont il cherche à retrouver l'origine.

La division de l'ouvrage est un peu artificielle. M. D. G. étudie dans trois parties distinctes les animaux de la terre, ceux de l'air et ceux de l'eau. Dans la première il passe successivement en revue, et à peu près dans l'ordre de leur importance mythologique, la vache et le taureau, puis le cheval, puis l'âne, etc., dans la seconde les oiseaux de proie, les insectes, les oiseaux d'eau, etc., dans la troisième les poissons proprement dits, puis l'écrevisse, la tortue, la grenouille, le serpent. Les mêmes légendes ou des légendes très-analogues ayant souvent pour héros des animaux d'espèces très-différentes, M. D. G. se trouve conduit par l'ordre qu'il a adopté à séparer des mythes qui dans une classification naturelle devraient se trouver rapprochés. Mais cet ordre en somme est commode pour les recherches, et dans l'état actuel de la science mythologique, il était peut-être le seul que l'auteur pût appliquer avec une entière conséquence.

Le livre de M. D. G. peut donner lieu à trois sortes d'observations, selon qu'on envisage les matériaux qu'il choisit, la manière dont il les assemble, et les constructions auxquelles il les emploie, en d'autres termes, les faits qui, selon lui, rentrent dans le domaine de la mythologie, la comparaison de ces faits, et enfin leur interprétation.

Sur le premier point, ce qui frappe avant tout dans la *Zoological Mythology*, c'est la richesse. L'auteur s'excuse d'avoir cité à peine la dixième partie des faits qu'il eût été possible de réunir avec plus de temps et de patience; mais

ses lecteurs n'en rendront pas moins hommage à l'étendue de son érudition. Quelques-uns lui reprocheront peut-être de trop élargir le domaine de la mythologie. Ils ne lui disputeront pas sans doute les contes de fées, ceux au moins qui ne trahissent clairement aucune préoccupation de moraliste; mais, tout en admettant que les premiers modèles des fables d'animaux, où cette préoccupation non-seulement se trahit, mais s'affiche, ont dû être d'abord de simples contes mythologiques, sans aucune portée morale, ils se demanderont si le genre une fois créé, l'imagination individuelle ne s'en est pas de bonne heure emparée pour ajouter ses propres créations à celles de l'imagination collective des premiers âges, et plus généralement si l'authenticité des légendes qui ne nous sont parvenues que sous une forme littéraire est comparable à celle des récits recueillis de la bouche même du peuple. Dans les proverbes aussi il faut bien laisser sa part à « la sagesse » des nations, et il pourra sembler inutile de recourir à la mythologie pour expliquer des dictons tels que « Quand le chat n'y est pas, les rats » dansent » (II, p. 68) et bien d'autres que M. D. G. revendique pour cette science. Ces observations d'ailleurs sont dans ma pensée des réserves, plutôt que des critiques. S'il est admis, et on ne pourrait le contester sans une forte dose de scepticisme, que la plupart des contes de fées, les premiers types au moins des fables d'animaux, et un certain nombre de proverbes ont une origine mythologique, si d'ailleurs dans l'état actuel de la science le départ exact de ce qui est certainement mythologique et de ce qui ne l'est certainement pas est ou impossible ou fort difficile, M. D. G. ne pouvait mieux faire, ce semble, après avoir tenté la reconstruction de tel au tel mythe primitif, que d'en signaler les débris et jusqu'aux moindres reflets partout où il croyait les retrouver. Il ne faut pas demander aux travaux qui tendent à constituer une science nouvelle la rigueur critique et la réserve prudente qu'exigent les études destinées à continuer une science déjà fondée. On doit souhaiter au contraire que l'auteur d'une hypothèse en déduise lui-même hardiment toutes les conséquences probables ou simplement possibles. C'est ce qu'a fait M. D. G. et il faut l'en féliciter. En épuisant toutes les conséquences de son système, en suivant toujours la droite ligne, s'il ne nous mène pas au but, il nous mènera du moins « hors de la » forêt. » Un autre éloge qui obtiendra en tout cas l'assentiment unanime, c'est celui que l'auteur mérite pour la communication de faits, soit entièrement inconnus, soit inconnus au moins à la plupart des savants de l'Occident. Je veux parler d'une part de légendes inédites qu'il a recueillies en Italie de la bouche des vieilles femmes du peuple, et de l'autre des recueils de légendes russes d'Erlenwein et d'Afanassieff, non encore traduits, dont il nous communique de nombreux extraits.

L'intérêt solide et incontestable de l'ouvrage de M. D. G. n'est pas seulement dans la collection des faits, en partie nouveaux, qu'il renferme, et dont un bon nombre au moins sont, à n'en pas douter, mythologiques. Il est aussi dans la comparaison de ces faits. La valeur des rapprochements est en effet indépendante de l'interprétation qui les accompagne. La plupart sont extrêmement frappants et M. D. G. excelle en général à retrouver et à signaler sous des

formes diverses les éléments mythiques identiques. Il y a toutefois, indépendamment des critiques de détail, un reproche général qu'il paraît encourir dans cette partie de sa tâche. C'est que tous les aspects, toutes les formes des mythes, à quelque époque qu'en remonte la fixation, figurent sur le même plan et comptent pour des unités d'égal degré dans les comparaisons. Sans doute le moment n'est pas venu d'exiger ou d'espérer une *histoire* de chaque mythe. Mais encore ne faut-il pas perdre de vue que les contes ne sont pas tous, chez les peuples de l'Europe où nous les trouvons aujourd'hui, un héritage direct de leur souche commune, et qu'un grand nombre leur ont été transmis à des époques historiques par leurs frères asiatiques. Cette observation s'applique aux fables d'animaux. Dès lors il faudrait, au moins toutes les fois que la distinction est encore possible, séparer soigneusement l'héritage direct de l'héritage en ligne collatérale. En agissant autrement on commet la même faute qu'un philologue qui accorderait la même importance à chaque copie d'un même manuscrit qu'aux manuscrits indépendants du premier.

La partie interprétative du livre de M. D. G. devait nécessairement présenter dans une plus ou moins forte mesure ce caractère hypothétique dont les travaux de mythologie comparée n'ont pu encore jusqu'ici se dépouiller entièrement. Ce n'est pas que cette science ne soit en possession de quelques vérités incontestables, et qu'en particulier le point de départ de M. D. G. n'échappe à toute critique. L'étude du Rig-Véda nous apprend en effet que les phénomènes célestes qui ont été les premiers dieux et les premiers démons de notre race ont pris souvent dans l'imagination de nos ancêtres la forme et les attributs de divers animaux. L'anthropomorphisme n'est qu'un cas particulier du *Zoomorphisme*. Le premier soin de M. D. G. au début du chapitre consacré à chaque animal ou espèce d'animaux, est de signaler, si faire se peut, dans les hymnes védiques, l'identification de l'animal avec tel ou tel phénomène. De plus comme les phénomènes célestes sont entre eux dans des rapports et subissent des modifications ou des intermittences dont l'expression métaphorique est l'hymen, l'enfantement, la lutte, la vieillesse, la mort, la résurrection, il s'attache à relever les plus usitées de ces métaphores qui devront constituer la légende des animaux ou des héros mythologiques. La méthode en elle-même est inattaquable, et elle conduirait nécessairement au but si les rapports des phénomènes entre eux n'avaient été quelquefois conçus de façons toutes différentes et même opposées, si surtout le même être, et particulièrement le même animal, ne représentait souvent des phénomènes distincts. Ainsi la vache mythologique est tantôt l'aurore, tantôt le nuage, sans doute aussi la voûte du ciel, et même selon M. D. G., mais ce point est beaucoup plus douteux, la lune. Le taureau représente tantôt le vent, tantôt le soleil, qui prend aussi, et beaucoup plus souvent, la forme d'un cheval, etc. De là la possibilité de différentes interprétations pour les animaux mythiques des légendes postérieures, et la nécessité d'un choix qui court souvent le risque d'être un peu arbitraire. M. D. G. s'acquitte de cette tâche avec un feu d'imagination qui ne s'éteint jamais dans la longue carrière qu'il parcourt à travers les épopées, les contes, les fables, les proverbes des divers peuples indo-européens. Je citerai

au hasard, et à titre de spécimen, une de ses interprétations; elle est empruntée au chapitre du chat, animal qu'il regarde, avec plus ou moins de raison, comme une représentation de la lune (II, p. 60). « Dans le célèbre conte de la spirituelle Madame d'Aulnoy, *La Chatte blanche*, nous avons la chatte blanche Blanchette, voilée de noir, qui habite le palais enchanté, chevauche sur un singe, parle, et donne dans un gland au jeune prince qui chevauche sur un cheval de bois (la forêt de la nuit) le plus beau petit chien qui ait jamais été dans le monde, pour qu'il le conduise au roi son père, un petit chien « plus beau que la canicule » (évidemment le soleil lui-même qui sort de l'œuf ou du gland d'or), et ensuite un tissu d'une teinture merveilleuse, si fin qu'il peut passer par le trou d'une petite aiguille, et enfermé dans un grain de millet, quoiqu'il soit long de « quatre » cents aunes » (le trou de l'aiguille, le gland, le grain de millet et l'anneau sont des représentations équivalentes du disque solaire). Cette chatte merveilleuse devient enfin elle-même une belle jeune fille; elle « parut comme le soleil » qui a été quelque temps enveloppé dans une nue; ses cheveux blonds étaient » épars sur ses épaules; ils tombaient par grosses boucles jusqu'à ses pieds. Sa » tête était ceinte de fleurs, sa robe, d'une légère gaze blanche, doublée de » taffetas couleur de rose. » La chatte blanche de la nuit, la lune blanche, cède la place le matin à l'aurore rosée; les deux phénomènes qui se succèdent semblent être les métamorphoses d'un seul et même être. »

Sans contredit M. D. G. doit atteindre quelquefois, souvent même, la vérité : dans quels cas précisément, c'est ce qu'il est difficile de dire. Des deux ordres de mythes auquels les deux écoles rivales de Kuhn et de Max Müller accordent une importance, sinon exclusive, au moins prépondérante, les mythes de l'orage et les mythes solaires, ce sont les seconds qu'il cherche et pense retrouver le plus souvent dans les légendes qu'il étudie. Je crois aussi à la prépondérance des mythes solaires, mais il faut bien avouer que jusqu'à présent le sentiment personnel des mythologues a été le principal poids qui a fait pencher la balance de l'un ou de l'autre côté, et qu'aux yeux des lecteurs non prévenus les deux interprétations d'un même mythe d'après les deux systèmes opposés doivent souvent présenter un degré à peu près égal de vraisemblance. C'est à ce qu'il semble dans le rapport des mythes avec un culte quotidien qu'il convient de chercher un argument qui serait en effet tout en faveur de l'opinion partagée par M. D. G. Il se pourrait aussi qu'un bon nombre de mythes reposassent sur le culte lui-même, sur la conception primitive du sacrifice. Mais ce n'est pas ici le lieu d'aborder cette grave question.

Si pour quelques-uns des animaux qui figurent dans la ménagerie mythologique, le Rig-Véda suggère la possibilité de plusieurs interprétations parce qu'il nous montre le même animal représentant successivement divers phénomènes, en revanche un bon nombre d'autres n'y sont pas nommés ou n'y sont nommés que dans des passages qui attendent leur éclaircissement du dehors, bien loin de pouvoir servir eux-mêmes à éclaircir quoi que ce soit. L'auteur manque alors réellement de tout point de départ antérieur à la formation du mythe qu'il veut expliquer, et la possibilité de telle ou telle représentation est, non plus une

donnée de l'interprétation, mais simplement une hypothèse *connexe*. La même observation s'applique à certaines conceptions mythologiques telles que celle des trois frères qui figurent souvent dans les contes, dans lesquels il croit retrouver trois formes du soleil correspondant au temps des deux crépuscules, et au milieu de la nuit. Ces trois frères seraient les Ribhus védiques et le troisième, le plus jeune, personnifiant le soleil levant, serait identique au dieu Trita. Cette idée n'a assurément pas été suggérée à M. D. G. par la lecture du Rig-Véda, et s'il croit pouvoir en signaler des traces dans quelques passages obscurs des hymnes, il est certain que dans ce cas, comme dans plusieurs autres, il explique le Rig-Véda par ses légendes plutôt qu'il n'interprète ses légendes à la lumière du Rig-Véda. Un tel procédé n'a certainement rien d'illégitime en soi, et le livre sacré des Hindous renferme malheureusement trop d'obscurités pour que nous ne soyons pas disposés à recevoir, d'où qu'ils viennent, les secours propres à les dissiper. Dans bien des passages que M. D. G. invoque à l'appui de ses théories, on pourrait être aussi embarrassé pour fournir une traduction différente ou même pour contredire la sienne, qu'il le serait peut-être lui-même pour défendre celle-ci. En général, on serait plus disposé à prendre en sérieuse considération la traduction proposée pour certains vers obscurs, si l'auteur ne s'égarait parfois, pour les passages les plus clairs, dans des interprétations évidemment erronées ou même absolument fantaisistes. C'est ce que je vais prouver.

Dans certains cas l'erreur remonte au commentaire de *Sâyana*, soit que M. D. G. l'ait puisée à la source ou qu'il l'ait recueillie par le canal de Langlois; mais elle n'en est pas pour cela moins manifeste. Ainsi le vers VIII, 12, 27 : *yadâ te vishnur ojasâ trîni padâ vicakrame âd it te haryatâ harî vavaxatuh*, est ainsi traduit (I, 301) : « Quand Vishnu, avec la force d'Indra, a fait ses trois pas, *il* » *était traîné* par les deux chevaux d'Indra à la belle crinière. » Le parfait *vavaxatuh* ne pourrait être rapporté à la racine *vah* que par une de ces subtilités qu'il faut laisser aux commentateurs hindous, et la comparaison du refrain des vers 4, 5, 6 du même hymne (*vavaxitha*) avec celui des vers 25 à 30 serait au besoin un autre argument pour prouver à ceux que la raison grammaticale n'aurait pas convaincus, que nous avons affaire ici à la racine *vax* exprimant l'*accroissement* qu'Indra ou ses chevaux reçoivent du sacrifice. C'est encore de *Sâyana* que lui viennent plus ou moins directement les traductions de *janusham prabruvânah* (II, 42, 1) par « prédisant l'avenir, » (II, p. 226) au lieu de « proclamant » l'origine ou l'espèce, » de *carkrtyam aryah* (IV, 38, 2) par « qui détruit ses » ennemis (I, p. 337) au lieu de « objet de louanges pour l'homme pieux, » de *sûraç cakram ..... ny airayat* (VI, 56, 3) par « le soleil a lancé son disque » (I, p. 15) au lieu de « il a lancé le disque du soleil. » Dans ce dernier cas du moins la traduction donnée serait grammaticalement et lexicologiquement possible. C'est plutôt à Langlois qu'il pourrait avoir emprunté, en la modifiant d'ailleurs, la traduction du vers I, 163, 2 : « Les Vasus ont orné le cheval des couleurs du soleil » au lieu de : « ont fait un cheval du soleil. »

Plus souvent l'erreur est propre à M. D. G., ou même l'expression d' « erreur » ne convient plus, tant la fantaisie du traducteur s'est donné carrière. Ainsi le

sens général du vers II, 38, 7 est clair quoique la construction en soit difficile; il y est dit que chaque animal a son domaine, que les déserts appartiennent aux bêtes fauves, les bois aux oiseaux : *dhanvânv â mrgayaso vi tasthuh — vanâni vibhyah*, et la conclusion est que nul ne rompt les lois du dieu Savitar : *nakir asya tâni vratâ devasya savitur minanti*. M. D. G. en a tiré ce sens : « Savitar ne doit » pas détruire les bois des oiseaux » (II, p. 168). Ces deux phrases (I, 124, 6) *nâjâmim na pari vrnakti jâmim* et *nârbhâd îshate na maho vibhâtî* signifiant, l'une « Elle (l'Aurore) n'évite ni celui qui n'est pas son parent, ni celui qui est son parent (ni les hommes ni les dieux), et l'autre « Elle ne fuit ni le petit ni le » grand, elle qui est brillante, » qui toutes les deux équivalent à notre proverbe « Le soleil luit pour tout le monde, » prennent ces sens inattendus : « Elle » abandonne tantôt celle qui est, tantôt celle qui n'est pas proprement sa sœur » (la nuit, » I, p. 37) et « De petite elle est devenue grande » (I, p. 36). Cette autre phrase encore relative à l'aurore (I, 123, 9) *rtasya yoshâ na minâti dhâma* qui signifie à peu près « La jeune (déesse) ne rompt pas la loi de l'ordre » est traduite (I, p. 38) : « Comme une femme elle prépare la demeure du soleil. » C'est *rta* qui ici et ailleurs devrait être pris pour un nom du soleil. Du vers VIII, 47, 14, *yac ca goshu dushvapnyam yac câsme duhitar divah — tritâya tad vibhâvary âptyâya parâ vaha*..... dans lequel le poète envoie les mauvais rêves à Trita âptya, c'est-à-dire bien loin, M. D. G. tire ce sens (I, p. 48) : « L'aurore ou » la vache lumineuse vient délivrer le héros solaire Trita âptya du mauvais » sommeil qu'il dort parmi les vaches de la nuit. » Pour arriver à de pareilles traductions il faut prendre les mots comme des radicaux et chercher, en faisant abstraction des flexions, à les unir dans un rapport quelconque sans autre condition que d'en tirer un sens logiquement possible. C'est, paraît-il, ce que sont quelquefois forcés de faire les interprètes des livres Zoroastriens. Mais Dieu merci! nous n'en sommes pas tout à fait là pour le Rig-Véda. Ainsi encore l'explication du datif *vrkye* dans ce passage (I, 116, 16) *çatam meshân vrkye caxadânam* semble impossible dans la traduction (I, p. 415) « qui a mangé cent » moutons *appartenant* à la louve; » le sens est, comme l'indique le dictionnaire de Pétersbourg : « qui a tué pour la louve... » ou « qui a offert en nourriture à » la louve. » Comme exemples d'erreurs portant sur un seul mot, on peut citer *gojit* (I, 102, 6) qui ne signifie certainement pas « qui triomphe de la vache » (I, p. 33), mais « qui conquiert les vaches » et *ruçadvatsâ* « qui a un veau » brillant » (*agni*, et non le soleil comme on le dit souvent), dont le second élément reçoit le sens de « vêtement » si bien que le composé entier signifierait « brillamment couverte » (I, p. 37).

Ces erreurs ne compromettent pas toutes directement la solidité des constructions de M. D. G. Mais elles diminuent l'autorité de ses traductions pour les passages obscurs auxquels il emprunte souvent ses arguments. D'ailleurs pour plusieurs de ces passages obscurs, l'erreur du traducteur paraît parfois évidente, bien qu'il puisse être fort difficile de la corriger. Ainsi en tout cas, dans le vers I, 158, 5, ce n'est pas *Traitana* qui craint d'être submergé (I, p. 24) mais bien *Dîrghatamas aucathya* l'auteur prétendu de l'hymne; dans le vers I, 61, 7 bien

loin que *Vishnu* soit assimulé au sanglier (II, p. 7 et 9), il semble que ce soit lui qui le tue. Le vers X, 28, 8 est bien obscur, mais il n'est pas vraisemblable que le mot *vidbhih* (de *viç*) signifie « avec les tranchants. » Enfin dans le vers « éloquent » (I, 105, 9) où M. D. G. croit voir *Trita âptya* se plaignant de ses frères, il semble d'une part que le datif *jâmitvâya* ne peut exprimer un pareil rapport, et de l'autre le premier hémistiche dans lequel le *rshi* parle de sa parenté avec le soleil, suggère naturellement pour le mot en question l'idée d'une allusion à cette même parenté.

En même temps qu'il traduit, M. D. G., comme c'est son droit et même sa tâche essentielle, interprète les termes métaphoriques. Il est certainement dans l'erreur quand il identifie (I, p. 37) avec le soleil le « petit » que la nuit et l'aurore allaitent tour à tour (I, 96, 5). Ce « petit » est *Agni* dont les louanges sont l'objet de l'hymne entier. C'est une erreur analogue, mais aggravée par l'invention du sens de « soleil » pour le mot *rta* qu'il fait sur le vers IV, 23, 10 (I, p. 28). Le même parti-pris de substituer le soleil à *Agni* qui est déjà une tendance de Max Müller a conduit encore M. D. G. à une fausse interprétation du passage (I, 123, 10) *eshi devi devam iyaxamânam* qui signifie : « Tu viens, ô » déesse (l'aurore) vers le dieu qui te désire (Agni), » et où il voit l'aurore allant vers le soleil, le dieu « qui se sacrifie lui-même » (?) (I, p. 35). De même encore dans ce passage (III, 58, 1) *dhenuh pratnasya kâmyam duhânâ*, signifiant : « La » vache (l'aurore) qui donne (comme du lait) ce qu'il désire à l'ancien (sacrifi- » cateur, Agni), » il croit trouver l'indication que la vache-aurore est « la mère » orientale du vieux soleil. » Après *Agni* c'est encore *Soma* qui est chassé par le soleil des positions qu'il paraissait occuper le plus sûrement, Or tous les indianistes savent que le 85e hymne du Xe *Mandala* contient le récit du mariage de *Sûryâ* avec *Soma*. Mais tous les lecteurs de M. D. G. sauront-ils substituer mentalement la réalité des faits à l'*interprétation* qu'il en donne quand il nous parle de cet hymne (I, p. 39) comme chantant les noces de l'Aurore (dont l'identité avec *Sûryâ* est en effet probable) et du « Soleil ? » Ailleurs encore (I, p. 13 par exemple) il emprunte à des vers relatifs à *Soma* (IX, 69, 4, etc.) ses citations pour le mythe d'*Indra*. Voici qui serait bien pis encore : M. D. G. paraît voir le héros conquérant des vaches, qui soulève la pierre de la caverne (I, p. 12) dans le vers III, 4, 9, où le poète demande à *Tvashtar* « la semence d'où » naît un fils qui attelle les pierres (servant à presser le Soma), c'est-à-dire » pieux. » Quelle apparence aussi que dans l'hymne liturgique et théosophique I, 164, la vache à 1, 2, 4, 8, 9 pieds, etc., soit « le nuage » (I, p. 65) ! Quelle importance mythique peut-on attacher à l'hymne aux Açvins II, 39, sorte de litanie où ce couple de dieux est successivement comparé à toutes les parties symétriques du corps d'un animal, et aussi d'ailleurs à une foule d'objets qui ne vont pas nécessairement par deux dans la nature ? En outre, l'auteur voulant relever la comparaison des Açvins avec deux chiens prend le vers 3 pour le vers 4, et, ce qui rend l'inadvertance plus grave, cite en effet les mots du vers 3 : *çaphâv iva* (I, p. 403). Dans le vers IV, 24, 10, il dépouille au contraire le nom du dieu *Indra* de sa valeur mythologique pour lui donner le sens de

« taureau » (I, p. 45). Mais, quelque étrange que puisse nous paraître la fanfaronnade d'un prêtre qui prétend disposer d'Indra et le vendre (ou plutôt le louer) aux hommes assez riches pour acheter par son intermédiaire les faveurs de ce dieu : « Qui veut m'acheter cet Indra pour dix vaches? », il semble que le sens ordinairement accepté est imposé par le second hémistiche : « Celui-là » me le rendra quand il (Indra) aura tué ses ennemis. »

C'est à regret que j'ai insisté sur le côté faible d'un travail qui témoigne d'ailleurs d'une si vaste érudition sur le domaine de la littérature comparée, mais il était nécessaire de prévenir les lecteurs non indianistes. Sauf ces réserves, l'ouvrage de M. D. G. ne saurait être trop vivement recommandé, non-seulement aux mythologues de profession qui y trouveront une ample collection de faits réunis dans un ordre qui facilite les recherches et comparés avec une rare sagacité, mais en général au public instruit qu'il ne peut manquer d'intéresser à la science mythologique. En effet dans la partie interprétative elle-même, ce qui peut être mis en doute, c'est le rapport de telle légende particulière avec tel ordre de mythes plutôt qu'avec tel autre. Le fait qu'un certain nombre au moins des mythes d'animaux ont eu pour origine les phénomènes solaires est lui-même indiscutable, et la *Zoological Mythology* contribuera à le mettre en pleine évidence. On peut d'ailleurs aborder sans effroi ces deux gros volumes qui offrent dans une langue généralement accessible l'œuvre brillante et attrayante d'une imagination méridionale. L'exécution typographique est aussi parfaite qu'on pouvait l'attendre d'une publication de la maison Trübner.

Abel BERGAIGNE.

---

73. — **Année véritable de la naissance de Christophe Colomb** et revue chronologique des principales époques de sa vie. Étude critique lue en communication à la séance trimestrielle des cinq Académies de l'Institut de France, le 4 octobre 1871, par M. D'AVEZAC, de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres, président de la Commission centrale de la Société de géographie de Paris, etc. Paris, 1873. Gr. in-8° de 64 p.

Le mémoire de M. d'Avezac, extrait du *Bulletin de la Société de géographie de Paris* (juillet-août 1872), doit prendre place parmi les meilleurs travaux qui aient été jamais consacrés à la biographie de Christophe Colomb. Non-seulement le savant académicien a définitivement résolu le problème de la date de la naissance du navigateur génois, mais encore il a éclairci plusieurs points obscurs de la vie de ce grand homme. A l'aide des calculs les plus ingénieux et en même temps les plus rigoureux, M. d'Avezac établit que Christophe Colomb est né, non en 1436, comme l'ont cru Navarette, Alexandre de Humboldt, Napione, le docteur Hœfer, etc., non en 1456, comme l'a prétendu le critique allemand Oscar Peschel, mais en 1446, comme l'avait indiqué, dès 1793, un éminent érudit, Muñoz (*Historia del Nuevo Mundo*). M. d'Avezac, esquissant, ensuite, la biographie du découvreur des Indes Occidentales, confirme ou rectifie successivement les principales dates assignées jusqu'à ce jour aux diverses phases de cette vie si agitée et si éprouvée. C'est ainsi qu'il établit de la façon la plus

solide que la première venue de Colomb en Portugal ne peut être mise ni en 1470, ni en 1485, mais en une époque intermédiaire; qu'il se maria à Lisbonne avec Felipa Moniz Perestrello vers 1480, et non vers 1470, comme Humboldt l'avait conjecturé; qu'il faut placer en 1481 environ les premières relations de Toscanelli avec Colomb; que ce dernier proposa, dans l'automne de 1483, au roi de Portugal, Jean II, son projet de voyage à la recherche de nouvelles terres, etc. De nombreuses notes accompagnent le mémoire du doyen de nos géographes, et renferment les renseignements bibliographiques les plus précis et les plus abondants. Les témoignages de tous les auteurs qui ont écrit sur Colomb en Allemagne, en Amérique, en Angleterre, en Espagne, en France, en Italie, sont cités, comparés, discutés. M. d'Avezac y relève, chemin faisant, de singulières erreurs, par exemple (note 3 de la page 50) la méprise de Jean-Louis Ideler, le traducteur allemand de l'ouvrage français d'Al. de Humboldt (*Examen critique de la géographie du nouveau continent*), transformant en cardinal le chanoine Fernam Martins, et il ajoute avec une spirituelle malice : « le scrupuleux » H. Müller, qui a enrichi cette version d'une table dont le besoin se faisait » très-réellement sentir, n'a pas manqué de consacrer par son index cette » intrusion subreptice dans le Sacré-Collége. Ce n'est pas la seule fantaisie de » de genre qu'ait hasardée le traducteur allemand. Au lieu de la *Corografia* » *Brasilica* du Père Cazal, c'est un *Correo Braziliano* que l'érudition berlinoise » vient offrir à notre surprise. » A l'*Appendice* (p. 60-63), M. d'Avezac combat l'opinion récemment exprimée par M. Henri Harrisse et d'après laquelle l'histoire de la vie de Christophe Colomb, attribuée à son fils Ferdinand, ne serait pas authentique. Chacun pensera, avec le critique français, que la thèse, très-spécieusement soutenue par le bibliographe américain, est téméraire, aventureuse, inadmissible.

T. DE L.

---

74. — **Geschichte der Stadt Rom** von Alfred von Reumont. Dritter Band, erste und zweite Abtheilung. Berlin, R. von Decker. 1868-1870. In-8°, ix-574, x-950 p.

Les premiers tomes de cet ouvrage ont été l'objet de comptes-rendus dans des volumes précédents de la *Revue* (1868, I, p. 250. 1869, I, p. 201). Ce troisième et dernier volume du travail de M. de Reumont, le plus volumineux de tous — il compte plus de quinze cents pages — paraissait au moment de la guerre, mais ce n'est que récemment qu'il nous est parvenu, et nous désirons en dire encore quelques mots afin de compléter les analyses indiquées plus haut. L'esprit de l'ouvrage est naturellement resté le même et notre jugement général ne saurait donc être différent de celui que nous exprimions il y a quatre ans, en disant que l'ancien chargé d'affaires de Prusse à la cour de Florence, était un des connaisseurs les plus exacts de Rome, maniant très-bien la plume, peut-être un peu trop fervent catholique pour être critique impartial; mais ayant surtout le tort, à nos yeux, de donner une part beaucoup trop large à l'histoire générale de l'Église et de l'Europe dans un ouvrage que le titre annonce comme une simple histoire de la ville éternelle. La première moitié de ce troisième volume

nous retrace le retour des papes à Rome, au milieu du xve siècle, après « la » captivité babylonienne » d'Avignon, l'époque des grands conciles de Constance et de Bâle, le règne des Borgia, celui de Nicolas II et sa cour littéraire — je ne fais ressortir que les chapitres principaux — enfin le pontificat de Pie II. La seconde moitié renferme le siècle de Léon X, Paul III, Sixte V; c'est la partie la plus détaillée du récit. M. de R. le poursuit bien jusqu'à nos jours, mais l'histoire politique du xviiie et du xixe siècle n'est plus que très-rapidement esquissée, parce qu'à partir de la Réforme, l'histoire générale de l'Église catholique se sépare de plus en plus de la ville même de Rome et surtout aussi parce que son importance diminue considérablement dans l'ensemble des faits historiques des temps modernes. Malgré cette plus grande concision qui s'imposait par les faits, nous ne pouvons nous empêcher de trouver que le savant diplomate a mis dans ce dernier volume trop de politique générale; ce n'est pas encore assez pour une véritable *Histoire de l'Église*, c'en est positivement trop pour une *Histoire de la ville de Rome*. D'ailleurs on s'en ressent immédiatement à la lecture; les chapitres qui attirent et qui captivent le plus l'attention du lecteur, ce sont les chapitres relatifs à Rome même, à la vie romaine, à la cour des papes, à leurs constructions à Rome, à leur entourage littéraire, etc.; il y a dans ces parties de l'ouvrage une abondance de renseignements, tirés en partie de sources inédites, une variété de couleurs, une richesse de détails que nous signalons avec un vrai plaisir et pour lesquels nous devons tous nos remerciements à l'auteur. On sent qu'il connaît Rome par un séjour prolongé, qu'il l'a étudiée en détail, en archéologue consciencieux, et l'on suit avec confiance un guide aussi sûr et aussi complet dans le tableau des accroissements et des embellissements successifs de la capitale du saint-siége. Si nous préférons de beaucoup ces chapitres, remplis de faits nouveaux ou peu connus, nous tenons cependant à répéter que l'auteur a fait de louables efforts pour donner une forme diplomatique et modérée à ses sentiments politiques et religieux, quand il traite des questions générales de l'histoire religieuse. Il abandonne ce qui ne peut être défendu et se contente souvent de plaider les circonstances atténuantes; ainsi nous citerons son récit de la vie d'Alexandre VI et de la famille des Borgia (part. I, p. 247). On peut aussi signaler à ce point de vue le jugement sur Luther (part. II, p. 115) et ce qu'il dit de l'ordre des Jésuites (part. II, p. 497). Nous n'avons garde de lui reprocher ses opinions très-arrêtées sur la nécessité du pouvoir temporel, et les déductions faites à ce sujet, démenties bientôt après par l'occupation de Rome par les Italiens, en septembre 1870. Disons seulement que l'auteur termine son ouvrage en revendiquant pour la papauté « moralement infiniment plus forte » qu'au dernier siècle » la mission de prêcher partout la paix, « une paix vraie » et agissante, qui reconnaît les droits de l'Église et ceux de l'État, qui sauve- » garde les droits de la foi, comme ceux de la science, lesquelles existent, non » pas pour se combattre, mais pour se tendre la main. »

Une centaine de pages au moins est consacrée, comme dans les volumes précédents, à la reproduction d'inscriptions anciennes, à des tables généalogiques de familles illustres de Rome, etc. Un répertoire général des noms de lieux et

de personnes clôt ce troisième volume, auquel est jointe une belle carte de la ville sainte et des environs. L'exécution typographique de ce volume répond à celle de ses aînés et mérite tous nos éloges.

Rod. Reuss.

---

75. — **Charlotte de Corday et les Girondins,** par Charles Vatel. — Prix : 20 fr.

2e article[1].

C'est par une réparation que je dois commencer la suite de l'examen de ce travail. J'ai dit qu'il était absolument dépourvu de tables et d'index. C'est là une assertion erronée qui provient de ce que je n'avais alors en vue que le premier et une partie du second volume, au sujet desquels la table des matières renferme seulement en effet quelques lignes insuffisantes. Il n'en est pas de même du troisième tome et de la plus grande fraction du second pour lesquels la table donne au contraire non-seulement de précieuses indications, mais encore des espèces de cotes ou de notices sur chaque pièce, et presque de page en page. Les soins de l'auteur me dispensent donc d'entrer dans les détails, comme je l'ait fait précédemment. Je me contenterai d'indiquer les grandes lignes de l'ouvrage.

Sous le titre de *documents,* le second volume contient de la page 127 à la page 404 les pièces authentiques relatives à l'arrestation ou à la mort de Guadet de Barbaroux, de Petion, de Buzot et de Salle. Ces pièces, procès-verbaux d'arrestation, de perquisition, d'exécution, d'inhumation, interrogatoires, actes de procédure, actes d'état civil, passeports, notes d'audience, proviennent du Comité de Salut Public (A F I I 45 et 46[2]) ou du greffe de la cour de Bordeaux. Ces documents sont enrichis d'explications et de renvois; mais l'auteur y a aussi entremêlé avec des lettres, des factums, émanés des Girondins,— des notices, des témoignages, des appréciations historiques qui en rendent l'emploi difficile et embarrassent les recherches. De là, je passe à la page 737 du 3e volume, laissant de côté la fin du second et la majeure partie du 3e, pour y revenir tout à l'heure. De la p. 737 à la p. 750, on trouve des pièces inédites extraites des Archives de Saint-Emilion et de Castillon, puis des lettres déjà publiées; elles sont relatives ou à l'arrestation, ou aux derniers moments des Girondins et de leurs amis. De la p. 756 à la p. 778 est placée une correspondance, extraite des archives de la famille Guadet, ayant à peu près le même objet. Enfin et à la suite on rencontre l'interrogatoire de Madame Petion. Je ne parlerai point, pour ne pas trop compliquer une exposition laborieuse, d'un *supplément* qui s'étend de la p. 806 à la p. 836, qui renferme encore beaucoup de documents inédits, mais sur toute espèce de sujets.

Tous ces matériaux gagneraient, on le comprend, à être rangés dans un ordre plus méthodique; ils sont vraiment enchevêtrés. Je n'en fais pas un reproche à

---

1. Voir le n° 3 de la *Revue,* 18 janvier 1873.

2. M. V. paraît éprouver quelque peine à se familiariser avec les cotes des Archives nationales. Il confond souvent les cotes des séries avec les numéros des cartons, c'est ainsi qu'il donne p. 125, 335, 345 des indications inexactes ou fantastiques.

M. V., parce que l'impression de son ouvrage, entravée par bien des circonstances imprévues, a duré huit années, et qu'il s'est nécessairement enrichi au cours du travail. Tels qu'ils sont disposés, ils n'en présentent pas moins une mine d'une abondance extrême pour l'histoire de la Révolution, et si on peut y signaler des lacunes[1], c'est que les pièces, comme il arrive trop souvent, ont disparu (on ne sait jamais pourquoi) des dépôts qui les contenaient. J'adresserai seulement une légère critique à M. V. qui porte sur la manière dont il a cru devoir éditer les textes. Qu'il reproduise les documents authentiques sous leur forme littérale, je l'admets : cela est utile. Mais les pièces émanées des Girondins, leurs lettres ou leurs opuscules, à quoi bon? M. V. ne les a ni ponctuées, ni accentuées; il respecte leur orthographe, même improvisée, même absolument indifférente; il imprime leurope, langleterre, lempereur, léchaffaud, lacharnement (p. 220, 241, 252, 257), etc. Cela ne constitue pas plus la manière d'écrire de Petion que celle de Brissot (cf. p. 248-249) ou de tout autre. Rien n'est plus commun au XVIIIe siècle, que la suppression de l'apostrophe ou de la ponctuation, l'emploi de la majuscule pour les substantifs communs, celui de la minuscule pour les noms propres, etc. Il n'y a donc pas de raison sérieuse d'éditer les textes de cette façon-là.

A la suite des *Documents* je place le récit que M. V. appelle l'Excursion à Saint-Emilion, et qui commence à la p. 639 du 3e volume. Dans l'automne de 1867, l'auteur a visité minutieusement les lieux qui ont été le théâtre de l'agonie des Girondins. Il décrit successivement les maisons Bouquey, Guadet, Troquart, les grottes de Saint-Emilion, le grenier; il suit les Girondins dans leur fuite, retrouve le lieu de leur arrestation, de leur suicide, de leur sépulture; il parcourt dans tous les sens le champ qu'on nomme encore aujourd'hui des Émigrés; il discute la direction des pas, les mobiles, les derniers actes. Il ouvre une enquête et rapporte les dépositions des témoins. Cette partie de l'œuvre de M. V. est fort curieuse et intéressante; elle marque l'apogée de ses efforts et de sa lutte passionnée contre les secrets d'un drame qui l'émeut; elle pèche par la minutie. Tous ces paysans octogénaires (ils ont 82, 84, 87, 88, 90, 97 ans, l'un d'eux est aveugle et sourd (sic) (p. 720-729) qui racontent ce qu'ils ont

---

1. C'est ainsi que le registre des Commissions militaires pour l'an II « a disparu des » Archives la Gironde depuis une vingtaine d'années » (p. 452), tandis que les autres *subsistent*. Je regrette que M. V. si habitué aux recherches d'Archives ne se soit pas fait présenter en cette occasion les registres d'enregistrement qui échappent le plus souvent aux soustractions. Lui-même, il a eu très-habilement recours à ce mode de preuves pour retrouver la trace des papiers des Girondins au dépôt du Comité de Salut Public (p. 451). Je peux y ajouter un exemple assez curieux bien que les circonstances qui faisaient le principal attrait de la recherche dont je vais parler aient perdu leur caractère passionné. On se rappelle la polémique soulevée en 1868 par un journaliste à propos d'un portrait humoristique de M. Haussmann. Le journaliste citait le grand-père du préfet de la Seine parmi les conventionnels régicides, par écrit, étant en mission. La lettre originale fut demandée; elle avait disparu des Archives de la Convention. Elle manquait dès 1816, époque à laquelle M. Daunou l'avait déjà vainement cherchée par ordre du gouvernement. Mais elle est indiquée à sa date, avec la mention du vote, dans les registres d'enregistrement du Comité de Sûreté générale. Le trait mérite d'autant plus d'être signalé à M. V. qu'il s'est préoccupé, lui-même, dans le temps de cette affaire.

entendu dire et qui ne s'accordent guère entre eux, n'inspirent pas une confiance bien étendue. Le recueil de leurs dépositions fait le plus grand honneur au zèle et au dévouement de M. V. Il aurait pu se contenter des documents.

J'ai gardé pour la fin l'œuvre essentielle et selon moi capitale de M. V. L'exposition de la destinée des mémoires et des œuvres des Girondins (p. 407-667). Il y a déployé une sagacité, une patience, une volonté vraiment extraordinaires.

On n'a pas oublié le bruit qui s'est fait, il y a juste dix ans, autour d'une mystérieuse acquisition du libraire France. Pour une somme insignifiante ce hardi négociant se trouvait tout d'un coup en possession de la majeure partie des papiers de Salle, de Buzot, de Petion, de Barbaroux. Interrogé, il ne sut ou ne voulut pas en savoir la provenance. C'est ce qu'à force de soins, de démarches, d'importunités même, M. V. est parvenu à découvrir. Pour atteindre son but, il a suivi simultanément deux méthodes, la méthode scientifique et la méthode empirique. L'un et l'autre procédé, se confirmant, l'ont conduit à un résultat identique. J'en essaie l'esquisse.

Le point de départ est la correspondance de Jullien, le « proconsul » du Bec d'Ambès (la Gironde). Il saisit les papiers à Saint-Emilion et les envoie de Bordeaux à Paris; ils y sont enregistrés par le Comité de Salut Public. Robespierre les a entre les mains. Après le 9 thermidor, ils sont connus de Lecointre qui en fait tirer des copies en l'an III et l'an V. Bosc les réclame en l'an VII du ministre de la police, et la veuve de Louvet signale Lecointre et son ami Vatar, imprimeur du Comité, comme étant les détenteurs des manuscrits. Bosc obtient des restitutions partielles. Lecointre meurt; Vatar disparaît à Cayenne où l'envoie le premier consul. Mais M. V. lui découvre un ami intime, Charles Duval, conventionnel, que la Restauration envoie mourir en Belgique. Là le fil se romprait si Duval n'avait laissé en France un correspondant plein de zèle, presque un frère, M. Raveau, architecte, qui en 1829, hérite de tous les papiers de l'exilé, en épousant sa fille. M. Raveau avait un neveu, M. Rosier, qui lui acheta son cabinet et y trouva les archives de Charles Duval. N'y attachant aucune importance, il donna ce « fouillis » à M. Chauliac qui aimait les livres. De son côté Caroline Duval, la veuve de M. Raveau, qui ne lui survécut qu'un an (1848-1849), institua M. Drugeon (autre neveu de M. Raveau), son légataire universel, et lui laissa des manuscrits de son père. C'est M. Chauliac fils ou neveu (je me perds un peu dans toute cette filière), qui vendit les manuscrits au libraire France. C'est l'examen des manuscrits de Charles Duval, possédés par M. Drugeon, qui permit à M. V. au moyen d'ingénieux rapprochements, d'établir la parfaite conformité de l'écriture des manuscrits France (plus tard Plon et Bibliothèque nationale) et des manuscrits personnels de Charles Duval. Ainsi se trouve établie la provenance et la parfaite authenticité des copies que possèdent aujourd'hui M. Moreau Chaslon, M. Vatel et la Bibliothèque nationale.

On conçoit que j'ai singulièrement écourté cette exposition. C'est toute une odyssée que l'entreprise de M. V. On pense qu'il ne fut pas reçu partout d'une façon également satisfaisante. Tantôt il s'adressait à des moribonds, comme M. Drugeon, qui expirait le lendemain de sa visite, après l'avoir très-bien

accueilli, et lui faisait remettre par sa veuve les cahiers de Duval; tantôt, en quête d'adresses longtemps impossibles à découvrir, il tombait chez des gens de mauvaise humeur et mal disposés à lui répondre. Toujours il a retrouvé la piste, et sa monographie, appuyée aujourd'hui des preuves les plus décisives, s'est enrichie, chemin faisant, de piquantes biographies, telles que celles de Vatar, de Charles Duval, de M. Raveau, types très-curieux et tout à fait réussis des vieux patriotes de 93, épaves des derniers Montagnards.

La remarquable consultation de M. V. est couronnée par un tableau d'ensemble, comprenant la liste des manuscrits de Saint-Emilion, à savoir, sous la lettre A, ceux qu'avaient laissés les Girondins (25 numéros), sous la lettre B, ceux qui sont retrouvés aujourd'hui (19 numéros[1], 9 aux Archives, 2 à la Biblioth. nat.). Une seconde classification est consacrée aux copies trouvées chez Charles Duval, à celles de Lecointre, et à celles que Jullien vendit à M. Guadet (p. 558-574).

Je ne trouve rien à relever dans cette partie du livre de M. V. L'argumentation est très-serrée et la lucidité parfaite. Il me paraît aussi impossible de contester ses preuves que ses conclusions. J'ai deux légères critiques à lui soumettre au sujet des dissertations qui accompagnent les *Documents*. Il consacre inutilement plusieurs pages à la justification de Brissot, qui, dit-il, en ajoutant à son nom celui d'un village où son père avait des terres (Ouarville), ne fit pas autrement que Barère de Vieuzac, Collot d'Herbois, Fabre d'Eglantine, etc. (p. 243-247). Ce n'est pas contre une accusation aussi puérile que la mémoire de Brissot a besoin d'être défendue devant l'histoire. Comme celle de Petion, elle encourt des reproches autrement sérieux que celui-là. M. V. est trop engoué des Girondins. Je ne refuse pas d'admirer avec lui les prophétiques imprécations qu'inspirait à Buzot la tyrannie de Paris, et de reconnaître l'incompatibilité de la République avec l'omnipotence d'une capitale trop peuplée. Mais c'était avant le 10 août et non après le 31 mai qu'il était utile de s'en apercevoir et urgent de le proclamer.

Historien, M. V. a de la peine à dépouiller l'avocat. Après avoir exposé avec la plus grande clarté les mobiles de la sanguinaire activité de Jullien, après avoir montré que, créature de Robespierre, il se proposait, en découvrant la retraite des Girondins, en les livrant au bourreau, de perdre Tallien qui n'avait pas su ou voulu les retrouver, d'obtenir les bonnes grâces du maître et de lui livrer des armes contre ses ennemis, M. V. ajoute : la véritable excuse de Jullien est dans son âge (p. 427). Il semble que nous soyons en cour d'assises, et qu'il faille absolument trouver des circonstances atténuantes. Jeune ou vieux, Jullien fut purement et simplement un scélérat. Par un raffinement d'hypocrisie, il ne craignit pas de se rapprocher plus tard de la famille Guadet, en se donnant à elle pour une victime de la calomnie, en offrant de publier les mémoires des

1. Parmi les 6 numéros qui manquent il en est, peut-être, trois qui ont été restitués aux familles, à savoir les mémoires originaux de Petion, de Buzot et de Barbaroux. Du moins c'est l'hypothèse de M. V.

hommes qu'il avait assassinés; associer leur nom au sien! Faudra-t-il aussi chercher des excuses à cette cynique spéculation!

Quelque long que soit ce compte-rendu (j'omets cependant bien des points intéressants, que M. V. me le pardonne), il serait trop incomplet si je ne disais un mot du travail des gravures qui accompagnent les trois volumes de l'auteur. Ce recueil comprend treize portraits, cinq plans et cinq fac-simile d'autographes. J'y distingue les plans des grottes de Saint-Emilion, de la maison Guadet et de l'itinéraire des Girondins en fuite, les portraits de Guadet, de Madame Roland, de Mademoiselle Cléricourt; les fac-simile qui montrent la concordance de l'écriture de Charles Duval et de celle des manuscrits vendus au libraire France. Des explications détaillées facilitent l'intelligence de chacun de ces morceaux.

H. Lot.

CORRESPONDANCE.

Par respect pour le droit de réponse, respect peut-être exagéré quand, comme dans la circonstance présente, aucun fait nouveau, aucune raison sérieuse n'est produite, nous insérons la lettre suivante, que M. Le Brun a envoyée à la *Revue*. Mais il nous est impossible de comprendre pourquoi il l'a écrite. Nous avions loué deux choses dans sa publication : l'exécution matérielle et l'idée première, qui était de combiner l'enseignement des langues vivantes avec l'enseignement par la vue. M. L. nous déclare qu'il n'a pas eu cette idée : il nous reste encore à louer l'exécution matérielle.

Monsieur le Directeur,

Il a paru dans la *Revue Critique* du 1er mars (n° 9, p. 143) un article, non signé, auquel je tiens à répondre. Je ne relèverai pas certaines critiques, faciles à réfuter, et qui prouvent simplement la différence des points de vue.

Le *Vocabulaire illustré des mots usuels français, anglais, allemands* n'est pas, comme paraît le croire notre expéditif contradicteur, un *Manuel de conversation*, ni un *Dictionnaire* complet. C'est tout bonnement un auxiliaire des parents et des maîtres, un précurseur attrayant des Livres classiques, un complément si l'on veut, sans autre prétention que de venir en aide à des méthodes plus régulières ou plus savantes.

L'*ordre logique* s'était présenté le premier à notre esprit, et pour le réaliser nous n'avions pas besoin d'aller en Prusse ni de consulter Bohni [1]. Nous l'avons abandonné sciemment, et pour des raisons qui ne seraient peut-être pas agréées de notre critique, mais qui, même après ses observations, n'ont pas cessé d'avoir quelque valeur à nos yeux.

« *Singulière idée de faire feuilleter un Dictionnaire à l'Enfant!* » s'écrie-t-on dans le même article. Avant cette remarque, nous pensions que c'était un véritable succès que d'avoir obtenu un pareil résultat. Si le critique a des enfants, nous le prions de les interroger sur le point qui nous divise. Cet âge est innocent [2].....

---

1. Si M. Le Brun ne veut pas qu'on *aille en Prusse*, pourquoi fait-il un livre pour l'étude des langues vivantes? Ajoutons, simplement par amour de l'exactitude, que Bohny est Suisse.

2. Nous avions fait l'expérience en effet, et nous avions vu la fatigue et l'ennui produits bientôt par cet incroyable pêle-mêle d'images incohérentes.

Rien de plus louable, sans doute, que de faciliter aux enfants le travail de l'*Association des idées*. Mais le meilleur moyen est-il bien de leur présenter le travail tout fait? Est-ce que les rapprochements qu'ils chercheront d'un bout à l'autre du *Vocabulaire* ne seront pas plus fructueux qu'un assemblage préparé d'avance, et qui laissera leur esprit, satisfait peut-être, mais inerte et incapable d'initiative personnelle?

« *Quelques gravures sont de véritables petits chefs-d'œuvre..... le premier âge est* » *peu sensible au fini du dessin.* » Voilà, pour le moins, un reproche inattendu. Au surplus, s'il nous a paru nécessaire et juste de réclamer contre des critiques exagérées, nous n'avons nullement la prétention de soutenir que notre œuvre soit parfaite. C'est même avec l'intention sincère de la perfectionner que nous l'avons livrée au public, et nous comptons bien profiter des remarques utiles qui nous seront faites, tant pour supprimer ou corriger certains mots que pour en ajouter d'autres. Dois-je m'arrêter aux quelques erreurs de traduction ou fautes typographiques annoncées[1]? Non. Dans un pareil travail l'idée doit l'emporter sur les accidents de détail. Quant aux similitudes de mots, elles sont inévitables dans plusieurs cas, volontaires dans quelques autres. Mes savants collaborateurs H. Hamilton et G. Heumann ont pensé qu'il fallait éviter de charger la mémoire de l'enfant, et dans ce but ils ont cherché les *ressemblances* plutôt que les *différences*.

Comme l'a dit M. Michel Bréal d'une façon si originale et si remarquable : « La situation de notre pays est telle que tous ceux qui lui sont attachés doivent » mettre à son service les renseignements dont ils disposent. » C'est ce que nous avons essayé, persuadés que c'était faire acte de patriotisme que de remplacer les joujous de la Forêt-Noire par un livre amusant, où l'enfant puisera le goût des langues étrangères et trouvera, grâce aux images, le moyen d'apprendre un certain nombre de mots. Dût-il n'en retenir que quelques-uns, l'œuvre serait encore *utile, digne d'encouragement*, et point du tout *nuisible*.....

La critique a des droits; elle a surtout des devoirs, et personne ne désire plus que nous profiter de ses bons conseils. Nous demandons seulement qu'elle ne juge pas les gens trop sommairement, et qu'elle cesse d'être *anonyme*, afin que, le cas échéant, notre reconnaissance ne soit pas exposée à se tromper d'adresse.

Agréez, Monsieur le Directeur, l'expression de mon profond respect,

Arm. Le Brun.

On le voit : nous étions loin de la vérité en attribuant à l'auteur une idée d'instruction ou d'éducation. Mais pourquoi ces grades universitaires sur la première page? pourquoi envoyer le livre à la *Revue critique?*

M. B.

ERRATUM.

N° 6, p. 96, 1re ligne : au lieu d'un évêque d'*Orléans*, lisez d'un évêque d'Amiens.

---

1. Nous n'avons relevé aucune faute typographique.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. Franck tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Abrégé d'un journal historique de Rouen, publié avec une introduction par A. Sarrazin. Pet. in-4°. xvj-87 p. Rouen (Lanctin).

Alès (A.). Les Moines imprimeurs. In-8°, 11 p. Paris (Techener).

Archivio Storico Italiano fondato da G. P. Vieusseux e continuato a cura della R. Deputazione di Storia Patria per le provinzia della Toscana, dell Umbria e delle Marche. Serie terza. Toma XXII. 1° dispensa del 1873. In-8°, 224 p. Firenze (Vieusseux). 23 fr.

Babinet de Rencongne (G.). Documents paléographiques et bibliograph., extraits des archives d'Angoulême et publ. pour la première fois. In-8°, 15 p. et 7 planches. Angoulême (Gaumard).

Barbier (A.-A.). Dictionnaire des ouvrages anonymes. 3° édition, revue et augmentée par MM. O. Barbier, René et P. Billard. T. 2. 2e partie: E.—Histoire amoureuse. Suite de la seconde éd. des supercheries littéraires dévoilées par J. M. Quérard, publiée par MM. G. Brunet et P. Jannet. T. 5. 1re partie. Avec une table générale des noms réels des écrivains anonymes et pseudonymes cités dans les deux ouvrages. In-8° à 2 col. 320 p. Paris (P. Daffis). 12 fr.

Barry (E.). Nemausus Arecomicorum. In-8°, 108 p. Toulouse (Privat).

Bataillard (P.). Les derniers travaux relatifs aux Bohémiens dans l'Europe orientale. In-8°, 84 p. Paris (Franck). 3 fr.

Chevalier (M.). Turgot et la liberté du travail. In-8°, 20 p. Paris (Guillaumin et C°).

Croiset (A.). De personis apud Aristophanem, ad doctoris gradum promovendus. In-8°, 79 p. Paris (Thorin).

Cronache e statuti della città di Viterbo, pubblicati ed illustrati di Ignazio Ciampi, socio corrispondente della R. Deputazione di storia patria per le provincie di Toscana, Umbria e Marche. In-4°, lxvj-660 p. Firenze. Vieusseux. 17 fr. 25

Demmin (A.). Histoire de la céramique en planches phototypiques inaltérables, avec texte explicatif. L'Asie, l'Amérique, l'Afrique et l'Europe, par ordre chronologique. Livr. 67 à 70. In-fol. 4 p. et 7 pl. Paris (Vve J. Renouard).

Desjardins (E.). La Table de Peutinger, d'après l'original conservé à Vienne; précédée d'une introduction historique et critique et accompagnée : 1° d'un index alphabétique des noms de la carte originale, avec les lectures des éditions précédentes; 2° d'un texte donnant, pour chaque nom, le dépouillement géographique des auteurs anciens, des inscriptions, des médailles, et le résumé des discussions touchant son emplacement; 3° d'une carte de redressement, comprenant tous les noms à leur place et identifiés, quand cela est possible, avec les localités modernes correspondantes; 4° d'une seconde carte établissant la conformité des indications générales de la table avec les connaissances présumées des Romains sous Auguste. Livr. 10 et 11. In-fol. p. 153-184 et 2 pl. Paris (Hachette et Ce). La livraison. 10 fr.

Ganzati (L.). Delle cronache antiche di Vicenza, discorso. In-8°, 24 p. Vicenza. 1872.

Germer-Durand (E.). Découvertes archéologiques faites à Nîmes et dans le Gard pendant l'année 1870. In-8°, 66 p. et pl. Nîmes.

Lenormant (F.). Essai sur la propagation de l'alphabet phénicien dans l'ancien monde. T. 1. 2° livraison. In-8°, p. 193-373 et 12 pl. Paris (Maisonneuve et C°).

Museo archeologico della R. Biblioteca Marciana di Venezia. In-8°, 132 p. Venezia.

Omar. Del divano, canto secondo. Saggio di traduzione dalla lingua arabica per P. Valerga. In-16, 20 p. Firenze. 95 c.

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 15 Septième année 12 Avril 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

The Indian Antiquary, part XIII, jan. 1873 (Paris, E. Leroux). J. BEAMES. Chaitanya and the Vaishnava Poets of Bengal. — J. S. F. MACKENSIE, On the rude stone Archeology of Hassan District. — W. F. SINCLAIR, Notes on Junnar Taluka. — W. C. BENETT, Notes on Sahet Mahet. — E. W. WEST, Notes on Witchcraft and Demonology in Gujarat. — Papers on Satrunjaya, by the Editor (Jas. Burgess). — G. BUHLER, The Desisabdasamgraha of Hemachandra. — J. WILSON, Memorandum on the shoe question as it affects the Parsîs. — The Prithiraja Rasau of Kavi Chand Bardai. — F. KITTEL, The Canarese country. — F. KITTEL, Notes concerning the numerals of the ancient Dravidians. — *Review*. Colebrooke's Miscellaneous Essays. — *Correspondence and Miscellanea*. KASI NATH, On the Khatris. — On the Same, by a Lady. — J. FERGUSSON, Early Indian Buildings. — RUDOLF HOERNLE, On Subha Chandra's Prakrit Grammar. — J. S. F. MACKENSIE, « Hulle Makkalu. » — Selections from Mr. Sherring's Work on Castes. — The Hill Tribes of the Neilgherries.

The Athenæum, N° 2370, 29 mars. Rousseau, by J. MORLEY (n'apporte aucun fait nouveau). — J. E. CUSSANS, History of Hertfordshire (ouvr. de valeur). — J. E. CAIRNES, Essays in Political Economy : Theoretical and Applied (2e article très-favorable). — A. DUMAS, Grand dictionnaire de cuisine (longue analyse). *Novels of the week*. Kenelm Chillingly; his Adventures and Opinions (« livre désappointant »); Pascarèl, by « Ouidà » (charmante nouvelle); MAYNE REID, The Death Shot; ERCKMANN-CHATRIAN, The Brothers Rantzau (trad. peu élégante); WORBOISE, Husbands and Wives; G. E. CHARLESWORTH, A broken Heart; S. A. E. B., What He Did with Her (tous ces ouvr. faibles; le dernier absurde). — *Our Library Table*. List of new Books. — Unsuspected corruptions of Shakspeare's Text (art. de M. H. Staunton). — Theologi Oxonienses (questions à traiter; elles sont puériles). — The house Moked and the Court of Women (lettre de Jérusalem). — Literary Gossip. — J. PARKIN, The Remote Cause of Epidemic Deseases (art. défavorable). — The Royal Society (M. Hooker en sera nommé président). — The transit of Venus. — Societies (comptes-rendus des séances des Sociétés de géographie, d'astronomie, des antiquaires, de numismatique, de zoologie, d'entomologie, de météorologie, de chimie, de philologie et de l'Institut des ingénieurs civils). — Science Gossip. — *Fine Arts*. Compte-rendu de l'ouvrage intitulé : Art Studies from Nature, as applied to Design, for the Use of Architects, Designers and Manufacturers (peu favorable). — The Fairford Window. — Sales (ventes d'objets d'art). — Fine Art Gossip. — *Music*. Concerts. Mr. Deffell's « Corsaire. » — Gluck and Wagner. — Musical Gossip. — *Drama*. The Week. Royalty « Tricoche et Cacolet; » Adelphi « The Stone Jug. » — Théâtre de Cluny. — Gymnase Dramatique. — Dramatic Gossip.

Literarisches Centralblatt, N° 13, 29 mars. HOLTZMANN, Kritik der Epheser- u. Kolosserbriefe (art. favorable). — VON BAUDISSIN, Eulogius und Alvar (favorable). — Das Unbewusste vom Standpunkt der Physiologie, etc. (ouvr. intéressant). — STUART MILL, System der deductiven und inductiven Logik; Betrachtungen über Repræsentativ Regierung (art. insign.). — HELLWIG, Die vier Temperamente bei Kindern (recommandable). — GFRŒRER, Geschichte Venedigs bis zum J. 1084 (bon ouvrage, mais partial). — WOLLSCHLÆGER, Handbuch d. vorhistor. bibl. Urgeschichte (ouvrage recommandable de vulgarisation). — CRÜGER, Die im Reg.-Bez. Bromberg aufgef. Alterthümer (bonne contribution à l'histoire des antiquités d'Allemagne). — JÆHNS, Das franzœsische Heer, etc. bis zur Gegenwart (important ouvrage). — SOMMERBRODT, Lucianea (très-bon ouvr.). — VOLKMANN, Die Rhetorik der Griechen u. Rœmer (ouvr. excellent). — KOZIOL, Der Stil des L. Apuleius (art. peu

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 15 — 12 Avril — 1873

Sommaire : 76. Extraits du *Boustan* de Sa'adi, tr. p. STRONG. — 77. HEHN, Introduction en Europe des Plantes cultivées et des Animaux domestiques. — 78. La *Vie d'Agricola* de Tacite, p. p. DRÆGER. — 79. AUBERTIN, l'Esprit public au XVIII° siècle. — 80. Revue mensuelle pour l'histoire de la langue allemande, p. p. WAGNER.

76. — **Selections from the Bostan of Sadi,** translated into english verse by Dawsonne Melancthon STRONG. London, Trübner. In-12, ij-56 p.

Ce petit volume est le spécimen d'une traduction en vers du Boûstân. M. Strong, avant d'entreprendre une traduction complète de ce chef-d'œuvre, a voulu soumettre au public et à la critique un échantillon de son savoir-faire, et nous ne doutons pas que sa tentative ne reçoive de part et d'autre les encouragements qu'elle mérite. Le système de M. S. nous paraît très-louable : il s'attache à conserver autant que possible le rythme, le nombre de syllabes et jusqu'à la disposition des mots de l'original, tout en rendant la pensée de l'auteur en bon anglais. M. S. s'est acquitté fort habilement de cette tâche difficile ; point n'est besoin d'être orientaliste pour entendre et goûter sa traduction, et c'est justement ce qu'il s'est proposé. De courtes notes éclaircissent çà et là les expressions par trop exotiques, que pourtant il était bon de ne point dénaturer, ou donnent la clef d'une allusion à l'histoire, à la religion, à quelque légende ou à quelque coutume, etc. — M. S. émet le vœu que son essai engage de plus habiles que lui à se mettre à l'œuvre : il est vraiment trop modeste et nous souhaitons, pour notre compte, qu'il exauce lui-même son vœu. Nous ne pouvons résister à la tentation de faire partager le plaisir que nous a causé la lecture d'un de ces extraits, et nous demandons la permission de le reproduire ici :

A STORY OF ABRAHAM [1].

(*Taken from Chapter II. On Benevolence.*)

I' ve heard, a whole week, no son of the road [2]
Came to the door of Abram's blest abode
So kind was he, he would not break his fast,
Lest, by the way, some hungry trav'ller passed.
He went without and look'd on ev'ry side,
And cast his gaze around the desert wide.
A man, he saw, like willow bending low,
His hair and head were white with age's snow.

1. Abraham is styled « The Friend of God. »
2. Son of the road — a phrase, meaning « traveller. »

Then Abraham a hearty welcome gave,
As is the way of gen'rous men and brave.
O pupil of mine eyes, to him he said
Be pleas'd to share with me, my salt and bread.
The man said « yes » and quickly made to start;
He knew the qualities of Abram's heart.
From Abram's house, came forth each humble slave,
And to the wretch, a seat of honor, gave.
He then commanded, and the cloth they spread,
And all around they sat, to share the bread.
When each « Bismillah [1] » said, in accents clear,
The guest spoke not, a sound reach'd no one's ear
I see, old man, he said, thou dost not feel
As old men do, sincerity and zeal.
Is it not right when thou thy food dost eat,
That thou should'st first, the Maker's name repeat?
He said, No rule have I and no belief,
But what I hear, from the old Geber [2] chief.
Then understood the seer of Fortune bright,
That he a Geber was, this ruin'd wight.
He drove him off a stranger in disgrace,
Pure and impure should not sit face to face.
From the Creator, then an angel came,
Who thus, in awful tones, did Abram blame.
« A hundred years, to him, life, bread, I gave,
» But in one moment, thou dost shun my slave.
» If he to fire in prayer his hands doth fold,
» Why shouldest thou, thy bounty's hand withhold? »

Il serait à désirer que l'exemple de M. S. fût suivi en France, car nous ne possédons point de traduction française du Boûstân. M. Nicolas en avait commencé une, il y a quatre ans, dont un mince fascicule seulement a paru [3]. Nous ignorons pourquoi il n'en a pas donné la suite.

St. G.

---

77. — **Culturpflanzen und Hausthiere** in ihrem Uebergang aus Asien nach Griechenland und Italien, sowie in das übrige Europa, historische-linguistische Skizzen von Victor Hehn. In-8°. Berlin. 1870. — Prix : 12 fr.

Ce remarquable ouvrage a pour objet l'étude des documents linguistiques et des témoignages des auteurs relativement à l'introduction des plantes cultivées

1. « In name of God, » spoken as a grace before meals.
2. A Fire Worshipper.
3. Cf. *Journal asiatique*, 6e série, t. XVI, p. 28.

et des animaux domestiques, aux temps antiques surtout. Il les passe en revue dans une série de monographies dont l'ordre paraît être chronologique; mais M. Hehn a négligé d'indiquer son plan à cet égard. Il ne nous a pas dit non plus pourquoi il omettait les plantes les plus importantes telles que le blé et l'orge, et les animaux les plus utiles, tels que les bœufs, les chevaux et les moutons. Cette prétérition tient, je suppose, à ce que les tribus qui vinrent peupler l'Europe ayant amené avec elles ces espèces dans les temps préhistoriques, aucun renseignement sûr n'en est resté, et les origines orientales s'établissent seulement par des arguments indirects. En tout cas l'auteur aurait mieux fait d'expliquer les raisons de son abstention.

Une introduction savante et diserte fixe le point de départ et esquisse l'état de la Grèce et de l'Italie au moment de l'invasion qui devait les civiliser, ainsi que le degré de culture des peuples qui y apportaient la civilisation ou plutôt l'aptitude à la recevoir, car ils entrèrent à l'état barbare, et la civilisation résulta de leur contact avec les Sémites, race plus précoce mais moins indéfiniment féconde.

Chemin faisant, l'auteur est amené à traiter la question des « trois moments » hégéliens par lesquels passe l'exploitation agricole : 1° lutte contre la forêt, défrichement; 2° gaspillage et culture épuisante; 3° reboisement partiel et fertilisation artificielle du sol épuisé. Il discute l'opinion pessimiste qui regarde la Grèce et l'Asie-Mineure en particulier, comme des contrées stérilisées sans ressource, et la terre en général comme destinée à subir le même sort par suite des excès de la culture et spécialement par l'épuisement des phosphates. Il se rassure en considérant que les pluies et les inondations rendent en grande partie l'équivalent de ce que les fleuves portent dans les mers, et qu'une culture mieux entendue peut permettre le reboisement et une certaine restitution des éléments perdus. D'ailleurs, ajoutons-le, ne faut-il pas compter sur la science? Il n'y a pas cinquante ans qu'elle a signalé le danger avec précision; elle saura sans doute le conjurer, ou du moins l'éloigner assez pour que l'humanité dure autant que son globe et que la chaleur de son soleil.

Nous allons parcourir les monographies, en gardant pour la fin quelques observations critiques.

D'abord la vigne et le vin : il est certain qu'ils étaient primitivement inconnus en Italie et qu'ils y furent introduits par les Grecs. Quant à la Grèce, les documents positifs font défaut, mais tout porte à croire que l'un et l'autre y vinrent des Sémites, car un peuple errant ne fait pas voyager un pareil végétal dans ses migrations. La culture de la vigne exige une complète fixation. La plante paraît originaire des contrées au sud de la Caspienne, comme cette noble race sémitique à laquelle la race plus prégnante des Aryens doit tant d'initiations. Les Sémites ont les premiers cultivé la vigne et fabriqué le vin, comme plus tard ils ont les premiers distillé l'alcool.

Parmi tant d'étymologies proposées d'οἶνος et de *vinum*, la plus probable est donc celle qui le rattache à l'hébreu *yaïn*, arabe *waïn*. L'étymologie mise en

avant par Pott, et qui le rattacherait à *vitis*, ne paraît pas soutenable, malgré d'illustres adhérents comme G. Curtius et Corssen. M. Hehn remarque avec raison que le vin est le résultat d'une fabrication trop compliquée, pour qu'on ait pu avoir l'idée de lui donner un nom tiré simplement du sarment flexible, surtout lorsque, en Grèce comme en Italie, la connaissance du vin a certainement précédé celle de la vigne. D'ailleurs un dérivé de *vitis* aurait été **vitinum*, car les suffixes secondaires n'ont pas coutume de faire tomber le primaire précédent[1].

Dans cet article comme dans les suivants, l'auteur ne se contente pas de chercher les origines ; il étudie le rôle de la vigne et du vin dans l'antiquité, et leur diffusion dans toutes les contrées de l'Europe où cette culture et cette boisson sont aujourd'hui en usage.

Plus encore que la vigne, le figuier et l'olivier caractérisent les cultures de la Grèce ; et pourtant c'est seulement à l'aurore des temps historiques que l'un et l'autre y ont été introduits de la Syrie, d'où ils sont originaires. De là ils gagnèrent tout le bassin de la Méditerranée.

A propos de ces trois cultures arbustives, M. H. présente un très-ingénieux aperçu. Leur introduction marque la cessation définitive de la période nomade, avec laquelle la récolte des céréales d'été était encore compatible. Au contraire on ne cultive les arbres qu'à condition d'être bien fixé sur le sol. C'est également le signal de la transformation de la propriété primitive, qui appartenait à la tribu et à la commune, en propriété individuelle. Mais aussi la guerre qui, pour les nomades, avait été l'état naturel, aux maux duquel ils échappaient si aisément, devint bien plus grave à partir de ces nouvelles habitudes. Les arbres fruitiers, comme les maisons, donnèrent prise à l'ennemi. Les nations sédentaires se trouvèrent à cet égard inférieures à leurs voisins nomades et en danger d'être périodiquement conquises.

On aime à retrouver cette liaison des recherches minutieuses avec les conclusions générales. C'est le vieux procédé philosophique dont l'abus des considérations fausses ou banales avait fini par dégoûter. Mais l'érudition pour elle-même et sans conclure est un autre excès et pire encore, car elle compromet la science en lui ôtant l'intérêt et la raison d'être.

L'étude sur le lin est encore un modèle. On ne sait rien des origines de cette plante ; peut-être est-elle indigène. Il semble qu'en Grèce et en Italie on l'ait d'abord cultivée pour ses graines, dont avec du miel on faisait des gâteaux. C'est en Égypte qu'apparaissent les premières étoffes de lin. Les prêtres en étaient vêtus, et on en faisait les bandelettes des momies. Chez les Grecs et les

---

1. Le seul argument plausible en faveur de l'opinion de Pott est l'emploi par Caton (*R. r.* 147) et par Plaute (*Trinum.* II, 4) de *vinum* au sens de grappe de raisin. Mais autant il est aisé de voir ici une métonymie du produisant pour le produit, autant il serait difficile de rattacher directement *vinum* à *viere*. En quoi la grappe est-elle flexible? Aurait-on deviné de si bonne heure, entre elle et les vrilles de la vigne, le rapport morphologique que les botanistes ne soupçonnaient pas encore il y a cent ans?

Romains, le lin le disputa à la laine et n'eut pas le dessus. L'usage populaire de la toile pour les matelas, les draps de lit et les chemises, paraît d'origine gauloise. Les conséquences de cette extension des tissus de lin devaient être bien grosses. En fournissant des voiles aux navires, le lin ouvrit la mer aux grandes expéditions des Saxons, des Danes et des Northmans, dont les ancêtres, au dire de Tacite, naviguaient dans des barques rases qui ne leur permettaient pas d'aller loin. Enfin l'usage habituel de ces tissus fournit la matière nécessaire à la multiplication du papier de chiffon, sans lequel on n'aurait eu ni l'extension de l'écriture, ni l'établissement de l'imprimerie.

Il serait beaucoup trop long de poursuivre un à un tous les articles, si curieux qu'ils soient, dont se compose cet ouvrage. Signalons seulement celui des aurantiacées, qui donne du latin *citrus* une très-ingénieuse étymologie, et celui du chat, qui est un petit chef-d'œuvre. L'apprivoisement du méchant félin, comme celui de la colombe, du coq et de la poule, fut dû peut-être aux superstitions qui, en Égypte et en Orient, les firent prendre pour des animaux sacrés. Avant de les traiter en bons domestiques, on les choya comme des êtres divins, et on leur fit perdre ainsi la sauvagerie nerveuse qui écarte de l'homme la plupart des animaux. Le chat pénétra d'Égypte en Italie sous l'empire romain, et de là il se répandit partout comme auxiliaire indispensable, pour combattre le rat noir qui arrivait à la suite des Barbares. Malheureusement aujourd'hui le rat noir a cédé la place à un frère plus puissant, le rat gris, que le chat, amolli par la civilisation, n'est pas de force à contenir.

M. H. poursuit jusqu'à la découverte de l'Amérique l'introduction des plantes de culture. A l'invasion des Arabes, on doit la canne à sucre et le cotonnier. Plus tard, les Turcs, grands amateurs de fleurs, nous apportèrent la tulipe, le lilas, le marronnier d'Inde, etc. L'Amérique enfin nous a donné le maïs[1], la pomme de terre, ainsi que le cactus et l'agave, qui se sont si bien emparés du pourtour de la Méditerranée qu'ils en ont renouvelé l'aspect. Mais aussi, comme pour nous faire payer ses bienfaits, l'Amérique nous communiquait en même temps le tabac.

Tel est le cycle embrassé par ce livre. Avant de finir ce résumé, nous voulons encore appeler l'attention sur les considérations générales qui y répandent l'intérêt et la lumière. On y rencontre, par exemple, à propos de la chute de l'empire romain, des vues tout à fait judicieuses.

M. H. repousse avec raison la métaphore qui attribue la chute de l'empire romain et de la civilisation classique à une sorte de décrépitude. Une nation ne vieillit et ne meurt pas comme un individu. « Les peuples ne sont pas des plantes » ni des animaux[2]. » Nous aimons cette protestation contre une comparaison

---

1. M. H. se garde bien de tomber dans l'erreur de Max Duncker, qui a cru voir le maïs dans l'ancienne Égypte (I, 180, 3e éd.).

2. Le texte dit (p. 358) : « Vœlker und *Individuen* sind keine Pflanzen oder Thiere. » Il me semble qu'il y a une faute et qu'au lieu d'*Individuen* il faut lire *Nationen*, car juste-

dangereuse. L'individu vieillit et meurt par une loi inévitable, mais les nations ne vieillissent que quand elles ne se donnent pas la peine de rajeunir. Elles ont à cet égard leur sort entre leurs mains.

Le point le plus malade de la civilisation antique était dans l'état anti-économique des institutions et des idées, et dans l'absence de sens pratique qui en résultait [1]. Le monde alla s'appauvrissant sous l'empire; il ne vivait plus qu'en mangeant son capital, et la pénurie du capital y fut tout naturellement suivie de celle des hommes. Quand les Barbares l'envahirent, il était vide, et c'est ce qui explique le peu de résistance qu'ils rencontrèrent.

L'absence d'esprit scientifique était aussi un défaut essentiel de l'antiquité. « Les anciens vivaient dans le rêve de l'imagination religieuse, dans les visions » de l'idéal, sous la dépendance des idées artistiques, sous le charme du beau, » comme une race noble (p. 360). » Leur technique, loin d'être comme la nôtre, soutenue et poussée par la science, n'était guidée que par la tradition, et par conséquent elle allait toujours s'affaiblissant. Leurs beaux-arts eux-mêmes en souffrirent. Ainsi la musique, qui avait occupé tant de place dans l'art grec, ne put se développer, faute d'instruments. L'orgue, qui la fit renaître, est d'origine arabe.

L'agriculture elle-même, quoique moins méprisée des Romains que l'industrie, resta stationnaire entre leurs mains. Ils récoltaient au plus 4 pour 1. S'ils connaissaient les engrais et les assolements, ils ne les appliquaient pas, et partout où ils avaient passé, ils laissèrent la terre épuisée.

M. H. ne croit pas que l'esclavage ait tant contribué qu'on le répète à la décadence romaine. Il pense qu'en beaucoup de cas il ne différait guère de l'organisation féodale du moyen-âge, qui a été bienfaisante et a conduit l'Europe au progrès économique moderne. L'esclavage, selon lui, fut le dernier refuge des forces sociales, car les esclaves travaillaient, et n'étaient pas dévorés par ce terrible recrutement qui détruisit les hommes libres. Tout cela peut être vrai du colonat, qui était déjà un servage mitigé. Mais, même en faisant abstraction du droit et de l'humanité, il faut reconnaître que le travail des esclaves est le moins économique de tous, et que l'esclavage domestique chez les grands fut en partie cause, par les facilités qu'il donnait, de la dépravation des mœurs qui contribua tant à la ruine de l'empire, et dont le christianisme fut la réaction nécessaire. Et de son côté le christianisme lui-même, comme l'auteur le reconnaît, fut encore une cause de dissolution, en brisant l'esprit militaire et juridique sur lequel Rome reposait.

Le livre se termine par un résumé et par une moralité. Le résumé, c'est que

---

ment, au point de vue de la durée, l'individu est un animal. C'est la nation qui n'en est pas un.

1. L'empire romain est mort d'un vice économique. Cette vue, si exacte et si peu comprise par les historiens, a été exposée pour la première fois à notre connaissance par Rossi, dans ses Études sur l'économie politique chez les Grecs et les Romains (au 1er vol. de ses Mélanges posthumes, Paris, Guillaumin, 1856).

l'introduction des plantes et des animaux, et celle de la civilisation générale ont marché, dans toute l'antiquité et le moyen-âge, de l'Est à l'Ouest et du Sud au Nord. Sous cette influence les races septentrionales, blondes, longues et minces, ont tendu et tendent encore à devenir plus brunes et plus trapues, tant par le mélange avec les races prépondérantes du Midi, que par le changement de nourriture et de mœurs. Il est bon de constater ce retour à quelque justice relativement aux races du Sud.

La moralité, qu'on pourrait prendre à l'heure qu'il est pour un conseil à notre adresse, c'est que la civilisation résultant surtout d'un contact et d'une fécondation des peuples les uns par les autres, les peuples ne gagnent pas à vivre isolés; ils ont besoin de relations et d'échanges. « Le vrai patriotisme a de tout » temps été du côté de ceux qui ne se tenaient pas avec entêtement au prétendu » génie particulier de leur nation, mais qui tâchaient franchement de profiter » des leçons de l'étranger et de s'approprier les progrès accomplis au dehors (p. 387). »

Cette analyse nous a conduits bien loin, mais l'attrait qui nous a entraînés est l'éloge du livre. Nos critiques ne seront pas à beaucoup près si longues.

L'ouvrage est écrit avec clarté et même avec élégance. On ne saurait lui faire un crime de l'habitude allemande d'épargner les alinéas. Seize pages de suite (p. 44-60) sans aucun repos seraient un excès inouï dans un livre français; dans un livre allemand, cela passe. Quelques coupures pourtant soulageraient les lecteurs de tous les pays. Mais plus regrettable est le parti pris de citer les textes grecs sans traduction auxiliaire. Même en Allemagne, une telle rigueur ôtera à ce beau livre plus d'un lecteur capable d'en profiter, et ce sera dommage. On souhaiterait aussi, pour la prochaine édition, un index propre à faciliter les recherches.

La seule objection de quelque conséquence, à notre avis, porte sur la facilité trop grande de l'auteur à supposer la naturalisation des plantes. Dès qu'une plante possède, dans un pays, un nom étranger, il en conclut qu'elle a été introduite. C'est aller trop vite en besogne. Un critique très-compétent, M. Grisebach (dans les Annonces de Gœttingue) lui a déjà fait ce reproche à propos du châtaignier et du pin pignon; nous insisterons à propos du buis et du houblon.

Pour le buis, M. H. n'ignore pas qu'il est en contradiction avec les botanistes (p. 151), mais il croit que les historiens accepteront avec lui l'origine étrangère de cet arbuste, par l'unique motif que dans toute l'Europe il porte des noms tirés de la même étymologie, πύξος, *buxus*, ce qui indiquerait nécessairement un emprunt. A cette opinion nous avons deux difficultés à opposer : d'un côté, que l'emprunt du nom ne prouve pas l'origine étrangère, et de l'autre, que le buis se présente dans l'Europe tempérée avec tous les caractères auxquels on reconnaît une plante indigène.

L'emprunt du nom peut être dû seulement à ce que l'usage de la plante est venu du dehors. Un exemple frappant s'en passe actuellement sous nos yeux. Nulle plante n'est plus certainement indigène chez nous que le *lolium perenne*,

L. On l'a trouvé partout à l'état sauvage plus de 300 ans avant qu'on eût l'idée de le cultiver. Les botanistes traduisaient son nom par ivraie vivace, mais le peuple ne l'a jamais appelé ainsi. En haute Normandie (je cite la contrée que je connais le mieux), on ne lui donnait aucune dénomination particulière, et on le confondait avec les chiendents. Mais voici que depuis cinquante ans l'usage est venu d'Angleterre de le semer en gazons et en prairies artificielles. Avec l'usage s'est introduit aussitôt le nom anglais *ray-grass*, et la plante n'est plus connue chez nous que sous ce nom, francisé en *raigras*. Laissera-t-on donc les philologues de l'avenir conclure de là, que le *lolium perenne* français était originaire d'Angleterre? De même, pour que le buis ait porté partout le même nom oriental, il suffit que l'usage de le planter et de le travailler soit venu d'Orient. Et il faut bien qu'il en soit ainsi, car le buis des Pyrénées, par exemple (déjà connu de Pline), y pousse à des hauteurs et dans des circonstances qui excluent toute supposition de culture et de propagation échappée, occupant dans les régions calcaires élevées la place qu'occupe le rhododendron ferrugineux dans les terrains granitiques. Or, depuis qu'on cultive dans nos pays des arbres et arbustes dont l'origine étrangère est bien établie, les botanistes n'en connaissent pas un seul (nous ne parlons, bien entendu, que de la végétation arborescente), pas un seul qui se soit spontanément propagé hors des lieux où il avait été planté. Comment une impuissance si bien constatée aujourd'hui n'aurait-elle pas existé de tout temps?

M. H. croit aussi, malgré la présence du houblon dans les halliers les plus sauvages de toute l'Europe tempérée, qu'il pourrait bien avoir été importé par les Barbares, simplement parce qu'il n'en est jamais question avant les Carolingiens. Nous le répétons : cela prouve seulement que jusque-là on n'avait pas eu l'idée de s'en servir.

Passons à quelques observations de moindre importance.

P. 369. J'ai peine à croire que le sanscrit *vrīhi* (riz) soit devenu en grec ὄρυζα par le simple intermédiaire d'une forme supposée iranienne *brizi*. C'est le thrace βρίζα (seigle) qui serait sorti de là. Quant à ὄρυζα pour ὀ-Fρυζα, la présence de l'υ fait une difficulté que je serais tenté d'expliquer par quelque intermédiaire sémitique analogue à l'arabe *uruz*.

P. 279. « Dans les saintes Écritures des Hébreux, le nom du sycomore » apparaît sous les deux formes plurielles *schikmim* et *schikmoth;* et si l'on y com- » pare les deux noms grecs de cet arbre, συκάμινος et le plus moderne συκόμο- » ρος, il saute aux yeux que ces deux mots sont faits d'après les deux pluriels » hébraïques ou plutôt syriaques. » Pour συκάμινος, soit; mais pour συκόμορος, c'est faire trop bon marché de la phonétique, lorsqu'on a sous la main l'explication toute simple par σῦκον (figue) + μόρον (mûre), à cause de l'aspect des fruits du *ficus sycomorus*, L.

P. 287. Dans le *castaneæ molles* de Virgile (Ecl. I, 82), M. H. veut voir, non comme on le fait d'ordinaire, des châtaignes savoureuses, mais des châtaignes à la coque mince et flexible, par opposition aux noix, dont la coque est épaisse et

ligneuse. Je ne pense pas que cette coque coriace puisse justifier l'épithète de *mollis*, et je suppose plutôt qu'il s'agit ici de châtaignes amollies par la cuisson. Le passage entier s'entendrait mieux ainsi : Tityre invite Mélibée à souper de fruits mûrs (*mitia poma*), de châtaignes bouillies et de fromage frais.

P. 446. M. Pictet a tiré *cerasus* d'un prétendu sanscrit *ka-rasa*, « quel suc ! » Assurément cette étymologie n'est pas bonne ; mais fallait-il la citer avec une méprisante ironie, « pour égayer la matière » (en français dans le texte), et en ajoutant un jugement des plus désobligeants sur l'ouvrage entier ? M. Pictet a eu tort évidemment d'appliquer au grec et au latin un procédé de composition par *ka* préfixe exclamatif spécial au sanscrit, mais de son temps cette erreur était commune. Tout le monde a des inadvertances, même M. H., et nous lui demanderions un peu plus d'indulgence en la forme quand il relève les péchés d'autrui.

On voit que nos critiques sont d'un ordre bien secondaire. En général, l'ouvrage est aussi correct qu'intéressant et bien renseigné. C'est un livre qui restera, et à ce titre nos lecteurs nous sauront gré de leur donner, d'après les Annonces savantes de Gœttingue, quelques renseignements sur l'auteur, jusqu'ici complètement inconnu. M. Hehn est un Livonien de race germanique, qui a fait partie autrefois de l'université de Dorpat, où il enseignait l'allemand. Il en fut exilé en 1851 par le tsar Nicolas, sous l'accusation de libéralisme. Le nouveau règne le fit rentrer en grâce, et il est devenu conservateur en chef de la Bibliothèque impériale de Pétersbourg. Avant ce livre qui lui fait une place parmi les écrivains philosophes en même temps que parmi les notables érudits, il n'avait publié que des articles dans la Revue mensuelle de la Baltique, et un volume intitulé *Italien*, *Ansichten und Streiflichter* (Pétersbourg, 1867).

Bien que sujet russe, M. Hehn est germain de cœur comme d'éducation. Pourtant, il diffère des Allemands par une nuance tout à son avantage. Dans un ouvrage où il est tant question de toutes les races, nous n'avons pas trouvé trace de mépris pour les étrangers en général, ni pour les Celtes en particulier. L'exception est trop belle pour être passée sous silence.

F. BAUDRY.

---

78. — **Das Leben des Agricola von Tacitus,** Schulausgabe von Dr Ant. Aug. DRÆGER. Leipzig, Verlag von Teubner, 1869. — Prix : 75 c.

M. Dræger s'est beaucoup occupé de Tacite. Il a fait paraître en moins de deux ans, chez Teubner à Leipzig, un très-bon travail *sur la syntaxe et le style de Tacite* (1868), une édition des *Annales* (1868-1869) et une édition de la *Vie d'Agricola,* avec un commentaire assez complet à l'usage des élèves et un *appendice critique* destiné aux professeurs. Nous allons examiner la Vie d'Agricola, qui *est*, selon Burnouf, *de tous les ouvrages de Tacite, le plus lu et le moins compris.*

M. Dræger reproduit le texte donné par Halm en 1866, mais en y introduisant de nombreuses corrections, dont il rend compte dans l'appendice critique.

Une seule vient du commentateur lui-même ; c'est l'addition de *pudore* après *visus* au ch. 45. Tacite, il est vrai, emploie ici une tournure très-hardie, mais *pudore* ne nous semble pas nécessaire ; ce mot est du reste bien faible. Une bonne correction a été empruntée à M. Louis Quicherat ; c'est l'addition de *non licuit*, au ch. 44, addition tout à fait nécessaire pour compléter le sens de la phrase. Parmi les autres changements introduits dans le texte, quelques-uns ne nous paraissent pas devoir être approuvés : — Au ch. 12, M. Dræger a ajouté, avec Hofmann Peerlkamp, *æstate* après *abest*, sans qu'il y ait véritable nécessité ; au ch. 13, il met avec Ritter, *velox ingenio, mobilis pænitentia ;* nous préférons la leçon de Halm *velox ingenio mobili pænitentiæ ;* — au ch. 16, ajouter après *patientiæ* l'adverbe *nequaquam*, que n'ont pas les manuscrits, nous semble tout à fait inutile ; — au ch. 27, il dit que « *penetrandum*, qui est dans les manuscrits, peut » s'expliquer, mais qu'il est gênant ; » M. Ern. von Leutsch nous apprend qu'une dernière collation des manuscrits donne la forme régulière *penetrandam ;* — au ch. 33, il ajoute, avec Wex, *arma* à *laturi* ; nous préférons dire, avec Wœlfflin, *bellaturi ;* — au ch. 34, il remplace *pellebantur*, qui est dans les manuscrits, par *pelli solent*, comme le fait Wex ; ce changement devient inutile, si on lit dans la proposition précédente *ruêre* au lieu de *ruĕre*. — Au ch. 34, il lit : *novissimæ res extremo metu corpora defixêre* [aciem] *in his vestigiis ;* il serait préférable de ne pas exclure *aciem*, et de lire : *novissimæ res et extremus metus torpore defixere aciem*. — Au ch. 36, il met avec Ritter *cohortes quinque ac*, il faut *cohortes tres* parce qu'il n'y avait en Bretagne que trois cohortes de Bataves, comme l'a démontré Urlichs. — Au ch. 37, il remplace, comme Meiser, *item* par *clam*, qui ne nous paraît pas donner un sens convenable ; nous préférons *identidem*. — Au ch. 43, il retranche *ut*, que Halm met devant *adfirmare ;* la phrase, dans cette forme, nous semble bien difficile à expliquer ; Ernesti en fait deux propositions en ajoutant *nec* devant *adfirmare*. Au même chapitre, il remplace *animo* par *habitu ; animo*, qui est dans les manuscrits, peut cependant s'expliquer.

Toutes les corrections plus ou moins nécessaires n'ont pas été faites : au ch. 5, M. Dræger a conservé, avec Halm, *exercitatior*, que Buchner a changé en *excitatior*. Ce dernier mot donne un bien meilleur sens ; M. Dræger n'a peut-être pas assez pesé les observations de Wœlfflin. Au ch. 16, *proprius* est resté, au lieu de *propius*, qui est dans les manuscrits et qu'il est inutile de changer. Au même chapitre, il met, avec Halm, *exercitusque*, pour remplacer *ejusque* des mss. ; il vaut mieux adopter *quisque*, fourni par Nipperdey. Au chap. 22, il dit qu'il ne regarde pas *crebræ eruptiones* comme un glossème. Ces mots s'expliquent difficilement à la place où ils se trouvent ; nous pensons qu'il faut les transporter après *hiems*. Au même chapitre on lit *ex iracundia nihil supererat ; secretum vel silentium ejus non timeres ;* nous préférons *nihil supererat secretum*, et *silentium*... ; *secretum*, comme substantif, ne donne pas un sens convenable. — Au chapitre 36, la leçon *aequa nostris*, imaginée par Anquetil en 1817, au lieu de l'adjectif *equestris* des manuscrits, trouvée de nouveau par Wex en 1852, et reproduite depuis dans toutes les éditions allemandes, à l'exception de celle de Haase, mérite vraiment l'épi-

thète de *palmaris*, que lui donne Hofmann Peerlkamp, mais seulement, d'après nous, sous le rapport paléographique ; elle est logiquement impossible à cause des deux phrases qui suivent immédiatement : *ac sæpe vagi....* et *Et Britanni.... terga vincentium.....* Il y a d'autres passages qui sont évidemment corrompus. Nous nous arrêterons sur quelques-uns en examinant le commentaire.

Disons d'abord à l'éloge du commentaire qu'il atteint généralement son but, qui est de rendre la préparation ou la répétition plus facile aux élèves. Les notes sont nombreuses et le plus souvent bien choisies et exactes. En voici quelques-unes qui nous semblent manquer de cette dernière qualité.

Ch. 1. « *Ignorantiam* signifie..... *l'indifférence.* » Il ne serait pas difficile de démontrer qu'il faudrait plutôt dire *méconnaissance.* — « *Fuit*, comme dans le » style épistolaire, du point de vue du lecteur. » Cela avait déjà été dit par d'autres et ne vaut pas mieux pour cela. On a essayé différentes autres explications, mais elles ne nous semblent pas satisfaire la logique. Pourquoi ne pas changer *fuit* en *fuerit?* — « *Incusaturus*, si je voulais accuser (tam infesta tem- » pora). Un tableau des misères politiques sous Domitien n'aurait pas besoin de » *venia.* » Ce sens est impossible. Non-seulement Tacite avait *l'intention* de peindre les *misères politiques* sous Domitien, mais il en présente réellement le tableau achevé, au commencement et à la fin de son livre. Jamais écrivain n'a stigmatisé un despote avec autant de violence et d'amertume. Comment donc peut-on lui faire dire « si je voulais accuser ces temps funestes ? » Ce passage est évidemment corrompu. — Chap. 2. « *Legimus*, c'est-à-dire dans la gazette » de la ville, acta diurna. » Si Tacite avait réellement écrit « je lis ou j'ai lu, » nous lisons ou nous avons lu » (car on ne sait pas même s'il y a là un singulier ou un pluriel, un présent ou un passé), on ne saurait que penser de sa manière de présenter les faits. Il s'agit ici d'un événement universellement connu et dont personne ne doute ; d'une condamnation prononcée quatre années auparavant par le sénat, en présence de Tacite et même avec sa participation, et il dirait « j'ai lu (dans une gazette) que..... » au lieu d'affirmer directement la chose ? C'est d'autant plus impossible qu'au ch. 45 il dit : *nostræ* duxere Helvidium in carcerem manus ; *nos.....* innocenti sanguine Senecio perfudit. *Legimus* ne peut donc pas être conservé. Nous avons essayé de corriger ces deux passages de la manière suivante : At nunc narraturo mihi vitam defuncti hominis venia opus fuerit, quam non petissem incusaturus. Tam sæva et infesta virtutibus tempora exegimus. Cum Aruleno..... capitale fuit. Un savant allemand, M. le Dr Imelmann, ne semble pas désapprouver cette correction lorsqu'il dit à la fin d'un compte-rendu dans les Neue Jahrbücher für Philologie de Fleckeisen (1872, 2e cahier) : « De cette manière nous sommes enfin délivrés de ce *legimus* » que personne n'a encore su expliquer d'une manière satisfaisante, et tout se » tient convenablement, sous le rapport de la logique aussi bien que sous celui » de la langue. » — « *Conscientiam*, la connaissance, le souvenir. » Pourquoi pas la *conscience?* — « *Cum voce*, scilicet *libera*, » il est inutile d'ajouter cet adjectif comme explication. — Chap. 3. « Sæculum, temps de son règne, » le

français *siècle* rend mieux le mot. M. Dr. traduit ensuite *fiduciam ac robur* par *ferme confiance*, et voit là un hendiadys; *robur assumere* se rend très-bien par *prendre de la consistance*. — Ch. 5. « *Nec*, ni, est en rapport avec le *neque* suivant; » il rattache plutôt cette phrase à la précédente. — « *exercitatior*, i. e. agitata et » vexata ab incolis; » la correction *excitatior* donne un meilleur sens. — « Devant *nisi quod*, il faut sous-entendre une pensée générale (par ex. *id quod* » *laudabile est*); » nous pensons qu'on peut expliquer et traduire ces deux mots sans sous-entendre quelque chose. — Au ch. 13, il admet encore une ellipse en disant : « après *constat*, il faut sous-entendre *et intrasset*. » La phrase concise de Tacite peut se comprendre sans une proposition sous-entendue; on n'a qu'à comparer la phrase de Cicéron *campus Martius restabat, nisi prius cum fratre fugisset*. Il nous semble toujours que c'est mal faire comprendre le génie de la langue que de procéder par des sous-entendus. — « *Fortanae* scil. *Romanorum* » *in Britannia;* » il s'agit plutôt, selon nous, de l'élévation de Vespasien au trône impérial. La phrase qui suit montre comment elle fut préparée. — Ch. 14. « *Officium augere* = *intendere*, faire plus que le devoir n'exige, » est-ce que *officium* ne serait pas plutôt *administration, gouvernement*, et ensuite, l'abstrait étant mis pour le concret, *terre gouvernée?* et ce sens ne ressort-il pas de ce qui précède immédiatement? — Ch. 17. « *Quantum licebat*, par rapport aux difficultés qu'il y rencontrait, » on pourrait plutôt être porté à penser que *vir magnus* n'est pas limité par la situation difficile en Bretagne, mais par la politique impériale. — Ch. 19. « *Mare*, au lieu de : une entreprise par mer, » c'est plutôt la haute mer. — Ch. 20. « *Quominus*, au lieu de *sed*. » Cette explication ne peut qu'induire l'élève en erreur. — Ch. 29. « *Ictus*, participe aoriste, » cela n'est pas même clair pour tous les professeurs allemands. — « *Præstans*, scil. *dux;* » pourquoi ne pas effacer la virgule et faire rapporter cet adjectif à Calgacus? — Ch. 36. « Les *Tungri*, auprès de la ville de Tongres d'aujourd'hui, entre Liége » et Anvers. » Il ne serait pas difficile de préciser davantage. — Ch. 39. « *Studia fori*, éloquence. » On pourrait plutôt penser aux entraînements du forum provoqués par l'éloquence, aux manifestations de la faveur publique pour un orateur.

Disons, pour terminer, qu'il y a un certain nombre de notes dont les élèves pourraient se passer. La place qu'elles occupent serait utilement remplie par des remarques sur des passages ou des mots qui n'ont pas été expliqués. Tels sont, par ex., au ch. 6, l'expression *ludos ducere*, et le plus-que-parfait du subjonctif *sensisset*.

Parmi les critiques qui précèdent, quelques-unes auraient peut-être eu besoin d'être développées, mais nous avons craint d'étendre trop ce compte-rendu déjà assez long.

J. GANTRELLE.

---

79. — **L'Esprit public au XVIIIe siècle.** Étude sur les mémoires et les corespondances politiques des contemporains, 1715 à 1789, par Charles AUBERTIN. Paris, Didier, 1872. 500 p. — Prix : 7 fr.

Cet ouvrage est divisé en quatre parties correspondant à quatre époques, la Régence, le Ministère de Fleury et les meilleures années de Louis XV (1724-1756), la Guerre de sept ans et les derniers temps du roi, le règne de Louis XVI. Il comprend principalement l'analyse des mémoires ou journaux de Buvat, de Marais, de Barbier, de d'Argenson, du duc de Luynes, de Bachaumont, d'Hardy, de Bezenval, d'Augeard, de Madame Campan ; des correspondances de Dubois, de Madame de La Cour de Balleroy, de Bernis, de Noailles, de Marie-Thérèse, de Joseph II, de Marie-Antoinette[1]. Cela forme l'objet de quinze chapitres.

La méthode de l'auteur consiste à faire précéder chaque analyse d'une courte notice où est retracée (autant que possible d'après ses propres récits) la vie de l'écrivain ou du correspondant, puis à exposer l'état des esprits et la situation morale de la société pendant la période qu'embrasse la correspondance ou le journal.

M. A. ne s'astreint pas d'ailleurs à parler successivement et séparément de chacun de ses personnages ; il mélange au contraire assez volontiers les rôles et les physionomies, il emprunte aux uns le contraste ou la ressemblance propre à compléter le portrait des autres ; il use des parallèles, des rapprochements, des comparaisons. Il groupe et il divise. Il fuit l'aridité ou la monotonie. Pour tout dire, deux des chapitres de son volume, le IVe et le Xe, ont paru dans la *Revue des Deux-Mondes ;* chaque fois, ils ont été le meilleur morceau du recueil. Cette critique ou cet éloge fera comprendre au lecteur, sans que j'aie besoin d'insister, le caractère des études de M. A. ; ce sont des esquisses agréables, instructives, mais où le goût de la composition, la recherche des effets de l'art littéraire l'emporte sur les préoccupations de la science pure.

Je regrette d'autant plus cette condescendance de M. A. aux habitudes de l'École de Villemain, qu'il fait preuve dans son livre d'un jugement droit et solide, et qu'en maints endroits il touche des matières neuves, inexplorées avant lui. Il a eu la rare fortune de pénétrer dans les Archives du Ministère des Relations Extérieures. Il y a trouvé la correspondance absolument inédite, inconnue jusqu'à ce jour des cardinaux Dubois et de Bernis. Il en a fait l'objet de ses deux meilleurs chapitres. Mais comment n'a-t-il pas compris qu'il y avait là pour lui l'occasion, l'obligation même, de deux publications de premier ordre ? Comme M. A. est un homme de talent, je ne doute pas qu'il ait tiré des documents qu'il a eus entre les mains le meilleur parti possible, que les extraits qu'il en donne ne représentent le sens, la substance des correspondances des deux

1. Ce cadre est bon. Je reproche seulement à M. A. d'accorder trop de crédit à Madame Campan, fort suspecte comme on sait. Je regrette aussi qu'il n'ait pas connu les importantes publications de M. Campardon sur Madame de Pompadour, sur Marie-Antoinette et sur le procès du collier.

hommes d'État. Mais en histoire, ainsi que dans toutes les branches des recherches scientifiques, les points de vue, les nécessités mêmes de l'étude diffèrent selon la nature du travail ou du procédé. Si les Archives venaient à disparaître, les historiens seraient réduits, pour apprécier Dubois et Bernis, aux courtes citations qu'ils rencontreraient dans le livre de M. A. Je les crois excellemment choisies; mais enfin elles ne peuvent suppléer l'original où chaque détail fait une suite et compose un milieu. Que M. A. compare lui-même l'opinion qu'il s'est formée (elle est très-exacte selon moi) de Louis XV d'après la correspondance publiée par M. Rousset et par M. Boutaric. Ressemble-t-elle à celle que ces deux éditeurs (dont personne ne conteste la compétence cependant) ont émise sur ce prince, en s'appuyant sur les lettres qu'ils avaient sous les yeux? Nullement. Cela s'explique, non pas seulement par l'engouement naturel à tout inventeur, mais par la reprise attentive des textes. Que M. A. se mette donc à l'œuvre, qu'il offre au public studieux la correspondance diplomatique de Dubois, celle de Bernis, avec de bonnes notes, de bonnes tables et des introductions purement historiques, et il lui aura rendu un service très-sensible[1].

Je ne veux pas dire que M. A. ne lui soit pas dès à présent utile. Son volume malheureusement académique[2] (je le répète, pour n'y plus revenir), présente des points neufs ou étudiés d'une façon neuve. Sans parler des chapitres consacrés à Bernis, à Madame de Balleroy (ce sont ceux qui ont paru dans la *Revue*, citée plus haut), au cardinal Dubois, l'analyse du journal de Hardy est un travail personnel[3], puisque, à cause des refus persistants de la Société de l'histoire de France, cet important document est encore inédit. Il faut en dire autant des

---

1. Je crains d'abuser des exemples. Il en est un qui s'impose à la pensée. Que de regrets amers pour les historiens du XVIIIe siècle s'ils ne possédaient aujourd'hui des mémoires de d'Argenson que l'Introduction de M. Rathery ou la petite édition de Janet! Que de regrets encore de savoir que la publication de M. Rathery n'est pas intégrale et que cet éditeur a dû sacrifier à de puériles bienséances des morceaux importants! Barbier aurait couru les mêmes aventures sans l'édition de M. Lalanne.

2. Le style y incline trop vers le genre fleuri; j'en donnerai deux échantillons : « Les » variations politiques n'ont jamais enlevé à Paris sa puissance de séduction, ni ce *rayon-* » *nement* de l'esprit qui est la forme libérale de sa souveraineté » (p. 129). — « .....ces » deux *éléments* de colère et de révolte, pour ainsi dire *forgés* ensemble, donnaient à l'op- » position une *trempe* inflexible » (p. 260-261). Un rayonnement n'a jamais pu être une forme, ni des éléments donner une trempe. Mais en admettant ces figures, pourquoi écrire de pareilles banalités, à quoi cela sert-il, à qui cela apprend-il quelque chose?

3. Peut-être cependant M. A. force-t-il la valeur de ses recherches, en représentant Hardy comme « un nouveau venu tiré pour la *première fois* de son obscurité profonde et » introduit par lui dans l'histoire politique de notre pays » (p. 401). Dès l'année 1847, M. Champollion a donné des extraits du journal de ce libraire, dans la nouvelle Revue encyclopédique (t. IV et V). Au mois de juin 1856, M. Parent de Rosan proposait à la Société de l'histoire de France la publication intégrale de ce document. Reprise le mois suivant par M. Ravenel au nom de M. Dupont, puis en 1859, au mois d'avril, au mois de mai, au mois d'août, cette proposition paraît avoir été définitivement écartée. Mais M. Dupont avait déjà commencé la transcription du manuscrit, et M. Parent de Rosan avait fourni de précieuses indications qui figurent dans le rapport de M. Desnoyers du 3 mai 1859 (Voir Bulletin de la Société de l'histoire de France, t. 12, p. 335, 347, t. 14, p. 51, 82, 149). Il n'est donc pas rigoureusement exact de présenter Hardy comme un inconnu.

Mémoires de l'avocat Regnaud, des nouvelles à la main antérieures à celles de Bachaumont et de ses émules, des lettres de la famille Caumartin, d'une vie inédite de Dubois, que M. A. a étudiés sur les manuscrits. Un autre mérite dont il faut tenir compte à M. A., puisque, bien qu'élémentaire, on ne le rencontre pas encore partout, même dans les œuvres de science pure, c'est le discernement, le tri des sources. M. A. a séparé avec soin les mémoires authentiques de ceux qui ne le sont point (Voir p. 8, 9, 50, 67, 68, 178, 373, 462). Ce travail, qui fait le plus grand honneur à son jugement, est le meilleur témoignage de sa compétence sur le XVIIIe siècle, et montre qu'il possède toutes les qualités d'un éditeur de documents manuscrits.

Je n'entrerai pas dans le détail des faits nouveaux ou jusqu'ici passés inaperçus que le volume de M. A. apporte à l'histoire. Cet examen serait beaucoup trop long et comporterait notamment l'analyse de tout ce qui concerne Bernis et Dubois. Je citerai seulement deux traits qui donneront peut-être une idée de la sagacité de l'auteur et de l'attention avec laquelle il a étudié son sujet. Nos lecteurs n'ont sans doute pas oublié certain scandale (suivi de procès) soulevé par la publication du catalogue des livres du boudoir de Marie-Antoinette et auquel l'administration de la Bibliothèque nationale prit une part inattendue en faisant revivre de vieux règlements (Louis Lacour, 1862). On a contesté non pas l'authenticité du catalogue, comme le pense M. A. p. 463, mais l'usage qu'avait pu faire la reine des livres qui y figuraient. Or voici une phrase que M. A. relève dans une lettre écrite par Joseph II à sa sœur en 1775, « que les » mauvais livres soient bannis de chez vous; évitez de parler ou laisser entre- » voir à jamais les saloperies dont vous vous êtes rempli l'imagination par la » lecture » (p. 466-467). M. A. ne veut pas tirer de là une décision sans appel; mais on pensera avec lui que le rapprochement était au moins utile, sinon nécessaire.

A propos de Buvat (dont M. A. fait à tort, selon moi, le type du bourgeois, l'assimilant à Marais (p. 19) — Buvat est le type de l'employé, faux bonhomme, et il y a grande apparence que toutes les plaintes qu'il élève contre l'abbé de Targny sont de purs mensonges), M. A. fait dans la Correspondance de Dubois une trouvaille fort curieuse. M. Campardon avait cru, d'après le témoignage de Buvat lui-même, que la découverte de la conspiration de Cellamare était due à cet obscur copiste. Il résulte des papiers de l'ambassadeur du Régent à Londres, que la trahison de Buvat était au contraire connue du gouvernement, et que l'abbé de Targny en fut avisé. C'est en suite d'une invitation de son chef que Buvat fit la révélation à laquelle plus tard il feignit d'attacher tant de prix, ne craignant même pas d'en demander la récompense. En 1718, il s'agissait tout simplement pour lui d'éviter une destitution qu'il avait encourue (p. 24).

Toutes les notes de M. A. sont bonnes et contribuent à justifier les vœux que j'émets de lui voir entreprendre de grandes publications.

H. Lot.

---

80. — **Archiv für die Geschichte deutscher Sprache und Dichtung.** Revue mensuelle publiée à Vienne par J. M. Wagner. — Prix : 16 fr.

La littérature allemande du moyen-âge, comme la littérature contemporaine, avait depuis longtemps ses organes particuliers; la revue dont nous venons d'écrire le titre se propose de tenir ses lecteurs au courant de ce qui concerne la période littéraire si importante qui s'étend du xve siècle jusqu'à l'époque actuelle; l'histoire des xvie et xviie siècles, qui renferme encore tant de points obscurs, doit en particulier y être l'objet d'une attention toute spéciale. On ne peut qu'applaudir à ce programme, et les articles annoncés pour l'avenir nous montrent que la rédaction tient à le remplir avec conscience. Les noms de collaborateurs comme Hoffmann von Fallersleben, Haupt, Hildebrand, K. Hoffmann, Holland, H. Kurz, Liebrecht, W. von Maltzahn, Massmann, Mussafia, Œsterley, Sachse, W. Scherer, A. Schœnbach, A. Wolf, Zacher, Zarnke, Zingerle, Zupitza, sont d'ailleurs une promesse et une garantie du succès qui attend cette nouvelle publication.

Voici l'indication des principaux articles que renferme le premier numéro :

Contribution à l'histoire du drame latin aux xvie et xviie siècles par W. Scherer : Christophorus Brockhagius.

Meister Rennaus, poème allemand du xve siècle.

Enfin des *Glanages* par Hoffm. v. Fallersleben, etc.

On remarquera parmi les renseignements réunis sous ce dernier titre la lettre de Gœthe au conseiller intime Schmauss; elle est écrite pendant la campagne de France et datée de « Jardin Fontaine devant les portes de Verdun, 10 septembre » 1792. » Le poète y parle des « innombrables cocardes blanches » qu'il voit autour de lui, et dont « beaucoup au moins, ajoute-t-il, sont portées de bon gré » et avec joie, » et il entretient son ami des espérances de l'armée envahissante. « Bientôt, dit-il, nous laisserons Verdun derrière nous pour marcher contre les » rebelles; on en est arrivé à un tel point de trouble et de folie à Paris que les » deux partis béniront certainement la puissance qui y rétablira le repos, n'im- » porte à quel prix. » L'événement, on le sait, vint bien vite le détromper et lui faire tenir un autre langage; mais on voit comment à l'occasion les publications de l'*Archiv* peuvent avoir pour nous un intérêt direct; nouvelle raison pour lui souhaiter la bienvenue et le recommander aux lecteurs de la *Revue*.

C. J.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Buckle's Geschichte der Civilisation in England üb. von Ritter, 2e éd., 2 vol. (Berlin, Heimann). — Dante Alighieri, Ueber die Monarchie, üb. von Hubatsch (Berlin, Heimann). — Gérard, Artistes de l'Alsace pendant le moyen-âge, t. Ier (Colmar, Barth; Paris, Aubry). — Hoffmann, de Hermeneuticis apud Syros Aristotelis, 2e éd. (Leipzig, Hinrichs). — Koehler, Luther's Reisen (Eisenach, Bacmeister).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

favorable). — MENGE, Repetitorium der lateinischen Grammatik und Stilistik (l'auteur n'a pas complétement atteint son but). — Vorlesungen im Sommersemester 1873 : 14. Bonn; 15. Greifswald; 16. Innsbruck; 17. Akad. f. mod. Philol. in Berlin; 18. Poppelsdorf; 19. Eldena.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Archivio glottologico italiano diretto da G. J. Ascoli. Vol. I. In-8°, lvj-556 p. 23 fr.

Bibliotheca manuscripta ad S. Marci Venetiarum. Digessit et commentarium addidit J. Valentinelli Præfectus. Codices ms. latini. T. V. In-8°, 396 p. Venezia. 6 fr. 70

Birchall (J.). England under the Normans and Plantagenets : an Historical Manual. Post in-8°, 596 p. cl. 7 fr. 50

Documents relatifs à l'exécution du décret du 5 février 1810, recueillis par Ch. Thurot. In-8°, 36 p. Paris (Franck). 3 fr.

Du Barry de Merval. Étude sur l'architecture égyptienne. In-8°, 340 p. et 8 pl. Paris (Hachette).

Du Camp (M.). Paris, ses organes, ses fonctions et sa vie dans la seconde moitié du XIX° siècle. T. 4. In-8°, 560 p. Paris (Hachette). 7 fr. 50

D'une peste au païs de Cocquaigne. In-12, 120 p. Paris (Jouaust).

Europe (L') orientale, son état présent, sa réorganisation, avec deux tableaux ethnographiques et politiques et une carte. Tchèques, Polonais, Bulgares, Albanais, Hellènes. In-18 jésus, xv-235 p. Paris (Baillière). 3 fr. 50

Frœhner (W.). Les Musées de France, recueil de monuments antiques. Glyptique, peinture, céramique, verrerie, orfévrerie. Monuments choisis au point de vue de l'art, de l'archéologie et de l'industrie antique. Reproduction en chromolithographie, eaux-fortes, gravures sur bois, phototypographie, etc. Livr. 6 et 7. In-fol. 41-56 p. 8 pl. Paris (Rothschild).
5 livraisons. 50 fr.
10 livraisons. 100 fr.

Ibni Mushwéïh. Le Tableau de Cébès, ou l'image de la vie humaine. Édité et accompagné de notes par Suavi Effendi. In-8°, 32 p. et gr. Paris.

Lambert (G.). Histoire des guerres de religion en Provence (1530-1598). T. 2. In-8°, 525 p.

Macaulay (T.-B.). Histoire d'Angleterre depuis l'avénement de Jacques II. Traduction nouvelle par Emile Montégut. 2 vol. In-18 jésus, iij-1460 p. Paris (Charpentier et Ce). 7 fr.

Martin (T. H.). Une question d'exégèse. Quel est, dans les livres du Nouveau Testament, le sens propre et littéral de ces mots : les « appelés, » les « élus? » In-8°, 16 p.

Molière. Le théâtre de Jean-Baptiste Poquelin de Molière, collationné minutieusement sur les premières éditions et sur celles des années 1666, 1674 et 1682, orné de vignettes gravées à l'eau-forte, d'après les compositions de différents artistes, par Fr. Hillmacher. T. 8. Lyon (Scheuring).

Paydenot (H.). Essai sur l'inscription romaine de Hasparren (Basses-Pyrénées). In-8°, 14 p. Paris.

Reclus (O.). Géographie; Europe, Asie, Océanie, Afrique, Amérique, France et ses colonies. In-18 jésus, 784 p. Paris (Mulo). 5 fr.

Salviati (C.-L.). Prose inedite raccolte da Luigi Manzoni. In-16, xxj-178 p. Bologna. 6 fr. 90

Ufalvy de Mezo-Kovesd (Ch.-E. de). Recherches sur le tableau ethnographique de la Bible et sur les migrations des peuples. In-8°, 62 p. Paris (Maisonneuve et Ce).

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 16 Septième année 19 Avril 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera es publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

PÉRIODIQUES.

Journal des Savants, mars 1873. BASTIAN, Le droit comparé des différents peuples de la terre (1er art. de M. Maury). — L'Institut de la Nouvelle Zélande (2e et dern. art. de M. Quatrefages). — PERROT, GUILLAUME et DELBET, La Galatie et la Bithynie, etc. (3e art. de M. Beulé). — FLEMING, De la rage dans l'espèce canine (2e art. par M. Bouley). — Nouvelles littéraires. Livres nouveaux.

Journal Asiatique, N° 2, février-mars 1873 (Paris, E. Leroux). S. GUYARD, 'Abd ar-Razzâq et son traité de la prédestination et du libre arbitre. — Eug. RÉVILLOUT, Le Concile de Nicée. — *Nouvelles et Mélanges*. J. OPPERT, Chant en sumérien et en assyrien sur une épidémie. — P. DUMAST, Ponctuer les phrases dans les langues musulmanes. — The China Review (M. G. PAUTHIER). — Notices of sanskrit mss. (M. J. Mohl). — Destouri Soukhan, la règle du langage (M. Belin). WUTTKE, Geschichte der Schrift und des Schriftthums (M. J. Mohl). — TRUMPP, Grammar of the Sindhi language (annonce).

The Indian Antiquary, Vol. II, part XIV, février 1873 (Paris, E. Leroux). F. N. WRIGHT, The Chandel Thakurs. — J. BEAMES, The early Vaishnava Poets of Bengal (suite). — W. F. SINCLAIR, Notes on Junnar Taluka (suite). — F. KITTEL, Coorg Superstitions. — J. S. F. MACKENSIE, The Menhirs of the Hassan District. — V. N. NARASIMMIYENGAR, Marasa Vakkaligaru of Maisur.— Pyal Schools in Madras, by the late CHAS. E. GOVER. — *Review* : DOWSON's Urdu Grammar. — *Correspondence and Miscellanea*. Remarks on Parts X and XI (de l'Indian Antiquary), by Prof. WEBER. — Note on the above by Prof. R. G. BHANDARKAR. — WEBER, On the Date of Patanjali.

The Phœnix, vol. III, n° 32, février 1873. W. F. MAYERS, Relations of China with Badakhshan and the Afghans. — H. H. HOWORTH, The Life of Ogotai Khakan (suite). — A. CAMPBELL, Itinerary from Phari in Tibet to Lassa (suite). — B. H. HODGSON, On the Colonization of the Himálaya by Europeans (suite). — H. H. HODGSON, On the Tribes of Northern Tibet (suite). — E. J. EITEL, What is Fung-Shuey? — *Reviews*. BIGANDET, The Life, or Legend of Gaudama, the Buddha of the Burmese, 2e éd. Londres, Trübner (cet ouvrage est considéré par les Birmans comme le meilleur qui ait été écrit sur leur religion). — WASSILIEF, Système graphique des hiéroglyphes chinois (en russe). Pétersbourg, 1867 (notice analytique). — MATTHES, Volume de notes pour la chrestomathie de la langue Bugis publiée par lui (en hollandais). Amsterdam, Spin et Zoon (simple annonce).

The Academy, N° 69, 1er avril. Rousseau, by J. MORLEY, 2 vol. Londres, Chapman and Hall (art. assez favorable). — HILARIO ASCASUBI, Obras completas, 3 vol. Paris, P. Dupont (art. très-favorable). — J. PURVES, The Nut-brown Maid (lettre à l'éditeur sur quelques passages de cette ballade). — The gaelic Society of Inverness (notice sur cette société et sur ses travaux par H. Gaidoz). — *Notes and Intelligence* (M. Newman et le journal *The Rambler;* mort de Doña Gertrudis Gomez de Avellaneda; ms. de l'*Émile* de Rousseau avec corrections et notes de l'auteur, offert à la bibliothèque publique de Genève; représentation de l'*Antigone* de Sophocle, avec musique de Mendelsohn au *Hoftheater* de Münich; annonce de la publication d'œuvres posthumes de Gœthe; note sur un article de M. A. Rambaud, relatif à l'éducation des femmes en Russie, paru dans la *Revue des Deux-Mondes;* annonce de la prochaine publication d'une trilogie sur l'histoire de Julien l'Apostat, par le poète norwégien Ibsen). — Mme Ch. HEATON, A concise History of Painting. Londres, Bell and Daldy (art. assez favorable). —

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 16 — **19 Avril** — **1873**

Sommaire : 81. Les Prophéties de Joel, tr. p. Wünsche. — 82. Œuvres complètes de saint Isaac d'Antioche, p. et tr. p. Bickell, t. I. — 83. Heydemann, Catalogue des vases peints du Musée de Naples. — 84. Hugues, Antoine Court. Histoire de la restauration du Protestantisme en France au XVIII° siècle. — 85. Filon, l'Ambassade de Choiseul à Vienne en 1757 et 1758.

81. — **Die Weissagungen des Propheten Joel,** übersetzt u. erklært von Dr Aug. Wünsche. Leipzig, 1872. In-8°, vij-330 p. — Prix: 8 fr.

Le livre de Joel, un des plus anciens des prophètes dont les écrits sont parvenus jusqu'à nous, présente de nombreuses difficultés. Selon un certain nombre de commentateurs, il se composerait de deux parties distinctes, sans rapport entre elles : dans la première, Joel, à l'occasion d'une sécheresse et d'une invasion de sauterelles qui désolèrent la Judée, double malheur qu'il présente comme une punition de la négligence des Hébreux à observer la loi de l'Éternel, engage le peuple à la repentance, et lui annonce que, à cette condition, Dieu est disposé à lui pardonner et à donner à ses champs une vigueur nouvelle; dans la seconde qui se rapporte aux temps messianiques, le prophète promet à la famille d'Israël que Dieu va la venger de ses ennemis et juger toutes les nations réunies dans la vallée de Josaphat. D'autres commentateurs veulent que ces deux parties ne forment qu'une seule et même pièce, dans laquelle le prophète, après avoir dépeint la punition que Dieu a infligée à la famille d'Israël, lui annonce, si elle revient à l'Éternel, sa prochaine victoire et son élévation éternelle sur les autres peuples de la terre. M. Wünsche partage cette dernière opinion, tout en reconnaissant que le lien qui unit les deux parties est assez peu sensible.

Les commentateurs ne sont pas moins en désaccord sur la manière dont il convient d'entendre le double fléau dont parle le prophète. Les uns pensent que sous l'image de l'invasion des sauterelles et de la sécheresse, Joel a voulu parler de la dévastation du pays par des peuples voisins; d'autres prennent le récit des deux premiers chapitres à la lettre, et font remarquer que la sécheresse et les sauterelles sont des fléaux aussi redoutables pour la Judée que les ravages d'une armée ennemie. M. Wünsche se range à cet avis, et je suis disposé à croire qu'il a raison. Mais alors il devient fort difficile de rattacher les deux derniers chapitres aux deux premiers.

M. Wünsche pourrait bien donner encore plus de prise à la critique par son interprétation des deux premiers versets du chap. troisième (les versets 28 et 29 du chap. II, dans les éditions qui ne divisent le livre de Joel qu'en trois chap.), interprétation qui détermine celle de tout ce qui suit. Il voit dans les deux derniers chap. une prophétie relative à l'avénement du christianisme, et en parti-

culier dans les deux premiers versets du chap. troisième, une annonce prophétique de l'effusion du Saint-Esprit sur les apôtres le jour de la Pentecôte. C'est bien ainsi que l'apôtre saint Pierre a entendu ces deux versets et les trois suivants dans *Actes*, 11, 16-20. Mais cette explication, pour si orthodoxe qu'elle soit, laisse à désirer au point de vue scientifique. M. Wünsche lui-même est obligé de reconnaître que la personne du roi idéal est contenue dans cet oracle *implicite* et non *explicite* (p. 60).

---

82. — **Sancti Isaaci Antiocheni,** Doctoris Syrorum, opera omnia, ex omnibus, quotquot extant, codicibus manuscriptis cum varia lectione syriace arabiceque primus edidit, latine vertit, prolegomenis et glossario auxit, D' Gustavus Bickell, in Academia Monasteriensi prof. extraord. Pars I, Gissæ Sumptibus J. Rickeri, 1873. ix-307 p. — *Texte et traduction.* — Prix : 16 fr.

Voici le premier volume d'un ouvrage que nous savions, depuis longtemps, être en préparation et qui s'annonce comme devant être suivi d'une dizaine de volumes pareils. A supposer, en effet, que toutes les poésies de saint Isaac aient, en moyenne, l'étendue de celles qu'on vient de publier, ses œuvres complètes ne comprendront pas moins d'une douzaine de tomes semblables à celui que nous avons entre les mains. C'est là un simple détail qui a sa signification et qui suffit pour montrer que nous avons à faire à un des auteurs les plus renommés de la Syrie chrétienne. Comme ancienneté, saint Isaac nous reporte à la première moitié du ve siècle, c'est-à-dire, au premier âge d'or de la littérature araméenne; et, comme importance, il n'y a guère plus de quatre ou cinq écrivains qu'on puisse placer au-dessus de lui. Tous les auteurs venus après son époque ne tarissent pas en éloges sur son compte; ils citent fréquemment ses écrits; ils en recommandent la lecture, et un des meilleurs juges au point de vue du style, Jacques d'Edesse, le range parmi les auteurs classiques de la littérature syrienne [1].

Saint Isaac a beaucoup écrit, et il a écrit en particulier contre les deux grandes hérésies, qui, à son époque, séparèrent la plus grande partie de l'Orient du reste de l'univers chrétien. Il combat le nestorianisme et l'eutychianisme avec une précision de termes que pourraient lui envier des théologiens bien postérieurs à ces controverses, mais aussi avec une vigueur de langage, où l'on sent l'homme contemporain des faits qu'il raconte. Saint Isaac mourut peu de temps après le concile de Calcédoine, vers 460, si les documents que M. Bickell a eus entre les mains n'ont pas modifié les calculs d'Assemani. Nous ne pouvons que nous en rapporter au remarquable article de la *Bibliotheca Orientalis* [2], car il nous a été impossible de nous procurer la vie que le docte éditeur de saint Isaac a insérée dans un recueil de patristique. Cette vie nous est promise pour plus tard,

---

1. Assemani : *Bibl. orient.* I, p. 477. Martin : *Jacobi episcopi edesseni epistola de orthographiâ syriacâ*, Paris, 1869, p. x.
2. T. I, p. 207 et suiv.

mais, malgré cette promesse, nous ne pouvons nous empêcher de regretter qu'elle ne figure pas en tête de la collection. C'eût été une excellente introduction, qui eût gagné plus d'un souscripteur à l'éditeur.

Le premier volume contient quinze poésies, dont la longueur varie, depuis quelques dizaines de vers, jusqu'à plusieurs centaines. L'une d'elles en a même 2140 : c'est, on le voit, un petit poème. Toutes ces poésies appartiennent à ce genre de composition que les Syriens nomment *Mimre* et dans lesquelles n'entre aucune autre division que le vers lui-même. Sur les quinze poésies, une dizaine, au moins, roulent sur l'eutychianisme et le nestorianisme. Elles ne peuvent donc intéresser que des théologiens, car il n'y a pas un seul fait historique relaté là-dedans.

Des poésies restantes, deux fixeront spécialement l'attention des amis des études sémitiques, nous voulons parler de celles qui sont relatives au pillage de Beith-Hour, par les Arabes de la Mésopotamie. Elles sont inscrites, dans la collection de M. Bickell, sous les nos XI et XII, p. 206-251.

Sans contenir précisément beaucoup de renseignements historiques, elles fournissent de précieux détails sur la religion des Arabes et démontrent que le prétendu monothéisme sémitique, dont on a tant parlé dans ce siècle, n'est qu'une pure invention des modernes. A côté de ces détails relatifs au culte idolâtrique ou polythéiste des Arabes et des Perses, les historiens de l'Église trouveront, pour leur compte, quelques tableaux de mœurs qui n'ont pas tous perdu leur actualité[1].

Le texte syriaque, en général très-correct, ne présente qu'un nombre relativement peu considérable d'*errata* ou de fautes. Nous signalerons cependant les suivantes au docte éditeur des poésies de saint Isaac : page 4, vers 33, *m'daran* pour *b'doran*, 51, *îth* pour *ath*; 8, 131, *sch'rih* pour *sch'dîh?*; 26, 57, *maoudein* pour *maoude*; 36, 62, H*omo* ou H*me* pour H*om'ïo*; 46, 286, peut-être faudrait-il lire : *n'heth h'vo, pag'reh ethcasî?* 60, 138, *coïo* pour *voïo*; 139, *bazquîquets* pour *baz'quîpheh*; *ner'quou* pour *ner'quoun*; voir, du reste, 76, 517; 78, 1 *thoutzou* pour *tzouthou*; 80, 21, *în* pour *en*; 82, 85 et 86, *Omarnî*, *copharnî* pour *Omarno*, *copharno*; 86, 64, *P'saquounan* pour *P'saquoulan*; 88, 107, *Asch'quam* pour *Aschquaïn*; 108, 584, *t''eïnhi* pour *t''eïnoï*; 116, 778, *thîlaph* pour *d'etilaph*; 136, 1230, *Doïesch* pour *Doresch*; 138, 1259, *D'man* pour *D'mok*; 150, 1550, *sath'roïotho* pour *Sthirotho*; 162, 1852, *b'naï* pour *b'noth*; 1853, *q'roukê* pour *q'roubê*; 168, 1998, *d'haïlo d'aloho*, *'obed*; 198, 447, *m'rabe* pour *m'raba'*, voir vers 444; 200, 487, *vam'loque* pour *vam''oque*; 220, 318, *menschîl*

---

1. Est-ce que le tableau suivant, par exemple, ne pourrait point s'appliquer trait pour trait à ce qui se passait hier et à ce qui se passe aujourd'hui? Nous citons la traduction latine : « Infames congregationes spectaculorum illorum rebus turpibus recreantur. Dedecus » ibi habetur honor, denudatio delectatio. Fabula, quæ otiosos congregavit, eo majori plausu » excipitur, quo turpior est, eo magis laudatur, quo magis adulterium commendat, eo » magis amatur, quo lascivior est. Surgunt senes, ut videant, quomodo matrimonium » deridetur, et solum pedibus radunt in furore gaudii sui. Pueri spectaculis turpem volup- » tatem edocentur, juvenes autem igne succenduntur ex enarratione adulteriorum », p. 229. On voit que Molière n'est pas le premier à avoir appris à rire d'un mari trompé.

pour *menschel;* 226, 4, *ath* pour *no;* 254, 74, *moth'ron* pour *mot'ron*, voir p. 284, vers 182, 190; 254, 97, *îde* pour *îdaïo;* 266, 372, *noke* pour *noketh*, etc.

Nous ne parlons pas ici de tout ce qui ne paraît être que variété orthographique ou archaïsme, comme, par exemple, les omissions du *ioud* et du *vaou* aux prétérits pluriels. Il y a quelques formes qui touchent de plus près à des divergences dialectiques, mais elles sont peu nombreuses : Citons *houlofeh* *houlofaïk*, etc.

Sans avoir parcouru la traduction tout entière, il nous semble cependant que c'est la partie de l'ouvrage qui laisse le plus à désirer; cette remarque n'étonnera point les connaisseurs et nous sommes sûr d'avance, qu'elle n'offensera pas M. Bickell pour lequel nous avons une très-haute et une très-affectueuse estime. Il sait mieux que nous combien il est difficile de rendre exactement un texte poétique. Quelquefois notre opinion différerait peu de la sienne; souvent néanmoins la divergence serait complète. Citons deux ou trois exemples : « Non » immutata est natura tua, in corpus quod meum non sit, nec mea natura à » divinitate tua aliena, meruit, ut deus fieret » (p. 4-5, vers 47-70). Nous traduirions : « Natura tua haud est immutata et tamen non incarnata est sine me, » quemadmodum natura mea, sine divinitate tua, non meruit ut fieret Deus. » — P. 127, vers 997, M. Bickell dit : « Si sententias aureas effingas pro iis, » quibus assueta est, non induces eam, ut mutet sententiam perfectam doctrinæ » suæ. Assueta est enim sententiis crucis et recitat versus scripturæ, etiamsi à » rege audiatur, non erubescit doctrinam suam. » M. Bickell nous semble s'être complétement mépris sur le sens de ce passage. Le poète joue sur les divers sens du mot *Haouquo* qui signifie, en général, un compartiment, une séparation quelconque, d'où un *degré* d'échelle, une *cage*, un *verset*, un *feuillet* de livre, etc. Il est question, en cet endroit, d'un oiseau, probablement de quelque perroquet, qui attirait la foule à Antioche, en chantant le *Sanctus*. Suivant nous, voici quel serait le sens : « Lui feriez-vous une cage dorée en place de celle qu'il habite, » qu'il ne consentirait point à changer la saine formule du *trisagion*. Il habite » (l'oiseau) dans des cages (Haouquê) de bois, mais il sait réciter les sentences » (Haouque) des livres saints, etc. »

Indiquons encore rapidement quelques passages que M. Bickell fera bien de revoir dans sa traduction. Nous ne l'avons parcourue, disons-le de nouveau, qu'en partie. Nous appellerons donc l'attention du docte éditeur sur les endroits suivants : 135, 1210; 167, 1960; 185, 100; 187, 166; 189, 220; 192, 320; 195, 350 et suiv. Il y a là un jeu de mots qui se continue pendant une longue partie de la pièce et qui roule sur les diverses significations des deux formes *s'rah* agir, faire, et *sarah* corrompre, altérer, *violer*, par exemple, une jeune fille : 197, 390 : « Condemnatus in judicio scelestorum, quia interitus eorum ei » placet (?) — Il s'agit du démon et de la part qu'il prend aux crimes des méchants. Il est évident que voici le sens : « Il doit être condamné comme les » méchants parce qu'il se complait dans les meurtres qu'ils opèrent. A la p. 232, vers 107-108, il y a un passage extrêmement difficile. Au lieu de « pro abrasis » ad electionem in captivitatem abducti sunt ii qui disquisitionem exercent, » où

l'esprit le plus fin ne trouvera aucun sens, nous dirions, en admettant une transposition : « Au lieu des courtisanes de nos villes, nous avons vu emmener en » captivité les femmes honnêtes de nos contrées, et au lieu des hommes qui font » naître les disputes, nous avons vu partir encore ceux qui les assoupissent. »

Malgré ces défauts et quelques autres que nous pourrions relever, nous félicitons sincèrement M. Bickell d'avoir tenté une entreprise ardue, où l'on trouve si peu d'encouragement; nous l'exhortons à aller jusqu'au bout, nous lui conseillerons de placer la traduction au-dessous du texte syriaque au lieu de la mettre en regard et nous lui souhaitons, en terminant, tout le succès qu'il peut légitimement ambitionner. Heureux serons-nous si, apprenant un jour que nos vœux se sont réalisés, nous pouvons applaudir à un triomphe si bien mérité!

P. MARTIN.

---

83. — **Die Vasensammlungen des Museo nazionale zu Neapel,** beschrieben von H. HEYDEMANN. In-8°, lviij-923 p. Berlin, Georg Reimer. — Prix : 22 fr. 75.

La collection des vases peints du musée de Naples est peut-être la plus riche qui soit en Europe, bien que pour la beauté des pièces rares, en particulier des poteries à figures noires, elle soit, selon nous, inférieure au musée du Vatican; que pour la variété des provenances elle ne puisse se comparer au British Museum, et que le nouveau *Musée Étrusque*, tel que vient de l'organiser M. Gamurrini [1], présente une suite de types découverts dans l'ancienne Toscane qu'on chercherait en vain à Naples. Ce qui fait le mérite du *Museo nazionale,* c'est d'abord le nombre des pièces, c'est ensuite la richesse exceptionnelle avec laquelle y sont représentées les fabriques de l'Italie méridionale et de la Sicile. Tous ceux qui ont visité récemment cette collection savent combien il était regrettable de ne pouvoir en consulter aucun catalogue complet. Beaucoup de ces monuments céramiques ont été publiés, mais pour les étudier il fallait s'entourer d'une véritable bibliothèque. Si on avait recours, comme M. Fiorelli me permit de le faire l'an dernier, à l'inventaire officiel que possède l'administration, on n'y trouvait que peu de renseignements. Ces inventaires ont été rédigés sans aucun souci scientifique; les objets y sont décrits en termes sommaires par des personnes qui ne sont pas au courant des études céramiques; les provenances ne sont pas indiquées ou quand on les note en marge, ces renseignements ne peuvent inspirer aucune confiance. Il est évident que l'employé s'est contenté de témoignages incertains, s'adressant aux *custodes* les plus anciens, réunissant des *on dit* qu'il a recueillis sans beaucoup de critique.

Nous savions depuis quelque temps déjà qu'un catalogue général avait été préparé par un érudit qui a fait ses preuves, M. Heydemann. Le livre paraît aujourd'hui sous ce titre : *Die Vasensammlungen des Museo nazionale zu Neapel.* Il sera accueilli avec la reconnaissance que les archéologues doivent à un savant

---

1. Fondation nouvelle faite à Florence et où le gouvernement italien se propose de réunir l'ensemble le plus complet possible des monuments de l'ancienne Étrurie.

qui donne la description exacte d'une grande collection d'antiquités. Les catalogues sont la base de toutes les études d'archéologie. Nul ne saurait s'en passer et nous ne pouvons assez appeler de nos vœux l'époque, encore lointaine sans doute, où tous les musées d'Europe auront été ainsi décrits depuis la première pièce jusqu'à la dernière.

On s'étonne que tant de collections n'aient pas encore de catalogue. Les raisons de cette étrangeté sont nombreuses. Un catalogue est une tâche très-longue qui détourne un savant des mémoires ou des ouvrages spéciaux auxquels il se consacre; — il exige un labeur souvent ingrat, où il faut enregistrer vingt pièces d'un intérêt médiocre pour un monument qui a du prix; on entend même dire qu'un conservateur qui fait un catalogue général, montre forcément ses côtés faibles, qu'il ne peut tout connaître, que son livre sera étudié par tous et sans cesse, que chacun le prendra sur une question particulière, le jugera quelquefois sans merci, qu'il s'inflige ainsi l'ennui d'être pour longtemps et sans trêve examiné de très-près. Ce sont là des raisons qui méritent à peine d'être discutées.

Non-seulement les catalogues sont indispensables pour les visiteurs et rendent possible aux simples curieux de comprendre les objets exposés dans les galeries, mais quel dommage n'y a-t-il pas pour la science à ignorer, faute d'un inventaire, beaucoup des trésors réunis dans un musée! Quand le catalogue manque, la collection ne rend que peu de services; elle n'est bien connue que du seul conservateur. Si attentif que l'on soit on ne peut découvrir tous les détails des monuments qui sont placés dans des vitrines, qu'on ne touche qu'après beaucoup de démarches, grâce à l'obligeance de la direction, et qu'on ne saurait regarder tous de près sous peine de réduire cette direction à l'esclavage. Le catalogue vous avertit des pièces que vous devez choisir; il dirige votre enquête; il vous permet d'épargner votre temps et celui des conservateurs. On ne peut donc trop insister sur ce lieu commun: il faut que chaque collection soit décrite dans un livre sommaire et exact; il faut ensuite que chaque année, comme cela se fait pour le *British Museum*, une liste des acquisitions soit publiée. Sans cela les musées sont livrés au hasard et à l'arbitraire, confisqués, à l'insu même des directeurs, au profit de la direction; la direction elle-même est la victime de cette manière de faire; la confusion devient telle que la meilleure volonté du monde ne peut plus s'y reconnaître; il peut même se faire, après de trop longs délais, que l'administration la plus zélée se voie dans l'impossibilité de rédiger un catalogue qui réponde aux exigences de la science.

Nous remercions M. Heydemann de nous donner un livre qui est attendu depuis plus de trente années. Nous ne remercions pas moins M. Fiorelli, directeur du *Museo nazionale*. M. Fiorelli poursuivait les fouilles de Pompei, il fondait l'école archéologique de Naples, il classait à nouveau plusieurs grandes séries du musée, en particulier les bronzes et les marbres, enfin il faisait lui-même le catalogue, d'abord des armes de bronze, ensuite de la collection des médailles, enfin des inscriptions; il ne pouvait suffire à tout. M. Heydemann lui a offert son concours; M. Fiorelli l'a accepté pour le plus grand profit de la science; il n'a pas cru déroger en laissant entreprendre à un autre dans sa propre maison ce

qu'il ne pouvait faire lui-même. C'était rendre grand service aux études d'antiquité; c'était faire preuve d'une libéralité que nous remarquerions moins, si on ne comprenait combien il est naturel qu'elle soit très-rare [1].

Le plan adopté par M. Heydemann est celui qu'on doit suivre pour tous les travaux de ce genre et dont Otto Jahn a donné le modèle dans la description des vases peints de la collection du roi Louis. M. H. indique d'abord la forme du vase par un renvoi à des planches qui présentent 185 types différents: il donne la hauteur, la couleur du fond et des figures, marque si le dessin est soigné ou négligé, d'un style ancien ou d'un style plus récent, note la provenance quand elle est connue, décrit les peintures, renvoie à toutes les publications faites jusqu'alors du monument. Les inscriptions sont reproduites à la fin du volume par vingt-deux planches.

Il n'y a pas d'introduction, au contraire de ce qu'a fait si heureusement Otto Jahn pour la collection du roi Louis.

La première partie, l'*ancien musée Borbonico* contient 3496 numéros; la seconde partie, *collection Santangelo*, 709 numéros; la troisième, *collection de Cumes*, 246 numéros. Tous les voyageurs qui ont visité le musée de Naples savent que ces trois divisions sont nettement marquées dans le palais et qu'elles occupent des locaux différents. Le total des pièces décrites est, comme on le voit, de 4451 [2]. M. Samuel Birch évaluait récemment le nombre des vases peints connus à environ 20,000, contrairement à Ch. Lenormant qui allait jusqu'au chiffre de 40,000, il y a déjà assez longtemps. Le chiffre du musée de Naples semble donner raison à M. Birch. Il n'est pas invraisemblable que cette grande collection contienne à elle seule le cinquième des peintures céramiques aujourd'hui découvertes.

Le volume se termine par une liste de tous les vases du musée de Naples qui ont été reproduits par la gravure; un index général des *choses* et des *noms* facilite les recherches.

M. Heydemann a suivi l'ordre des chambres où sont exposés les vases.

C'est un usage assez fréquent de joindre aux catalogues de vases une liste des inscriptions. Otto Jahn et M. de Witte ont donné cet exemple. M. H. ne l'a pas suivi. Il reproduit par des planches les textes les plus intéressants et donne dans l'index le renvoi à quelques formules qui se rencontrent souvent. Nous essaierons de suppléer en partie à ces *desiderata;* et nous présenterons à cette occasion à l'auteur un certain nombre d'observations critiques.

Noms d'artistes. Les textes qu'on cherche tout d'abord dans une collection sont ceux qui conservent des noms d'artistes. Ces noms sont encore rares; de plus il est toujours important de constater ceux qui se rencontrent en même temps dans les différentes parties du monde grec. Le musée de Naples possède les signatures suivantes : Tléson fils de Néarchos, Chélis, Astéas, Xénoklès.

— 2528 [3] Cylix. Tléson fils de Néarchos avec le verbe ἐποίησεν; formule

1. On se rappelle que le catalogue des antiquités du musée de Madrid est dû à M. Hübner.

2. Parfois une série entière de vases peu importants est comprise sous un seul numéro.

3. Les numéros qui ne sont suivis d'aucune indication renvoient au musée *Borbonico;*

ordinaire sur les œuvres nombreuses de ce céramiste. — 2532 Cylix. L'inscription est double comme sur le monument précédent. Le peintre a répété deux fois dans le mot Νεαρχο la syllabe αρ. 2627 Cylix. Le mot Τλεσων n'est pas douteux, on lit ensuite NVN. TA... ΕΟΕΓΟΙΕΣΕΝ[1]. M. H. croit qu'il faut restituer Τλήσων ὁ Νεάρχου ἐποίησεν. Si ce texte n'a pas été refait par les modernes, il me paraît difficile de lire Νεαρχο; peut-être avons-nous ici une variante que de nouvelles découvertes expliqueront. La Cylix 2627 ne ressemble pas exactement pour la forme aux deux autres. S. A. 271 même inscript. que 2528. — 2615 Cylix; Chélis, [X]ελις ἐποιεσεν.—2873 aryballe long 'Ασστεας ἐγραφε; 3226 cratère; inscription gravée; 3412 cratère, inscription peinte. Le vase 3226 représente un sujet unique dans la collection de Naples, Καδμος, Θηέη et Κρηναιη; le fait est à noter; les scènes tout à fait particulières à un pays peuvent aider à retrouver l'origine d'un vase et la patrie de l'artiste (voyez p. 884, n. 239, vase trouvé à Cumes, certainement athénien). M. H. a remarqué comme moi à Naples des lécythus, jaune clair, à forte panse, qui paraissent être béotiens. La forme du cratère 3226 est fréquente en Béotie. Les vases d'Astéas se sont trouvés à Bari et à Pæstum.

R. C. 114. Cylix. +σενοκλες ἐποιεσεν; cf. Otto Jahn, *Einleit.* CVI, nom trouvé aussi à Cæré[2].

Cette liste est intéressante : 1° 4451 vases ne donnent que quatre noms d'artistes. La collection d'Athènes qui est de 2000 vases tout au plus (1328 numéros, en juin 1872, au musée de la Société archéologique), fait connaître 10 noms. *Journal des savants*, 1872, p. 582; on voit que les signatures sont beaucoup plus nombreuses en Grèce que dans l'Italie méridionale. Elles sont même plus fréquentes sur les vases d'origine grecque que sur ceux qui ont été découverts dans l'ancienne Étrurie. Ce fait, qui n'a été démontré que tout récemment, est une nouveauté importante pour les études céramographiques.

2° Des quatre noms du musée de Naples, deux se sont rencontrés en Grèce et appartiennent à des artistes de ce pays. Pour Astéas et pour Xénoklès, la démonstration n'est pas faite; mais Xénoklès se retrouve à Cumes et à Cæré, ses inscriptions sont anciennes; il est problable que ces coupes n'étaient fabriquées ni à Cumes ni à Cæré, mais qu'elles étaient importées de la Grèce. Astéas paraît avoir suivi des traditions béotiennes. Sur Tléson et sur Chélis, cf. *Journ. des Sav.*, *Articles cités*, p. 582 et suiv.

Vases panathénaïques; 2764 Ruvo ou Nola. Inscript. ordin. vainqueurs à la course armée. 3415. Inscript. ordin. παναρατιον. S. A. 693. Ruvo. Inscr. ordin. signes qui paraissent être des chiffres. Cf. plus loin, *indications numériques*. 2821. Ruvo. 3383 R. C. 174. Sans inscription peinte. Sous l'amphore 3383 trois lettres à la pointe incompréhensibles.

---

accompagnés de S A, à la collection Santangelo, de R C, à la collection de Cumes.

1. Voir pl. VI, fig. 2627, pour la forme des lettres.

2. Il faut encore ajouter, K. Atilio, S. A. 368 *u.*, potier de l'époque romaine — 2614 vase signé, il ne reste plus que le mot ἐποιεσεν.

Indications numériques, 2712 τιμα...., inscript. importante qui explique 2533 τι δι, indication de prix probablement en drachmes. 2847 on retrouve encore l'abréviation τι; comparez le début de l'inscr. 2847 et R. C. 184. Benndorf: *Griech. und sicil. Vasenb.* pl. XXIX, fig. 14 et p. 52.

Noms des possesseurs : 1° au datif. 2898 prouve clairement que le datif indique celui à qui on a donné le vase; il faut donc rapprocher de ce monument R. C. 142 Ηγησαρχωι [1]. — 2° au génitif, le nom peut être celui du donateur ou du possesseur. S. A. 64 Γλαυκωνος. R. C. 112 Δεμονος; 3° au nominatif, nom du possesseur 2871, texte longtemps controversé dont M. H. me paraît fixer définitivement le sens.

1212 hydrie à long col, trouvée à Carthage — couverte noire; ornements d'or — sur le col Χαρμῖνος Θεοφαμίδα Κῶος; Jorio, Zannoni et M. Heydemann reconnaissent ici le nom du possesseur; Raoul Rochette, *Lettre à M. Schorn*, p. 66, considère Χαρμῖνος comme un céramiste. Le doute est permis. L'inscription est du IVe ou du IIIe siècle.

Variantes de la formule καλος. Les archéologues attachent beaucoup d'importance à ces variantes; ils croient, selon nous avec raison, qu'il doit être possible de classer plusieurs d'entre-elles par pays et par époque. Il est cependant certain que pour le moment ce classement ne saurait être qu'hypothétique. M. H., n. 2412, pour restituer Καλ[λιας] καλος et non καλος, καλος, se fonde sur ce fait que la forme καλος sans nom propre a précédé l'habitude de faire suivre un nom du mot καλος. Si on consulte le catalogue même de M. H. on voit que les deux formules ont été usitées en même temps et que se fonder sur l'antériorité de l'une par rapport à l'autre, n'est guère qu'une hypothèse. M. H. remarque *Griech. Vas.* p. 1, que la formule ὁ παις καλος ne se trouve pas en Grèce, mais qu'elle est fréquente en Italie. C'est encore là une hypothèse. J'ai copié à Athènes au musée de la Société archéologique sur un alabastron découvert en Attique la formule ὁ παις καλος. On voit avec quelle prudence il faut s'interdire les conclusions générales sur ce sujet. 2248 Καλη Νυκα. Orthographe à noter; la lecture ΝΥΚΑ est certaine.

Les vases de Naples donnent les variantes : 1° καλος, καλη, 23 exemples, dont un incertain. 2° καλος précédé d'un nom propre, 16 ou 17 exemples. 3° ὁ παις καλος, 16 exemples. 4° ὁ παις, 2 exemples très-douteux. 5° formes rares καλον, καλη δοκεις, καλλιστη? trois exemples; la seconde forme seule est certaine. Ces dernières variantes qui sont exceptionnelles montrent qu'on s'éloignait parfois des habitudes reçues; elles m'autorisent à considérer l'inscription καλοες répétée quatre fois sur un vase d'Athènes, non, ainsi que le dit M. H., comme une faute du peintre, mais comme une variante inexpliquée (*Griech. Vas.* pl. I, fig. 2). Quant aux trois variantes principales on remarquera que la première est plus fréquente que les deux autres, ce qui s'explique peut-être par la facilité avec laquelle on restitue καλος, même quand il ne reste que quelques traces des lettres; que les deux autres étaient usitées également. 2457, il m'est impossible

1. Heydemann *Griech. Vasenbil.* p. 2.

de lire ὁ παις καλος; je proposerais de restituer Διο[νυ]σι[ος] καλος. 2195. Καλλιθαρισσα ou καλη Θαρισσα; le texte porte Οαρισσα; pourquoi ne pas garder ce mot? cf. Ὀαρίων, Ὀάριζος, Ὀάριος. Je ne sais quel rapprochement trouverait M. H. pour justifier Θαρισσα. Je n'ai pas le fac-simile de l'inscription 2195 sous les yeux, mais M. H. indique qu'elle est en deux lignes; ne faut-il pas lire καλλι [στη] Οαρισσα?

Surtout sur les vases communs l'orthographe est souvent étrange; il ne faut pas se hâter de restituer le texte correct. Quand la même variante se reproduit elle doit être expliquée. Le vase 3091 écrit κολος et κολε; il n'y a pas là faute évidente, mais plutôt influence de l'idiome populaire. Sur ce vase nous lisons πους et non παις. Ces variétés ont une raison d'être. S. A. 220 .. παυις καλε. R. C. 118 Καλιος, *Catal. Durand*, 207 παυς.

Abréviations; inscriptions désespérées ou n'ayant jamais offert aucun sens. Cette classe est nombreuse au musée de Naples. On y trouve surtout des *graffiti* tracés avec une grande négligence. M. H., bien que sobre de conjectures, propose plusieurs fois des restitutions. Celle qu'il donne pour l'inscription 659 K sur le couvercle KA sur le pied καλος, me paraît devoir être admise *Arch. Zeit.* 1869, 10. En rapprochant les N. 489 ΛΑΧ et I dans le lambda, 571 ΜΙΛΑΧ[1], 1317 ΧΑ, inscriptions gravées sur des coupes, on reconnaîtra que ces textes n'offrent pas une ressemblance fortuite. M. H. admettrait-il qu'on lût Χαλιμάζω ou une autre forme de ce verbe? La restitution est naturelle; elle convient à un vase à boire; elle serait d'accord avec l'usage d'inscrire sur ces poteries des formules qui font allusion aux banquets. On connaît 2476 Χαῖρε καὶ πίει εὖ, Jahn, *Einl.* p. cxj. 493 Λιϐ... Φιλ[ος] serait justifié par plusieurs exemples, Jahn, *ouv. cité* 334; 1316 remarquez que cette inscription est la même que celle du n° 608. On sait qu'on trouve parfois sur des petites coupes en général de style ancien des inscriptions qui peuvent être lues, mais qui n'offrent aucun sens. Il est admis que ces inscriptions n'avaient aucune valeur pour les anciens eux-mêmes. Il m'est difficile de partager cette manière de voir : 1° parce que ces inscriptions incompréhensibles sont parfois placées à côté de signatures parfaitement intelligibles; 2° parce que ces inscriptions répétées sur un même monument offrent plusieurs fois la même suite de lettres. M. H. nous donne des exemples de ce second fait. 2516, 14 lettres répétées deux fois dans le même ordre. Quelques lacunes qu'il faut restituer dans le second texte. 2500, six groupes de lettres où domine la syllabe TO que nous retrouvons onze fois avec certitude, M. H. a publié lui-même une coupe sur laquelle on lit trois fois la syllabe OI et deux fois la syllabe EN. *Griech. Vas.* p. 10. Je crois que plusieurs de ces coupes doivent être rapprochées d'une hydrie décrite par M. de Witte et qui porte 17 fois la syllabe EI[2]. Ce sont là des acclamations ou des refrains.

Descriptions des peintures, provenances des vases. Les descriptions de M. H., aussi

---

1. Plus deux lettres VN?

2. *Description d'une collection de vases peints provenant des fouilles de l'Étrurie* 1837, p. 52. Voyez encore *Catal. Beugnot.* Amph. tyrrhénienne, n. 13.

brèves que possible, donnent en général tous les renseignements nécessaires. Je présenterai cependant à l'auteur quelques observations en regrettant qu'il ait été parfois un peu trop bref. — P. 6. Première chambre, première armoire. Elle contient un grand nombre de poteries à couverte noire brillante, décorées surtout de guirlandes de couleur blanche — la simple indication *Schwarze Vasen* est trop brève. — Pour 90 vases M. Heydemann ne donne que six formes. On remarquera combien il est étrange de commencer la description des vases de Naples par des poteries qui sont évidemment d'une époque relativement récente. Mais M. Heydemann a dû suivre l'ordre de classement adopté par l'administration du musée.—P. 7. Même genre de vases. Les descriptions sans prendre beaucoup plus de place ne pourraient-elles pas être plus précises? 102. Tête de lion, regardant de quel côté? de profil ou de face? 125. Tête de Méduse; mêmes questions? 144, un tigre; debout? au repos? marchant? de quel côté? 169. Tête d'Athéné en relief; vase curieux sur lequel nous voudrions plus de détails. — P. 8. n. 197 à 252, quatre formes seulement sont indiquées.

L'inscription 2080 de la planche V se rapporte-t-elle au vase inscrit sous le même numéro p. 189? P. 417, n. 2871, erreur dans le chiffre de la note 2.

Les attributions témoignent d'une grande connaissance des vases peints. M. H. ne dit rien qui ne soit certain; dès que le doute est possible il s'exprime avec réserve. Il est aussi attentif à noter tous les détails qui intéressent les savants pour des questions qui sont encore à l'étude. Ainsi il a fait un tableau complet des *épisèmes* du musée de Naples. Bien que beaucoup d'érudits aient étudié ces symboles, on n'est pas encore parvenu à les classer par pays, par famille ou par époque. M. H. a aussi remarqué avec soin la couleur des bandelettes sur les stèles; l'index sur ces questions de détail donne d'utiles renseignements. Pour les provenances M. H. dit ce qu'on peut savoir, mais souvent on ne sait rien.

Les vases du musée de Naples sont surtout à peintures rouges. Ces poteries à fond noir paraissent provenir de fabriques locales. C'est à l'époque des figures noires et dans les âges antérieurs que l'exportation de Grèce en Italie a dû être fréquente. Au temps des figures rouges les colonies italo-grecques avaient une richesse et une industrie qui les dispensaient de recourir aux ateliers de la métropole. Les vases signés, communs aux deux pays, sont rouges à figures noires. Les vases d'ancien style oriental nommés ordinairement vases corinthiens[1] tiennent une place importante dans le musée de Naples; on en compte 150 à

1. P. 8. Quatrième armoire; à mon sens une des parties les plus intéressantes de la collection de Naples; elle contient les vases que je désignerai sous le nom de *Corinthiens;* le mot peut donner lieu à de longues discussions, mais il offre une idée nette à tous les archéologues. Ces vases se trouvent à profusion à Corinthe où tous les voyageurs en ont vu. Ils sont assez rares en Italie où on admet généralement qu'ils ont été apportés par le commerce. Il n'y en a pas plus d'une vingtaine au nouveau musée étrusque de Florence. Cette armoire en contient 70, parmi lesquels M. H. en signale 22. Les sujets représentés sont ceux que l'on retrouve encore à Corinthe. M. H. donne la provenance de plusieurs de ces vases; 14 ont été découverts à Ruvo, 2 à Pæstum, 3 à Nola, 1 à Locres. P. 11. Cinquième armoire; 67 vases qui appartiennent à la même classe que les précédents. Deux de ces vases proviennent de Pæstum, un troisième provient de Ruvo.

160 environ; ils représentent 1/32 de la collection. On ne constate nulle part une proportion plus élevée. Ils suffisent à démontrer pour les époques les plus anciennes l'importance de l'exportation grecque.

Quand nous arrivons aux figures rouges, les sujets sont communs à la Grèce et à l'Italie, mais il est difficile de trouver des ressemblances de fabrication qui révèlent un seul et même atelier. Les beaux vases de Naples diffèrent même beaucoup des vases de prix trouvés en Attique. On ne voit pas à Naples cette finesse, cette distinction, cet esprit qui distinguent les produits d'Athènes. Le moindre observateur fait cette remarque. Il est certain pour nous que sur plus de 4000 vases que possède le Musée national, il en est très-peu qui aient été apportés par le commerce de la Grèce et surtout de l'Attique. Parmi les poteries à fond noir qui sont certainement d'importation grecque, je n'indiquerai avec certitude que le vase de la collection de Cumes, n. 239.

La légende qu'il représente est tout athénienne; les inscriptions nomment les éponymes de l'Attique. Mais ce ne sont pas là les raisons qui me déterminent. Les procédés d'exécutions ne se reconnaissent sur aucun des autres vases du musée; on les retrouve au contraire sur un certain nombre de beaux spécimens, découverts récemment en Attique, comme je le montrerai dans un travail ultérieur.

Puisque M. H. a visité les musées de la Grèce et qu'il a consacré un volume intéressant aux vases de ce pays, je lui demanderai s'il n'est pas frappé comme moi d'un fait dont la nouveauté paraîtra étrange. Plusieurs des cratères de la *Collection de Cumes* ressemblent tout à fait aux vases de cette forme qu'on trouve en Béotie; même nuance des couleurs; mêmes détails accessoires de décoration; mêmes sujets et surtout même style. Les petits lécythus à fond jaune vif et à figure noire de la même collection paraissent sortir des fabriques béotiennes qui ont produit un si grand nombre de monuments de ce genre. Non-seulement pour les vases, mais pour les terres cuites, on est porté à admettre des relations de commerce entre la Béotie et la grande Grèce, comme si le golfe de Corinthe avait envoyé ses produits à la côte voisine d'Italie. Ce n'est encore là qu'une hypothèse; je la donne comme incertaine; mais M. H. est un des rares savants qui peuvent la discuter, parce qu'il connaît les vases de la Grèce et ceux de l'Italie.

Bien que la Grèce ait, sans doute aucun, précédé les colonies italo-grecques dans la fabrication des vases peints, les vases de Grèce sont encore à peine connus. C'est aujourd'hui vers les produits propres à ce pays que les savants doivent surtout tourner leur attention, s'ils veulent éclairer la plupart des questions encore incertaines que comportent les études céramographiques.

DUMONT.

---

84. — Antoine COURT. **Histoire de la Restauration du Protestantisme en France au XVIIIe siècle.** Par Edmond HUGUES. Paris, Michel Lévy, 1872. 2 vol. in-8°, xx-495-510 p. — Prix : 15 fr.

L'Histoire des protestants de France est peut-être une des parties les mieux explorées du domaine des études historiques tout entier. Depuis vingt ans surtout, l'immense travail des frères Haag a été le point de départ de publications assez nombreuses pour former à elles seules une bibliothèque. Nous citerons entre autres l'Histoire des Églises de Bretagne par M. Vaurigaud, en 3 volumes (Paris, 1870). La Société d'Histoire du Protestantisme français, centre et foyer de ces actives recherches, publie depuis 1852 un bulletin mensuel, propose des sujets et récompense les auteurs qui les ont traités avec compétence. C'est à un concours de ce genre qu'est dû l'ouvrage dont nous allons rendre compte.

La période la plus obscure de l'existence des Huguenots est celle qui commence à la mort de Louis XIV pour finir au procès de Calas. La question méritait les développements considérables que lui a donnés l'auteur, car le ministre Antoine Court (le père de Court de Gébelin) est un héros modeste qui a préservé sa communion d'une ruine complète dans son pays : ce n'est donc pas seulement la vie d'un croyant courageux, c'est tout un côté de l'histoire de la France au XVIIIe siècle que nous a révélé M. Hugues, complétant l'ouvrage de Ch. Coquerel sur les Églises du Désert et l'étude plus récente de M. Anquez sur l'état civil des Réformés (Paris, 1868).

La source principale où l'auteur a puisé est naturellement la collection des manuscrits d'Antoine Court, un des trésors de la bibliothèque de Genève : le prédicant voyageur, dans sa prodigieuse activité, a écrit la valeur de 116 gros volumes (Correspondance, Histoire des Camisards et pièces relatives à cette histoire, Histoire des Églises réformées de France, Mémoires, Notes de voyage, Théologie, Sermons, etc.), sans compter les pièces non classées et ce qui a disparu. Cette mine, assez connue des historiens protestants, avait été jusqu'à présent peu exploitée dans un but de vulgarisation. M. Hugues nous donne à la fin de chacun de ses deux volumes des documents inédits tirés de la Bibliothèque nationale et des Archives nationales de France, comme aussi des Archives de l'Hérault. Ces pièces officielles, rapprochées de nombreux extraits des papiers d'Antoine Court, nous montrent jusqu'où étaient poussés, encore au milieu du XVIIIe siècle, d'une part l'acharnement du clergé à traquer les protestants sans respect pour le foyer domestique, d'autre part les accès de cruauté du gouvernement et des intendants de provinces, interrompus par des accès d'indifférence ou de découragement.

En constatant avec reconnaissance le grand travail de M. Hugues, nous devons faire deux réserves sur la façon dont il a mis en œuvre ces importants matériaux. Il aurait pu adopter, dans la suite des chapitres, un plan plus simple, qui l'eût dispensé de revenir plusieurs fois à la même période : ainsi les cinq premiers chapitres du second volume commencent tous les cinq à l'année 1730 et conduisent le lecteur jusqu'en 1744 ou jusqu'en 1760. Nous savons bien qu'il étudie

cette période (qui a le grand tort de ne pas avoir la même longueur dans tous les chapitres) à différents points de vue successivement; mais il eût été préférable, et assurément plus clair, de suivre l'ordre chronologique qui est presque toujours le meilleur dans une biographie, parce qu'il laisse subsister, dans ses développements progressifs, l'individualité vivante du héros. Nous reprocherons aussi à M. Hugues un défaut difficile à éviter pour qui traite un sujet spécial: la disposition à lui attribuer par trop d'importance dans l'ensemble des événements. On pourrait croire, en le lisant, que les ministres de Louis XV ont été tenus pendant un demi-siècle dans une insomnie douloureuse par la question protestante. C'est une double exagération, en ce que le caractère bien connu de ces ministres, du moins avant et après Fleury, les mettait bien à l'abri de ces idées fixes, et surtout en ce que le monde officiel était persuadé, comme M. Hugues le prouve mieux que personne, que la huguenoterie française était réduite à des débris insignifiants.

Ces deux défauts ne diminuent point le mérite intrinsèque de l'ouvrage et des données qu'il fournit à ceux qui ne dédaignent point à cause de son petit nombre le peuple protestant de France. Antoine Court nous apparaît désormais comme un des plus fermes caractères de notre histoire, où la fermeté a trop souvent cédé la place aux qualités éclatantes. Nous voyons dans quelle lamentable situation se trouvaient en 1715 les victimes de Louis XIV restées en France : sans pasteurs, depuis les récentes et nombreuses exécutions; sans réunions, à cause de la terreur croissante des galères; sans instruction et même sans livres, depuis la destruction des Académies protestantes si florissantes naguère. Nous voyons ensuite le jeune prédicant réchauffer le zèle dans plusieurs provinces, parler dans les assemblées qu'il convoque, réunir des synodes pour réorganiser l'Église disloquée. Tous les détails possibles nous sont fournis sur les deux grandes œuvres d'Antoine Court : extinction de l'esprit de prophétie et de fanatisme qui avait compromis les Camisards, fondation du séminaire de Lausanne pour envoyer dans le Poitou et les Cévennes de jeunes ministres, dont plusieurs montèrent sur l'échafaud, que leur chef lui-même avait risqué plus d'une fois. M. Hugues a aussi beaucoup insisté sur ce qu'on pourrait appeler la politique de ce grand homme modeste, sur ses relations tantôt ouvertes tantôt secrètes avec le gouvernement français, comme aussi avec les gouvernements des cantons suisses, obligés à beaucoup de prudence à l'égard des réfugiés, et avec les princes protestants de toute l'Europe. Dans ce dernier ordre de négociations, d'autant plus délicates que ces princes furent souvent en guerre avec la France, Antoine Court ne s'est jamais écarté de ses devoirs patriotiques. Il a même montré dans les occasions où l'on craignait pour la vie de Louis XV un royalisme sincère, très-répandu chez les protestants du Midi, et qui fait toucher du doigt la faute commise par la maison de Bourbon lorsqu'elle a proscrit des sujets aussi dévoués.

Tels sont les points de vue successivement envisagés par M. Hugues dans cet ouvrage que l'Histoire de France peut s'approprier aussi bien que l'Histoire spéciale des Églises protestantes.

Édouard Sayous.

85. — **L'Ambassade de Choiseul à Vienne en 1757 et 1758,** d'après des documents inédits, mémoire lu à l'Académie des sciences morales et politiques, par M. Filon. Paris, Durand, 1872. In-8°, 168 p.

Le travail de M. Filon est intéressant; il nous semble même que l'auteur a trop sacrifié à l'intérêt. Il a composé un article de revue bien plutôt qu'un mémoire. C'est le défaut de beaucoup de publications semblables, par exemple du livre (si curieux du reste) de M. Aubertin : L'esprit public au XVIIIe siècle. M. Aubertin et M. F. se rencontrent sur un point : le ministère de Bernis. M. Aubertin avait eu la rare fortune de copier aux affaires étrangères des pièces du plus grand intérêt ; il n'en cite malheureusement que des phrases détachées, encadrées dans son récit; de sorte que ces recherches ne servent qu'à lui. M. F. a usé d'un procédé plus scientifique; il publie en appendice les documents inédits dont il s'est servi, et ces documents donnent à son ouvrage une valeur sérieuse. — Le titre nous paraît inexact : Choiseul et son Ambassade sont assez effacés dans le Mémoire de M. F. Il nous présente, en réalité, une esquisse de l'histoire diplomatique de 1756 à 1758. — Le duc de Broglie avait en 1870 donné sur ce curieux sujet des détails très-intéressants : son ouvrage, écrit d'après des documents inédits en grande partie, avait l'avantage de tourner autour d'un homme. — C'était une monographie. Il serait à désirer que nos historiens en écrivissent un plus grand nombre. De petits tableaux d'ensemble, comme celui de M. F., ont leur utilité et leur mérite; mais il ne faut pas les multiplier. Il ne faut pas que chaque investigateur, assez heureux pour avoir découvert des pièces intéressantes, se croie forcé de récrire, à son point de vue, toute l'histoire d'une époque; il pourrait se contenter de dégager les points déterminés qu'il est en mesure d'éclairer; — ou, si ses découvertes sont assez importantes pour cela, d'écrire une biographie détaillée d'un personnage; enrichissant l'histoire générale des faits propres à son héros, au lieu de dépouiller l'histoire générale pour enrichir son héros. Nous ne voyons guère dans l'histoire moderne que l'histoire de Louvois de M. Rousset où se manifeste sérieusement cette tendance. Les Allemands ont usé de cette méthode et elle a rendu des services considérables : citons les biographies de Stein, de Gneisenau, du général Brandt. De quel prix serait une biographie ample, complète, documentée, de Talleyrand ou de Fouché!

L'exposition de M. F. est claire, très-substantielle; les documents y sont bien encadrés et toujours justifiés par des notes : mérite trop rare chez nos écrivains d'histoire moderne. Nous louons aussi M. F. de ne pas déclamer. A propos de la diplomatie féminine à Vienne et à Paris, des intrigues de boudoir, de Louis XV, de Frédéric, M. F. s'est abstenu de tout lieu commun; il a supprimé les clichés sur la décadence de l'ancien régime, le favoritisme, la Prusse, etc. Ce qu'il dit du désordre des armées (p. 42) est très-sensé. « L'habitude de ne » reconnaître aucune loi et de tout accorder à ses passions, si commune au » XVIIIe siècle, a produit de tristes fruits, même à la guerre. » Le XIXe sous ce rapport n'est pas en arrière; l'histoire des révolutions et des guerres modernes

nous semble même présenter une somme de faits d'inhumanité et de passions plus épouvantables encore que celles de l'histoire du dernier siècle. — Venons aux pièces que publie M. F. — Il les a empruntées à la Bibliothèque nationale; elles proviennent d'un « recueil en 4 volumes in-folio, contenant un grand » nombre de lettres écrites par Choiseul ou reçues par lui pendant son ambas- » sade à Vienne en 1757 et 1758. » M. F. n'en publie que 43; savoir : 14 de Bernis, 12 de Choiseul, 6 de Belle-Isle, 3 de Soubise, 2 de Contades, 1 de Richelieu, Montalembert, Marie-Thérèse, Louis XV.

Le recueil commence par les instructions remises à Choiseul lors de son départ pour Vienne (31 juillet 1757). On y relève ces passages curieux : « On peut dire » que le Roi a changé le système politique de l'Europe; mais on aurait tort de » penser qu'il ait altéré le système de la France. L'objet politique de cette » couronne a été, et sera toujours, de jouer en Europe le rôle supérieur qui » convient à son ancienneté, à sa dignité et à sa grandeur; d'abaisser toute » puissance qui tenterait de s'élever au-dessus de la sienne, soit en voulant » usurper ses possessions, soit en s'arrogeant une injuste prééminence..... En » rendant trop puissants les rois de Sardaigne et de Prusse, nous n'avons fait » de ces deux princes que des ingrats et des rivaux; grande et importante leçon, » qui doit nous avertir qu'il sera toujours bien dangereux de faire dépendre » notre système politique de leur reconnaissance! » On regrette que M. F. n'ait pas donné cette pièce en entier. On regrette surtout qu'il n'ait pas indiqué par des guillemets les endroits où s'arrête le texte et où commence le résumé (Cf. p. 79, 83, 85). Ce défaut est surtout fâcheux, p. 83. (ligne 13). — Les lettres qui suivent, sans apporter beaucoup de faits nouveaux et importants, éclairent le détail de cette histoire qui aurait été si instructive pour nous, si nous avions étudié notre passé un peu plus pour nous instruire et un peu moins pour alimenter les discussions de parti. En 1758, la France découragée songeait à la paix : la guerre avait été entreprise pour reconquérir la Silésie au profit de l'Autriche; la France recevrait pour sa peine, en cas de succès, des terriroires dans les Pays-Bas. Après Rosbach, la France conseillait à l'Autriche de renoncer et de traiter, l'Autriche ne voulait pas. Le maréchal de Belle-Isle écrivait le 19 octobre 1758 à Choiseul : « C'est un grand malheur pour la cause commune que l'entê- » tement qu'a la cour de Vienne pour la Silésie. »

A. S.

ERRATUM.

N° 15, p. 240, après Meister Rennaus, poème allemand du xve siècle, ajoutez : p. p. A. Schœnbach; trois lignes plus loin, lisez : Schnauss.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Art Notes. New publications. — TIELE, Comparative History of the Egyptian and Mesopotamian Religions, t. I. Amsterdam, Van Kampen, 1872 (art. favorable). — COLERIDGE, Life and Letters of St. Francis Xavier, t. II. Londres, Burns, Oates and Co. (moins intéressant que le premier vol.).—OVERBECK, The Epistle to Diognetus (addition de M. B. Drummond à son article sur cet ouvrage : M. Donaldson a traité de l'authenticité de cet Épitre dans son *History of Christian Literature and Doctrine*). — *Intelligence.* (Œuvres d'Isaac d'Antioche; L'intolérance de Fénélon, étude par O. Douen; traduction française de l'essai de Nœldeke sur l'Ancien Testament; fragment d'une version latine inconnue de l'Évangile de St. Jean; commentaire sur la Genèse, en préparation; sous presse : un volume de lectures populaires sur le Pentateuque et la Stèle de Mesha, par l'Evêque de Natal; annonce de la publication de H. Grætz sur l'unité de la prophétie de Joël). — SPENCER, The Principles of Psychology, 2e éd., 2 vol. Londres, Williams and Norgate (art. approfondi, peu favorable). — *Notes on scientific Work.* — *New publications.* — DE GOEJE, Géographie d'Ibn Haukal. Leyde. J. Brill (art. descr. fav.). — BEZZENBERGER, Frîdankes Bescheidenheit; MARTIN, Kûdrûn. Halle, Verl. des Waisenhauses (art. favorable). — *New publications.*

Literarisches Centralblatt, N° 14, 5 avril. Un antichissimo codice biblico latino purpureo conserv. nella chiesa di Sarezzano, con note illustr. del G. AMELLI. Milan. 1872 (art. très-favorable). — Hermæ Pastor, p. p. HILGENFELD. Leipzig, Fues's Verl., 1 Thal. 10 Sgr. (édit. recommandable). — CARO, Liber Cancellariæ Stanislai Ciolek. Vienne, 1871, Gerold's Sohn (l'auteur de l'art. a pu comparer l'éd. avec le ms.; compte-rendu très-favorable). — GREGOROVIUS, Geschichte der Stadt Rom im Mittelalter, t. VIII. Stuttgart, 1872, Cotta (art. très-favorable). — KAMPFSCHULTE, Chronik der Stadt Hœxter. Hœxter, 1872, Buchholtz, 15 Sgr. (art. défavorable). — ARND, Geschichte der Jahre 1867 bis 1871, t. I. Leipzig, 1872, Duncker u. Humblot, 1 Thal. (art. peu favorable). — QUERFURTH, Krit. Wœrterbuch der herald. Terminologie. Nœrdlingen, 1872, Beck, 1 Thal. 10 Sgr. (essai non sans valeur). — BRUHNS, Alexander von Humboldt, 3 vol. Leipzig, 1872, Brockhaus, 10 Thal. (simple sommaire de l'ouvrage). — SPRINGER, Friedrich Christoph Dahlmann, 2e p. Leipzig, 1872, Hirzel, 2 Thal. 28 Sgr. (art. généralement favorable). — Friedrich von Hardenberg, genannt Novalis. Gotha, Perthes (biogr. intéressante). — SCHELER, Dictionnaire d'étymologie française, 2e éd. Bruxelles, Muquardt (art. favorable; mais critiques assez nombreuses). — CAIX, Saggio sulla storia della lingua e dei dialetti d'Italia. Parme, 1872 (manque de précision et d'ordre). — BRUNIER, Deutschland und Frankreich. Brême, Kühtmann (ouvr. sans aucune méthode). — Vorlesungen im Sommersemester 1873 : 20. Kiel; 21. Rostock; 22. Breslau; 23. Jüdisch-theolog. Seminar in Breslau.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique.* Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Feruas (A.) et **Brassart** (F.). La Féodalité dans le Nord de la France. Recherches historiques sur Flers-en-Escrebien-lez-Douai (982-1789). In-8°, 66 p. Douai (Crépin). 6 fr.

Lantieri (S. F.). Descrizione sacro-archeologica di un prezioso sarcofago cristiano scoverto nelle catacombe di S. Giovanni in Siracusa. In-8°, 44 p. Siracusa. 2 fr. 15

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 17 Septième année 26 Avril 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

The Academy, N° 70, 15 avril. ARANY and GYULAI, Collection of Hungarian Popular Poetry. Pesth, Athenæum (art. étendu). — KOBERSTEIN, Grundriss der Geschichte der deutschen Nationalliteratur, t. I et II, 5e éd., revue par K. BARTSCH. Leipzig, 1872 (art. très-favorable). — *Notes and Intelligence.* — CROWE and CAVALCASELLE, The early Flemish Painters, 2e éd. Murray (considérablement augmentée; art. favorable). — The Dudley Gallery. — Art in Paris. — Notes on Art. — New Publications. — RAWLINSON, The Sixth Great Oriental Monarchy. Longmans, Green et Co. (art. favorable). — WILLEMS, Le Droit Public Romain, etc., 2e éd. Louvain, 1872 (art. très-favorable). — J. J. CARTWRIGHT, Chapters in the History of Yorkshire. Wakefield, B. W. Allen (art. favorable). — The Historical Mss. Commission. III (longue notice de G. Waring). — New Publications. — G. SMITH, On a Cuneiform Inscription describing the Deluge; Chaldean Account of the Deluge. W. A. Mansell et Co. 1872 (compte-rendu anal.); LENORMANT, le Déluge et l'Épopée babylonienne (extrait du Correspondant; art. favorable). — C. W. M. GREIN, Bibliothek der angelsæchsischen Prosa, t. I. Cassel und Gœttingen, G. Wigand, 1872 (art. généralement favorable). — New Publications.

The Athenæum, N° 2371, 5 avril. MOLESWORTH, The History of England from the year 1830, 3 vol. Chapman et Hall (art. défavorable). — D. WILSON, Caliban : The Missing Link. Macmillan et Co. (ouvr. inférieur à une biographie de Chatterton publiée par l'auteur en 1869). — Silverland, by the author of « Guy Livingstone. » Chapman et Hall (mauvais ouvrage sur l'Amérique). — H. W. CHANDLER, Letters, Lectures, and Reviews, including the Phrontisterion; or Oxford in the nineteenth century, by the Very Rev. H. L. MANSEL. Murray (art. anal. favorable). — *Novels of the week.* Wages, 3 vol. S. Tinsley (n'est pas absolument dépourvu d'intérêt); My little Girl, by the Authors of « Ready Money Mortiboy, » 3 vol. Tinsley Brothers (assez bon); H. SNEYD, Cyllene, 2 vol. Longmans et Co. (quelques qualités); Mrs A. FRASER, Only a Face, and others Tales. Tinsley Brothers (ouvr. assez sympathique). — *List of new Books.* — The Countess Guiccioli (notice). — M. Amédée Thierry (notice nécrol.). — *Literary Gossip.* — Pre-historic Monuments of the Mediterranean. V. The sepolture de is Gigantes of Sardegna. Discovery of a true Dolmen (par S. P. OLIVER). — *Societies* (Séances des Sociétés royale, géologique, royale de littérature, de l'association britannique d'archéologie, des ingénieurs civils, d'archéologie biblique).

Literarisches Centralblatt, N° 15, 12 avril. LÜDEMANN, Die Anthropologie des Apostels Paulus u. ihre Stellung innerhalb seiner Heilslehre. Kiel, 1872, Univ.-Buchh. in-8°, 217 p., 1 Thal. 24 Sgr. (très-remarquable ouvrage). — BAUMANN, Philosophie als Orientirung über die Welt. Leipzig, 1872, Hirzel, in-8°, vj-506 p., 2 Thal. 20 Sgr. (ouvr. important). — Βελούδης, Ἰωάννης, Ἑλλήνων ὀρθοδόξων ἀποικία ἐν Βενετίᾳ. Venise, 1872, pet. in-8°, vj-184 p. (n'offre d'intérêt que pour la colonie grecque de Venise). — VON GIESEBRECHT, Geschichte der deutschen Kaiserzeit, t. IV, Staufen und Welfen (1re partie). Brunswick, 1872, Schwetschke, in-8°, 224 p. (digne des volumes précédents). — SEMPER, Die Palau-Inseln im Stillen Ocean : Reiseerlebnisse. Leipzig, Brockhaus, in-8°, viij-372 p., 2 Thal. (art. favorable). — Archivio glottologico italiano dir. da G. J. ASCOLI, Vol. I (contient : ASCOLI, Saggi latini). Rome, Lœscher, in-8°, lvj-556 p., 20 fr. (art. très-élogieux). — SCHMITZ, Die neuesten Fortschritte der franzœsisch-engl. Philologie, fasc. 3. Greifswald, 1872, Bamberg, in-8°, xij-123 p., 28 Sgr. (critique sévère). — Vorlesungen im Sommersemester 1873 : 24. Tübingen; 25. Kœnigsberg; 26. Iena; 27. Münster. — Preisaufgabe der Beneke'schen Stiftung f. d. J. 1875-76 (la question porte sur les lois générales du langage).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 17 — **26 Avril** — **1873**

Sommaire : 86. Cron, Contribution à l'interprétation du *Gorgias*. — 87. Kœhler, les Voyages de Luther. — 88. Iung, la Vérité sur le Masque de Fer. — 89. Strümpell, les premières traductions françaises de la Bible. — 90. Baron, *l'Homme à bonnes fortunes*, p. p. Bonnassies. — 91. Klüpfel, Histoire des efforts de l'Allemagne vers l'unité, t. I. — 92. Sanders, Dictionnaire des mots étrangers de la langue allemande; Choix de Synonymes; Dictionnaire des principales difficultés de la langue allemande. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

86. — **Beitræge zur Erklærung des Platonischen Gorgias im ganzen und eizelnen,** von Christian Cron. Leipzig, Druck und Verlag von B. G. Teubner. 1870. — Prix : 4 fr.

Le livre que M. Cron a publié sous ce titre renferme, à dire vrai, deux œuvres distinctes. Dans les quatre premiers chapitres l'auteur traite quelques-unes des questions historiques et littéraires que soulève la lecture du Gorgias : Calliclès est-il autre chose qu'un personnage fictif? en quel endroit, à quelle époque précise nous transporte le dialogue? quel est dans ses lignes principales le plan qu'a suivi Platon en le composant? voilà les problèmes qu'étudie M. C. avant d'aborder la critique du texte grec. Cette critique faite avec soin et détail constitue la seconde moitié de l'ouvrage, de beaucoup la plus considérable et la plus substantielle.

Ce n'est pas que la place n'ait été faite assez large aux quatre dissertations que M. C. nous donne en commençant, et dont la plus intéressante concerne Calliclès. Cette figure si vivante, cette personnalité si vigoureusement accusée n'est-elle qu'une création du philosophe ou bien est-ce un portrait d'après nature, une réalité historique? Dans le dernier cas, celui des concitoyens de Platon qui a posé devant lui s'appelait-il véritablement Calliclès ou devons-nous plutôt constater ici l'emploi d'un pseudonyme et chercher s'il n'y a pas d'indices qui nous permettent de retrouver le nom authentique de ce personnage? Groen van Prinsterer, qui dans sa prosopographie platonique avait reconnu en Calliclès tous les caractères de la réalité historique, ne voit aucun inconvénient à ce qu'il se soit appelé Calliclès. Tel n'est pas l'avis de M. C. Il se refuse à croire qu'un homme aussi remarquable que l'interlocuteur de Socrate n'ait été mentionné par aucun historien. Indubitablement avec les ressources oratoires qu'il déploie dans la discussion, avec ses allures à la fois aristocratiques et démagogiques, avec ses préoccupations ambitieuses, cet homme ne peut manquer d'avoir joué un rôle important dans sa vie politique d'Athènes. Cela posé M. C. familier avec la méthode socratique, nous amène à dire nous-même le mot de l'énigme. Le ton assez libre sur lequel Calliclès le prend avec Socrate, soit au commencement, soit dans le cours du dialogue, l'exhortation presque affectueuse qu'il lui adresse à un moment donné (cap. 40 et 41) pour l'engager à quitter les voies ingrates de la philosophie, trahissent en l'adversaire un ancien ami; le tour sinon le sens

ou le but de sa dialectique dénonce un ancien disciple. D'autre part il est bien évident que le disciple s'est définitivement séparé du maître et la vivacité de certaines attaques montrent que cette séparation a dû ressembler à une rupture violente. Quel est donc ce disciple de Socrate, cet habile dialecticien, ce beau parleur versé dans la littérature, — Calliclès cite Euripide et Pindare — professant sous les théories démocratiques les plus avancées un profond mépris pour le vulgaire, quel est enfin ce philosophe qui après avoir rompu avec son maître est devenu un des premiers hommes d'État de son temps? La réponse est facile, d'autant plus qu'au point de départ de toute cette enquête, M. C. s'est demandé si Calliclès n'avait pas été quelque chose comme un des trente tyrans. Pour remplir toutes les conditions voulues il n'y a évidemment que Critias.

Le lecteur, qui se sait bon gré d'avoir prononcé ce nom de Critias avant M. Cron, aborde dans de favorables dispositions, les raisons que l'auteur apporte à l'appui de son hypothèse. Il y a plusieurs traités de Platon, Charmidès et Protagoras entre autres, où Critias parle et agit sous son vrai nom. Or, dans le rôle qu'il y joue, dans les théories qu'il y soutient, dans l'esprit dont il y est animé vis-à-vis de Socrate, tout est parfaitement conforme à ce que nous connaissons de Calliclès. L'analogie est surprenante dans le Charmidès. Même rôle et même distribution du rôle. Comme Calliclès dans le Gorgias, c'est ici Critias qui entre d'abord en scène avec Socrate, c'est Critias qui, au milieu du dialogue relève contre lui la thèse sophistique une première fois réfutée.

M. C. insiste trop sur ces rapprochements tout extérieurs qui ne prouvent rien au fond quant à l'identité des deux personnages; mais les ressemblances incontestables qu'il signale entre leurs caractères et leurs physionomies prêtent assurément une certaine vraisemblance à son hypothèse. Pourtant il se présente tout d'abord une objection assez grave. Si Platon avait voulu mettre en scène dans le Gorgias, le fameux oligarque, pourquoi ne pas l'y nommer par son nom comme partout ailleurs? A cela M. C. répond que dans les dialogues où Critias est nommé, les défauts de son caractère et l'immoralité de ses théories ne s'accentuaient pas au point de demander pour lui l'incognito à la discrétion de l'écrivain. Dans le Gorgias au contraire où le portrait a beaucoup plus de relief et où le plus détesté des trente tyrans s'annonce déjà tout entier, les convenances rendaient le pseudonyme nécessaire. La fin du dialogue surtout, cette description des enfers, sorte d'avertissement suprême adressé par Socrate à un ambitieux sans scrupules, explique la réserve de Platon. Critias était mort à l'époque où fut tracée cette énergique peinture des supplices qui attendent les méchants dans le Tartare. Enfin il y avait des liens plus ou moins étroits entre la famille de Critias et celle de Platon. Cette réponse de M. C. pourra sembler un peu cherchée : on s'étonnera également de voir l'auteur compulser avec tant de soin dans Xénophon les passages divers où il est fait mention de Critias. M. C. n'a pas de peine à nous prouver que le Critias des Memorabilia est bien le même que celui des Helléniques; mais cela n'établit point que le Critias des Helléniques et des Memorabilia ne fasse qu'un avec Calliclès. Quoi qu'il en soit on ne refusera pas à l'hypothèse de M. C. l'éloge que mérite toute idée ingénieuse. Rappelons que ce

n'est du reste pas la première fois qu'il arrive à Critias d'être reconnu de notre temps sous le voile du pseudonyme. Sa double qualité de littérateur et de chef de parti lui avait déjà valu d'être signalé par Boeck comme l'auteur véritable de la République d'Athènes, ce pamphlet aristocratique si longtemps attribué à Xénophon.

Quel est au juste l'endroit où Platon a réuni les personnages du Gorgias? Il n'y a que deux opinions à cet égard; suivant la première, c'est dans la maison de Calliclès, suivant l'autre c'est sur la voie publique, ou partout ailleurs que chez Gorgias. La première opinion est celle de tous les commentateurs de Platon excepté Schleiermacher qui a essayé, sans grand succès jusqu'ici, de faire prévaloir la seconde. C'est pourtant d'après M. C. la seule qui puisse se concilier avec les données du texte. Comment en effet la scène s'ouvre-t-elle? Calliclès rencontre Socrate et Chéréphon, qui viennent de quitter l'agora dans l'intention d'entendre Gorgias. Calliclès leur apprend qu'ils arrivent trop tard au rendez-vous, et que la séance est levée. Regrets de Socrate qui rejette la faute sur Chéréphon. Celui-ci offre de la réparer immédiatement : Gorgias qui est de ses amis consentira peut-être à recommencer son discours. C'est alors que Calliclès se met à leur disposition : ὅταν βούλησθε παρ' ἐμὲ ἥκειν οἴκαδε· παρ' ἐμοὶ γὰρ Γοργίας καταλύει καὶ ἐπιδείξεται ὑμῖν. Si Chéréphon et Socrate ne sont partis que pour aller trouver Gorgias chez Calliclès, comment expliquer cette phrase où ce dernier leur dit comme une nouvelle que Gorgias est son hôte? En second lieu le ὅταν βούλησθε, *quand vous voudrez*, marque une invitation assez vague faite pour un jour plus ou moins rapproché et non pour être mise tout de suite à profit. Comment expliquer cela si Chéréphon et Socrate se rendent aussitôt chez Calliclès? Aussi certains commentateurs ont-ils proposé de lire malgré l'autorité des meilleurs manuscrits : οὐκοῦν ὦ 'τᾶν βούλεσθε, c'est-à-dire l'invitation pressante : *ne voulez-vous pas?* Heindorf a traduit pour arriver au même résultat sans toucher au texte : *quando ad me domum ire vultis, puisque vous voulez venir chez moi.* Mais ce latin ne traduit pas le grec. Enfin si l'on admet que Socrate et Chéréphon passent chez Calliclès, il faut admettre aussi un brusque changement de décor vers la fin de la page 447. Chéréphon vient de dire dans la rue μανθάνω καὶ ἐρήσομαι; les mots qui suivent εἰπέ μοι ὦ Γοργία sont prononcés dans la maison de Calliclès. Rien qui prépare à cette disparition momentanée des personnages. Un semblable procédé dramatique est-il compatible avec l'art délicat de Platon.

Il est donc bien plus vraisemblable de supposer avec Schleiermacher qu'il n'y a dans le Gorgias aucun changement de scène, aucune solution de continuité. Du premier mot au dernier tout se dit, soit au Lycée, soit en quelque autre lieu public, où Gorgias et Polus se trouvaient avec Calliclès à l'arrivée de Socrate et de Chéréphon. Ceux-ci, abordés par Calliclès qui s'engage à leur ménager chez lui, *quand ils voudront*, le plaisir d'entendre Gorgias répéter son discours, préfèrent entrer directement et immédiatement en rapport avec le célèbre sophiste et lui soumettre une question de leur choix. C'est alors que la discussion s'engage.

Après avoir donné raison au système de Schleiermacher et fait ressortir d'une manière évidente, selon nous, les contradictions de l'autre système, M. C. explique comment on s'y est si obstinément trompé. Suivant lui, ce qui a induit tout le monde en erreur, c'est moins l'interprétation inexacte de tel ou tel passage, qu'un rapprochement mal entendu avec le Protagoras. Le Protagoras n'a jamais été séparé du Gorgias dans les éditions ni dans les écoles : on s'est toujours plu à chercher des analogies entre ces deux dialogues. Or, dans le premier, le sophiste Protagoras étant réfuté par Socrate chez le riche Callias, son hôte, le sophiste Gorgias, son rival de gloire, devait être dans le second, exécuté chez son hôte Calliclès.

Quelle date précise la pensée de l'écrivain a-t-elle assignée à l'entretien de Socrate et de ses trois adversaires ? S'il ne fallait pour nous orienter qu'un nombre assez grand d'allusions politiques, nous serions très-vite fixés là-dessus. Mais ici, comme il arrive souvent chez Platon, les données historiques sont loin de concorder. Parlant de son inexpérience en matière administrative, Socrate rappelle (page 473, E) que l'année précédente (πέρυσι), appelé par le sort aux fonctions d'épistate, il avait excité l'hilarité générale par sa manière de prendre les votes. Or la seule circonstance où nous voyons, chez les historiens, Socrate présider l'assemblée du peuple, c'est lors du procès intenté aux généraux athéniens après la bataille des Argineuses, l'an 406 av. J.-C. La date du Gorgias serait donc l'année 405. Mais d'un autre côté les tristes pressentiments qu'inspire au philosophe l'avenir politique de son ami Alcibiade (518, B), nous forcent à remonter au delà de cette expédition de Sicile, avec laquelle en 415 commença la disgrâce du favori d'Athènes. Il y a là contradiction évidente. M. C. se prononce pour l'année 416, et voit dans l'allusion faite aux événements de l'année 406, un simple anachronisme. Il semble que l'inverse pourrait tout aussi bien se défendre. Pourquoi l'anachronisme ne serait-il pas justement dans la prophétie relative au sort d'Alcibiade, la véritable date du Gorgias restant cette année 405 indiquée d'une façon si précise ? Il eût peut-être mieux valu, en présence de l'extrême liberté dont l'imagination de l'écrivain grec en use avec l'ordre des événements, ne point tant insister sur une détermination chronologique à laquelle d'ailleurs Platon n'a évidemment pas attaché d'importance. M. C. sait fort bien nous rappeler que dans le Banquet, où les amis du poète Agathon célèbrent le succès d'une de ses tragédies, couronnée la veille aux fêtes de Bacchus, succès qui a pour date positive la 4e année de la 90e Olympiade, Aristophane, l'un des convives, parle de la destruction de Mantinée par les Lacédémoniens, c'est-à-dire d'un événement de trente-deux ans postérieur. Dans le Protagoras, semblable négligence du chiffre chronologique. A vouloir établir ce chiffre quand même, on méconnaît donc un des caractères du génie de Platon : sa puissante fantaisie. C'est faire de l'érudition à toute force et en pure perte.

Dans son quatrième article, M. C. étudie le plan du Gorgias. Un tableau synoptique placé à la fin du chapitre, permet d'embrasser d'un coup-d'œil les résultats de cette longue étude. Ce tableau frappe d'abord par une symétrie qu'on est tenté de juger trop parfaite. Toutes les parties du Gorgias viennent s'y

ranger deux par deux autour du même centre : la discussion de Socrate et de Calliclès. Là encore nous pensons que M. C. a été trop loin. Qu'une disposition harmonieuse s'observe toujours dans les écrits de Platon, c'est là un axiome; est-ce à dire que nous devions les considérer comme autant de constructions géométriques ? Ce ne sont pas seulement les divisions principales, mais encore les subdivisions que M. C. soumet à un parallélisme absolu. Il y a peut-être là, nous le répétons, quelque esprit de système [1].

Passant à la critique du texte, M. C. reprend tout le dialogue page à page, en dénombre les endroits encore controversés et nous présente pour chacun l'état exact de la question d'après les derniers travaux. Dans cette consciencieuse revue où, à côté des noms déjà historiques de Bekker, de Strallbaum, de Schleiermacher, de Hermann, d'Ast et de Heindorf, nous voyons figurer les noms plus récemment illustres de Bonitz, de Richter, d'Hirschig, de Kratz, de Wohlrab, de Deutschle, de Keck, M. C. nous rend compte des restitutions proposées par les meilleurs critiques et de la révision sévère à laquelle ont été soumises, ces derniers temps, celles de leurs conjectures qu'on avait accueillies avec le plus d'empressement. Il y a retour prononcé au texte traditionnel. C'est le fait qui ressort le plus clairement de cet intéressant chapitre. M. C. lui-même, tout en protestant contre des tendances aussi réactionnaires que celles de M. Keck, par exemple, nous ramène à la tradition aussi souvent qu'elle n'est pas manifestement absurde; encore est-ce avec une visible répugnance que dans les cas extrêmes il a recours aux restitutions de ses devanciers ou qu'il se risque pour son propre compte sur le terrain conjectural. Cette espèce de réaction s'explique jusqu'à un certain point. Il est arrivé souvent aux critiques les plus habiles de conclure à la nécessité d'un changement là où un examen mieux approfondi les aurait amenés à reconnaître la parfaite sincérité du texte : telles substitutions ingénieuses qu'ils avaient d'abord entrevues ont pu les rendre en mainte occasion un peu trop prompts à condamner certains passages. Les éditeurs de leur côté ont mis quelquefois trop de hâte à consacrer et à vulgariser ces jugements hasardés. Éconduire pour jamais au nom de la science les leçons témérairement adoptées, établir l'authenticité des leçons anciennes toutes les fois qu'on a eu tort de la mettre en doute, c'est plus modeste peut-être que de produire quelqu'une de ces conjectures [2] qui éclairent d'une lumière subite des passages jusqu'alors inintelligibles, mais c'est rendre au texte classique un service tout aussi réel. A cet

---

1. Au lieu de commencer l'épilogue avec le récit de Socrate sur la destinée des âmes comme l'a fait Bonitz, M. C. le prend au milieu du chap. 82 à partir des mots : τάχα δ' οὖν ταῦτα μῦθός σοι..... Pour lui le récit fatidique forme une division particulière, une troisième partie correspondant à la première, c'est-à-dire à la discussion de Gorgias et de Polus avec Socrate. Jusque-là, sans nous appesantir autant que l'auteur sur cette correspondance qui nous semble tout extérieure, nous adopterions volontiers l'opinion de M. C., mais en sera-t-il de même quand nous le verrons subdiviser cette troisième partie en deux sections, répondant aux deux sections de la première, soit à la défaite de Gorgias et à celle de Polus?

2. Rappelons pour le Gorgias la belle restitution de Bonitz qui, dans le fragment d'Euripide cité à la p. 486 A, a remplacé λάβοις par λάκοις et révélé de la sorte le sens de ces vers.

égard M. C. a certainement bien mérité de Platon. Nous ne relevons pas, dans sa revue, beaucoup de conjectures qui portent son nom; par contre, son argumentation érudite et consciencieuse en faveur de l'ancien texte a souvent raison des innovations les plus séduisantes. Ainsi le changement de πεττευτικὴ en παιδευτικὴ (p. 450 D) proposé par Richter, changement si ingénieux que M. C. lui-même s'était un instant surpris à l'adopter, est démontré inadmissible. La discussion de cet endroit du texte passerait à juste titre pour un modèle, n'était l'abus de ce genre d'esprit, dont nos voisins aiment à égayer leurs dissertations savantes et qu'on pourrait appeler la plaisanterie philologique.

Quelquefois, il faut le dire, M. C., tout à fait en garde contre les conjectures téméraires, n'a pas assez redouté les dangers d'un attachement excessif à la tradition. Examinant l'opinion des différents critiques relativement à l'une des phrases les plus difficiles du dialogue : φύσει μὲν γὰρ πᾶν αἴσχιόν ἐστιν ὅπερ καὶ κάκιον κ. τ. λ. (p. 482 A), phrase qu'il avoue du reste ne pouvoir s'expliquer dans l'état où elle nous est parvenue, M. C. ne veut pas qu'on touche au mot πᾶν, lequel, dit-il, donne une grande énergie à l'expression. Qu'un mot puisse donner de l'énergie à une expression inintelligible, c'est ce qu'on ne comprendra pas aisément. On n'accordera guère plus volontiers à M. C. que si le passage paraît si difficile, la faute en soit à Calliclès, qui, dans son animosité contre Socrate, se serait interloqué au milieu de sa période. De semblables explications sont aussi risquées que la conjecture la plus téméraire. Hâtons-nous de dire que ce sont là des faits isolés dans le long et judicieux travail de M. Cron.

J. NICOLE.

---

87. — **Luther's Reisen und ihre Bedeutung für das Werk der Reformation.** Nach Quellen bearbeitet von Karl Friedrich KŒHLER, Superintendant der Diœcese Eisenach. Eisenach, J. Bacmeister, 1873. In-12, vj-331 p.—Prix : 5 fr. 35.

L'idée de retracer, d'une façon plus particulière, les voyages du réformateur allemand, et de faire ressortir leur importance pour l'œuvre de la Réforme, n'est point absolument nouvelle. Il y a plus d'un siècle déjà qu'un ecclésiastique de Silésie, J. Th. Lingke, publia un volume, assez rare aujourd'hui, intitulé : *Luther's Reisegeschichte*. C'est cet ouvrage d'ailleurs qui, paraît-il, a donné à M. Kœhler l'idée première de l'écrit que nous annonçons ici. M. K. y a réuni, sous une forme plus ou moins concise, les données qu'il trouvait dans les écrits de Luther, dans sa correspondance surtout, telle qu'elle a été publiée par de Wette et complétée par Burckhardt. Il a compilé les écrits les plus connus et les plus détaillés sur l'histoire de la Réforme en Allemagne, et de toutes ces données, groupées dans l'ordre chronologique, il a fait des espèces de *régestes* du réformateur de Wittemberg, embrassant toutes ses allées et venues sur cette terre, depuis ses premières promenades à l'école primaire de Mansfeld jusqu'à son dernier voyage, où la mort devait l'enlever à Eisleben, en 1546. Le travail est fait consciencieusement sans doute, mais nous avouons n'en pas bien saisir l'utilité. Il est beaucoup trop long pour un simple résumé chronologique; à

chaque instant l'auteur se laisse aller à parler de faits qui n'ont aucun rapport avec les voyages de Luther; par contre, l'ouvrage ne saurait, à aucun degré, remplacer une biographie. Ce sera toujours un tableau fort incomplet de l'activité du réformateur allemand. On ne sait pas trop non plus pour quel public M. K. a composé son livre; il n'est pas suffisamment populaire pour s'adresser au grand public protestant, il est trop peu scientifique pour prendre place dans la littérature d'érudition. Le sujet même du travail de M. K. nous dispense d'entrer ici dans de plus grands développements sur ces différents points; mais notre jugement sera sans doute ratifié par tous ceux qui se donneront la peine de le parcourir avec attention. R.

---

88. — **La vérité sur le Masque de Fer** (*les empoisonneurs*) d'après des documents inédits des Archives de la guerre et autres dépôts publics (1664-1703), par Th. Iung, officier d'état-major, ouvrage accompagné de gravures et plans inédits du temps. Paris, H. Plon. 1873. Vol. gr. in-8°, 460 p. — Prix : 8 fr.

M. Iung a partagé son livre en trois grandes parties : 1° Historique de la légende de l'homme dit au Masque de Fer et réfutation sommaire des différents systèmes acceptés par les historiens; 2° le personnel des différentes prisons d'État (forteresses de Pignerol, de La Pérouse, d'Exiles, de Sainte-Marguerite et de la Bastille). Historique des divers prisonniers de M. de Saint-Mars; 3° les empoisonneurs et l'homme dit au Masque de Fer.

Félicitons tout d'abord M. I. d'avoir eu la bonne pensée de déblayer, de nettoyer le terrain, ce qu'il a fait, dans la première partie de son livre, d'une manière qui ne laisse rien à désirer. Il a commencé par dresser (p. 18 et 19) un état chronologique de la carrière de Bénigne d'Auvergne de Saint-Mars et du prisonnier inconnu qui resta sous sa surveillance pendant trente et un ans environ. Arrêté près de Péronne le 29 mars 1673, ce prisonnier entre à la Bastille le 3 avril suivant, est transporté tour à tour à Pignerol (6 avril 1674), à Exiles (octobre 1681), à Sainte-Marguerite (30 avril 1687); il est ramené à la Bastille le 18 septembre 1698, et il y meurt le 19 novembre 1703. A Pignerol, il a déjà pour geôlier Saint-Mars, qui avait été nommé commandant du donjon en janvier 1665, et qui, successivement gouverneur du château d'Exiles, de Sainte-Marguerite, et de la Bastille, l'accompagne dans chacune de ces prisons, et lui survit pendant cinq ans. Après avoir posé ces dates indiscutables, M. I. a beau jeu pour montrer l'inanité des divers systèmes qui viennent, pour ainsi dire, se briser d'eux-mêmes contre l'inflexible chronologie. Dans un tableau divisé en douze colonnes (p. 18-19), tous ces systèmes sont énumérés, avec l'époque de leur apparition, et le nom de tous les écrivains qui en ont été les pères et les parrains. Ce tableau, très-net et très-commode à consulter, a, de plus, le mérite d'être complet. Je sais bien que l'on trouvait déjà dans les travaux antérieurs, notamment dans ceux du bibliophile Jacob (1840) et de M. Marius Topin (1869), de nombreuses indications bibliographiques, mais personne n'avait encore songé à grouper ces indications en un tel ordre, qu'on pût d'un seul coup d'œil en embrasser le vaste ensemble.

Quand, aidé de ces deux tableaux, on a suivi le plus facilement du monde M. I. dans sa discussion, on s'étonne vraiment qu'il se soit trouvé tant de gens pour admettre les insoutenables hypothèses du comte de Vermandois, du duc de Beaufort, du duc de Monmouth, de Mattioli[1], d'un enfant adultérin d'Anne d'Autriche, d'un fils de cette même princesse et de Buckingham, de Fouquet, d'un fils d'Anne d'Autriche et de Mazarin, d'un frère jumeau de Louis XIV, du patriarche Avedick. Déjà depuis longtemps la plupart de ces hypothèses étaient abandonnées par la critique; désormais, après les coups décisifs que leur porte à toutes un aussi rude jouteur que M. I., aucune d'elles ne pourra raisonnablement être soutenue, et l'auteur a eu le droit de dire (p. 121) : « La méthode » que j'ai suivie aura eu, je l'espère, le grand avantage de mettre fin à toute » idée d'acceptation possible des théories émises jusqu'ici, et de permettre » d'aborder l'étude de cette question intéressante avec toute la liberté d'esprit » qu'elle réclame. »

Dans la seconde partie de l'ouvrage, nous trouvons toute sorte de curieux détails sur les différentes prisons d'État de la France du XVIIe siècle, sur d'Auvergne de Saint-Mars, personnage que l'on connaissait fort imparfaitement, enfin sur les prisonniers de Pignerol, d'Exiles, de Sainte-Marguerite, parmi lesquels je mentionnerai le surintendant Fouquet, Antonin Nompar de Caumont, duc de Lauzun, les valets de Fouquet et de Lauzun, les sieurs Honneste, de Valcroissant, de Cron, Eustache Dauger, Danger ou d'Angers, Loggier, Mathonnet, Heurtaut, Plassot, Stellani, Champin, la dame Carrière, le moine jacobin Gonna (?), le comte de Donane, le marquis de Chasteuil, le comte de Broglio et sa femme, le comte de Fenil, le marquis de Sassenasque, les frères Borelli, le comte de Fasquinioli, les sieurs de Chézut, T. Ph. de Villeneuve de Languedoue, et de Montbéliard, etc. Sur presque tous ces prisonniers, M. I. fournit des renseignements précis. A la lueur de ces renseignements, on reconnaît qu'aucun de ces cinquante prisonniers ne réunit les conditions voulues pour être l'homme dont la destinée fut si étroitement liée à la destinée de ce Saint-Mars que l'auteur appelle quelque part « le parfait geôlier. »

Après avoir, dans la troisième partie, esquissé avec une exagération singulière la tragique histoire des empoisonneurs au XVIIe siècle[2], M. I. nous livre enfin le

---

1. De toutes les hypothèses, c'est celle de Mattioli qui a eu le plus de partisans. M. Marius Topin est le douzième de ceux qui ont vu dans cet agent du duc de Mantoue le prisonnier de Louis XIV. M. I. aurait pu faire observer que la thèse soutenue pour la première fois en 1770 par le baron de Weiss avait séduit Sainte-Beuve lui-même (Voir, dans les *Causeries du Lundi*, ses articles sur l'*Histoire de Louvois* de M. Camille Rousset).

2. J'aurais, à cet égard, diverses objections à présenter à M. I. La mort de Madame est, pour de bons juges, tels que M. Littré, M. Chéruel, et tout dernièrement M. J. Loiseleur, due, non pas au poison, mais à la maladie. Rien ne prouve que Hugues de Lyonne ait été victime d'un empoisonnement. Même observation doit être faite au sujet de la mort du comte de Soissons. A des crimes trop certains, trop nombreux, n'ajoutons pas légèrement des crimes problématiques. — Sur l'affaire du chevalier de Rohan et de Latréaumont (p. 295-298), M. I. aurait utilement consulté un travail spécial de M. P. Clément, autrefois publié dans le *Moniteur Universel* et reproduit dans le volume intitulé : *Trois drames historiques*, 1857, et un travail plus récent de M. J. de Bourrousse de Laffore (*Généalogie des marquis Du Cauzé de Nazelle*, 1870, Bordeaux, in-4°). Dans cette généalogie, où sont

nom du personnage qui pour lui représente l'homme au Masque de Fer. Ce personnage, ce serait le chef d'une conspiration ourdie contre Louis XIV, conspiration dont les ramifications s'étendaient dans plusieurs provinces de la France, dans plusieurs parties de l'Europe, et qui se rattachait aux ténébreuses affaires de la Brinvilliers, de Poncet d'Orvilliers, de Vanens et des autres empoisonneurs pour le châtiment desquels il fallut établir la *chambre ardente,* armée des pouvoirs les plus terribles et, pour ainsi dire, les plus foudroyants. Lorrain de naissance, ancien capitaine dans les troupes de cavalerie de l'empire, il portait plusieurs noms, comme tous les aventuriers de l'époque. A Paris, on l'appelait *le chevalier de Kiffenbach;* à Bruxelles, il se faisait nommer *le chevalier des Harmoises.* On le voit encore appelé, dans les rapports de police et dans la Correspondance de Louvois, tantôt *Le Froid*, tantôt *Louis de Oldendorf.* Son véritable nom était : *De Marcheuille,* nom qui a été ainsi estropié par le lieutenant de la Bastille, Du Junca : *De Marchiel.*

Cette conclusion, qui n'a pas demandé moins de patience dans les recherches que de sagacité dans les déductions, doit-elle être acceptée par la critique? J'avoue que je ne le pense pas. Il y a bien des observations spécieuses dans la troisième partie du livre de M. I. : il n'y a rien qui soit décisif. Si la conspiration dont le Masque de Fer aurait été le chef paraît réelle, tout démontre, au contraire, que les empoisonnements furent accidentels. C'est — je ne dirai pas sans la moindre preuve, mais même sans le moindre indice, — que M. I. considère les empoisonnements de 1663 à 1678 comme l'œuvre d'une vaste association de scélérats, de Thugs européens, qui, pour arriver à se débarrasser de Louis XIV, n'auraient pas reculé devant les plus infernales combinaisons. Tout ceci est plus digne d'un roman à la Ponson du Terrail que de la grave histoire. Quant à l'identité de Marcheuille et du Masque de Fer, elle me semble des plus douteuses. Le fil si léger, presque imperceptible, qui, dans les dernières pages du livre de M. I., lie l'un à l'autre les deux individus, se brise en plusieurs endroits. Des documents indispensables font défaut. Tant qu'ils n'auront pas été recueillis, la certitude manquera, et nous resterons en présence d'une hypothèse, plus vraisemblable, si l'on veut, que les hypothèses déjà connues, mais enfin d'une hypothèse.

Je ne voudrais certes pas que l'on décourageât le travailleur intrépide qui a utilisé, dans son volume, « plus de quatre mille pièces totalement inédites [1], » et qui, s'il n'a pas trouvé le *grand secret*, a imité ces alchimistes, chercheurs obstinés d'une chose impossible, auxquels on doit la découverte de tant de choses utiles. L'histoire du siècle de Louis XIV profitera des révélations de M. I. Que ce

---

cités d'importants documents inédits de la Bibliothèque nationale, il aurait vu que celle qu'il appelle *Anne Saran* n'était autre que Louise-Anne de Sarrau, sœur du savant Claude de Sarrau, conseiller au Parlement de Paris, mariée en secondes noces au marquis de Villars.

1. Signalons, parmi les *Pièces justificatives* (p. 442-457), de précieuses indications, surtout en ce qui concerne de nombreux documents sur le surintendant Fouquet, qui n'ont été connus ni par M. Chéruel, ni par M. Ravaisson, et de nombreux documents sur Mattioli, que l'on chercherait vainement dans le livre de M. Marius Topin.

travailleur poursuive ses méritoires investigations! qu'il obtienne, ainsi qu'il le demande (p. 433), « le concours bienveillant de ceux que leur situation met à » même de se procurer les pièces complémentaires! » Ces pièces, on a l'espoir de les retrouver à Londres, à Bruxelles, à Liége, en Hollande, à Cologne, à Strasbourg, à Arras, à Péronne, à Rouen, à Caen, à Lyon, à Marseille, à Madrid, à Rome, à Turin, à Vienne, enfin à Paris, aux Archives du Ministère des affaires étrangères. Faisons des vœux pour que l'on réponde de toutes parts à l'appel de M. I., et pour que lui-même, favorisé de nouvelles trouvailles, puisse, refondant son ouvrage[1], sinon dire toute la vérité sur l'homme au Masque de Fer, sinon justifier cette ambitieuse promesse de la page 457 : « Quelques nouveaux efforts » donc, et l'on aura la clef de tous les événements mystérieux du XVIIe siècle, » du moins nous fournir de nouveaux éclaircissements sur quelques points obscurs de l'histoire du règne de Louis XIV.

T. DE L.

---

89. — **Die ersten Bibelübersetzungen der Franzosen** im zwœlften, dreizehnten und vierzehnten Jahrhundert, mit beigefügten Proben, und die theologischen, religiœs-geschichtlichen und religiœs-dramatischen Werke Frankreichs aus den ersten Perioden seiner Literatur, vom neunten bis zum fünfzehnten Jahrhundert...., von Gustav STRÜMPELL. (Ertrag für die drei Idiotenanstalten bey Erkerode.) Braunschweig, 1872. In-8°, 56 p. — Prix : 1 fr. 65.

Voilà un titre qui promet, et nous ne l'avons pas transcrit tout entier. Si l'ouvrage était en rapport avec l'étiquette, nous aurions là un travail capable de rendre de grands services aux personnes qui s'occupent de l'histoire de notre ancienne littérature. Aussi est-ce pour éviter la déception la plus complète aux personnes qui seraient tentées d'acquérir l'écrit de M. Strümpell, que nous allons dire quelques mots d'une production qui peut figurer parmi les plus infimes qui soient jamais tombées sous nos yeux. Nous ne reprocherons pas à ce travail ses lacunes. On devine bien que ce n'est pas en cinquante-six pages médiocrement remplies qu'on peut même indiquer « avec preuves à l'appui » comme dit le titre, les anciennes traductions de la Bible et les ouvrages théologiques, religieux, dramatiques, etc. de la littérature française du moyen-âge; mais nous nous bornerons à constater que l'auteur n'a aucune connaissance des matières dont il traite, que toutes ses indications sont données de seconde main, et avec une incorrection qui suppose une ignorance inouïe des faits les plus connus de notre histoire littéraire ou un étrange défaut d'attention. En trois pages consécutives je trouve des fautes telles que celles-ci, et j'en passe : *Mathre* (pour *Matfre*),

---

1. Je prie M. I. de me permettre d'appeler son attention sur quelques négligences de style qu'il faudra faire disparaître des prochaines éditions. Il prodigue l'expression si peu française : *dans* le but, et il l'arbore même en tête de l'ouvrage, dans l'épitre dédicatoire à M. Thiers. Je citerai, comme lourde, obscure et incorrecte, cette phrase de la page 2 : « Enfin, dans une période de transition et d'affaissement comme la nôtre, où l'étude s'est » trouvée si peu encouragée, où l'art de jouir est devenu le mot spirituel, mais fâcheux, » de généraux et de courtisans fameux, où nombre d'écrivains ont *préféré faire* de la ligne » dans des feuilles légères *à l'entreprise* d'œuvres sérieuses, il y a pour le public quelque » apparence de folie à exécuter de semblables labeurs de coordination et de patience. »

Guirot Riquier (pour *Guiraut*), Guillaume de *Tulède* (pour *Tudèle*), la *nabla* leyczon (pour *nobla*), *Faunil* (pour *Fauriel*), *de Rochègarde* (pour *de Rochegude*). Quant aux renseignements littéraires, ils sont en général de la force de ceux-ci que je recueille au hasard : « Mathre (*sic*) Ermengaud de Béziers vivait vers 1257..... » René, roi de Provence, a réuni les vies des troubadours, ouvrage que Raynouard a publié..... Au XIIe siècle les Vaudois composent *la Barca, lo novel sermon*[1] (p. 5)..... François Villon fut le premier qui composa des chants » proprement populaires (p. 14)..... Les lais (comp. *lessus*) sont des poésies » sérieuses, la plupart du temps des complaintes (*Klagelieder*). Il y a aussi des » lais galants..... Le Vaudeville a été créé par Olivier Basselin qui mourut vers » 1418[2] (p. 15)..... La ballade française a été empruntée aux Italiens..... les » principaux auteurs de ballades et de romances sont : Jehan Froissard, Audefroy le Bâtard [après Froissard !], Raoul de Cocuy [*sic!*], Maurion [*sic!!*] et » Pierre de Craon, Margarethe Eleonore Clotilde de Vallon Chalys [*sic!!!*], » Thibaut IV de Navarre, Eustache Deschamps, Charles d'Orléans, Clément » Marot » (p. 15).

Le lecteur est suffisamment édifié sur la valeur de ce petit écrit. Les dernières pages sont occupées par une Conclusion pleine d'aspirations sans lien, dont la dernière est celle-ci : « Qu'il se forme donc une société de savants, qu'elle commence » son œuvre pénible, mais féconde, avec le cri : Vive l'Allemagne universelle! » (*Alldeutschland hoch!*). » Le tout porte l'empreinte d'un esprit agité et impuissant à lier deux idées ensemble. Aussi ne sommes-nous point surpris de lire sur la couverture que cet écrit se vend au profit des établissements d'idiots à Erkerode, mais si, comme nous le pensons, c'est un sentiment de louable reconnaissance qui a inspiré M. Strümpell, nous croyons qu'il eût pu en différer l'expression publique, car il nous paraît évident qu'il aurait encore besoin de quelques soins.

Marie HYACINTHE.

---

90. — **L'Homme à bonnes fortunes**, comédie en cinq actes en prose, par Michel BARON, avec Préface et Notes, par Jules BONNASSIES. Paris, Picard, 1870. In-18, 191 p. — Prix : 2 fr.

Bien que ce livre ait paru il y a plus de deux ans, nous saisissons l'occasion qu'il nous offre d'annoncer à nos lecteurs que la *Nouvelle Collection Jannet*, dont il fait partie, n'est pas morte avec son regrettable fondateur. Ces petits volumes d'une si parfaite élégance et d'un bon marché si surprenant vont reparaître en nouvelles séries : le *Rabelais* sera terminé, le *Marot*, dont nous rendrons compte prochainement, vient de l'être, et de nouvelles publications sont annoncées. Espérons que l'on retrouvera dans leur choix et leur exécution le goût et l'instruction qu'on a appréciés dans les premières.

---

1. On sait que ces poésies sont loin d'être aussi anciennes; voy. *Rev. crit.* 1866, art. 18.

2. Notons que, p. 25, M. Strümpell fait naître O. Basselin en 1416 et le fait mourir en 1490.

Nous ne dirons pas que le volume dont nous rendons compte soit un des meilleurs de la collection. La pièce de Baron, réimprimée dans maint recueil, est loin d'être une rareté et encore bien plus loin d'être un chef-d'œuvre. A vrai dire, c'est un ouvrage de la dernière faiblesse, où quelques traits d'esprit et un style léger et bien tourné ne peuvent sauver le manque absolu d'idées, d'action et de caractères. Les personnages sont des ombres pâles qui n'ont aucune espèce de physionomie (sauf celle, bien peu accentuée, du héros), et l'intrigue, sans cesse épuisée, reprend essoufflée à chaque acte sans arriver à provoquer le moindre intérêt. Une scène seulement porte une certaine empreinte du génie de Molière : c'est celle où Moncade interrompt chaque tirade du grand sermon que lui fait Marton pour demander à Pasquin un des objets de sa toilette (I, 11); mais qui ne voit que cette heureuse idée perd tout effet pour être appliquée à propos d'un personnage aussi subalterne que la soubrette? Le rôle de Pasquin, qui est agréablement conçu et pourrait devenir charmant, est traité de la façon la plus plate. Le succès de cette pauvre pièce fut dû, lors de la première représentation et à chacune des reprises, à l'acteur qui jouait Moncade. Ce rôle a toujours été un rôle favori pour les comédiens en état de le tenir, et le public s'est plu à diverses reprises, pour Molé et Fleury comme pour Baron, à identifier l'acteur et le personnage, et à donner ainsi à la pièce le piquant d'une malignité à double face. On comprend que ce rôle, le seul de la pièce, sauf celui de Pasquin (on reconnaît bien là le comédien-auteur), ait pu, quand il a été joué excellemment, suffire à la rendre amusante, mais elle ne supporte pas la lecture, et n'a d'intéressant pour nous que quelques curieux détails de mœurs.

L'édition est faite sur l'édition princeps (1686) comparée à celle de 1759, et paraît établie avec assez de soin. Il y est cependant resté quelques fautes. P. 68, l. 12, *mérite*, l. *métier*. P. 123, l. 12, *Lucinde ne me paraît plus trop désabusée* n'a aucun sens. P. 138, l. 13, *mon cœur*, l. *son cœur* (cette faute a induit l'éditeur à faire, dans les notes, un contre-sens complet sur les paroles de Marton).

La préface, écrite avec plus de verve que de critique, admire tout dans Baron : son jeu, qui paraît avoir mérité ces éloges, sa pièce, qui est un *chef-d'œuvre*, un *type*, qui est *charpentée selon le système dramatique par excellence*, etc. et jusqu'à son caractère infatué et impertinent. M. Bonnassies se délecte des insolences de Baron avec les grands seigneurs : il en fait un précurseur de la démocratie, et l'admire d'avoir eu « la conscience anticipée de la supériorité de l'intelligence et de ses » droits à l'hégémonie. » Notez que M. B. applique lui-même à Baron le mot de La Bruyère : « Le comédien, couché dans son carrosse, jette de la boue au » visage de Corneille, qui est à pied. »

ψ.

---

91. — **Geschichte der Deutschen Einheitsbestrebungen bis zu ihrer Erfüllung : 1848-1871**, von K. Klüpfel. Erster Band : 1848-1865. Berlin, Verlag v. Julius Springer. 1873. In-8°, 389 p. — Prix : 10 fr. 75.

L'opinion publique en France est trop portée à considérer l'unification politique de l'Allemagne par la Prusse comme un accident. On l'explique par l'impéritie diplo-

matique de l'empire et par nos surprenants revers en 1870. On en fait peser la responsabilité tout entière sur le gouvernement déchu. Il n'y a qu'une portion de vérité dans ces jugements. Directement et indirectement, le second empire a aidé l'unification de l'Allemagne, mais il ne l'a pas faite. Un événement historique aussi considérable a des causes plus profondes, une raison d'être plus logique. L'unité de l'Allemagne s'est préparée depuis 1815, et depuis cette époque il est devenu clair qu'elle ne se ferait que par la Prusse. L'histoire de ces efforts avortés était très-triste pour les Allemands jusqu'en 1866 : depuis les traités de Versailles ils contemplent ce passé avec une satisfaction facile à comprendre, et il leur devient possible d'en écrire l'histoire avec plus de calme. C'est ce que fait aujourd'hui M. Klüpfel. Il avait déjà publié en 1853 une « histoire des efforts » de l'Allemagne vers l'unité ; » il complète aujourd'hui son ouvrage. M. Klüpfel est un Allemand du Sud : il n'en est pas moins unitaire et partisan bien décidé de l'hégémonie prussienne. L'unité avant tout : c'est la devise des patriotes allemands depuis 1866. Après avoir résumé l'histoire de l'unité de 1815 à 1848, M. K. aborde en détail l'histoire de la révolution et du parlement de Francfort. Son premier volume conduit le lecteur jusqu'en 1865, au moment où la rupture devient imminente entre la Prusse et l'Autriche. Son récit sera lu avec utilité par les Français. Nous ne possédons que peu d'ouvrages sur la matière : celui de M. Saint-René Taillandier sur la révolution de 1848 est devenu bien insuffisant, et les articles qui le composent ne forment pas un ensemble assez méthodique : les documents y manquent trop. M. Klaczko n'a pas publié à part l'excellent résumé qu'il avait donné dans la *Revue des Deux-Mondes* en 1862-63. Ce n'est d'ailleurs qu'un résumé, et *les Études de diplomatie* du même auteur ne font connaître qu'un côté de la question. L'ouvrage de M. K. n'est pas, à notre gré, assez développé ni suffisamment appuyé de citations originales ; le récit est lent et lourd. L'auteur n'a pas cherché le détail piquant, et ne paraît point posséder une connaissance bien profonde des coulisses diplomatiques ; mais il donne un tableau d'ensemble, un tableau complet : c'est de plus un tableau très-allemand, et par cela même, il est profitable de l'étudier. Comment l'idée de l'unité s'est développée, comment l'idée de la mission allemande de la Prusse s'est propagée en Allemagne, comment la Prusse l'a réalisée, comment elle s'est emparée d'abord des intérêts matériels, comment elle a fondé l'unité politique sur l'unité commerciale, comment l'esprit de conquête et de propagande extérieure s'est mêlé au mouvement national et en a précipité le cours, comment enfin l'influence de l'étranger a servi indirectement la cause de l'unité, — tous ces points se détachent nettement dans le livre de M. K. Le dernier est le principal pour nous, celui que nous avons eu jusqu'ici le plus de mal à dégager. La France a exercé une double influence sur la formation de l'unité allemande, directement en propageant l'esprit révolutionnaire et le principe des nationalités ; indirectement en ne cachant jamais son opposition politique à la constitution d'une Allemagne unitaire. Les effets de ces contre-coups, de ces « chocs en retour » ont été considérables et décisifs aux moments de crise. Ils se sont produits dès le début, mais ils sont peu sensibles jusqu'en 1840 ; pour les découvrir il faut suivre de près les affaires

allemandes. En 1840, l'effet fut prodigieux; il aurait dû frapper tout le monde; et d'autant plus que dans ses correspondances à la *Gazette d'Augsbourg* Henri Heine (si allemand, au fond, quoi qu'on en dise) varie incessamment ce thème. « L'impulsion extérieure vint de la France, dit M. K. (p. 17) où le ministère » Thiers avait ouvertement déclaré la nécessité pour la France de chercher sur » la rive gauche du Rhin des compensations aux échecs de la politique orientale. » La Prusse, dans la même année, changea de souverain : le nouveau roi » Frédéric-Guillaume IV était déjà enthousiasmé pour les idées nationales et » avait songé à la reconstitution de l'empire; il se décida à prendre sérieusement » en main une réforme de la constitution fédérale. » A chaque étape de l'unité allemande, on retrouve ainsi l'action de la France : on s'est beaucoup mépris sur ce point, la méprise dure encore, et elle n'est pas moins dangereuse que par le passé.

Albert Sorel.

---

92. — **Fremdwœrterbuch**, von D. Sanders. 2 vol. gr. in-8°, xvj-730-616 pp. Leipzig, 1871. — Prix : 14 fr.

Wœrterbuch deutscher Synonymen, von D. Sanders. 1 vol. in-8°, iv-743 pp. Hambourg, 1871. — Prix : 13 fr. 35.

Kurzgefasstes Wœrterbuch der Hauptschwierigkeiten der deutschen Sprache, von D. Sanders. 4e édit. Berlin, 1872. — Prix : 2 fr. 75.

M. Sanders est le plus fécond des lexicographes allemands. Il débuta en 1852 par une brochure mordante contre les premières livraisons du dictionnaire des frères Grimm; mais il ne s'en tint pas à la critique : huit ans après, de 1860 à 1865, il fit paraître son grand Dict. de la langue allemande, en trois parties, puis en 1867, un dictionnaire abrégé. Les trois ouvrages que nous annonçons en forment les utiles compléments, et se distinguent par les mêmes qualités : précision des définitions, exemples bien choisis, distribution claire et commode des matières. Cette dernière qualité se remarque surtout dans le *Dict. des principales difficultés de la langue allemande* et dans le *Choix de Synonymes :* ils n'ont pas d'index, comme d'autres traités de ce genre, mais tous les mots y sont insérés dans la série alphabétique des têtes d'article, avec les renvois nécessaires, de sorte qu'on n'est jamais obligé de chercher un mot *trois* fois. Les difficultés *grammaticales* sont généralement traitées dans de grands articles d'ensemble (déclinaison des substantifs, des adjectifs..... comparatif, superlatif, etc.), dans lesquels sont groupés tous les mots douteux; le dictionnaire est en quelque sorte une grammaire par ordre alphabétique des matières.

Le *Dict. des mots étrangers de la langue allemande* est beaucoup plus complet que l'ouvrage, d'ailleurs très-estimable, de Heyse. On connaît la facilité avec laquelle l'allemand s'assimile les éléments étrangers, et on sait aussi combien les Allemands abusent de cette faculté : cela explique le nombre infini de mots étrangers qui se sont introduits dans la langue allemande, et qui s'y introduisent continuellement, même pour exprimer des objets ou des idées pour lesquels le vocabulaire allemand suffirait parfaitement. C'est que beaucoup d'Allemands croient rendre une idée plus intéressante ou même se rendre plus intéressants

eux-mêmes, en s'exprimant par un mot étranger, surtout français, dont souvent ils altèrent arbitrairement le sens ou le genre; il en résulte parfois des créations et des combinaisons des plus comiques : le mot *plaisir*, par exemple, employé souvent pour l'allem. *Vergnügen*, s'est également combiné avec ce dernier pour former le pittoresque composé *Plaisir-Vergnügen!* Les efforts de quelques écrivains distingués, parmi lesquels il faut citer M. Sanders lui-même, pour réagir contre cette manie de leurs compatriotes, n'ont pas eu beaucoup de succès.

De nouveaux mots étrangers surgissent chaque jour, même en des circonstances où l'amour-propre national se trouve directement en jeu, p. ex. à propos de l'option des Alsaciens-Lorrains. L'auteur n'a plus eu le temps d'enregistrer les mots *optiren* et *Option*, qui ont déjà donné naissance à de nombreux composés, tels que *rück-optiren, Options-fieber, Options-wuth*, etc.[1] M. S. a donc rendu par son livre un grand service non-seulement aux Allemands, mais aussi aux étrangers, qui y trouveront l'explication de nombre de termes savants qu'on rencontre à chaque page dans les recueils périodiques, et qu'on cherche en vain dans les dictionnaires ordinaires : c'est à ce point de vue surtout que nous recommandons le livre à nos lecteurs. Puisse l'auteur nous donner bientôt les autres travaux qu'il nous promet dans la préface des *Synonymes*.

Alfred Bauer.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

Dans son désir de tenir le plus possible ses abonnés au courant des questions historiques et littéraires, la direction de la *Revue critique* avait songé depuis longtemps à publier des comptes-rendus des séances de l'Académie des inscriptions et belles-lettres et de celles de nos principales sociétés savantes. Elle est heureuse d'annoncer à ses lecteurs que ce projet sera enfin réalisé : il reçoit aujourd'hui même un commencement d'exécution. Afin de ne point trop restreindre l'espace déjà si limité que nous pouvons consacrer à la critique, nous devrons nous borner, en général, à présenter de simples résumés des séances et nous abstenir de toute appréciation. Nous ne nous interdisons pas, néanmoins, le cas échéant, de traiter avec plus de développement les sujets qui offriront un intérêt spécial.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 18 *avril* 1873.

Le Président, M. Hauréau, annonce la mort de M. de Caumont.

M. Léon Renier lit un rapport relatif au programme d'un cours d'archéologie pour les élèves de l'École française d'Athènes durant leur séjour à Rome. Ce n'est point un programme détaillé, mais seulement l'indication des principaux points sur lesquels il devra porter. M. Renier signale, entre autres, comme objet d'études, les inscriptions grecques des musées de Rome, lesquelles, écrites en caractères très-fins et sans séparation de mots, offrent une certaine difficulté de lecture et peuvent ainsi fournir un excellent exercice préparatoire aux élèves. L'Académie décide l'envoi de ce rapport au ministre de l'instruction publique.

M. de Saulcy lit une Note sur les projectiles de guerre creux en terre cuite,

---

1. Nous ne trouvons pas non plus les mots *triëdrisch* (en parlant de l'angle trièdre) et *dedaignant* (Heine, *Reisebilder*, II, 323). — Pourquoi, dans l'ordre alphabétique, la série des mots commençant par *prac-* est-elle interceptée par les mots commençant par *praf-*, *prag-*, *praj?*

de fabrication arabe. — On a découvert à Tripoli un grand nombre de petits vases en terre, dont la panse, en forme de pomme de pin, porte un petit goulot à ouverture très-étroite. Le fond n'est pas aplati mais conique, ce qui marque que ces vases n'étaient pas destinés à rester debout. Sur la panse se trouvent, en guise d'ornementation, des pepins groupés très-diversement; et un timbre appliqué en quatre places différentes porte en arabe l'indication du lieu de fabrication. Le British-Museum possède déjà quelques vases de ce type, dont des savants avaient cherché à découvrir l'usage. En grattant l'intérieur on avait pu en extraire des fragments de cire portant des traces de vif-argent, ce qui avait fait conjecturer qu'ils servaient au transport du mercure. Mais comment s'arrêter à cette hypothèse, alors que de tels vases n'ont jamais été découverts en Espagne dans les régions des mines d'hydrargyre, tandis qu'on les trouve ailleurs assez fréquemment. Rapprochant divers passages des auteurs arabes et des historiens des croisades, relativement aux engins de guerre, M. de Saulcy arrive à cette conclusion que les vases mystérieux étaient simplement des grenades à main qu'on remplissait de matières inflammables ou explosibles, et qui pouvaient en se brisant causer de graves blessures. Quant aux restes de vif-argent, peut-être proviennent-ils d'un fulminate de mercure, d'ailleurs facile à préparer.

M. Ravaisson offre à l'Académie, de la part de M. Héron de Villefosse, plusieurs photographies d'inscriptions puniques relevées dans la province de Constantine.

M. Garcin de Tassy dépose, de la part de l'auteur, une *Grammaire de la langue sindhi* en anglais; M. de Longpérier, un Recueil de lettres intéressantes pour l'histoire de quelques villes du midi de la France; M. Paulin Paris, la première partie de la *Grammaire romane* de Diez, traduite par MM. A. Brachet et G. Paris. Cette traduction comprendra trois volumes, et un volume supplémentaire donnera le résumé des progrès accomplis depuis Diez dans les études romanes.

M. Halévy continue la lecture de son Mémoire relatif à la croyance à l'immortalité de l'âme chez les races sémitiques. Il accorde à M. Derenbourg que le dogme de l'immortalité n'a jamais été enseigné dans la Bible; mais cela ne prouve pas, dit-il, que cette croyance n'eût point cours parmi le peuple hébreu et les nations congénères. La célèbre inscription d'Eschmoun'ézer lui fournit de nouveaux arguments, dont, il faut le dire, les personnes compétentes ne semblent point apprécier la force. « En face de textes si clairs, peut-on douter, dit-il, » que les Phéniciens ne crussent à la continuation de la vie individuelle après la » mort?.... » M. Renan s'élève avec énergie contre le ton affirmatif de M. Halévy dans des questions qui ne peuvent sortir encore du domaine purement conjectural et désapprouve formellement la lecture du mémoire de M. Halévy. Le Président, M. Hauréau, fait observer qu'en autorisant une lecture, le bureau ne prétend ni approuver ni désapprouver les idées émises par l'auteur; il lui suffit que le Mémoire soit écrit avec convenance et par une personne réputée compétente. — La fin de la lecture de M. Halévy est renvoyée à la séance prochaine.

L.-Marcel Devic.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Wissenschaftliche Monats-Blætter, herausgeg. von Dr Karl HOPF u. Dr Oskar SCHADE. Nous souhaitons la bienvenue à la nouvelle revue dont on a lu le titre. Elle paraîtra une fois par mois en numéros d'inégale grosseur. Les éditeurs préviennent le public qu'ils haïssent mortellement les coteries et que leur journal se distinguera par une entière impartialité. Le prix de l'abonnement est très-modéré : 20 Sgr. par semestre. Les articles du premier numéro, dont nous allons donner le sommaire, sont généralement fort courts. Les *Monats-Blætter* nous paraissent devoir être plutôt un organe destiné à la publicité qu'à la critique ; cependant les ouvrages y sont appréciés, et sans aucun doute par des hommes compétents. *Sommaire* du n° 1 : Novum Testamentum græce, p. p. C. DE TISCHENDORF. Leipzig, Mendelssohn, 20 Sgr. — WOLTENDORF, Das Preussische Staatsgrundgesetz und die Kirche. Berlin, Reimer, 2 1/2 Thal. — BUEHLMANN, Eine Schulreise in Deutschland. Zürich, Verlagsmagazin, 1 Thal. — KLEINPAUL, Algemeine Erdkunde. Dresde, Meinhold, 20 Sgr. — Basler Chroniken, p. p. VISCHER et STERN. Leipzig, Hirzel, 3 Thal. 20 Sgr. — SEMPER, Die Palau-Inseln im Stellen Ocean. Leipzig, Brockhaus, 2 Th. — HEYDEMANN, Die Vasensammlung des Museo nazionale zu Neapel. Berlin, Reimer, 5 Thal. 20 Sgr. — EWALD, Die Eroberung Preussens durch die Deutschen, t. I. Halle, Buchh. des Waisenhauses, 1 Thal. 10 Sgr. — ETHÉ, Essays und Studien. Berlin, Nicolai, 2 Thal. 15 Sgr. — CLAUDIUS RUTILIUS NAMATIANUS, Heimkehr, tr. p. ITASIUS LEMNIACUS. Berlin, Geheime Ober-Hofdruckerei, 2 Thal. — KURSCHAT, Wœrterbuch der littauischen Sprache, deutsch-littauischer Theil, Bd. 1, 1 bis 5 Lief. Halle, Buchh. des Waisenhauses, 3 Thal. 25 Sgr. ; ULMANN, Lettisches Wœrterbuch. Riga, Brutzer, 1 Thal. — NITZSCH, Die rœmische Annalistik von ihren Anfængen bis auf Valerius Antias. Berlin, Borntræger, 2 Thal. — STENGEL, Der Pflicht geopfert. Nuremberg, Richter u. Kappler, 1 Thal. — Nachrichten.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

L'Eperonnière (A. de). Le Chef-d'œuvre poétique, publié et annoté par P. Blanchemain. Pet. in-4°, ij-48 p.

Macgregor (C.). Life and Times of St. Edward, King and Confessor. In-18, 292 p. cl. 3 fr. 20

Moulai (Syed Ameer Ali). A critical Examination of the Life and Teaching of Mahummed. Post in-8°, 362 p. cloth. 11 fr. 25

Rawlinson (G.). The Sixth Great Oriental Monarchy ; or, the geography, history, and antiquities of Parthia, collected and illustrated from Ancient and Modern Sources. In-8°, 460 p. cloth. 20 fr.

Tammasèo. Degli studii elementari e dei superiori delle università e de' collegi, Ancenni. In-16, xij-436 p. Firenze. 4 fr.

Vauquelin. Œuvres diverses en prose et en vers de Jean Vauquelin, sieur de Lafresnaie ; précédées d'un Essai sur l'auteur et suivies d'un glossaire par J. Travers. Avec portrait à l'eau-forte par M. L. de Marval. In-8°, xcij-344 p. et portr. Caen (Le Blanc-Hardel). 20 fr.

Vidal-Lablache (P.). La Péninsule européenne. L'Océan et la Méditerranée. Leçon d'ouverture du cours d'histoire et de géographie à la faculté des lettres de Nancy. In-8°. 32 p. Nancy (Berger-Levrault et C°).

Wailly (N. de). Joinville et les enseignements de saint Louis à son fils. In-8°, 61 p. Paris (V° J. Renouard).

Xénophon. Œuvres complètes. Traduction de Dacier, Auger, Larcher, Lévesque, Dumas, Gail, etc. Revues et corrigées par E. Pessonneaux. 2 vol. In-18 jésus, 1034 p. Paris (Charpentier et C°). 7 fr.

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 18 Septième année 3 Mai 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

The Athenæum, N° 2372, 12 avril. W. HEPWORTH DIXON, History of two Queens. I. Catharine of Aragon. II. Anne Boleyn, 2 vol., Hurst et Blackett (cet ouvr. a des qualités, mais ne doit être consulté qu'avec précaution). — C. M. DAVIES, Unorthodox London, or Phases of Religions Life in the Metropolis. Tinsley Brothers (cette bonne étude est une réimpression d'articles parus dans le *Daily Telegraph*). — P. W. JACOB, Hindoo Tales, or the Adventures of Ten Princes, freely translated from the sanskrit of the *Dasakumaracharitam*. Strahan et C°. (le traducteur n'a pas connu les versions de Wilson et de Fauche). — W. COPELAND BORLASE, Nœnia Cornubiæ. Longmans et C°. (bon ouvrage sur l'archéologie du Cornwall). — *Novels of the week*. Miss THACKERAY, Old Kensington. Smith, Elder et C°. (art. assez favorable); J. MIDDLEMASS, Wild Georgie 3 vol. Hurst et Blackett; L. WHITE, Maud's Life Work, 2 vol. Skeet (ces deux ouvr. mauvais). — *Our Library Table*. List of New Books. — Notes from the United States (revue des publications, par G. M. T.). — Miguel de Cervantes, of Alcala de Henares, and Carlo Emanuele, of Savoy, and his ass-colts (1er art. par M. RAWDON BROWN). — Unsuspected corruptions of Shakspeare's Text (suite; par H. Staunton). — *Literary Gossip*. — *Societies* (séances des sociétés royale, archéologique, zoologique, chimique, micrographique, philologique, de la Royal Institution et de l'Institut anthropologique). — *Fine Arts*. The Roman Forum (suite; par M. C. HEMANS). — *Antiquarian Notes*. Mr. Staunton on Shakspeare.

Literarisches Centralblatt, N° 16, 19 avril. WEIFFENBACH, Der Wiederkunftsgedanke Jesu. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel. In-8°, xj-424 p. 3 Thal. (art. étendu; bon ouvr.). — KEIM, Geschichte Jesu nach den Ergebnissen heutiger Wissenschaft, dritte Bearb. Zürich, Orell, Füssli und Co. In-8°, vj-379 p. (excellent ouvr. plein d'actualité). — DALTON, Die evangelische Bewegung in Spanien. Wiesbaden, 1872, Niedner. In-8°, vj-88 p. 12 Sgr. (ouvr. intéress.; style trop ampoulé). — MÜLLER, Die griechischen Philosophen in der arabischen Ueberlieferung. Halle, Buchh. des Waisenhauses. In-8°, 60 p. (note favor.).— STEGER, Platonische Studien. III. Die platonische Psychologie. Innsbruck, 1872, Wagner. In-8°, 69 p. 16 Sgr. (bonne étude; mais incomplète). — BONITZ, Zur Erinnerung an Friedrich Adolf Trendelenburg. Berlin, 1872, Dümmler. In-8°, 40 p. 22 Sgr. (note fav.). — Urkundenbuch des ehemal. Cistercienserstiftes Goldenkron in Bœhmen, bearb. von PANGERL. Vienne, 1872, Gerold's Sohn. In-8°, xvj-692 p. (note favor.). — Urkundenbuch der Stadt Lübeck, herausg. v. d. Vereine f. lübeckische Gesch. u. Alterthumsk. IV. Theil. Lübeck, 1870-73, Grautoff. In-4°, 928 p. 1 Thal. (digne des vol. précéd.). — LOCHNER, Geschichte der Reichstadt Nuernberg, 1347-1378. Berlin, Lobeck. In-8°, 212 p. 1 Thal. 20 Sgr. (note favor.). — HORAWITZ, Des Beatus Rhenanus literarische Thætigkeit in d. Jahren 1508-1531. Vienne, Gerold's Sohn. In-8°, 50 p. (note favor.). — BUCHNER, Aus dem Verkehr einer deutschen Buchhandlung mit ihren Schriftstellern. Berlin, Weidmann. In-8°, xxxviij-111 p. 1 Thal. (2e partie des archives de la librairie Weidmann; renferme de curieux détails sur plusieurs célèbres écrivains tels que Heyne, Jean Müller, Lavater, Zimmermann, etc.).— STŒLZEL, Die Entwikelung des gelehrten Richterthums in deutschen Territorien, 2 vol. Stuttgart, 1872, Cotta. In-8°, xiv-619-238 p. 8 Thal. (cet ouvrage a remporté le prix Rubenow de la faculté de droit de Greifswald). — SCHULTZE, Indo-germanisch, Semitisch und Hamitisch. Berlin, Calvary. In-8°, 36 p. (essai tout à fait égaré). — BOURGUIGNON, Grammaire de la langue d'Oïl. Paris, Garnier, 2 fr. (art. très-défavorable). — Codex urbis Romæ topographicus, ed. URLICHS. Würzbourg, 1871, Strahel. In-8°, 256 p. 1 Thal. 12 Sgr.; JORDAN, Topographie der Stadt Rom im Alterth. t. II. Berlin, 1871, Weidmann. In-8°, xvij-680 p. 1 Th. 25 Sgr. (art. étendu favor. aux deux ouvr.). .....Vorlesungen im Sommersemester 1873 : 28. Berlin.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 18 — **3 Mai** — **1873**

Sommaire : 93. *Sacuntala*, p. p. BURKHARD. — 94. Les poètes érotiques latins, p. p. MUELLER. — 95. PAULI, Lübeck au moyen-âge. — 96. JAL, Abraham Du Quesne et la marine de son temps. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

93. — **Sacuntala annulo recognita,** fabula scenica Câlidâsi in usum scholarum academicarum textum recensionis devanagaricæ recognovit atque glossario sanscritico et pracritico instruxit Carolus BURKHARD, phil. doct. Vratislaviæ. 1872. 1 vol. In-8°, xj-212, 227 p. — Prix : 19 fr.

Il y a une certaine somme de travail et surtout de bonnes intentions dans cette nouvelle édition de Çakuntala, et cependant, en dépit de plusieurs qualités recommandables, l'impression générale qui en résulte n'est pas heureuse. Sur un terrain qui est loin d'être vierge et où les demi-mesures et les tâtonnements ne sont plus de mise, M. B. a eu la mauvaise chance de ne pas voir nettement ce qu'il y avait à faire. Aussi sa publication est-elle assez difficile à caractériser. Ce n'est pas une édition savante; car elle ne fait pas avancer la question capitale actuellement engagée au sujet de ce texte. On sait en effet qu'à la suite de MM. Brockhaus et Bœhtlingk, qui eux-mêmes paraissent avoir cédé à des considérations plutôt littéraires que philologiques, la plupart des critiques s'accordaient à voir dans la récension dite devanâgarî (éditions de Bœhtlingk, de Monier Williams, de Bombay 1861) le texte original, et dans la récension dite bengalaise (éditions de Chézy, de Tarkavâgîça, Calcutta 1860 et 1864), un remaniement postérieur du chef-d'œuvre de Kâlidâsa. Cette opinion combattue toutefois dès l'origine par M. Stenzler dans la *Halle'sche Literaturzeitung,* a été fortement ébranlée dans ces derniers temps à la suite de l'examen minutieux auquel M. Pischel a soumis les deux récensions[1], et diplomatiquement la question, autant que je puis en juger, semble bien près d'être résolue en faveur du texte bengalais. C'est dans ces conditions que M. B. a eu l'idée de réimprimer purement et simplement le texte devanâgari de Bœhtlingk. Les changements qu'il y a introduits, peu considérables par eux-mêmes, et tous, à peu d'exceptions près, déjà indiqués et discutés dans le commentaire de son devancier, ne suffisent évidemment pas, même en y joignant les leçons des deux manuscrits de Berlin et de Copenhague qu'il a consignées en marge, à donner à son travail une valeur critique que lui-même du reste ne prétend pas y attribuer.

D'un autre côté sa publication n'a pas non plus le caractère purement pratique d'une édition *ad usum scholarum*. Sans parler de ce qu'il y a d'étrange à choisir pour un pareil usage un texte qui peut être renversé demain, on se demande quelle utilité des élèves pourront retirer de tout cet appareil de leçons insigni-

1. De Kâlidâsæ Çâkuntali recensionibus. Vratislaviæ, 1870.

fiantes, d'erreurs de plume et de fautes d'orthographe dont M. B. a chargé le bas de ses pages. Ils ne pourraient qu'y perdre leur temps, comme M. B. y a perdu le sien.

De ces allures indécises et contradictoires il résulte une certaine impression pénible qui fait tort au soin très-réel que M. B. a mis à son travail. Dans les limites un peu vagues qu'il s'était prescrites, son texte est en effet très-correct. Il a corrigé plusieurs fautes de celui de Bœhtlingk, et quand il s'écarte de son modèle, il le fait rarement sans de bons motifs. J'excepte cependant *prasanna* dès le commencement, dans la bénédiction, changé contre toute convenance en *prapanna* : M. Bœhtlingk avait gardé ici la leçon bengalaise et rejeté cette lourde et maladroite variante de la récension devanâgarî. L'impression est belle et soignée. Strophe 41 il faut lire *tadanyatejo'bhibhavâd* en un seul mot : de même p. 112, l. 10 *topo'nushthânam* : *vâna* p. 36, l. 11 est à changer en *bâna* pour maintenir la conformité de l'orthographe adoptée par M. B. Le distique 52 aurait dû être imprimé en 4 lignes, comme Bœhtlingk en a déjà averti dans son errata.

Mais la partie la plus intéressante de la publication de M. B., celle où il a mis le plus de travail personnel et qui semble destinée à rendre le plus de services, est le glossaire sanscrit et prâkrit qui remplit la seconde moitié du volume. De son propre aveu le texte même du drame n'est qu'un accessoire ajouté après coup. Cela explique comment il se fait que les chiffres du glossaire se rapportent quelquefois à l'édition de Bœhtlingk, et qu'on n'y rencontre pas certaines formes prâkrites adoptées par M. B. dans son texte, mais qui ne se trouvent pas chez son devancier, comme *Khana*, *adha*, *vammaha*, *parittâadha*.

Il est superflu, je pense, d'insister sur l'utilité de cette sorte de glossaires spéciaux. Ce n'est que quand on aura dressé un certain nombre d'inventaires de ce genre, complets et méthodiques, qu'on pourra par exemple discuter d'une façon sérieuse l'authenticité de plusieurs œuvres attribuées à Kâlidâsa, question déjà souvent agitée, mais toujours d'après des données insuffisantes. Sous ce rapport il est à regretter que M. B. n'ait pas fait la place plus large aux locutions et aux tournures favorites de son auteur. Quant au procédé emprunté aux éditions indigènes et invariablement suivi jusqu'ici par les éditeurs européens de donner simplement le mot à mot sanscrit des passages prâkrits, il y a dans son emploi exclusif quelque chose de si barbare, et cet usage a si visiblement contribué à retarder l'étude des dialectes prâkrits et de ce qui nous reste d'une littérature plus importante peut-être qu'on ne pense dans le développement historique des lettres indiennes[1], qu'une seule chose étonne : c'est qu'il se soit maintenu si longtemps sans partage et que la tentative de M. B. soit réellement jusqu'à ce jour le premier essai d'un glossaire prâkrit. Maintenant que le premier pas est fait, il est à désirer qu'on ne s'arrête pas là : un travail semblable, complet et bien fait, sur l'Urvaçî et surtout sur la Mrcchakatikâ bien plus riche en formes prâkrites de dialectes différents, serait un excellent instrument d'étude.

---

1. Voir à ce sujet les vues neuves et ingénieuses émises par M. G. Garrez dans le Journal asiatique 1872, n° d'août-septembre, p. 207 et suiv.

Mais si j'approuve sans restriction le dessein de M. B. je suis obligé par contre de faire certaines réserves quant à la manière dont il l'a exécuté. Tout en faisant les plus louables efforts pour être complet, il n'a pas su toujours distribuer ses matériaux d'une façon méthodique et commode. L'explication de certains mots est donnée là où on ne la chercherait guère, p. ex. celle du nom propre *Triçamku* sous *tri*. On a souvent bien de la peine à retrouver dans le texte les mots du glossaire. Ainsi pour *suvihidappaoadâ*, il faut chercher successivement sous *suvihida*, *ppaoa*, *prayoga*. De même pour *chattabanna*, qui n'a pas d'article spécial, on est renvoyé de *chatta* à *saptan*, puis à *banna* et enfin à *parna* où le passage est indiqué. Au mot *çottia* nous tombons sur une longue définition inutile, mais le glossaire ne nous fournit aucun indice qui permette de retrouver ce terme au seul endroit où il figure, à la strophe 129. M. B. enregistre à leur rang alphabétique la plupart des formes prâkrites du pronom *etad* : *edam*, *edena*, *eçe*, *esa*, *esâ*, *eso* (*edânam*, *edesu* manquent), suivies simplement de l'indication « vid. *etad*. » Si on se reporte à *etad* on y lit « pronom. hicce, hic iste; » de sorte que nous n'avons aucun moyen de vérifier l'emploi de ces formes, dont quelques-unes sont curieuses et appartiennent à des dialectes peu usités. La même observation s'applique aux formes de *aham* et en général de tous les pronoms. Évidemment M. B. n'a songé qu'à l'élève qui, le passage sous les yeux, recourrait au glossaire pour y trouver une interprétation : il ne s'est pas dit que son glossaire pouvait et devait avoir une portée plus générale pour la critique de Kâlidâsa et servir également à celui qui, partant d'une forme donnée, voudrait remonter au passage où elle figure. Quelquefois, mais plus rarement, un terme prâkrit ne se rencontre que sous le terme sanscrit correspondant, par ex. *vaassa;* de sorte qu'il ne peut être trouvé dans le glossaire que par celui qui n'a pas besoin de l'y chercher.

La manière dont M. B. a traité les verbes prête à une observation semblable. Les différentes formes verbales prâkrites avec ou sans préposition, telles qu'elles se présentent dans le texte, se trouvent (pas toutes, mais la plupart) à leur rang alphabétique avec renvoi à la racine. Sous la racine sont enregistrées les significations et les passages où les formes figurent; mais les formes elles-mêmes n'y sont pas répétées. Non-seulement la vérification de leur emploi dans le texte devient par là peu commode, mais l'élève, perdu dans cet éparpillement, ne se fera que difficilement une idée de l'économie de la conjugaison prâkrite, qu'il était cependant si aisé de lui représenter à l'aide d'un tableau méthodique des formes mis à la suite sinon de chaque racine, du moins des plus usitées d'entre elles. L'abrégé grammatical prâkrit que M. B. promet de donner sous peu en supplément, ne pourra remédier qu'en partie à ce défaut.

Pour expliquer les formes verbales prâkrites, M. B. les fait suivre de la forme sanscrite correspondante, procédé excellent quand les deux formes sont réellement semblables, mais qui devient sujet à objection quand elles ne le sont pas, comme *adhikarîadu* = *adhikriyatâm*, *sunissam* = *çroshyâmi*, *sahedi* = *sahate*, *pucchehi* = *prccha;* et qui aurait dû être tout à fait abandonné dans les cas où une fausse ressemblance pourrait induire l'élève en erreur sur l'origine de la forme prâkrite; p. ex. *parittâaha* (ou selon la leçon du texte *parittâadha*) =

paritrâyadhvam, *vattaha* = *vartadhvam*, *karedi* = *karoti*. Dans ces cas M. B. suppose quelquefois la forme sanscrite correspondante, mais sans toujours la marquer d'un astérisque. Pour *anhîadi* p. ex. je lis dans l'errata (M. B. s'y est pris à deux fois pour donner cette explication) : « *anhîadi; açnîyate* a them. » præs. pro *ançyate?* » Sur quoi retombe ici le point d'interrogation? sur la dernière forme sanscrite, ou sur les deux (elles sont supposées l'une et l'autre), ou sur l'explication elle-même? mais celle-ci est juste : la forme passive *anhîadi* tirée d'un thème *anha* n'est pas plus étrange que la forme analogue *muncîadi* et bien d'autres; seulement en vertu d'une loi phonique la nasale qui en sanscrit suit la sifflante *açnâti*, précède ici le *h*, comme dans *unha* = *ushna*, *genhâdi* = *grhnâti*. Rien n'est faux dans cette explication, mais tout y est louche. En voici une autre qui pourrait bien être fausse. M. B. explique, sans doute d'après Lassen (cf. Inst. ling. pracr. p. 361), la forme causale passive « *jaâbîasi* (ex. » *jâbâbîasi*) sanscr. *jâpâpyase**, *jâpyase*, rac. *ji*. » Il y a en effet dans cette forme, comme c'est souvent le cas en prâkrit, un double élément causal, mais au lieu d'y voir deux fois le même élément *âb*, formation dont je ne connais pas d'autre exemple, il est peut-être plus simple et plus conforme à l'analogie d'admettre *jaâbîasi* = *jayâpyase**. L'irrégularité est ici du côté du sanscrit qui forme le causal de *ji* en *jâp* au lieu de *jâyay*, *jayay*.

Le tableau ci-dessous rendra ceci plus clair par le rapprochement des formes analogues de la racine *muc*.

	ji	*muc*.
	jayati — *jedi*	*muncayati** — *muncedi*
1er caus.	*jayayati** — *jaedi**	*mocayati* — *mocedi*, *moedi*
2e caus.	*jayâpayati** — *jaâbedi*	*mocâpayati** — *moâbedi*

de *jaâbedi* se forme ensuite régulièrement le passif *jaâbîasi*.

M. B. a eu soin dans la plupart des cas d'indiquer exactement la composition et la dérivation. Il y a cependant quelques petites taches : *anganâ*, femina, n'est pas un dérivé de *anga*, membrum; ils viennent l'un et l'autre directement de la racine *ang*. *Angulî* est une forme parallèle et non une dérivation de *anguli*. Il est peu probable que *sura* vienne de *svar;* ce mot a plutôt l'air d'avoir été fabriqué pour faire pendant à *asura*. *âu* correspond à *âyu* et non à *âyus*, et cela particulièrement dans les composés comme *dîhâu* = *dîrghâyu*. Le dernier terme de *utkanthâ* est *kantha*, non *kanthâ*, lequel n'existe pas; celui de *udadhiçyâmasîma* str. 49, est *sîmâ*, non *sîman*. Peut-être eût-il été bon d'indiquer que *patha* ne se trouve guère qu'en composition, que dans *çuddhânta* le dernier terme est un substitut de *antar*, que *Kantakita*, *çonita* sont des formes dénominatives. Quelques-unes de ces petites négligences proviennent du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg. M. B. ne paraît pas avoir vu que *âbutta* est la forme çâkârî de *âryaputra;* il le traduit simplement par *bhâva*, dominus. En général pour les mots prâkrits M. B. n'a pas assez insisté sur certaines différences. Il n'a pas distingué les formes qui ne se trouvent qu'en composition de celles qui se rencontrent isolées, ni celles qui figurent en prose de celles qui sont propres à la poésie, bien que celles-ci appartiennent souvent à un autre dialecte, le mâhârâshtrî. Il a noté un certain nombre de formes mâgadha, mais il n'a pas assez tenu compte des rares et

curieux débris apabhramça qui se trouvent dans l'intermède entre le 5e et le 6e acte. Ces nuances, il est vrai, sont bien effacées dans le texte du Çakuntala : il est d'autant plus regrettable que M. B. ne se soit pas plus inquiété des variantes de la récension bengalaise, et qu'il n'ait pas admis, au moins dans le glossaire, un certain nombre de leçons prâkrites excellentes que lui fournissait le manuscrit de Copenhague.

L'interprétation était la partie relativement la plus facile de la tâche de M. B. Ce n'était à vrai dire qu'une affaire de rédaction : il s'agissait d'être clair et précis, et de mettre en bon latin des significations depuis longtemps fixées. M. B. y a-t-il réussi ? On en jugera par quelques exemples pris au hasard :

bhavatu; esto ! bene agis ! bene facis ! bene fecisti ! bene habet ! non repugno ! nihil impedio ! satis est ! dictum puta ! age !

yathâgamana; adj. то quomodo apparuerit habens.

bhrûbhanga; то superciliorum lineam undatam fronte contrahendo frangere, supercilia distorquere.

M. B. affectionne cette association de l'infinitif latin et de l'article grec. Il la met partout, sans aucune nécessité, même au risque de fausser le sens : par ex. strophe 14 où il est question de sentiers « marqués de lignes par l'eau qui » dégoutte du bord des vêtements des anachorètes, » *valkala-çikhâ-nishyanda-rekhângitâh*, et où M. B. traduit *nishyanda* par « то distillare »; strophe 182 où l'adjectif *asamskâra*, « non paré, » est rendu par « то non ornare[1]. » Par contre il n'y a pas recours dans les seuls endroits où une locution aussi barbare se justifiait peut-être par la nécessité d'attirer l'attention sur une des particularités les plus caractéristiques du style de Kâlidâsa, je veux dire l'usage si fréquent du participe passif neutre employé comme nom abstrait d'action. Rendre par exemple *vîxitam* str. 36 et *vilokitam* str. 37 par aspectus, oculi, vultus, c'est friser un contre-sens. C'était là ou jamais le cas de risquer un « то intueri, то » prospicere. »

Ces quelques exemples suffisent, je pense, pour montrer que la précision et la propriété du langage ne sont pas le fort de M. B. La correction elle-même laisse quelquefois à désirer : des formes comme deus Brahmanus, Pulomanus, Maritschius sont contraires à toute analogie et vont presque de pair avec le génitif dialectus que je rencontre dans la préface. La traduction de *svâtantrya* par « suum judicium » n'est ni exacte ni latine. Eundus est dans Claudien je crois ; il n'est pas à sa place dans un glossaire. Et cependant il y a de la recherche dans le latin de M. B. Il aime le mot curieux, la locutio doctior. Il est probable par exemple que c'est la rareté du terme qui lui a fait choisir rica, petite pièce de toile qui pouvait se rabattre sur le visage, pour rendre *avagunthana*, un voile qui d'après str. 111 couvrait la personne entière, et pinna pour traduire *agrabhûmi*, une toiture en terrasse. Je renonce à chercher ce qu'il a voulu dire par « *veni*, gradus (haarflechte). »

On le voit, l'exactitude elle aussi est quelquefois en souffrance dans l'interprétation de M. B. En voici quelques autres exemples : *sambhâvita* p. 37, l. 9,

1. A moins qu'ici encore le glossaire interprète la leçon de Bœhtlingk.

n'est pas une chose « imaginée, » mais « imaginée conforme à une autre. » *Alam asmi* avec un infinitif ne signifie pas « non possum. » *Upasthâtavyam* p. 2, l. 5, n'est pas un adjectif; avec *asti* sous-entendu c'est un impersonnel passif; il est accompagné de son double régime. *havis* ne signifie pas « butyrum, » mais toute espèce d'offrande. *prahar* dans les deux passages où il figure, str. 11 et 136, ne signifie pas « vim inferre » mais lancer un trait contre; *àcrama* p. 124, l. 3, ne désigne pas l'état d'anachorète, mais toutes les quatre conditions de la vie brahmanique. *arvâk* suivi d'un locatif n'est pas préposition, et ce cas ne doit pas être considéré comme en étant régi. La définition que M. B. donne de *âkâçe* comme indiquant que ce qui suit est prononcé *en dehors* de la scène, est contredite par le premier exemple qu'il en cite. *parigraha* str. 22, ne signifie pas « uxor » mais nuptiæ. *abhisamdhâ* ne signifie pas tromper dans le sens de « imponere alicui, » comme M. B. semble le croire, mais dans celui de prendre quelqu'un pour but. L'indication « *suptâ*, verb. fin. dormivit, » est pour le moins singulière. Il faut en dire autant de « *svabhâva*, s. pronom. m. selbstheit, selbst- » sein. » « *svatâ*, s. pronom. f. seine, meine Person, — Sache. » Ce sont des substantifs bel et bien et qui ne jouent nullement le rôle de pronoms : de plus, pour ne les rendre que par des à peu près, il n'était pas nécessaire de recourir à l'allemand; ils signifient littéralement l'un « natura propria, » l'autre « proprii » conditio. » *Kiyat* str. 13 n'est pas un masculin, comme M. B. le marque expressément, mais un neutre adverbial. Des citations comme *stokam antaram atî*, s. v. *antara*, où une racine toute nue est accompagnée d'un régime, sont contraires à tout sentiment de la langue.

L'impression du glossaire est en somme correcte, bien qu'on y trouve encore de quoi grossir notablement l'errata. Je me borne à relever quelques méprises qui pourraient induire en erreur. *aâra*, *aârida*, *aâsa*, *aâsaittia* doivent être lus avec le 1er *a* long. Sous *adekkhanta* il faut lire *adrçyant* au lieu de *adiçyant* : c'est par inadvertance sans doute que l'étymologie de l'explication a été substituée à celle du terme expliqué. Sous *anatikramanîya* « non » est à effacer devant respiciendus; de même sous *mrd*, la mention adj. devant « pavo fictilis. » Sous *accâhida* il faut lire *atyâhita*; sous *avatarana*, « demittendi » au lieu de « dimittendi. » *Kumbhîkaa* est à corriger en *Kumbhîlaa*; *çamçlesha*, en *samçlesha*. Après *çara* le signe s. est à remplacer par p. Enfin une liste explicative des abréviations, qui sont nombreuses et pas toujours faciles à deviner, n'eût pas été de trop. Un commençant aura peut-être quelque peine à reconnaître dans L. gr. les Institutiones linguæ pracriticæ de Lassen.

La publication de M. B. est, on le voit, loin d'être irréprochable. Si l'auteur a su se préserver des grosses méprises, il ne s'est pas assez mis en garde contre les petits défauts. Avec un peu plus de sévérité vis-à-vis de lui-même, et en concentrant ses efforts sur le glossaire, au lieu d'en reporter une partie sur l'édition d'un texte insuffisant, il eût sans doute produit une œuvre meilleure. Mais telle qu'elle est, elle ne laisse pas d'être utile, et, si elle n'apporte à vrai dire aucun élément nouveau à la critique du texte de Çakuntala, elle pourra du moins contribuer pour sa part au progrès des études prâkrites.

A. Barth.

94. — **Catulli Tibulli Propertii carmina,** accedunt Lævii, Calvi, Cinnæ, aliorum reliquiæ et Priapea, recensuit et præfatus est Lucianus MUELLER. Lipsiæ in ædibus B. G. Teubner. 1870. In-18, lxxxij-134 p., xxxj-64 p., lj-138 p. — Prix : 3 fr. 75.

M. Lucien Müller est déjà connu des lecteurs de la *Revue* comme auteur d'un Traité de métrique, éditeur de Phèdre et de Lucilius (*Rev. crit.*, 1868, t. II, art. 135; 1873, t. I, art. 59). Il prépare la publication d'un *Corpus poëtarum latinorum* qui doit comprendre tous les poètes latins à l'exception des dramatiques. En attendant il a été chargé par la librairie Teubner de donner un certain nombre d'éditions des poètes principaux; outre ceux que nous venons de citer il a publié Horace en 1868.

Le volume que nous annonçons aujourd'hui contient les poètes érotiques. L'éditeur a suivi le plan général qu'il s'est tracé et qui consiste à donner une préface critique expliquant le choix des leçons adoptées ou repoussées, un précis de la métrique particulière de l'auteur et des *indices* des poèmes, des noms et de la grammaire.

Son point de vue dans la constitution du texte est plutôt conservateur, si l'on prend ce terme dans son acception française, car il accepte un bon nombre de corrections introduites par les réviseurs italiens du xve siècle et suivies dans les éditions courantes. Il n'affecte pas pour ces premiers défricheurs le dédain de l'école critique à outrance et ne croit pas qu'on doive pousser le respect de la tradition manuscrite jusqu'à donner des textes fidèles mais incompréhensibles. Il accepte volontiers les conjectures naturelles et simples pour ne rejeter que celles qui constituent une véritable falsification. Son ambition n'est pas de nous restituer un manuscrit *archétype* avec toutes ses obscurités, mais de nous fournir un texte honnêtement présentable, exempt seulement de modifications trop téméraires. Il a tenu compte cependant de tous les travaux récents et rendu pleine justice à ses devanciers.

Ainsi pour Catulle, M. M. est revenu sur beaucoup de « hardiesses » de Lachmann tout en profitant de ses travaux, aussi bien que de ceux de Haupt et de Schwabe. Il traite avec une certaine ironie l'édition d'Ellis (voy. *Rev. crit.* 1869, I, art. 43). « Idem et strophis versus eius dispescuit, de qua re dissertationem » addidit, magis, ut puto, ut demonstraret talibus adhibitis ludibriis, quibus » nunc delectantur fere philologi nostri, neque utilitatis quicquam, nec iucundi- » tatis accedere poëtis, quam quod ipse speraret se esse probaturum carminum » istam divisionem. »

Il n'a pas poussé à ses extrêmes limites la restitution systématique de l'orthographe de Catulle ou de ce qu'on peut supposer l'avoir été.

Dans sa préface critique il s'est appliqué à indiquer surtout les cas où il avait cru devoir s'éloigner de l'édition de Lachmann (1829), qu'on est obligé de prendre pour base, puisque c'est la première où l'ordre réel des pièces ait été rétabli.

Parmi les corrections nouvelles proposées ou admises par M. M: nous signalons XXIX, 20 : *Timentne Galliæ hunc, timent Britanniæ,* certainement la plus

satisfaisante des corrections innombrables essayées jusqu'ici et dont s'approchaient le plus celles de Turnèbe et Dousa. — Ibid. vers 23, 24 :

Eone nomine urbis opulentissime | *Socer generque perdidistis omnia.*

M. M. écrit *o potissimei* de manière à en faire dépendre le génitif *urbis*. LIV, il renonce à rétablir des débris épars sur lesquels s'est vainement épuisée la critique; toutefois, vers 2, il remplace les deux mots *et heri* par le nom *Neri*.

Le poème LXIII (Attis) a été toujours un problème de métrique. M. Müller rectifie sur plusieurs points les idées émises par lui dans son traité de métrique (p. 159 et suiv.); il remarque que la pièce ne contient pas un seul ionique a minore pur et que la première *arsis* du second hémistiche ne peut jamais être une brève. S'appuyant sur ces observations il repousse ou rectifie les corrections proposées par Lachmann ou d'autres : V. 18, hilarate *crocitatis* a été restitué *aere citatis* par Lachmann, ce qui donne un ionique *a minore* pur et non un galliambe. M. Müller reprend donc l'ancienne correction d'Avantius et de P. Victorius : *erae citatis*, qui donne d'ailleurs un sens bien plus satisfaisant.— Vers 60, on rétablit également le galliambe de Catulle en écrivant *guminasiis* au lieu de *gymnasiis;* enfin, vers 54, on obtient le même résultat en lisant : *et earum* OPERTA *adirem furibunda latibula*. Le changement du *omnia* (*oīa*) des manuscrits en operta est paléographiquement tout aussi plausible que la correction adoptée par la plupart des éditeurs : *et earum* AD *omnia* IREM; elle est aussi plus satisfaisante pour le sens général du passage. Au vers 74 la métrique telle que l'a fixée M. M. lui fait préférer la correction de Heyse : *sonitus celer abiit* à celle de Lachmann *sonitus abiit çeler* (le mot *celer* manque dans les mss.), mais il paraît mis hors de doute par l'ingénieuse combinaison paléographique de Lachmann. LXIV (noces de Thétis et de Pélée). M. M. maintient contre l'opinion de Lachmann qu'il faut insérer après le vers 235 un vers de Catulle conservé par Nonius (p. 546) : *Lucida qua splendent summa carchesia mali.*

Le recueil des Priapées que les grammairiens de la fin de l'empire ont essayé d'attribuer à Virgile n'est, semble-t-il, qu'une réunion de pièces dont la plupart proviennent d'un cénacle de poètes contemporains et amis de Virgile et d'Horace, et que M. M. pense avoir été publiées en un volume avec des épigrammes et les Catalecta de Virgile à l'instigation d'Auguste. Bücheler a publié en dernier lieu les *Priapea* dans son édition de Pétrone; le nouvel éditeur donne dans sa préface les divergences de son texte avec l'édition de Meyer. Il les fait précéder des fragments de divers poètes érotiques dont les œuvres sont perdues.

La critique du texte de Tibulle n'offre pas moins de difficultés que celle de Catulle. Les manuscrits complets sont assez récents et M. M. fait observer très-justement qu'on a exagéré l'importance des *excerpta* plus anciens qui nous sont parvenus et qui ont été traités par les moines au IXe et Xe siècle avec une liberté encore plus grande[1] que par les grammairiens du XIVe siècle. Il montre ensuite

1. Sauf dans les *Excerpta Frisingensia* que M. M. donne in extenso p. viij-x. Voir la dissertation de M. Müller : *De Tibulli librorum archetypo* (Jahn's *Jahrb. f. Philol.* 1869, p. 63-77).

que Scaliger, malgré tout son génie, n'était pas l'homme capable de juger des poètes aussi raffinés que Tibulle et Properce et que l'édition Lachmann elle-même a plutôt nui que profité à la restitution du texte : Lachmann aurait inspiré à ses successeurs une méthode trop arbitraire.

Le poème I, 4 a été rétabli dans son ordre naturel par Ritschl, mais M. M., qui approuve cette restitution, ne l'a pas suivie dans cette édition pour des raisons qu'il ne peut pas dire et se réserve de l'adopter dans son *Corpus poëtarum latinorum*. — I, 7, 55 et 56 : *At tibi succrescat proles, quae facta parentis Augeat et circa stet*, VENERANDA, *senem*, les mss. italiens avaient bien senti ce qu'avait de choquant ce *veneranda proles;* ils ont corrigé *venerata,* M. M. fait mieux et corrige *venerande*, qui s'adresse à Mécène. II, 1, 13, la leçon des mss. italiens : *pura cum veste venite* est défendue contre celle des Excerpta *pura cum mente*, dans laquelle M. M. voit une réminiscence biblique.

Properce étant un des poètes les plus difficiles à comprendre, il n'est pas étonnant que la révision du texte de ses œuvres soit une tâche excessivement délicate. Des manuscrits qui nous en sont parvenus, la plupart datent du XVe s. et les autres sont tout au plus de la fin du XIVe. Le mss. de Naples actuellement à Wolfenbüttel (*Guelferbytanus*) a été longtemps considéré par les critiques les plus complétents comme datant du XIIIe siècle (Lachmann, Hertzberg, Keil), M. M. pense qu'il n'est que du XIVe ou même du XVe, mais que le copiste s'est efforcé d'imiter l'écriture de la copie du XIIe siècle qu'il avait sous les yeux. Il n'hésite pas cependant à le considérer comme le meilleur, en quoi il est d'accord avec Keil et Haupt contre Lachmann, qui lui préférait le *Codex Groninganus*.

L'ordre des livres a été passablement bouleversé et Lachmann l'a rétabli d'une manière assez satisfaisante. Scaliger de son côté avait fait adopter dans les éditions de nombreuses transcriptions de vers. M. M. s'élève avec beaucoup de raison contre ce procédé : « Tum longe spinossima existit quæstio de versibus » transponendis, partim ob tantam subsidiorum criticorum tenuitatem, partim » quia in omnibus carminibus, ita maxime in elegiacis amant aliquando inter- » rumpi sententiæ digressionibus nec fere via quasi per salebras incedere. Quare » fallentur, in Propertio qui omnia ad severissimas ratiocinationis logicæ normas » moroso exegerint iudicio. » — Puis avec la pointe de méchanceté qu'on lui connaît, il vante Burmann comme supérieur par ses vastes lectures et son étude approfondie des poètes : « Quem laudis titulum eo minus decet elevari, quo » rarius se ferunt Dauniæ Camenæ arbitros eodem possunt ornari. » Les Hollandais Burmann et Santen ont donc suivant M. M. bien mérité de l'explication et du texte de Properce. Mais Lachmann en 1816 « superavit omnes Burmannos » virtute et industria, » puis, dans sa seconde édition (1829), il s'efforça de donner un texte débarrassé des interpolations des Italiens, et représentant autant que possible le ms. archétype avec toutes ses imperfections. M. M. s'est proposé encore ici un autre but : celui de donner un texte lisible, sans s'interdire des corrections nouvelles et sans rejeter systématiquement celles de ses prédécesseurs.

I, 1, v. 19 et 20, nous trouvons une excellente correction : *at vos deductae*

quibus est FIDUCIA *lunae Et labor in magicis sacra piare focis*, où les mss. ont *fallacia*. Il a introduit cette correction dans son texte et suppose en outre qu'au v. 20 il faut lire *astra piare* au lieu de *sacra piare*.

III, 34, 29, nous rencontrons une hypothèse qui ne manque pas de hardiesse : Les mss. ont : *Aut quid* ERECHTI (ou ERETHEI) *tibi prosunt carmina lecta*, M. M. restitue *epe Chii*, les chants (plur. d'ἔπος) d'Homère. Au point de vue paléographique la mutation n'a rien de grave (EPECHII-ERECHTI), mais, outre que l'emploi du pluriel grec est assez extraordinaire malgré l'analogie de *cete, pelage, tempe*, je ne puis voir avec M. M. « quanta concinnitate procedant sententiæ ; » nam *sapientiæ* respondent *epe, Socraticis libris Chii carmina.* » *Epe* me semble faire double emploi avec *carmina*. Le nom d'Erechtheus, Athénien, donné à Homère, est, il est vrai, moins vraisemblable que celui de *Chius*. Dans la suite de ce même poème l'éditeur a introduit des transpositions de vers assez notables.

En général on peut dire que ce volume constitue un véritable progrès dans la critique à la fois intelligente et circonspecte des érotiques latins et en facilitera grandement la lecture. Il est à regretter que M. Müller n'ait pas donné dans sa préface les renvois par pages, suivant l'ordre adopté dans le texte. Il est très-difficile de comprendre et de retrouver les renvois aux passages dont il discute le texte.

Ch. M.

---

95. — **Lübeckische Zustænde im Mittelalter.** Vorlesungen gehalten in den Jahren 1850 bis 1868, von Dr C. W. PAULI, Oberappellationsgerichtsrath. Lübeck, C. Bolhœvener, 1872. In-8°, viij-171 p. — Prix : 4 fr.

Le présent volume contient une série de conférences prononcées à Lübeck dans les dernières vingt années et se rapportant presque toutes à l'histoire de cette ville, l'une des plus célèbres parmi les métropoles de la Ligue Hanséatique au moyen-âge. Nous apprenons par la préface que ces discours font suite à un premier volume, publié en 1847, et renfermant également des essais analogues, lus, à partir de 1838, devant la *Société pour l'histoire et l'archéologie de Lübeck*. Ce n'est pas d'hier, on le voit, que M. Pauli s'occupe des siècles lointains où sa ville natale brilla d'un si vif éclat, et que ses études lui ont appris à connaître si bien. Aussi ces cinq discours réunis ici ne sont-ils pas le moins du monde de ces morceaux d'éloquence d'apparat, comme on pourrait se l'imaginer à cause de leur titre de *conférences*, mais bien des monographies purement scientifiques, auxquelles tout apprêt oratoire fait absolument défaut. Elles traitent toutes des points spéciaux de l'histoire de Lübeck au moyen-âge, sauf la première, qui parle des institutions légales de l'Allemagne à cette époque de la féodalité à laquelle les Allemands ont donné le nom si significatif de *Faustrecht*. C'est la moins intéressante à notre avis, et de plus elle respire une admiration exagérée du moyen-âge et une haine concentrée contre la démocratie moderne, qu'explique l'époque de réaction à laquelle elle fut écrite (1850). La seconde conférence nous raconte la longue lutte de l'évêque Bourcard de Serken avec les bourgeois de Lübeck ; l'histoire de cet antagoniste obstiné des libertés communales, qui

monta sur le siége épiscopal à l'âge de 80 ans et l'occupa — quelque invraisemblable que cela puisse paraître — pendant *quarante et un* ans (1276-1317), est curieuse à plus d'un titre et permet des rapprochements intéressants avec des luttes analogues en France, en Italie, etc. Seulement je doute qu'on en prenne jamais entièrement connaissance, M. P. racontant que les dossiers de ces querelles, conservés aux Archives de Lübeck, mesurent plus de cent toises en étendue. La troisième et la quatrième conférence nous donnent des extraits des urbaires et registres des délibérations de la ville, qui nous permettent de nous faire une idée des luttes intérieures entre les différentes couches sociales de Lübeck, principalement au xve siècle, de la vie domestique de cette époque, de ses fêtes, de ses distractions, etc. Mais le plus intéressant des mémoires contenus dans ce volume est le cinquième et dernier, sur l'importance de Lübeck comme ville de commerce et centre financier au moyen-âge. On trouvera là de précieux renseignements, appuyés sur nombre de documents inédits, tirés des archives de la ville et communiqués en partie dans des appendices, sur toutes les questions qui se rattachent à l'activité commerciale de la Ligue Hanséatique, et sur les affaires de banque de cette époque. Rien de plus curieux que d'étudier les routes suivies par les écus de Lübeck et de Dantzig pour arriver à Rome, à Padoue, et jusqu'à Rhodes, par Bruges ou par Bâle, etc. et de voir comment se traitaient alors les échanges d'un pays à l'autre. Le recueil de documents annexé à cette dernière étude ne sera malheureusement pas accessible à tous les lecteurs, la plupart des pièces étant rédigées en bas-allemand, qui ne se comprend pas toujours avec une égale facilité. En somme nous ne pouvons que recommander aux lecteurs le substantiel opuscule du conseiller à la Cour d'appel de Lübeck.

R.

---

96. — **Abraham Du Quesne et la marine de son temps,** par A. Jal, officier de la Légion-d'Honneur, ancien historiographe et archiviste de la marine, etc. Paris, H. Plon, 1873. 2 vol. gr. in-8°, xv-600-607 p. — Prix : 8 fr. le volume.

M. Jal[1], dès les premières lignes de l'*Avant-Propos*, nous apprend que, le 1er juillet 1831, il fut admis par l'amiral de Rigny, ministre de la marine, à participer aux travaux imposés à la section historique établie dans son ministère, et que, n'espérant pas recueillir jamais la masse de renseignements sérieux qui lui permettraient de présenter, même en un rapide résumé, l'histoire de la navigation et celle des guerres maritimes, depuis l'origine du navire et les premières luttes sur mer, chez tous les peuples, jusqu'au xixe siècle, il voulut du moins étudier à fond quelques parties de cet immense sujet. « Jeune, et dans l'âge » heureux qui méconnaît la crainte, » il se jeta, nous dit-il, avec un certain plaisir au milieu des difficultés d'une besogne qui, quoique restreinte, était bien rude encore. Il s'agissait, pour l'ardent travailleur, de mener trois choses à bien : 1° « Une étude consacrée au navire, dans ses différentes formes, avec ses grée- » ments divers, ses armements en armes de trait et de jet, qui changent avec le

1. [Nous ferons observer que le présent article a été composé avant la mort du regrettable M. Jal, et que par suite il renferme certaines expressions qui devraient être modifiées. — *Réd.*]

» temps, et ses équipages composés d'hommes de rames ou de matelots; » 2° « Une étude dont le sujet serait la langue des marins des différents pays, » depuis les temps anciens; » 3° « Une étude dont le sujet serait : La marine » française à une de ses époques les plus remarquables. »

M. Jal a eu le bonheur de réaliser ses trois projets. D'abord, il a donné, sinon l'histoire complète du navire, du moins les chapitres essentiels de cette histoire, dans son *Archéologie navale* (Paris, 2 vol. in-8°, 1840). La seconde de ses études a paru, huit ans plus tard, sous le titre de : *Glossaire nautique, répertoire polyglotte des termes de marine anciens et modernes* (Paris, 1 vol. in-4° de 1591 p. en deux colonnes). Enfin, M. J. achève aujourd'hui de s'acquitter de ses promesses, en publiant, à propos et autour de la biographie d'Abraham Du Quesne, l'histoire de la marine de tout le XVIIe siècle.

Cette dernière étude, commencée en 1849, a exigé plus de vingt années de patientes recherches. « Il nous fallait, » dit l'auteur (p. xj), « aller puiser à » toutes les sources d'informations, vivre un long temps au milieu de tous les » dépôts d'archives, où nous avions l'espoir de trouver — où nous avons été » assez heureux pour recueillir — les documents originaux authentiques, utiles » à l'établissement de vérités que nous voulions substituer à des traditions » acceptées sans critique, à des affirmations mal fondées, à des mensonges » intéressés. Le soin que nous avons pris, à propos de chaque pièce que nous » citons en entier ou dont nous produisons les parties les plus importantes, » d'indiquer le lieu où nous l'avons découverte, nous dispense de citer ici les » Bibliothèques et les Archives françaises et étrangères que nous avons mises » largement à contribution. Nous n'avons pu citer *in extenso* tous les documents » que nous avons recueillis; il ne nous aurait pas fallu moins de quatre gros » volumes pour en publier la collection complète. »

M. J. avertit ses lecteurs (p. xij) qu'il a moins voulu écrire une histoire proprement dite, que réunir dans un Essai les éléments d'une histoire. Il ajoute que, quant à la forme du récit, il a cru devoir adopter la moins ambitieuse. Reproduisons ses paroles (p. xij) : « L'horizon de notre regard est fort restreint; » nous voyons de près. Dans le cercle rétréci où il nous convenait de nous » mouvoir, nous nous sommes contenté, ne pouvant être grand et fort, d'être » exact et de faire jaillir la vérité du rapprochement honnête de documents » étudiés de bonne foi. Notre récit est simple, sans ornement, sans recherche » de style; il vaut mieux être clair que pompeux. .....Cet ouvrage, écrit pour » tout le monde, nous l'adressons à tout le monde. »

En ce qui regarde spécialement Du Quesne, M. J. déclare (p. xiij) qu'il n'a été ni son panégyriste complaisant ni son détracteur volontaire, et que l'on ne trouvera, dans le livre où il l'a peint et où il l'a jugé, rien qui ressemble à une oraison funèbre, rien non plus qui ressemble à une satire. S'il a appris, « en le » voyant de près, en sondant pour ainsi dire son esprit et son cœur, » à l'admirer, l'admiration toutefois ne l'a point aveuglé. Non content de bien nous faire connaître le caractère, les actions, les mérites et aussi les défauts de cet éminent homme de mer, il a tenu à nous dire ce que furent son aïeul, son père, ses frères, sa femme (Gabrielle de Bernières), ses fils (Henri et Abraham), ses

neveux (Du Quesne-Le-Monnier et Du Quesne-Guiton), ainsi que ses descendants. Il a tenu aussi — et il faut l'en louer — à restituer à divers frères d'armes d'Abraham Du Quesne, ses supérieurs, ses égaux, ses inférieurs, la plupart bien oubliés, la place qu'ils occupèrent parmi les personnages marquants du XVIIe siècle.

Les origines de la maison Du Quesne sont des plus obscures. M. J., qui trouvait par trop insuffisants les renseignements des biographes et des généalogistes, est allé fouiller les Archives de la Normandie, et il y a fait d'intéressantes découvertes. Le grand-père de son héros s'appelait Lardin Du Quesne; c'était un gentilhomme protestant réduit on ne sait par quels malheurs à vivre du travail de ses mains dans un humble bourg du comté d'Eu, à Blangy. Le fils du pauvre artisan, Abraham Ier, était en 1607 marchand à Dieppe; il fut aussi capitaine de navire; il se maria, vers 1608 ou 1609, avec Marthe de Caux, native du village de Luneray, laquelle vivait encore en août 1665. Le premier fruit de ce mariage fut Abraham II, qui naquit très-probablement dans les premiers mois de l'année 1610, à Dieppe. (On n'a pu retrouver l'acte de baptême.) Deux autres enfants vinrent au monde entre 1611 et 1615, Étienne et Jacob. C'est ce dernier qui épousa, le 20 septembre 1647, la fille de Jean Guiton, l'ancien maire et amiral des Rochelois. M. J. discute très-bien diverses assertions de ses devanciers relatives à Abraham Ier (mort en 1635), et il montre, à l'aide de pièces entièrement nouvelles, tout ce qu'il y a, soit d'erroné, soit d'incertain, dans la plupart de ces assertions.

Abraham II, de bonne heure lieutenant de son père, avait obtenu déjà, à l'âge de seize ans, une commission de capitaine entretenu dans la marine royale. M. J. le suit avec la plus attentive exactitude au milieu de toutes les aventures de sa vie, dégageant peu à peu ces aventures du caractère légendaire qui leur a été trop souvent attribué, et les ramenant à la stricte réalité. C'est en quelque sorte un combat perpétuel que M. J. livre à l'erreur, lui disputant le terrain pied à pied, et finissant par l'en bannir à jamais. Sans doute la marche du biographe est lente, mais elle est sûre; sans doute ses observations sont parfois minutieuses, mais elles sont décisives. Il m'est impossible de signaler tout ce que M. J. retranche des livres de ses devanciers[1] et aussi tout ce qu'il y ajoute. Qu'il me suffise de dire que, de 1610 au 1er février 1688, jour de la mort de Du Quesne[2], il n'est pas d'événement petit ou grand, se rattachant à la biographie du vainqueur de Ruyter, qui n'ait été mis en parfaite lumière par le consciencieux

1. Parmi les auteurs que M. J. critique le plus, nommons Eugène Sue qui, dans son *Histoire de la Marine*, a tracé de Du Quesne, ainsi que de Louis XIV, le portrait le plus méconnaissable. Voir t. I, p. 29, 378, 430, 433; t. II, p. 35, 73, 147, 158, 195, 240, 276, 378, 518. M. J. n'a pas manqué, en cette dernière page, de montrer l'invraisemblance du mot que le romancier met dans la bouche de Du Quesne répondant à un reproche de Louis XIV : « Sire, je suis protestant, c'est vrai, mais j'avais toujours pensé » que mes services étaient catholiques. » Adrien Richer, dans ses *Vies des plus illustres marins* (1784-1789, 13 vol. in-12) avait seulement raconté que la femme de Du Quesne aurait voulu que ces fières paroles eussent été prononcées par son mari. C'est cette version adoucie qui a été généralement adoptée, notamment par Eyriès (*Biographie universelle*), et par Am. Renée (*Nouvelle Biographie générale*).

2. Le *Dictionnaire* de M. Lud. Lalanne fait mourir Du Quesne le 3 février.

érudit. Admirablement exact dans l'exposition des faits, M. J. n'est pas moins exact dans l'appréciation des hommes. Pour Du Quesne en particulier, qu'il ne surfait, ni ne diminue, comme il en avait donné l'assurance, ses jugements resteront définitifs, et tout bien examiné, tout bien pesé, chacun de ses lecteurs reconnaîtra avec lui que ce héros est un des deux plus grands de tous ceux dont s'enorgueillit l'histoire maritime de la France.

Parmi les personnages mêlés à l'histoire de Du Quesne, et que M. J. mentionne le plus souvent, non sans profit pour nous, j'indiquerai, dans le 1er volume, le cardinal de Richelieu; le maréchal de Vitry; Henri d'Escoubleau de Sourdis, archevêque de Bordeaux; le comte d'Harcourt; Philippe Des Gouttes[1], grand-prieur d'Auvergne; le baron d'Allemagne (Jean-Louis Du Mas de Castellane); le bailli de Forbin; François de Vignerot Du Pont de Courlay; Armand de Maillé, duc de Fronsac et de Brézé; Louis Foucault de Saint-Germain, comte du Daugnon; le commandeur Paul; Guillaume d'Almeras; l'amiral César de Vendôme; François de Nuchèzes; Louis XIV; Colbert et ses enfants; le commandeur de Souvré; l'ambassadeur Hector-Pierre Chanut; le maréchal d'Estrades; le lieutenant-général Jean d'Espincha; le marquis de Ternes; le comte de Vivonne (Louis-Victor de Rochechouart); le marquis de Nerestang (Charles-Achille); dans le second volume, Gabriel-Joseph de La Vergne, sieur de Guilleragues[2]; le marquis de Villette (Philippe de Valois); le chevalier de Lhéry; le chevalier de Valbelle; le chevalier d'Amblimont; le chevalier de Tourville[3]; le marquis de Langeron; Léonor de Beaulieu de Béthomas; Jean de Belle-Ile Erard; le comte d'Estrées (Victor-Marie); le lieutenant-général Jean Gabaret; le marquis d'Amfreville; le marquis André de Nesmond; le comte Ferdinand de Relingue; le marquis de Ville-Mursay; le marquis de Rosmadec (Marc-Hyacinthe); le marquis Barin de La Galissonnière de Saint-Aubin; le bailli de Bellefontaine de la Malmaison; le marquis Emmanuel de Coëtlogon; le chevalier Bernard de Saint-Jean Pointis; le chevalier de la Rochalart; le maréchal de Château-Renault, etc.

Si l'on considère le grand nombre et l'importance des documents inédits cités par M. J.[4], et l'heureux parti qu'il en a tiré pour compléter et pour rectifier tous les ouvrages que nous possédions déjà soit sur Du Quesne, soit même sur l'histoire générale du XVIIe siècle, il est impossible de ne pas placer ses deux beaux volumes (enrichis de portraits et de fac-simile de signatures), parmi les publi-

---

1. Il y a sur lui (t. I, p. 66 et 87) deux notes qui sont à peu près semblables.

2. M. J. a oublié d'indiquer sur l'ambassade de Guilleragues à Constantinople, au sujet de laquelle il nous fournit d'abondants détails (p. 22-39), deux remarquables passages de Saint-Simon, l'un dans les *Mémoires*, l'autre dans les *annotations* du *Journal* de Dangeau.

3. M. J. nous dit (note de la page 587) qu'il aurait essayé d'écrire une biographie de Tourville, si les événements ne l'avaient pas éloigné de Paris, « où sont toutes les sources » des bonnes informations. » Tout le monde regrettera que M. J. n'ait pu donner ainsi un pendant à la biographie d'Abraham Du Quesne. Tourville, digne émule de Du Quesne, et peut-être même encore supérieur à lui, méritait d'avoir un tel biographe.

4. A côté de plusieurs lettres d'Abraham Du Quesne, signalons des lettres ou fragments de lettres de Marie de Médicis, de Louis XIII, du maréchal de Vitry, de l'archevêque H. de Sourdis, du comte d'Harcourt, de Sublet de Noyers, du duc de Brézé, de Michel Le Tellier, de Chanut, de Mazarin, de Louis XIV, de La Vrillière, de Fr. de Nuchèzes, du duc de Vendôme, de Colbert, du maréchal d'Estrades, de Louvois, de Ruyter, du duc de Beaufort, etc.

cations les plus curieuses et les plus instructives de ce temps. Il m'est d'autant plus agréable de le proclamer, que M. J. s'est plaint non sans amertume, dans le tirage de 1871 de son *Dictionnaire critique de biographie et d'histoire*, de la sévérité de quelques-unes des observations que j'ai eu l'honneur de lui adresser ici même (nos du 4 et du 11 mai 1867). M. J. verra, par mon article d'aujourd'hui, que je suis tout disposé à louer les travaux irréprochables, et que, quand il m'arrive de me montrer rigoureux pour un livre, ou même, comme alors, pour quelques passages d'un livre, c'est bien à contre-cœur, et parce que je ne puis, en bonne justice, agir autrement.

T. DE L.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 25 avril 1873.

M. de Saulcy lit une lettre qu'il vient de recevoir de M. François Lenormant, et qui est relative à certains monuments, encore imparfaitement décrits, de Hamât[1]. On y voit des inscriptions d'aspect idéographique, dont l'interprétation n'a pas encore été tentée. Des caractères appartenant au même système d'écriture se retrouvent sur des cachets en terre sigillaire que décrit M. Lenormant.

M. Halévy achève la lecture de son Mémoire sur la question de la croyance à l'immortalité de l'âme chez les races sémitiques. Dans un passage biblique qu'il a invoqué à l'appui de sa thèse, il maintient la leçon *al-mavet*, admise, dit-il, par tous les exégètes (ce qu'ont absolument nié MM. Renan et Derenbourg). La négation *al* ne lui semble point une métathèse de *lo*, mais un mot se rattachant à la racine *al* « néant. » En résumé, les conclusions de M. Halévy sont les suivantes : La croyance à l'immortalité n'est pas le propre de la seule race aryenne; la race sémitique ne pouvait manquer de ce sentiment si naturel de la croyance à la perpétuité de l'individu ou du moins de cette partie immatérielle que les Sémites appelaient *rouah*, par opposition au corps, *bachar;* les Sémites ont toujours repoussé la mythologie grecque et encore plus les idées philosophiques des platoniciens; les idées combattues par l'école de Moïse portent le vrai cachet national.

M. le Dr Briot lit la première partie d'un très-intéressant travail qu'il intitule : *Le Serment d'Hippocrate et la lithotomie*. Parmi les écrits qui nous sont parvenus sous le nom d'Hippocrate, le Serment, Ὅρκος, est un monument médical d'une inspiration extrêmement élevée, et dont un seul précepte a toujours paru inexplicable : « Je ne taillerai point ceux qui souffrent de la pierre, je laisserai cette » opération à ceux qui s'en occupent, Οὐ τεμέω δὲ οὐδὲ μὴν λιθιῶντας, ἐκχω- » ρήσω δὲ ἐργάτῃσιν ἀνδράσι πρήξιος τῆσδε. » Cette défense est un vrai blas-

---

1. Ville de Syrie qu'on assimile à Hamoth (Josué, XXI). Le célèbre historien-géographe arabe Abou'l-féda en était souverain dans la première moitié du XIVe siècle.

phème, disait Malgaigne. Aussi de nombreuses discussions ont-elles été soulevées sur le texte et l'interprétation de ce passage. M. Littré les a résumées dans sa belle édition d'Hippocrate. Il n'est pas possible de soutenir que l'opération fût repoussée comme chirurgicale, car la médecine et la chirurgie sont constamment mêlées chez les hippocratiques. Une des opinions qui semblaient le plus soutenables est celle qui traduirait τεμέω dans le sens d'opérer la castration; et alors, M. Littré avait pensé à lire αἰτέοντας au lieu de λιθιῶντας, « je ne châtrerai pas » même ceux qui le demanderaient. » Mais rien vraiment « n'autorise à porter » si témérairement la main sur le texte. »

M. Briot pense qu'il faut accepter le texte tel que nous le possédons et s'expliquer ce qui nous choque dans le précepte par des considérations d'un autre ordre. Le peu de connaissances anatomiques des anciens donnait à l'opération de la lithotomie un caractère fort hasardeux. L'opérateur agissant sur des organes très-imparfaitement connus exposait le patient à des dangers hors de sa prévoyance. Ce ne devait pas être là l'œuvre du médecin, mais plutôt de gens qui, par l'effet d'une pratique souvent répétée, acquéraient une dextérité de main, une habileté toute personnelle que l'enseignement médical ne suffisait point à transmettre. Ce serait là le motif assez plausible de la prescription hippocratique.

Du reste, dès les temps les plus anciens on a connu la nature de la maladie de la pierre et les symptômes qui permettent de la diagnostiquer. Quand le patient à bout de souffrances a voulu subir l'opération, il s'est trouvé des gens assez hardis pour la pratiquer; et probablement il a fini par y avoir de ces opérateurs spéciaux voyageant d'un pays à l'autre, parmi ces médecins ambulants, περιοδευταί, qui exerçaient leur métier en courant de ville en ville.

Bien que les écrits hippocratiques ne renferment aucune description de l'opération, M. Littré pense cependant qu'elle était pratiquée longtemps avant Hippocrate. On en trouve une description détaillée dans Celse, qui écrivait au temps de Tibère, et dans un ouvrage sanscrit, de Susruta, dont il ne semble pas facile de fixer la date. M. Briot lit la traduction des çlokas qui décrivent l'opération avec une précision surprenante (trop surprenante, car cela fait hocher la tête à quelques auditeurs). Il faut remarquer que la médecine était pratiquée dans l'Inde à une époque très-reculée, ainsi que cela ressort de divers passages de Mégasthène et de Strabon.

M. Briot lira la suite de son Mémoire dans la prochaine séance.

M. le secrétaire perpétuel Wallon lit les titres de divers ouvrages imprimés offerts à l'Académie. M. Maury présente une Dissertation sur un monument fort ancien, une sorte de stèle trouvée à Pesaro, et dont les archéologues de Bologne se sont déjà occupés. On y voit gravées des figures grossières de navires et de personnages, dont quelques-uns attachés avec des cordes. L'explication est encore à donner.

L.-Marcel Devic.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Æchylos. Tragedies. A new translation. With biographical essay by E. H. Plumptre. 2d edit. revised. In-12, 440 p. cloth. London (Strahan). 9 fr. 40

Birch (W. de Gray) fasti monastici Ævi Saxonici, or alphabetical list of Heads of religious Houses. In-8°, cloth. London (Trubner). 6 fr. 25

Book of Hebrew Roots. By Abn L. Walid Marwan Ibn Janah, otherwise called Rabbi Yonah. Fasciculus I. In-4°, sewed. London (Macmillan). 25 fr.

Clissold (A.). The Creeds of Athanasius Sabellius and Swedenborg examined and compared with each other. Post in-8°. London (Longmans). 4 fr. 40

Gasparin (A. de). Innocent III. Le siége apostolique. Constantin. In-18 jésus, 425 p. Paris (Michel Lévy frères). 3 fr. 50

Greenwood (J. G.). Elements of greek Grammar. 4th edit. post in-8°, 158 p. cloth. London (Macmillan). 7 fr.

History (The) of the warr of Ireland from 1641 to 1653, by a british officer of the regiment of sir John Clottworthy. Edited with preface, notes and appendix by E. H. In-12, 172 p. cloth. London (Simpkin). 3 fr. 15

Imbert-Gourbeyre (A.). Les Stigmatisées. I. Louise Lateau de Bois-d'Haine, sœur Bernard de la Croix, Rosa Andriani, Christine de Stinnbele. In-18 jésus, x-312 p. Paris (Palmé).

Mann (H.). De l'importance de l'éducation dans une république. Précédé d'une histoire de sa vie par E. Laboulaye. In-8°, 82 p. Paris (Lechevalier). 1 fr. 50

Martinov (J.). Le plan d'abolition de l'Église grecque unie, document historique. In-8°, 33 p. Paris (Albanel).

Mémoires de la Société des Antiquaires de France. T. 33. 4e série. T. 3. In-8°, 424 p. et 19 pl. Paris (Dumoulin).

Méray (A.). La vie au temps des Trouvères. Croyances, usages et mœurs intimes des XIe, XIIe et XIIIe siècles, d'après les lois, chroniques, dits et fabliaux. In-8°, 333 p. Paris (Claudin). 7 fr. 50

Merington (M. H.). English pronunciation and accent. Part I. Post. in-8°, cloth. London (Longmans). 3 fr. 15

Miracles (Les) du Mont-Saint-Michel; fragment d'un mystère du XIVe siècle, publié avec une introduction par E. de Robillard de Beaurepaire. In-8°, 36 p. Avranches (lib. Anfray).

Ouvry (A. H.). Stein and his reforms in Prussia, with reference to the Land question in England; and an appendix containing the views of R. Cobden and J. S. Mill's advice to land reformers. Post in-8°, 208 p. cloth. London (Kerby et E.). 6 fr. 25

Pichot (A.). Napoléon à l'île d'Elbe chronique des événements de 1814 et 1815, d'après le journal du colonel sir Neil Campbell, le journal d'un détenu et autres documents inédits ou peu connus pour servir à l'histoire du premier empire et de la Restauration. In-8°, xij-533 p. Paris (Revue britannique). 7 fr.

Pingaud (L.). F. Petrarchæ Africa quam recensuit, præfatione, notis et appendicibus illustravit. In-8°, 404 p. Paris (Thorin).

Priaulx (O. de). The Indian travels of Apollonius of Tyana. Port. in-8°, hf. bound. London (Quaritch). 9 fr. 40

Robais (A. van). Notice sur une petite seille en bois, recouverte de cuir repoussé, trouvée dans le cimetière dit Mérovingien de Miannay (arrondissement d'Abbeville). Opinion motivée de M. l'abbé Haigneré sur l'âge et l'importance de ce monument. In-8°, 11 p. Amiens (imp. Glorieux et Ce).

Tugault (A.). Le malais vulgaire. Premières notions grammaticales de la langue malaise ou malay. Dialogues et vocabulaire français-malais. In-12, 154 p. Paris (Maisonneuve). 4 fr.

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 19 Septième année 10 Mai 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

The Athenæum, N° 2373, 19 avril. JACKSON, The Bath Archives, p. p. lady JACKSON, 2 vol. Bentley and Son (mémoires diplomatiques; long art. anal.). — Roots. Bentley and Son (ouvr. de controverse religieuse). — The First Book of Pope's Homer's Iliad, transl. into Latin Elegiacs by G. DENMAN. Deighton, Bell and Co. (art. peu favor.). — HARLAND and T. T. WILKINSON, Lancashire Legends, Traditions, Pageants, Sports, etc. London, Routledge; Manchester, Gent (ouvr. de valeur). — *Novels of the week.* MAITLAND, By and By, 3 vol. Bentley and Son (note assez favor.); Mrs. OLIPHANT, May, 3 vol. Hurst and Blackett (l'un des meilleurs romans de l'année); Mrs. EDWARDES, A Vagabond Heroine. Bentley and Son (amusant ouvr.); Mary MEEKE, The Baronet's Cross, 2 vol. S. Tinsley (insignifiant); S. MOSTYN, Which Sister? 2 vol. Bentley and Son (insignif.). — Military Books. — *Our Library Table.* List of new Books. — Miguel de Cervantes of Alcala de Henares, and Carlo Emanuele of Savoy, and his ass-colts, II (par RAWDON BROWN). — Notes from Paris (Philarète Chasles). — Mr. Charles Allston Collins (not. nécrol.). — *Literary Gossip* (Le Pandit Taranatha Tarkavachaspati vient de publier sous le titre de « Vachaspatya » la première partie d'un supplément du Sabdakalpadruma). — *Societies* (comptes-rendus des séances des Sociétés asiatique, archéologique et de mathématiques).

Literarisches Centralblatt, N° 17, 26 avril. DU BOIS-REYMOND, Ueber die Grenzen des Naturerkennens, 2. Aufl. Leipzig, 1872, Veit u. Co. In-8°, 40 p. 12 Sgr. (l'auteur de l'article réfute l'ouvrage). — REICH, Der Mensch und die Seele. Berlin, 1872, Nicolai. In-8°, xj-642 p. 3 Thal. 15 Sgr. (l'auteur est très-compétent, mais son ouvrage paraît égaré). — Monumenta historica episcopatus Zagrabiensis sæc. XII et XIII, ed. Tkalcic, t. I. Zagrabiæ. In-8°. xxij-280 p. (art. favorable). — SCHIRRMACHER, Beitræge zur Geschichte Mecklenburgs, vornehml. im 13. Jahrh. Rostock, 1872, Kuhn. In-8°, 552 p. 4 Thal. 15 Sgr. (bon recueil). — HEIGEL, Ludwig I, Kœnig von Bayern. Leipzig, 1872, Duncker u. Humblot. In-8°, viij-423 p. 2 Thal. 20 Sgr. (bon ouvrage). — BAUER, Der Deutschen Hochschulen Antheil am Kampfe gegen Frankreich. Leipzig, Hirth. In-8°, xij-487 p. (Nécrologie des étudiants morts sur les champs de bataille; contingent fourni par chaque Université; réunions, adresses, etc. des Étudiants relativement à la guerre). — BASTIAN, Die Rechtsverhæltnisse bei verschiedenen Vœlkern der Erde. Berlin, 1872, Reimer. In-8°, lxxx-435 p. 2 Thal. 20 Sgr. (un peu moins chaotique que les précédents ouvrages de l'auteur). — VERSEN, Reisen in Amerika u. der Südamerik. Krieg. Breslau, 1872, Mælzer. In-8°, iv-220 p. 1 Thal. 20 Sgr. (ouvr. intéress.). — PUNTSCHART, Die Entwicklung des grundgesetzlichen Civilrechts der Rœmer. Erlangen, 1872, Deichert. In-8°, xvj-451 p. 2 Thal. 20 Sgr. (art. peu favor.). — DAMMER, Meyer's deutsches Jahrbuch, 1. Jahrg. Hildburghausen, 1872, Bibliogr. Institut. In-8°, xij-1020 p. 2 Thal. 15 Sgr. (recommandable; mais laisse à désirer). — HENSE, Kritische Blætter, 1. Heft, Æschylus' Chœphoren, Miscellen. Halle, 1872, Mühlmann. In-8°, 86 p. 20 Sgr. (art. favor.; quelques critiques). — BORSCHKE, Æschylus und Sophocles. Vienne, 1872. In-8°, 69 p. (art. peu favorable). — UNGER, Emendationes Horatianæ. Halle, 1872, Pfeffer. In-8°, 196 p. 1 Thal. 6 Sgr. (note peu fav.). — GRUPPE, Æacus. Ueber die Interpolationen in den rœmischen Dichtern. Berlin, 1872, Reimer. In-8°, viij-616 p. 3 Thal. (art. défavor.). — HOFFMANN, Zur Textkritik der Niebelungen (voy. *Revue critique*, n° 12, 1873, p. 189) (ne résout pas définitivement les questions traitées).

Bulletin de bibliographie, publié par E. Leroux. N° 1. BOUCHER, Divan de Férazdak, livr. 1, viij-156-60 p. In-4°, 15 fr. — PERNY, Appendice du dictionnaire français-latin-chinois, etc. In-4°, iv-270, ij-174 p. 60 fr. — PRATAPA CHANDRA GHOSHA, Durga Puja. In-12, xxij-83 et lxx p. — Catalogue de livres

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 19 — 10 Mai — 1873

Sommaire : 97. Granier de Cassagnac, Histoire des origines de la langue française. — 98. Rathery et Boutron, Mademoiselle de Scudéry. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions; Société de Linguistique.

97. — **Histoire des origines de la langue française,** par M. A. Granier de Cassagnac. Paris, Didot, 1872. In-8°, xvj-554 p. — Prix : 7 fr.

Le livre dont on vient de lire le titre met la critique dans un assez grand embarras. Il semble qu'il devrait suffire, dans l'état actuel de la linguistique, de signaler en quelques lignes la thèse qu'a voulu soutenir l'auteur, pour que son ouvrage fût mis au rebut sans plus ample examen, en compagnie des élucubrations de Pelloutier, de Le Brigant ou de Cénac-Moncaut. Mais si la philologie scientifique compte actuellement en France un nombre suffisant d'adeptes, il ne faut pas se dissimuler que dans le public les notions les plus élémentaires de la science des langues sont fort peu répandues, et qu'on n'a pu encore s'habituer suffisamment chez nous à reconnaître en ces matières l'autorité des personnes compétentes, comme on le fait pour la chimie ou la physiologie. Si un rêveur ignorant s'amusait à écrire un volume pour démontrer que la découverte de Harvey est une chimère, et pour soutenir, comme il y a trois siècles, que le foie produit le sang, il est probable que la critique scientifique n'aurait ni l'envie ni le besoin de s'en occuper, et que le public ne lui accorderait aucune attention. Il n'en est pas de même pour la philologie, et notamment pour la philologie romane : les méthodes et les résultats les plus avérés ne sont pas encore accrédités autant qu'on voudrait le croire ; chacun pense être plus ou moins en état de juger des questions qui demandent, pour être simplement comprises, tout autant de préparation que n'importe quel problème scientifique, et une disposition presque universelle dans les esprits qui n'ont pas été de bonne heure pliés à la discipline scientifique leur inspire, pour ce qui est faux et paradoxal, une prédilection qui se dément rarement. La langue française a eu aussi la mauvaise chance de servir de prétexte, avant l'avénement de l'école critique, à une série d'ouvrages légers et brillants qui ont, si on peut ainsi parler, démoralisé le public, en lui présentant des jugements rapides prononcés, d'après un petit nombre de faits plus ou moins bien compris, avec cette assurance qui s'impose. Et comme ce sujet, qui nous touche de si près, a le privilége d'intéresser un grand nombre d'esprits et le malheur de leur paraître aisé, c'est un de ceux sur lesquels les discussions sont à la fois, comme il arrive, le plus nombreuses et le moins éclairées. Ce regrettable état de choses est assurément en voie de se modifier : depuis quinze ans, grâce surtout aux publications de MM. Littré et Brachet, des idées plus saines se sont peu à peu insinuées dans la masse du public lettré. On ne peut assurer pourtant que la tentative insensée

de M. Granier de Cassagnac ne provoquera partout que la risée qu'elle éveille parfois et l'ennui profond qu'elle inspire presque constamment. Il est à craindre que, notamment en province, le nouvel évangile ne trouve des fidèles, et que l'auteur de l'*Histoire des origines de la langue française* ne devienne dans certains milieux un oracle aussi vénéré que l'ont été dans leur temps Pezron et Court de Gébelin. C'est donc un devoir pour la critique de montrer, au moins par quelques faits, l'inanité des preuves et des conclusions de l'auteur. Elle accomplit cette tâche ingrate un peu malgré elle, et en regrettant le temps qui se perd à écrire et à lire une réfutation aussi inutile. Elle n'est même pas convaincue qu'en l'accomplissant elle réussira à éviter le mal qu'elle prévoit : quand on voit que M. Gr. a lu Max Müller, qu'il paraît ne pas ignorer absolument les ouvrages de Littré, quand on sait, bien qu'il évite soigneusement de les nommer, qu'il a même eu connaissance des livres de Brachet, on se dit que les arguments les plus solides sont sans aucune valeur auprès d'esprits ainsi faits, et que ceux qu'il aura convaincus ne seront pas plus accessibles que le maître à l'évidence la mieux démontrée. On peut dire à peu près de l'*Histoire des origines de la langue française* ce que Rousseau dit de la *Nouvelle Héloïse* : « Tout lecteur qui croira à ce livre est perdu ; mais qu'il ne s'en prenne pas à l'auteur : il était perdu d'avance. » Cependant il y a peut-être des personnes, surtout jeunes, qui pourraient se laisser éblouir par le clinquant d'érudition dont il fait parade, et qui trouveront dans les lignes suivantes un avertissement salutaire. C'est ce qui nous détermine à les écrire.

L'objet du livre de M. Granier de Cassagnac est de prouver que le français ne vient pas du latin, mais qu'il est, ainsi que tous les dialectes de langue d'oui et d'oc, et que les autres langues romanes, la continuation des dialectes *gaulois* parlés de tout temps en Gaule, en Italie, et en Espagne. Cette thèse a déjà été soutenue [1] : nous avons nommé plus haut quelques-uns de ses défenseurs les plus connus. Mais ce qui caractérise son nouveau champion, c'est une façon tout à fait originale de la présenter. Les *celtomanes* antérieurs s'efforçaient d'éprouver leur système tant sur les dialectes romans (la plupart d'ailleurs s'en tenaient à ceux de la France) que sur les dialectes reconnus comme celtiques. Ils expliquaient, — et c'était là leur grand argument, — le français, le provençal ou le gascon par le bas-breton, le gallois, le gaëlique ; ils s'attachaient d'autre part, comme leur plan le leur imposait, à expliquer par les dialectes romans modernes les mots sûrement gaulois, par exemple les noms d'hommes et de lieux, que nous ont transmis les textes de l'antiquité classique. M. Gr. se dispense absolument de l'épreuve et de la contre-épreuve. Il affirme, en s'appuyant sur les rapprochements les plus vains, que le bas-breton est tout à fait analogue aux autres dialectes de la France, et que rien d'essentiel ne l'en distingue : « Le bas-breton est un dialecte gaulois ou celtique pur et simple, comme le languedocien, l'auvergnat, le

1. Au moins pour la Gaule. L'honneur d'avoir rattaché au gaulois, c'est-à-dire au français, les dialectes anciens de l'Italie et de l'Espagne, appartient tout entier à M. de Cassagnac. Il y arrive par des démonstrations historiques sur lesquelles nous glisserons, et qui sont de la même force que ses théories grammaticales.

picard ou le français lui-même (p. 251). » Des langues des Iles Britanniques congénères à l'armoricain, c'est à peine s'il dit çà et là un mot en passant. On ne peut se débarrasser plus lestement de la question qui est véritablement le pivot de toute la discussion. Etant incontestable que les langues celtiques actuelles (erse et gaëlique d'une part,—gallois et breton de l'autre) sont proches parentes de l'ancien gaulois, comment se fait-il, si le français dérive du gaulois, qu'il soit radicalement différent de ces langues, qui forment un groupe si nettement caractérisé ? Ce n'est pas en nous montrant que *loquet* se dit *klikod* en breton et *flisket* en gascon, que M. Gr. peut croire avoir répondu. Il esquive prudemment entre le breton et les dialectes romans une comparaison qui, il le sait, a ridiculisé pour toujours les noms de quelques-uns de ses prédécesseurs. — Quant aux noms propres gaulois, il observe à leur égard un silence complet, en quoi il fait preuve de plus d'habileté que de courage. Nous avouons le trouver sur ce point fort inférieur à MM. Cénac-Moncaut et Le Duc du Roussillon [1]. Quand le premier explique *Ambigat* par *en bigat*, « qui a une grande perche devant sa porte », *Orgetorix* par *horo jeto*, « qui jette dehors, qui expulse les étrangers », quand le second interprète si heureusement *Convictolitanis* par *convido las daynes*, « j'invite les biches », *Cativulcus* par *cat y boulques*, « chat tu y touches », *Piso* par *pixo*, « voies urinaires, » et *Vercingetorix* par « vrai riche sans un jeton », ils sont francs et logiques. Nous mettons M. Granier de Cassagnac en demeure d'en faire autant, et nous verrons tout à l'heure qu'il en est fort capable, car s'il s'est abstenu d'interpréter le gaulois, il nous a donné sur l'étrusque, l'ombrien, etc., des explications qui ne sont assurément pas moins précieuses que celles de ses devanciers.

Indépendamment des preuves subsidiaires, l'auteur s'appuie essentiellement sur deux arguments qui, à ses yeux, sont péremptoires et qui pourraient bien avoir, pour des lecteurs sans instruction linguistique, quelque chose de spécieux. Le premier, c'est que la substitution du latin à la langue nationale dans la bouche des Gaulois est une hypothèse que rien n'appuie, et serait absolument inexplicable ; le second, c'est que la grammaire des langues romanes étant identique, et tout à fait opposée à celle du latin, elle n'a pu en dériver et doit être rapportée à une source antérieure commune. Remettons les faits dans leur véritable jour.

En ce qui concerne le premier argument, nous pourrions lui opposer une fin de non-recevoir. La philologie n'a d'autre tâche que de constater les faits qui sont de son ressort : s'ils présentent pour l'histoire des problèmes ou des difficultés, c'est aux historiens qu'il appartient de les résoudre. Ainsi la démonstration de l'unité des langues indo-européennes pose à l'histoire, sur l'origine et les migrations des peuples qui les parlent, une question de premier ordre, qui n'est pas encore définitivement résolue, et qui sort complètement du domaine de la linguistique. Mais nous n'en sommes pas réduits là. Quand bien même le latin vulgaire aurait été détruit avec l'empire romain et remplacé dans toute l'Europe romaine par des langues germaniques, nous serions en mesure d'affir-

1. Voy. *Rev. Crit.*, 1867, art. 237.

mer que dès le IVe siècle on ne parlait plus en Italie, en Espagne et en Gaule les anciennes langues indigènes. Les textes que M. Gr. apporte pour démontrer le contraire sont parfaitement connus et expliqués, et les innombrables contre-sens qu'il en tire ne changent en rien leur valeur. Accordons, sans discuter les détails, qu'on parlait encore *au premier siècle* l'étrusque, l'ombrien et l'osque. Mais de ce qu'Arnobe, Ammien Marcellin et Zozime (*sic*) parlent des rituels étrusques, il ne s'ensuit pas que l'étrusque fût vivant ou même compris de leur temps. Un passage où Julien explique ce que c'est que le *v* latin ne prouve pas que les Vénètes parlassent gaulois au IVe siècle et eussent un alphabet à eux (p. 35). Quand S. Jérôme dit que Fortunatianus, évêque d'Aquilée, *in Evangelia breves et rustico sermone scripsit commentarios*, il faut une certaine assurance pour traduire qu'il « avait composé un petit commentaire sur les Evangiles, *en langue vulgaire du pays* (p. 35) ». Que le punique se soit maintenu en Afrique à côté du latin, c'est ce que tout le monde sait, et ce qui ne prouve absolument rien pour les autres langues : la civilisation carthaginoise avait donné a l'idiome qui en était l'organe une vitalité que n'avaient pas les langues des peuples de l'Espagne et de la Gaule, et qu'étouffa pour ceux de l'Italie le voisinage immédiat de Rome. Il est inutile de parler du grec et des langues de l'Orient. Quant au gaulois, M. Gr. s'évertue à nous faire croire que le fameux passage du Digeste, où Ulpien dit que les fidéi-commis peuvent être écrits *quocumque sermone... nec solum latina vel graeca lingua, sed etiam punica, vel gallicana, vel alterius cujusque gentis*, est un texte de loi d'une haute importance, qui élève le gaulois au rang de « langue légale (p. 46). » Il est très-probable qu'Ulpien a mis là le gaulois comme la première langue qui, avec le punique, lui est venue à la pensée, sans trop s'enquérir si on la parlait réellement encore ; tout ce qu'il tenait à dire, c'est que les fidéi-commis, actes essentiellement privés, étaient valables, en quelque langue qu'ils fussent écrits. On peut à la rigueur, cependant, en conclure qu'au commencement du troisième siècle, le gaulois n'avait pas tout à fait péri, et, en effet, un passage très-connu de Lampride nous montre une femme le parlant encore en 235. Mais ici s'arrêtent les témoignages, et ceux que M. Gr. a réunis encore « pour que la certitude déborde (p. 49) » ne soutiennent pas l'examen. S. Jérôme comparait à la langue des Trévires celle des Galates : on a prouvé que cette dernière ne se parlait plus de son temps, et qu'il avait puisé cette notice dans des sources beaucoup plus anciennes [1] ; ce qui est vrai pour les Galates l'est pour les Trévires. Le passage de Sulpice Sévère (p. 50), mille fois cité, mille fois expliqué, reparaît naturellement ici : « Celtice aut si mavis gallice loquere », dit-on à un jeune homme qui craint que son langage rustique ne blesse les oreilles délicates des Aquitains auxquels il s'adresse : sur quoi il parle..... latin. On disait *celtice*, *gallice loqui* pour parler incorrectement, provincialement, comme le prouve un passage de Sidoine Apollinaire, où il loue la noblesse de l'Auvergne de fréquenter les écoles et les rhéteurs, et de dépouiller enfin *celtici*

1. Voyez l'excellent article de M. Perrot dans la *Revue Celtique*, t. I, p. 179.

sermonis squammam. Après ces « témoignages », M. Gr. passe brusquement à un texte où on voit en 987 un ambassadeur (M. Gr. traduit « le légat ») *linguae gallicae peritia facundissimum*. Il s'agit ici, naturellement, de la langue *française*, appelée constamment *gallica* par les écrivains *latins*, depuis qu'elle commence à s'imposer à leur attention. Tous les raisonnements qui suivent reposent sur cette misérable équivoque, d'après laquelle il faudrait admettre que les Tchèques parlent la langue des Boïes parce que nous l'appelons langue bohème, et que le vieil idiome breton continue à vivre dans l'anglais, parce que le Royaume-Uni porte le nom de Grande-Bretagne.—Et quand on prouverait que le gaulois se parlait en Gaule même aux temps mérovingiens, s'ensuivrait-il qu'il soit le français? Le français est un dialecte latin, c'est ce qui résulte de sa comparaison avec la langue latine ; il est clair que le latin a vécu en Gaule un temps plus ou moins long côte à côte avec l'ancienne langue : il est intéressant pour l'histoire de déterminer la durée de cette période, mais cette question ne touche que fort peu la solution du problème philologique. — Mais, dit M. Gr., et c'est là son grand cheval de bataille, la théorie d'après laquelle le français viendrait du latin repose sur une donnée inadmissible et inexplicable : comment les légionnaires romains auraient-ils pu, *du haut de leurs camps retranchés*, enseigner le latin aux paysans gaulois ? comment les paysans gaulois (sans parler de ceux de l'Espagne et de l'Italie) se seraient-ils entendus pour faire tous subir au latin, ainsi reçu, les mêmes altérations ? Ces deux questions, que l'auteur pose sans cesse d'un air de défi, accusent une ignorance complète, la première de l'histoire, la seconde des principes de la linguistique. Les Romains ne se sont pas bornés à avoir en Gaule ces camps où on les suppose si plaisamment enfermés et *transformés en professeurs de langue* , ils ont complètement romanisé le pays tout entier, par la religion, par l'administration, par les écoles, par les villes, par les routes. Nous renverrons l'auteur aux livres qui, comme par exemple celui d'Amédée Thierry, ont spécialement traité ce sujet ; nous renverrons nos lecteurs aux *Inscriptions* romaines de la Gaule, véritable et presque seule source pour l'étude de cette grande période de notre histoire. Les Gaulois se précipitèrent dans la civilisation romaine avec une ardeur attestée par des témoignages sans nombre : au bout de quelques générations, les villes ne parlaient plus que latin ; les campagnes durent résister plus longtemps, mais nous avons vu qu'elles ne tinrent pas en tout cas plus de quatre siècles. On n'est pas embarrassé de trouver ailleurs — sans parler des autres pays barbares conquis par Rome — des exemples parallèles. Il n'y a pas quatre siècles que le Mexique a été conquis par les Espagnols, et la population, dont la grande masse a dans ses veines le sang des Indiens de Montezuma, a presque partout oublié leur idiome. La langue nationale de l'Égypte, qui avait résisté au grec d'abord, puis au latin, a fini par céder complètement à l'arabe. — Quant à la seconde objection, elle n'a absolument aucun sens. Une fois le latin devenu la langue courante des populations de l'empire d'Occident, il a continué à s'altérer ou à se développer suivant ses tendances, qui se retrouvent dans presque toutes les langues : il a modifié les sons, abrégé les mots, simplifié les flexions, restreint par suite la liberté de la

syntaxe ; il a passé en un mot par des phases analogues à celles qu'ont traversées le sanscrit, le grec classique ou l'allemand primitif dans les langues qui en sont issues. Ce changement avait d'ailleurs, comme on le sait aujourd'hui, commencé bien avant la période proprement romane, et le latin qu'apprirent les Gaulois des basses classes était déjà séparé du latin classique par des différences essentielles.

J'arrive à la seconde thèse de M. Granier, qui est répétée à satiété dans son livre, et que je donne d'après le passage où elle est le plus nettement exprimée : « Dans la grammaire commune au français, à l'italien et à l'espagnol, le substantif se décline à l'aide de prépositions ; — le verbe actif se conjugue *principalement* (sic !) avec des auxiliaires ; — la forme du verbe passif n'existe pas ; — la syntaxe exige que dans la construction de la phrase l'ordre grammatical des mots se confonde avec leur ordre logique. Au contraire, dans la grammaire de la langue latine, le substantif se décline à l'aide des cas ; — le verbe actif se conjugue à l'aide des flexions ;—le verbe passif a une forme spéciale, conjuguée en partie comme l'actif ; — le verbe déponent a la forme passive et la signification active ; — la syntaxe permet dans la construction de la phrase tel ordre de mots qu'il plaît à l'auteur d'adopter. Il y a donc entre les deux grammaires un abîme qui les sépare, et qui classe le français, l'italien et l'espagnol dans une famille de langues absolument distincte de la famille à laquelle appartient, avec le grec et le sanscrit, la langue latine. Des êtres de nature contraire ne peuvent pas s'engendrer mutuellement, et il est aussi monstrueux en philologie de vouloir que le latin ait produit le français et les langues similaires, qu'il le serait en physiologie de vouloir qu'un quadrupède produisît un oiseau (p. 151). » Puissamment raisonné. Appliquons ce procédé à d'autres cas : on peut dire, *mutatis mutandis*, du romaïque, de l'anglais, du tchèque, comparés au grec, à l'ancien saxon, au slavon ecclésiastique, ce que dit l'auteur du roman comparé au latin : donc ces anciens idiomes n'ont aucun rapport de parenté avec les langues modernes. — M. Granier pense en effet que, depuis la période celtique jusqu'à nos jours, le français a présenté les caractères qu'il vient de résumer. Pour que l'auteur ait réussi à établir cette identification de la grammaire celtique et de la grammaire française, il ne lui a manqué que deux petites choses : connaître un peu l'une et l'autre. S'il avait cherché, ce dont il ne s'est aucunement soucié, à se rendre compte de ce qu'était le gaulois parlé au temps de César, il saurait que cette langue avait une déclinaison et une conjugaison tout comme le latin, qu'elle avait même un passif, et que la syntaxe, autant que nous pouvons en juger par les langues congénères, était fort différente de celle du français. Si, d'autre part, il avait sur l'histoire du français les notions les plus superficielles, il saurait que cette langue et le provençal ont eu une déclinaison à deux cas parfaitement complète et régulière. Il a dit un mot, il faut lui rendre cette justice, au moins de ce second fait : il parle (p. 20) de la *règle de l's*, inventée par Raynouard, mais il ajoute : « Cette théorie ne fut pas longtemps à s'écrouler... La prétendue réminiscence de la déclinaison latine se réduisit à des variantes capricieuses, résultant de la distraction ou de la fantaisie des copistes. » Voilà ce qui s'im-

prime à Paris, quarante ans après la première édition de la *Grammaire des langues romanes !* — M. Gr. dit à plusieurs reprises que la parenté des langues doit s'établir d'après les grammaires et non d'après les vocabulaires. S'il avait compris la portée de ce principe fort juste, il n'aurait assurément pas écrit son livre, où il établit à chaque page des rapprochements (et quels rapprochements !) fondés uniquement sur le vocabulaire, et s'il s'était rendu compte de ce que c'est que la grammaire d'une langue, il n'aurait pas découvert entre la grammaire romane et la grammaire latine cette opposition qu'il fait sans cesse miroiter devant les yeux de ses lecteurs. En effet, il n'y a pas besoin de remonter à l'état intermédiaire que nous ont conservé les textes écrits au moyen-âge en langue d'oc et d'oïl pour constater que la grammaire française (sans parler des autres) est identique dans son ensemble à la grammaire latine. Bornons-nous à la flexion. Le féminin des adjectifs est le même : *bonu(m) bona(m)* répond à *bon, bonne* (it. *buono, buona*) ; l'*s* du pluriel est l'*s* de l'accusatif pluriel latin : *campos* = *champs* (esp. *campos*). Les quelques débris que nous avons conservés de la gradation des adjectifs sont tous latins : *malus pejor, bonus melior* = *mal pire, bon meilleur*. Pour la conjugaison, nous n'avons perdu que le plus-que-parfait de l'indicatif (conservé en ancien franç., en prov., en esp.), le parfait et l'imparfait du subjonctif ; nous avons remplacé le futur par une combinaison de l'infinitif avec le présent d'*habere*, qui remonte au latin vulgaire ; pour les autres temps, un enfant de dix ans, auquel on aura appris deux ou trois règles élémentaires de permutation des lettres, verra d'un coup d'œil que *cantare* et *chanter* ont les mêmes flexions de modes, de temps et de personnes. Sont-ce là des rapports fortuits ? et faut-il croire, avec M. Gr. de C., que si l'on rattache d'ordinaire les langues romanes au latin, c'est qu'« il y a dans le français, dans l'italien et dans l'espagnol un grand nombre de mots usuels, qui sont aussi dans le latin, » et qu'il s'agit d'« expliquer la présence simultanée de ces mots dans ces quatre langues» ? L'auteur espère sans doute que pas un de ses lecteurs ne prendra la peine de rechercher ce qu'il a voulu dire, quand il écrit à plusieurs reprises des choses comme ceci : « On sait que parmi toutes les langues anciennes et modernes de l'Europe, il n'y a que deux systèmes pour conjuguer le verbe : on le conjugue à l'aide d'auxiliaires, comme *être* ou *avoir*, ou à l'aide de terminaisons variables selon le temps, le mode, la personne et le nombre, qu'on nomme *flexions*... Dans les langues qui conjuguent avec des flexions, le verbe a une forme passive, tandis que cette forme passive n'existe pas dans les langues qui conjuguent avec les auxiliaires. Les langues qui conjuguent le verbe avec des flexions déclinent le substantif avec des cas ; tandis que les langues qui conjuguent le verbe avec des auxiliaires déclinent le substantif avec des prépositions.... Ces principes ne souffrent pas d'exceptions. » Les langues romanes sont, d'après l'auteur, de celles qui *conjuguent avec des auxiliaires*, opposées à celles qui *conjuguent avec des flexions*. Ainsi, dans *chantassions*, *chanteriez*, nous n'avons pas un radical *chant* accompagné de « terminaisons variables selon le temps, le mode, la personne et le nombre ! » On reste confondu devant l'excès d'aveuglement ou de hardiesse que supposent de

pareilles balivernes, écrites sur le ton le plus sérieux[1]. — Il est, pensons-nous, inutile de dire que M. Granier de Cassagnac ne connaît de la phonétique ni le nom, ni la chose. Les lois aussi constantes que délicates d'après lesquelles les voyelles et les consonnes latines deviennent les voyelles et les consonnes romanes lui sont absolument étrangères. Il parle de linguistique comme parlerait de chimie un homme qui croirait encore aux quatre éléments, ou d'entomologie un savant qui ignorerait le rapport des chrysalides aux papillons. Et il faut réfuter de pareils livres !

Muni de ces connaissances et fort de cette méthode, M. Granier ne craint pas d'aborder les problèmes les plus difficiles de la philologie, et il va sans dire qu'il les résout avec la plus grande aisance. Il s'est dispensé, comme nous l'avons déjà vu, de rien dire du gaulois ; le chapitre qui, d'après son titre, est consacré à cette langue, est une suite de divagations sur les patois, — où nous relevons une polémique soutenue avec une *habileté* remarquable contre M. Littré, — mais où il n'est absolument rien dit du gaulois. Il va de soi que la *Grammatica celtica*, vainement écrite en latin, est profondément inconnue de l'auteur. — Mais il est sorti de sa réserve pour les anciens dialectes de l'Italie. Après nous avoir *démontré* historiquement que les habitants de l'Italie, — sauf ceux de Rome, colonie grecque, — étaient des Gaulois, il passe à la démonstration philologique. Les *Aborigènes*, d'abord, étaient-ils Gaulois ou Grecs ? « Un fait philologique nous paraît trancher la question. » Ce fait, c'est que, « dans la langue des *Aborigènes*, » l'oiseau que nous nommons *pic* s'appelait *picus*. Voilà qui est décisif. — Nous passons sur le paragraphe fort étendu qui est consacré aux *Pélasges ;* il nous est impossible de rien saisir de palpable dans ce *deliquium*. — Le chapitre sur les Etrusques est à coup sûr celui dont l'auteur se sait le plus de gré et qui doit le placer au plus haut rang parmi les philologues. Il y discute d'abord les auteurs anciens et modernes qui ont parlé des Etrusques, et, grâce au livre de M. Noël des Vergers, il ne dit pas trop d'énormités. Arrivé à la philologie, il veut établir que « l'étrusque et l'ombrien étaient deux dialectes d'une langue commune », et la preuve, c'est qu'aujourd'hui les dialectes populaires de l'Ombrie et de la Toscane se ressemblent. Mais comme c'est simple ! et dire qu'on ne s'était pas encore avisé de ce moyen si naturel de trouver enfin le mot de l'énigme étrusque ! Cette découverte, comme toutes les idées justes, se trouve immédiatement confirmée : en effet, la Rhétie était étrusque ; or « la langue des Grisons de l'Engadine est justement celle des Etrusques ou Toscans modernes[2] » : donc l'étrusque se parle encore tel quel à Florence comme à Coire. A merveille ; reste une petite difficulté, S. P. Q. R., comme dit Panurge. Avec notre toscan et notre

---

1. L'auteur répète sans cesse ce non-sens sur la conjugaison. Ainsi p. 502 nous lisons que la langue espagnole n'a « ni la déclinaison avec des cas, ni la conjugaison avec des flexions », etc., etc. Pour qui M. Gr. prend-il ses lecteurs?

2. Voilà encore une révélation bien précieuse. Les philologues qui s'adonnent spécialement à l'étude du dialecte des Grisons ne s'étaient pas avisés de ce rapprochement qui va si singulièrement faciliter leurs travaux. C'est l'œuf de Colomb.

grison, nous arrivons devant une inscription étrusque : ô prodige ! nous ne comprenons pas une ligne, pas un mot, pas une syllabe. Mais quoi ! c'est qu'elles sont rédigées « dans une langue sacrée, tenue secrète ; Ammien Marcellin l'atteste (p. 344). » Le passage est même cité en note, avec la candeur de la véritable science ; une telle loyauté persuade le lecteur, et plus d'un ne prendra sans doute pas la peine de voir que ce passage ne dit pas un mot de cela. Mais à côté de la « langue sacrée », M. Gr. nous indique « un très-grand nombre » d'inscriptions en « langue vulgaire », et il les explique couramment. Ainsi le titre honorifique *larth* « s'est perpétué avec une forme identique dans certains pays celtiques, comme l'Ecosse et l'Angleterre » : c'est *laird, lord* (p. 347). Nous qui avions cru jusqu'à présent que *lord*, angl. sax. *hlâford*, était un mot germanique ! — *Cec*, *Sec* ou *Sech*, « mot mystérieux qui suit très-souvent les noms des défunts », c'est le toscan *Ser*. — L'énigmatique *avil* ou *afil* est l'it. *avello* : ainsi *mi aviles Marianas* signifie : « Je suis le tombeau de Marianne. »— Nous en passons, et des meilleurs ; mais il faut signaler la plus jolie découverte de M. Gr. : *La*, qui précède souvent des noms propres de femme, est l'article italien *la ;* les Etrusques disaient *la Servi*, *la Lecetis*, comme les Italiens disent *la Colonna, la Patti*. — De l'ombrien, nous ne donnerons qu'un exemple : M. Gr. y a retrouvé « le jurement national et traditionnel des Gaulois », et aussi « une expression qui en dérive évidemment..., celle de *se foutre en colère*, *se foutre par terre*, *se foutre dans la tête*... Une invocation à Jupiter est ainsi conçue : *Die Grabovie*, *futu fos*, « Dieu Grabovius, fous-toi favorable » ; s'adressant à une déesse, le rituel ajoute : *Ferfa Martia*, *fututo foner*, « Ferfa Martia, fous-toi favorable. »

La partie la plus burlesque du livre de M. Granier de Cassagnac est celle qui regarde la langue latine. Autant qu'on peut comprendre les phrases creuses et vagues dont il remplit à ce sujet plus de cent pages, il croit que le latin était différent du romain, lequel était un dialecte grec. Le latin n'avait ni cas, ni flexions de conjugaison ; le romain en avait conservé quelques débris. Quand les Romains imitèrent la littérature grecque, ils introduisirent dans leur langue la déclinaison et la conjugaison grecques ; mais on trouve dans les plus anciens textes des reste de la langue rustique des Latins, qui ne connaissaient pas les flexions. Les preuves de fait sont à la hauteur des exemples déjà cités : ainsi, sur une inscription très-connue d'Herculanum, M. Gr. voit dans les noms *Strato* et *Euphemio*, qui appartiennent à la troisième déclinaison, dans *Blossi.*, qui est une forme abrégée pour *Blossius* (la même inscription offre de même *Protem.*, *Diopant.*, *Philin.*, etc.) et dans *Coelio*, qui est à l'ablatif, des noms analogues aux noms italiens en *i*, *o*. Il n'y a aucun profit à relever une par une toutes ces bévues, qui accusent une ignorance complète de l'histoire du latin [1]. Le latin *rustique* ou *plébéien*, qui ne déclinait pas, vécut toujours à côté du latin classique,

1. Naturellement M. Gr. côtoie quelquefois les résultats acquis à la science sur le latin vulgaire. La chute, fréquente dans les anciens textes, d'*s* et *m* finales, et la restauration de ces deux consonnes, sans doute sous l'influence littéraire (restauration qui, au moins pour l'*s*, ne fut pas seulement orthographique), sont des faits bien connus des philologues.

et en était profondément distinct. M. Gr. en trouve la preuve dans des textes qu'il interprète à sa façon. Ainsi, Suétone dit: *Grammatica Romae ne in usu quidem olim,* « ce qui veut dire qu'on y employait le latin usuel, rustique, non le latin formé plus tard dans la société romaine avec le concours et par l'imitation des grammairiens et des ouvrages grecs. Ennius exprimait la même idée, lorsqu'il disait dans son épitaphe : *Oblitei Romae loquier sunt lingua latina;* c'était vrai ; on cessa d'y parler la langue véritablement latine, ou des paysans du Latium (p. 428). » En disant *Aliud est grammatice loqui, aliud latine,* Quintilien exprime bien que la langue grammaticale et la langue latine étaient profondément différentes; et le même auteur affirme que « le latin *quotidien* avait une nature entièrement propre ou distincte, » quand il dit : *Aliam videtur habere naturam sermo vulgaris, aliam viri eloquentis oratio* (p. 428). Ce *latin* était si différent de la langue des lettrés, que César avait des interprètes *quotidiens* pour lui servir « dans ses relations avec Rome ». Voici le bouquet (p. 429): « Ses règles (au latin vulgaire) étaient si différentes de celles du latin de Rome qu'elles étaient l'objet d'un enseignement formel, sous des professeurs spéciaux. C'est ainsi que Marc-Aurèle apprit le latin vulgaire sous trois maîtres, qui étaient Trosius Aper, Pollion et Entychius Proculus de Sicca, et le latin littéraire sous Fronton (*Usus praeterea,* dit Capitolin cité en note, *grammaticis, graeco Alexandro; quotidianis latinis Trosio* etc..... *oratoribus usus est... latino Frontone Cornelio.* »

Ce latin vulgaire, M. Gr. cherche à nous le faire connaître dans son vocabulaire et dans ses formes. Nous avons un nombre assez considérable de mots que les auteurs anciens indiquent comme appartenant à l'usage vulgaire, qui dans toutes les langues existe à côté de l'usage plus relevé, et Diez a donné une liste à peu près complète de ceux qui ont passé dans les langues romanes. Celle que dresse M. Gr. est aussi pauvre que mal faite. Il la fait suivre d'une liste de mots donnés par les grammairiens comme *très-vieux* et qui, d'après lui, se retrouveraient dans les dialectes modernes. Ainsi *topper* signifiait *vite :* « le dialecte gascon rend la même idée par *tapè* » (p. 417); *dic dum,* dans Plaute, est le fr. *dis donc:* « on peut défier tous les grammairiens d'expliquer ce *dic dum* autrement que par les dialectes gaulois » (p. 419); *brabium,* qui signifie « le prix du combat ou du courage, » « se retrouve *évidemment* dans le *bravo!* que l'on crie encore aux vainqueurs, » etc., etc. — Pour ce qui regarde les formes, nous ne relèverons que ce qui est dit de l'article. D'après M. Gr. (p. 401) « l'école des philologues qui dérivent le français, l'italien et l'espagnol de la langue latine tombe dans des embarras mal dissimulés et risibles lorsqu'il s'agit d'expliquer comment les trois langues et leurs dialectes ont emprunté l'article au latin, qui ne l'a pas. » Après quoi il le tire du latin *ellum, ellam,* par des déductions d'une obscurité que nous nous épargnerons la peine de pénétrer. C'est sur ce point que M. Gr. a fait sa plus jolie trouvaille, qui vaut le *la* étrusque. Il a copié *lui-même* au Musée de Naples un cachet « qui reproduit le nom d'une famille ainsi écrit DELLI AMICI » (p. 399). Ce cachet fait son bonheur; il y revient encore plus d'une fois, et y signale « l'article qui précède encore les noms des familles toscanes ou romaines (p. 393). » C'est en effet charmant : *M. et Mme delli*

Amici. Le Pompéien *Dellius Amicus* ou *Amicius*, en faisant graver son cachet avec son nom au génitif suivant l'usage, ne se doutait guère du triomphe qu'il préparait à M. Granier de Cassagnac. Faut-il à ce propos rappeler que l'article, en latin comme en grec et en allemand (les langues romanes étant non pas *tirées* du latin, mais étant le latin lui-même), s'est développé du démonstratif, ou plutôt que c'est un simple démonstratif, qui a reçu une fonction inconnue au latin classique?

Après avoir *démontré* sa thèse par d'aussi solides arguments, M. Gr. termine par deux chapitres sur l'histoire de la *renaissance* des langues *celtiques*, sur leur culture et sur la formation des langues littéraires. Ces deux chapitres nous le montrent aussi savant dans la philologie et la littérature romane que dans la grammaire comparée. Il admet comme authentique une charte corse de 719 qui nous offre, sauf quelques fautes, la langue italienne moderne; il explique, à grand renfort de citations et de contre-sens, les *Serments* de 842; il attribue naturellement au xe siècle la ridicule épitaphe de Flodoard fabriquée sans doute au xvie, et dresse des monuments littéraires des langues d'oc et d'oïl une liste sans aucune valeur. Après avoir parlé de l'Espagne, il discute avec une grande compétence la question de l'antériorité des *trouvaires* (*sic semper*) et des troubadours, et nous apprend que « le plus ancien poète gaulois dont nous ayons les vers est Guillaume IX, comte de Poitiers (p. 511), » et que « le second poète par ordre de date est Wace (p. 512). » On voit que M. Gr. est au courant des travaux faits sur cette matière. Au reste, il dit lui-même : « Ce que nous savons sur les trouvaires nous a été principalement transmis par Claude Fauchet » (p. 519); il ne semble même pas connaître de nom l'*Histoire littéraire de la France* publiée par l'Académie des Inscriptions et quelques autres ouvrages aussi peu importants. Pour les troubadours, il est inutile de dire qu'il suit de confiance Jean de Nostre-Dame. Ce qu'il dit des littératures italienne et espagnole consiste en quelques notes décousues, qui n'ont pas plus de valeur en elles-mêmes que de rapport au sujet du livre.

Nos lecteurs en ont sans doute assez de cette écœurante revue; ils n'en sont pas plus lassés que nous. Si nous voulions signaler tout ce qui est faux ou inexact dans cet ouvrage, il nous faudrait écrire un volume aussi gros que celui de l'auteur, et ce serait une méchante matière. Nous n'avons peut-être jamais vu un livre où tout soit aussi constamment mauvais: il n'y a presque pas une ligne qui ne soit une erreur, un raisonnement qui ne soit un paralogisme, une traduction qui ne soit un contre-sens[1]. C'est à croire que l'auteur a soutenu — et admirablement gagné — une gageure qui n'aurait pas laissé d'être embarrassante pour tout autre. Nous voulons seulement dire quelques mots de la façon dont M. Granier de Cassagnac parle de ceux qui ont traité son sujet avant lui; c'est l'objet du premier chapitre. Passons sur les savants du xviiie siècle. Nous avons vu comment Raynouard est traité. Bopp, « en rattachant, d'une manière incontestable,

1. Nous n'avons remarqué dans tout le volume qu'une observation juste (p. 259); il est vrai qu'elle n'est pas nouvelle : c'est qu'au moyen-âge on disait *jougleor* et non *jongleor*.

au zend et au sanscrit le grec et le latin, a rompu par cela même tout rapport d'origine, tout lien de famille entre ce groupe et le groupe des idiomes parlés aujourd'hui en Italie, en France et en Espagne » (p. 24). Ce qui est dit sur Pictet n'a même pas un sens appréciable. M. Max Müller « déclare formellement qu'on ne saurait expliquer le français par une dérivation du latin, mais qu'il devient explicable par l'italien. » On voit que notre auteur ne fait pas moins de contre-sens, volontaires ou non, sur le français (il cite M. Müller d'après la traduction) que sur d'autres langues. Il ajoute gravement : « C'est là peut-être une théorie singulière, proposée par un esprit aussi distingué, » et il la réfute. Mais le comble de la bouffonnerie est l'appréciation de Diez : M. Granier, qui n'a certainement pas lu même l'*Introduction*, traduite depuis onze ans, de la *Grammaire des langues romanes*, caractérise, dans une page inimaginable, le « travail intéressant, mais sans conclusion » que « M. Frédéric Diez a publié à Bonn en 1861 et 1862. Ce travail a trois parties bien distinctes. » Les deux premières sont le *Dictionnaire étymologique*, la troisième est la *Grammaire*. « Au point de vue de l'étymologie, ce vocabulaire, qui se dit *étymologique*, ne résout ni ne pose même la question. » Quant à la *Grammaire*, « c'est et ce ne pouvait être qu'une simple reproduction des principes généraux de la grammaire italienne, française ou espagnole. » Enfin, « utile et estimable comme répertoire de mots, l'œuvre de Diez reste donc étrangère à la thèse des origines » (p. 27). On nous dispensera de commentaire. Disons seulement que si M. Gr. avait consulté cette œuvre au moins comme « répertoire de mots, » il n'aurait peut-être pas regardé comme non latins les mots qu'il cite à la p. xiij, p. ex. *guéret*, *ancien*, *sérieux*, *briller*, *craindre*, *désormais*, *jamais*, *presque*, *avec*, *selon*, *chez*, *derrière*, *parmi*, *après*, etc. ; il n'aurait pas dressé la liste parallèle de mots italiens « absolument étrangers au latin » qu'il donne p. 275, et qui comprend entre autres *asciugare*, *cogliere*, *cominciare*, *lancia*, *musco*, *pagare*, *paglia*, *pensare*, *pesare*, *piazza*, *salvaggio*, etc. ; peut-être même aurait-il appris assez des éléments de l'étymologie pour ne pas composer ce mirifique tableau des mots venus du grec au français, au bas-breton et au gascon, qui orne les p. 131 et suiv., et où on voit par exemple que *bravache* et *gavroche* viennent de γαῦρος, *maison* de μόσυν, *gai* de γηθέω, *emballer* de ἐμβάλλω, *paquet* de πάχυς, *fils* de ὑίς (*sic*), « avec le digamma éolique Fίς, » etc., etc. — En ce qui concerne les philologues français, M. Granier s'arrête dans son énumération à M. Francis Wey : tous les travaux contemporains sont pour lui non avenus ; il ne parle même pas d'Ampère et de Génin, et s'il cite Littré, c'est ailleurs et en passant. — Il dit dans sa préface (p. xv) : « Ce livre est le fruit de plus de trente années d'études et de méditations. L'auteur espère que les lecteurs s'en apercevront. » Ce dont les lecteurs s'aperçoivent, c'est que le livre a en effet été conçu et exécuté en partie il y a plus de trente ans, circonstance à la fois atténuante et aggravante : l'auteur est un peu plus excusable d'avoir composé un pareil ouvrage en 1840, mais il n'en est que plus impardonnable de l'avoir publié en 1872.

En voilà assez. Il nous serait facile, en laissant la linguistique de côté, de signaler les bévues historiques et autres qui émaillent l'ouvrage, et de montrer

ce qu'il y a au fond de cet étalage d'érudition qui peut en imposer aux naïfs; mais nous pensons que chacun est maintenant à même d'apprécier ce triste livre[1]. Avant de le fermer pour toujours, nous ne pouvons nous empêcher de présenter deux réflexions; l'une, c'est qu'il est bien douloureux de voir de pareilles productions paraître en France, quand des pays longtemps arriérés, comme l'Italie et le Portugal, se mettent avec une activité chaque jour croissante au niveau de la science actuelle; l'autre, plus consolante, c'est que cet étonnant monument d'ignorance et de présomption apparaît aujourd'hui chez nous comme tout à fait isolé. Les bonnes méthodes se répandent de plus en plus dans la jeunesse studieuse, qui renouvellera peu à peu l'état intellectuel de notre pays; les doctrines de M. de Cassagnac ne rencontrent déjà plus le bruyant écho qu'elles auraient soulevé jadis, et nous espérons qu'en réfutant aussi longuement, non sans quelque honte, ce lourd et incohérent paradoxe, nous aurons fait un travail encore plus superflu que fastidieux.

G. P.

---

98. — **Mademoiselle de Scudéry,** sa vie et sa correspondance, avec un choix de ses poésies, par MM. Rathery et Boutron. Paris, Léon Techener. 1873. In-8°, viij-540 p. — Prix : 8 fr.

M. V. Cousin ne se trompait pas quand il assurait qu'en réunissant les petits vers si bien tournés que Mlle de Scudéry laissait échapper de sa veine facile, et en y joignant un choix de lettres sérieuses ou badines sorties de la même plume, on composerait un volume agréable. Je ne connais pas beaucoup de recueils qu'il m'ait été donné de lire avec plus de plaisir que le recueil de MM. Rathery et Boutron. Dignement secondés par leur habile imprimeur, les éditeurs ont cher-

---

1. Quelques échantillons seulement. P. 217 : « Un grammairien allemand anonyme, » connu sous le nom de *Grammaticus Leidensis*, a écrit un petit traité sur les dialectes » grecs. » Quelle érudition! mais comment se fait-il que ce grammairien *allemand*, dont le ms. est conservé à Leide, ait écrit en grec? — M. Gr. croit naturellement (p. 502) à l'authenticité du faux Luitprand et admet (p. 86) que la *Nobla Leyczon* est de 1110 (voy. *Rev. Crit.* 1866, art. 18). — S. Augustin dit : « Opera data est ut imperiosa Civitas » non solum jugum verum etiam linguam suam domitis gentibus per pacem societatis im- » poneret, per quam non deesset, imo et abundaret etiam interpertum copia. » Par *interpretes*, il faut entendre des traducteurs de la Bible, et ce passage, avec cent autres, est écrasant pour M. Granier; mais voyez son commentaire (p. 139) : « Ce que S. Augustin » dit des Romains ne signifie pas qu'ils avaient forcé tous les peuples à oublier leurs » propres langues pour apprendre le latin; mais qu'ils avaient fait de la langue latine un » moyen de communication, un lien social entre les nations, en instituant dans chaque » pays un grand nombre d'interprètes, mis à la disposition des autorités ou des personnes » qui, par leurs fonctions ou par leur goût, avaient à faire usage de cette langue. » — La chronologie de l'histoire littéraire est, avec M. Gr., féconde en surprises. Il nous apprend (p. 526) que « les chansons de Thibault VII, comte de Champagne, sont anté- » rieures d'au moins un quart de siècle » à celles de Guiraut de Borneil; — que Boccace naquit en 1375 (p. 531); — que la traduction du *De vulgari Eloquio* par le Trissin fut faite « peu de temps après la mort de Dante » (ib.), etc. — « Isidore, archevêque de » Séville, nous fait connaître que de son temps, c'est-à-dire au milieu du VIIe siècle, ils » (les poètes gaulois du midi) portaient déjà le nom de *fellibres*, qu'ils ont encore, et qui » signifiait *bons vivants* (p. 528). » — Mais en revanche que de belles et utiles digressions sur les légions de César, sur les tribus de Rome, sur Sigovèse et Bellovèse, sur les Volsques Tectosages qui sont les Valaques, sur la prise de Rome par Alaric, etc., etc.!

ché avec autant de soin que de goût à rendre attrayant de toute façon l'ouvrage qu'ils ont consacré à Mlle de Scudéry, et qui figurera si bien parmi les bons et beaux livres de la *Bibliothèque choisie à l'usage des gens du monde.*

La *Notice sur Mlle de Scudéry* (p. 1-141) est de M. E. J. B. Rathery. C'est un morceau d'autant plus intéressant, que la vie de l'auteur du *Grand Cyrus* était moins connue, M. Cousin n'en ayant guère retracé que le milieu. M. R. ne s'est pas contenté de nous raconter la jeunesse et les dernières années de son héroïne; il a encore voulu nous fournir les plus curieux détails « sur sa famille, sur ses amis, sur sa vie commune avec son frère, sur les sociétés polies qu'elle traversa ou qu'elle groupa autour d'elle, sur son individualité comme femme et comme écrivain, sur la vogue et le déclin des genres de littérature dont elle fut la personnification la plus complète. » Il sera difficile de rien ajouter d'essentiel à cette notice; il sera plus difficile encore de rien y relever d'inexact. Tous les documents imprimés ont été consultés; de nombreux documents inédits ont été consultés aussi, et un des plus importants de ces derniers a été reproduit en entier (p. 138-141) : *Les Provisions* (du 29 juin 1642) *de la charge de cappitaine et gouverneur de la Tour-Notre-Dame-de-La-Garde pour Georges de Scudéry, sieur d'Amberville, gentilhomme ordinaire de la chambre du Roy,* tirées des Archives des Bouches-du-Rhône[1]. Çà et là, M. R. rectifie diverses erreurs de M. J. Ch. Brunet, de M. V. Cousin, de M. E. Miller, etc. Le judicieux et savant critique apprécie très-bien, dans toute cette notice, Mlle de Scudéry. Il montre combien elle fut femme de cœur, femme de dévouement, avec quelle vaillance elle aima ses amis malheureux, et que d'admirables vertus elle sut unir aux qualités les plus brillantes. Il loue beaucoup aussi en elle l'écrivain délicat, ingénieux, et tout en avouant que cet écrivain est parfois trop subtil, trop raffiné, il l'excuse à demi, en disant : « N'abuse pas qui veut de la politesse et de l'esprit![2] »

La *Correspondance choisie* (p. 145-409) se compose à la fois de lettres inédites, et de lettres qui avaient déjà été publiées, les unes, au XVIIe siècle, les autres par M. Matter, par M. Cousin, par M. de Monmerqué, etc., mais qui n'ont pas, soit pour le texte, soit pour les annotations, été inutilement revues par les éditeurs. Les lettres inédites proviennent pour la plupart des manuscrits Conrart, à la bibliothèque de l'Arsenal, ou des papiers de l'abbé Boisot, à la bibliothèque de Besançon. Les éditeurs déclarent (p. v de l'*Avant-Propos*) qu'ils ont attaché aux dates une importance exceptionnelle, et que, grâce à des recherches dont les lecteurs ne soupçonneront guères l'étendue et l'opiniâtreté, ils ont tenu à dater — fût-ce approximativement, et en distinguant toujours par des crochets leurs conjectures des indications fournies par les originaux eux-mêmes, — presque toutes les lettres renfermées dans leur volume. Leurs efforts, à

---

1. M. R. déclare s'être beaucoup servi des cinq volumes in-4° de la Correspondance inédite de Chapelain laissée par Sainte-Beuve à la Bibliothèque nationale. C'est un recueil inappréciable pour l'histoire littéraire du XVIIe siècle.

2. M. R. a eu, de plus, la bonne pensée de citer (p. iij), comme le plaidoyer le plus gracieux qui ait jamais été fait en faveur des précieuses, le sonnet vraiment exquis d'Ulric Guttinguer : *A une dame en lui envoyant les œuvres de Voiture.*

cet égard, me paraissent avoir été aussi heureux, qu'ils ont été consciencieux.

A la suite des lettres de Mlle de Scudéry, on a réuni (p. 411-506) quelques lettres, inédites ou non, qui lui ont été adressées ou qui la concernent. Ces lettres sont signées : Balzac, Chapelain, Godeau, Sarasin, Ménage, Pierre Corneille, Charpentier, Brébeuf, La Calprenède, Corbinelli, P. Rapin, duc de Saint-Aignan, Pellisson, Mascaron, Bonnecorse, Charleval, Fléchier, P. Bouhours, Bossuet, Chevalier de Méré, Furetière, Regnier-Desmarais, duc de La Rochefoucauld, Nanteuil, George de Scudéry, Mlle de Chalais, Mme Deshoulières, Mme de Maintenon, Mme de Sévigné, Mme de La Fayette, Mme de Longueville, etc. Les noms seuls de la plupart de ces correspondants ne sont-ils pas pour Mlle de Scudéry le plus éloquent de tous les éloges ?

Le *choix des poésies* (p. 507-531) a été fait avec beaucoup de discrétion. Les éditeurs ont voulu nous offrir seulement le dessus du panier. Il me semble qu'ils ont été très-bien inspirés : la poésie de Mlle de Scudéry a beaucoup plus vieilli que sa prose, et j'échangerais volontiers, pour ma part, toutes ses stances, moins peut-être une douzaine des plus gracieuses, contre un paquet de ses nombreuses lettres perdues, surtout si à quelques-unes de ses lettres à ses anciens amis de Provence, tels que Bonnecorse, Forbin-Janson, Mascaron, qui devaient toutes être si charmantes, l'on pouvait en ajouter deux qui devaient être bien éloquentes, la lettre à Mlle d'Arpajon sur sa retraite aux Carmélites, et la lettre à Bossuet sur la mort de Pellisson.

T. DE L.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 2 mai 1873.

M. Aulanier écrit à l'Académie pour mettre à sa disposition des pierres chargées d'inscriptions sémitiques dont il a été déjà communiqué des estampages. Sinon, elles seront déposées au musée du Caire. La Commission des Inscriptions sémitiques émet le vœu que ces pierres soient transportées en France.

Quatre candidats écrivent pour faire valoir leurs titres à la place d'académicien laissée vacante par la mort de M. Stanislas Julien. M. Havet rappelle ses éditions de Pascal, d'Isocrate avec traduction, introduction et notes, ses deux volumes sur les origines du christianisme, son professorat à l'École normale, à la Faculté des lettres et au Collége de France. M. Jules Girard parle de ses travaux sur l'île d'Eubée, sur Thucydide, sur le sentiment religieux chez les Grecs, d'Homère à Eschyle, et de ses dix-huit ans d'enseignement de la langue grecque à l'École normale. M. Oppert se borne à poser sa candidature. Enfin M. Léon Heuzey, conservateur-adjoint au musée des antiques du Louvre, professeur depuis neuf ans à l'École des beaux-arts, rappelle ses explorations dans l'Acharnanie, la Macédoine, ses diverses monographies publiées dans le Journal des savants, dans les comptes-rendus de l'Académie, etc.

L'Académie se constitue en comité secret pour discuter ces diverses candidatures.

L.-Marcel DEVIC.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE.

Séance du 26 avril 1873.

M. Didion, inspecteur général des ponts et chaussées, est élu membre de la Société. — Un article de M. Bergaigne publié dans le dernier fascicule des *Mémoires* a été l'occasion d'une lettre de M. Whitney, professeur à l'Université de New-Haven (Connecticut). Il s'agit de l'anusvâra sanscrit. M. Bergaigne ayant dit dans son article que M. Whitney avait indiqué la vraie nature de l'anusvâra, mais qu'après avoir entrevu la solution il ne s'y était pas arrêté, le professeur américain répond par une critique de l'article de M. Bergaigne. Celui-ci défend son opinion. Cette polémique ne pouvant manquer d'être publiée, nous ne nous y arrêterons pas davantage. — M. Meunier propose une série d'étymologies. Il prouve par divers exemples que le grec ἀνήρ était originairement précédé d'un digamma, et que, comme le mot ἄναξ, il doit être rattaché à la racine *gan* « mettre au monde » (en grec γFαν). — Le substantif ἄκαστος « érable » conservé par Hésychius, et regardé à tort comme suspect par le dernier éditeur, répond au latin *ăcer*.— Le verbe *pollere* est un composé de *pot* + *valēre*.— *Testis*, contrairement à une opinion de M. Bréal exprimée dans le dernier fascicule, vient comme τεκμήμον de la racine τεκ. La racine se présente tantôt sous la forme *tak*, tantôt sous la forme *takš*. *Testis* est pour *tecstis* (cf. *testiculi* et en allemand *zeugen*, *zeuge*).

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

BROECKER, Frankreich in den Kæmpfen der Romanen, der Germanen und des Christenthums (Hamburg, Grüning). — CONTZEN, Geschichte der Volkwirthschaftlichen Literatur im Mittelalter, 2e éd. (Berlin, Heimann). — DRESSEL et WIESELER, Clementinorum Epitomæ duæ (Leipzig, Hinrichs). — DUEMICHEN, Ueber die Tempel und Græber im alten Ægypten (Strassburg, Trübner). — FLATHE, Geschichte des Kuurstaates und Kœnigreiches Sachsen, 3. Band (Gotha, Perthes). — GENÉE, Shakespeare, sein Leben und seine Werke (Hildburghausen, Verl. des bibliogr. Inst.). — GRASSMANN, Wœrterbuch zum Rig-Veda, 1. Lief. (Leipzig, Brockhaus). — LAURENT, Clementis Romani ad Corinthios Epistula, 2e éd. (Leipzig, Hinrichs). — LINDAU, Molière (Leipzig, Barth). — LUDWIG, Agglutination oder Adaptation? (Prag, Calve). — MARTIN LUTHER's Sendschreiben, herausg. von KUHN (Berlin, Heimann).

ERRATA.

Dans le nº 17, p. 272, l. 21, après : *l'auteur*, ajoutez : M. Trumpp.
Dans le nº 18, p. 287 et suiv., lisez M. *Briau*, au lieu de *Briot*.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

arabes, turcs et persans. — N° 2. G. PAUTHIER (notice nécrologique). — Mary SUMMER, Les Religieuses bouddhistes. E. Leroux. 2 fr. 50.— BOUCHER, Divan de Férazdak, livr. 1 et 2, 15 fr. chaque. — CHERBONNEAU, Dictionnaire français-arabe de l'idiome vulgaire. In-8°, 10 fr. — MAÇOUDI, Les Prairies d'or, t. I à III, p. et tr. p. BARBIER DE MEYNARD et PAVET DE COURTEILLE; t. IV à VII, p. et tr. p. BARBIER DE MEYNARD. 7 fr. 50 le volume. — La grammaire pâlie de Kaccayana, p. et tr. par SENART. In-8°. 12 fr. — Catalogue des livres de fonds et en nombre.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE
DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Beaurepaire (E. de). Histoire de deux sonnets, Étude littéraire sur le XVIIIe s. In-8°, 17 p. Rouen (imp. Péron).

—— Notes pour servir à l'histoire archéologique de l'ancien diocèse d'Avranches. In-8°, 28 p. Avranches (lib. Tostain).

Boccace (J.). Quatrième et cinquième journées du Decameron. In-16, 273 p. et gr. Paris (Lib. des Bibliophiles). 10 fr.

Clouet (L.-C.). De la nature et de la distinction des syllabes latines. In-8°, 31 p. Le Mans (lib. Monnoyer).

Doudart de Lagrée et **Garnier** (F.). Voyage d'exploration dans l'Indo-Chine effectué pendant les années 1866, 1867 et 1868. Ouvrage illustré de 250 grav. sur bois et accompagné d'un atlas. 2 vol. In-4°, v-1015 p. Paris (lib. Hachette). 200 fr.

Du Tressay. Souvenir de l'émigration et des guerres de la Vendée. Puitesson. In-18 jésus, vj-179 p. Paris (Lecoffre).

Flouest (E.). Notes pour servir à l'étude de la haute antiquité en Bourgogne. Le tumulus du bois de Langres. Les sépultures antéhistoriques de Veuxhaulles. In-8°, 56 p. Semur (imp. Verdot).

Freppel. Clément d'Alexandrie. 2e éd. In-8°, 419 p. Paris (lib. Bray et Retaux).

Giraud (C.). Novum enchiridion juris romani in quo continetur legum antiquarum, imprimis XII tabularum, necnon Editi prætorii quæ supersunt, Pauli sententiæ, Ulpiani fragmenta varia, Gaii et Justiniani Institutiones, fragmenta Vaticana, monumenta legalia, tabulæ solemnium et aliæ plurimæ juris romani. In-18 jésus, 691 p. Paris (lib. Cotillon). 6 fr.

Hubner (baron de). Promenade autour du monde. 1871. 2 vol. in-8°, 1187 p. Paris (lib. Hachette). 15 fr.

Laprade (V. de). L'éducation libérale, l'hygiène, la morale, les études. In-12, 364 p. Paris (lib. Didier).

Littré (E.). La science au point de vue philosophique. In-8°, viij-567 p. Paris (lib. Didier).

Réaux (E.). Histoire du comté de Meulan. In-18 jésus, 564 p. et 3 pl. Meulan (lib. Masson).

Rio (A.-F.). L'Idéal antique et l'Idéal chrétien. In-18 jésus, 105 p. Paris (F. Didot frères, fils et Ce).

Robillard de Beaurepaire (E. de). Le théâtre du collége d'Avranches dans le courant des XVIe et XVIIe siècles. In-8°, 28 p. Avranches (lib. Tribouillard).

Ronchaud (L. de). Études d'histoire politique et religieuse. In-12, xxv-351 p. Paris (Le Chevalier). 3 fr. 50

Ticknor (G.). Histoire de la littérature espagnole. 2e période (suite). 3e période. Depuis l'avènement de la maison de Bourbon jusqu'à la fin de la première partie du XIXe siècle. Traduite par J. G. Magnabal. In-8°, xj-589 p. Paris (lib. Hachette). 9 fr.

Van Drival (E.). Histoire de l'Académie d'Arras depuis sa fondation, en 1737, jusqu'à nos jours. In-8°, vij-334 p. Arras (imp. Courtin).

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 20 Septième année 17 Mai 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

A. BOUCHERIE Fragment d'une anthologie picarde XIIIe siècle. In-8°. 2 fr.

The Athenæum, N° 2374, 26 avril. *Mormon Polygamy*. The Saints of the Rocky Mountains, by T. B. H. STENHOUSE; A Lady's Life among the Mormons, by Mrs. T. B. H. STENHOUSE Routledge and Sons (long art. anal.). — D'EICHTHAL, La Sortie d'Égypte, etc. Paris, Hachette (art. favor.). — E. REUS, Bibliotheca Novi Testamenti Græci, etc. Brunswick, Schwetschke; Londres, Nutt (très-bon ouvr. de bibliographie; quelques lacunes). — LÜDEMANN, Die Anthropologie des Apostels Paulus (bonne étude, mais style confus; manque d'index). — *Our Library Table*. List of New Books. — Unsuspected corruptions of Shakspeare's Text (suite, par H. STAUNTON). — *Literary Gossip*. — Armed exploration (en Afrique; par WINWOOD READE). — *Societies* (comptes-rendus des séances des Sociétés de géologie, des antiquaires, de numismatique, d'entomologie, de chimie, d'anthropologie). — Antiquarian Notes (P. A. DANIEL).

Literarisches Centralblatt, N° 18, 3 mai. SCHWEIZER, Die christliche Glaubenslehre, t. II. Leipzig, 1872, Hirzel. In-8°, 426 p. 2 Thal. 15 Sgr. (art. très-favorable). — SEPIN, Synopt. Erklærung der drei ersten Evangelien. Wiesbaden, Niedner. In-8°, xiv-366 p. 2 Thal. (ouvr. recommandable). — MICHELIS, Der hæretische Charakter der Infallibilitætslehre. Hannover, 1872, Meyer. In-8°, 72 p. 12 Sgr. (quoique écrite à un point de vue restreint, cette brochure montre quelle heureuse influence a exercée la science moderne sur les études religieuses). — TWESTEN, Die religiæsen, politischen und socialen Ideen der asiatischen Culturvœlker und der Ægypter, herausgeg. v. LAZARUS, 2 vol. Berlin, 1872, Dümmler. In-8°, vj-674 p. 4 Thal. (cet ouvr. tient ce que promet le titre). — WEBER, Kritik der Psychologie von Beneke. Weimar, 1872, Bœhlau. In-8°, 70 p. 12 Sgr. (sans apporter d'éléments nouveaux à la discussion, cet écrit fait bien ressortir les points faibles de la « Psychologie » de Beneke). — HENSE, Das Schweigen und Verschweigen in Dichtungen. Parchim, 1872, Wehdemann. In-8°, 87 p. (intéressant écrit). — Mittheilungen zur vaterlændischen Geschichte, herausgeg. vom histor. Verein in St. Gallen, 3. Heft. St. Gallen, 1872, Huber (Fehr). In-8°, xx-270 p. (art. favorable). — Acta publica, herausgeg. v. PALM, Jahrg. 1620. Breslau, 1872, Max u. Co. Gr. in-4°, xij-326 p. 3 Thal. 15 Sgr. (art. favor.). — Urkundenbuch der Stadt Quedlingburg, bearb. v. JANICKE, 1. Abth. Halle, Buchh. des Waisenhauses. In-8°, vij-598 p. (art. très-favor.). — WINKELMANN, Philipp von Schwaben und Otto IV von Braunschweig, 1. Bd. Kœnig Philipp von Schwaben (1197-1208). Leipzig, Duncker u. Humblot. In-8°, xij-592 p. (art. favor.). — BEAULIEU MARCONNAY, Ernst August, Herzog von Sachsen-Weimar-Eisenach (1688-1748). Leipzig, 1872, Hirzel. In-8°, vj-303 p. 1 Thal. 25 Sgr. (bon recueil de matériaux)..... Vorlesungen im Sommersemester 1873 : 29. Graz.

Annuario della Società Italiana per gli studi orientali. Anno primo 1872. Roma, Firenze, Torino, Lœscher, 1873. In-8°, 219 p. : Proemio. — PUINI, I sette Genii della Felicità, notizia sopra una parte del culto dei Giapponesi. — DE GUBERNATIS, Sul testo del Rigvedas. — CASTELLI, Leggende talmudiche, tradotte dal testo originale del Talmud babilonese. — PERREAU, Intorno al Trattato « Tagmoûlé han-néphesch » di Hillel figlio di Samuele di Verona. — PERREAU, Comento sopra Giobbe del Rab. Immanuel ben Salomo. — DE BENEDETTI, Storia di Rabbi Giosuè figliuolo di Levi; Legenda talmudica, tr. dall' ebraico. — AMARI, Iscrizione arabica nella Cupola della chiesa di Santa Maria dell' Ammiraglio, volgarmente detta chiesa della Martorana in Palermo. — GHIRON, Monete Omeiade e Abbâside del Gabinetto numismatico di Milano. — LASINIO, Studii sopra Averroe. — SEVERINI, Atti eroici di Donne cinese; Testo giapponese trascr. annot. e in parte trad. — *Notizie Bibliografiche*. — *Commemorazioni*. — *Statuto della Società italiana per gli Studi orientali*.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 20 — **17 Mai** — **1873**

Sommaire : 99. Reus, Bibliothèque du Nouveau-Testament. — 100. Duemichen, Temples, Tombeaux, Monuments et Inscriptions de l'ancienne Égypte. — 101. Le *Divân* de Hâtim Thâyî, p. p. Hassoun. — 102. Monod, Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne, 1re partie. — 103. Procès de Baudichon de la Maison-Neuve, p. p. Baum. — 104. Marino, Quelques passages difficiles et controversés de la *Divine Comédie*. — *Correspondance :* Lettre de M. de Gubernatis. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions; Société asiatique.

99. — **Bibliotheca novi Testamenti** græci cujus editiones ab initio typographiæ ad nostram aetatem impressas quotquot reperiri potuerunt, collegit, digessit et illustravit Eduardus Reus, argentoratensis. Brunsvigæ. 1872. In-8°, 314 p. — Prix: 8 fr.

Cet ouvrage n'est pas un simple catalogue des éditions des livres du Nouveau Testament, M. Reus les examine et les juge d'après le texte que donne chacune d'elles, les soins qu'a pris chaque éditeur pour établir ce texte, les documents qu'il a consultés dans cette intention, le but qu'il s'est proposé dans ce travail, etc. La bibliographie du Nouveau Testament est ainsi devenue une sorte d'histoire du texte imprimé, ou du moins fournit tous les éléments nécessaires à la composition de cette histoire.

Les diverses éditions, comparées entre elles, sont classées ici par familles, c'est-à-dire que toutes celles qui, faites sur une édition précédente, la reproduisent simplement ou n'y ont introduit que des modifications ou des corrections plus ou moins heureuses, sont rapprochées les unes des autres et constituent un groupe particulier. Elles forment toutes ensemble vingt-quatre familles différentes. Un des index placés à la fin du volume les présente dans leur ordre chronologique, et renvoie pour chacune d'elles à la page où elle est décrite et appréciée.

A ces quelques indications qui suffiraient déjà pour donner une idée avantageuse de cette *Bibliotheca novi Testamenti græci*, il convient d'ajouter que M. Reus possède la plus riche collection qui existe d'éditions du Nouveau Testament, et qu'il a eu à sa disposition, dans sa propre bibliothèque, presque toutes les publications dont il parle, de sorte qu'on peut être certain que, excepté quelques détails de médiocre importance, il n'y a rien de seconde main dans son travail. On ne saurait en dire autant des ouvrages analogues publiés jusqu'à ce moment. Jean Mill fait, il est vrai, exception; mais les Prolégomènes placés en tête de son Nouveau Testament et dans lesquels il fait l'histoire des manuscrits et des éditions du Nouveau Testament grec, sont de 1707 et par conséquent antérieurs aux grands travaux sur la critique du texte, de Griesbach, de Scholz, du Lachmann et de Tischendorf.

M. N.

100. — **Ueber die Tempel und Græber im alten Ægypten und ihre Bildwerke und Inschriften.** Vorlesung in der kaiserlichen Universitæt zu Strassburg am XIX November MDCCCLXXII, von Professor Dr Johannes Dümichen. Strassburg, Carl J. Trübner. 1872. In-8°. — Prix : 1 fr. 10.

C'est la leçon d'ouverture du cours de langue et d'archéologie égyptiennes que M. Dümichen est chargé de faire à la nouvelle Université allemande de Strasbourg. Dans les quelques pages qui forment la brochure se trouvent réunies diverses observations sur les temples et les tombeaux de l'ancienne Égypte et sur les monuments de nature différente, œuvres d'art et inscriptions, que ces tombeaux renferment. L'exposition est agréable, le style clair et élégant : si le discours de M. Dümichen ne contient pas de faits nouveaux pour les égyptologues de profession, il résume fort nettement pour l'instruction du public une foule d'idées courantes dans la science. J'ai remarqué en passant que l'auteur, en faisant la revue des égyptologues européens, a su fort justement assigner à chaque nation la part de mérite qui lui revient dans le développement de nos études.

Je souhaite que l'enseignement de M. Dümichen porte ses fruits et attire près de lui un grand nombre d'étudiants : il nous faut beaucoup d'égyptologues et d'égyptologues sérieux, afin de combler le vide que la mort de M. de Rougé vient de faire dans nos rangs.

G. Maspero.

---

101. — **Dîwâno Hâtimini 't-Thâyî wa Akhbâroho.** London, R. Hassoun, 2 Alpha Terrace, Worple Way, Wandsworth. 1872. In-4°, 43 p. — Prix : 4 fr. 50 (se trouve aussi chez Trübner).

De temps immémorial, l'hospitalité et la générosité furent en grand honneur chez les Sémites, et particulièrement chez les Arabes, aussi ne doit-on voir qu'une boutade dans les vers désenchantés d'Ibn ar-Roûmî, dont voici le sens [1] :

« *Je pense que le monde a toujours été ce qu'il est; que la tradition de l'antique* » *générosité est sans fondement. Admettons même qu'il y ait eu des hommes généreux,* » *qu'ils se soient montrés tels qu'on nous les décrit, aucun d'eux n'a-t-il donc laissé* » *de postérité!* »

En dépit de ces vers, la réputation de générosité des Arabes est bien établie, et s'il fallait en donner des preuves on ne tarirait pas.

Il est chez les Arabes un héros célèbre par sa libéralité et devenu légendaire, dont le nom seul évoque tout un monde d'anecdotes plus ou moins apocryphes, c'est Hâtim Thâyî, contemporain du fameux poète Nâbigha, poète lui-même, et, comme lui, mort avant la mission de Mahomet. Il serait inutile de reproduire ici la biographie de Hâtim, car elle est bien connue dans ses traits généraux [2];

---

1. Cf. *Fakhrî*, p. 8.
2. Voyez la *Bibliothèque orientale* et la notice étendue de Caussin de Perceval, dans son

mais pour montrer quels souvenirs il avait laissés dans sa patrie, nous traduirons l'historiette suivante, que nous empruntons à l'opuscule de M. Hassoun (lisez Hasan) : Un Arabe s'écriait devant le Khalife Mo'awiah que, vivant ou mort, Hâtim était le plus généreux des hommes. Et comment cela, répartit le Khalife? Une nuit, reprit l'Arabe, une troupe de Benî Asad passaient non loin du tombeau de Hâtim. Nous allons, se dirent-ils, descendre auprès de son tombeau; ensuite nous affirmerons partout que nous sommes descendus chez Hâtim sans qu'il nous ait offert l'hospitalité. Ils mirent donc pied à terre et, arrivés auprès du tombeau, interpellèrent le mort : « Eh! Hâtim! n'offres-tu rien à tes hôtes? » Tout à coup le chef de la troupe entendit une voix qui lui criait, dans le silence de la nuit : « O Abou'l-Khaibarî! tu dénigres ta tribu et tu l'insultes. » Étonnés, les Benoû Asad regardèrent autour d'eux et virent que l'une de leurs chamelles boitait, parce qu'elle avait un jarret coupé [1]. L'histoire ne dit pas si Mo'awiah fut convaincu.

M. Hassoun est un Oriental qui vient de fonder à Londres une imprimerie arabe; ayant obtenu, par un procédé nouveau, des caractères de toute dimension, il a voulu en donner un spécimen et a choisi à cet effet le *dîwân*, ou recueil de poésies, de Hâtim, en le faisant précéder de toutes les anecdotes qu'il a pu réunir dans différents ouvrages, tels que le *Kitâb al-Aghânî* et les *Proverbes* de Meidânî. Pour le dîwân, il s'est servi d'un manuscrit de Londres qui contient les vers de Hâtim, établis sur l'autorité d'Ibn al-Kalbî et d'Aboû Sâlih [2]. Enfin, dans une courte préface, l'éditeur a cherché à déterminer approximativement l'époque de Hâtim. « Je n'ai trouvé personne, dit-il, qui ait consigné la date de » la naissance et celle de la mort de Hâtim [3]. » On ne peut faire un reproche à l'éditeur, qui n'entend que l'arabe, d'avoir ignoré que Caussin de Perceval a consacré plusieurs pages à la discussion de ces dates; mais puisqu'il cite Aboulféda, il aurait pu voir dans ses *Annales* que cet historien fixe la mort du poète à 630; le *Ta'rîkh al-Khamîsî* et Ibn al-Djoûzî donnent une autre année — 578 : l'assertion de l'éditeur est donc inexacte. Au reste, on ne devait guère s'attendre à plus de recherche et de critique de la part d'un Arabe. Telle qu'elle est, d'ailleurs, sa publication est intéressante; le texte est généralement correct, et prouve que l'éditeur connaît bien sa langue. Quant aux caractères, ils nous ont paru très-convenables. Il y en a de remarquablement petits qui cependant sont très-nets, et les autres, de toute grosseur, l'emportent en élégance sur la plupart de nos types européens. Nous excepterons toutefois ceux de notre Imprimerie nationale qui sont d'une exécution plus parfaite et ont les contours plus fermes

---

Essai sur l'histoire des Arabes, t. II, p. 607 à 628; cf. le *Gulistan*, traduit par M. Defrémery, p. 155 et 171, le *Boustan*, éd. de Graf, p. 167 et suiv. On sait qu'il existe en persan un roman dont Hâtim est le héros. M. Duncan Forbes en a publié une traduction anglaise en 1830, et il a même été traduit en bengali.

1. Lorsque les Arabes voulaient égorger une chamelle pour offrir de sa chair à leur hôte, ils commençaient par lui couper le jarret : Hâtim venait donc d'offrir aux Benî Asad une de leurs propres chamelles.

2. Probablement celui du Musée britannique; cf. *Catal.*, p. 262.

3. « Lam adjid man i'tana bitaqyîdi mawlidi Hâtimin wa wafâtihi. »

et mieux arrêtés. — Il paraît que M. Hassoun est en ce moment à Paris et cherche à vendre de ses caractères.

St. G.

---

102. — **Études critiques sur les sources de l'histoire mérovingienne,** par M. Gabriel Monod, directeur-adjoint à l'École des Hautes-Études et par les membres de la conférence d'histoire. Première partie : Introduction. Grégoire de Tours, Marius d'Avenches, par M. Gabriel Monod. Paris, A. Franck, 1872. In-8°, viij-163 p. — Prix : 7 fr. 50.

Le présent volume dont le principal mérite est de montrer quelle est la véritable méthode scientifique qui doit guider l'historien dans ses recherches « contient sous une forme abrégée les travaux de la conférence d'Histoire du » moyen-âge à l'École pratique des Hautes-Études pendant l'année 1869. La » conférence avait pour objet l'étude critique des sources de l'Histoire de France » à l'époque mérovingienne. Tous les élèves prenaient part à ce travail. Chacun » se chargeait d'étudier un point spécial et rendait compte dans nos réunions » hebdomadaires du résultat de ses recherches, qui était aussitôt discuté et » commenté par le répétiteur et par les autres membres de la conférence. » (p. 1) M. Monod qui dirigeait ces travaux s'est chargé de les résumer et de les mettre en œuvre.

Le volume débute par une introduction d'une vingtaine de pages, qui est un morceau capital. On y trouve sur la méthode historique au moyen-âge, sur les sources, sur la manière de les mettre en œuvre les renseignements les plus lucides et les plus pratiques. Les savants véritables n'ignorent sans doute aucun des préceptes énumérés par M. Monod ; mais les débutants dans les sciences historiques qui ont souvent tant de peine à se renseigner chez nous sur les choses les plus indispensables, trouveront ici des indications précieuses, parce qu'elles sont précises, sur la bibliographie des auteurs, les meilleures éditions de leurs ouvrages, etc. Ils apprendront à comprendre pourquoi « l'histoire critique des » sources est une préparation indispensable à la critique même des faits, sans » laquelle il n'est pas possible d'écrire l'histoire. » Ils sauront encore qu'un homme sensé, dans quelque champ qu'il travaille, n'aura jamais honte d'utiliser les travaux de ses devanciers et qu'il n'y a pas de prétention plus absurde que de vouloir reprendre sans cesse en sous-œuvre tout l'édifice de la science. Enfin M. Monod leur déroulera avec une parfaite logique toute la série de questions préliminaires qu'ils ont à résoudre avant de pouvoir aborder la véritable *narration* historique. Il les résume ainsi : 1° Déterminer par la comparaison des manuscrits et des meilleures éditions quel est le texte des sources qu'il faut suivre. 2° Réunir ensuite sur l'auteur tout ce qu'on en peut savoir, pour se fixer par là sur le degré de confiance qu'il mérite. 3° Étudier le texte en lui-même, pour y découvrir au besoin les contradictions, les interpolations, les falsifications possibles ; voir quelles sont les sources de l'auteur, s'il est intelligent et impartial, quelle est sa valeur au point de vue du style et de la littérature. Voilà ce que nous négligeons trop souvent en France, parce que ces travaux préliminaires

nous paraissent fastidieux et rebutants, ou plutôt parce que les bonnes méthodes ne sont point encore assez répandues, mais voilà pourquoi tant d'écrivains, même sérieux ou qui croient l'être, produisent si souvent de prétendus livres d'histoire qui doivent nous faire rougir et qui font hausser les épaules à nos voisins.

Après cette introduction générale, cet exposé de principes, M. Monod entre dans l'étude du premier, du plus important des auteurs de l'époque mérovingienne, de Grégoire de Tours et de son *Histoire des Franks*. C'est un examen aussi lucide que complet de toutes les questions historiques et critiques qui se rattachent à l'homme et à ses écrits, dans l'état actuel de la science. J'appuie sur ces dernières paroles, parce que comme M. M. nous le dit d'ailleurs lui-même, il est des questions qui ne pourront recevoir une solution définitive que lorsque la grande édition *critique* du texte de Grégoire, fondée sur la collation de tous les manuscrits, que les *Monumenta* de Pertz nous promettent depuis si longtemps, aura vu le jour. Le regrettable Bethmann est mort, avant d'avoir achevé sa tâche dont M. W. Arndt a été chargé depuis et à laquelle il travaille depuis plusieurs années.

Le premier chapitre de M. M. traite de la vie de Grégoire de Tours; il y a réuni tous les renseignements que nous trouvons soit dans les œuvres du pieux évêque soit au dehors, et les a discutés et utilisés avec un grand sens critique et beaucoup de justesse. On pourrait peut-être faire quelques observations de détail sur la discussion relative à la date de la naissance de Grégoire (p. 27 et suiv.). L'auteur admet celle du 30 novembre 538. Est-ce un argument absolument valide pour corroborer cette date, que d'affirmer, en rappelant que Grégoire avait été ordonné diacre en 563, que jamais un clerc ne pouvait être ordonné diacre avant d'avoir atteint sa vingt-cinquième année? Les prescriptions canoniques étaient-elles si rigidement appliquées à l'égard de personnages aussi marquants que ce petit-fils et neveu de tant de sénateurs et d'évêques? Ne savons-nous pas que son biographe le fait parvenir à l'évêché — fait bien plus grave, en somme — avant d'avoir atteint l'âge canonique de trente ans[1]? N'oublions pas non plus, puisque M. Monod cite, sur ce même sujet, l'affirmation de Grégoire : « qu'il était diacre la seconde année du roi Sigebert » que Sigebert n'a commencé à régner qu'en décembre 561, Chlotaire Ier régnant encore le 30 novembre précédent[2]; d'après la date de M. Monod, il n'aurait toujours eu 25 ans que le lendemain du jour même où finissait le seconde année du règne de Sigebert. Il serait plus prudent peut-être de revenir en arrière, et de se borner à dire que Grégoire naquit certainement quelques années *après* 534, et *avant* 540; au fond 537 me semblerait aussi plausible que 538.

La vocation de Grégoire au siége de Tours est placée par M. Monod dans la douzième année de Sigebert, en 573; il n'indique pas de date plus précise.

---

1. C'est par suite d'une faute d'impression qu'on lit, p. 6, l. 7 d'en bas, la date 542 au lieu de 543.
2. Kœpke, Kleine Schriften, Berlin, 1872, p. 306.

On sait que Waitz avait placé cette nomination en 572. Giesebrecht, dans son excellente traduction de Grégoire, place la consécration de l'évêque au 23 août 573[1]. Comme tous ses biographes les plus récents, M. M. fait mourir Grégoire en 594; il ne voit, comme presque tous les modernes, dans la date de 595 donnée par quelques-uns, qu'une tentative pour gagner le temps nécessaire afin de faire faire à Grégoire son voyage légendaire à Rome.

Le second chapitre s'occupe des écrits de Grégoire de Tours, des manuscrits nombreux ainsi que des éditions diverses qui en ont été faites. C'est surtout la chronologie des ouvrages de Grégoire qui exerce la sagacité de notre auteur. Il a su préciser avec beaucoup de talent tout ce que l'on pouvait préciser sur un terrain où bien souvent l'hypothèse doit remplacer la certitude absolue, et je n'aurais que bien peu d'observations de détail à présenter sur ces paragraphes. Il me semble seulement que l'on pourrait être un peu plus affirmatif que M. Monod, lorsqu'il dit que c'est « vers 576 » qu'il composa les quatre premiers livres de l'*Histoire ecclésiastique des Franks*. On peut démontrer que la fin du IVe livre a été écrite dès 575. Si certains faits qui y sont rapportés semblent ne pas cadrer avec cette affirmation (comme p. ex. le mariage de la fille de Charibert avec Ethelbert de Kent, IV, 26), il est facile d'y reconnaître des interpolations postérieures. Le cinquième livre est écrit certainement avant la mort de Chilpéric, mais nous croyons que M. M. se trompe en ajoutant que la rédaction définitive n'a dû être faite que plus tard, et en citant à cette occasion la mort de Rauching, arrivée en 587. Ce passage (Grégoire, V, 3) est certainement une interpolation. Ce qui donne la date exacte, c'est le passage curieux (V, 14) où Grégoire nous montre Chilpéric rêvant qu'il survivrait à tous ses fils et qu'aucun n'héritera de lui, et où il ajoute : « Ceci s'accomplit plus tard. » Or nous savons tous que Chilpéric laissa un fils qui fut Chlotaire II. Mais de 580, date à laquelle il perdit successivement ses fils Clovis, Chlodobert et Dagobert, jusqu'en 582, où naquit son fils Théodoric, il n'avait point de fils, et Théodoric lui-même étant mort en 584, il fut de nouveau plusieurs mois sans enfant jusqu'à la naissance de Chlotaire, et c'est dans cet intervalle que Grégoire a nécessairement rédigé son récit[2].

Une dernière révision de tout l'ouvrage, non terminée en 594, fut interrompue par la mort de l'historien.

Le chapitre III traite de l'authenticité du texte de Grégoire. Le nombre des écrivains qui se sont occupés de cette question depuis Adrien de Valois, Lecomte et Ruinart jusqu'à Kries[3] et ses adversaires, est considérable. Le savant allemand que je viens de nommer, a voulu, comme on sait, voir des falsifications partout. Il est certain que l'œuvre de Grégoire présente une grande incohérence chronologique, qu'il calcule souvent d'une façon différente les ères de saint Martin de Tours, etc.

---

1. Giesebrecht, Gregor von Tours, II, p. 260.
2. C'est sans doute une erreur typographique qui fait mourir Chilpéric en 584 à la page 46 et en 585 à la page 47.
3. *De Gregorii Turonensis episcopi vita et scriptis*. Breslau, 1859. in-8°.

Dans son quatrième chapitre M. M. examine les sources de l'*Histoire des Francs*. Elles ont nécessairement un caractère très-varié, les premiers livres étant un résumé chronologique, les derniers de véritables mémoires. A côté d'Eusèbe, d'Orose et des hagiographes nous rencontrons ces auteurs aujourd'hui perdus, Sulpicius Alexander et Renatus Profuturus Frigiretus, que nous donnerions beaucoup pour lire comme les lisait Grégoire, puis encore des annales diverses, les œuvres de saint Avit, des documents officiels, traités, etc. A côté d'eux on reconnaît encore la trace de poèmes nationaux[1], puis surtout l'historien lui-même, témoin oculaire si bien placé pour étudier la marche des événements[2].

Le cinquième chapitre discute le caractère de Grégoire, le but de son ouvrage, l'autorité de son témoignage; M. M. nous semble avoir gardé la juste mesure en jugeant l'évêque de Tours et son temps. Il nous le montre comme un homme intelligent et honnête, incapable, comme tant d'autres amateurs de la latinité classique au moyen-âge, « de fausser ou d'inventer un fait pour placer une belle » antithèse ou quelque phrase tirée d'un auteur ancien, » commettant malgré cela des erreurs inévitables, que notre critique énumère consciencieusement, soumis aux préjugés de son époque, et ne pouvant échapper, pas plus que ses contemporains, à la décadence intellectuelle du VIe siècle tout entier. Grégoire n'est point à vrai dire, un historien; c'est un prêtre, un théologien, un moraliste, qui prêche parfois une morale passablement relâchée, et dans son zèle pieux il ne craint point de professer à l'occasion que le but sanctifie les moyens (p. 128 et suiv.).

Une troisième partie, infiniment plus courte se rattache à l'étude sur Grégoire de Tours et termine le volume de M. M. Elle est consacrée à Marius d'Avenches, cet évêque-chroniqueur de la seconde moitié du VIe siècle, dont l'unique manuscrit nous a été conservé parmi les trésors du British-Museum. Elle ne renferme que deux chapitres. Le premier nous retrace les rares faits que nous connaissons sur l'existence de cet écrivain, qui figure au concile de Mâcon en 585 et qui mourut, en 601, selon le Cartulaire de Conon d'Estavayer, le 31 décembre 593, selon M. Monod. Le second chapitre nous parle de la Chronique de Marius. C'est une continuation de la Chronique de Prosper, qui n'est elle-même qu'une continuation de celle de saint Jérôme. Il n'a fait qu'y ajouter le récit des événements de 455 à 581; ce sont de sèches notices, composées vraisemblablement dans les dernières années de sa vie, sur des documents écrits[3].

Mais il est temps de finir cet examen, trop détaillé sans doute pour beaucoup de lecteurs. Nous n'avons pas besoin d'ajouter, après ce que nous venons de

---

1. M. M. cite comme exemples de ces restes de poèmes, la fuite de Childéric en Thuringe, son mariage avec Basine et la naissance de son fils Clovis, puis encore la destruction des petits chefs francs du nord de la Gaule, par ce dernier prince.

2. M. M. a réuni (p. 105) la série des faits dont Grégoire fut le témoin.

3. La coïncidence de Grégoire et de Marius est souvent frappante. M. W. Arndt, dans l'article qu'il a consacré au travail de M. Monod dans l'*Historische Zeitschrift* de M. de Sybel, a soutenu avec raison que cette coïncidence provient de l'emploi d'une source commune, et non, comme le croit M. Monod, de la connaissance qu'aurait eue Marius des premiers livres de Grégoire.

dire, que nous attendons avec impatience la seconde partie de ces *Études sur les sources de l'histoire mérovingienne*. Mais nous voudrions proposer un but plus élevé, plus général encore, à l'ambition du jeune savant, que nous remercions ici de nous avoir donné le présent ouvrage. Par la sobriété de son style, le soin minutieux et consciencieux de ses recherches, la sûreté et l'impartialité de sa critique, M. Monod nous semble appelé à doter quelque jour — et puisse-t-il venir bientôt! — notre littérature d'un travail d'ensemble sur les sources de l'histoire de France au moyen-âge, tel que M. Wattenbach a si bien su l'exécuter pour l'Allemagne. Cet ouvrage nous manque depuis longtemps, il nous est indispensable, et, dussé-je être accusé de raisonner de travers, j'en concluerai que M. Monod nous le doit.

Rod. Reuss.

---

103. — **Procès de Baudichon de la Maison-Neuve**, accusé d'hérésie à Lyon, 1534, publié pour la première fois d'après le manuscrit original conservé aux Archives de Berne, par J.-G. Baum, professeur en théologie à l'Université de Strasbourg. Genève, imprimerie J.-G. Fick. 1873. In-12, vij-212 p.

Les plaquettes sortant des presses de M. Fick, à Genève, sont toujours recherchées des amateurs pour leur belle exécution typographique, mais elles ont sur beaucoup de productions analogues l'avantage de présenter presque toujours autant de charme à l'érudit sérieux qu'au collectionneur de curiosités bibliographiques. C'est certainement le cas pour le nouveau volume que nous annonçons aujourd'hui. On n'a pas encore publié, que nous sachions, les actes d'un seul des procès d'inquisition, datant de la Réforme, et qui cependant n'ont pas été rares en France. Les plus célèbres procès de ce genre ne nous sont guère connus que par les extraits du *Martyrologue* de Crespin et des sources secondaires analogues. Existent-ils? Je suis porté à le croire, car je ne pense pas qu'il faille partager l'opinion de l'éditeur qui n'ayant point trouvé de pièces de ce genre à la Bibliothèque nationale, lors de son voyage à Paris, les croit détruites par la Révolution. C'est évidemment avec les papiers du Parlement de Paris que doivent se trouver p. ex. les procédures contre Louis de Berquin ou contre Anne Dubourg, dont il parle; c'était donc aux portes des Archives nationales qu'il fallait frapper et non point à la Bibliothèque, qui ne pouvait les recéler à aucun titre. Toujours est-il que nous devons des remerciements à l'éditeur qui s'est imposé la tâche de copier, sur un manuscrit des archives de Berne, le présent « procès inquisitional faict et formé par auctorité du siége archiépiscopal de » Lyon en cas d'hérésie, à l'instance du procureur fiscal du dict siége contre » Baudichon de la Maison Neufve, marchant du lieu de Genesve. » Nous y pouvons suivre dans toutes ses péripéties, et de la façon la plus authentique, un procès d'hérésie, datant des premiers temps de la Réforme française; il n'y manque que la catastrophe finale, qui fut heureusement épargnée, comme on va le voir, au héros de cette procédure.

Baudichon de la Maison-Neuve était un bourgeois de Genève, que ses affaires amenaient chaque année aux grandes foires de la cité lyonnaise. Il logeait *A la*

Coppe, et c'est là qu'il fut arrêté le « mercredy penultieme d'avril 1534 » avec un autre individu, Jehan Janyn, dit le Colonier, et conduit aux prisons royales de la ville. Il comparaissait peu après devant Étienne Faye, Benoit Buatier et Jehan Gauteret, juges officiaux du siége de Lyon, accusé, non-seulement d'être hérétique lui-même, mais encore d'essayer de répandre le poison de l'hérésie. Par suite d'une indiscrétion, sans doute, on avait su qu'il apportait une lettre du réformateur Guillaume Farel, « Pharellus le prescheur, » afin de la remettre à un marchand de Paris, Estienne de la Forge, également venu pour les foires de Lyon[1]. Cette lettre fut saisie ainsi qu'une autre épître adressée à Baudichon par sa femme, fervente sectatrice des idées nouvelles. C'est sur ces deux documents que s'échafauda la procédure tout entière. Mais on trouva bientôt des témoins, soit de Lyon, soit de Genève, qui, sincères ou non, vinrent déposer contre lui sur d'autres points encore. L'un déposa qu'il avait contribué à l'assassinat d'un chanoine nommé Vergle (il s'appelait Wernli), tué à Genève, en 1533; un autre affirma qu'étant à Genève il avait invité, certain jour de carême, « ung nommé » Bellia, filz de Denys Dada, à manger d'ung chapon en sa maison; » un troisième raconte qu'entendant des prêtres chanter à la procession, B. s'était écrié: « Ces gens sont-ils folz ou enragez, pensent-ils que Dieu soit sourd? » Un quatrième certifia que l'accusé lui avait dit qu'il « luy donneroit un cheval chargé » de reliques pour une pomme pourrie ou pour une dozaine d'esguillettes. » Un dernier enfin dépose que Baudichon s'était permis de dire « que le sainct père » Clement septiesme estoit une beste. » C'était, on le voit, plus qu'il ne fallait pour brûler un homme en ces temps-là. Si Baudichon réussit à s'en tirer à la longue, ce ne fut ni son innocence ni son habileté qui le fit échapper, mais uniquement sa qualité de citoyen de Genève et de bourgeois de Berne. Le gouvernement n'osait pas se brouiller avec les cantons suisses, et Messieurs de Berne réclamèrent énergiquement la libération de leur sujet. La corporation des marchands lyonnais de son côté, fit entendre des plaintes très-vives par l'organe de son syndic, car il était certain que des procédés de ce genre devaient nuire énormément à leurs foires, en détournant les commerçants étrangers d'y venir. Baudichon, d'ailleurs, ne cessa de protester de son orthodoxie; il déclare « croire » en la foy, comme ses prédécesseurs ont creu, et croit le sacrement de l'aul- » tier, de confession et autres. » Il a bien vu à Genève « ung livre en françoys, » intitulé le Nouvel Testament, » mais il ne l'a jamais lu. Plus tard, il se refuse même, encouragé sans doute par l'appui qu'il reçoit du dehors, à renouveler ces déclarations de conformité religieuse. Il refuse absolument toute réponse, déclarant qu'il n'y était tenu, « n'ayant délinqué en ce dict royaume. » Amené de force devant les inquisiteurs, il « est yssu, disent-ils, de la chambre où nous » estions et s'en est fouy de notre présence, disant que nous ne sommes ses » juges, et ne respondroit rien. » Ce n'est pas là l'attitude d'un malheureux

1. Cet Étienne de La Forge fut brûlé vif, peu après, lors de la persécution des *placards*, à Paris, en 1534.

accusé, sans amis et sans soutiens. Quelquefois même nous le voyons prendre vigoureusement l'offensive et caractériser, d'une façon bien désagréable pour eux, les témoins qui l'accusent; voici ce qu'il dit de l'un d'eux; qu'on excuse cette citation comme un trait des mœurs genevoises, avant le régime d'austérité forcée, introduit par Calvin : « Ce témoing vit de paillardise, car sa femme est » une putain et une fois ses paillars furent conctraintz saulter par les fenestres » en la rivière. Et encores maintenant quant sa dicte femme ne peult estre » paillarde, ils tiennent le bourdeau en leur maison. » Un autre témoin, maistre Symon de Montberban, pelletier à Vienne, est dénoncé par lui comme « ruffien, » ioueur, pipeur de dez et cartes, blasphémateur du nom de Dieu; » d'autres encore, qui portent les noms fatidiques de Cocu, Roufyn, etc. sont accusés d'avoir acheté de faux témoins à prix d'argent.

Dans les conditions d'intervention diplomatique où se présentait le procès, il ne pouvait aboutir à la condamnation capitale. Me Benoit Mellier, le procureur fiscal, requiert bien la torture contre l'accusé, et le manuscrit lui-même se termine par la sentence latine de condamnation, mais sur l'ordre du lieutenant-général du Roi, Baudichon fut relâché et put rentrer dans ses foyers, après un emprisonnement de trois mois.

On doit regretter que l'éditeur n'ait point ajouté quelques notes de plus au texte curieux qu'il offrait pour la première fois au public. Il y a plusieurs points qui ne sont guère intelligibles pour les lecteurs moins versés que lui dans l'histoire de la Réforme. Ce qui est plus regrettable encore c'est l'absence d'un petit glossaire, très-court, où se trouveraient une centaine de mots que le grand public français ne connaît certainement pas ou qu'il ne connaît plus. Sans doute les savants linguistes sauront ce qu'est un *allecret*, un *calcan*, des *coneilles*, un bonnet *à rebras*, un *barlandier*, etc., etc.; mais le vulgaire (et je me hâte de m'y ranger) ont quelque peine à deviner le sens de ces vocables.

Je n'ai rien dit et je ne dirai rien d'une partie de l'introduction, qui ne touche point à des questions scientifiques et ne se rapporte point nécessairement à l'ouvrage; cela me dispense de la juger, comme je me verrais dans la pénible obligation de le faire, si j'abordais le sujet.

Je n'ai pas besoin de louer l'exécution matérielle du volume, l'élégance des caractères, etc. Quand on parle d'un ouvrage sorti des presses de M. Jules Fick, ce sont choses qui s'entendent de soi. La correction est, comme d'ordinaire, poussée jusqu'aux dernières limites; c'est pour cela, peut-être, que je ne résiste pas à la tentation de signaler une faute d'impression solitaire, à la p. 57. Il faut lire : *au* lict, au lieu de : *ou* lict. Cela prouvera du moins à M. Fick avec quel soin j'ai parcouru le dernier volume qu'il a offert au public.

Rod. Reuss.

104. — **Di alcuni luoghi difficili e controversi della Divina Commedia,** lettera di Salvatore Salomone MARINO. Palerme, imprimerie du *Journal de Sicile.* Brochure in-12 de 44 p.

Cette brochure complète, pour ainsi dire, l'œuvre de M. Lionardo Vigo : *Dante e la Sicilia.* M. Salomone Salvatore Marino ne se prononce pas sur le voyage que l'illustre Florentin put faire en Sicile, voyage dont on n'a pas de preuves, mais il appuie sur ce point que la langue de la Sicile n'était pas ignorée du poète, et c'est par cette langue que M. S. S. M. réussit à expliquer ou à éclaircir une douzaine de passages controversés de la *Divine Comédie.* Il a trouvé autour de lui, à peine légèrement modifiés, des mots qui ne font plus partie de l'italien actuel et qui ont gardé en Sicile l'acception qui paraît s'adapter le mieux à la pensée de Dante.

Cette petite étude faite avec soin serait un bon modèle à suivre dans d'autres contrées de l'Italie. On sait que Dante pensait que la langue italienne « appa- » raissait dans chaque cité et n'était dans aucune, qu'elle appartenait à toutes » les villes et ne semblait être propre à nulle d'entre elles. » C'était donc de termes recueillis de divers côtés, dans ses incessantes pérégrinations, que le poète composait l'idiome dans lequel il écrivait sa grande œuvre. Des recherches analogues à celles de M. S. S. Marino et pratiquées dans d'autres provinces pourraient aider aussi à l'interprétation d'un certain nombre de vers restés encore fort obscurs. Th. P.

CORRESPONDANCE.

En réponse à l'article publié sur sa *Mythologie zoologique* dans le n° du 5 avril 1873, M. A. de Gubernatis a adressé à la *Revue critique* la lettre suivante, que nous nous empressons de publier avec les observations de M. Bergaigne.

Florence, le 11 avril.

Messieurs les Directeurs,

Je viens de lire dans le n° du 5 avril de la *Revue critique* l'article approfondi que M. Bergaigne m'a fait l'honneur de consacrer à la *Mythologie zoologique.* Je remercie M. B. des compliments qu'il m'adresse et je voudrais les avoir mérités.

Je ne voudrais pas, au contraire, avoir mérité les censures dont M. B. accompagne quelques-unes de mes interprétations védiques; et je demande l'hospitalité de la *Revue critique,* dans l'espoir qu'il me sera possible de me justifier.

Je commence par un regret. Dans mon manuscrit, tous les passages védiques traduits étaient soulignés, et ils devaient, par conséquent, être imprimés en lettres italiques. M. Trübner, mon éditeur, me fit écrire de Londres (je garde sa lettre pour ma justification), que les lettres italiques, à cause du grand nombre des passages védiques traduits, auraient embarrassé beaucoup trop l'impression et donna, avec mon consentement, l'ordre de les supprimer. Mais, outre les

passages traduits, il y en a encore bien d'autres, où, au lieu de traduire, je donne seulement le sens général d'une strophe védique. Les indianistes, je pense, sauront facilement distinguer ce qui est littéralement traduit de ce qui est seulement indiqué ou expliqué; quant aux non-indianistes, si mes traductions littérales ont quelque valeur, ils pourront se fier de même à ces passages où je ne traduis pas, mais j'interprète. M. B. n'a pas toujours bien observé cette distinction que l'auteur avait faite entre l'exposition du contenu védique et sa traduction, et, à propos de deux ou trois de ces passages non traduits mais commentés, il m'accuse de prendre parfois les mots comme des radicaux, en faisant abstraction des flexions. Je ne veux pas insister pour prouver à mon honorable critique que, sur cette équivoque, j'ai été mal jugé; j'espère que M. B. conviendra lui-même que je ne méritais pas d'être confondu avec ces traducteurs faciles, pour lesquels n'existe que le vocabulaire.

M. B. trouve que le plus souvent, dans mes traductions des Védas, je travaille de fantaisie, mais que dans cinq passages il est possible que j'aie suivi Langlois; et il tâche de le prouver. Je commence par le second reproche, en déclarant que je ne pourrais pas préciser moi-même jusqu'à quel point la traduction de Langlois m'a servi, et jusqu'à quel point elle m'a été inutile. Je ne nie pas avoir, avant de donner ma propre traduction ou interprétation, consulté les traductions des autres, et par conséquent celle de Langlois aussi, et pour les hymnes qui ont été traduits par le seul Langlois, la seule traduction de Langlois; le devoir de tout nouveau traducteur est de traduire mieux, s'il se peut, et pour traduire mieux il faut savoir d'abord comment les autres ont traduit. La traduction de Langlois est le plus souvent insuffisante et défectueuse; mais, parfois, le traducteur français, en suivant les indications du commentateur indien, que je me suis donné moi aussi la peine de consulter, s'est approché de ce qui me semble le vrai; voilà pourquoi, dans quelques rares cas, mes interprétations védiques s'accordent avec celles de Langlois. J'étais entièrement le maître de les refuser ou de les adopter; dans quelques cas, j'ai préféré les accepter, et non sans motif; car si, par exemple, pour le Dictionnaire de Pétersbourg, *vavakshatus* a la valeur : *les deux augmentèrent,* pour le Dictionnaire du Sâmaveda de Benfey, il se traduit aussi par : *les deux emportèrent* (sous la racine *vaksh*, Benfey observe : « Die Bedeutung *tragen* hat *vavaksha* wohl unzweifelhaft, Rv. III. 5, 7, 5 »); si, selon le Dictionnaire de Pétersbourg, on doit traduire *nish* + *taksh* par *faire*, selon le Dictionnaire précité de Benfey, il faut traduire par *orner*. Ce n'est pas non plus sans raison que j'ai traduit *janusham prabruvânah* par *prédisant l'avenir* (c'est-à-dire *ce qui doit naître;* car on ne peut logiquement prédire que le futur), au lieu de *proclamant l'origine ou l'espèce*, comme le voudrait M. B. Cela suffira, j'espère, pour persuader mon honorable critique que la négligence et le caprice ne sont entrés pour rien dans les préférences données à certaines traductions de Langlois.

Les observations de M. B. pourraient avoir plus de fondement pour ce qui se rapporte à ce qu'il appelle traductions de fantaisie, si 1° on ne devait pas faire

une part à l'équivoque ci-dessus mentionnée entre les simples indications et les véritables traductions; 2° si j'avais écrit mon livre dans ma propre langue, et si je pouvais toujours répondre de la précision absolue de la transformation qu'il a subie en anglais sous les mains d'un jeune homme fort intelligent, mais non pas infaillible, qui mettait sous mes yeux en anglais mon livre à mesure que je l'écrivais; 3° s'il ne s'était pas glissé quelques fautes inévitables d'impression dans un ouvrage d'une si longue étendue, chargé de notes. Je ne reviendrai plus sur le premier cas, dans lequel mon innocence me semble être mise hors de question. Je vais donner un exemple du second cas; à propos du mot *gojit*, M. B. me fait observer qu'il ne signifie certainement pas « *qui triomphe de la vache* » mais « *qui* » *conquiert les vaches;* » mon anglais disait « The two arms of Indras are said » to *vanquish the cow or the cows.* » L'italien en devenant anglais s'est un petit peu modifié, de même que l'anglais en devenant français; ainsi modifiée, mon interprétation peut prêter une apparence de raison à l'observation de M. B. Ainsi lorsqu'il est dit que *Savitar ne doit pas détruire*, il aurait été plus exact de dire *les voies de Savitar ne détruisent pas;* mais il est évident que la modification subie par ma traduction dans le texte anglais ne tire pas à conséquence, et peut mériter quelque indulgence.

Les fautes d'impression ne manquent pas non plus, malgré les soins que j'ai mis dans la révision des épreuves, et malgré l'habileté des imprimeurs anglais. M. B. suppose une grave inadvertance de ma part, parce que, à la page 403 du 1er volume, il est arrivé qu'à la fin de la page, au lieu de deux strophes, dans la note, il n'est resté qu'un petit bout de la première, lequel, par hasard, ne se trouve avoir aucun rapport avec le texte. Je ne regrette pas moins que M. B. cet inconvénient, mais j'ose espérer de mes lecteurs indianistes, et, par conséquent, de M. B., qui nous promet de devenir un indianiste et un mythologue considérable, assez de bienveillance pour ne pas me supposer capable de traduire le mot *çapha* par *chien*, d'autant plus que dans deux autres passages précédents, à la page 299 et à la page 353, je l'avais traduit par *sabot;* et, à propos de l'hippogryphe, par *griffe*. Dans un livre aussi rempli de notes que le mien, il fallait s'attendre à trouver quelque note déplacée ou tronquée surtout à la fin de la page, je remercie M. B. de m'avoir indiqué une de ces fautes, qui sera corrigée avec les autres dans l'édition allemande de mon livre, qu'on prépare dans ce moment à Leipzig; et j'espère que devant ces explications, M. B. trouvera fort innocente mon inadvertance qui ne me touche pas comme indianiste, mais comme correcteur d'épreuves.

Quant aux autres objections de M. B., je puis les recueillir pour reprendre l'étude des passages incriminés; son scepticisme m'impose de réfléchir davantage sur certaines interprétations védiques qui lui semblent douteuses; et il est probable que deux ou trois de ses remarques me porteront à retrancher dans les futures éditions de mon livre quelques passages qui pourraient affaiblir la partie de l'ouvrage que j'ai le mieux étudiée, et à laquelle j'attache le plus d'importance. J'espère pourtant que nul indianiste ne voudra méconnaître le fond solide de la

plus grande partie des nombreuses interprétations données par moi. Si mes comparaisons ont quelque charme, elles le tirent en bonne partie de la chance que j'ai eue de saisir la légende dans le mythe, et le mythe dans le mot védique. Je suis loin de me juger infaillible, mais je pense, soit par mon obstination dans la recherche, soit par mon imagination ardente, avoir fait sur un chemin bien nouveau quelques heureuses trouvailles.

Je saisis cette occasion, pour renouveler publiquement à MM. les Directeurs de la *Revue critique*, le témoignage de ma profonde considération et de mon dévouement affectueux.

Angelo De Gubernatis.

La lettre de M. D. G. me fournit une occasion, que je saisis avec empressement, de réitérer l'expression du vif plaisir que m'a causé la lecture de son livre, et de dire le grand cas que j'en fais. En remarquant que M. D. G. commettait « parfois » des erreurs dans la traduction des passages les plus clairs, je croyais avoir suffisamment reconnu l'exactitude du plus grand nombre de ses traductions. La distinction des passages littéralement traduits et de ceux dont M. D. G. donne seulement le sens général ne m'avait d'ailleurs pas échappé, non plus qu'elle ne pouvait échapper à aucun lecteur indianiste : il ne me semble pas qu'elle ôte à mes critiques leur application. Je ne puis que les maintenir, et pour me borner à celles que M. D. G. a relevées, je les justifierai ainsi :

Pour le sens de « porter » attribué à la racine *vax* dans le passage VIII. 12. 25, l'opinion de Benfey ne saurait être invoquée, puisque dans son glossaire du Sâma-Veda, ce savant, qui n'ignorait pas sans doute l'existence de ce vers, ne le cite pas à l'appui du sens qu'il propose pour un autre passage unique. Je répète que l'emploi de *vavaxitha* dans le refrain des vers 5 et 6 du même hymne ne saurait laisser de doute sur le sens de *vavaxatuh* dans le vers 25.

Je ne nie pas que le verbe *tax* avec le préfixe *nih* ne puisse, comme le propose Benfey pour un autre passage, prendre le sens « d'orner; » je conteste seulement ce sens pour le passage I. 163. 2, parce qu'il me paraît incompatible avec le régime à l'ablatif : *sûrât*; il faudrait l'instrumental.

Il ne semble pas qu'on puisse pour l'explication du seul passage II. 42. 1 donner à *januh* le sens de « ce qui doit naître, » et l'emploi de la voix moyenne dans le participe *prabruvânah* vient encore à l'appui de la traduction d'après laquelle l'oiseau en question « annonce par son cri *son* espèce. »

Je m'étais mis en garde contre la possibilité d'une fausse interprétation de l'anglais *vanquish;* mais la citation de l'épithète *gojit* à propos du mythe qui représente une victoire d'Indra sur l'Aurore ne pouvait laisser de doute sur le sens que l'auteur attachait à ce verbe.

Enfin pour le passage II. 38. 7, la nouvelle traduction de M. D. G. me fait comprendre sa première explication dont je n'avais pu découvrir l'origine, mais sans me convaincre. Le passage X. 10. 5 ne permet pas de douter que *nakir asya tâni vratâ devasya savitur minanti* ne forme une proposition indépendante,

signifiant : « on ne peut modifier les lois du dieu Savitar. » Dès lors il faut traduire *vanâni vibhyo* en sous-entendant *dattâni :* « les bois ont été donnés aux » oiseaux », et c'est en cela que consiste la difficulté de construction que j'avais signalée.

A. B.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 9 mai 1873.

Une lettre du Ministère de la Marine annonce que des ordres ont été donnés pour le transport en France des pierres chargées d'inscriptions dont il a été question dans la dernière séance.

L'Académie procède à l'élection d'un membre en remplacement de feu M. Stanislas Julien. Au premier tour de scrutin, les 39 suffrages exprimés (aucun académicien ne manquait à l'appel) se sont partagés ainsi entre les quatre candidats : 11 à M. Havet, 11 à M. Oppert, 9 à M. Girard, 8 à M. Heuzey. Au second tour, MM. Havet et Oppert ont perdu chacun 2 voix, M. Heuzey 1, au bénéfice de M. Girard, qui a été élu au troisième tour par 23 suffrages contre 6 à M. Havet et 5 à chacun des deux autres candidats.

Sur la proposition de la Commission littéraire, M. de Rozière est ensuite nommé pour faire partie de la commission de publication des chartes et diplômes, avec M. Delisle.

M. de Longpérier présente de la part du Dr Fournier, médecin de première classe de la marine, des empreintes de cinq inscriptions curieuses provenant de l'île de Pâques ou Waïhou, située, comme on sait, sur la limite orientale du groupe polynésien. Ces inscriptions sont gravées en creux sur des planchettes de bois dur, et leur tracé dénote une grande habileté de main. Les planchettes sont en la possession de l'évêque résidant à Taïti. L'aspect général donne l'idée d'une écriture hiéroglyphique; le système est identique pour les cinq tablettes ; ce sont des figures d'hommes debout, assis, courant, tantôt armés d'une lance ou d'un bouclier, tantôt tenant à la main un poisson, un serpent. On y voit aussi d'autres animaux du pays, la grenouille, des oiseaux, etc. La direction constante des visages et la disposition des lignes semble indiquer que la lecture doit se faire de gauche à droite et de bas en haut. Aucune interprétation n'a été donnée jusqu'ici. M. Fournier a seulement entendu dire qu'il existait, dans l'île où les tablettes ont été recueillies, un naturel qui savait en lire l'écriture. C'est là du reste le premier exemple d'un système graphique né en dehors de l'hémisphère septentrional.

M. de Longpérier fait en outre connaître des observations de M. Chabas relatives à des inscriptions hiéroglyphiques récemment étudiées par M. Ebers, qui les a relevées sur un hypogée à Abd-el-Gournah. L'ensemble de ces inscrip-

tions n'offre qu'un petit nombre de passages incertains. L'une d'elles doit être comptée parmi les plus importantes qu'ait fournies jusqu'à ce jour la terre des Pharaons. C'est la biographie d'un officier militaire inhumé dans l'hypogée, et qui vivait à l'époque de Thothmès III et d'Aménophis II. Bien peu de textes historiques se présentent dans une forme aussi claire, aussi dépouillée d'ornements. Le fait le plus notable qui résulte de ce document est la fixation de la fin du règne de Thothmès III, dont la date devra être modifiée.

L.-Marcel Devic.

SOCIÉTÉ ASIATIQUE.

Séance du 9 mai 1873.

M. Sanguinetti ayant informé le Conseil que par suite de son changement de résidence il ne peut continuer à remplir les fonctions de censeur, M. Brunet de Presle est provisoirement nommé à ces fonctions. — M. H. de Charencey présente quelques observations sur le symbolisme des couleurs dans l'antiquité. Il cite les sept murailles d'Ecbatane, les restes de Birs-Nemrod et veut aussi retrouver une application de la symbolique des couleurs dans les noms sémitiques des points cardinaux et dans les termes de *mer blanche*, *mer noire*, *mer rouge*. Il croit que l'origine de ce symbolisme est sémitique, mais que l'emploi s'en est répandu dans l'Inde, en Chine et dans les îles de l'archipel indien. Il en suit les traces jusque dans le Nouveau-Monde. M. Mohl conteste plusieurs des assertions archéologiques de M. de Charencey en lui objectant qu'elles ne reposent que sur des conjectures.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Aigner, Ungarische Volksdichtungen übers. (Pesth, Aigner). — Descartes's Prinzipien der Philosophie, 1. und 2. Theil in geometrischer Weise begründet durch Spinoza, üb. von Kirchmann (Berlin, Heimann). — J. Egger, Beitræge zur Kritik und Erklærung des Gregorius Hartmanns von Aue (Graz, Leuschner u. Lubensky). — Fichte's Reden an die deutsche Nation, mit einer Einleit. von Kuhn (Berlin, Heimann). — Grassmann, Wœrterbuch zum Rigveda, 2. Lief. (Leipzig, Brockhaus). — Il movimento letteraro Ruteno in Russia e Gallizia (Florence). — Koch, deutsche Grammatik, 5e éd. (Iena, Mauke); — deutsche Elementar gramm., 4e éd. (ibid.); — Figuren und Tropen, Grundzüge der Metrik und Poetik, 2e éd. (ibid.). — Martini Hertz de ludo talario sive talari dissertatio (Vratisl. Friedrich).

ERRATA.

N° 19, p. 304, l. 19, lire *por + vallēre*, au lieu de *pot + vallēre*. — Ibid., l. 21, lire τεκμήριον, au lieu de τεκμήμον.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Bibliographia Critica de historia e litteratura publicada por F. A. Coelho, fasc. VI. JOLY, Benoit de Sainte-More et le Roman de Troie. Paris, 1870-1871, Franck. In-4°, t. I, 616 p., t. II, 446 p. — LINDNER, Geschichte des deutschen Liedes im XVIII. Jahrh., herausgeg. v. ERK. Leipzig, 1871, Breitkopf und Hærtel. In-8°, xvj-144-167 p. — BŒHMER, Die Provençalische Poesie der Gegenwart. Halle, 1870, Barthel. — TRAUSMANN, Bildung und Gebrauch der Tempora und Modi in der Chanson de Roland. Halle, 1871. — Bibliographia daco-romana (1870-72). — HOVELACQUE, Euphonie sanskrite. Paris, 1872, Maisonneuve. In-8°, 57 p.; Mémoire sur la prononciation du R vocal sanskrit. Ibid. In-8°, 28 p. — Rivista di Filologia romanza, vol. I, fasc. I.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Belot (E.). Histoire des chevaliers romains considérée dans ses rapports avec celle des différentes constitutions de Rome, depuis le temps des Gracques jusqu'à la division de l'empire romain (133 avant J.-C.-395 après J.-C.). In-8°, 438 p. Paris (Durand et Pedone-Lauriel).

Castan (E.). Histoire de la papauté. T. 1er. In-8°, cxxviij-480 p. Moulins (Gouyon-Dulac).

Cerri (D.). Borgia, ossia Alessandro VI, Papa e suoi contemporanei 2a ediz. Vol. I. In-8°, 284 p. Torino (Camilla e Bertolero). 7 fr.

Denis (A.). Essai sur la numismatique de la partie de la Champagne représentée aujourd'hui par le département de la Marne. In-8°, 68 p. et 8 pl. Châlons-sur-Marne (l'auteur).

Germain (A.). De la médecine et des sciences occultes à Montpellier dans leurs rapports avec l'astrologie et la magie. In-4°, 48 p. Montpellier (imp. Bœhm et fils).

Gourdault (J.). Sully et son temps, d'après les mémoires et documents du XVIe siècle. Gr. in-8°, 352 p. et 4 gr. Tours (Mame et fils).

Louandre (C.). Les idées subversives de notre temps. Étude sur la société française de 1830 à 1871. In-12, 107 p. Paris (Didier et Ce).

Mémoires de la Société archéologique de Touraine. T. 23. 1er fascicule. Histoire de l'abbaye de Noyers par M. l'abbé C. Chevalier. In-8°, clvij p. Tours (Georget-Joubert).

Rabelais. Œuvres, accompagnés d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire par C. Marty-Laveaux. T. 3. In-8°, 432 p. Paris (Lemerre). 10 fr.

Renaud (F.). Recherches historiques sur la formalité de l'enregistrement en France au moyen-âge, d'après la législation, les formules et les chartes de cette époque. In-8°, 44 p. Toulouse (imp. Chauvin et fils).

Ribbe (C. de). Les familles et la société en France avant la révolution, d'après des documents originaux. In-18 jésus, vij-568 p. Paris (Albanel).

Sepet (M.). Le Drapeau de la France, essai historique. In-18 jésus, xv-317 p. et 3 pl. Paris (Palmé).

Vayssière (A.). Renaut de Louens, poète franc-comtois du XIVe siècle. In-8°, 16 p. Paris (imp. Goupy).

Vitel (J. de). La prinse du Mont-Saint-Michel, publiée avec une introduction et des notes par E. de Robillard de Beaurepaire. In-8°, 70 p. Avranches (lib. Anfray).

Yemeniz (E.). Poésie populaire de la Grèce moderne. In-8°, 18 p. Lyon (imp. Regard).

R. MOWAT Étude sur une inscription romaine inédite de Tours et sur le monument dont elle révèle l'existence. In-8° avec une planche photog. 3 fr.

—— Les noms familiers chez les Romains. In-8°. 2 fr.

G. PARIS Dissertation critique sur le poème latin du Ligurinus attribué à Gunther. In-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 21 Septième année 24 Mai 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

LA MANIÈRE De langage qui enseigne à parler et à écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIVe siècle, et publiés d'après le ms. du Musée britannique Harl. 3988. Gr. in-8°. 3 fr.

M. BARTHES Glossaire botanique languedocien, français, latin de l'arrondissement de Saint-Pons (Hérault), précédé d'une étude du dialecte languedocien. 1 vol. in-8°. 5 fr.

PÉRIODIQUES.

The Academy, N° 71, 1er mai. JACQUEMART, Histoire de la Céramique (art. favorable). — The Castellani Collection (A. J. MURRAY; vases peints grecs, étrusques, romains). — Public works and antiquities in Rome (C. I. HEMANS). — MURPHY, The scientific Bases of Belief. Macmillan and Co. (cet ouvrage ne manque pas de valeur). — PROBST, Sakramente und Sakramentalien in den drei ersten christlichen Jahrh. (appréciation très-favorable). — STUMPF, Ueber den Psychologischen Ursprung der Raumvorstellung. Leipzig, Hirzel (très-bonne dissertation sur l'idée d'espace). — The Odissey of Homer, ed. by HAYMAN, t. II. London, Nutt (l'auteur réfute dans son introduction les théories de M. Paley sur la date de la composition de l'Odyssée et conclut à la haute antiquité de cette œuvre; bonne édition et notes intéressantes). — Codex frisianus..... p. p. UNGER (bonne édition).

The Athenæum, N° 2375, 3 mai. LEITNER, Results of a Tour in Dardistan, Kashmir, etc. London, Trübner; GOLDSMID, Central Asia, and its Question. Stanford (excellent ouvrage et utile brochure). — *Our Library Table.* List of new Books. — Miguel de Cervantes, of Alcala de Henares, and Carlo Emanuele, of Savoy, and his ass-colts. III (par M. RAWDON BROWN). — *Literary Gossip.* — *Societies* (comptes-rendus des séances des Sociétés royale, de géographie, de littérature, de météorologie, des ingénieurs civils). — Antiquarian Notes (J. G. A. PRIM).

Literarisches Centralblatt, N° 19, 10 mai. VAMBÉRY, Geschichte Bochara's oder Transoxaniens. 2 vol. Stuttgart, 1872, Cotta. In-8°, xlij-230; vj-248 p. 7 Thal. (article approfondi démontrant la nullité complète de cet ouvrage). — BERNOULLI, Die luzerner Chronik des Melchior Russ. Basel, 1872. In-8°, 102 p. (simple appréciation de cette chronique). — WILHELMUS, De infinitivi linguarum sanscritæ, bactricæ, persicæ, græcæ, oscæ, umbricæ, latinæ, gothicæ forma et usu. Eisenach, Bacmeister. In-8°, viij-96 p. (art. favorable). — BEKKER, Homerische Blætter, t. II. Bonn, 1872, Marcus. In-8°, 286 p. 1 Thal. 20 Sgr. (art. généralement favorable). — Xenophon's griechische Geschichte, zum Schulgebrauch, etc. von KURZ, Cah. I. Munich, Lindauer. In-8°, iv-192 p. (art. assez favor.). — BŒCKH's Kritiken, herausgeg. v. ASCHERSON u. EICHHOLTZ. Leipzig, 1872, Teubner. In-8°, vj-616 p. 4 Thal. (art. anal.). DÜMMLER, Anselm der Peripatetiker. Halle, 1872, Buchh. des Waisenshauses. In-8°, vj-111 p. 1 Thal. (art. favorable). — CONZE, Rœmische Bildwerke einheimischen Fundorts in Œsterreich, Cah. 1. Wien, 1872, Gerold's Sohn. In-4°, 20 p. (art. favorable).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique.* Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Annual (the) register. A review of Public Events at home and abroad, for 1872. In-8°, cloth. London (Rivingtons). 22f. 50

Arnold (M.). Litterature and Dogma. 2d edit. Post in-8°, 410 p. cloth. London (Smith et E.). 11 fr. 25

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 21 — **24 Mai** — **1873**

Sommaire : 105. Wittichen, l'Idée du Royaume de Dieu. — 106. Weinhold, le Gothique au service du Christianisme. — 107. Jæhns, l'Armée française depuis la grande Révolution jusqu'à nos jours. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions; Société de linguistique. — *Note* (G. M.).

105. — **Die Idee des Reiches Gottes,** dritter Beitrag zur biblischen Theologie insbesondere der synoptischen Reden Jesu, von Carl Wittichen. Gœttingen. 1872. In-8°, x-242 p.

M. Carl Wittichen s'est proposé de tracer l'histoire du développement des idées fondamentales de l'hébraïsme et du christianisme primitif, qui en est le dernier mot. Après avoir publié en 1865 un traité, conçu de ce point de vue, sur l'idée de Dieu, considéré comme le père, et en 1868 un second ouvrage analogue sur l'idée de l'homme, il montre ici comment l'idée du royaume de Dieu, c'est-à-dire l'idée des rapports de Dieu et de l'homme, a passé par une série d'évolutions depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, s'épurant peu à peu, et, si on peut ainsi dire, se spiritualisant sans cesse et par des progrès successifs. Cette thèse me paraît incontestable. L'auteur l'appuie sur toute l'ancienne littérature du peuple d'Israël et sur les discours de Jésus dans les Évangiles synoptiques. Peut-être même l'auteur a-t-il voulu être trop complet. Ne voulant consacrer à son travail qu'un nombre relativement restreint de pages, il aurait dû sentir la nécessité de procéder à grands traits et de n'invoquer en témoignage que les faits les plus frappants des anciens écrivains hébreux ou juifs. Il s'est appliqué au contraire à indiquer tout ce qui se rapporte à la conception du royaume de Dieu, dans les livres des prophètes, les hagiographes, les apocryphes et les pseudépigraphes de l'Ancien Testament. Et comme il n'a pu, dans le cadre étroit qu'il s'était imposé, consacrer à chacun de ces nombreux écrits que quelques lignes, il est à craindre que le lecteur ne se perde dans cette masse de détails, et n'y saisisse pas très-bien la marche progressive de la conception du royaume de Dieu, de sorte qu'il est bien possible que les arbres n'empêchent ici de voir la forêt. Ce serait à regretter, car M. C. W. est un esprit judicieux, indépendant, ne manquant pas de hardiesse et, dans tous les cas, dégagé de tout préjugé d'Église, de secte et de parti théologique et même politique.

Le sujet traité dans cet ouvrage n'est pas tout entier du domaine de l'érudition et de l'histoire; il tient par sa nature même à des conceptions mystiques et transcendantes. Je ne puis suivre l'auteur sur ce terrain; mais je me crois permis de lui faire observer que, pour ces conceptions, vagues et flottantes par elles-mêmes, il n'a pas donné toujours des explications suffisantes. Des termes tels que ceux de « État de Dieu » (*Staat Gottes*), « point de vue de Dieu » (*Gesichtspunkte Gottes*), « point de vue de l'homme » (*Gesichtspunkte des Menschen*), n'ont

de sens que celui qu'on leur donne, et M. C. W. n'a pas assez pris soin d'indiquer dans quel sens il les prend. Il résulte de là qu'on n'est jamais bien certain de saisir sa véritable pensée.

M. N.

---

106. — **Die gotische Sprache im Dienste des Kristenthums.** Von Dr Karl Weinhold. Halle, Librairie de l'Orphelinat. 1870. In-8°, 38 p.

Dans cette petite étude, M. Weinhold a rassemblé toutes les expressions par lesquelles Vulfila [1] a rendu, dans les fragments que nous possédons de sa traduction gothique de la Bible, les mots qui expriment en grec les doctrines, les idées et les sentiments du christianisme. Il fait ressortir avec raison l'habileté avec laquelle l'évêque arien a su trouver dans son idiome, étranger jusque-là à toute littérature, des mots correspondant à ceux qu'il voulait traduire. M. W. réunit ensuite les termes grecs que Vulfila, désespérant de leur trouver un synonyme gothique, a conservés tels quels, comme *aivaggelio*, *apaustaulu*, *hairaisis*, etc. : ce sont naturellement les mots les plus strictement propres au christianisme. — Cette brochure, où l'auteur a montré beaucoup de soin et, notamment dans les étymologies, de critique circonspecte, offre un véritable intérêt : M. W. a rendu service, comme il le voulait, « tant à l'histoire du sens des mots qu'à celle du » développement intellectuel et moral des peuples germaniques. » — En disant (p. 2) que Vulfila « a pu, grâce aux ressources formelles et syntaxiques de sa » langue, conserver presque partout l'ordre même des mots grecs, » M. W. s'exprime de manière à faire illusion. Il est sûr que le gothique conserve à peu près intégralement l'ordre des mots de l'original, mais il est bien probable que le traducteur a fait, pour suivre son texte, violence à la langue, et que la syntaxe qu'on tirerait de son œuvre serait grecque et non germanique.

ψ.

---

107. — **Das franzœsische Heer von der grossen Revolution bis zur Gegenwart,** eine Culturhistorische Studie von Max Jæhns, Hauptmann vom Nebenetat des Grossen Generalstabs. Leipzig, Fried. Wilh. Grunow. 1873. In-8°, 800 p.

M. Max Jæhns, capitaine au grand état-major de l'armée allemande, réunit dans ce volume des travaux publiés en partie dans les *Grenzboten* sous le titre de : *La France et le service obligatoire*. C'est là en effet le véritable sujet des recherches de l'auteur. « Celui qui pourrait tirer l'horoscope de la nouvelle armée » française, dit-il, serait en état de prédire une partie de l'histoire du monde » — une partie de l'histoire qui nous touche de très-près. » M. J. cherche dans le passé militaire de la France de quoi s'éclairer sur l'avenir : il a fait une véritable histoire, une histoire continue, de l'esprit et des institutions militaires en France depuis la Révolution : il a beaucoup lu, il cite beaucoup, il est très-

---

1. C'est là, comme le montre l'auteur, la vraie forme du nom, telle que la donnent Jordanis, Cassiodore et Isidore; Οὐλφίλας est la forme adoptée par les écrivains grecs.

pénétré de son sujet; mais l'esprit de système paraît trop à certains endroits, et l'esprit de système n'est pas la méthode. Le mérite et la nouveauté de ce travail, c'est d'être un tableau d'ensemble, et un tableau qui se déroule régulièrement devant les yeux. La grande préoccupation de M. J. est de saisir à l'origine et de suivre dans leurs évolutions les qualités et les défauts — les défauts surtout — des armées françaises. Il cherche partout le fond des choses: il ne le trouve pas toujours. L'allure du récit est mesurée, le ton est celui d'une critique qui s'efforce d'être objective et qui paraît plus souvent hautaine et ironique. Ce ne sont pas là du reste les observations auxquelles nous avons à nous arrêter. Nous devons chercher notre profit et notre instruction dans les livres allemands, et non un aliment aux passions. Le livre de M. J. est des plus instructifs : il est rempli de faits, il y a des aperçus intéressants, il nous montre ce que nos ennemis politiques pensent de notre avenir militaire, avec quel soin ils suivent nos travaux et par quels procédés ils acquièrent cette connaissance remarquable de nos affaires. L'ouvrage de M. J. mériterait d'être traduit; on en présentera ici une analyse aussi complète que possible. — Le lecteur sera frappé, en plus d'un endroit, de l'identité des opinions de M. J. avec celles du général Trochu, tant dans son livre « L'armée française en 1867, » que dans ses discours du 27 mai et du 8 juin 1872. Toutefois les conclusions des deux critiques sont bien différentes : Le général Trochu croit à l'avenir de notre pays; M. J. n'y croit pas. Pour le général Trochu les causes de nos désastres sont moins profondes que pour M. J. Le général Trochu croit qu'il y a un remède : c'est l'application complète et sincère du service obligatoire, avec l'abjuration définitive des superstitions révolutionnaires. M. J. pense au contraire que le service obligatoire n'est pas possible en France, qu'il n'y donnera pas de fruits, et c'est parce que la France a toujours été incapable d'une telle institution, qu'elle est condamnée à la décadence militaire.

Ch. I. M. J. commence par établir que l'esprit militaire manque à la France; elle a l'esprit belliqueux qui est une affaire de tempérament, un héritage national : au contraire l'esprit militaire est le fruit de l'éducation d'un peuple. Comment se fait-il qu'un peuple, ami des armes comme les Français, ne se soit pas donné cette éducation? M. J. cherche une réponse dans l'histoire de France: les conquérants germaniques imposèrent aux Celtes leur constitution militaire; mais elle ne se développa point en Gaule; l'armée prit rapidement un caractère exclusivement féodal; la féodalité voulait le peuple inoffensif, elle ne l'arma pas. Les soulèvements « de la vieille passion de vengeance et de guerre des Celtes, » comme la Jacquerie, par exemple, furent sans influence sur le développement militaire de la nation. Elle resta sans instruction militaire, malgré ses dispositions guerrières. De là vint l'impossibilité de faire la guerre sans le secours de troupes étrangères. « Des Capétiens à Napoléon III on aperçoit une série non » interrompue de contingents étrangers au service de la France » (p. 6). Les Allemands y dominent. « Aucune nation n'a droit à une place plus grande que les » Allemands dans le Panthéon de la gloire militaire de la France. » A son époque la plus glorieuse, sous Louis XVI, l'armée française comprenait un tiers d'étran-

gers (p. 11). La milice ne se composait que « des gens auxquels manquaient » les moyens pour ne pas en être » (p. 13). Jusqu'à l'émigration inclusivement, au lieu de soutenir la royauté, la noblesse lui faisait opposition et tirait à elle. Aux États généraux de 1789, elle demanda que le serment fût prêté à la nation et non au roi. Cette noblesse était à la tête de l'armée : déjà sous l'ancien régime l'anarchie et l'indiscipline paraissent dans le commandement; comment y aurait-il eu une discipline dans l'armée? La garde nationale fut créée, en l'absence des troupes régulières, pour protéger Paris contre la populace. « Elle » fut donc, dès son apparition un symptôme de la maladie de l'État. Ce n'est » pas le *peuple en armes* qu'il faut la nommer, mais la *peur en armes*. » La révolution désorganisa l'armée. M. J. d'ailleurs la juge, après Th. v. Bernhardi, d'une manière originale. « La Révolution fut inévitable, non parce que la France » était en progrès sur les autres nations — comme la vanité nationale le sou- » tient volontiers de l'autre côté des Vosges — mais au contraire parce que la » France dans le développement de son organisme social était restée fort en » arrière. La disproportion des éléments sociaux y était plus grande qu'en » aucun autre État. L'armée surtout était malade. Sa dissolution ne s'opéra que » trop facilement. »

II à V. Une réforme était nécessaire. Il aurait paru naturel de la confier à des hommes du métier : on en fit une affaire politique. L'armée régulière se recruta par engagement volontaire; on forma une réserve avec des milices composées des célibataires de 18 à 40 ans; le reste des citoyens figura dans la garde nationale. Le recrutement des volontaires fut très-inégal : 1 par 149 habitants dans les 15 provinces du Nord, 1 par 279 dans les 16 provinces du Midi. « Signe, » dit M. J., de la supériorité que le mélange de sang germanique assurait aux » Celtes du Nord sur les Celtes mêlés de sang roman (!). » — « L'Assemblée natio- » nale se laissa diriger par une conception sophistique du genre de celle » qui a amené récemment le rejet de l'instruction obligatoire : une déplo- » rable idée de la liberté individuelle sans le contre-poids nécessaire du » devoir personnel. » Mais le résultat fut obtenu, la discipline s'évanouit : les dragons de Bouillé qui devaient protéger Louis XVI, leur chef militaire, le laissèrent arrêter. M. J. cite ici M. Camille Rousset : « Sur 169 batail- » lons de volontaires dont la levée avait été decrétée au mois d'août 1791, » le 25 septembre, 60 s'étaient rendus à leur destination; les 109 autres eurent » beaucoup de peine à s'organiser, il y en eut même qui ne s'organisèrent pas » du tout. Paris qui en devait six, n'en donna effectivement que quatre. » Ce qui prouve le peu de dispositions des Français pour un service militaire régulier (p. 31), c'est que dans cette fameuse année 1792, malgré la surexcitation du patriotisme et l'enthousiasme brûlant de la révolution, le gouvernement, pour recruter des soldats de ligne, fut forcé d'assigner une prime de 80 à 120 livres aux volontaires. Le vieux système de recrutement mercenaire fut donc maintenu. La guerre fut entreprise dans ces conditions : on était aussi mal préparé qu'en 1870. L'objet de la guerre était la conquête, « les frontières naturelles. » A partir du 11 juillet 1792, on déclara la patrie en danger, tout le

monde fut tenu de servir; il n'est plus question de volontaires.—Toute cette partie du livre de M. J. est composée surtout d'après M. C. Rousset; nous n'en mentionnons que les conclusions.—« L'appel pour sauver la patrie fut si peu écouté que » le recrutement ne suffit pas à remplir les vides qui se faisaient dans l'armée » avant même qu'elle n'eût combattu.»—M. J. ne voit rien de militaire, aucune supériorité des Français, dans les événements qui amenèrent la retraite des Prussiens en Champagne : entend-il parler des négociations, jusqu'ici encore assez mystérieuses entre Dumouriez et Brunswick; s'agit-il de la désunion des alliés, de la mauvaise organisation de l'armée prussienne? M. J. ne le dit pas. Il ne peut pas non plus terminer ce tableau de la désorganisation militaire de la révolution, sans y mettre sa marque particulière : *les troupes étrangères!* Il voit dans l'appel de 1792 à tous les peuples de l'univers une tendance à engager des mercenaires étrangers. Il énumère complaisamment : la légion franche étrangère de 2800 Hollandais, de deux légions bataves, *un bataillon de Bavarois*, *un bataillon de chasseurs francs de Cassel*, *la fameuse légion germanique*, la légion franche allobroge, la légion du Nord, deux autres bataillons étrangers et enfin des Polonais! M. J. est pourtant forcé de reconnaître que ces légions, *composées en grande partie de déserteurs*, ne purent pas être employées à la frontière : on les envoya renforcer l'armée révolutionnaire du dedans (p. 43). Que reste-t-il donc de la démonstration? Deux faits, selon nous : il y avait beaucoup de déserteurs, de pillards et de coquins dans les armées allemandes, et les Allemands de ce temps-là n'avaient pas tous le patriotisme et la fidélité qui selon M. J. manquaient tellement aux Français.— La *levée en masse*, continue notre auteur, était un instrument pour les démagogues, un moyen d'armer leurs partisans au dedans, et d'expédier à la frontière les adversaires qui les gênaient. Il n'y eut que désordre, impéritie, incapacité, jusqu'à l'arrivée de Carnot au pouvoir : il limita la levée en masse aux classes de 18 à 25 ans; mesure intelligente et profitable; quant à la *levée en masse*, elle reste une fiction républicaine, un mythe révolutionnaire : elle n'a jamais été exécutée et ne pouvait aboutir qu'au désordre. La loi Carnot marque le plus haut degré des efforts militaires de la France; mais ce fut un point culminant et non un point de départ : la loi fut présentée comme une mesure transitoire, limitée au temps où la patrie serait en danger. Les forces de la République ont d'ailleurs été fort exagérées; au lieu des

« Quatorze corps d'armée et douze cent mille hommes »

que le *Lion amoureux* de M. Ponsard passe en revue devant le parterre du théâtre Français, M. J. ne compte, d'après un état du 15 oct. 1793, que 603,545 hommes d'armée d'opérations; 770,932 au 1er janvier 1794. Les Français l'admirent et s'en étonnent; en 1871 les Allemands avaient sur le sol français une armée exclusivement nationale de 1 million d'hommes, organisés, disciplinés. M. J. rend hommage à l'intelligence, à la « génialité » des généraux français de ce temps; mais ajoute-t-il, c'étaient aussi des hommes de parti et des aventuriers. Il attribue les succès, d'ailleurs intermittents, des armées françaises, à l'innovation tactique du combat par tirailleurs qui dérouta les alliés et au système

des réquisitions qui facilitait singulièrement la guerre. — La nouveauté du système des réquisitions nous paraît assez paradoxale. Les réquisitions n'étaient pas une nouveauté en 91 ; nous renvoyons le lecteur au récit de la campagne de France par Gœthe (28 et 29 août notamment). Si, du reste, c'était alors une nouveauté, il faut reconnaître qu'elle est bien entrée dans les traditions allemandes et que les états-majors prussiens n'ont rien négligé pour s'assurer une supériorité de ce genre en 1870-71. Le ch. V contient un tableau de la guerre révolutionnaire. M. J. n'en dit pas plus que nos propres historiens, Mortimer-Ternaux, par exemple ; nous avons au moins sous ce rapport le mérite de la franchise et on doit nous reconnaître en ce qui concerne quelques-uns de nos défauts une certaine sincérité. M. J. après M. Lanfrey signale comme des indices de démoralisation militaire les proclamations de Bonaparte à l'armée d'Italie : il nous semble toutefois plus dans le vrai que M. Lanfrey, lorsqu'il voit ici le développement naturel de l'idée révolutionnaire, et non une décadence ou une déviation. Bonaparte n'en dit pas plus que Cambon (rapport du 15 décembre 1793). — Les Hoche étaient des exceptions; la modération et la discipline étaient des vertus contre-révolutionnaires. Bonaparte arriva au pouvoir par les séditions : M. J. rapporte le fait comme une preuve du peu de moralité militaire de la nation; il le rapproche du système de contributions et réquisitions pratiqué en Italie. « Tels » étaient, dit-il, les fruits du service militaire universel pour les Français ! On » n'y vit pas un devoir supérieur envers le pays; il ne fonda rien pour l'histoire » et l'éducation de la France ; on ne vit dans le service personnel qu'un état, » où l'on entrait souvent malgré soi, mais d'où l'on devait tirer tout le bénéfice » possible. »

Ch. VI à XIII. — Le 18 brumaire fut une révolution militaire, un *pronunciamento* de la plus belle eau (p. 92). Le consulat organisa la révolution, selon ses intérêts et selon les vœux secrets du pays. On voit se poser ici une question capitale pour l'avenir de l'armée : le remplacement. La loi du 24 février 1793 l'avait autorisé ; la loi du 23 août 1793 le supprima; il fut rétabli le 17 avril 1794 et supprimé de nouveau le 12 juillet 1795. « On aperçoit dans ces vicissi- » tudes une lutte entre le principe idéal de la Révolution et l'éloignement histo- » rique des Français pour le service militaire universel » (p. 95). La loi du 7 mars 1800 autorisa le remplacement. L'armée, séparée de la nation, identifia ses intérêts avec ceux du premier consul. L'empire fut proclamé par des prétoriens (p. 102). « Malgré bien des différences entre les troupes républicaines et » les troupes impériales, l'organisation militaire des unes et des autres eut le » même fondement. » — Le refrain des mercenaires étrangers ne peut manquer de reparaître : la révolution avait levé des troupes dans les pays conquis, Napoléon fit de même. Il y avait plus de 30,000 Allemands dans la grande armée de 1805. M. J. s'en indigne et y voit un signe de faiblesse. Devons-nous voir aussi un signe de décrépitude militaire en Prusse, dans ce fait que des Polonais et des Slesvigeois ont envahi la France en 1870, et qu'aujourd'hui des Lorrains de langue française sont enrégimentés en Allemagne ? Les Belges de 1805 tenaient au moins autant à la France que les Alsaciens de 1871 à l'Allemagne. M. J. ne

manque pas non plus de s'exclamer sur les contributions de guerre imposées à la Prusse en 1805. D'après les règles de Napoléon, c'est *vingt milliards* qu'il aurait fallu demander à la France en 1871 (p. 118). Il condamne aussi le système des dotations : il nous paraît que les présents nationaux offerts en 1866 et 1871 aux généraux et hommes d'État prussiens y ressemblent beaucoup. L'historien militaire s'efface trop dans cette partie de l'ouvrage devant le polémiste. M. J. attribue, selon nous, trop d'influence à l'emploi des troupes étrangères et aux distributions d'argent aux généraux. Il en attribue trop peu au système des « grognards » si bien critiqué par le général Trochu. Il n'a pas non plus tiré un parti suffisant des écrits de Jomini et de Fezensac, où les causes de la dissolution des armées impériales sont indiquées, et dès leur principe, avec tant de pénétration. Enfin il néglige complètement d'expliquer les victoires de Marengo, d'Austerlitz et d'Iéna; peut-être n'y voit-il que des anomalies, des exceptions insignifiantes, des hasards étranges, des phénomènes contre nature? Peut-être aussi M. J. pense-t-il, au fond, que Napoléon n'a si bien battu l'Autriche et la Prusse que grâce aux nombreux Allemands qui servaient dans son armée? Ces points restent à éclaircir. Le récit de la chute de l'empire n'offre rien de bien nouveau dans le livre de M. J. Il ne néglige aucun fait de nature à détruire la réputation militaire de la France : c'est un inventaire complet des abus de la guerre à cette époque. Les contingents étrangers, les Allemands notamment, mériteraient d'occuper une place plus importante dans le tableau. M. J. qui leur attribue une si grande part de gloire, pourrait, sans leur faire tort, leur en attribuer une aussi grande au pillage. Il se contente de dire, d'après le général prussien de Brandt, que « le mauvais exemple venait des Français » (p. 164). — Le ch. IX intitulé : « Tendances de la France militaire » attribue trop d'importance à la conjuration de Mallet; M. J. y découvre un retour de l'esprit qui avait présidé au 18 brumaire. Il y a ici du vrai; mais on s'égare souvent en voulant ramener l'histoire à l'évolution méthodique d'une idée; on perd ainsi le sentiment des nuances, qui est tout. — Le ch. X, consacré à la campagne de 1813, n'est qu'une analyse critique du livre de M. Rousset. Nous n'y relevons que les conclusions : Sur 181 régiments de la grande armée de 1813, 94 étaient composés d'étrangers et 57 d'Allemands (p. 207). Le service universel fut en 1813 une réalité, mais il n'entra pas dans les lois, rien ne l'avait préparé : il ne produisit de la sorte aucun des résultats qu'il produit lorsqu'il devient un élément de l'organisme social; les levées de 1813 étaient inférieures à l'armée prussienne en esprit militaire et en éducation spéciale; l'exemple de 1813 fut allégué en France pour discréditer le service obligatoire et accrédita la superstition des grognards (p. 219). — M. J. note minutieusement tous les phénomènes qui accompagnèrent les catastrophes de 1814; il montre entre cette époque et la guerre de France en 1870, après les premiers désastres, de frappantes analogies (p. 245). Il conclut ainsi sur la Révolution et l'Empire : « Pendant vingt » années de triomphes, les Français n'ont pas trouvé le temps de songer à se » donner des institutions militaires, organisant légalement le service universel » tel qu'on l'avait pratiqué dans les moments de crise 1793, 1809, 1813, 1814.

» Ce fut la volonté du maître — Convention ou despote impérial — qui força » transitoirement les Français au service obligatoire. Napoléon ne succomba pas » seulement sous l'effort des Prussiens et l'hostilité de l'Europe — il succomba » sous la haine de la France, et *cette haine se concentra sur les dépenses de guerre » et le service militaire* (p. 254-255). Il ressort de cette histoire un enseignement » précieux, c'est que le prince doit être en même temps le chef militaire du » peuple, non-seulement d'après la constitution, mais en fait. Les Bourbons » l'avaient oublié depuis Louis XV; Napoléon exerça ainsi sur les Français la » domination la plus complète qu'ils aient subie depuis Louis XIV. Mais Napo- » léon était un étranger et un parvenu; il lui manquait le fond historique, ces » affinités mystérieuses qui s'établissent entre le prince et la nation, le chef » militaire et l'armée, lorsqu'ils se sont développés côte à côte durant des siè- » cles. Napoléon pouvait aveugler, charmer, entraîner; mais la comète laissa » derrière elle un ciel sans étoiles : le peuple et l'armée étaient devenus pau- » vres du trésor des nations : la fidélité » (p. 288-289).

Ch. XIII à XVIII. — Les conspirations militaires de la Restauration fournissent des arguments à M. J. Il cite et traduit quelques-uns des meilleurs vers de Béranger. Il a raison, personne plus que ce bourgeois sceptique n'a contribué à propager les superstitions politiques. — La Restauration, dit M. J., se fit au cri : Plus de conscription! Quand il s'agit de réorganiser l'armée, les libéraux n'y voyaient qu'une menace pour la liberté, les masses qu'une obligation pénible. Il fallut compter avec ces doubles résistances. La loi de 1818 fut discutée tandis que l'étranger occupait encore le sol; « spectacle unique dans l'histoire du monde! » s'écria le général Gouvion Saint-Cyr; il ne put résister à cette passion d'emphase qui est la maladie des hommes d'État français. Le spectacle s'était pourtant présenté en Prusse après Iéna. Il s'est représenté en France en 1872 : et l'on n'a pas manqué de s'exclamer encore sur le « prodige. » M. J. n'en rend pas moins très-sincèrement hommage à la loi Gouvion Saint-Cyr : elle fut ce qu'on pouvait faire de mieux à l'époque. M. J. lui reproche son caractère restreint et le remplacement. Enfin, à propos des Suisses, il ne manque pas l'occasion de reparler des mercenaires. Il signale avec plus de raison les sophismes des prétendus libéraux du temps. Le général Morand en 1829 réclamait le service obligatoire, personne ne l'écouta. M. J. dit que « dans le même temps » le général Foy prononça pour la première fois le mot « impôt du sang » et dans un sens défavorable. C'est une grosse erreur : le général Foy était mort en 1825. — M. J. ne parle que pour mémoire de la garde nationale de la monarchie de Juillet, il n'y voit qu'un nouveau symptôme des superstitions militaires de la France. La loi de 1832 est à ses yeux un développement de celle de 1818. L'une et l'autre sont conçues d'après le système napoléonien — pour l'offensive uniquement. C'est que l'offensive était alors la passion de la bourgeoisie française : on ne rêvait que conquêtes, revanche et frontières naturelles (p. 322). L'empire était le lieu commun de la poésie lyrique et épique; la gloire redevint la passion des Français; parmi les poètes lyriques et épiques M. J. nomme : « Edgar Quinet,

» Lamartine et Victor Hugo» (p. 323).— Nous doutons que les appels d'Ahasvérus aient été entendus de beaucoup de guerriers et aient jamais soulevé des passions bien profondes. — A propos de l'Algérie et des inconvénients que cette guerre, alors trop vantée, a eus pour l'avenir de notre armée, M. J. ne dit rien de plus que le général Trochu. Ses appréciations sur la république de 48 sont plus intéressantes. « Si l'on veut résumer en un mot l'esprit de l'armée en février, on doit dire qu'elle était blasée; sans aucun sentiment d'honneur ou de fidélité, elle laissait tout aller » (p. 341). Les événements de juin ramenèrent la dictature; la guerre des rues semble épouvantable à M. J., guerre de tigres, de part et d'autre, dit-il; mais elle eut ce résultat que l'armée se retrouva elle-même (p. 351). Toutefois la république s'arrêta devant le service obligatoire. M. Thiers combattit pour le remplacement, qui fut adopté. M. J. est très-sévère pour l'entourage militaire du prince président : d'après l'exemple des généraux en faveur, les officiers n'eurent plus qu'une idée, faire carrière. Le système des primes de rengagement fut d'un effet déplorable : « symptôme de l'éloignement » des Français pour le service personnel et de leur prédilection pour *les vieux* » (p. 362). — Le coup d'État et la guerre civile qui s'ensuivit eurent une influence plus funeste encore : M. J. signale comme une immoralité militaire ce fait que les combats à l'intérieur furent comptés comme campagnes (p. 368). Il note aussi le système des dotations et le rétablissement de la garde, comme un retour à de mauvaises pratiques du premier empire.

Ch. XVIII à XX. — M. J. s'attache à signaler dans l'expédition de Crimée les fautes d'organisation qui ont été notre faiblesse en 1859 et 1870. Il s'appuie de témoignages contemporains, antérieurs à 1870.— Si les choses de l'armée ont été si négligées chez nous, cela tient pour une très-grande part à l'indifférence du public pour ces questions : il ne lisait pas. On voit aussi comment les Prussiens ont pu se renseigner, et le fameux système d'espionnage rentre de plus en plus dans la catégorie des phénomènes naturels. — M. J. revient à son thème favori : on employa en Crimée et, dès le début, des troupes étrangères, baschi-bouçouks, etc., qui deviennent immédiatement populaires en France (p. 375). « La bravoure des troupes, l'énergie du commandement, la persévérance dans » la direction supérieure, sont incontestables en Crimée, bien qu'il faille » reconnaître qu'aucun des généraux ne déploya un talent extraordinaire de » stratégiste, et que les soldats ont pour la plus grande part contribué à la » victoire. » Défaut d'organisation, lenteur de mobilisation, difficultés d'augmenter les effectifs, telles sont les conclusions sur cette période. — Le système de 1855, la caisse d'exonération sont jugés depuis longtemps. — La guerre d'Italie aurait dû être pour nous plus instructive encore : elle l'a été sans aucun doute pour les Prussiens. Quand elle éclata, la France avait 380,000 hommes sous les armes, 150,000 en congé renouvelable. Avec la plus grande peine, on transporta 210,000 hommes en Italie. L'intendance était déplorable; c'est seulement à l'impéritie et au manque de tête (Kopflosigkeit) des Autrichiens que l'armée française doit de ne pas avoir éprouvé alors des désastres semblables à

ceux de 1870 (p. 390-91). L'armée avait de l'entrain, elle en avait trop. Le sentiment individuel s'y développait outre mesure. Les soldats se croyaient infaillibles. La nation se flatta de ce défaut, on disait avec orgueil : C'est le général soldat qui a gagné la bataille ; on rappelait le cri : En avant les épaulettes! — Sentiments démocratiques peut-être, signes incontestables d'affaissement militaire. — Néanmoins l'expérience de la guerre d'Italie s'imposa au réflexions de l'Empereur et de quelques officiers : on songeait à une réforme, on y songea sans suite. M. J. rend ici à Napoléon III cette justice qu'il sut, en cette question, apprécier le danger et chercher le remède : le service obligatoire. Mais il manqua d'énergie et de persévérance. Il céda aux représentations de ses conseillers ; il craignit l'opinion publique : il s'arrêta en chemin.— Les chapitres consacrés à la guerre du Mexique, à la désorganisation des années 1860-1866, aux tentatives avortées de réorganisation de 1867 sont intéressants, remplis de faits et d'observations spéciales. M. J. ne nous apprend rien que nos critiques militaires ne nous aient appris, mais il rassemble les faits et les montre dans leur enchaînement, c'est beaucoup. Il est en général judicieux ; il ne nous paraît pas cependant qu'il rende au maréchal Niel la justice qui lui est due. — La période impériale de la guerre de 1870 fait éclater les conséquences de toutes les fautes commises depuis des années. En passant, M. J. rend à la France ce témoignage qu'elle ne souhaitait pas sincèrement la guerre (p. 490-92). Il relève les correspondances des préfets, et il conclut : « Et malgré tout cela, un écrivain français a eu raison » de répondre à cette question : Qui est responsable de la guerre ? — Tout le » monde voulait la guerre. — Mais ce vouloir n'était pas un vouloir conscient, » clair, élevé, qui se rend un compte exact du but et des moyens, c'étaient des » velléités qui, gonflées par des phrases, tournaient autour de la tête des Fran- » çais. L'armée allait à la guerre comme la nation : bon gré mal gré, sans être » préparée, espérant tout du chassepot et de la mitrailleuse, pleine d'illusions sur » elle-même, fanfaronne, sans discipline, mais brave ; sans confiance dans ses » chefs, pleine de confiance dans la fortune. » — Les réservistes mettaient beaucoup de lenteur et peu d'empressement à se rendre à leurs corps. Indiscipline, indolence, mais mépris de la mort. On vit reparaître à Metz tous les caractères de la décadence des armées du premier empire (p. 506-507) : Mésintelligence entre les généraux, mauvais système d'éclaireurs pendant les marches, méfiance réciproque des officiers supérieurs qui se connaissaient de près et se jugaient sévèrement, jalousie enfin. — La loi Palikao d'août 1870, qui appelait aux armes tous les célibataires et veufs sans enfants de 25 à 35 ans était une levée en masse. Le remplacement ne fut autorisé alors que transitoirement, avec réserves. M. J. est assez exact pour constater à cette époque une aversion réelle pour cette institution. Il aurait pu ajouter que si le gouvernement l'admit ce fut pour une raison toute militaire : on avait besoin de soldats exercés ; par le remplacement on faisait entrer dans l'armée active d'anciens soldats de 35 à 45 ans sur lesquels on n'aurait pas eu de prise ; les remplacés retombaient dans la garde nationale où ils s'instruisaient. L'argument de la loi Palikao serait donc sans

valeur pour la thèse de M. J., et il a bien fait de le négliger. Il rend pleine justice aux marins, aux gendarmes, aux sergents de ville, aux municipaux, et cite avec éloge certains corps de pompiers.

Ch. XXI et XXII. — Le tableau de la défense nationale à Paris et en province est composé avec moins de méthode et de précision. M. J. a cherché partout les renseignements exacts, les notes de première main; mais il a souvent manqué de critique dans l'emploi de ces documents. Il retrouve ici tous les traits de la désorganisation militaire de la première révolution. Son dessein apparaît clairement : détruire la légende de 1793 en la rapprochant des faits de 1870. — Il s'occupe d'abord de Paris : l'héroïsme de la garde nationale ne lui paraît pas sérieux (p. 551 et 626). Très-sévère pour le général Trochu au 4 septembre, il lui rend justice dans l'organisation de la défense (p. 556). Il critique fort les méfiances dont il était l'objet, les chansons, les caricatures : rien n'était possible dans de telles conditions; le plan du général exigeait du calme et du travail sérieux (p. 558-9). M. J. voit se développer pendant le siége tous les caractères militaires de la commune. — Arrivons à la province : M. J. ne méconnaît pas les premiers efforts du gouvernement de Tours, les difficultés au milieu desquelles il se trouvait. Il s'efforce, quelquefois avec succès, de donner un aperçu de l'état des esprits quant à la guerre, singulier mélange d'enthousiasme et de découragement, d'illusion et de méfiance, beaucoup de paroles, beaucoup de résignation, un abandon complet de soi et du pays aux chefs qui en avaient pris la direction, des alternatives continuelles d'exaltation et de dépression. Nous nous y sommes souvent trompés nous-mêmes : il n'est pas étonnant qu'un étranger s'y méprenne quelquefois. M. J. a apporté dans ce travail une curiosité scientifique, il est même plus équitable que beaucoup d'écrivains français; à coup sûr il est moins violent que la plupart d'entre eux. Il retrouve dans les armées improvisées de la défense nationale tous les défauts, mais fort aggravés, des armées impériales.—On n'avait pas de cartes, on ne s'éclairait pas. Le ministre de la guerre attribua 750,000 fr. pour frais d'observation — fonds secrets militaires, indispensables et de première importance. M. J. s'étonne, à juste titre, qu'on ne soit parvenu à en dépenser que 300,000 (p. 568). M. Gambetta et ses adhérents rêvaient la levée en masse. Le décret du 2 novembre dépassait beaucoup le décret de 93. Mais pas plus que ce dernier il ne produisit une vraie levée en masse, c'est-à-dire un élan tumultueux d'un peuple entier vers l'ennemi : ce furent des réquisitions d'hommes (p. 571); M. J. comprend la nécessité des décrets sur l'avancement militaire (p. 575). « La nécessité excuse bien des choses, mais elle n'excuse pas tout : par exemple » l'admission dans l'armée d'officiers prisonniers sur parole et échappés de cap- » tivité reste sans excuse. Elle demeure pour tous les temps un ignoble scan- » dale » (p. 577).—M. J. cite à ce propos le jugement d'un officier autrichien, M. Abani; il aurait pu citer aussi le rapport présenté à l'Assemblée nationale par M. Cornélis de Witt, où les faits de ce genre sont sévèrement flétris, où l'on propose des mesures de rigueur destinées à en prévenir le renouvellement. — M. J. prétend expliquer et excuser les rigueurs déployées par les armées allemandes : elles étaient provoquées par la violence du système gambettiste (p. 579). Il cite

une proclamation d'un préfet de la Côte-d'Or promettant une prime aux francs-tireurs qui amèneraient au chef-lieu le cheval d'un cavalier tué par eux à l'affût. « Que reste-t-il à faire, en de telles circonstances, sinon de recourir à tous les » moyens d'intimidation et d'extermination? Les Français ont été plus rigoureux » encore en pareil cas. » M. J. renvoie à la correspondance de Napoléon. T. II, n° 1019, 22 septembre 1796. Il ajoute : « Les rigueurs de la guerre furent » souvent adoucies par la bonhomie de nos soldats, la culture intellectuelle de » nos officiers (?). A la vérité, il n'y a eu en France, que sur très-peu de points, » une guerre nationale (Volkskrieg); les éléments faisaient défaut. Cela ne se » décrète point. Mais s'il ne s'est produit rien de pareil à ce que Scharnhorst avait » projeté dans la Marche, à ce que Hofer a exécuté dans le Tyrol — une prise » d'armes spontanée du peuple pour assaillir partout l'ennemi, lui nuire, détruire » ses communications; cependant, sur l'ordre du gouvernement, on a combattu » en petit, souvent avec succès, selon les méthodes de la guerre nationale. » M. J. admire dans la proclamation de M. Gambetta sur la capitulation de Metz « un véritable enthousiasme et un sincère patriotisme. » Mais, ajoute-t-il, « si ces paroles étaient faites pour enflammer sur le moment les esprits (?) » elles ne tendaient pas moins comme beaucoup de déclarations du fougueux » tribun à ébranler tous les fondements de la puissance militaire, la discipline » et la confiance dans les chefs. »

L'*élément étranger* était représenté surtout par les Garibaldiens : M. J. juge très-sévèrement les troupes conduites par « cet idéaliste aux pensées confuses — » unklar denkende Idealist. » Le jugement s'étend à tous les contingents auxiliaires. M. J. cite à ce propos les *Lettres d'un voyageur* et le rapport d'un officier autrichien, le capitaine Wibiral « ouvertement défavorable » aux Allemands. » Ce capitaine s'exprime ainsi : « A la vérité les armées » prussiennes ne ménagent pas l'ennemi; elles ont ravagé en France, comme » nous ne l'avons vu faire qu'aux Turcs du XVIe siècle et aux Français de » Napoléon. Mais j'ai vu les francs-tireurs français et des bataillons de mobiles » faire leur ménage en pays français, et je puis vous assurer que les dévastations » de Turenne dans le Palatinat, auraient été un jeu d'enfants, la conduite de » Davoust une bagatelle, auprès de ce que les Allemands auraient eu à subir si » l'armée française de la défense nationale avait franchi le Rhin. » — M. J. résume ainsi son jugement sur la guerre après Sedan : L'un dans l'autre, la France a mis sur pied 2,285,000 hommes — dont 1,005,000 après la perte totale de l'armée régulière. L'effort est bien plus considérable qu'en 1793 : car alors l'armée régulière n'était pas entièrement perdue, l'émigration n'avait pas enlevé autant d'officiers que les capitulations de 1870, le matériel n'était pas détruit, l'improvisation de 1870-71 demeure, tout compte fait, admirable — bewunderungswürdig. La conclusion à tirer n'est que plus évidente : « La pre- » mière partie de la campagne avait montré la supériorité d'une armée fondée » sur le service obligatoire, la fidélité, le sentiment monarchique — sur une » armée recrutée par conscription avec remplacement, incertaine dans ses senti- » ments, armée toute ministérielle et administrative; la défense nationale montra

» que le service obligatoire n'a de valeur qu'autant qu'il représente une éduca-
» tion militaire de la nation. » Les masses de Gambetta venaient se briser comme les flots d'un peuple soulevé devant les troupes allemandes, partout (?) très-inférieures en nombre (p. 644) : Le nombre n'est donc pas tout, mais l'ordre et l'organisation. Une des plus grandes faiblesses, une des plus grandes difficultés pour la France, c'étaient, (p. 594) : « la personnalité, la présomption, une
» ignorance s'étendant et se propageant de plus en plus, une administration
» négligente et sans probité (?), une incorrigible méconnaissance de la véritable
» situation de l'étranger. »

La commune après la guerre, ce fut la comédie satirique après la tragédie (p. 645). L'alcoolisme sévissait dans Paris (p. 646). Il aurait fallu suivre le conseil de M. de Moltke et désarmer la garde nationale. Les gardes nationaux ont pris les canons, lorsque personne ne menaçait de s'en emparer. La commune a été proclamée. L'apathie de la bourgeoisie ne permit pas d'y résister. Les bourgeois de 1871 se conduisirent avec les « travailleurs, » comme leurs grands-pères de 1792 avec les septembriseurs de Danton. L'armée prisonnière, « les capitulards, » sauvèrent la France.—Le ton sur lequel M. J. raconte ces événements est caractéristique : il parle de la commune, de ses armées, de son gouvernement avec le même sérieux ironique que de la défense nationale (p. 661); il est en présence d'une série de phénomènes, il les étudie et les décrit les uns après les autres; pourquoi s'étonner à ce nouveau terme de la série ? — Cette objectivité choque; mais il est bon d'en tenir compte; nous sommes trop portés à voir l'extraordinaire partout, le miracle, le prodige en nous-mêmes et autour de nous. M. J. remarque que les proclamations des communeux contre l'armée régulière, ressemblent absolument aux proclamations des gambettistes contre l'armée allemande (p. 665). Il voit dans la commune le dernier degré d'une décadence militaire.

Ch. XXIII et XXIV. — Ces deux chapitres sont consacrés à la réforme militaire. M. J. analyse et critique tous les projets présentés de 1871 à 1872. Il se place uniquement au point de vue de « la Revanche » (p. 668). C'est, selon lui, l'unique préoccupation des Français dans le plan de réforme qu'ils ont adopté. En elle-même la loi paraît insuffisante à M. J. Il admire et cite souvent les discours du général Trochu. Il considère comme un fait important l'introduction légale en France du service obligatoire, mais il ne dissimule pas que le fait ne suffit pas. « Le service obligatoire n'est pas ce qui fait la grandeur et la mora-
» lité d'un peuple; il est beaucoup plus vrai de dire que la moralité, une orga-
» nisation sociale solide sont nécessaires pour que le service obligatoire porte
» ses fruits » (p. 731 à 734). M. J. critique la séparation du contingent en deux portions (p. 735); il n'est pas plus indulgent pour *la Castromanie* (p. 737). Il ne croit pas que le système de la loi actuelle puisse se soutenir.—La chambre n'a pas voté cette loi pour qu'elle dure; « elle n'a voulu qu'ouvrir au gouvernement
» un crédit extraordinaire en hommes; c'est évidemment un compromis en vue
» d'un but immédiat à atteindre, et ce but c'est *la revanche*. La France reviendra
» tôt ou tard à la loi de 1832 » (p. 737). La loi du reste ne peut donner ses

résultats que dans vingt ans, et le déficit normal de la population en France ne lui permettra pas de lutter à la longue contre l'Allemagne. — M. J. consacre un long chapitre à l'examen des mesures prises par M. Thiers pour réorganiser l'armée : c'est là de la politique « militante » et cette discussion n'entre pas dans notre cadre. Tout ce que M. J. observe lui prouve que le service obligatoire ne peut s'acclimater en France. Que les vices dont nous avons souffert ne sont pas en voie de disparaître et que la France, s'abusant sur elle-même, se prépare de nouveaux désastres. Voici la conclusion du livre : « L'histoire de l'armée fran-
» çaise, considérée depuis la grande révolution jusqu'à nos jours, nous amène à la
» conviction que le service obligatoire n'a, comme institution, aucun fondement
» en France, car depuis le premier essai qui en a été fait, il n'a été possible que
» momentanément, comme palliatif, sous forme de levée en masse, et sans
» conséquences; — l'histoire prouve en outre que pour la France, et du reste
» pour tout autre pays, une saine constitution de l'armée n'est possible que si
» elle est fondée sur une constitution de l'Etat, saine également et respectée
» spontanément par toute la nation. Les choses nous apparaissent comme si
» l'esprit militaire de la France subissait une décadence continue, depuis de
» longues années; les premières années de triomphe de l'empire n'en forment
» qu'un épisode; la confusion complète de la vie militaire et de la vie politique
» en France ne laisse plus à ce pays que le choix entre l'anarchie et le despo-
» tisme militaire. C'est la voie que suivent l'Espagne et l'Amérique latine : elle
» conduit les États au suicide. » — Lorsque des phénomènes se présentent avec une périodicité semblable à celle des succès militaires de la France, il n'est pas scientifique de les traiter d'exceptions et de n'en point tenir compte. M. J. a manqué de philosophie, et il n'est pas besoin d'être Français pour repousser, de ce chef, l'ensemble de ses conclusions. La critique de M. J. aboutit à ce paradoxe : l'armée française a toujours été en décadence, l'histoire justifie ses revers et n'explique pas ses succès. M. J. pense, sans doute, qu'il en sera de la puissance militaire française comme de la divinité dans le système de Kant : « Vous
» voyez, disait Heine, étendus sans vie les gardes du corps ontologiques, cos-
» mologiques et physico-théologiques; la déité elle-même, privée de démonstra-
» tion, a succombé. » Le paradoxe final de M. J. nous autorise à ne pas accepter ses jugements à la lettre. Une décadence militaire comme celle de la France de Du Guesclin à Napoléon peut suffire aux ambitions d'un peuple : toutefois pour multiplier en cette décadence les « épisodes » semblables au règne de Louis XIV et aux victoires du premier empire, certaines précautions sont nécessaires, certains avertissements sont utiles, et, sous ce rapport, le livre de M. J. n'est pas à négliger.

Albert Sorel.

P. S. — En guise de commentaire, il paraît intéressant de placer après cette analyse les conclusions du jugement porté par le *Centralblatt* sur le livre de M. J. Le *Centralblatt* constate que l'on travaille beaucoup en France et qu'il faut y faire attention, nonobstant la *décadence militaire*. « Un succès de la France au
» début de la prochaine guerre, — et c'est une hypothèse qu'il ne faut pas

» écarter à priori, — et nous avons encore bien du sang allemand à répandre
» sur le sol français. Cela est si clair à nos yeux, que plus cette guerre sera
» retardée, plus la victoire deviendra difficile pour les armées allemandes. Aussi,
» pouvons-nous affirmer que l'on travaille aussi en Allemagne. La force mili-
» taire de l'Allemagne conserve toujours de l'avance. »

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 16 mai 1873.

On sait que le Conseil supérieur de l'Instruction publique doit contenir un membre de chacune des cinq classes de l'Institut. L'Académie procède aujourd'hui à l'élection de celui qui doit être pris dans son sein. Au premier tour de scrutin, le nombre des votants étant de 39, il se trouve un bulletin blanc, et les 38 suffrages exprimés se partagent également entre M. Egger et M. Waddington; au deuxième tour, M. Egger est élu par 20 voix contre 18 à M. Waddington.

M. Leblanc lit une note sur une pierre tumulaire portant l'inscription : XRS HIC EST, *Christus hic est.* La pierre est aujourd'hui disparue; mais la teneur de l'inscription, unique dans son genre, appelle quelques réflexions. Que signifient ces mots « le Christ est ici, » placés sur une tombe? Pourquoi cette sorte d'appel à la protection du Rédempteur? Les restes mortels du défunt ont-ils donc besoin d'un défenseur divin? Oui, car les Démons s'acharnent parfois sur les dépouilles des morts. Tout le moyen-âge a cru à leurs actes de violence contre les sépultures. Grégoire de Tours raconte que le cadavre d'un jeune moine, mort en état de péché mortel, fut trouvé, le lendemain de l'enterrement, hors de la terre où on l'avait mis. Enterré de nouveau, le corps fut encore remis au jour par la malice des Démons, jusqu'à ce que Grégoire l'eût placé hors de leurs atteintes. L'inscription *Christus hic est* semble être un avertissement aux Démons: Arrêtez! le Christ est là!

MM. Guigniaut, Egger et Renan présentent, de la part des auteurs, divers ouvrages imprimés.

M. de Rozière communique un rapport adressé par M. D'Arbois de Jubainville au préfet de l'Aube, sur la rentrée aux archives du département, de la ville et de l'hospice de Troyes d'un grand nombre des pièces soustraites par M. Armand. Le nombre de ces pièces, tant sur parchemin que sur papier, mais toutes extrêmement intéressantes, s'élève à plus de dix mille. Le choix des documents enlevés faisait honneur à la science de l'auteur du rapt.

M. Briau lit la fin de son intéressant Mémoire sur la lithotomie, la lithotritie et le serment d'Hippocrate.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE.

Séance du 10 mai 1873.

Notre collaborateur M. Barth est nommé membre de la Société. — M. Joseph

Halévy fait une lecture sur la seconde des inscriptions phéniciennes découvertes par M. Renan à Laodicée, appelée par les Arabes Oumm-el-'Awâmid (la mère des colonnes). Cette inscription, qui est un texte votif, a été lue par M. Renan et M. Levy : « A la reine Astarté, déesse solaire; vœu fait par 'Abd-Eschmoun » pour (avec) mon fils. » M. Halévy propose de lire : « A Melkiastart, dieu » libyen; vœu fait par Abd-Eschmoun avec son fils. » Le dieu Melkiastart, qu'on voit apparaître ici pour la première fois, est le roi des troupeaux : et tel serait aussi, selon M. Halévy, le sens du nom d'Astarté. C'est seulement dans la suite des temps qu'Astarté aurait pris le caractère d'un principe cosmique. — Cette interprétation est contestée par MM. Oppert et Robiou. — M. Ploix cherche à établir par divers rapprochements étymologiques que le mot λειμών « prairie » s'appliquait originairement à l'horizon; certains faits mythologiques trouveraient de cette façon leur explication sidérale. — La tendance trop exclusivement naturaliste de la mythologie comparée est combattue par MM. Bergaigne et Paris. M. Bréal révoque en doute quelques-unes des étymologies données par M. Ploix.

NOTE.

J'ai commis dans mon article sur l'Histoire d'Allemagne de M. Zeller[1] une erreur sur les origines du jury, que j'ai rattaché à tort aux *cojurateurs* de l'époque franke. Cette erreur était, paraît-il, relevée dans une lettre de M. Zeller qui ne nous est malheureusement pas parvenue.

G. M.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Challamel, Mémoires du peuple français, 8 vol. (Paris, Hachette). — Fausbœll, Five Jâtakas (Copenhague, Reitzel; Leipzig, Dürr; Londres, Williams et Norgate); Ten Jâtakas (Copenhague, Hagerup; Londres, Trübner); Dasaratha Jâtaka (chez les mêmes). — Fœrster, Antimachiavel (Berlin, Heimann). — Giordano Bruno, von der Ursache, dem Princip und dem Einen, üb. von Lasson (Berlin, Heimann). — Heusler, die Gewere (Weimar, Bœhlau). — Keber, Franzœsisch-deutsches und deutsch franz. Wœrterbuch zur Geographie, Geschichte, etc., 2e éd. (Dresde, Kaufmann). — Kekulé, das Akadem. Kunstmuseum zu Bonn (Bonn, Weber). — Kœlbing, Untersuch. über den Ausfall des Relativpronomens in den german. Sprachen (Strasbourg, Seitz et Miller). — Kugler, Christoph, Herzog zu Wirtemberg, 2 vol. (Stuttgart, Ebner et Seubert). — Max Mueller, la Science de la Religion, trad. p. Dietz (Paris, Germer-Baillère). — Méray, la Vie au temps des Trouvères (Paris, Claudin). — Pauli, Lübeckische Zustænde im Mittelalter (Lübeck, Bolhœvener). — Raymond, Cartulaire de Saint-Jean de Sorde (Paris, Dumoulin; Pau, Ribaut).

---

1. Voy. le n° 8 de cette année, p. 124, l. 3.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Arnold (T. K.). The first hebrew book. 4th. Edit. London (Rivingtons). 9 fr. 40

Bowen (H. C.). Muhammadanism its present Condition and Influence in India. In-12, 54 p. Sewed. London (Macmillan). 2 fr. 50

Burton (J. H.). The history of Scotland. 2nd edit. (8 vol.) Vol. 2. Post in-8°, 440 p. Cloth. London (Blackwood). 9 fr. 40

Cecchi (P. L.). Studio storico sull' arte cristiana. In-8°, 140 p. Firenze (tip. dell' associazione).

Cicero, Letters to Atticus. Book I. With notes and an essay on the Character of the Author. Edit. by A. Pretor. Post in-8°, 156 p. Cloth. London (Bell and D.). 5 fr. 65

Codrington (E.). Memoir of his life with selections from his public and private correspondence, edited by his Daughter, Lady Bourchier. With portraits and other Illustrations. 2 vol. in-8°, 1130 p. London (Longmans). 45 fr.

Cosmos. Communicazioni sui progressi più recenti e notevoli della geografia e scienze affini di G. Cora. Anno I, fasc. I. In-8°, 56 p. Torino (G. Cora).
Si pubblica annualmente in 6 fascicoli. Associazione annua 20 fr.

Dixon (W. H.). History of two Queens: Catherine of Aragon; Anne Boleyn. 2 vol. in-8°, 810 p. Cloth. London (Hurst et B.). 37 fr. 50

Elgin. Letters and Journals. With preface by A. P. Stanley. 2nd edit. In-8°, 480 p. London (Murray). 17 fr. 50

El-Mubarrad. The Kamil. Edited in Arabic from the mss. of Leyden, Saint Petersburg, Cambridge and Berlin by Prof. W. Wright. Parts 1 to 9. In-4°. London (Williams et N.). 72 fr. 50

Fisher (G. P.). The reformation. In-8°, 656 p. London (Hodder et S.). 18 f. 75

Hamerton (P. G.). The intellectual Life with a portrait of Leonardo da Vinci etched by L. Flameng. Post. in-8°, 460 p. London (Macmillan). 13 fr. 15

Jackson (G.). The Bath Archives : a further selection from his Diaries and Letters from 1809 to 1816. Edited by Lady Jackson. 2 vol. In-8°, 980 p. London (Bentley). 37 fr. 50

King (C. W.). Early christian numismatics and other antiquarian Tracts. In-8°, 346 p. London (Bell et D.). 22 fr. 50

Macarius of Antioch, Patriarch and the Tsar. Testimonies concerning the Patriarch Nicon, the Tsar and the Boyars, from his Travels written in Arabic. By his Son and Archdeacon Paul of Aleppo. With corrections and Appendices by W. Palmer. Vols 2 and 3. In-8°, 1246 p. London (Trubner et C°). 30 fr.

Mulhall (M. G.). Rio grande do sul, and its German Colonies. Post in-8°. London (Longmans). 7 fr. 50

Plautus and Terence. By the Rev. W. L. Collins. In-12, 156 p. London (Blackwoods). 3 fr. 15

Rabelais. Œuvres, accompagnés d'une notice sur sa vie et ses ouvrages, d'une étude bibliographique, de variantes, d'un commentaire, d'une table des noms propres et d'un glossaire par C. Marty-Laveaux. T. 3. In-8°, 432 p. Paris (Lemerre). 10 fr.

Rattigan (W. H.). The Hindu Law of Adoption. In-8°. London (Wildy et S.). 10 fr. 65

Renaud (F.). Recherches historiques sur la formalité de l'enregistrement en France au moyen-âge, d'après la législation, les formules et les chartes de cette époque. In-8°, 44 p. Toulouse (imp. Chauvin et fils).

Ribbe (C. de). Les familles et la société en France avant la révolution, d'après des documents originaux. In-18 jésus, vij-568 p. Paris (Albanel).

Robertson (J. C.). History of the Christian Church. Vol. 4. (A. D. 1303-1517). In-8°, 712 p. London (Murray). 22 f. 50

Russell. Essays on the Rise and progress of the Christian Religion in the West of Europe from the Reign of Tiberius to the end of the Council of Trent. In-8°, 358 p. London (Longmans). 13 fr. 15

Sepet (M.). Le Drapeau de la France, essai historique. In-18 jésus, xv-317 p. et 3 pl. Paris (Palmé).

Songs (The) of **Wales** (Canenon Cymri). A collection of the national melodies, with english Words by sir Walter Scott, Mrs Hemans, and other eminent Writers, and a complete Welsh adaptation by Ceiriog Hughes. The Music edited, with new Symphonies and arrangements, by Brinley Richards. Gr. in-8°. London (Boosey). 3 fr. 15

Vayssière (A.). Renaut de Louens, poète franc-comtois du XIVe siècle. In-8°, 16 p. Paris (imp. Goupy).

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

CANTI Antichi portoghesi tratti dal codice Vaticano 4803. Con traduzione e note a cura di E. Monaci. Pet. in-8°. 3 fr.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie HINRICHS, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. VERGILI MARONIS Opera ad optimorum librorum fidem ed. perpetua et sua adnotatione illustravit dissertationem de Vergili vita et carminibus atque indicem rerum locupletissimum adjecit Alb. Forbiger. Pars I. Bucolica et Georgica. Ed. IV retract. et valde aucta. In-8°. 9 fr. 35

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 22 Septième année 31 Mai 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

AVIS.

MM. les Éditeurs sont prévenus que dorénavant la *Revue critique* analysera les publications périodiques rentrant dans sa compétence qui lui seront régulièrement adressées.

ANNONCES

En vente à la librairie A. FRANCK, F. VIEWEG propriétaire,
67, rue de Richelieu.

LA MANIÈRE De langage qui enseigne à parler et à écrire le français. Modèles de conversations composés en Angleterre à la fin du XIVe siècle, et publiés d'après le ms. du Musée britannique Harl. 3988. Gr. in-8°. 3 fr.

M. BARTHES Glossaire botanique languedocien, français, latin de l'arrondissement de Saint-Pons (Hérault), précédé d'une étude du dialecte languedocien. 1 vol. in-8°. 5 fr.

Revue d'Alsace, N° de janvier-février-mars 1873. BARTH, Notice sur le canal du Rhône-au-Rhin. — SCHŒPFLIN, Brumath ou la Cité des Triboques (communiqué par M. Meyer). — FISCHER, Notice historique sur le château de Hunebourg (près de Neuwiller). — DIETRICH, La dépouille du couvent d'Issenheim. — GRAD, Description des formations glaciaires de la chaîne des Vosges en Alsace et en Lorraine. Contemporanéité de l'homme et des glaciers disparus. — QUIQUEREZ, Epreuves et Combats judiciaires en Alsace-Lorraine et en Suisse. — *Bibliographie.* GÉRARD, Les Artistes de l'Alsace pendant le moyen-âge, t. I. Colmar, Barth, 1872. — *Bulletin bibliographique.*

Revue de l'Instruction publique (supérieure et moyenne) en Belgique, nouv. série, t. XVI, 1re livr. L'enseignement supérieur et moyen devant la Chambre des représentants. — PIOT, L'Instruction publique dans les Pays-Bas autrichiens de 1740-1780. — FREDERICQ, Les Chroniques de Froissart. — JOPKEN, Sur quelques passages du « Pro rege Dejotaro. » — *Comptes rendus.* PLAUTE, Morceaux choisis, p. et tr. p. BENOIST. — CHASSANG, Nouvelle grammaire grecque. — LHOMOND, Epitome Historiæ sacræ, p. p. PELTIER.

The Athenæum, N° 2375, 10 mai. Memoir of the Life of Admiral Sir Edouard Codrington, edited by his Daughter, Lady Bourchier. 2 vol. Longmans and Co. — *Our Library Table.* List of new Books. — Dickens in welsh (G. F. PARDON). — *Literary Gossip.* — *Societies* (comptes-rendus des séances des sociétés royale, de géologie, asiatique, des antiquaires, archéologique, de chimie, de philologie, des ingénieurs civils, de l'Institut royal, d'archéologie biblique, anthropologique). — Antiquarian Notes (DENDY AGATE).

Literarisches Centralblatt, N° 20, 17 mai. BICKELL, Messe und Pascha. Mainz, Kirchheim. In-8°, iv-140 p. (l'auteur veut faire remonter l'institution de la liturgie romaine, dans ses principes fondamentaux, jusqu'aux Apôtres et même au Christ). — WITTICHEN, Die Idee des Reiches Gottes (voy. *Revue critique,* n° 21, art. 105) (art. favorable; quelques critiques). — DELFF, Welt und Weltzeiten, 2 vol. Leipzig, 1872, Brockhaus. In-8°, xv-378; 302 p. 3 Thal. (ouvr. de philosophie sans grande valeur). — VISCHER, Ueber das optische Formgefühl, ein Beitrag zur Æsthetik. Leipzig, Credner. In-8°, viij-49 p. 18 Sgr. (très-bonne étude). — ZANGE, Ueber das Fundament der Ethik. Leipzig, 1872, Breitkopf u. Hærtel. In-8°, xij-220 p. 1 Thal. 10 Sgr. (couronné par l'Université de Leipzig; excellent ouvrage). — 1. Die Chroniken der frænkischen Stædte. Nürnberg, t. IV. Leipzig, 1872, Hirzel. In-8°, viij-440 p. 3 Thal. 2. Basler Chroniken, t. I, herausgeg. von VISCHER, STEIN u. HEYNE. Leipzig, 1872, Hirzel. In-8°, xxvj-591 p. 3 Thal. 21 Sgr. (excellentes publications). — KRAFFERT, Chronik von Liegnitz, 2. Theil, 2. u. 3. Abth. 1547-1815. Liegnitz, 1871-72, Krumbhaar in Comm. In-8°, xiij-326; viij-366 p. 2 Thal. (art. fav.). — CRAMER, Die Grafschaft Hohenzollern, 1400-1850. Stuttgart, Kirn. In-8°, viij-480 p. 2 Thal. (excellent ouvrage). — Æschinis orationes recens. WEIDNER. Berlin, 1872, Weidmann. In-8°, xij-251 p. 22 1/2 Sgr. (art. généralement favor.). — Plutarch's ausgewæhlte Biographien, für den Schulgebrauch erklært v. SIEFERTH u. BLASS, t. III. Leipzig, 1872, Teubner. In-8°, 132 p. 21 Sgr. (très-bon ouvr.). — DRÆGER, Historische Syntax der lateinischen Sprache, 2. Th. 1. Hælfte. Leipzig, 1872, Teubner. In-8°, 147-322 p. 24 Sgr. (art anal. et renvoi à l'appréciation de la 1re partie). — VILLEHARDOUIN, La conquête de Constantinople, p. et tr. p. DE WAILLY. Paris, 1872, Didot. In-8°, xxvj-511 p. 15 fr. (art. favor. cf. *Revue critique* 1872, n° 46, art. 217). — Ungedruckte Briefe Gœthe's geordnet v. DIEZEL. Leipzig, Wartig in Comm. In-4°, 50 p. —

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 22 — 31 Mai — 1873

Sommaire : 108. Mœsinger, Supplément aux Actes de saint Ignace. — 109. Wilhelm, Forme et emploi de l'infinitif en sanscrit, en bactrien, etc. — 110. Karlowa, la Procédure civile romaine au temps de la *Legis Actio*. — 111. Steinhauser, Géographie de l'Autriche-Hongrie. — 112. Maspons, Chants populaires catalans. — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions.

108. — **Supplementum corporis Ignatiani a Giulielmo Curetono** editi publici Juris factum, à Dr Georgio Mœsinger, professore facultatis theologiæ Salisburgensis. Œniponti. 1872. In-8°, xxxij-14 p.

Publiée vingt-cinq ans plus tôt, cette brochure aurait eu chance de faire quelque bruit et aurait peut-être partagé les honneurs que reçut l'ouvrage de M. Cureton rappelé dans le titre que nous venons de citer. Mais aujourd'hui elle arrive bien tard ; la question est jugée, le procès fini, la controverse tranchée.

Ce petit opuscule contient cependant des choses intéressantes : d'abord les actes et la lettre de saint Ignace aux Romains traduits du grec en syriaque ; ensuite des actes du saint martyr, en latin, qui sont restés inconnus jusqu'à ce jour ; enfin, deux fragments de lettres attribuées à l'évêque d'Antioche dans des manuscrits arabes. Tous ces textes sont traduits et annotés par l'éditeur, qui aurait peut-être donné plus de valeur à sa publication s'il nous avait un peu mieux renseigné sur l'antiquité des sources où il a puisé.

Ce qui est surtout regrettable dans cette courte brochure, ce sont les fautes dont les textes arabes et même syriaques se trouvent surchargés. Elles sont beaucoup plus nombreuses que ne le comporte l'étendue de l'opuscule, et toutes ne sont pas dues au typographe.

Malgré ces réserves, nous remercions volontiers M. Mœsinger de nous avoir communiqué des pièces capables de jeter quelque jour sur les antiquités chrétiennes.

P. Martin.

---

109. — **De infinitivi** linguarum sanscritæ bactricæ persicæ græcæ oscæ umbricæ latinæ goticæ forma et usu scripsit Eugenius Wilhelmus. Eisenach, Bachmeister. 1 vol. gr. in-8°, 96 p. — Prix : 2 fr. 75.

L'opuscule de M. W. est un bon résumé des travaux antérieurs sur les formes de l'infinif (y compris le récent ouvrage de Ludwig : *Der Infinitiv im Veda*), suivi d'observations intéressantes et en partie nouvelles sur l'emploi de ces formes dans les différentes langues indo-européennes.

Après une courte introduction sur la nature de l'infinitif et sur les discussions auxquelles elle a donné lieu, l'auteur passe successivement en revue dans le chapitre I (*De infinitivi forma*), et suivant un ordre d'ailleurs un peu arbitraire, les différentes formes tirées du suffixe *tu : tum*, *tave*, *tavai*, puis celles en *am*, *as*,

e, ai, qui se composent uniquement de désinences casuelles jointes à la racine, les infinitifs de l'aoriste en *se*, puis le datif des neutres en *as : ase*, celui des neutres en *man : mane* et en *an : ane* et le locatif de neutres en *ana*, le datif des féminins en *ti : taye*, et en *i : aye*, celui des masculins ou neutres en *a : âya*, du féminin en *â : âyai*, quelques datifs encore de thèmes divers, et enfin les formes en *adhyai*, et en *sani*. Pour chacune de ces formes, après avoir cité un bon nombre d'exemples védiques, il donne immédiatement, quand il y a lieu, les formes correspondantes des autres langues. Comme on le voit par la liste qui précède, M. W. n'hésite pas à comprendre parmi les infinitifs védiques des datifs (*ûtaye*, *ishaye*, *dabhâya*, *bhojanâya*, etc.) et des ablatifs (*hantos*, *vi-srpas*) qui n'ont donné d'infinitifs *proprement dits* dans aucune langue. Il semble que les locatifs en *ani* comme *ishani* (R. V. II. 2. 9), ou si celui-là paraît trop douteux, ceux en *i* comme *drçi* (Voir Ludwig. *Der infinitiv im Veda*, p. 54) auraient eu des droits égaux à figurer dans son énumération. L'ingénieuse assimilation des accusatifs féminins du parfait périphrastique sanscrit avec l'infinitif (*ibid.*, p. 52) méritait aussi d'être au moins mentionnée. Enfin, puisque M. W. reconnaît (p. 90) une parenté étroite entre certaines formes d'infinitif et certaines formes d'impératif, puisqu'il paraît admettre l'identité étymologique de l'infinitif aoriste premier actif et de l'impératif aoriste premier moyen (2e pers. sing.) du grec, de l'infinitif présent actif et de l'impératif présent passif (2e pers. sing.) du latin, on peut regretter qu'il ne se soit pas avancé plus loin dans cette voie, et qu'il n'ait pas résolûment rangé parmi les formes primitives d'infinitif un bon nombre d'autres formes aujourd'hui introduites dans les paradigmes de l'impératif. La plupart de ces formes, à la vérité, sont dépourvues de désinence casuelle, mais ce fait ne prouve autre chose que leur haute antiquité. Au rapprochement de la désinence *dhi* avec les infinitifs en *a-dhyai* déjà indiqué par Ludwig (*ibid.*, p. 135) et qu'on peut maintenir sans partager l'opinion de ce dernier (qui est aussi celle de M. W. pour les formes en *a-dhyai*), d'une composition avec la racine verbale *dhâ*, nous en ajouterons d'autres que Ludwig n'a négligés que parce qu'ils se confondaient et se perdaient dans la théorie aventureuse d'après laquelle *toutes* les formes verbales personnelles dériveraient des formes de l'infinitif. C'est ainsi que nous regardons les impératifs grecs en σον, les impératifs sanscrits et latins en *tât* (latin *to*), les impératifs sanscrits, grecs et latins en *a*, comme identiques, sauf l'absence des désinences, aux infinitifs ou noms abstraits en *sani*, en *tâtaye* (le suffixe *tâti* est devenu *tât* déjà dans le Rig-Véda, cf. Dict. de Pét. *devatât*), en *âya*; que l'impératif latin en *tote* nous paraît contenir le même suffixe *tâti*, avec l'*i* final changé en *e*, ou le suffixe abrégé *tât* au datif, que l'impératif sanscrit de la IXe classe en *âna* nous semble se rapprocher, sauf la quantité de la voyelle, des datifs abstraits en *anâya*, que nous serions tentés de comparer l'impératif grec δός à l'infinitif latin *dare*, peut-être même de chercher dans les formes sanscrites en *tu* le suffixe *tu* de l'infinitif en *tum*, et dans les formes en *tâm* le suffixe abstrait *tâ* qui serait ici revêtu de la désinence de l'accusatif. Les impératifs purement védiques comme *bodhi* (de *budh*) et *matsi* (de *mad*) sont probablement des infinitifs-locatifs, ceux en *si* correspondant aux infinitifs de

l'aoriste en *se*. Après avoir ainsi reconnu dans les paradigmes de l'impératif un bon nombre d'anciens infinitifs sans désinence, on serait peut-être plus disposé à admettre avec Ludwig (*ibid.* p. 55) des infinitifs védiques en *an*, par exemple dans la forme *ran* (R. V. I. 120. 7) qu'il a le premier expliquée d'une façon satisfaisante et dans la forme *dan* qui, même considérée comme inséparable de *patih* dans la locution *patir dan*, pourrait bien signifier avec ce mot : « qui peut donner, » c'est-à-dire « maître libéral » (cf. *maghavan*)[1]. — Nous trouvons encore dans ce premier chapitre certaines tentatives d'explication des formes, comme l'analyse des infinitifs latins du passif (*amarier*) qui contiendraient quatre parties : 1° le thème du verbe (*ama*) ; 2° la lettre *s*, reste du suffixe *as* dont se forme l'infinitif actif ; 3° la racine *yâ* ou *ya* « aller » comme caractéristique du passif ; 4° le pronom réfléchi *se* qu'on veut retrouver, en dépit des formes concordantes des langues celtiques où le rhotacisme est inconnu, dans les formes personnelles du passif latin. Nous ne dirons rien d'une telle analyse ; elle implique une adhésion à des théories sur l'organisme de nos langues qui sont encore généralement admises, mais sur lesquelles nous avons conçu trop de doutes pour pouvoir les accepter comme base d'une argumentation.

Le chapitre II a pour titre : *De infinitivi usu.* M. W. y distingue très-justement deux catégories dans l'emploi des infinitifs, selon qu'ils remplissent une fonction exactement marquée par leur désinence casuelle, ou que le sens de cette désinence a été plus ou moins oblitéré. Les infinitifs védiques, sauf quelques datifs remplissant à peu près la fonction d'objet (p. 57. ex. VI. 11. 3. *vashti pra..... devân..... yajadhyaï*), sont tous compris dans la première catégorie. Dans la langue sanscrite classique au contraire, l'infinitif-accusatif en *tum* remplit les fonctions les plus diverses, comme les infinitifs-datifs en grec et en latin. C'est d'abord, dans les différentes langues, cette fonction qu'on peut comparer à celle de l'accusatif, mais où l'infinitif forme une sorte de locution indivisible avec des verbes qui tendent au rôle de simples auxiliaires comme *vouloir*, *pouvoir*, *devoir*, etc. C'est ensuite cette construction où l'infinitif semble remplacer un nominatif, et que M. W. signale même en sanscrit (p. 80 : *yuktam ito 'nyatah prayâtum*), puis celles où, quelle que soit d'ailleurs sa forme, il équivaut à un locatif, à un datif, à un génitif, et enfin ce degré d'abstraction où il doit descendre pour se construire, comme en grec, avec un article neutre à un cas quelconque. C'est par cet oubli de la fonction primitive des formes que M. W. explique l'emploi de l'*infinitif historique* en latin, où M. L. (*loc. cit.* p. 50) cherche au contraire une trace de l'usage antique suivant lequel elles auraient exprimé l'idée verbale générale en s'appliquant indifféremment à une personne, à un nombre, à un temps, à un mode quelconques. Il faut bien reconnaître que toute cette partie du travail de M. W. rend fort invraisemblable l'hypothèse de Ludwig, et l'iden-

1. S'il avait existé un infinitif *das* (impératif grec δός) à côté d'un infinitif *dan*, il faudrait peut-être chercher dans ce rapprochement le rapport de δεσπότης avec le thème sanscrit *dampati*, soit que dans ce dernier l'*n* de *dan* se fût changé en *m* devant le *p* sous l'influence d'une loi phonétique ancienne, ou que *dam* représentât une troisième forme d'infinitif, un infinitif-accusatif tiré directement de la racine.

tification qu'il propose de toutes les formes du verbe avec d'anciens infinitifs. Elle ne diminue en rien la vraisemblance d'une communauté d'origine de certaines formes d'infinitif avec certaines formes d'impératif (voir plus haut), et M. W. lui-même n'a garde d'omettre (p. 90) l'emploi d'un infinitif proprement dit dans le sens de l'impératif en sanscrit, en grec, en latin même et dans les langues germaniques, et dès les plus anciens monuments de ces langues. Il termine son travail en étudiant la construction du régime (réel ou apparent) de l'infinitif, lequel peut être à l'accusatif, au génitif, ou même (dans le Rig-Véda) au datif : *pibâ vrtrâya hantave*. Il conserve pour cette dernière construction le terme « d'attraction, » ce qui se comprendrait s'il n'avait pas songé à une explication plus satisfaisante; mais qu'après avoir entrevu la traduction : « bois pour » *Vrtra*, pour (le) tuer, » il y renonce, c'est ce qui est bien fait pour surprendre. Nous comprenons que l'étrange distinction proposée par Delbrück (*Zeitschrift* de Kuhn. XVIII. p. 104) entre les cas où le prétendu régime précède et ceux où il suit l'infinitif, lui semble peu fondée; nous la supprimerions en admettant dans l'un et l'autre cas, non l'attraction, mais la simple construction *paratactique*. C'est en vertu du même principe que les latins pouvaient dire *Tempus videndi lunæ* « le temps de voir, de la lune » ou « le temps de la lune, de (la) voir. » C'est sur lui encore que repose la construction d'un verbe avec deux accusatifs, construction très-ancienne, et d'un usage bien plus étendu dans le Rig-Véda par exemple qu'en latin.

On pourrait aussi dans le cours du travail contester à M. W. quelques-unes de ses citations. Ainsi *somasya pîtaye* (I. 16. 3. p. 94) est un mauvais exemple de la construction du génitif avec un infinitif, puisque ce génitif s'emploierait également dans le sens partitif avec une forme personnelle. Dans le vers IX. 95. 1 (p. 7) *nirnijam* ne peut, en dépit de l'opinion de Benfey, être considéré comme un infinitif; le sens est : « Il prend les vaches (les eaux) pour vêtement » (cf. IX. 2. 3 et *passim*). Mais il est inutile d'insister sur ces menus défauts d'une œuvre d'ailleurs consciencieuse et instructive.

Abel Bergaigne.

---

110. — **Der rœmische Civilprozess zur Zeit der Legisactionen**, von Otto Karlowa, Professor an der Universitæt in Heidelberg. Berlin, Weidmann, 1872. In8°, viij-396 p. — Prix : 5 fr. 35.

L'auteur de cet ouvrage a déjà publié en 1865 d'estimables *Beitræge zur Geschichte des rœmischen Civilprozesses*. Il entreprend aujourd'hui de donner un tableau complet de la procédure civile antérieure au régime formulaire qu'ont introduit et généralisé, au dire de Gaius, la loi *Æbutia* et les deux lois judiciaires d'Auguste. C'est donc la procédure des Douze Tables, encore suivie lorsque les comices votèrent la loi *Cincia* et la loi *Plætoria de minoribus*, et lorsque le peuple applaudissait aux premières représentations de Plaute. Sujet attrayant, aussi important pour les philologues que pour les juristes.

1. L'idée fondamentale que M. K. développe d'un bout à l'autre de son livre

avec autant de sagacité que d'érudition, c'est que deux domaines bien distincts dans l'origine se sont longtemps partagé le droit et l'administration de la justice :

A l'un appartiennent les notions et les mots de *Lex*, *Legis Actio*, *Lis*, *Litigare*, *Litis Contestatio*, *Reus*, *Condemnatio* et *Absolutio*, les actes *per æs et libram* et ce qui en résulte, les *Res Mancipi* faisant partie de la *Familia* et participant à ses féries, la propriété quiritaire, etc.

A l'autre, les notions et les mots de *Jus*, *Juris Dictio*, *Jurgium*, *Jurgare*, *Judicium accipere*, la *Pecunia*, les *Res nec mancipi*, les contrats réels et les contrats consensuels, etc.

Les *Lites* sont les procès introduits par *Legis Actio*, où le demandeur poursuit le droit qu'il prétend en s'appuyant immédiatement sur la loi (ou sur la coutume, *Mos*) qui sanctionne ce droit, en se servant par conséquent d'une formule *ipsarum legum verbis accommodata*, immuable et sacramentelle comme la loi qui doit être suivie à la lettre, à laquelle nul ne peut ajouter, et de laquelle nul ne peut rien retrancher, ni le particulier, ni le magistrat. Celui-ci ne figure presque dans la *Legis Actio* que comme un personnage passif : sa coopération est indispensable (*apud eum Legis Actio est*), mais ce sont les parties qui agissent.

Les *Jurgia* sont les procès vidés par le magistrat lui-même en vertu de sa *Juris Dictio*, ou par un juge qu'il nomme en vertu de cette même *Juris Dictio*.

On retrouve les traces de l'ancien dualisme dans diverses expressions techniques : *Jure Legeque*, *Jurgiis ac Litibus*, etc., dans le texte de Nonius (292. *Jurgium levior res*, etc.), ailleurs encore, et jusques dans l'ordre de l'Édit. Ce dualisme devait s'effacer, pour disparaître finalement, à mesure qu'on s'éloignait de ce qu'on peut appeler le *Régime patriarcal*. Un grand pas dans le sens de l'unification a été fait par la promulgation des Douze Tables; auparavant, les consuls écrasaient la plèbe sous leur *Juris Dictio* arbitraire et partiale, tandis que la *Loi*, enfouie dans les commentaires des pontifes, n'existait par le fait que pour les patriciens. Le travail de fusion fut continué par l'interprétation de plus en plus libre de la loi et de la coutume et par le développement scientifique et la régularisation du *Jus*; il est achevé dans le système formulaire. — Peut-être Ofilius a-t-il le premier fait du *Jus* et des *Jurgia* l'objet d'une publication complète et approfondie. C'est du moins ce qui résulterait d'une correction proposée par M. K. pour le texte évidemment corrompu de Pomponius, à la l. 2 § 44, *De O. J.* — Pomponius dit qu'Ofilius a laissé des livres sur toutes les parties du droit civil, *qui omnem partem operis fundarent*. M. K. propose de lire la suite ainsi : « *Nam de* LEGIBUS *vicensimus*, *et primus conscripsit de* JURIS DICTIONE. *Idem* EDIC- » TUM PRÆTORIS *primus diligenter composuit*, etc. » En effet, si l'on compte P. Papirius, *qui leges regias in unum contulit*, et Appius Claudius, *cujus maximum consilium in Duodecim Tabulis scribendis fuit*, Ofilius est le vingtième des auteurs énumérés par Pomponius dans sa *Successio auctorum* comme ayant travaillé sur les *Leges*. Cette leçon n'est certainement pas plus artificielle que les autres. — C'est aux *Lites* seules, et spécialement à la *Legis Actio Sacramento*, qu'appartenait, dans le principe la *Litis contestatio*, clôture solennelle de la procédure *in jure*,

devant témoins (*superstitibus præsentibus*). On disait dans l'origine du défendeur comme du demandeur : *Litem contestatur*. Dans les *Jurgia*, le second acte n'était pas introduit solennellement, et l'on disait simplement des deux *Jurgantes : judicium accipiunt*. On lit encore dans la loi *Rubria* (XX, 48) : *quos inter id judicium accipietur leisve contestabitur*. Cf. Varron, *De l. l.* VII, 98 : *quam* REM *sive mi* LITEM dicere oportet; *Ad Herennium*, IV, 23; Cicéron, *Pro Murena*, 12. — La formule de la *Legis Actio per manus injectionem :* QUANDO TU MIHI JUDICATUS SIVE DAMNATUS ES.... montre aussi l'ancienne opposition de *Jurgium* et de *Lis*. Primitivement, le magistrat jugeant en vertu de sa *Juris Dictio*, le juge, l'arbitre ne pouvaient ni *damnare*, ni *absolvere*, mais seulement *judicare*. Condamner ou absoudre était réservé aux pontifes et aux centumvirs jugeant la *Lis* après *Legis Actio*.

2. Dès les plus anciens temps, la loi qui créait ou consacrait un droit, prescrivait aussi la forme dans laquelle on pouvait le faire valoir devant le roi ou les consuls. Entre le *modus agendi* et le droit, entre la forme et le fond, il y avait donc liaison intime. Les pontifes appliquaient et réalisaient la prescription de la loi en composant l'*action* conforme. Dans ces *actions*, divers types furent distingués par la jurisprudence pontificale elle-même.

L'un de ces types a un caractère général et régulier. C'est la *Legis Actio sacramento*, le *mode d'agir* le plus ancien, bien antérieur certainement aux Douze Tables, et en même temps le mode subsidiaire, applicable toutes les fois que la loi n'en prescrivait pas d'autre. — L'acte par lequel la somme était engagée, était appelé *sacramentum*, parce qu'il consistait en un serment. Chacune des parties jurait *que sa prétention était juste*, en prenant les dieux à témoins, et en leur vouant la *somme du serment* en cas de faux. C'est dans cette acception qu'est pris le mot *sacramentum* dans les expressions techniques *sacramentum justum*, *injustum judicare* et *sacramento agere, provocare*. Dans cette dernière expression, *sacramento* est à l'ablatif : provoquer (au procès) *par l'engagement de la somme*. Il s'ensuivait naturellement de ce *serment* que c'était aux pontifes de décider *utrius sacramentum justum, utrius injustum esset*, et ceci contribue à expliquer l'immense influence qu'ils ont exercée sur le droit privé. — Varron dit que la somme du serment était déposée *ad pontem*. Ces mots désignent peut-être un Office pontifical, ainsi nommé d'après quelque symbole sacré rappelant le *pont* et l'étymologie vulgaire. Déposer *ad pontem* serait alors déposer chez les pontifes; c'est d'ailleurs eux qui devaient, après le jugement, faire emploi de la somme perdue pour les besoins du culte.

Les serments disparurent vers la fin de l'époque royale, peut-être sous Servius Tullius (Denys, IV, 25). Ils furent remplacés par des promesses, *sponsiones*, pénales et préjudicielles, faites au magistrat comme créancier. Dès lors les pontifes cessent d'être juges et un *judex privatus* peut décider du sort des enjeux : innovation considérable, radicale, contraire à l'esprit originaire de l'institution. On l'attribue souvent à la loi *Pinaria*, à tort, paraît-il, car M. Studemund déchiffre, dans Gaius, IV, 15, le mot *statim* au lieu du *nondum* supposé. — Dès lors aussi les sommes ne sont plus déposées *ad pontem*, mais seulement promises *prædibus datis*. Et l'on put procéder *sacramento* même à des jours non fastes,

pourvu bien entendu qu'ils ne fussent pas néfastes. La *Legis Actio sacramento* est désormais *sécularisée*.

Une cinquantaine de pages sont consacrées à l'étude approfondie de l'*Actio sacramenti in rem* et *in personam*.

3. Avant la sécularisation de l'*Actio sacramenti*, une seule *Legis Actio* aboutissait à un jugement devant un juge privé. Elle en a tiré son nom, c'est la *Legis Actio per judicis arbitrive postulationem*. Voici l'origine que M. K. assigne à ce second *modus agendi :*

La nomination d'un juge privé fut d'abord exclusivement du ressort de la *Juris Dictio*. Le roi, le consul pouvait non-seulement *judicare*, mais aussi *judicare jubere*. Quand un demandeur provoquait son adversaire par *sponsio* en lui proposant un juge (*ferendo judicem*), l'organisation de la *sponsio* et la nomination du juge appartenait à celui qui avait la *Juris Dictio*. Les procès par *sponsio* sont des *Jurgia*. Mais il y a des *Jurgia* qui ne sont pas de nature stricte, qui ne sont pas susceptibles d'être tranchés par *Oui* et *Non*, et ne peuvent par conséquent pas faire l'objet d'une *sponsio*. Pour ceux-là, le magistrat, s'il ne veut juger en personne, nomme un *arbitre*, c'est-à-dire un homme *qui est présent sur les lieux* (*ar* = *ad*, *bitere* = *ire*), qui voit, écoute et débrouille l'affaire. C'est la force des choses qui a produit cette distinction de *judicia* et *arbitra*, laquelle n'a d'ailleurs rien d'absolu. La loi s'en est mêlée après coup. Dans les Douze Tables et dans les lois subséquentes, un *judex* était prescrit pour tel *Jurgium*, pour tel autre un ou trois arbitres. Dans ces cas que la loi consacrait, c'est sur elle que se fondait le demandeur pour obtenir un juge ou un arbitre. Il agissait *Lege per judicis arbitrive postulationem*.

Ainsi des *Jurgia* sont devenus *Lites*, par disposition législative. D'autre part, les parties pouvaient transformer une *Lis* en *Jurgium*, c'est-à-dire qu'elles pouvaient de commun accord traiter comme *Jurgium* un litige protégé par *Legis Actio*. Il suffisait pour cela de faire une *sponsio* sur le différend. Tel dut souvent être le cas, lorsque après l'introduction de la *pecunia signata forma publica populi Romani* il fut possible de revendiquer *sacramento* des *res nec mancipi*. Auparavant, le procès sur un mouton, qui valait dix *as*, n'était qu'un *Jurgium*. Quand ce procès fut reconnu *Lis*, est-il probable que les parties aient consenti à risquer le quintuple comme enjeu ? Elles faisaient plutôt une *sponsio* dont la somme, promise par le défendeur, pouvait être minime. — M. K. voit un cas de transformation de ce genre dans un texte célèbre des *Ménechmes* (IV, 2, 2055) en suivant la leçon de M. Studemund.

M. K. repousse la théorie moderne, soutenue avec talent par M. Bekker, d'après laquelle *negotia bonæ fidei* n'auraient été protégés activement par la justice qu'à partir des derniers temps de la République. La théorie des *judicia bonæ fidei* n'a guère pu être fixée scientifiquement avant la loi *Æbutia*. Mais le vendeur, l'acheteur, le bailleur, le locataire, probablement aussi le commodant, le déposant, le mandant, etc., recevaient du magistrat un arbitre pour examiner, accorder leur différend, qui était un *Jurgium*.

4. La *Legis Actio per manus injectionem* suppose une condamnation portant sur

une somme déterminée. Si la condamnation n'était pas telle, il fallait une procédure intermédiaire de liquidation, *arbitrium litis æstimandæ*, appendice du jugement. Il est possible que dans les *arbitria* introduits par *Legis Actio per arbitri postulationem* l'arbitre ait eu dès le principe mission de condamner sur le champ au payement d'une somme ou de réduire sa sentence en argent. En effet, Gaius (IV, 48) ne dit point que jadis le juge ait *toujours*, *nécessairement* et *uniquement* condamné *in ipsam rem*. M. K. voit dans la *Mostellaria* (V, 1) un exemple de condamnation éventuelle en une somme d'argent d'un vendeur qui ne veut pas procéder à la mancipation de la chose vendue : *Tanto apud judicem hunc argenti condemnabo facilius*.

Le texte des Douze Tables : ÆRIS CONFESSI REBUSQUE JURE JUDICATIS XXX DIES JUSTI SUNTO, présente plus d'une difficulté. M. K. pense que JUDICATIS est au datif, et que REBUS doit, comme l'a proposé Leconte, être changé en REIS, ce qui est appuyé par Aulu-Gelle. On pourrait donc, en séparant les deux cas prévus par la loi, traduire ainsi : *Qu'il soit accordé en cas d'aveu d'une somme d'argent, un délai de trente jours. Qu'il soit également accordé un délai de trente jours aux débiteurs condamnés selon le droit*. Peut-être JURE doit-il être remplacé par ÆRE ; le texte de la loi indiquerait alors expressément que la condamnation a dû porter sur une somme déterminée ou que la somme a dû être déterminée par la *Litis æstimatio*. — La loi continue : POST DEINDE MANUS INJECTIO ESTO. *Qu'ensuite commence la procédure de la* Manus injectio. — IN JUS DUCITO. *Que le créancier mène le condamné devant le magistrat*. — NI JUDICATUM FACIT AUT QUIS ENDO EO IN JURE VINDICIT, SECUM DUCITO. Devant le magistrat, le créancier faisait et disait ce que rapporte Gaius (IV, 21). Après quoi le magistrat prononçait l'*addictio*. — VINCITO AUT NERVO AUT COMPEDIBUS : c'est le commencement de la peine. Dans la disposition relative au poids des fers, M. K. admet la correction de Cujas : NE MAJORE, AUT SI VOLET MINORE..... — Durant cette période, l'*addictus* est encore maître de son patrimoine : SI VOLET, SUO VIVITO. — M. K. pense que le *jus paciscendi* subsistait durant tout le délai des soixante jours. En tout cas, ce *jus paciscendi* montre bien le caractère pénal de la procédure, et la suite (vente, *trans Tiberim*, droit d'occision) le confirme pleinement. — Tué ou vendu, le condamné subit une *capitis diminutio maxima*. On ne peut hériter de lui ni testamentairement ni ab intestat. En conséquence, ses biens passent au créancier, de sorte que cette procédure, pénale directement, est indirectement répersécutoire. Il est permis de supposer qu'en prévision de cette éventualité, le créancier qui jetait son *addictus* dans le cachot des esclaves, pouvait dès ce moment se faire envoyer en possession *custodiæ et observantiæ causa*. — PARTIS SECANTO, etc., s'applique à la personne du débiteur et à son patrimoine. SI PLUS MINUSVE SECUERUNT a trait au patrimoine seulement, c'est-à-dire aux biens corporels : dans ce partage des choses d'un débiteur dont la personnalité est anéantie, les créanciers secteurs sont libres de s'arranger entre eux comme ils l'entendent, la loi n'intervient pas. C'est là le sens de SE FRAUDE ESTO.

Tout autre était l'exécution de la sentence du juge ou de l'arbitre que le magistrat avait nommé en vertu de sa *Juris Dictio*. Ici, ni *addictio*, ni procédure

pénale, ni anéantissement de la personnalité, ni appropriation des biens. Le magistrat, qui a la *Juris Dictio*, ordonne au créancier, sur sa demande, d'emmener son débiteur, *duci jubet*, et de le détenir chez lui, *clausum tenere*, jusqu'à payement.

La loi *Pœtelia* a beaucoup rapproché les deux modes d'exécution. L'*addictus* est traité désormais presque comme le *ductus*.

L'étude de l'exécution conduit l'auteur à l'examen des cas où les biens étaient vendus par l'État, *publice venibant*, et entre autres à une intéressante étude de la *Cautio prædibus prædiisque*. J'admets sans peine son interprétation du chapitre 65 de la loi de Malaga, différente de celle que j'en ai donnée moi-même il y a dix ans[1]. J'admets aussi ce qu'il dit de l'*usureceptio ex prædiatura*, moyen introduit en défaveur des prédiateurs, et pour parer à leurs spéculations abusives. On ne voulait pas que le prédiateur pût, après des années, revendiquer une chose du *præs* restée ou revenue en la possession de celui-ci. — M. K. refuse tout caractère pénal aux poursuites contre les *prædes* et contre leurs biens.

5. M. K. pense avec M. Jhering que si le droit du créancier à saisir le gage était contesté, la *Legis Actio per pignoris capionem* aboutissait à une procédure, où le créancier avait à justifier sa saisie. Dans la recherche de la nature de cette procédure, M. K. se sert d'inductions tirées de la procédure suivie par les fermiers des dîmes en vertu de la *Lex Hieronica*, laquelle a été si consciencieusement étudiée et exposée par M. Degenkolb (1861).

La *pignoris capio* s'opérait avec des paroles sacramentelles, *certis verbis*. Le gagé pouvait retirer le gage. S'il ne le faisait pas, M. K. suppose qu'après un certain laps de temps, le créancier gagiste en devenait propriétaire.

La loi *Æbutia* doit avoir aboli cette *Legis Actio*. Cependant le *damnum infectum* donnait lieu, encore du temps de Gaius, à une *Legis Actio*, et M. K. pense, comme M. de Bethmann Hollweg à la *pignoris capio*.

6. La *Legis Actio per condictionem* consistait dans l'injonction faite *in jure* par le créancier au débiteur : *ut ad judicem capiendum die trigesima adesset*. Le *dies condictus* est donc une seconde séance. Dans la première, l'affirmation du droit prétendu de la part du créancier et la négation de la part du débiteur précédaient la sommation, laquelle a pu être conçue ainsi : *Si negas, in diem XXX ut ad judicem capiendum adsis, tibi condico*. — Le juge prononçait sur l'affirmation produite dans la première séance.

Il est probable que les créances *incertis* se poursuivaient par *Jurgium* et par *Legis Actio per judicis postulationem*.

7. M. K. voit, comme M. Kuntze, dans la Cour centumvirale l'ancien Sénat de cent patriciens, radicalement transformé dans le courant du IIIe siècle avant notre ère, en ce sens que dès lors les membres, au nombre de 105, furent pris dans les tribus. C'est à cette époque que Pomponius place l'introduction des Décemvirs comme présidents dans la Cour centumvirale, *ut hastam cogerent*, innovation que Suétone attribue à Auguste et qui est peut-être due à la loi de

1. Untersuchungen über die Cautio prædibus prædiisque. Berlin, 1863.

Papirius. Il fallait en effet remplacer les *Decem Primi* du Sénat patricien.

8. Les juges privés, *judices* et *arbitri*, étaient pris parmi les sénateurs. Il est vraisemblable que les personnes qualifiées devaient se tenir à la disposition des magistrats durant le *rerum actus*, c'est-à-dire pendant les deux sessions, d'hiver et d'été, qui correspondaient à Rome à ce qu'était en province le *Conventus*. L'ensemble de ces sénateurs-juges était peut-être désigné par le mot *Consedium* ou *Considium*, révélé récemment par un palimpseste de la Bibliothèque Ambroisienne. M. Studemund[1] a réussi à lire quelques lignes importantes de la *Casina*, qu'on n'avait pu jusqu'alors déchiffrer qu'incomplètement. Chalinus poursuit Stalino sur la scène et lui dit en le menaçant d'un gourdin : « Voici le juge » équitable qui va juger notre différend, bien qu'il ne soit pas pris dans le » Considium ! » *Nunc ego tecum aequom arbitrum extra considium captavero*. — M. K. pense que le *rerum actus* a pu être introduit par la loi *Pinaria*.

9. C'est au *Comitium*, centre consacré de la ville, qu'on procédait par *Legis Actio*. Quand les Douze Tables disent : REM UBI PACUNT, ORATO, cela ne signifie nullement que les parties puissent agir ailleurs si elles veulent. Ce texte, dont le dernier mot est probablement corrompu, doit se traduire ainsi : *Si les parties s'arrangent, qu'elles le déclarent*, ou *que le magistrat le proclame*. *Pacunt* se rapporte au procès entier, et non au lieu où il doit s'introduire solennellement. Ce lieu ne peut être que le tribunal où siége le magistrat. — NI PACUNT, IN COMITIO AUT IN FORO ANTE MERIDIEM CAUSAM COICITO ou CONSCITO. M. K. préfère CONSCITO (*cognoscito*), et traduit : *Que le magistrat connaisse la cause*, c'est-à-dire *fonctionne au* Comitium *ou au* forum. Au *Comitium*, s'il s'agit de *Legis Actio*. Au *forum*, s'il s'agit d'un simple *Jurgium*. Le *Comitium* est le sanctuaire. Le *forum* n'est que le parvis[2]. Ainsi M. K. sépare le fragment des *Rhetor. Ad Herennium* du fragment d'Aulu-Gelle auquel on le réunit ordinairement. Le premier seul a trait à la procédure *in jure*. Le verbe est au singulier : c'est du magistrat qu'il s'agit, et non des parties.

10. Quand la justice se rendait-elle ? Pour répondre à cette question, M. K. refait toute la théorie du calendrier. Les jours néfastes sont ceux où le magistrat ne pouvait prononcer les *tria verba* sous peine de commettre une profanation, un *piaculum*, parce que le peuple est en état de souillure et de pénitence. Aux jours fastes, au contraire, la divinité est disposée à écouter les citoyens et à être prise à témoin par eux. Les autres jours cela lui est indifférent. Les *dies fasti* étaient donc originairement les seuls où le *sacramentum* fût possible : on conçoit que cela ait changé par la sécularisation du *generalis modus lege agendi*. La note C (*Comitialis*) est évidemment de date plus récente que les notes F (*Fas*) et N (*Nefas*). — Les *nundinæ* étaient primitivement jours de juridiction pour les *Jurgia*.

Les Douze Tables ne fixent pas d'heures de justice, ce qui s'explique aisément, puisque le premier cadran solaire de Rome n'a été installé, selon toute

---

1. *Hermes*, t. I, p. 285.
2. Festus (p. 84), v. *Forum*..... Id forum antiqui appellabant, quod nunc vestibulum sepulcri dicare solet.

apparence, qu'en l'an 263 avant notre ère. La séance commençait avant midi, si les parties et le juge étaient présents. Après midi, l'absence d'une partie sortit ses effets contre le contumace. Le coucher du soleil met fin à la séance. Selon M. K., la loi *Plætoria* a légalisé l'habitude (Pline, *H. N.* VII, 60, 212) de tenir le soleil pour couché dès qu'il est caché au *comitium*, ce que proclamait le *præco*. C'est en effet ce qui résulte du texte de Varron (*De l. l.* VI, 5). Dans le texte de Censorin (*De die natali*, 24), M. K. propose de lire *usque* au lieu de *isque* ou *iusque*. Censorin ne donnerait que les premières dispositions de la loi *Plætoria* et non la dernière qui ne nous serait transmise que par Varron. En elle-même, la correction paraît fort admissible. Mais je ne pense pas qu'elle puisse se concilier avec ce qui précède immédiatement : pourquoi Censorin, après avoir rappelé la Loi des Douze Tables, continue-t-il par *Sed postea....?*

11. La loi même obligeait le *vocatus* à suivre le *vocans* devant le magistrat : SI IN JUS VOCAT, ITO. Si le *vocatus* refusait sans juste motif, le *vocans*, après avoir appelé des témoins, le saisissait pour le conduire *in jus :* NI IT, ANTESTAMINO. IGITUR EM CAPITO. Si le *captus* résistait, s'il cherchait à s'échapper, alors le *vocans* pouvait procéder à la *manus injectio :* .....MANUM ENDO JACITO. C'est bien, selon M. K., la *Legis Actio per manus injectionem*. Le renitent était *pro damnato*. Il lui fallait trouver un *vindex* qualifié qui consentît à défendre *sa personne*. — Si, après l'audience, le défendeur ne donnait pas des *vades*, la *capio*, et ce qui s'en suit, se renouvelait : il lui fallait racheter par le *vadimonium* sa liberté personnelle jusqu'à nouvelle audience. On pouvait, probablement, procéder *per manus injectionem* contre celui qui manque au *vadimonium*, défendeur ou caution. — Le *subvas* était probablement la caution que le *vas* fournit au demandeur pour lui-même.

Tel était le mode usité pour la *Legis Actio :* la citation privée fondée sur la loi même. S'il s'agissait d'un *Jurgium*, et si les deux parties ne venaient pas d'un commun accord trouver le magistrat, il citait d'autorité. En effet, tout magistrat *Juri Dicundo* avait le *jus vocandi*, et si les tribuns en étaient privés, c'est qu'ils n'avaient pas été créés *Juri Dicundo* (Aulu-Gelle, XIII, 12, 9).

Si celui contre qui le demandeur veut procéder par action réelle ou personnelle ne peut pas être cité, parce qu'il se cache, ou parce qu'il est en exil, ou pour quelque autre motif, M. K. ne pense pas que la loi civile ait été sans prise sur lui. Au contraire, elle devait autoriser la *sectio familiæ*. Les moyens prétoriens postérieurs ne sont que des adoucissements de l'ancien droit civil.

Si celui que le magistrat avait cité ne comparaissait point, il devait y avoir des citations édictales et finalement un édit péremptoire, alors comme plus tard.

12. Devant le magistrat, des débats préliminaires non formels, devaient précéder la *Legis Actio*. Le magistrat ne pouvait pas *refuser* la *Legis Actio*, comme il put plus tard refuser la formule. Mais il pouvait refuser sa coopération dans les conditions dans lesquelles le demandeur voulait y procéder. Le demandeur *contendebat, ut sibi lege agere liceret;* si le défendeur *recusabat*, c'était évidemment à celui *apud quem Legis Actio erat*, à prononcer pour l'un ou pour l'autre. Bien d'autres éventualités nécessitent une entente préalable. Il fallait arrêter le *modus*

lege agendi, fixer la somme du serment, examiner la question de compétence, la qualité des parties, etc. — Il n'était pas encore question d'exceptions du défendeur. Les objections qui furent plus tard des exceptions, étaient mises en avant et discutées dans ces débats préliminaires : ainsi celle d'une litis contestation déjà faite sur la même cause, celle de transaction, etc.

Le défendeur qui ne répond pas dans la *Legis Actio*, ou qui refuse d'y prendre part, est *indefensus*. Dans l'*Actio sacramenti in personam*, il est *pro condemnato*. Dans le *Jurgium*, le magistrat peut passer outre et constituer le juge ou l'arbitre sans sa participation et contre son gré. — Dans l'*Actio in rem*, les *vindiciæ* ne sont pas données à celui qui ne fournit pas la caution *litis et vindiciarum*.

13. Le jugement comprend deux phases : celle de la *causæ coniectio* et celle de la *causæ peroratio*. ANTE MERIDIEM CAUSAM COICIUNTO. CUM PERORANTO, AMBO PRÆSENTES. La *causæ conjectio*, décrite par Gaius (*breviter et quasi per indicem rem exponere*), formait la base juridique, immuable et définitive [1], de tout ce qui devait suivre. C'est sans doute le jurisconsulte qui faisait ou préparait la *conjectio*. — C'est au contraire l'*orator* qui *pérorait*, c'est-à-dire qui plaidait et produisait les preuves. Une disposition obscure des Douze Tables a trait à la preuve par témoins : CUI TESTIMONIUM DEFUERIT (ou DEFUGERIT?), IS TERTIIS DIEBUS OB PORTUM OBVAGULATUM ITO. *Que la partie à laquelle un témoin* (qui lui a promis de venir) *fait défaut, le cite à chaque terme nouveau* (dies tertius = perendinus) *devant sa maison.....*

La sentence était prononcée sans exposé des motifs et probablement sans *verba solemnia*.

Si l'une des parties ou le juge faisait défaut pour motif légitime, il y avait renvoi à un autre jour, *diffissio diei, comperendinatio*. Les Douze Tables n'indiquent que deux motifs légitimes; il y en avait sans doute davantage. — Si la défaillante partie sans motif légitime ne paraissait pas avant midi, le juge prononçait après midi, sans débats, en faveur de la partie présente. Le juge qui faisait défaut sans motif légitime, devait encourir une peine, puisque les Douze Tables traitant des motifs légitimes le placent au même rang que le *reus*. C'était sans doute, dans la forme possible alors, le *litem suam facere* du droit postérieur.

14. On pense généralement que la représentation était inconnue dans la procédure des *legis actiones*. Cependant certains auteurs admettent qu'on pouvait agir *cognitorio nomine* dans le *judicium*. M. K. estime qu'on le pouvait même *in jure*, au moins à une certaine époque. La procédure *in jure* commençait par la substitution *in litem* du *cognitor* au *dominus* dans les termes solennels rapportés par Gaius (IV, 82). C'est probablement à l'autorité des jurisconsultes qu'est due cette innovation, admise d'abord en cas de maladie et de vieillesse.

15. Un Appendice traite des *Argei* et de leurs vingt-quatre sanctuaires.

On a pu voir par ce très-incomplet compte-rendu que les idées neuves abondent dans le livre de M. K., et les conjectures aussi, parfois un peu hasar-

---

1. Sabinus compare la *regula juris* à la *causæ conjectio*, *quæ simul cum in aliquo vitiata est, perdit officium suum*, L. 1 de R. J. (L. 17).

dées, en général séduisantes, ingénieuses toujours. Plusieurs seront acceptées sur le champ; lesquelles prévaudront à la longue? Le temps seul nous l'apprendra. Un travail à la fois aussi étendu et aussi condensé ne peut être jugé sommairement. M. K. traite à fond toutes les questions incidentes, il fait des excursions nombreuses dans les domaines voisins, et je n'ai pu toucher qu'à un petit nombre des matières qu'il épuise presque en passant. Il a mis amplement à contribution le trésor de renseignements que contiennent les auteurs non juridiques. La procédure germanique lui a fourni maint rapprochement instructif.

L'exposition est un peu terne. On y voudrait plus de vie, plus de relief. Le sujet y prêtait. Keller est, à ce point de vue, un modèle qu'on ne saurait trop étudier.

Alphonse RIVIER.

---

111. — **Geographie von Œsterreich-Ungarn**, bearbeitet von Anton STEINHAUSER. Mit 112 in den Text gedruckten Holzschnitten und einem alphabetischen Namenregister. Prag. 1872. F. Tempsky. In-8°, viij-286 p. — Prix : 8 fr.

Ce manuel de la géographie de l'Autriche-Hongrie, œuvre d'un géographe estimé, est destiné aux élèves de la classe la plus élevée des gymnases autrichiens et il se recommande par la sûreté des renseignements comme par la clarté de l'exposition. Il s'ouvre par une partie générale (*Allgemeiner Theil*) sur l'étendue, la population, l'orographie, l'hydrographie, le climat, la flore, la faune, l'industrie, le commerce, les voies de communication, les religions, etc., de l'empire austro-hongrois tout entier. Dans la partie spéciale (*Besonderer Theil*), l'auteur étudie successivement chaque province (*Kronland*) au point de vue du climat, du sol, des eaux, de la population, des produits naturels de l'industrie, du commerce, de la justice, etc. C'est, en un mot, la géographie physique, politique et économique; la géographie historique est absente, et l'ethnographie ne figure que pour la statistique sommaire des nationalités.

L'originalité de l'ouvrage est dans le grand nombre de bois qui accompagnent et éclairent le texte, et qui expriment proportionnellement les différents phénomènes dont il y est question, température normale pour les différents mois de l'année, coupe d'un système montagneux, chute d'un fleuve, densité de la population, etc. Il présente pour le lecteur français un avantage tout spécial, en ce que tous les chiffres se rapportent à notre système métrique décimal, adopté, comme on sait, aujourd'hui en Autriche. Il donne aussi parfois, parallèlement, pour ne pas trop dérouter son lecteur autrichien, les chiffres d'après le système en usage en Autriche avant l'introduction du nôtre.

Nous n'avons que de minces critiques à formuler devant une œuvre aussi consciencieuse et aussi précise. Nous pensons qu'il serait désirable, principalement en ce qui concerne la Hongrie, de donner plus souvent et plus complètement que ne l'a fait M. St. la synonymie de la nomenclature géographique [1]. — Il n'est pas tout à fait exact de présenter les Serbes, Ruthènes et Roumains de

---

1. Par suite du mélange et de l'enchevêtrement de plusieurs nationalités sur le même sol, une seule localité a plusieurs noms qui sont souvent la traduction l'un de l'autre. Ex. serbe *Novi-sad*, allemand *Neusatz*, magyar *Ujvidek*, etc.

Hongrie comme employant également l'alphabet cyrillique (§ 52); l'alphabet latin a déjà presque supplanté l'alphabet cyrillique chez ces derniers, les Roumains de Hongrie, comme il l'a fait chez leurs frères des Principautés Danubiennes.

H. GAIDOZ.

---

112. — **Lo Rondallayre. Quentos populares catalans colleccionats** per Francisco MASPONS Y LABROS. Barcelone, Alvar Verdaguer. 1871-1872. 2 vol. in-12. — Prix : 4 fr.

Il y a déjà longtemps qu'en Catalogne M. Milà y Fontanals a donné l'exemple de l'étude non-seulement des chants, mais aussi des contes populaires. Il a été suivi, dans la première branche de ces investigations, par M. Pelay Briz et les collaborateurs qui ont publié avec lui les *Cansons de la Terra;* dans la seconde par M. Maspons y Labros auquel on doit la publication du *Rondallayre*. On sait qu'en catalan le mot *rondalla* signifie « conte », et l'on s'explique facilement le titre du recueil dont nous avons à parler.

Rassembler des chansons populaires n'est pas chose facile, mais réunir des contes est une œuvre moins aisée encore. — Les vers, malgré les altérations qu'ils ont pu subir quelquefois, ont fixé la pensée, l'ont conservée souvent dans une forme presque intacte, et l'ont transmise de génération en génération. Pour les contes il n'en est pas de même : sauf certains passages où sont répétées des locutions traditionnelles, la narration n'est pas soutenue dans un moule respecté, elle se conforme au plus ou moins de mémoire, d'imagination, d'intelligence de celui qui la fait; elle peut offrir des répétitions, des longueurs, des interpolations, des obscurités, qu'il serait fastidieux et presque impossible de reproduire. Trop souvent alors le littérateur se substitue au conteur abrupt qu'il a écouté, et parfois il finit, comme Trueba, par écrire des récits agréables, mais qui n'ont plus de populaire que leur titre. Une phrase de la première préface du Rondallayre pouvait faire craindre que M. Maspons ne se fût parfois laissé aller à un peu trop de liberté; mais en tête de la seconde série, l'auteur catalan déclare que, respectant le fond et les détails des contes réunis par lui, il a cherché seulement à leur donner de temps en temps une forme littéraire. Cette forme apparaît en effet dans plus d'une *rondalla*[1], et nous préférons les récits, en grand nombre d'ailleurs, qui sont écrits avec plus de simplicité. M. Maspons ne pouvait du reste se donner une liberté plus grande après avoir montré pour Perrault une sévérité d'ailleurs peu justifiée, car à l'époque où ce dernier racontait le *Chat botté*, *Barbe bleue*, le *Petit Poucet*, personne n'attachait une importance quelconque à des fictions de cette espèce, et Perrault n'avait qu'un but fort modeste et qu'il a dépassé en amusant même de grands lecteurs. Mme Leprince de Beaumont ne mérite pas plus que Perrault la critique de M. Maspons. Remarquons en passant

---

1. Dans la *Barbe d'or*, par exemple. On y lit ce portrait d'une jeune fille : « Hermosa » com una flor de lliri y aixerida com un jinjol, era tal, que ab sos ullets de cel y ca- » bells d'or ni pas los Serafins de la gloria. Y com a bon romani sempre hi van moltas » abellas, era un aixam lo de joues que de nit y dia la revolotejevan, qui li 'n deya « clo- » velet de mos amors » qui « sol de la vida mia », qui pensament del meu cor » etc. 1a seria, p. 21.

qu'il attribue au premier un récit de la seconde : *La Belle et la Bête*. Quant à Hamilton, dont il est aussi question dans la préface du *Rondallayre*, il ne s'empara jamais de traditions populaires comme semble le croire M. Maspons et écrivit d'après toutes les fantaisies de son imagination.

Les contes renfermés dans les deux premières séries du *Rondallayre* sont au nombre de cinquante-trois. Beaucoup d'entre eux se retrouvent dans d'autres contrées que la Catalogne. *Juan de l'Os* est l'histoire des six compagnons, que l'auteur du *Baron de Münchhausen* a arrangée à sa façon, et qu'on lit aussi dans les *Cuentos andaluces* de Fernen Caballero sous le titre de l'*Oreille du Diable*. On rencontre le *Beneyt* dans le volume de Cénac-Moncaut, *La littérature populaire de la Gascogne*, dans les *Contes de l'Armagnac* de M. Bladé et dans le *Saggio di fiabe* de Pitré : *Giufa*. Le *Noy petit* rappelle notre *Petit Poucet*, *lo Rahim* notre histoire d'Amis et Amile, *los lladres* le conte d'*Ali Baba* des *Mille et une nuits*. M. Maspons indique lui-même différents rapprochements et entre autres les analogies de *Pell d'ase* et de *Peau d'âne*, de *Bon criat* et de *Fidèle Jean*, de la *Ventafochs* et de *Cendrillon*, de la *Gavia d'or* et de la *Belle et la Bête*. Les *rondallas* ne sont donc pas en général propres à la Catalogne et il y aurait à discuter les appréciations de l'auteur sur le caractère particulier que, selon lui, ces fictions exotiques auraient pris en passant dans sa patrie.

Ces ressemblances que M. Maspons reconnaît, mais semble vouloir atténuer, sont justement un des côtés les plus curieux de sa collection qui, nous l'espérons vivement, ne tardera pas à être complétée. De pareils efforts sont dignes d'éloges et de reconnaissance. Ce sentiment, nous tenons aussi à l'exprimer à l'éditeur du *Rondallayre*, M. Alvar Verdaguer, qui seconde les littérateurs de sa patrie avec tant de zèle, tant d'intelligence, et un goût dont la *Biblioteca catalana*, entreprise par M. Marian Aguilò y Fuster, est une brillante preuve.

Th. DE PUYMAIGRE.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 23 mai 1873.

M. J. Girard, dont l'élection a été approuvée par décret du 21 mai, est reçu au nombre des membres de l'Académie.

M. Robert lit un mémoire sur Rosmerta, divinité associée à Mercure dans plusieurs bas-reliefs gallo-romains de la rive gauche du Rhin. Elle est figurée portant d'une main une bourse, de l'autre tantôt un caducée, tantôt une corne d'abondance. M. Bekker a vu dans la divinité à la corne d'abondance la Fortune romaine, dans celle seulement qui porte un caducée la gauloise Rosmerta. M. R. repousse cette distinction. Il identifie Rosmerta avec Maia, aussi associée à Mercure dans un grand nombre de monuments. — Le principal attribut de Rosmerta est la bourse. Dans deux bas-reliefs, au lieu de tenir cette bourse à la main, la divinité est tournée vers Mercure qui la lui présente. Une scène semblable se retrouve sur des bas-reliefs d'Italie : là la divinité qui reçoit la

bourse est Déméter ou Cérès, personnification de la Terre. M. R. pense que Rosmerta ou Maia symbolise aussi la Terre; Mercure serait ici comme ailleurs la force cachée qui produit et perpétue la vie, et la bourse représenterait la vie que cette force communique à la terre, et qui la rend féconde. C'est pourquoi Maia et Mercure étaient honorés ensemble par les marchands, selon Macrobe; et M. R. pense que M. Bekker a eu raison de voir dans Rosmerta la divinité honorée spécialement par les marchands de grain.

M. Delaunay lit une note de M. Maspero sur des personnages que les Égyptiens nommaient Aperu : M. Chabas les a identifiés avec les Hébreux. Sans repousser absolument cette hypothèse, M. Maspero fait observer que sur une stèle de la 13e dynastie provenant du temple d'Abydos il a trouvé des Aperu mentionnés parmi les ouvriers attachés aux travaux du dieu : Or à cette époque il n'y avait pas encore d'Hébreux en Égypte. Il se demande si les Aperu de M. Chabas n'appartiennent pas à la même classe que ceux du monument d'Abydos, et si par conséquent il ne faut pas y voir de simples ouvriers du temple au lieu des Hébreux.

M. Thurot lit une note de M. d'Arbois de Jubainville sur l'article breton. Cet article est aujourd'hui *ann* devant *d*, *t*, *n*, et les voyelles, *al* devant *l*, *ar* partout ailleurs (dans le dial. de Vannes *enn*, *el*, *er*, suivant les mêmes distinctions). Il résulte des recherches de M. d'A. de J. que la forme ancienne est en *n* : la forme en *r* paraît d'abord en vannetais dans la 2e moitié du XVIe s., dans les autres dialectes, au XVIIe; elle n'est entrée que peu à peu dans l'usage et est encore inconnue au Fouesnant (Finistère). La voyelle, en vannetais *e* prononcé *eu*, dans les autres dialectes *a*, est un ancien *i* conservé dans quelques noms de lieu.

M. Brunet de Presles présente le livre de M. Alb. Dumont sur *le Balkan et l'Adriatique*.

M. Egger lit un mémoire sur le drame satyrique. On a cru longtemps que le Cyclope d'Euripide était le seul drame de ce genre qui nous fût parvenu. Un argument de l'Alceste du même poète publié en 1834 a montré que cette pièce était jointe à trois tragédies dans la tétralogie d'Euripide jouée en 439, et par conséquent y tenait lieu de drame satyrique. L'Alceste est pourtant une véritable tragédie : comment Euripide a-t-il pu enfreindre à tel point les règles? M. Egger l'explique par une évolution du goût semblable à celle qui, dans les arts du dessin, a substitué aux anciens Satyres et Silènes à demi animaux de beaux types presque humains. Le même changement du goût a substitué aux anciens chœurs de Satyres des pièces inspirées par les sentiments les plus élevés (cf. le Sylée d'Euripide analysé par Philon). Seulement le drame satyrique se distinguait encore par un dénouement heureux, qui n'aurait pas paru convenir à la tragédie. Au reste, le mouvement qui rapprocha le drame satyrique de la tragédie ne le fit pas plus disparaître du théâtre que ne disparut dans la sculpture l'ancien type des Satyres. Il y eut des satyrographes jusque sous la domination romaine.

Julien HAVET.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

KRAUS, Roma Sotteranea, 2. Lief. Freiburg, 1872, Herder. In-8°, 97-320 p. (art. favor.; quelques réserves). — SCHNAASE u. WOLTMANN, Geschichte der bildenden Künste im Mittelalter, 2e éd., t. III. Düsseldorf, 1872, Buddeus. In-8°, xix-644 p. (art. favor.).

Ocean Highways. The Geographical Review, edited by Clements R. Markham, C. B. New Series, vol. I, n° 1; april, 1873. London, Trübner. 44 p. in-4° (avec xvj pages d'annonces) et 4 cartes (mensuel; 26 sh. par an). (Cette revue, fondée il y a dix-huit mois, a déjà pris place parmi les meilleurs recueils géographiques, par la valeur de ses articles originaux et par sa richesse en informations de tout genre).

The Caspian and the Region to the Eastward; avec deux cartes dressées par M. Ravenstein: 1. Map of the Caspian Sea and the Region to the Eastward; 2. Map of the Country between Krasnovodsk and Khiva. (résume les anciennes tentatives et les progrès de la puissance russe au Sud et à l'Est de la mer Caspienne; les cartes, dressées avec l'aide des plus récents matériaux, sont utiles pour suivre la marche des événements actuels et de l'expédition contre Khiva). — F. PORTER SMITH, The great rivers of China. — C. E. AUSTIN, Railways in Asia Minor, avec une carte (map of the Country to the East of Smyrna, Showing the Railways to Aidin and Alashehr. — D. HANBURY, The Botanical origin and Country of Myrrh (appelle sur ce problème l'attention des explorateurs des pays au Sud de la mer Rouge et les prie d'apporter des spécimens de cette plante). — The meteorological Institute of Christiania, traduction d'un travail original de M. Mohn, directeur de cet Institut. — T. F. HUGHES, Formosa and its Southern Aborigenes (compte-rendu d'une visite faite par l'auteur chez les tribus indépendantes des montagnes du Sud de l'île). — Wiche's Land revisited, avec une carte des Discoveries to East of Spitzbergen (1872). — Reviews: art. favorable du colonel Yule sur l'Histoire de la Transoxiane de Vámbéry. — Bibliography (indication de récents ouvrages, classés par matières et par pays). — Cartography (articles sur les cartes récemment publiées). — Log Book (nouvelles et notices diverses). — Correspondence. — Proceedings of Geographical Societies (comptes-rendus détaillés des séances des Soc. géogr. de Londres, de Paris et de Saint-Pétersbourg; analyses de revues).

Il Mare, Giornale letterario mensile, anno primo, fasc. 4, gennaio 1873. Frammenti di lettere inedite di Giuseppe Mazzini. — MARRADI, Una serata nella corte di Frederigo II di Svevia. Idillio. — MATTEO MATTEI, Ai Compilatori del *Mare*, Lettere filosofiche, critiche, artistiche, politiche, letterarie, civili, etc. Lettera prima. — BŒLHOUWER, Lo Spettro della Rosa, versione da Teofilo Gautier. — E. TOCI, Traduzioni. — Hte TOPIN, Canti scelti del popolo siciliano. — *Notizie varie.*

En vente chez A. F. HOEST et fils, à Copenhague, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ALBERTANI BRIXIENSIS Liber consolationis et consilii, ex quo hausta est fabula de Melibeo et Prudentia, edidit Thor Sundby. 1 vol. gr. in-8°. 7 fr.

En vente à la librairie WESTERMANN, à Braunschweig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

ARCHIV Für das Studium der neueren Sprachen u. Literaturen. Hrsg. v. L. Herrig. 50. Bd. 4 Hefte. In-8°. 8 fr.

F. DIEZ Grammaire des langues romanes. 3e édition refondue et augmentée. Tome premier traduit par MM. Brachet et G. Paris. 1er fascicule. Gr. in-8°. 6 fr.

Cette traduction se composera de même que l'original de trois volumes divisés chacun en deux fascicules. Le 6e (2e du 3e volume) se paie d'avance en retirant le 1er.

CANTI Antichi portoghesi tratti dal codice Vaticano 4803. Con traduzione e note a cura di E. Monaci. Pet. in-8°. 3 fr.

Librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

COLLECTION

D'ÉDITIONS SAVANTES

DES PRINCIPAUX CLASSIQUES LATINS ET GRECS

Textes publiés d'après les travaux les plus récents de la philologie avec des commentaires critiques et explicatifs, des introductions et des notices

FORMAT GRAND IN-8°.

En vente :

CORNELIUS NEPOS, par M. MONGINOT, ancien élève de l'École normale supérieure, professeur au lycée Condorcet. 1 vol. 6 fr.

VIRGILE, par M. BENOIST, professeur à la Faculté des lettres d'Aix :

Bucoliques et *Georgiques*. 1 vol. 6 fr.

Enéide. 2 vol. 12 fr.

EURIPIDE (sept tragédies), par M. H. WEIL, doyen de la Faculté des lettres de Besançon. 1 vol. 12 fr.

HOMÈRE (*Iliade*), par M. A. PIERRON, professeur au lycée Louis-le-Grand. 2 vol. 16 fr.

SOPHOCLE, par M. TOURNIER, maître de conférences à l'École normale supérieure. 1 vol. 12 fr.

Ces trois derniers ouvrages ont été couronnés par l'Association pour l'encouragement des études grecques.

D'autres auteurs sont sous presse.

En vente à la librairie GRUNOW, à Leipzig, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

J. SCHMIDT Geschichte der franzœsischen Literatur seit Ludwig XVI. 1774. 1. Bd. 2. Vollstændig umgearb. Auflage. In-8°. 12 fr.

En vente à la librairie WEIDMANN, à Berlin, et se trouve à Paris, à la librairie A. FRANCK (F. Vieweg propriétaire), 67, rue de Richelieu.

P. BERGK Griechische Literaturgeschichte. I. Bd. In-8°. 12 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 23 Septième année 7 Juin 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

Librairie HACHETTE et Cᵉ, boulevard Saint-Germain, nº 79, à Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

NONIUS MARCELLUS. *De compendiosa doctrina*. Édition préparée avec le secours de cinq manuscrits du IXᵉ et du Xᵉ siècle, inconnus aux précédents éditeurs, par Louis QUICHERAT, membre de l'Institut. 1 vol. gr. in-8°, br. 15 fr.

—— *Introduction à la lecture de Nonius Marcellus*, par M. Louis QUICHERAT, brochure in-8°. 1 fr. 25

BOPP (François). *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand, traduite sur la 2ᵉ édition et précédée d'introductions, par M. Michel BRÉAL, professeur de grammaire comparée au Collége de France. 4 vol. gr. in-8°, imprimés à l'Imprimerie nationale, br. 32 fr.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE.
Format in-18 jésus. — Volumes à 3 fr. 50 c.

ALBERT (Paul), maître de conférences à l'École normale. *La littérature française au XVIIᵉ siècle*. 1 vol.

L'auteur a déjà publié dans la même collection : *La Littérature française, des origines à la fin du XVIᵉ siècle*. 1 volume. — *La Poésie*, leçons sur les œuvres des grands

The Academy, N° 72, 15 mai. DRURY FORTNUM, South Kensington Museum, a descriptive catalogue of the maiolica and enamelled earthenware of Italy, Hispano-Moresco, Persian, Damascus and Rhodian wares forming that section of the Museum, etc. London, 1872 (important ouvrage). — Public Works and Antiquities in Rom. II (C. I. HEMANS). — M. ZELLER, Geschichte der deutschen Philosophie. München, 1872 (art. généralement favorable). — THORNTON, Old-Fashioned Ethics and Common-Sense Metaphysics. Londres, Macmillan and Co. (attaque contre les tendances de l'esprit moderne). — John Stuart Mill (notice nécrologique). — FRANCKEN, Coniectanea Critica ad C. Lucili Decadem Primam. Amsterdam, Van der Post, 1869; Coniectanea Critica ad C. Lucili Decadem Secundam et Tertiam. Amst. Van der Post, 1871; C. Lucili Saturarum Reliquiæ, emendavit et adnotavit L. Müller. Leipzig, Teubner, 1872 (les deux premiers ouvr. appréciés assez favorablement, le dernier considéré comme une excellente édition; quelques réserves. — Cf. *Revue critique,* 1873, art. 59, p. 169). — MOROSI, Studi sui dialetti greci della terra a Otranto, etc. Lecce, 1870. In-4°, viij-214 p. (intéressant ouvrage sur le dialecte grec moderne parlé dans les environs d'Otrante et de Lecce, sur ses origines, et sur l'histoire des colonies grecques de l'Italie au moyen-âge). — *Intelligence.*

The Athenæum, N° 2377, 17 mai. *Our Library Table.* List of new Books. — Mr. John Stuart Mill (not. nécrol.). — Dickens in welsh. — Mr. Deutsch (not. nécrol.). — *Literary Gossip* (on annonce une traduction anglaise de l'ouvrage du Dr Polak sur la Perse, et la publication prochaine d'un dictionnaire biographique, historique et mythologique embrassant toute la littérature chinoise, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours, par M. Mayers). — *Societies* (comptes-rendus des séances des Sociétés royale, de géographie, des Antiquaires).

Literarisches Centralblatt, N° 21, 24 mai. STUMPF, Ueber d. psychol. Ursprung d. Raumvorstellung. Leipzig, Hirzel. In-8°, viij-324 p. 2 Thal. 7 1/2 Sgr. (très-remarquable étude sur l'idée d'espace). — THOMAS, Die æltesten Verordnungen der Venezianer für auswærtige Angelegenheiten. München, Franz in Comm. In-4°, 51 p. 14 Sgr. (actes vénitiens inédits du XIIIe siècle; bonne publication). — ERMANNSDŒRFER, Urkunden und Actenstücke zur Geschichte des Kurfürsten Friedrich Wilhelm von Brandenburg, t. III. Berlin, 1872, Reimer. In-8°, x-732 p. 4 Thal. 10 Sgr. (cet excellent volume s'arrête à l'année 1655). — CZERNY, Die Handschriften der Stiftsbibliothek St. Florian. Linz, 1872, Ebenhœch. In-8°, viij-333 p.; BŒHM, Die Handschriften des kaiserl. und kœnigl. Haus-, Hof- u. Staats-Archivs. Wien, Braumüller. In-8°, vj-418 p. 3 Thal. 10 Sgr. (le premier de ces catalogues décrit 869 mss. sans grande importance; le second en décrit 1108, pour la plupart historiques). — PALACKY, Urkundliche Beitræge zur Geschichte des Hussiten-Krieges vom Jahre 1419 an, t. I (1419-1428). Prag, 1872, Tempsky. In-8°, xiv-655 p. 2 Thal. 12 Sgr. (contient 557 pièces importantes, dont 460 données *in extenso* et le reste, comme *regestes*). — Der Krieg von 1870-71, dargest. v. M. A., 2. Abth. Mainz, 1872, v. Zabern. In-8°, iv-615-xxij p. (l'auteur n'a pas consulté toutes les sources). — SOHM, Die altdeutsche Reichs- u. Gerichts-Verfassung, t. I. Weimar, 1872, Bœhlau. In-8°, xxxij-588 p. 3 Thal. (l'un des ouvrages récents les plus importants pour l'histoire du droit; ce volume embrasse la période comprise entre Tacite et les Karolingiens). — SEYDEL, Commentar zur Verfassungs-Urkunde f. das deutsche Reich. Würzburg, Stuber. In-8°, xvj-294. 1 Thal. 6 Sgr. (l'auteur cherche à prouver que le principe de la fédération est inadmissible). — BEAMES, Comparative grammar of the modern aryan language of India, etc. Vol. I. Lon-

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 23 — **7 Juin** — **1873**

Sommaire : 113. Cinq *Jâtakas; Dasarathajâtaka;* Dix *Jâtakas*, p. et tr. p. FAUSBÖLL. — 114. *Ollanta*, drame quichua, tr. p. BARRANCA; *Ollanta*, p. et tr. p. MARKHAM. — *Variétés : Petite Revue des Bibliophiles dauphnois.* — *Sociétés savantes :* Académie des inscriptions; Société de Linguistique.

113. — **Five Jâtakas,** containing a fairy tale, a comical story, and three fables in the original Pâli text, accompanied with a translation and notes, by V. FAUSBÖLL. Copenhagen. 1861. In-8°, 71 p. — **The Dasaratha-jâtaka,** being the buddhist story of King Râma, the original Pâli text with a translation and notes by V. FAUSBÖLL. Copenhagen. 1871. In-8°, 48 p. — **Ten Jâtakas.** The original Pâli text with a translation and notes by V. FAUSBÖLL. Copenhagen. 1872. In-8°, XV-127 p. — Prix : 6 fr. 25; 3 fr. et 10 fr. 75.

M. Fausböll a repris ses travaux sur le pâli au point où il les avait interrompus depuis quelques années. Il vient de publier successivement plusieurs séries de *Jâtakas*, ou récits relatifs aux diverses existences du Buddha Çâkyamuni et réunis dans un des livres canoniques des buddhistes de Ceylan. On sait que ces récits contiennent un grand nombre de fables et de contes semblables ou même identiques à ceux qui, de l'Inde, ont rayonné dans presque toutes les littératures de l'Orient et de l'Occident. C'est M. F. qui les a le premier fait connaître en Europe sous leur forme originale [1]; et il s'est acquitté de sa tâche d'éditeur avec la conscience dont il avait déjà fait preuve dans l'édition du *Dhammapadam.* Les textes sont collationnés sur plusieurs manuscrits décrits dans les préfaces; les moindres variantes sont consignées au bas des pages; les traductions sont d'une extrême fidélité; les notes brèves ou longues sont remplies de renseignements instructifs; enfin de doubles *index* pour les noms propres et pour les locutions remarquables complètent l'utilité de ces intéressants opuscules. — Les observations suivantes portent sur quelques points discutables de la traduction et des notes.

M. F. a cru souvent pouvoir se départir de la rigueur habituelle de sa version dans le cas des verbes causatifs qui sont, suivant lui, fréquemment employés dans le sens du verbe simple. Il y a à cela une difficulté historique : les thèmes en *âpay* ont conservé jusqu'à nos jours leur valeur causative, sans manifester

1. Aux publications énumérées ci-dessus il faut ajouter la suivante, qui n'a pas été envoyée à la *Revue critique :* Two Jâtakas, the original Pâli text with an English translation and critical notes, by V. Fausböll (from the Journal of the R. As. S. new ser. vol. V, 1871). Comme les *Five J.* en contiennent par le fait huit, le *Dasaratha J.* trois, et les *Ten J.*, douze, cela forme avec le *Masaka J.* publié dans les *Indische Studien* de M. Weber (t. IV, 1858, p. 387-392) un total de vingt-six Jâtakas dont nous devons la connaissance à M. F. Un seul, mais non le moins curieux, a été publié par un savant russe, M. J. Minayeff, voy. *Buddhistische Fragmente* dans les *Mélanges Asiatiques* de l'Académie de Saint-Pétersbourg, t. VI, apr. 1871 : II. *Bâveru-jâtaka*, p. 591 et suiv.

aucune tendance à la perdre. Peut-on croire qu'il en était autrement en pâli? Nous voyons que dans la plupart des cas la traduction par le causatif donne un sens très-plausible. Il n'y a rien de choquant p. ex. quand il s'agit d'un roi à dire : il fit écrire, il fit déposer, il fit donner un siége, etc. au lieu de *he wrote, he laid down*, etc.

Kim ti katvâ est rendu beaucoup trop littéralement par : *what are they to do* (T. J. p. 83); le sens du passage en est obscurci, comme le constate la note (p. 105). Cette expression est l'interrogatif de *iti katvâ* fort usité en sanskrit et en prâkrit, et dont le sens est très-bien expliqué dans le Dictionnaire de Pétersbourg. *Iti krtvâ* signifiait primitivement : ayant fait cette réflexion, mais n'a plus maintenant d'autre valeur que : à cause de cela, en conséquence, donc. *Kim ti katvâ* veut donc dire : en conséquence de quoi? comment donc? et le passage en question doit être traduit : « Eh bien! si je meurs (moi-même), comment » donc, par le seul fait de manger de ma chair, ne mourra-t-on point? » Le paon s'étonne à bon droit que sa chair ait la vertu de conférer l'immortalité à ceux qui la mangeront, plutôt qu'à son possesseur actuel. La même locution se retrouve deux fois F. J. p. 17, mais là elle ne peut donner lieu à aucune ambiguité.

Le sens de *abhisambuddha* (T. J. note p. 94) ne saurait être douteux, mais l'usage qu'en fait le commentaire a besoin d'être expliqué. Les *gâthâs*, ou stances, des Jâtakas sont bien toutes censées avoir été prononcées par Çâkyamuni lorsqu'il était devenu Buddha accompli, et qu'il instruisait ses disciples. Mais les unes avaient déjà été prononcées dans une existence antérieure, soit par lui, comme Bodhisattva ou aspirant Buddha, soit par un des personnages avec lesquels il s'était alors trouvé en rapport. Les autres au contraire ont été prononcées pour la première fois par le Buddha à l'occasion de son enseignement. Les premières sont préexistantes au Buddha, elles sont comme l'héritage d'un autre âge; les autres sont nées directement des lèvres inspirées du Buddha parfaitement accompli. Cette dernière circonstance ne saurait être indifférente au commentateur, et il la signale en ces termes : le maître a prononcé cette stance *abhisambuddho hutvâ*, c'est-à-dire lorsqu'il fut devenu Buddha. C'est là une indication chronologique, qui se rapporte sans aucun doute à la division des existences de Çâkyamuni en trois périodes, division donnée par Buddhaghosa au commencement de la *Jâtakattha-Kathâ* [1]. La traduction *bekoming inspired* (T. J. p. 69),

1. V. le fragment publié dans les *Anecdota pâlica* de Spiegel, p. 65. Ces trois périodes sont nommées *dûrenidânam* (littéralement : cause loin), *avidûrenidânam* (cause pas très-loin) et *santikenidânam* (cause à proximité), et comprennent : la première toutes les existences antérieures du Bodhisattva depuis celle où il fit vœu de devenir Buddha; la seconde la vie de Câkyamuni depuis sa dernière naissance jusqu'au moment où il devint Buddha; la troisième enfin est la période de son enseignement qui s'étend jusqu'à sa mort. Les causes (*nidânam*) dont il est question dans ces termes techniques sont celles qui ont donné lieu à chacun des enseignements du Buddha. Comme l'exposition de ces causes était toujours un récit (*kathâ*), les mots qui signifient cause ou occasion comme *nidânam*, *kâranam*, *vatthu* (*vastu*), sont devenus, dans le langage buddhique, les synonymes de récit ou histoire. Il est naturellement de l'essence d'un Jâtaka d'avoir toujours au moins deux *nidânam*, le *dûre* et le *santike*.

bekame inspired (ib. p. 74), indiquerait qu'il s'agit d'une circonstance qui s'est reproduite fréquemment dans la vie du Buddha; ce n'est pas là ce que signifie le mot *abhisambuddha*, qui ne s'entend que du grand et unique événement de l'obtention de l'intelligence suprême par Çâkyamuni. Il suffit d'examiner les divers cas où cette expression est employée dans les Jâtakas jusqu'ici publiés pour s'assurer de la justesse de cette interprétation. Une stance mise par le narrateur (qui est toujours censé être le Buddha lui-même) dans la bouche du Bodhisattva, sous quelque forme qu'il paraisse, lion, ministre, lièvre, marchand, etc., est introduite par ces mots : le Bodhisattva prononça cette gâthâ. Une stance attribuée à tout autre personnage est introduite ainsi : l'oiseau, le lion, le chacal, le singe, etc. prononça cette gâthâ. Mais lorsque la stance n'a été prononcée par aucun des personnages qui jouent un rôle dans le récit, mais est récitée par le maître à ses disciples en guise de conclusion, de morale, ou par tout autre motif, le commentateur a soin d'en prévenir en disant : le maître prononça cette gâthâ lorsqu'il fût devenu Buddha parfait. Tel est le cas pour la deuxième stance du *Sigâlaj*. (T. J. p. 10), pour les deux stances de l'*Alînacittaj*. (T. J. p. 29), pour l'hémistiche qui suit la deuxième et la quatrième stance du *Moraj*. (T. J. p. 48, 49), pour la deuxième stance du *Kurungamigaj*. (Tw. J. p. 10), et pour les quatre stances du *Bâveruj*. (Minayeff, l. c. p. 592). Enfin la strophe finale du *Dasarathaj*. est désignée par un véritable terme technique *abhisambuddhagâthâ*, composé elliptique qui signifie : gâthâ prononcée par Çâkyamuni lorsqu'il fût devenu Buddha parfaitement accompli. Sans attacher une grande valeur à ces désignations, nous pouvons cependant y trouver un double intérêt historique : d'un côté, des vers présentés comme antérieurs au Buddha peuvent être considérés comme n'ayant absolument aucun titre à passer pour son œuvre ; d'un autre côté, ceux qui contiennent une partie du récit, ou de ce qui est ordinairement rédigé en prose, peuvent bien être des restes d'un ancien commentaire en vers. Ainsi on lit dans le commentaire du *Dhammapadam* (p. 417) une conclusion de Jâtaka entièrement en vers, et le demi-çloka du *Moraparitta* (T. J. p. 48 et 49), qui renferme une forme archaïque de datif, semble bien appartenir à une ancienne rédaction versifiée. Nous reparlerons tout-à-l'heure de la distinction entre le texte et le commentaire du Jâtaka.

M. F. a raison d'insister (F. J. p. 22 et T. J. p. 95) sur la singularité du vocatif *bhamte*, qui n'a en effet aucun analogue ni en pâli ni en sanskrit. Mais l'étymologie qu'il propose (contraction de *bhavanto*) ne peut plus se soutenir depuis la publication du texte de Kaccâyana, qui donne *bhamte* comme une abréviation de *bhadanta* (II, 4, 35, p. 115, éd. Senart). Cette explication est celle de Burnouf (*Intr*. p. 567, n. 10), et elle est justifiée par l'usage des textes où l'on voit *bhamte* alterner avec *bhadanta* (p. ex. *Mahâv*. XIV, 18 et suiv.). S'il s'agissait seulement d'expliquer le sens de *bhadanta* comme titre honorifique, le verbe sanskrit *bhand*, être heureux, être félicité, dont il pourrait être le participe, y suffirait parfaitement. La forme *bhaddanta*, également donnée par Kaccâyana correspondrait à la quatrième classe ou au passif. Mais si l'on veut rendre compte du vocatif en *e*, il faut avoir recours à une hypothèse. Étant admis que le

thème *bhamta* vient de *bhadanta*, *bhaddanta*, le voc. *bhamte* suppose un primitif *bhadante*, *bhaddante*. Cette dernière forme manque dans Kaccâyana, mais elle existe, paraît-il, dans la *Rûpasiddhi*[1]; en tout cas elle se lit dans un passage du *Petavatthu* cité par M. Minayeff[2]. Or *bhaddante* correspondrait régulièrement au sanskrit *bhadram te*, qui est non pas un vocatif, mais une interpellation polie, fort usitée et signifiant : bonheur à toi! En pâli on trouve *bhaddam vo* = *bhadram vah* Tw. J. p. 8. Rien de plus naturel qu'une confusion entre le vocatif *bhaddanta* et l'interpellation *bhaddam te*, qui a absolument le même sens, et presque le même son. Mais on pourrait même aller plus loin et soutenir que le substantif *bhadanta* lui-même, bien qu'il soit employé à tous les cas, et cela déjà dans des inscriptions anciennes (cf. Burnouf, *Lotus* p. 775), vient directement de *bhadram te*. Un *bhadanta*[3], dans cette hypothèse, serait celui que l'on interpelle en lui disant : *bhadram te*. Ce ne serait pas plus singulier que de dire : *un monsieur*.

M. F. ne peut pas se décider (T. J. p. 96) à croire que le verbe pâli *jhâyati*, brûler, participe *jhâma*, soit le même que le sanskrit *kshâyati*, partic. *kshâma*, dont le sens primitif était également : brûler. Cette étymologie est cependant généralement admise, elle a trouvé place dans le Dictionnaire de M. Childers, et nous ne doutons pas que M. F. ne finisse par l'adopter. Nous ferons seulement remarquer que le sanskrit *dahati*, *dahyati*, *dagdha* devient en pâli d*ahati*, d*ayhati*, *dad*d*ha*; le *d* dental ne subsiste qu'au participe (fort peu semblable à *jhâma*), et encore parce que la cérébralisation se porte sur le suffixe. Dans le dérivé *âlahana*, lieu où l'on brûle les morts, le *d* dental s'est même changé en *l* cérébral. Ce n'est pas là un phénomène particulier au pâli : en prâkrit *dahyati* donne d*ajjhaï* ou dh*ajjadi*, et le participe *dad*dh*a* ou d*ad*dh*a*; en marâthi d*âg-ne* (de *dâhay*); nous ne parlons pas du Sindhi, parce que le *d* s'y est cérébralisé pour une cause beaucoup plus générale. Cela rend encore plus inadmissible l'étymologie proposée par M. Fausböll pour le pâli *jhâyati*.

Rapporter *paritta* dans le sens de « protection » au sanskrit *prarikta* (T. J. p. 105) est parfaitement correct au point de vue phonétique, mais la dérivation du sens est loin d'être satisfaisante. Nous aimerions mieux faire venir *paritta* du verbe sanskrit *paritrâ*, qui signifie bien « protéger, » et qui à la fin d'un composé deviendrait régulièrement *paritra*, tout comme le simple *trâ* dans *angulitra*, *gotra*, etc. Le mot *pânam*p*arittam*, c'est-à-dire (formule) protégeant l'existence, que l'on lit dans le *Mahâmoraj*. (T. J. p. 114, 11) est un exemple d'un pareil composé. Employé seul comme synonyme de *parittânam*, *parittam* serait certainement irrégulier, mais pas plus que bien des expressions populaires qui font partie du vocabulaire pâli, p. ex. *pâramitâ* et *pârami*. Mais il y a lieu de se demander

---

1. D'après le témoignage de D'Alwis, *Attanagaluvansa*, p. 12. Cependant elle n'est pas mentionnée dans l'*Esquisse de phonétique et de morphologie pâlie* de M. Minayeff, qui est fondée principalement sur la *Rûpasiddhi*, v. p. 19 et préface p. xliij. Cette grammaire que M. Guyard est en train de traduire en français a paru à Saint-Pétersbourg en 1872.

2. *Grammaire* citée, préface p. xvj.

3. Ou *bhaddanta*, ce qui est la même chose, les inscriptions prâkrites ne redoublant pas les consonnes. La forme avec *d* simple est seule usitée dans les livres.

si le sens de protection pour le mot *paritta*, existe bien réellement ou du moins s'il n'est pas tout à fait secondaire. Dans les exemples cités par M. F. il signifie : formule protectrice, prière. Ainsi le *Moraparittam* est la prière du paon. Ce *Moraparittam* fait partie d'un recueil qui s'appelle lui-même *paritta*, et qui n'est autre chose qu'un *abrégé*, un *bréviaire*, contenant les prières usuelles du prêtre buddhiste de Ceylan. Or *paritta*, comme adjectif correspondant au sanskrit *parîtta*, participe de *pari-dâ* (et non de *pari-â-dâ* comme l'a imprimé par erreur M. F.), signifie précisément *abrégé, borné*, ainsi que l'a fait observer Burnouf (*Intr.* p. 611), en ajoutant qu'il est usité aussi bien dans les textes du Nord que dans ceux du Sud. On en trouve un exemple dans le premier vers du *Salla-sutta*, que M. F. a publié en appendice au *Dasarathaj*. Nous pensons que cette signification générale bien établie suffit à expliquer la signification spéciale aux buddhistes de Ceylan. *Paritta* « abrégé » est le nom d'un recueil, comme *Khuddaka* « petit » est le nom d'un autre recueil, avec lequel il se confond en partie et qui a pris place parmi les livres canoniques; chacune des formules qu'il contient est désignée à son tour par le même terme; comme ces formules, d'après les idées buddhiques, sont éminemment protectrices, il est bien possible que la similitude du nom *paritta* avec le verbe *parittâ*, protéger, ait contribué à lui faire attribuer le sens de protection, ou, comme le traduit Sp. Hardy, d'exorcisme. Dans une religion athée, où extinction (*nirvâna*) est synonyme de salut, la prière n'est guère qu'un exorcisme, une protection contre les maux de toute sorte, auxquels l'existence est sujette, — c'est du pur buddhisme.

M. F. s'exprime ainsi à la fin de la préface des *Ten Jâtakas* : « Je n'ai traduit » que ce que je considère comme *la partie la plus ancienne du Jâtaka*, c'est-à-dire » les légendes que Buddha a choisies dans la tradition populaire des Indiens, » et qu'il a adaptées au but de ses instructions. L'ouvrage, tel qu'il existe » maintenant, est évidemment un commentaire sur le Jâtaka original; car au » commencement et à la fin il est intitulé *Jâtakass' Atthavannanâ*, et dans le livre » même on rencontre souvent un désaccord entre le texte et le commentaire » (*pâliyam* pana « na man tam âgamisfatîti[1] » likhitam, tam *Atthakathâya* n'atthi), » mais il est présentement très-difficile de voir ce qui appartient au commen- » taire et ce qui appartient au livre même des Jâtakas, ce dernier n'existant » plus séparément, que je sache. » Cette opinion de M. F. sur la difficulté de distinguer entre le texte et le commentaire du Jâtaka est en contradiction directe avec les renseignements fournis par Gogerly, et reproduits dans le *Manual* de Sp. Hardy, p. 99. On y voit que le texte du Jâtaka existe séparément, qu'il porte le titre de *Jâtakagâthâ*, et que, conformément à ce titre, il se compose exclusivement de gâthâs ou stances, lesquelles, il est vrai, n'ont souvent qu'un rapport excessivement éloigné avec les récits contenus dans le commentaire. Nous sommes heureux de pouvoir opposer l'autorité de Gogerly à celle de M. F.; mais, même en l'absence du témoignage si précis du savant missionnaire, nous

1. Remarquons que ces mots forment un *pâda*, ou demi-hémistiche, conformément à ce qui va être expliqué.

n'hésiterions pas à tirer la même conclusion de l'examen des Jâtakas déjà publiés par M. F., comparés avec le *Dhammapadam* dont il est également l'éditeur. Chaque Jâtaka commence invariablement par citer les premiers mots d'un vers, et continue ainsi : « Le Maître a prononcé ce (ou ces) vers à telle occasion, etc. » Le commentaire de chacun des vers du *Dhammapadam* s'ouvre aussi par les premiers mots de ce vers et ajoute : « Le Maître a prononcé cette exposition de » la loi à telle occasion, etc. » La formule est la même, sauf que les vers du *Dhammapadam* sont désignés par l'expression *dhammadesanâ*, exposition de la loi, tandis que ceux du Jâtaka sont appelés tout simplement *gâthâ*, qui ne peut laisser place à aucune amphibologie. La similitude, ou plutôt le parallélisme, entre les deux commentaires se poursuit dans leur développement respectif. Tous deux ayant la prétention d'être à la fois historiques, dogmatiques et philologiques, entrent dans des détails, qui ne se rattachent souvent que par un lien des plus ténus aux vers qu'ils accompagnent. Tous deux renferment notamment des légendes quelquefois fort longues; mais celles du Jâtaka se rapportent toutes aux existences antérieures de Çâkyamuni comme Bodhisattva. C'est certainement cette circonstance qui a fait appliquer à ce recueil le nom de Jâtaka, dérivé de *jâyati*, naître, et signifiant proprement : qui a rapport à la naissance. On ne saurait douter en effet que ces vers n'aient été de tout temps encadrés dans un récit, qui est devenu la partie historique du commentaire et qui a pris, aux yeux des Cingalais, une importance au moins égale à celle du texte, qu'ils étaient destinés à expliquer. Mais bien que le fond de ces récits puisse être fort ancien, et même antérieur aux vers, le nom seul d'*atthakathâ* (commentaire) opposé à celui de *pâli* (texte) indique qu'ils n'ont pas dûs être conservés aussi scrupuleusement que le texte, et que la forme en a bien pu changer. Et c'est ce qui est attesté d'une façon positive par l'histoire du *pâli* et de l'*atthakathâ*, telle qu'elle est racontée par les Cingalais. Le *pâli* et l'*atthakathâ* furent, paraît-il, apportés de l'Inde en même temps au IIIe siècle av. J.-C.; mais celle-ci fut immédiatement traduite dans la langue du pays, c'est-à-dire en cingalais. Comme texte et commentaire à cette époque ne se transmettaient qu'oralement, cette traduction amena naturellement la perte de l'original indien de l'*atthakathâ*. Plus tard *pâli* et *atthakathâ* furent mis par écrit, chacun dans sa langue; et ce ne fut qu'au Ve siècle de notre ère que les prêtres buddhistes éprouvèrent le besoin d'un commentaire dans la même langue que le texte. Ce n'était certainement pas que les Cingalais, auxquels on avait toujours jusque-là récité l'*atthakathâ* dans leur propre langue, eussent acquis la connaissance de la langue du *pâli*. Il y a plutôt lieu de croire que les prêtres eux-mêmes n'étaient pas très-versés dans leur idiome sacré, et qu'ils n'étaient pas capables de faire la retraduction qui leur semblait nécessaire; car ils en chargèrent un brahmane converti venu du Magadha, et qui, disent-ils, s'acquitta seul de cette tâche gigantesque, qui a rendu célèbre son surnom de *Buddhaghosa* (voix du Buddha); quant à son nom nous l'ignorons. Nous entrevoyons assez clairement la cause qui a nécessité cette retraduction; c'était le désir d'obtenir pour le commentaire une unité pareille à celle du texte. Il y avait au moins trois *atthakathâs* différentes, ce qui joint à la faculté que l'on avait de

les réciter en abrégé (*sankhepena*) ou en détail (*vitthârena*) avait amené un désordre que Buddhaghosa lui-même nous révèle dans ses préfaces[1]. Du reste, la traduction une fois faite, les anciennes *atthakathâs* cingalaises furent perdues, peut-être volontairement par un procédé d'unification à la Othman, puisqu'on ne pouvait pas se passer de rédactions en langue vulgaire, et qu'on fut obligé de faire de nouvelles traductions cingalaises sur cette traduction en pâli des anciennes traductions en cingalais. En résumé si l'on prend à la lettre l'assertion des buddhistes de Ceylan, il y a entre le *pâli* et l'*atthakathâ* une différence de plus de sept siècles; et ce n'est certes pas là une quantité négligeable. Puisque l'*atthakathâ* a été traduite dans la langue du *pâli* (*pâlibhâsâ*), on est bien forcé d'appeler *pâli* la langue de l'*atthakathâ;* seulement il ne faut pas oublier que c'est du pâli du ve siècle de notre ère, c'est-à-dire une langue morte depuis longtemps, et qui, suivant toute apparence, n'avait jamais jusqu'à cette époque été cultivée grammaticalement à Ceylan, mais seulement dans l'Inde. C'est là un point qui mérite d'être éclairci et qui le sera probablement par l'étude sur la littérature grammaticale du pâli entreprise par M. Senart. On ne saurait nier en tout cas que cette langue ne soit beaucoup plus proche du sanskrit ordinaire que le pâli proprement dit, celui des vers du *Dhammapadam* et du *Jâtaka,* où l'on rencontre des archaïsmes et des formes inconnues à l'atthakathâ, au sanskrit et même à la grammaire de Kaccâyana[2]. Cette différence entre les deux formes d'une même langue serait encore bien plus accentuée, si l'on osait rétablir l'orthographe des gâthâs d'après les lois de la métrique. On est souvent en effet obligé pour scander un vers de prononcer à la manière sanskrite un ou plusieurs mots écrits à la manière mâgadhique. Ce fait a été très-bien mis en lumière par M. Fausböll dans l'*Appendix de metris* qui termine son édition du *Dhammapadam;* il est donc inutile d'y insister; mais c'est là une preuve certaine que les gâthâs ont été soumises après coup à un système de prononciation dont la rigueur était inconnue à leurs auteurs. Il est possible que cette régularisation date du jour où pour la première fois on mit par écrit des textes jusque-là conservés oralement; mais il est permis de se demander si elle n'est pas le résultat d'une réforme orthographique apportée à Ceylan en même temps que la connaissance grammaticale du Mâgadhî.

On voit avec quelles restrictions il faut accueillir l'assertion de M. F., que les légendes sont la partie la plus ancienne des Jâtakas; cela ne peut s'entendre que du fond et non de la forme; pour apprécier rigoureusement les changements que celle-ci a pu subir pendant le cours de sept siècles, il nous faudrait, à défaut des anciennes traductions cingalaises irréparablement perdues, des renseignements détaillés sur l'histoire du Buddhisme à Ceylan pendant cette période, sur les écoles, les monastères, les sectes, sur la manière dont les textes et les commentaires se transmettaient. Peut-être aurons-nous un jour au moins

---

1. V. l'intéressant travail d'un buddhiste cingalais de nos jours, publié par M. Childers dans le *Journal of the R. as. Soc.* New ser. t. V, p. 289 et suiv. : *On the Origin of the Buddhist arthakathâs*, by the Mudliar L. Comrilla Vijasinha.

2. Cela n'a rien d'étonnant puisque cette grammaire n'étant pas un texte canonique n'est, suivant toute probabilité, pas venue à Ceylan avant Buddhaghosa.

une partie de ces renseignements. Actuellement nous sommes obligés de nous contenter de comparaisons entre les différentes formes connues d'un même récit, procédé dont on ne peut pas se promettre des résultats bien positifs. Ainsi le texte du *Sammodamânajâtaka* (Tw. J. p. 1 suiv.) se compose d'un vers qui se retrouve presque identiquement dans le *Pancatantra*. Mais les fables des deux recueils divergent considérablement en s'éloignant de ce point de départ commun. Qui nous affirme que la fable traduite en pâli au ve siècle avait subi moins de changements que la fable traduite en pehlevi au vi^e s.? Les raisons esthétiques alléguées par M. F. ne nous paraissent rien moins que décisives pour ce qui concerne la prose, c'est-à-dire le commentaire; quant au vers, la rédaction de Ceylan peut à bon droit être considérée comme la plus proche de la forme primitive.

Le *Bâverujâtaka* édité par M. Minayeff mérite d'être cité comme présentant des traces irrécusables de remaniement. Il se compose de quatre vers, dont les deux premiers signifient :

Avant de connaître le paon, son panache de plumes et sa douce voix, les habitants offraient au corbeau de la viande et des fruits. — Mais lorsque le paon mélodieux arriva à Bâveru, les présents et les honneurs cessèrent pour la corneille.

Tout le monde admettra, avec le savant russe, que *Bâveru* est une forme du nom de *Babiru* ou Babylone; M. Minayeff a insisté avec beaucoup de raison sur le fait que ce nom se trouve dans la partie poétique, c'est-à-dire la plus ancienne de la légende. Effectivement cette mention de Babylone en relation avec le paon, que l'on sait par d'autres sources avoir été dès une haute antiquité un des objets du commerce de l'Inde, n'est pas seulement fort intéressante par elle-même; elle donne à ces vers un témoignage d'ancienneté qui profite en même temps aux autres vers de la même collection. Maintenant que nous apprend le commentaire? Que dans le royaume de *Bâveru* il n'y avait pas d'oiseaux, et qu'on a commencé par y apporter de l'Inde des corbeaux. On aime à croire que ces notions géographiques à l'usage des Cingalais sont écloses dans un couvent buddhique dont les moines se livraient au *vitthâra* ou développement du commentaire, tandis que l'auteur primitif des vers savait probablement ce que c'était que *Bâveru*.

Le *Dasarathajâtaka* est sans contredit le plus intéressant de ceux qu'a publiés jusqu'à présent M. F. Le texte renferme les noms de *Lakshmana*, *Sitâ*, *Bharata*, *Daçaratha* et *Râma*, en outre plusieurs vers qui appartiennent également au *Râmâyana* de Vâlmîki, le tout à propos d'une situation décrite aussi dans ce poème célèbre. On peut en conclure hardiment qu'il existait déjà une légende en vers de Râma à l'époque où ces gâthâs ont été introduites dans le canon buddhique, et que cette légende était très-semblable à celle qui a été mise en œuvre par Vâlmîki. Cependant le commentaire traduit du cingalais par Buddhaghosa nous présente une forme notablement différente de cette légende. Daçaratha et Râma y apparaissent comme régnant à Benares et non pas à Oude, Sitâ est la sœur de son époux, l'exil, de douze ans au lieu de quatorze, se passe

dans l'Himalaya et non dans la forêt de Da*nd*aka; l'expédition de Lankâ est complétement passée sous silence, sans parler d'autres divergences moins importantes. La plupart de ces changements s'expliquent facilement par une déformation de l'histoire de Râma à Ceylan, où elle n'était plus soutenue par la tradition populaire; plusieurs variantes ne sont que des lieux communs qu'on retrouve dans d'autres récits de l'*Atthakathâ;* quant au voyage à Lankâ il appartenait pour les buddhistes cingalais à l'histoire du fondateur de leur religion; nous ne savons d'ailleurs pas à quelle époque ils ont adopté l'identification entre la localité mythologique de Lankâ, et l'île de Ceylan (*Sîhaladîpa*), identification qui est devenue classique dans l'Inde, et ne leur a peut-être été communiquée que relativement tard. Nous savons bien que l'opinion exprimée ici n'est pas celle d'un savant indianiste allemand, qui a cru voir dans la rédaction buddhique du Râmâya*n*a comparée à celle de Vâlmîki « des caractères évidents d'une plus » haute antiquité [1]. » Mais M. Weber a certainement attribué une autorité beaucoup trop grande à une traduction faite au ve siècle sur des traductions cingalaises, depuis perdues. Cette circonstance, qui semble lui avoir échappé ainsi qu'à M. F., enlève toute base solide à la discussion.

Espérons qu'une édition complète du Jâtaka, texte et commentaire, viendra bientôt faciliter la solution de plusieurs des questions intéressantes, que soulève déjà la minime partie qui nous en est connue. M. F. a déjà réuni des matériaux pour un pareil travail, et il est plus à même que tout autre savant de le mener à bonne fin.

G. Garrez.

---

114. — **Ollanta o sea la severidad de un padre y la clemencia de un rey,** drama dividido en tres actos, traducido del Quichua al castellano con notas diversas por José S. Barranca. — Lima, 1868. In-12. — Prix : 6 fr.

Ollanta, an ancient Ynca drama, translated from the original Quichua by Clements R. Markham, C. B. – London, Trübner et Ce. 1871. In-16. — Prix : 9 fr. 40.

J'imagine qu'il ne sera pas inutile de rappeler dès le début que le Quichua est la langue antique du Pérou. Les Péruviens du temps des Yncas possédaient au dire des premiers historiens espagnols une riche littérature : ils aimaient le théâtre et, longtemps avant la conquête, avaient introduit sur la scène les généraux ou les hommes d'État les plus célèbres de leur antiquité. On sait d'ailleurs que des drames religieux et historiques ont été trouvés chez différentes peuplades américaines bien inférieures par l'intelligence et la culture aux races raffinées du Pérou. L'existence d'un drame Quichua n'est donc pas invraisemblable : la question est de savoir si l'Ollanta, traduit successivement en espagnol par M. Barranca, en anglais par M. Markham, présente bien tous les caractères d'authenticité qu'on est en droit d'exiger.

L'Ollanta repose, ou du moins prétend reposer sur un fait historique. L'action engagée sous le règne d'Ynca Pachacutec, vers la fin du xive siècle de notre ère,

---

1. A. Weber, *Ueber das Râmâyana*, Berlin, 1870. In-4°, p. 1.

se continue pendant celui d'Ynca Tupac-Yupanqui. Ollanta est un soldat de fortune devenu par sa bravoure gouverneur de l'Antisuyu, c'est-à-dire des districts montagneux qui environnent Cuzco. La pièce ouvre par un dialogue entre lui et son serviteur Piqui-Chaqui : il s'agit de faire parvenir à la princesse Cusi-Ccoyllur (l'Étoile de joie), fille de l'Ynca, un témoignage de l'amour du héros. Survient le grand-prêtre qui essaie de guérir Ollanta de sa passion sacrilége. Celui-ci persiste, séduit la princesse, la rend mère et finit par demander à l'Ynca sa fille en mariage. L'Ynca refuse avec dédain et Ollanta, pour se venger, prend les armes contre son souverain. Au second acte nous sommes en pleine révolte. Cusi-Ccoyllur, après avoir donné naissance à une fille, a été jetée en prison : Ollanta, vainqueur depuis dix ans, finit par succomber à la trahison. L'un des officiers du nouvel Yuca, Tupac-Yupanqui, se présente à lui mutilé et couvert de sang comme Zopyre fit dans la tradition grecque lors de la révolte de Babylone contre Darius de Perse, déclare qu'il a été traité cruellement par le prince et qu'il désire se joindre aux rebelles. Bien accueilli par eux, il profite des orgies qui accompagnaient toujours les fêtes du Soleil pour introduire dans le camp les soldats péruviens et faire Ollanta prisonnier. Dans le troisième acte l'Ynca Tupac-Yupanqui, après avoir mis à l'épreuve la bravoure de son captif, vient à peine de lui pardonner sa révolte, lorsque Ima-Sumac, fille de Cusi-Ccoyllur survient et demande la liberté de sa mère. L'Ynca, ému de compassion, met Cusi-Ccoyllur en liberté et la marie à son amant d'autrefois.

Il y aurait beaucoup à citer si l'on voulait donner tous les passages vraiment remarquables de ce drame. Il y a au premier acte un peu avant la faute de Cusi-Ccoyllur un chant de jeunes filles qui ne manque ni de grâce ni de naïveté :

« Oiseaux, gardez-vous de becqueter les épis de ma princesse — Ne mangez » pas de la sorte — Le maïs dont elle se nourrit — Ay ! tuya, tuya.

» Le fruit est doux en dedans — Bien que l'écorce soit épaisse : — Il est » pur jusqu'à maintenant — Mais ne vous perchez pas sur lui — Ay, tuya, » tuya.

» Ne soyez pas gourmands — Ou vous serez pris — Et vos griffes seront » coupées — Lorsque vous serez pris — Ay, tuya, tuya.

» Saississez le petit oiseau — Mettez-le dans la cage — Faites battre son » cœur — Découvrez-le et enfermez-le — Ay, tuya, tuya.

» Vous verrez comme on le traitera — S'il mange un seul grain — Vous » verrez comme on le traitera si un seul grain est perdu — Ay, tuya, tuya. »

Ollanta, repoussé par l'Ynca Pachacutec et sur le point de se révolter, maudit Cuzco :

« Ah ! Ollanta, Ollanta, c'est ainsi qu'on te répond, à toi le vainqueur, à toi » qui as servi si bien ! Ah ! Cusi-Ccoyllur, ma femme, te voilà perdue pour » toujours, tu ne vis plus pour moi ! Ah, princesse, ah ! ma colombe [Il défaille » un instant, puis il reprend], Ah, Cuzco, belle ville, de ce jour en avant je » serai ton ennemi, ton ennemi. Je déchirerai ton sein sans pitié. J'arracherai » ton cœur et je le jetterai aux condors. Cet ennemi ! Cet Ynca ! Je soulèverai » contre lui des millions et des millions d'Antis. Je leur donnerai mes flèches,

» Je les conduirai ici, et alors tu verras le Sacsahuaman[1] enveloppé dans un » nuage et plein de cris de détresse[2]. Et toi tu dormiras dans le sang, Toi, » Ynca, tu seras sous mes pieds. Et alors on verra bien si j'ai peu d'hommes » parmi les Yungas[3], et si l'on peut atteindre ton cou. Tu ne veux pas me donner » ta fille ; Elle n'est pas pour moi. Et tu ne daignes pas ouvrir la bouche pour » moi ! Es-tu donc si fou que tu ne puisses me parler, quand même je suis à tes » genoux ! Mais bientôt je serai Ynca, et alors tu sauras ce qu'il t'en coûte. »

Ima-Sumac, fille d'Ollanta et de Cusi-Ccoyllur, séparée de sa mère et élevée dans un cloître, se plaint à sa nourrice :

« Ce cloître, cette maison, cette triste vie, je les hais nuit et jour. Les faces » de ces vieilles femmes, les seules que je puisse voir du coin où je suis assise, » je les déteste par-dessus tout. Ici il n'y a point de joie : c'est une maison de » pleurs..... Je suis enfermée ici, serait-ce parce que je n'ai pas de mère ? » N'ayant personne pour prendre soin de moi, je cherche partout qui m'aime. » La nuit dernière je ne pouvais dormir. J'allai dans le jardin et là j'entendis, » pendant que je m'y trouvais, une voix qui se lamentait, les soupirs et les cris » de quelqu'un qui appelait la mort. Je regardai tout autour de moi, les cheveux » dressés. « Qui es-tu, toi qui te plains si tristement et qui dis, Oh, Soleil, » enlève-moi d'ici, délivre-moi. » Je regardai tout autour, mon cœur trembla. » Mais j'eus beau chercher, je ne trouvai rien : seule, l'herbe sifflait dans le » pré. Je ne suis qu'un enfant : mon cœur sauta presque hors de ma poitrine. » Et maintenant encore, au seul souvenir je suis pleine de terreurs. Maintenant » encore le même chagrin me hante, et ma douleur dure toujours. »

La première mention d'Ollanta à moi connue se trouve dans un journal, publié à Cuzco en 1837 et devenu très-rare, le *Museo Erudito*. L'éditeur Don José Palacios affirme que le drame est l'œuvre d'un certain Valdez de Sicuani, mort en 1816 : il ajoute que le manuscrit dont il cite quelques fragments lui fut communiqué par un neveu du défunt Don Narcisso Cuentas de Tinta. Depuis lors l'opinion s'est répandue que Valdez au lieu d'être l'auteur du drame en était simplement le rédacteur, et ne fit que mettre par écrit une œuvre conservée de mémoire depuis la conquête du Pérou par les Espagnols. D'après Barranca, Valdez se serait servi d'un cadre ancien dans lequel il aurait introduit beaucoup de morceaux curieux de la vieille littérature péruvienne. M. Markham, après avoir commencé par croire que Valdez était l'auteur véritable a fini par renoncer à cette opinion et par considérer Ollanta comme authentique. « Valdez, » dit-il, « ne fit qu'ajouter la division en scènes qui va de soi, et les indications de jeu » d'après ce qu'il avait vu lui-même au temps où la pièce fut représentée par » les Indiens, » pendant la révolte de Tupac-Amaru en 1780. Les arguments pour l'authenticité d'Ollanta peuvent se ranger sous trois chefs. 1° Le texte tel

---

1. Nom de la colline sur laquelle était construite la citadelle de Cuzco.

2. Le texte porte *Sacsahuamanpin ricunqui — rimayta phyata hyna*. Tu verras le Sacsahuaman comme un nuage parlant. Il m'a fallu singulièrement développer le texte afin de le rendre intelligible.

3. Nom d'une des peuplades dévouées à Ollanta.

que M. Markham l'a établi est écrit en pur quichua sans mélange de formes corrompues ou de mots espagnols. 2° Il renferme plusieurs mots et formes grammaticales dont quelques-unes sont archaïques et hors d'usage depuis longtemps. 3° Un prêtre catholique tel que l'était le Dr Valdez n'aurait pas connu assez bien l'antiquité péruvienne pour composer un drame entier sans allusions à la foi chrétienne.

1° Jusqu'à présent il y a deux textes publiés d'Ollanta, celui de Tschudi et celui de M. Markham. Le texte de Tschudi renferme un grand nombre de passages incompréhensibles, et même un mot espagnol, *asno* : on sait que l'âne était inconnu en Amérique avant la conquête. Le texte de M. Markham fut copié par un certain Don Justo Pastor Justiniani, descendant des Yncas, sur le manuscrit original du Dr Valdez, et donné à M. Markham lui-même par Don Pablo Justiniani, fils de Don Justo, et maintenant curé de Laris. Il est plus correct que le premier, et paraît être une récension développée de l'Ollanta. Beaucoup de passages qui n'ont que deux ou trois vers dans la version de Tschudi en contiennent le double et plus dans la version de M. Markham. Dans Tschudi, Ollanta pardonné par Ynca Tupac Yupanqui dit simplement : « Oh, Ynca! C'en est trop » — pour un homme de rien — Puisses-tu vivre un millier d'années. » Dans Markham, il ajoute à ces trois vers la tirade suivante : « Je suis ce que tu me » fais : — C'est toi qui me viens en aide. — Boiteux, tu me fais me tenir » debout — Tombé, tu me relèves — Pauvre, tu m'enrichis — Aveugle, tu me » donnes la vue — Mort, tu me rends à la vie — C'est toi en vérité qui m'ap- » prends à oublier. » Dans Tschudi, la jeune fille Ima-Sumac en essayant de pénétrer jusqu'à l'Ynca, récite seulement quatre vers : « Qu'y a-t-il que tu aimes » le mieux ? — Laisse-moi entrer jusqu'au père — Ne m'écarte pas — Il s'agit » de quelqu'un qui meurt. » Voici la leçon de M. Markham : « Pourquoi serait- » ce un jour de joie? — Qu'y a-t-il que tu aimes le mieux ? — Laisse-moi péné- » trer jusqu'au père — Laisse-moi parler à l'Ynca — Ne m'écarte pas — » Laisse-moi franchir la porte. — Il s'agit de quelqu'un qui meurt — Il s'agit » d'une maladie qui entraîne la mort. » De même l'âne (*asno*) de la version de Tschudi devient un *llama* dans Barranca et un renard (*atoc*) dans Markham.

2° M. Markham relève comme archaïques : une terminaison génitive en *c* ou *cc* (*k*) au lieu de *p* ou *pa;* une autre terminaison en *chis*, *chiz*, au lieu de *chik*. Au sujet de la terminaison en *c*, *cc*, je dois observer que plusieurs grammairiens la regardent comme plus moderne que la terminaison en *p*, *pa*. Mossi qui relève le fait essaie de l'expliquer en disant que, « le *p* du génitif s'altéra en *pf*, puis » devint *j* qui, ainsi que nous l'avons vu, s'écrit par *c* à la fin des mots. C'est la » raison par laquelle *p* devint *c :* Aussi dans la prononciation vulgaire on ne » fléchit plus le génitif en *p* mais en *c* quand le mot se termine par une » voyelle[1]. » L'explication de Mossi est inadmissible, mais de ce qu'il dit nous devons admettre contrairement à l'opinion de M. Markham que, dans le haut

1. Mossi, *Grammatica de la lengua general del Perù, llamada communemente Quichua* (Sucre, 1867, pet. in-fol. p. 7 et 8).

Pérou au moins, le génitif en *c* est encore d'un emploi commun. Quant à la forme *chis* je l'ai entendu prononcer *chiz* par les *Collas* errants qui vont porter jusqu'à Bueros-Ayres et Monte-Video leurs remèdes et incantations magiques. Le changement de *c* en *s*, *z*, à la fin des mots est une particularité dialectique de la langue parlée dans plusieurs parties de la Bolivie et du Tucuman. *Chau misa rurac padre* devient de la sorte *chau misa ruraz padre*, « Le prêtre qui a dit la » moitié de la messe; » *angel chac Diasta munac* se prononce *angel chaz Diasta munaz*, « celui qui aime Dieu autant qu'un ange. »

3° M. Markham trouve que le drame est trop païen pour avoir été composé par un prêtre catholique. J'avoue que l'examen du texte m'empêche d'être de son avis. Avec toute la bonne volonté du monde je n'ai pu voir dans Ollanta qu'une tentative artificielle, un essai malheureux de ressusciter des personnages et des mœurs disparus depuis longtemps. Antis et Péruviens, tous les héros apparaissent comme de simples ombres qui se traînent sans énergie sur la scène et sont à peine distinctes l'une de l'autre. L'Ollanta de la pièce est à l'Ollanta traditionnel ce qu'une marionnette est à des acteurs de chair et d'os. Tupac Yupanqui et Pacha Cutec ressemblent à n'importe quel tyran ou quel prince généreux des temps anciens et modernes : changez leurs noms et ils pourront être grecs, saxons ou chinois aussi bien que péruviens. Le grand-prêtre lui-même, au lieu de nous enseigner les croyances religieuses du Pérou, aurait besoin çà et là de quelques leçons de théologie. Il a beau se glorifier de tout connaître : je le soupçonne de faire au fur et à mesure de ses besoins certains extraits d'Acosta, d'Herrera, ou de tel autre historien espagnol qui lui tombe sous la main. La peinture d'un cloître qui se trouve au troisième acte ressemble étonnamment à la peinture du premier monastère venu : la mère des *Acaclluna* ou vierges sacrées est évidemment proche parente de quelque mère abbesse. Les superstitions populaires auxquelles il est fait allusion existent encore aujourd'hui. Somme toute, je crois que ni M. Barranca ni M. Markham ne sont dans le vrai, lorsqu'ils considèrent les mœurs d'Ollanta comme des mœurs païennes : l'état social qu'on trouve décrit dans le drame est un état conventionnel dépeint par un écrivain qui puisait sa science dans les livres et n'entendait pas grand chose aux anciens rites.

On voit que je suis loin d'admettre l'antiquité d'Ollanta. Des arguments de M. Makham, deux au moins paraîtront insuffisants au philologue et au lecteur ordinaire. Tout grammairien reconnaîtra dans les formes archaïques qu'il signale des formes dialectiques, aucun historien versé aux choses américaines ne trouvera dans Ollanta quelques faits nouveaux. Reste à rendre compte de la pureté de la langue et de l'absence totale de mots espagnols. Au premier abord ce puritanisme excessif paraît d'autant plus remarquable que la conquête eut une influence déplorable sur la langue des vaincus : On entend à chaque instant dans le Quichua moderne des formes comme *ñoca casani*, je me marie, de *casar; marchascam cany*, je m'en allai, de *marchar; caballop* d'un cheval, de *caballo*. Malgré l'infiltration de l'espagnol, aujourd'hui encore les Péruviens qui veulent bien s'en donner la peine, peuvent écrire et parler le quichua sans y introduire un

mot ou une forme étrangère. Mais Ollanta n'a pas été composé de nos jours : il a été fait au siècle dernier, c'est-à-dire à une époque où le mélange de sang castillan était moins fort qu'aujourd'hui, et comme l'indique les particularités du dialecte dans ces vallées du Haut Pérou, entre le Cuzco et Charcas, où la race indigène avait conservé une grande partie de sa richesse et de sa civilisation primitives. Je considérerai donc jusqu'à nouvel ordre le drame d'Ollanta comme l'œuvre d'un Péruvien du XVIIIe siècle. Qu'il s'y trouve quelques fragments antiques, je le veux bien; mais je pense que toute la trame de l'ouvrage est moderne. La nature même du sujet semble indiquer et le moment et l'occasion de la composition. Ce fut entre 1775 et 1781, au moment où le dernier descendant direct des Yncas, Tupac-Amaru, préparait sa grande révolte et la mettait à exécution, qu'Ollanta dut être écrit, afin de replacer sous les yeux des indigènes le tableau vivant de leur grandeur passée. La tradition qui fait de Valdez de Sicuani l'auteur de la pièce, sans être certaine, est néanmoins probable. Valdez de Sicuani était un savant et un poète qui a laissé, dit-on, plusieurs chants écrits dans le plus pur quichua; il était d'ailleurs un des amis intimes de Tupac-Amaru. On ne devra donc pas s'étonner si l'on vient à découvrir que le chef indigène fit composer le drame d'Ollanta par Valdez dans un but purement politique.

Les deux ouvrages dont j'ai à rendre compte en cet article sont de valeur différente. M. Barranca n'a point donné un nouveau texte : il s'est borné à traduire le texte de Tschudi en le corrigeant par endroits. Sa traduction, généralement exacte, pèche quelquefois par trop d'élégance. Le livre de M. Markham est une véritable édition critique du texte faite avec le plus grand soin. Le quichua et l'anglais sont donnés en colonnes parallèles. Les variantes de Tschudi sont indiquées en italiques et les passages qui sont omis à la fois par Tschudi et par Barranca sont compris entre crochets. Il y a certainement bien des points où je ne serais d'accord avec M. Markham, ni pour la division du texte ni pour la traduction. Cela n'empêche pas son livre d'être, avec la grammaire de Tschudi, l'un des rares travaux sérieux qu'on ait publiés sur le Quichua, depuis le temps des vieux grammairiens jésuites.

G. MASPERO.

VARIÉTÉS.

Petite Revue des Bibliophiles dauphinois. Nos V, VI, VII, VIII, pages 73 à 120. Grenoble, Ed. Allier (Paraît dix fois par an, prix 8 fr.).—Nous sommes heureux d'annoncer la réapparition d'un utile et curieux recueil dont nous avons jadis (1870, I, p. 79) signalé les premiers nos à nos lecteurs. A la suite d'un grand nombre de questions et de réponses sur divers points de l'histoire, de la littérature, de la bibliographie du Dauphiné, nous trouvons dans ce fascicule plusieurs documents curieux accompagnés de l'annotation nécessaire. P. 86 et suiv. La suite des pièces du procès de Ch. Dupuy de Montbrun; p. 92, une notice, accompagnée d'une planche, sur une médaille frappée par les consuls de Vienne en l'honneur de Charles VIII en 1494; p. 95, la notice très-détaillée, par M. l'abbé

Chevalier, d'un missel de l'église de Die, imprimé en 1499, dont on ne connaît que deux exemplaires; p. 103, le texte des statuts de l'ordre Sainte-Catherine. Ce texte, qui paraît être du milieu ou de la deuxième moitié du XIVe siècle, est écrit en un dialecte qui, bien que fortement influencé par le français, conserve encore certains caractères propres, d'autant plus intéressants à étudier que les documents du dialecte dauphinois sont plus rares. Malheureusement, la copie qui a servi à M. Gariel pour cette édition, et qu'il a reproduite avec le soin le plus scrupuleux, est assez fautive, et bien des passages restent obscurs. — Signalons enfin dans le même n° une lettre (31 mars 1753) relative au célèbre Mandrin.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 30 *mai* 1873.

M. Egger lit un mémoire de M. Th. Henri Martin (seconde lecture) sur la signification cosmographique du mythe d'Hestia ou Vesta. On sait que ἑστία signifie le foyer, c'est-à-dire primitivement une sorte d'autel domestique situé au centre de chaque maison, et au-dessus duquel était un trou dans le toit pour laisser passer la fumée. Le foyer était sacré; les cités comme les particuliers avaient le leur; à Delphes était le foyer commun des Grecs, aussi y plaçait-on le centre de la terre, de même que le foyer domestique était au centre de la maison. De même aussi la Terre avec son feu intérieur était comme le foyer de l'univers. C'est à la fois la Terre et le foyer que personnifie la déesse Hestia. La Terre est stable au milieu du monde comme le foyer au milieu de l'habitation : Hestia représente avant tout la stabilité, c'est l'étymologie probable de son nom, suivant M. M. (cf. ἕζομαι). Dès une époque ancienne les Grecs avaient vu dans Hestia la figure de la Terre immobile et du feu terrestre. Dans la doctrine de Philolaüs qui admettait le mouvement de la terre, Hestia ne fut plus la Terre elle-même, mais devint une masse ignée fixe au centre de l'univers, et autour de laquelle la terre tournait sans jamais la voir.

M. Wallon, secrétaire perpétuel, lit une lettre de M. Em. Burnouf au ministre de l'instruction publique sur les résultats des fouilles entreprises dans l'île de Délos. Les restes d'un temple ont été découverts; jamais, selon M. B., on n'avait rien trouvé de si complet. Le plan va en être levé.

M. Viollet lit la première partie d'un mémoire sur les enseignements de saint Louis à son fils. Dans un premier chapitre, M. V. répond à M. de Wailly, qui a soutenu l'authenticité de plusieurs passages de ces enseignements, considérés par M. V. comme apocryphes. M. de Wailly a divisé en trois familles les sources qui nous ont transmis les enseignements de saint Louis : 1° grands textes, dérivant de la traduction latine faite pour le procès de canonisation ; 2° textes abrégés autres que le ms. de Sainte-Geneviève; 3° ms. des grandes chroniques de Saint-Denis de la bibl. Sainte-Geneviève, le seul qui contienne les passages en question.

M. V. admet les deux premières familles, mais prétend qu'on doit faire rentrer dans la seconde le ms. dont M. de W. forme la troisième. Il s'appuie pour établir ce point sur ce que tous les passages des textes de la première famille qui manquent dans ceux de la seconde manquent également dans le ms. de Sainte-Geneviève. Ce point admis, tout passage qui ne se trouve que dans Sainte-Geneviève ne peut être qu'une addition qui doit être tenue pour apocryphe.

Dans un second chapitre, M. Viollet établit l'antériorité du ms. des chroniques de Saint-Denis, Bibl. nat. fr. 2615, sur celui de la bibl. Sainte-Geneviève, en ce qui concerne l'histoire du règne de saint Louis. La langue et l'écriture sont plus anciennes dans le ms. 2615; Guillaume de Nangis, la principale source des grandes chroniques pour cette époque, y est suivi de bien plus près que dans le ms. de Sainte-Geneviève, etc. M. V. place la rédaction du ms. 2615 entre 1274 et 1297.

M. Derenbourg présente de la part de l'éditeur *The book of hebrew roots by Abu'l-walîd Marwân Ibn Janâh* publié par M. Neubauer; M. L. Delisle présente de la part de l'auteur *François Villon et ses légataires*, par M. A. Longnon.

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE.

Séance du 24 mai 1873.

La discussion sur l'anusvâra entre M. Whitney et M. Bergaigne ayant donné un intérêt particulier à la question des lettres nasales, M. Dufriche-Desgenettes présente un travail sur ce sujet : l'auteur a été en mesure d'observer la prononciation des syllabes nasales dans les différentes parties du globe, et il reproduit, sur la demande d'un membre de la Société, quelques-uns de ces sons. Nous remarquons dans le mémoire de M. Dufriche-Desgenettes l'emploi de plusieurs termes grammaticaux dont il est l'inventeur : entre autres, le mot *phonème*, qui est heureusement trouvé pour désigner d'une façon générale les voyelles et les consonnes. — M. de Charencey entretient la Société du langage symbolique des couleurs, sujet qu'il a déjà traité récemment devant la Société asiatique. L'Assyrie aurait été le point de départ de ce langage, dont les traces se retrouveraient jusqu'en Amérique. MM. Paris et Bréal signalent à l'auteur des publications qui, sans embrasser une aussi vaste étendue, ont néanmoins en certains points touché au même ordre d'idées. — M. de Bielkè achève la lecture d'un mémoire sur les voyelles devant un auditoire peu à peu raréfié par le désir d'aller chercher au dehors les nouvelles politiques.

ERRATA DU N° 22.

Dans le sommaire, n° 112, lire *Contes* au lieu de *Chants*.
Dans le titre du premier article, lire *Guilielmo* au lieu de *Giulielmo*.
Dans les Périodiques, le n° de l'*Athenæum* est 2376 et non 2375.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

don, Trübner. In-8°, xvj-360 p. (compte-rendu généralement favorable; certaines réserves. — Cf. *Revue critique*, 1873, art. 177). — Hêliand, mit ausführl. Glossar, herausg. v. HEYNE, 2. Aufl. Paderborn, Schœningh. In-8°, viij-376 p. 2 Thal.; Beówulf, mit ausführl. Glossar, herausg. v. HEYNE, 3. Aufl. In-8°, vij-276 p. 1 Thal. 18 Sgr. (ces éditions n'offrent pas toutes les améliorations qu'on était en droit d'attendre).

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Acta et diplomata e R. Tabulario veneto usque ad medium seculum XV summatim regesta. Documenta ad Ferrariam Rhodigium Policinium ac Marchiones Estenses spectantia, regesta collegit Prof. A. S. Minotto. Vol. III, sect. I. In-8°, xij-156 p. Venezia (tip. G. Cecchini).

Albicini (C.). Scritti inediti di L. A. Muratori pubblicati a celebrare il secondo centenario della nascita di lui (rassegna bibliografica). In-8°, 8 p. Firenze (tip. Cellini).

Bouvenne (A.). Catalogue de l'œuvre gravé et lithographié de R. P. Bonington, avec un portrait gravé par A. Delaunay et plusieurs fac-simile. In-8°, 39 p. Paris (Baur).

Brossard. Ville de Bourg. Inventaire sommaire des archives communales antérieures à 1790. 2e partie. In-4°, 55-106 p. Bourg (imp. Comte-Milliet).

Demmin (A.). Histoire de la céramique en planches phototypiques inaltérables, avec texte explicatif. Liv. 71 à 74. In-fol. 6 p. et 8 pl. Paris (lib. Renouard).

Dœderlein (L.). Manuel de synonymie latine. Edition française, publiée avec l'autorisation de l'auteur par T. Leclaire. 2e éd. In-12, xij-294 p. Paris (Bourguet, Colas et Ce).

Garrucci (R.). Storia dell arte cristiana nei primi otto secoli della chiesa : corredata della collezione de tutti i monumenti di pittura e scultura incisi in rame su cinquecento tavole ed illustrati fasc. XI. In-4°. Prato (Giachetti). Le fascicule 4 f.

Grahan (W.). Idealism. In-8°, cart. London (Longmans). 7 fr. 50

Gregorovius (F.). Storia della città di Roma nel medio evo dal secolo V al XVI. Prima edizione ital. sulla seconda ediz. tedesca dell avv. R. Manzato. Vol. III. In-16, 688 p. Venezia (Antonelli). Les 3 vol. 20 fr. 50

Inscriptions de la France du Ve au XVIIIe siècle, recueillies et publiées par M. F. de Guilhermy. T. Ier. Ancien diocèse de Paris. In-4°, xviij-820 p. avec grav. et fac-simile dans le texte et 10 pl. Paris (Imp. nationale). 12 fr.

La Saussaye (L. de). Étude sur les Tables Claudiennes. 2e éd. augm. In-8°, 24 p. Lyon (Vingtrinier).

Maze (A.). Notes d'un collectionneur. Recherches sur la céramique, aperçu chronologique et historique, avec marques, monogrammes et photoglyptiques, d'après le procédé de la maison Goupie. In-4°, 278 p. et 29 pl. Paris (imp. Le Clerc).

Palermo (F.). Orazio Ricasoli Rucellai e i suoi dialoghi filosofici : considerazioni. In-16, 274 p. Prato (tip. Giachetti).

Petrini (P.). Della pittura degli antichi. Discorsi con altri suoi scritti messi insieme e di nuova pubblicati. In-16, 196 p. Firenze (Lemonnier).

Rabbinowicz (J. M.). La religion nationale des anciens Hébreux. Réponse à la Revue des Deux-Mondes. In-8°, 23 p. Paris (Maisonneuve).

Virtù (Le) dell' acquavite. Testo del secolo XIII ora per la prima volta pubblicato. In-8°. 24 p. Bologna (regia tipografia).

Zerbi (L.). Eugenio di Savoia alla battaglia di Chiari. 1701. Cronache e documenti inediti. In-8°, 68 p. con 3 tavole. Brescia (tip. la Sentinella Bresciana).

poètes de tous les temps et de tous les pays. 1 volume. — *La Prose*, leçons sur les œuvres des grands prosateurs. 1 vol.

BERGER, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris. *Histoire de l'Eloquence latine*, depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, publiée par M. V. CUCHEVAL. 2 vol.

BRÉAL (Michel), professeur au Collége de France. *Quelques mots sur l'Instruction publique* en France. 1 vol.

CHERBULIEZ (Victor). *Etudes de Littérature et d'Art :* Études sur l'Allemagne; sur le Salon de 1872. 1 vol.

—— *Meta Holdenis*. 1 vol.

FIGUIER (Louis). *L'Année scientifique et industrielle*, 16e année (1872). 1 vol.

Chacune des années précédentes se vend séparément.

—— Vies des Savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle : *Savants de l'antiquité*. 2 vol.

L'ouvrage formera 10 volumes.

IDEVILLE (Henry d'). *Journal d'un diplomate en Italie*, notes intimes pour servir à l'histoire du second empire. *Rome*, 1862-1866. 1 vol.

L'auteur a déjà publié *Notes sur Turin*, 1859-1862.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE (l'amiral E.). *La Marine d'aujourd'hui*. 1 vol.

L'auteur a déjà publié dans la même collection : *Souvenirs d'un Amiral*. 2 volumes. — *La Marine d'autrefois*. 1 volume.

LAMARTINE (Alph. de). *Souvenirs et Portraits*. 3 vol. qui se vendent séparément.

LAUGEL (Auguste) : *L'Angleterre politique et sociale*. 1 vol.

MARMIER (X.), de l'Académie française. *Robert Bruce*, comment on reconquiert un royaume. 1 vol.

SAINT-SIMON (le duc de). *Mémoires*. Nouvelle édition, publiée par MM. CHÉRUEL et Ad. REGNIER fils, et collationnée sur le manuscrit autographe de l'auteur, avec une notice par M. SAINTE-BEUVE. Environ 20 vol.

Les deux premiers volumes sont en vente; les suivants paraîtront à des intervalles assez rapprochés.

SHAKESPEARE : *Œuvres complètes*, traduites par Emile Montégut. Tome X et dernier. 1 vol.

L'ouvrage est complet. Les 10 volumes se vendent 35 fr.

STRABON. *Géographie*. Traduction nouvelle par M. Amédée TARDIEU, sous-bibliothécaire de l'Institut.

L'ouvrage formera 3 volumes. Les deux premiers sont en vente; le troisième en préparation.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, président honoraire de la Société de Géographie : *L'année géographique*, revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. Onzième année (1872). 1 vol.

Chacune des années précédentes se vend séparément.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 24 Septième année 14 Juin 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

Librairie HACHETTE et Cᵉ, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

NONIUS MARCELLUS. *De compendiosa doctrina*. Édition préparée avec le secours de cinq manuscrits du IXᵉ et du Xᵉ siècle, inconnus aux précédents éditeurs, par Louis QUICHERAT, membre de l'Institut. 1 vol. gr. in-8°, br. 15 fr.

—— *Introduction à la lecture de Nonius Marcellus*, par M. Louis QUICHERAT, brochure in-8°. 1 fr. 25

BOPP (François). *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand, traduite sur la 2ᵉ édition et précédée d'introductions, par M. Michel BRÉAL, professeur de grammaire comparée au Collége de France. 4 vol. gr. in-8°, imprimés à l'Imprimerie nationale, br. 32 fr.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE.

Format in-18 jésus. — Volumes à 3 fr. 50 c.

ALBERT (Paul), maître de conférences à l'École normale. *La littérature française au XVIIᵉ siècle*. 1 vol.

L'auteur a déjà publié dans la même collection : *La Littérature française, des origines à la fin du XVIᵉ siècle*. 1 volume. — *La Poésie*, leçons sur les œuvres des grands

PÉRIODIQUES.

The Athenæum, N° 2378, 24 mai. MARKHAM, The Cruise of the Rosario amongst the New Hebrides and Santa Cruz Islands. Londres, Low and Co. (intéressant récit d'une croisière devant les îles susdites, précédé d'une introduction historique). — HARDY, Syllabus (in english) of the Documents relating to England and other Kingdoms contained in the Collection Known as Rymer's « Fœdera. » Vol. II, 1377-1654. Londres, Longmans and Co. (bon résumé de cette collection qui comprend vingt volumes in-folio). — THOMSON, Illustrations of China and its People, a series of two hundred photographs, 4 vol. Vol. I. Londres, Low and Co. (cet ouvrage est non-seulement une collection d'excellentes photographies, mais encore une relation des voyages de l'auteur). — *Our Library Table*. List of new Books. — The Library of the British Museum (l'auteur de cette note, L. LEVI, propose d'établir à Londres d'autres bibliothèques où les doubles du Musée Britannique seraient envoyés). — Moabite Inscriptions (note de M. HEATH sur la question des mots phéniciens traduits en égyptien). — *Literary Gossip*. — *Societies* (comptes-rendus des séances des Sociétés royale, des antiquaires, de numismatique, de philologie et d'anthropologie). — Antiquarian notes (F. J. FURNIVALL).

Literarisches Centralblatt, N° 22, 31 mai. DEUTSCH, De Elihui sermonum origine atque autore. Vratislaviæ. In-8°, 65 p. (l'auteur démontre l'authenticité des chap. XXXII-XXXVII du livre de Job). — ELGNER, Jerusalem und seine Umgebung. Leipzig, Serbe. In-4°, 61 p. 2 Thal. (ouvrage trop rapidement écrit; art. défav.). — MOMMSEN, Inscriptiones Galliæ Cisalpinæ latinæ. Berlin, Reimer. In-4°, 56-544 p. 16 Thal. (forme la partie I du vol. V du *Corpus inscript. latin.*; publication magistrale). — LANGE, Rœmische Alterthümer, t. III. Der Staatsalterthümer drit. Theil, 1 Abth. Berlin, 1871, Weidmann. In-8°, xij-586 p. 1 Thal. 10 Sgr. (long art. favor.). — KREBS, Christian von Anhalt. Leipzig, 1872, Duncker u. Humblot. In-8°, viij-133 p. 28 Sgr. (art. anal. cf. *Revue critique*, 1873, art. 47). — SCHNEIDER, Pariser Briefe, in 4 Theilen. Th. I-III. Leipzig, 1872, Wigand. In-8°, xxxij-454; x-679; xvj-540 p. 8 Thal. 20 Sgr. (ces lettres décrivent les dernières années de l'empire, la guerre, le siége de Paris, la commune et les premiers temps de la république). — ROHLFS, Mein erster Aufenthalt in Marokko. Bremen, Kühtmann. In-8°, 468 p. (important ouvr. fournissant de nouveaux détails sur le Maroc et ses habitants). — HEUGLIN, Reisen nach dem Polarmeer. Braunschweig, 1872, Westermann. In-8°, xij-328 p. 2 Thal. 24 Sgr. (cette expédition est l'une des plus importantes au point de vue des résultats scientifiques). — TIEDTKE, Quæstionum Nonnianarum specimen. Berlin, 1873 (très-bonne dissertation sur quelques points de métrique). — WESKE, Untersuchungen zur vergleichenden Grammatik des finnischen Sprachstammes. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel. In-8°, vij-100 p. 18 Sgr. (art. favor.). — DONNER, Ofversikt af den Finsk Ugriska sprakforskningens historia. Helsingfors, 1872. In-8°, 109 p. (excellent résumé des travaux publiés sur toutes les langues finnoises).

Wissenschaftliche Monats-Blætter, n° 2. LECHLER, Johann von Wiclif und die Geschichte der Reformation, 2 vol. Leipzig, Fleischer. xxij-743; 654 p. 8 Thal. (art. très-favorable). — SEVIN, Synoptische Erklærung der drei ersten Evangelien. Wiesbaden, Niedner. In-8°, xiv-366 p. 2 Thal. (bon résumé des travaux antérieurs). — ELGNER, Jerusalem und seine Umgebung. Leipzig, Serbe. In-4°, 62 p. 2 Thal. (simple annonce). — Riddarasögur, herausgeg. v. KŒLBING. Strassburg, Trübner. In-8°, lv-220 p. 2 Thal. 10 Sgr. (excellente édition). — Jungbrunnen. Die schœnsten deutschen Volkslieder. gesamm. v. SCHERER, 3. Aufl. Stuttgart. In-8°, xij-351 p. 2 Thal. (contient 176 chansons populaires).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 24 — **14 Juin** — **1873**

Sommaire : 115. STRACK, Prolégomènes critiques à l'Ancien Testament. — 116. DUFEU, Age et Destination des quatre Pyramides de Gizeh. — 117. EGGER, Contribution à la Critique et l'Interprétation du *S. Grégoire* de Hartmann von Aue. — 118. Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean de Sorde, p. p. RAYMOND. — 119. Lettres de l'électeur palatin Frédéric III, p. p. KLUCKHOHN, t. II. — 120. MONTEIL et LOUANDRE, Histoire de l'Industrie française et des Gens de métier. — 121. SCHWARTZ, Albertine von Grün et ses Amis. — 122. PITRÉ, Études de Poésie populaire. — 123. Bibliothèque historico-politique. — *Sociétés savantes :* Académie des Inscriptions.

115. — **Prolegomena critica** in vetus Testamentum hebraicum quibus agitur : 1° de Codicibus et deperditis et adhuc exstantibus ; 2° de textu Bibliorum hebraicorum quibus Talmudistarum temporibus fuerit, scripsit herm. L. STRACK, phil. doct., Lipsiæ, 1873. In-8°, viij-131 p.

Cet opuscule est sans le moindre doute une dissertation présentée à une Université pour obtenir un titre académique ; il a du moins toutes les apparences d'un travail de ce genre. L'auteur paraît avoir soigneusement compulsé tout ce qui a été écrit sur les deux questions qu'il s'est proposé d'examiner ; sous ce rapport sa dissertation ne manque pas d'un certain intérêt. Mais il n'a rien ajouté à ce qu'on savait déjà sur ces deux points ; ce qui du reste ne saurait nous surprendre, ce sujet étant de ceux qui demandent de longues années exclusivement consacrées à leur étude.

M. Strack aurait bien fait de laisser de côté ou d'indiquer d'un mot ce qu'on peut trouver dans des ouvrages bien connus, en particulier dans les Introductions à l'Ancien Testament, et de porter ses recherches sur un point spécial, encore peu exploré. A quoi bon, par exemple, décrire un certain nombre de manuscrits hébreux, pour nous dire, sous forme d'épilogue, qu'il serait utile de recueillir avec soin toutes les leçons du Ben-Ascher, dont il est fait mention dans les commentaires, les grammaires, les lexiques, etc. ? Il aurait certainement bien plus contribué pour sa part à la révision du texte de l'Ancien Testament en entreprenant lui-même de recueillir ces variantes, qu'en nous décrivant des instruments critiques sur lesquels il ne pouvait espérer de donner des connaissances nouvelles à ceux qui s'occupent de l'explication des anciens livres hébreux.

Mais ce que M. Strack n'a pas fait ici, et, à vrai dire, ce qu'il lui aurait été bien difficile de faire, il l'entreprendra, il faut l'espérer, plus tard ; il s'y est engagé par la publication de cet opuscule. Il faut l'encourager à persévérer dans ce genre d'étude qui, depuis la mort de de Rossi, est à peu près abandonné. L'érudition, quelque peu exubérante, qu'il déploie dans ce premier essai, est une promesse pour l'avenir.

M. N.

116. — **Découverte de l'âge et de la véritable destination des quatre pyramides de Gizeh,** principalement de la grande pyramide, renfermant des repères chronologiques et scientifiques pour fixer la date de leur construction, déterminer l'époque de la fondation de la monarchie des Pharaons, constater les connaissances des anciens Égyptiens en astronomie, en géodésie, en hydraulique, en géographie, en géologie, et réglementer les alluvions de la vallée du Nil pour l'amélioration de son agriculture, par A. Dufeu, membre de l'Institut égyptien et de la Société des études historiques de Paris. — Veuve Morel et Ce, 1873. In-8°. — Prix : 12 fr.

On avait cru jusqu'à présent que les pyramides d'Égypte avaient servi de tombeaux à certains Pharaons des premières dynasties, à Chéops, à Chéphren, à Menchérès. C'est là, paraît-il, une de ces erreurs comme on en rencontre tant dans l'histoire : les pyramides n'étaient pas des tombeaux mais des étalons géométriques, et leur noms même (*Pi-Re-Mit*, le dixième des mesures ou des nombres) indique leur nature scientifique. Il m'est assez difficile d'exposer tout au long les raisons qui ont conduit M. Dufeu à faire cette découverte. Je puis dire cependant que tout son raisonnement repose sur ce fait que la coudée égyptienne était à la fois une mesure de longueur et une mesure de temps, qu'elle avait une valeur métrique et une valeur chronologique. On l'appelait *nilométrique* quand elle servait à mesurer les distances. M. Dufeu la nomme *astronomique* ou *sothiaque* quand elle sert à mesurer le temps. Dans tous les cas il admet qu'elle était divisée en parties infiniment petites qu'il nomme *noctas :* la coudée nilométrique ($0^m,5248$) comprenait 360 de ces noctas, la coudée sothiaque en renfermait 365 dont chacun représentait une année de 365 jours. Elle équivalait donc à 365 années de 365 jours, et quatre coudées sothiaques, de 365 années l'une, donnaient 1460 années de 365 jours, soit une période sothiaque.

Cela posé il faut admettre : 1° que les Égyptiens en construisant les pyramides leur donnèrent une hauteur et des dimensions proportionnelles au nombre d'années qui s'étaient écoulées depuis le commencement d'une période sothiaque, dont le début avait précédé de 60 ans l'avénement de Menès, si bien qu'il suffit de mesurer la hauteur et les dimensions de chacune des pyramides et de faire sur ces données divers calculs mystérieux pour avoir en années la hauteur chronologique du roi qui l'a fondée; 2° que dans les listes de Manéthon la hauteur chronologique de certains rois était marquée en coudées sothiaques : ainsi quand Manéthon affirme que le roi Sésochris était grand de cinq coudées, trois palmes, on doit l'entendre, non pas de sa taille corporelle, mais de la distance à laquelle il se trouvait de l'époque où vivait Manéthon, soit 2706 ans et 6 mois de l'époque des Ptolémées, 487 ans et 6 mois de l'avénement de Menès. On me permettra pour abréger de montrer par un seul exemple la manière dont M. Dufeu applique ses deux principes. D'après lui Kerphérès, dernier roi de la troisième dynastie Memphite régnait depuis vingt-six ans sous ce nom, quand il devint premier roi de la quatrième dynastie également Memphite, sous le nom de Soris. Ce nom de Soris ne lui fut donné que lorsqu'il commença à faire creuser la syringe de l'Hypogée de la grande pyramide, dont il fut ainsi le

fondateur. Il avait alors une hauteur chronologique de 779 ans révolus à partir de l'avénement de Menès, et une hauteur sothiaque de 839 ans, à partir du début de la période sothiaque de 60 ans antérieure. Or, pour fixer avec précision la date de la fondation de l'Hypogée dont le syringe fait partie, les architectes égyptiens donnèrent pour longueur à cette syringe 30,1084 coudées, soit à raison de 360 parties ou noctas l'une, 10839 noctas. Ce dernier chiffre se compose de 779 années ou noctas, hauteur chronologique de Kerphérès quand il devint Soris; des 60 ans écoulés jusqu'à l'avénement de Menès depuis le commencement de la période sothiaque, ce qui donne 839 ans, hauteur sothiaque de Kerphérès quand il devint Soris; à ce chiffre de 839 ans qui indiquait la date précise de la fondation et par là désignait le nom du roi fondateur, ils ajoutèrent à dessein 10 *chiliades* d'années, soit 10,000 noctas, afin de rendre leur secret impénétrable. Il paraît que les anciens Égyptiens aimaient beaucoup les *chiliades* d'années, c'est-à-dire les nombres ronds de mille. Après l'achèvement de l'Hypogée, la grande pyramide fut érigée par Souphis Ier, le Chéops d'Hérodote. Souphis avait, d'après les listes royales de Manéthon, une hauteur chronologique de 808 ans, c'est-à-dire qu'il monta sur le trône 808 ans révolus à partir de l'avénement de Menès. Pour déterminer la date de cette construction et désigner ainsi le nom du roi qui en avait été l'auteur, les architectes donnèrent, 1° à la chambre dite funéraire du monument une hauteur de plafond correspondant à la hauteur chronologique de Souphis Ier, soit 11,2222 coudées, lesquelles à raison de 360 noctas l'une font 4040 noctas qui divisés par 5, *nombre secret*, donnent 808 noctas ou années qui représentent la hauteur chronologique du roi fondateur. 2° Ils formèrent la pyramide par la superposition de 202 rangs de gradins qui sont le quart de 808. 3° Ils donnèrent pour hauteur verticale au monument 262 coudées (138 mètres environ) desquelles, déduisant 40 pour l'espace de temps écoulé entre l'avénement de Menès et le début de la période sothiaque, il reste encore 202, quart de 808.

J'espère que cet exposé partiel suffira à faire apprécier la nature et la valeur des arguments présentés par M. Dufeu à l'appui de son opinion. Son livre, sous couleur de rechercher l'origine et la destination des grandes pyramides, ne tend rien moins qu'à établir un nouveau système chronologique, d'après lequel on pourrait littéralement mesurer à la toise la durée de l'empire égyptien, et calculer à un trois cent soixante-cinquième de coudée près la date de chaque règne. L'idée est originale et aurait pu avoir grand succès au siècle dernier : je doute fort qu'elle soit admise pas les égyptologues contemporains.

G. MASPERO.

---

117. — **Beitræge zur Kritik und Erklærung des Gregorius Hartmanns von Aue,** von Josef EGGER. Graz, Lubensky. 1862. Gr. in-8°, 44 p.— Prix : 1 f. 35.

Cette brochure sera indispensable à ceux qui voudront donner du *S. Grégoire* de Hartmann une édition nouvelle. M. Egger y fait preuve d'une critique cir-

conspecte et judicieuse, appuyée sur une étude attentive de la langue, du style et de la versification de son auteur. Ce qu'il dit sur la valeur respective des manuscrits manque un peu de clarté. Les arguments qu'il trouve, pour appuyer sa classification, dans les onze vers qui seuls sont communs à ABDEG, ne paraissent ni assez nombreux, ni assez décisifs.

---

118. — **Cartulaire de l'abbaye de Saint-Jean de Sorde**, publié pour la première fois sur le manuscrit original, par Paul Raymond, archiviste du département des Basses-Pyrénées. Paris, Dumoulin; Pau, Ribaut. 1873. In-8°, xxij-182 p. — Prix : 5 fr.

Le Cartulaire de Saint-Jean de Sorde (dioc. de Dax) a été mis à profit au XVIIe siècle par Oihénart et Marca. Depuis il ne paraît pas qu'on en ait fait aucun usage, et M. Raymond, son éditeur actuel, n'a pu en tirer parti pour la composition de son *Dictionnaire topographique du département des Basses-Pyrénées* (1863) l'un des premiers, par ordre de publication et par rang de mérite, parmi les dictionnaires topographiques rédigés selon les instructions du Comité des travaux historiques. C'est que le ms. de ce cartulaire n'est pas placé dans un dépôt public. Il faut donc féliciter son possesseur, M. l'abbé Lugat, curé de Villeneuve-Marsan (Landes), d'en avoir autorisé la publication et d'avoir confié ce soin à la personne qui pouvait le mieux s'en acquitter.

Ce cartulaire est l'un des plus intéressants que j'aie jamais lus. Eu égard à son peu d'étendue, il contient une énorme proportion de notions sur la géographie, l'histoire, la langue, l'état de civilisation d'une contrée jusqu'à présent assez pauvre en documents publiés. Beaucoup de faits, peu de formules. C'est un recueil de *notices*, au sens où on entend ce mot en diplomatique, non point d'actes rédigés dans une chancellerie ou par des notaires régulièrement institués. L'exposé des motifs et le dispositif occupent presque toute la teneur des pièces, qui offrent par conséquent une grande variété. Le rédacteur du cartulaire ne paraît pas avoir simplement et fidèlement copié une série d'actes anciens, il est évident qu'en beaucoup de cas il nous donne seulement la substance des documents qu'il avait sous les yeux, mais on ne saurait déterminer exactement quelles libertés il s'est données à l'égard d'originaux qui paraissent ne plus exister. Toutefois, il est permis de conjecturer qu'il ne s'est pas borné au rôle de compilateur, qu'en plusieurs cas il a, probablement avec l'intention d'être sincère, rétabli, d'après une tradition plus ou moins sûre, la notice de donations réelles, mais qui n'avaient donné lieu originairement à aucun acte écrit. Plusieurs de ces notices en effet, sont de véritables récits, embrassant un espace de temps assez étendu, et comprenant plusieurs transactions successives. On sent qu'on est en présence d'un résumé de faits dont il a paru utile, après un temps plus ou moins long, de conserver la mémoire, mais non pas d'un acte rédigé au moment même où les événements relatés achevaient de s'accomplir. Je citerai tout à l'heure un exemple ou deux de ces curieux documents.

Les cartulaires, irréguliers et informes comme est celui-ci, sont d'ordinaire assez anciens. Celui-ci est, au témoignage de l'éditeur, du XIVe siècle seulement, et on gagnerait peu à supposer qu'il est la copie d'un recueil antérieur, car il s'y trouve des actes de la fin du XIIIe siècle [1]. Ce sont les plus récents ; les plus anciens se rapportent aux premières années du XIe siècle, mais peuvent fort bien, au moins en beaucoup de cas, avoir été rédigés longtemps après les faits qu'ils relatent.

Le cartulaire de Saint-Jean de Sorde ne contient guère d'actes émanés de personnages importants. Notons cependant que dans un assez grand nombre de pièces (VI, VIII, LIV, LVII, etc.) on voit figurer Gaston IV de Béarn (celui qu'Albert d'Aix appelle Gasto de *Bederz*) qui fut un des guerriers marquants de la première croisade. Notons aussi (pièce LXXXI) la donation faite en 1120 à l'abbaye de Sorde, par Guillaume IX, duc d'Aquitaine (VII comme comte de Poitiers), et sa confirmation vers 1128, par Guillaume VIII. Ces deux actes ont été copiés *in extenso* dans le cartulaire. Il n'y a pas à douter de leur authenticité : nous savons d'ailleurs qu'en 1120 le comte de Poitiers se rendit en Espagne pour y combattre les Sarrazins [2], et la donation à l'abbaye de Sorde n'est pas la seule qu'il ait faite sur sa route [3]. C'est probablement au moment de cette expédition en Espagne que fut composée la pièce *Pois de chantar m'es pres talens*, qui ne peut guère, ainsi que Diez l'a montré, se rapporter au départ de Guillaume pour la croisade.

Mais l'intérêt de ce cartulaire est ailleurs : il est surtout dans les lumières qu'il nous donne sur l'état de la civilisation au XIe et au XIIe siècle. Cet état est simplement celui de la barbarie la plus complète, et nulle part on ne voit l'Église intervenir pour remplir ce rôle pacificateur qu'on se plaît d'ordinaire à lui attribuer. Tout au contraire, nous voyons l'un des abbés de Sorde entrer en lutte avec son seigneur Gui-Geoffroi, duc d'Aquitaine et comte de Poitiers († 1087), et lui faire la guerre à la façon du moyen-âge : non pas en l'attaquant directement, mais en ravageant ses terres (pièce XL). Il ne paraît pas qu'à aucun égard les moines de Sorde se soient comportés autrement que leurs contemporains vivant dans le siècle. Aussi plusieurs des notices dont se composent ce cartulaire racontent-elles comme les faits les plus naturels, des actes monstrueux qu'on est tenté d'attribuer à l'imagination des poètes quand on les rencontre dans nos chansons de geste les plus sauvages, dans les *Lorrains* par exemple. Un certain Arnalt Sanz (vers 1100) avait à venger son père tué en trahison par

---

1. Cependant, il faut noter que l'acte le plus récent, (je le crois du moins), qui est de 1293 (pièce 24) a été ajouté par une autre main, un témoignage même de M. Raymond. Il se pourrait donc que le cartulaire fût réellement de la fin du XIIIe siècle. Il faudrait avoir sous les yeux un spécimen de l'écriture du ms., pour contrôler le dire de M. Raymond. La préface nous avertit que certains exemplaires sont accompagnés d'un fac-simile photographique, mais l'exemplaire que nous avons reçu à la *Revue* n'était pas dans ce cas.

2. Vaissète, éd. orig. II, 389.

3. Il y a, en 1120, une donation du même Guillaume à l'église de Bayonne, *Gall. Christ.* I, instr. p. 2013.

Guillelm Malfara; il fait une donation à l'abbaye de Sorde « ut Deus illi daret » traditorem. » La notice se poursuit ainsi : « et cepit eum, et amputavit ambas » manus ejus et summitatem narium et lingue ejus, et abscidit testiculos ejus; » et spolia ejus, id est loricam, galeam, scutum, caligas ferreas, ciroteclas » similiter ferreas, omnia dedit Sancto Johanni » (pièce XXXII). — Voici qui n'est pas moins caractéristique en un autre genre. L'église de Saint-Pierre d'Orist (Landes) appartenait à un prêtre nommé Bergund Ainer. Chassé par les habitants pour cause de meurtre, ce prêtre se rend à Rome et reçoit du pape le conseil de se faire moine à Saint-Jean de Sorde, ce qu'il fait. Il donne à l'abbaye, avec sa personne, la moitié de la dîme de son église, laissant l'autre à un sien fils, appelé Gaius, à condition de faire desservir l'église en question. Devenu moine, il a un second fils de la même femme, d'où résulta pour la communauté un accroissement qui paraît tout naturel au rédacteur de la charte : « quem fecit » pater ejus monachum, quia genuerat eum in monastico habitu » (pièce XXV).

Le lecteur trouvera dans ce cartulaire nombre d'autres faits non moins intéressants pour l'histoire des mœurs.

Il y a aussi de quoi attirer l'attention des philologues. On sait que nous n'avons aucun document bien ancien des dialectes du Béarn. Le plus ancien est certainement le couplet *Dauna io mi rent a bos* du célèbre *descort* de Rambaut de Vaqueiras, mais c'est peu de chose, outre que le texte n'en est pas très-sûr. Les *Fors* de Béarn, le principal texte de langue pour cette contrée, ont été publiés d'après un ms. du xve siècle, et je ne sais s'il en existe de plus anciens. Il n'est donc pas inutile d'étudier au point de vue de la langue un recueil formé vers le commencement du xive siècle, au plus tard, avec des éléments qui parfois remontent au xie. Ces éléments sont latins, il est vrai, mais la langue vulgaire y fait de fréquentes apparitions; et pour ma part j'ai recueilli dans les textes édités par M. Raymond, outre quelques douzaines de mots qui manquent dans Raynouard ou y sont mal expliqués, un bon nombre de formes dont je ne puis ici exposer le détail. Je me suis, notamment, convaincu que la déclinaison à deux cas devait être à peu près inconnue en Béarn dès les plus anciens textes, c'est-à-dire à partir des premières années du xiie siècle au moins. Le même fait étant déjà établi pour le catalan du Roussillon [1], il serait fort possible que la déclinaison à deux cas, qu'on savait n'avoir pas dépassé les Pyrénées, n'eût atteint cette limite sur aucun point.

Le travail de l'éditeur n'est pas satisfaisant de tout point. L'annotation géographique est ce qu'on devait l'attendre de l'auteur du Dictionnaire topographique des Basses-Pyrénées; les notes historiques sont aussi ce qu'elles doivent être : brèves et précises; mais les textes sont ponctués avec une négligence que j'avais déjà remarquée dans d'autres publications de M. Raymond. En outre il y a dans ce cartulaire, comme dans toute copie, des fautes qu'il eût fallu corriger

1. Voy. le travail de M. Alart sur d'anciens documents de la langue catalane du Roussillon et de la Cerdagne, dans la *Revue des langues romanes*, t. III, livr. 3 et 4.

au moins en note. Par ex. p. 21 (pièce XXVI) : « Cum *consens* suorum paren- » tum » devait être rectifié. Ce n'est peut-être qu'une faute d'impression, comme aussi *d'estrenis*, p. 37, pour *de strenis*, et comme beaucoup d'autres que M. R. n'a pas relevées à l'*errata*. Est-ce par erreur ou de propos délibéré qu'il donne (p. 67, note 23) pour dates extrêmes à l'épiscopat de Guillem de Heugas, évêque de Dax, 1135-1143 ? La première de ces deux dates doit être corrigée en 1120.

Les tables ne sont pas bien conçues ; il y en a deux, une pour les noms de lieux et l'autre pour les noms de personnes, quand une seule serait infiniment plus commode. De plus M. R. a le tort de donner les noms de lieux et de personnes sous leur forme moderne. Cette forme moderne est très-souvent purement conjecturale quand il s'agit des noms de personnes. Il fallait donner les noms de lieux sous leur forme ancienne et sous leur forme moderne, avec renvoi de l'une à l'autre, et les noms de personnes uniquement sous la forme qu'ils ont dans le cartulaire. Enfin c'est un détestable système que celui qui consiste à donner comme nom de la personne le nom du lieu d'où cette personne est originaire, et c'est ce que fait régulièrement M. Raymond. Ainsi, le « Bergundius Ainerii de Urist » dont j'ai parlé plus haut, figure à la table de cette façon : *Orist* (*Bergon Ainer d'*), et on le chercherait vainement à *Bergon* et à *Ainer*.

Enfin, les faits réunis dans l'introduction auraient pu être mieux présentés et dans un meilleur ordre.

P. M.

---

119. — **Briefe Friedrich's des Frommen**, Kurfürsten von der Pfalz, mit verwandten Schriftstücken, gesammelt und bearbeitet von A. Kluckhohn. Zweiter Band, erste Hælfte, 1870. Zweite Hælfte, 1872. Braunschweig, C. A. Schwetschke u. Sohn. In-8°, xliij-1088 p. — Prix : 9 fr. 65.

Nous avons autrefois rendu compte du premier volume de cet ouvrage dans la *Revue* (1869, art. 155); le second volume se publiait au moment de la guerre, le troisième et dernier vient de paraître. J'ai parlé dans mon premier article du contenu général de cet utile ouvrage qui, par tant de points, se rattache à l'histoire de notre pays ; j'ai présenté quelques observations sur la méthode du savant éditeur et sur la nécessité dans laquelle il s'est trouvé d'abréger considérablement, en les résumant, beaucoup des documents qu'il publie, afin de ne pas dépasser le nombre de volumes que lui prescrivait l'Académie de Munich. J'ai enfin critiqué les changements d'orthographe employés pour certaines lettres, tandis qu'on respectait l'orthographe des autres. Je ne reviendrai plus ici sur ce point[1]. J'aime mieux répéter tout ce que je disais sur le zèle et les soins avec

---

1. M. Kluckhohn regrette dans sa dernière préface de n'être pas encore allé plus loin dans l'appropriation du texte au grand public (*lesbarmachung des Textes*). A cette occasion il veut bien parler de mon article dans la *Revue* et répondant à mes remarques il fait observer que je me *moque* sans doute de lui et m'appelle *spirituel critique*, ce que je n'ai garde de regarder comme un compliment, sachant trop bien combien l'on tient en Allemagne à

lesquels M. K. a tâché de réunir dans toutes les archives de l'Europe centrale les documents qui se rapportaient à l'Électeur Frédéric le Pieux, dont le rôle politique fut d'une assez grande importance dans la seconde moitié du XVIe s., pour éveiller un intérêt plus général. Le dernier volume va jusqu'au 26 octobre 1576, date de la mort de l'Électeur. Si le premier portait un cachet plus particulièrement théologique, et roulait surtout sur les nombreuses querelles entre Calvinistes et Luthériens qui troublèrent le Palatinat et l'Empire tout entier, ce second volume nous entretient principalement des événements politiques du dehors, en France et aux Pays-Bas, en temps que s'y mêlait la diplomatie de l'Allemagne protestante. Le Palatinat n'était pas seulement parmi les États allemands de quelque importance, le plus proche de la France; il était encore celui qui se rapprochait le plus des Huguenots par ses croyances, l'Électeur régnant ayant adopté la religion réformée. Calviniste dévoué à sa foi, Frédéric le Pieux fut encore amené par son second mariage avec la veuve du comte de Brederode, à se mêler, à partir de 1569 surtout, aux guerres du parti dans les contrées voisines. Son fils aîné Jean-Casimir fit plusieurs campagnes en France; son fils cadet, Christophe, mourut pour les libertés des Pays-Bas, sur le champ de bataille de Moorwyck, avec les frères du Taciturne, en 1574. Aussi pouvons-nous puiser des renseignements nombreux dans les lettres de Frédéric, de ses ambassadeurs et de ses ministres, échangées avec, ou écrites au sujet des personnages les plus marquants des partis hostiles qui se disputaient alors sur le sol de la France. Le nombre d'ambassadeurs royaux ou huguenots que nous voyons arriver successivement à la cour de Heidelberg pendant ces quelques années est vraiment prodigieux; MM. de La Mauvessière, de Lambres, Gaspard de Schomberg, de Faye, Galeozzo Fregoso, le maréchal de Retz, de Harlay, d'Herbault, de Lyencourt, Louis de Bar, de Lansac, etc., au nom de la cour, MM. de Malmédy, de Vézines, d'Haussonville et d'autres, au nom des princes. C'étaient naturellement les envoyés huguenots qui trouvaient d'ordinaire le meilleur accueil, et non pas seulement, j'ai hâte de le dire, parce qu'ils promettaient de l'or pour les reîtres et les lansquenets allemands qu'ils désiraient prendre à leur solde, mais aussi par suite des sympathies sincères et souvent désintéressées de Frédéric pour la *cause*[1]. Nous ne pouvons analyser en détail un recueil aussi

---

séparer l'érudition de l'esprit. Je puis assurer à mon honorable contradicteur que je ne songeais aucunement à me *moquer* de lui; je trouvais bizarre que l'on conservât l'orthographe des lettres princières, tout en changeant celle des autres. Implicitement M. K. me donne raison en me demandant si je croyais par hasard que les princes écrivissent eux-mêmes leurs lettres? Je sais parfaitement qu'ils avaient pour cette besogne des scribes de chancellerie, mais précisément à cause de cela, je ne comprends point pourquoi l'on devrait respecter l'orthographe de ces scribes plus que celle des autres mortels. Si M. K. voulait réellement se laisser guider par l'intérêt qu'il porte au grand public, il fallait aller bien autrement loin, changer tous les tours de phrase obscurs, tous les mots vieillis, etc. C'est dans ce sens que j'avais parlé de « changer la forme des phrases; » je n'ai jamais songé à proposer au savant éditeur de falsifier les textes.

1. J'insiste sur ce point, en présence des accusations, à mon gré, mal fondées, qu'on a souvent portées sur ce prince. Récemment encore M. le duc d'Aumale, dans le second

volumineux, qui renferme, dans ce dernier volume seulement, plus de onze cents pages d'une impression compacte; nous tenons à signaler cependant quelques-unes des pièces qui pourront intéresser le plus le public français. Citons le rapport de l'ambassadeur wurtembergeois Vergerius sur sa mission auprès de Catherine de Médicis en novembre 1567 (p. 130); les rapports de l'envoyé palatin Wenceslas Zurleger, de la même année (p. 153); les discussions financières à propos des reîtres conduits en France par Jean-Casimir, en 1567-1568 (p. 215); la longue lettre, envoyée de Londres par le cardinal Odet de Châtillon sur la bataille de Jarnac et sur la mort par empoisonnement de son frère d'Andelot (p. 335); la lettre très-étendue de Guillaume d'Orange sur l'expédition du duc Wolfgang des Deux-Ponts en France, en 1569 (p. 341); le récit d'un citoyen de Strasbourg présent à la Saint-Barthélemy (p. 485), et toute une série d'autres pièces relatives à ce triste massacre; nous y relevons surtout la curieuse version de l'envoyé de Charles IX, G. Fregoso, qui détaille longuement la fameuse conjuration de Coligny, rééditée depuis par M. Gandy, sur la foi de M. Crétineau-Joly (p. 505)[1]. Nous terminerons cette énumération par la mention de la belle lettre de Jacqueline d'Entremont, veuve de Coligny, qui, se croyant à la veille d'être conduite à Rome, dans les cachots de l'Inquisition, écrit en novembre 1573 à l'Électeur, du fond de sa prison, pour lui recommander ses enfants et pour confesser sa foi. Un des points les plus intéressants, — je ne dis point des plus réjouissants pour nous, — touchés et plus ou moins éclaircis par les pièces de ce volume, c'est la négociation de Henri de Condé avec Frédéric le Pieux, ou plutôt avec son fils Jean-Casimir, terminée par le traité

---

volume de son *Histoire des princes de Condé* (p. 113), a parlé de Frédéric, de l'outrecuidance de ses prétentions, en même temps que de sa naïveté, d'une façon bien dure, à propos du traité de 1574, dont nous dirons un mot plus tard. La conduite de Frédéric est fort naturelle, à son point de vue; c'est celle de Condé qui méritait toutes les colères du noble académicien.

1. Le récit d'un bourgeois de Strasbourg, qui méritait d'être traduit, comme déposition d'un témoin oculaire, relativement impartial, paraîtra dans un des prochains numéros du *Bulletin de l'Histoire du protestantisme français*. M. K. revient à propos de la Saint-Barthélemy sur une question que l'on pouvait croire épuisée. Il affirme (p. 481) que M. Acton a démontré dans le n° CI du *North British Review* (Londres, 1869) que le massacre ne fut nullement le résultat d'une décision soudaine, mais d'une méditation prolongée. Ne connaissant pas les arguments de l'écrivain anglais, il m'est difficile de porter un jugement sur son travail, mais on sait que les savants les plus compétents et les opposés sur d'autres points sont unanimes pour rejeter aujourd'hui la préméditation. Ce qui paraît certain, c'est que *peut-être* le manque d'empressement de la part de l'Angleterre et des protestants d'Allemagne à se liguer plus étroitement avec Charles IX, indisposa d'autant plus ce monarque contre les huguenots et le fit moins hésiter au moment de l'attentat. Walsingham en avait comme un pressentiment, dans une lettre à Frédéric le Pieux, écrite à Paris, le 22 août 1572 et Jean-Casimir exprimait encore cette opinion le 15 octobre suivant dans une lettre au landgrave Guillaume de Hesse. — La nouvelle du massacre lui-même excita la plus vive indignation à la cour de Heidelberg; on y écrivit des mots bien durs pour la bonne foi et l'honneur du nom français et l'on peut constater à cette occasion que les préjugés et les antipathies politiques des peuples ne datent point d'hier. Ce qu'il y a de curieux c'est que Frédéric s'étonne que l'amiral se soit ainsi laissé prendre, lui « qui avait sans doute aussi bien étudié la bible welche *El principe Macciavelli* » (p. 498).

de Strasbourg, du 1er juin 1574. Cet acte secret promettait au nom des protestants de France les trois évêchés de Metz, Toul et Verdun au jeune comte palatin, pour le cas où il mènerait à leur secours une armée suffisante. Le dernier biographe des Condé, M. le duc d'Aumale, a parlé d'une façon très-hâtive, et dans une note seulement, de ces arrangements qui font peu d'honneur au chef politique du protestantisme français et qui ne reçurent d'ailleurs aucun commencement d'exécution (p. 719).

A côté de ces questions politiques on pourrait glaner encore, comme dans le précédent volume, maint trait caractéristique des idées et des mœurs de la haute société d'alors. A la p. 70 nous voyons Frédéric féliciter chaudement son fils de ne pas trop s'enivrer en portant des toasts à la cour de Stuttgart; autre part nous assistons à des discussions théologiques sur la grave question de savoir si lors de la mort d'une femme enceinte, l'enfant non baptisé qu'elle porte dans son sein est un petit diable ou non (p. 405). Nous pénétrons même dans l'intimité princière au point d'apprendre les dissensions du jeune comte-palatin Jean-Casimir, zélé calviniste, et de sa femme, princesse saxonne, non moins zélée luthérienne, et les scènes singulières qui en sont le résultat (p. 838). Nous revoyons enfin les souffrances et les dégâts, causés des deux parts par la lutte acharnée des partis politiques et religieux, auxquels viennent se mêler les antipathies nationales. Soit que M. K. nous fasse voir « les *méfaits* (*Unthaten*) des Français sur le » territoire germanique, » soit qu'il nous montre « la *conduite* (*Verhalten*) de la » soldatesque allemande sur le sol français, » ce sont les mêmes pillages, les mêmes incendies et les mêmes massacres. La nuance délicate que s'impose le patriotisme de l'érudit éditeur ne change rien au fond des choses, à la tristesse écœurante du spectacle qu'offrait alors l'Europe chrétienne et en présence duquel on comprend que le vieil empereur Maximilien II exhalât sa douleur dans ces paroles mélancoliques : « *Cupio dissolvi et esse cum Christo* » (p. 142).

Quelques noms propres auraient dû, non pas être changés, si leur orthographe était telle dans les textes originaux, mais accompagnés de leur forme véritable entre parenthèses, pour la plus grande commodité du lecteur [1]; çà et là les notes explicatives auraient sans doute été plus nombreuses et toujours les bienvenues, si l'éditeur n'avait pas été limité d'une façon si fâcheuse dans l'étendue de son ouvrage. L'introduction historique est remplie de faits intéressants, le répertoire des noms propres et des noms de lieux est fait avec soin et c'est avec une sincère reconnaissance que nous prenons congé de M. Kluckhohn, malgré les critiques de détail que nous nous sommes permises à son égard et qu'il n'attribuera cette fois, j'espère, à aucune disposition irrévérencieuse à son égard.

Rod. Reuss.

---

1. Ainsi p. 113 Mamoranci (Montmorency), et Landsack (Lansac); p. 200 Nitri pour Vitry, etc. *Das Haus Equon* (p. 112) est sans doute le château d'Ecouen. P. 91 il y a une phrase sur un régiment suisse que je n'ai pu réussir à comprendre; n'y aurait-il pas une omission de quelques mots?

120. — **Histoire de l'industrie française et des gens de métiers,** par Alexis Monteil. Introduction, supplément et notes par Ch. Louandre. Illustrations et fac-simile par Gerlier. Paris. 1872. Bibliothèque nouvelle. 2 vol. in-18. — Prix : 7 fr.

Sous un titre nouveau, cette publication n'est guère que la réimpression des chapitres que Monteil, dans son *Histoire des Français des divers états*, a consacrés à la classe des gens de métiers. Les éditeurs se proposent d'extraire successivement de cet ouvrage une histoire de l'agriculture, des finances, de la royauté, etc. Chaque partie sera, comme celle que nous avons sous les yeux, accompagnée d'une introduction sur les origines du sujet, de notes et d'une continuation jusqu'à nos jours. La suppression des citations, le caractère des notes et de l'introduction, tout montre que le but de cette nouvelle édition est de vulgariser sur les mœurs de nos ancêtres des notions qu'on ne va plus guère chercher dans les huit volumes de Monteil. Malheureusement, en dépit de ce rajeunissement, son ouvrage restera une compilation indigeste et hybride, ennuyeuse pour l'homme du monde, suspecte pour le savant. En plaçant dans la bouche de personnages contemporains la description des mœurs de chaque époque, l'auteur, loin d'animer ses tableaux, leur a donné je ne sais quoi de lourd et d'artificiel et s'est imposé en même temps une précision de détails qui l'a conduit à forcer les textes, à s'en servir sans discernement des temps et des lieux. Il n'en faut pas moins rendre justice à la pensée élevée qui l'a inspiré, ainsi qu'à la patience et au zèle dont il a fait preuve.

L'introduction de M. Louandre, écrite pour le grand public et dépourvue de citations et de preuves, ne se prête pas à une critique scientifique. Nous aurions des observations à faire sur bien des points, mais nous aimons mieux reconnaître que le résumé d'un sujet aussi vaste, aussi complexe, aussi peu étudié jusqu'ici ne saurait être ni très-complet ni très-précis. Une tentative comme celle de M. L. sera prématurée et insuffisante tant qu'on n'aura pas recueilli et publié la plupart des statuts et des règlements des corporations, tant que ces textes n'auront pas été utilisés dans des travaux spécialement consacrés à certaines localités ou à certaines questions. C'est seulement à l'aide de cet ensemble de textes et de monographies qu'on pourra faire une synthèse, qui apprendra au public l'histoire de l'industrie et de la classe qui en vivait. Le recueil des *Monuments inédits de l'histoire du Tiers-État*, que M. L. dirige maintenant exclusivement, était destiné à réunir les matériaux de cette histoire, mais la lenteur avec laquelle les volumes se succèdent remet à un avenir bien éloigné le moment où le travail d'ensemble dont nous parlons sera possible.

G. F.

---

121. — Dr Karl Schwartz. **Albertine von Grün und ihre Freunde.** In-8°, 180 p. Leipzig, Verl. v. E. Fleischer. 1872. — Prix : 4 fr.

On pourrait contester l'utilité de cette publication, qui du moins ne servira guère à accroître la connaissance générale de la littérature allemande au siècle

dernier; on peut avec non moins de raison s'étonner de l'étrangeté du plan suivi par l'auteur. Pour nous faire connaître Albertine von Grün, il s'est cru — le moyen est au moins singulier — obligé de nous donner séparément les biographies de Klinger, de Merck, de Julius et de Marianne Hœpfner; mais pourquoi celles-là? et seulement celles-là? Peut-être parce qu'elles étaient déjà faites? On conviendra que la raison n'est pas suffisante. Ces biographies d'ailleurs — on ne peut trop en faire un reproche à M. Schwartz, puisqu'il l'avoue lui-même — n'ont rien d'original, et ne peuvent dès lors s'adresser qu'à ceux qui ignorent les ouvrages d'où elles sont extraites; je doute aussi qu'elles soient fort utiles en Allemagne, et à l'étranger même elles seront d'assez peu de secours. Au reste les erreurs n'y manquent pas; il est probable, par exemple, que, si M. S. eût écrit d'après ses recherches personnelles et non d'après celles d'autrui, il eût mieux compris la préface mise par Wagner en tête du premier volume des lettres de Merck, et qu'il n'eût point avancé que les Frankfurter Anzeigen durent leur publication à cette circonstance que le critique, mécontent du Mercure, voulut fonder avec ses amis un journal à lui; comme si la revue frankfortoise n'avait pas précédé d'un an celle de Wieland. Un autre défaut des quatre vies dont je parle, c'est de manquer de proportion. Si les vingt-quatre pages, par exemple, consacrées à Klinger donnent du contemporain et de l'émule de Gœthe un portrait assez complet, et se lisent même avec plaisir, il faut convenir que dix pages seulement pour la biographie de Merck, dont la vie est d'ailleurs, bien plus que celle de Klinger, mêlée à l'existence d'Alb. v. Grün, sont loin d'être suffisantes. Julius et Marianne Hœpfner sont mieux traités; mais Alb. v. Grün, l'héroïne de ce livre pourtant, n'en est que plus sacrifiée; nous sommes, il est vrai, assez bien renseignés sur sa généalogie, nous apprenons à connaître à merveille son lieu de naissance, mais sa biographie est écourtée et se compose d'anecdotes reliées entre-elles sans art et sans suite; sans doute les renseignements manquent pour la reconstituer dans son entier; mais avec ceux qu'on possède il n'était pas difficile de faire plus et mieux que l'auteur. Tout son mérite se borne presque exclusivement à la rectification de quelques dates et de quelques faits secondaires.

Il ne faut pas chercher plus de choses nouvelles dans la seconde partie du livre de M. Schwartz; des trente-six lettres qu'elle contient, trente se trouvaient déjà dans l'excellente collection de Wagner, et les six inédites qu'il nous donne sont assez peu intéressantes. Encore eût-il fallu ranger ces lettres par ordre de date, pour leur laisser toute leur valeur historique, et ne pas mettre par exemple la lettre n° 9 du 24 février 1774 après la lettre n° 8 du 3 mai de la même année. En somme ce n'est guère qu'une réimpression que nous offre M. S.; et on ne voit pas bien ce qui a pu le déterminer à nous la donner. Ajoutons cependant pour être juste que la plupart des lettres sont accompagnées de notes explicatives, dont quelques-unes, surtout celles qui ont trait à des personnages ou à des faits peu connus, pourront n'être pas sans utilité pour le lecteur.

Charles Joret.

122. — **Studi di poesia popolare,** per Giuseppe Pitré. Palermo, Pedone-Lauriel, 1872. In-12, vij-398 p. (Biblioteca delle tradizioni popolari siciliane, t. III). — Prix : 5 fr.

Il a été rendu compte dans cette *Revue* (1872, t. I, art. 95) des deux volumes consacrés par M. Pitré aux chants populaires de la Sicile. A propos de la *Principessa di Carini,* qui, avant de figurer dans le recueil qui nous occupe, a été publiée isolément par M. Salvatore Salomone Marino, et quoique nous ayons déjà parlé de ce volume dans la *Revue critique* (1870, t. II, art. 114), nous demanderons la permission de revenir un instant à la légende qui en fait le sujet. Au XVIe siècle, Pietro Vincenzo II, seigneur de Carini, tua sa fille Catarina La Grua Talamanca, dont on lui avait appris les amours avec son cousin Vincenzo Vernagallo appelé aussi Don Asturi. Telle est la donnée d'un poème dont l'auteur est resté inconnu, mais devait être attaché au service de Catarina. Une nouvelle lecture de ce poème nous fait penser qu'une interpolation a pu s'y glisser.

Après avoir narré le meurtre de Catarina, l'auteur nous montre D. Asturi ignorant encore la mort de sa maîtresse et errant la nuit sous son balcon silencieux, puis tout à coup l'auteur disparaît et D. Asturi lui-même prend la parole, comme cela arrive souvent dans la poésie tout à fait populaire, et raconte sans que ce récit soit provoqué par rien, comment il apprit de la mère de sa bien-aimée que celle-ci n'était plus, comment il se rendit au couvent où elle avait été enterrée et demanda au sacristain qu'il la lui fît revoir une fois encore. Une lacune interrompt le poème; quand il reprend c'est toujours D. Asturi qui a la parole; il redit de quelle manière il retrouva sa maîtresse en Enfer. C'est tout ce récit que nous sommes très-tenté de regarder comme une interpolation. Ce qui nous y engage, c'est d'abord la substitution inexpliquée de D. Asturi au poète, c'est ensuite l'attachement, le respect que l'auteur déclarait ressentir pour la princesse de Carini. Comment expliquer autrement que par l'intrusion d'un fragment étranger la damnation de Catarina? Le poète, son serviteur, son obligé, a déclaré qu'il voulait glorifier celle qu'il appelle

La megghia stidda di li sarafini,

la pleurer dans un chant respectueux, et il la livrerait à des supplices sans fin! ce serait une singulière façon de témoigner sa reconnaissance pour sa protectrice. Nous savons bien que l'épisode de Françoise de Rimini, dont on rencontre quelques réminiscences dans ce qui suit, a pu en quelque sorte poétiser l'enfer pour l'auteur. Nous savons bien aussi que la partie de l'œuvre que nous regardons comme une interpolation est celle qui justement jouit de la plus grande célébrité dans le peuple sicilien, mais cette célébrité même ne serait-elle pas un indice de l'origine plus populaire de ce passage? Remarquons-le encore, l'histoire qui en fait le sujet non-seulement est répandue dans toute l'Italie, mais, en France, a inspiré une chanson normande recueillie par M. de Beaurepaire, une chanson lorraine (*Chants populaires du Pays Messin*, p. 71) et un chant breton (*Gwerziou*

Breiz-Izel, p. 47). Nous croyons donc que cette rencontre en enfer est venue se mêler au poème primitif qui, selon nous, ne reparaît qu'à l'instant où l'auteur reprend la parole.

Le tome troisième de la *Biblioteca delle tradizioni siciliane* peut être considéré comme le développement du *Studio critico* placé en tête du recueil, comme un vaste appendice où sont approfondis plusieurs points que l'auteur n'avait pas trouvés suffisamment élucidés, où sont abordées aussi quelques questions nouvelles. Des articles séparés, des lettres adressées à divers littérateurs italiens ou étrangers composent ce volume qui sera lu avec intérêt par tous ceux qui s'occupent de la poésie populaire. Nous leur signalerons le chapitre *Ricordi e reminiscenze* où sont rapportées d'assez nombreuses allusions à notre littérature chevaleresque; mais qui ont dû venir moins des sources originales que de l'Arioste, de Berni, de Pulci ou des *Reali di Francia;* une notice sur Pietro Fullone qui vivait dans la première partie du XVIIe siècle et où l'on voit avec quelle facilité l'imagination populaire peut altérer la vraie physionomie d'un homme; une lettre à M. Liebrecht sur une colonie lombarde établie depuis des siècles en Sicile, y conservant sa langue, mais ayant perdu les traditions poétiques de sa patrie, une autre lettre sur la poésie sarde jusqu'ici bien peu connue, une étude sur les chants grecs de l'Italie méridionale. La polémique, polémique toute courtoise, a sa place dans ce volume. M. Pitré combat une opinion de M. Milà y Fontanals, opinion à laquelle nous serions tenté de nous rallier et qui a été ainsi formulée par le critique espagnol : « De todo lo cual, sin negar en manera alguna que la » forma de las *canzuni* u otra aproximada sea originaria del pueblo, que gran » número de ellas son debidas a personas poco o neda letredas y contienen » elementos genuinamente populares, puede, a nuestro ver, deducirse sin » temeridad que constituyen en su conjunto un genero misto, el cual no es por » esto menos digno de atencion y estudio y de admiracion a veces. »

M. Pitré, qui du reste a reconnu, dès le début, l'origine littéraire de plusieurs chants recueillis par lui, se trouve amené à défendre contre M. Milà l'antiquité des diverses poésies renfermant des allusions soit à des personnages, soit à des coutumes du passé. Il continue avec M. d'Ancona cette discussion à laquelle nous ne devons pas nous mêler. Quelle que soit la date des chants en litige, ils sont fort intéressants et l'on doit une grande reconnaissance à celui qui a pris soin de les réunir.

M. Pitré, après s'être occupé si amplement des chants populaires de sa patrie, se propose de rassembler les proverbes et les contes de la Sicile; il a donné de son recueil de contes un échantillon dont la *Revue* a déjà parlé (1873, t. I, art. 36); un spécimen de proverbes siciliens se trouve dans une autre brochure parue en 1869 : *Proverbi e canti popolari illustrati*. Tous les amis de la littérature populaire se réjouissent d'avance de ces publications, qui augmenteront encore la reconnaissance qu'on doit déjà à l'habile et savant éditeur.

Th. DE PUYMAIGRE.

123. — **Historisch-politische Bibliothek,** oder Sammlung von Hauptwerken aus dem Gebiete der Geschichte und Politik. Berlin, Heimann. — Prix : 65 c. le cahier. — BECCARIA, Ueber Verbrechen und Strafen, übersetzt v. Dr Waldeck. 2. Heft. 124 p. 1870. — BUCKLE, Geschichte der Civilisation in England, üb. v. Dr RITTER. 19 H. 5 B. viij-198, 230, 227, 207 et 268 p. 1870. — DANTE, Ueber die Monarchie, üb. v. Dr HUBATSCH. 1 H. 91 p. 1872. — FICHTE, Reden an die deutsche Nation. 3 H. xxxvj-153 p. 1869. — FRIEDRICH II, Anti-Machiavel, üb. v. Dr Fœrster. 2 H. xx-118 p. — 1870. — W. v. HUMBOLDT, Abhandlungen über Geschichte und Politik, mit Einl. v. Dr Fœrster. 2 H. xxxvj-95 p. 1870. — HUTTEN, Ausgewæhlte Gespræche u. Briefe, üb. v. Dr Stæckel. 3 H. xx-172 p. 1871. — LUTHER, An den christlichen Adel deutscher Nation, hrsg. v. Dr Kuhn. 1 H. xv-80 p. 1870. — MACHIAVELLI, Der Fuerst, üb. v. Dr Gruezmacher. 1 H. xij-60 p. 1870. — ID., Erœrterungen über die erste Dekade des Titus Livius, üb. v. Dr Gruezmacher. 4 H. 268 p. 1871. — S. MONZAMBANO (Pufendorf), Ueber die Verfassung des deutschen Reiches, üb. v. Dr Bresslau. 2 H. 138 p. 1870. — WINCKELMANN, Geschichte der Kunst des Altherthums, hrsg. v. Dr O. Lessing. 6 H. xxvij-355 p. 1870.

La *Revue critique* a déjà rendu compte[1] de la collection philosophique publiée à Berlin chez l'éditeur Heimann, par M. v. Kirchmann, et qui a pour but de mettre à la portée de toutes les bourses et de tous les lecteurs par des rééditions et des traductions, les chefs-d'œuvre philosophiques allemands et étrangers. Le même éditeur vient d'entreprendre une collection politico-historique du même genre ; mais il ne semble pas qu'une direction supérieure et un plan déterminé président au choix et à la publication des ouvrages, comme c'est le cas pour la collection philosophique. Bien qu'il soit difficile de saisir le caractère précis d'une collection qui réunit l'Histoire de l'Art antique de Winckelmann et le livre de Beccaria sur les délits et les peines, tous les ouvrages publiés, sauf peut-être l'Anti-Machiavel, méritaient une réimpression, et M. Reimann aura rendu sans aucun doute un grand service au public allemand.

Les traductions sont en général exactes. Quant aux préfaces qui accompagnent ces diverses publications, elles sont assez médiocres, sauf celle des discours de Fichte et celle de l'Histoire de l'Art de Winckelmann, qui ont un caractère presque exclusivement biographique. On retrouve dans toutes un certain fonds d'idées démocratiques et rationalistes qui ne sont ni bien neuves ni bien intéressantes. Les préfaces du Dr Fœrster à l'Anti-Machiavel et aux opuscules de G. de Humboldt se font remarquer par un ton déclamatoire de mauvais goût et un patriotisme prussien par trop naïf. L'Anti-Machiavel est une production médiocre et emphatique qui ne mériterait que l'oubli, s'il n'était pas piquant d'entendre le moins scrupuleux des souverains se faire professeur de vertu politique. Le Dr Fœrster s'afflige de voir que, malgré toute sa bonne volonté, ce pauvre Frédéric n'a pu réaliser complétement l'*idéal* qu'il s'était proposé, ni établir un gouvernement constitutionnel! Je n'ai pu, en lisant la préface de M. Fœrster, m'empêcher de songer à la concierge du château de Potsdam qui, me montrant un

1. 1870. Premier semestre. Art. 109, p. 411.

jour le portrait fort décolleté de la Barberini, la maîtresse de Frédéric, s'inclina profondément en disant : « Voilà la célèbre Barberini, que le bienheureux roi » Frédéric le Grand estimait beaucoup. — *Das ist die berühmte Barberini, die der » hochselige Kœnig Friedrich der Grosse sehr beehrte.* »

Γ.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 6 juin 1873.

Après la lecture du procès-verbal de la dernière séance, le président, M. Hauréau, annonce la mort de M. Vitet (de l'Académie française), membre libre de l'Académie. Conformément à l'usage, la séance est levée aussitôt après cette communication.

Julien Havet.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Barni, les Moralistes français au XVIIIe siècle (Paris, Germer-Baillière). — Cambon de Lavalette, la Chambre de l'Édit de Languedoc (Paris, Sandoz et Fischbacher). — Clouet, Nature et Distinction des syllabes latines (Le Mans, Monnoyer). — Colebrooke, Life of H. T. Colebrooke (London, Trühner). — De Gasparin, Innocent III (Paris, Lévy). — De Muralt, Essai de Chronographie byzantine, 2 volumes (Bâle et Genève, Georg). — De Ternas et Brassart, Recherches historiques sur Flers-en-Escrebieu-lez-Douai (Douai, Crépin). — Du Bary de Merval, Études sur l'architecture égyptienne (Paris, Hachette). — Desjardins, la Table de Peutinger, livr. I à XI (Paris, Hachette). — Fiske, Myths and Myth-Makers (London-Trübner). — Frammenti di lettere inedite di Giuseppe Mazzini (extrait du journal « Il Mare »). — Friedlænder, Ueber die Entstehung und Entwickelung des Gefühl für das Romantische in der Natur (Leipzig, Hirzel). — Giesebrecht, Geschichte der deutschen Kaiserzeit, t. IV (Braunschweig, Schwetschke). — Handelmann, Ausgrabungen auf Sylt, 1870, 1871 und 1872 (Kiel, Schwers). — Happel, die Sprachlaute des Menschen, 2e éd. (Antwerpen). — Hehn, das Saltz (Berlin, Borntrœger). — Laprade, l'Éducation libérale (Paris, Didier). — Murray, The Dialect of the Southern Countries of Scotland (London, Asher). — Nœldeke, Histoire littéraire de l'Ancien Testament, tr. p. Derenbourg et Soury (Paris, Guillaumin). — Ruggiero, Studi sopra gli Edifizi e le Arti mechaniche dei Pompeiani cominciati nel 1862 (Naples, Detken). — Sanders, Vorschlæge zur Feststellung einer einheitlichen Rechtschreibung für all Deutschland (Berlin, Guttentag). — Tessier, l'Amiral Coligny (Paris, Sandoz et Fischbacher).

ERRATUM DU N° 23.

P. 358, l. 19 et 20, lisez : des récits qui sont devenus..... et qui ont.....

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

La Rivista Europea. (Cette Revue mensuelle, dirigée par M. A. DE GUBERNATIS, paraît à Florence.) N° du 1er juin 1873.

Da Roma a Sarno. Appunti artistico-archeologico-militari, par A. ANGELUCCI (contient deux inscriptions inédites du XVe siècle). — Il cristianesimo nella storia, par G. NEGRI (morceau de philosophie de l'histoire). — Uno scritto inedito di Giacomo Leopardi. — Les Soirées de Florence par Amédée ROUX (en français). — Éloge de Luigi Canina par A. GENNARELLI. — Gli stati uniti di Colombia par A. PAÈZ. — Gli amici d'Italia in Francia (Enrico Martin, Massimo du Camp, Vittorio Duruy, Andrea Erdan, Teodoro di Puymaigre, Ernesto Dubois), par A. DE GUBERNATIS. — Emilio Littré e il dizionario della lingua francese, par le même. — Catania e il Museo Biscari, par M. RIZZARI. — Gli Albanesi in Rumenia par DORA D'ISTRIA. — Carlo Botta e le sue opere storiche. — Suivent une Revue des ouvrages de législation comparée, une Gazette bibliographique italienne, une Chronique florentine, une Gazette bibliographique étrangère, des Nouvelles de France, d'Allemagne, de Hollande, de Belgique, d'Amérique, et diverses autres notices.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Archivio storico siciliano, pubblicazione periodica per cura della scuola de paleografia di Palermo. Anno I. Fasc. I. In-8°, p. 1-128. Palermo (tip. Lao).

Canti antichi portoghesi tratti dal codice Vaticano 4803, con traduzione e note a cura di E. Monaci. In-16, xij-32 p. Imola (tip. Galeati). 3 fr.

—— popolari in Dialetto Sassarese con osservazioni sulla pronunzia d. S. A. il principe Luigi Luciano Bonaparte. Fasc. I. In-32, j-128 p. Cagliari (tip. Alagna). 75 fr.

Cox (R.). Memoir with Selections from his correspondence and Some Account of his Works. By W. Neal Solly. Illustrated with numerous Photographs from Drawings by the Artist's own Hand. Gr. in-8°, 340 p. cart. London (Chapman et H.). 45 fr.

De Gubernatis (A.). Storia popolare degli usi funebri indo europei. In-16, 140 p. Milano (Treves). 2 fr.

De Vincentiis (D. L.). Vocabolario del dialetto Tarantino in corrispondenza della lingua italiana. In-8°, 320 p. Tarento (tip. Latronico).

Ferguson (R.). The Dialect of Cumberland; with a Chapter on its place-names. Post in-8°, 230 p. cart. London (Williams et N.). 6 fr. 25

Inventaire des titres de Nevers de l'abbé de Marolles, suivi d'extraits des titres de Bourgogne et de Nivernais, d'extraits des archives de l'église de Nevers et de l'inventaire des archives des Bordes; publié et annoté par le comte de Soultrait. In-4°, xxiij-367 p. Nevers (imp. Fay).

Lestrange (A. G.). From the Thames to the Tamar : A Summer on the South Coast. In-8°, 350 p. cart. London (Hurst et B.). 18 fr. 75

Morbio (C.). Francia ed Italia, ossia i manoscritti francesi della nostre biblioteche con studi di storia, letteratura e d'arte italiana. In-8°, xlviij-324 p. Milano (tip. Ricordi). 7 fr.

Piot (E.). État civil de quelques artistes français, extrait des registres des paroisses des anciennes archives de la ville de Paris. Publié avec une introduction. In-4°, iv-136 p. Paris (Pagnerre). 10 fr.

Visconti (C. L.) et **Lanciani** (R. A.). Guide du Palatin avec un plan dessiné par A. Zangolini. In-16, 134 p. Turin (Bocca).

poètes de tous les temps et de tous les pays. 1 volume. — *La Prose*, leçons sur les œuvres des grands prosateurs. 1 vol.

BERGER, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris. *Histoire de l'Eloquence latine*, depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, publiée par M. V. CUCHEVAL. 2 vol.

BRÉAL (Michel), professeur au Collége de France. *Quelques mots sur l'Instruction publique* en France. 1 vol.

CHERBULIEZ (Victor). *Etudes de Littérature et d'Art :* Études sur l'Allemagne; sur le Salon de 1872. 1 vol.

—— *Meta Holdenis*. 1 vol.

FIGUIER (Louis). *L'Année scientifique et industrielle*, 16e année (1872). 1 vol.

Chacune des années précédentes se vend séparément.

—— Vies des Savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle : *Savants de l'antiquité*. 2 vol.

L'ouvrage formera 10 volumes.

IDEVILLE (Henry d'). *Journal d'un diplomate en Italie*, notes intimes pour servir à l'histoire du second empire. *Rome*, 1862-1866. 1 vol.

L'auteur a déjà publié *Notes sur Turin*, 1859-1862.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE (l'amiral E.). *La Marine d'aujourd'hui*. 1 vol.

L'auteur a déjà publié dans la même collection : *Souvenirs d'un Amiral*. 2 volumes. — *La Marine d'autrefois*. 1 volume.

LAMARTINE (Alph. de). *Souvenirs et Portraits*. 3 vol. qui se vendent séparément.

LAUGEL (Auguste) : *L'Angleterre politique et sociale*. 1 vol.

MARMIER (X.), de l'Académie française. *Robert Bruce*, comment on reconquiert un royaume. 1 vol.

SAINT-SIMON (le duc de). *Mémoires*. Nouvelle édition, publiée par MM. CHÉRUEL et Ad. REGNIER fils, et collationnée sur le manuscrit autographe de l'auteur, avec une notice par M. SAINTE-BEUVE. Environ 20 vol.

Les deux premiers volumes sont en vente; les suivants paraîtront à des intervalles assez rapprochés.

SHAKESPEARE : *Œuvres complètes*, traduites par Emile Montégut. Tome X et dernier. 1 vol.

L'ouvrage est complet. Les 10 volumes se vendent 35 fr.

STRABON. *Géographie*. Traduction nouvelle par M. Amédée TARDIEU, sous-bibliothécaire de l'Institut.

L'ouvrage formera 3 volumes. Les deux premiers sont en vente; le troisième en préparation.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, président honoraire de la Société de Géographie : *L'année géographique*, revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. Onzième année (1872). 1 vol.

Chacune des années précédentes se vend séparément.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 25 Septième année 21 Juin 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :

Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

Librairie HACHETTE et Ce, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

NONIUS MARCELLUS. *De compendiosa doctrina*. Édition préparée avec le secours de cinq manuscrits du IXe et du Xe siècle, inconnus aux précédents éditeurs, par Louis QUICHERAT, membre de l'Institut. 1 vol. gr. in-8°, br. 15 fr.

—— *Introduction à la lecture de Nonius Marcellus*, par M. Louis QUICHERAT, brochure in-8°. 1 fr. 25

BOPP (François). *Grammaire comparée des langues indo-européennes*, comprenant le sanscrit, le zend, l'arménien, le grec, le latin, le lithuanien, l'ancien slave, le gothique et l'allemand, traduite sur la 2e édition et précédée d'introductions, par M. Michel BRÉAL, professeur de grammaire comparée au Collége de France. 4 vol. gr. in-8°, imprimés à l'Imprimerie nationale, br. 32 fr.

BIBLIOTHÈQUE VARIÉE.

Format in-18 jésus. — Volumes à 3 fr. 50 c.

ALBERT (Paul), maître de conférences à l'École normale. *La littérature française au XVIIe siècle*. 1 vol.

L'auteur a déjà publié dans la même collection : *La Littérature française, des origines à la fin du XVIe siècle*. 1 volume. — *La Poésie*, leçons sur les œuvres des grands

The Academy, N° 73, 2 juin. WEISS, Lehrbuch der biblischen Theologie des neuen Testaments. Berlin, 1873 (art. favor.). — SYED AMEER ALI, Critical Examination of the Life and Teachings of Mohammed. London, Williams and Norgate (apologie de l'Islamisme; intéressant art. de Nœldeke). — Unexplored Syria (réponse de R. F. BURTON à un article de Nœldeke paru dans l'*Academy*, n° du 15 mars 1873). — *Intelligence.*

The Athenæum, N° 2379, 31 mai. Clementis Romani Epistulæ, ed. TISCHENDORF; Clementis Ed. sec. Romani ad Corinthios Epistula, etc. add. LAURENT; Clementinorum Epitomæ Duæ, cura DRESSEL, Ed. sec. Williams and Norgate; The Epistle of Clement of Rome to the Corinthians. Religious Tract Society (les trois premières publications, jugées très-favorablement; la dernière, assez sévèrement critiquée). — Ballads from Manuscripts, ed. by FURNIVALL. Printed for the Ballad Society 1868-72 (art. très-favorable). — *Our Library Table.* List of new Books. — The history of the property of Women (art. signé T. E. C. L. sur des lectures de sir Henry MAINE). — Signor Alessandro Manzoni (not. nécrol. par A. DE GUBERNATIS). — *Literary Gossip* (on vient de découvrir, près de Gaza, une grande inscription samaritaine). — *Societies* (comptes-rendus des séances des sociétés de géographie, de statistique, de zoologie et de météorologie). — Antiquarian notes (P. A. DANIEL).

Literarisches Centralblatt, N° 23, 7 juin. VON KREMER, Culturgeschichtliche Streifzüge auf dem Gebiete des Islams. Leipzig, Brockhaus. In-8°, xiv-77 p. 24 Sgr. (cet intéressant opuscule traite de l'influence de la civilisation étrangère sur l'islamisme). — VOLCK, Der Segen Mose's. Erlangen, Deichert. In-8°, vj-194 p. 1 Thal. 10 Sgr. (savant essai d'interprétation du chap. XXXIII du Deutéronome). — EWALD, Abhandlung zur Zerstreuung der Vorurtheile über das alte und neue Morgenland. Gœttingen, 1872, Dieterich, In-4°, 58 p. 24 Sgr. (l'auteur s'élève contre l'opinion que l'Orient est la terre de l'immutabilité et du despotisme). — NITZSCH, Die rœmische Annalistik, von ihren Anfængen bis auf Valerius Antius. Berlin, Borntræger. In-8°, xij-355 p. 2 Thal. (art. favorable). — GFRŒRER, Geschichte des achtzehnten Jahrhunderts, herausg. v. WEISS, t. IV, p. j. Der siebenjæhrige Krieg. Die Eroberungen der Englænder in West- und Ostindien. Schaffhausen, Baader. In-8°, 436 p. 1 Thal. 15 Sgr. (cet ouvrage est très-inégal et laisse beaucoup à désirer). — RIEGER, Heinrich von Klingenberg und die Geschichte des Hauses Habsburg. Wien, Gerold's Sohn. In-8°, 52 p. (Cette brochure a pour but de démontrer l'existence de l'*Historia comitum Habsburgensium*). — HŒLDER, Die Theorie der Zeitberechnung nach rœmischen Rechte. Gœttingen, Vandenhœck u. Ruprecht. In-8°, iv-144 p. 1 Thal. (note généralement fav.). — Albertani Brixiensis liber Consolationis et Consilii, ed. SUNDBY. Kopenhagen, Hœst u. Sohn. In-8°, xxiv-136 p. (absolument dépourvu d'intérêt historique). — Eratosthenis carminum reliquiæ, dispos. et explic. HILLER. Leipzig, 1872, Teubner. In-8°, 140 p. 1 Thal. (travail soigné et très-recommandable). — Bibliographie Molièresque, par le bibliophile JACOB. Turin, 1872, Gay. In-8°, viij-242 p. (l'auteur n'a pas assez tenu compte des travaux allemands et des éditions allemandes). — FOURNIER, Le Théâtre français avant la Renaissance. Paris, 1872, Laplace, Sanchez et C°. In-8°, vij-462 p. (on reproche à l'éditeur l'absence de commentaires). — STORM, de romanske Sprog og Folk. Kristiania, 1871, Cammermeyer. In-8°, ij-132 p. (cette étude sur les langues et les peuples romans, sans contenir beaucoup de faits nouveaux, montre que l'auteur est au courant des questions). — LŒSCHHORN, Zum normannischen Rolandsliede. Leipzig, Breitkopf u. Hærtel. In-8°, 35 p. (étude sur l'hiatus et l'élision, d'après les travaux de G. Paris).

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 25 — 21 Juin — 1873

Sommaire : 124. Ludwig, Agglutination ou Adaptation? — 125. Willems, Notes de critique et d'exégèse sur Horace. — 126. Loiseleur, Questions historiques du XVIIe siècle. — *Variétés : Revue d'Alsace.* — *Sociétés savantes :* Académie des Inscriptions ; Société de Linguistique.

124. — **Agglutination oder Adaptation?** Eine sprachwissenschaftliche Streitfrage, von Alfred Ludwig. Prague, Calve. 1 vol. in-12, 133 p.

Le nouveau livre de M. L. n'est qu'une œuvre de polémique, contenant sa réponse aux critiques qu'a soulevées un travail publié par lui en 1871 sous ce titre : *Der Infinitiv im Veda.* Ce dernier ouvrage faisait suite lui-même à un mémoire inséré dans les Annales de l'Académie de Vienne en 1867 et intitulé : *Die Entstehung der A- Declination.* Il est impossible de donner au lecteur une idée de la brochure dont nous devons rendre compte, sans lui présenter d'abord un résumé des théories de l'auteur, telles qu'elles sont exposées, non pas toujours selon l'ordre le plus clair et le plus commode, dans les travaux qui viennent d'être cités.

Les racines primitives des langues indo-européennes étaient toutes, non pas monosyllabiques comme on l'a admis jusqu'à présent, mais toutes terminées par une voyelle, le plus souvent par un *i*, et par conséquent, tantôt monosyllabiques, tantôt dissyllabiques. A ces racines, dépouillées ou non de leur *i* final, vint s'ajouter un élément démonstratif, auquel M. L. paraît d'ailleurs attribuer une origine identique à celle des racines verbales, et dont il croit retrouver la forme la plus primitive dans la combinaison *ati* (ou *âti?*). Cet élément démonstratif, devenu un élément formatif, prit peu à peu, sous des influences purement phoniques, les formes les plus diverses : *ati*, *ani* et *âni* (l'indication du rapport de la forme longue avec la forme brève nous a échappé, mais M. L. regarde certainement la forme longue comme la plus ancienne), *asi*, *ari*, *ali*, *adi*, ou avec chute de la voyelle finale *at*, *an*, *as*, *ar*, *al*, *ad*, ou au contraire avec chute de la consonne médiale *ai* ou *âi*, et plus tard *a*, cette finale prétendue des thèmes de la première déclinaison qui n'est que le dernier terme de la dégradation phonique du suffixe primitif. La finale *a* une fois reconnue et dégagée s'ajouta d'ailleurs par analogie à d'autres formes du suffixe, soit à celles qui avaient perdu l'*i* final (*ata*, *ara*, *ala*), soit à celles qui l'avaient gardé (*alya* gr. ελλα), soit à celles qui avaient perdu la consonne médiale (*âya*, *aya*). En même temps le suffixe primitif se redoublait sous l'une quelconque de ses formes (*ad-an-a* gr. εδανο). Le langage, une fois en possession de formes variées pour une seule et même racine, les utilisa, les *adapta* à l'expression de différents rapports, et d'abord à la distinction des mots comme exprimant l'*agens*, l'*actio*, l'*actum*, puis à l'indication du rôle

des noms dans la proposition, c'est-à-dire à la fonction casuelle, et en même temps à la désignation du nombre et du genre. Déjà dans les éléments cités plus haut nous trouvons une désinence de locatif singulier *âi*, devenue *ai*, puis *e* par contraction. Toutefois dans la plupart des désinences casuelles M. L. reconnaît un autre suffixe, lequel d'ailleurs n'eut aussi primitivement lors de son adjonction à la racine ou au thème qu'une valeur purement démonstrative, le suffixe *tvi*. Celui-ci prend les formes *svi, bhi, t, s, m*, etc., et en se combinant avec l'*a* abstrait par le procédé déjà indiqué (*sma* pour *svi-a*), ou avec lui-même sous l'une quelconque de ses formes, fournit à la langue le *stock* dans lequel elle choisit ses flexions casuelles. Voilà pour les formes déclinées. Les formes conjuguées ont la même origine. Les thèmes terminés par le suffixe primitif *âni* étaient devenus en partie des infinitifs, c'est-à-dire qu'ils avaient pris le sens verbal dans toute sa généralité, sans acception de personnes, de nombres, de temps, de modes. Plus tard, tant sous cette forme primitive ou modifiée par des altérations phoniques qu'à l'aide de doublements de suffixes analogues à ceux d'où est sortie la déclinaison, ils ont donné peu à peu, concurremment avec les racines primitives soit nues, soit allongées elles-mêmes avec les différentes formes du suffixe *tvi*, toutes les formes personnelles, temporelles et modales. Ainsi dans la première personne de l'imparfait moyen de la 2e classe nous avons (sauf l'augment) la racine avec son *i* final primitif, sans aucun élément formatif : *advishi;* au contraire dans la forme correspondante de la 1re classe nous avons un thème primitivement en *âni abodhâni* devenu *abodhe;* la 1re personne du présent *bodhe* a la même origine; on en peut dire autant de la forme correspondante de la 2e classe *dvishe* qui rentre ainsi dans le système des thèmes prétendus en *a* et marque la transition historique de la 2e à la 1re conjugaison principale. Dans les formes de subjonctif *bodhai, dveshai*, l'ancien suffixe *âni* a été contracté, non pas en *e*, mais seulement en *ai*. Ce sont ces thèmes en *e* ou en *ai* qui ont d'abord porté, dans la 1re conj. principale les différentes formes du nouveau suffixe *tvi* appelées plus tard à servir de flexions personnelles, et on retrouve encore les uns dans les formes de duel moyen comme *bodhethe*, et même les autres dans les formes védiques telles que *mâdayaite* (R. V. 4. 41. 3), et (au singulier actif) *asaparyait* (A. V. XIV. 2. 20). Plus tard seulement la diphthongue se réduisit dans la plupart des formes à un *â* long ou même à un *a* bref. Nous ne pouvons reproduire ici tous les détails des procédés qui font sortir du même suffixe *âni* la IXe classe, par conservation de l'*n*, la Xe ou plutôt les verbes en *âya* en même temps que ceux en *aya*, par chute de l'*n* et addition du suffixe abusif *a*, de l'*i* final des racines ou des thèmes la caractéristique du potentiel, et enfin tant du suffixe *âni* que du suffixe *tvi*, ou de tel autre que M. L. admet peut-être encore, chemin faisant, toutes les formes personnelles. Cette esquisse suffira pour donner une idée du système de M. L. Il comprend deux choses, d'une part la théorie de l'*adaptation*, d'après laquelle les suffixes tant formatifs que personnels ou casuels n'auraient pris qu'après leur adjonction à la racine ou au thème, et par une *répartition* successive des formes, les sens qu'ils ont dans les paradigmes de nos grammaires, de l'autre l'identification de tous ces suffixes avec deux ou trois

suffixes primitifs. Ces deux thèses sont connexes dans l'esprit de l'auteur, sans être pour cela inséparables. Il est clair que l'identification des suffixes une fois admise, l'adaptation en découlerait comme une conséquence forcée. Mais le rejet de la première thèse n'entraînerait pas nécessairement celui de la seconde. C'est la première que nous examinerons d'abord.

L'analyse des formes telle qu'elle a été faite jusqu'ici, dans l'hypothèse de racines toujours monosyllabiques, et de certains thèmes consonnantiques, isole assez souvent entre la désinence et la racine ou le thème, une voyelle, le plus souvent un *i*, qu'on appelle *i* de liaison par un expédient qui peut paraître assez malheureux quand cette voyelle vient après une diphthongue comme dans le sanscrit *ninay-i-tha*, parfait de *nî*, et qui fait même entièrement défaut quand cet *i* lui-même est changé en semi-voyelle comme dans *rodasyos* génitif ou locatif duel de *rodas*. L'hypothèse de thèmes et de racines terminés uniformément en *i* lève cette difficulté, mais pour la remplacer par une autre, la chute de l'*i* dans l'immense majorité des formes. De même les thèmes en *a* se présentent à certains cas de la déclinaison sous les formes *e*, *ân*, *ây*, etc. et on regarde ces dernières comme ayant reçu ce qu'on appelle des élargissements par une explication peu compromettante, qui ne préjuge pas la fonction des éléments adventices, et que sans doute il faudrait au moins étendre aux thèmes conjugués dans les formes comme *bodhethe*. M. L. préfère regarder les formes plus pleines comme primitives. Ici encore la difficulté n'est que déplacée, puisque nous nous trouvons forcés d'admettre une très-forte dégradation des formes où le thème est réellement *a*, et de celle en particulier où on a cru jusqu'à présent retrouver le thème pur, le vocatif singulier. Nous saisissons ici le principe de ce que M. L. appelle ses découvertes. Il remonte toujours à la forme la plus pleine possible pour n'avoir plus à admettre que des chutes ou des changements de lettres, et en tirer par ce moyen toutes les formes moins pleines. Ce système d'explication offrirait peut-être une certaine vraisemblance s'il ne reposait pas sur l'hypothèse de changements phoniques dont nous ne pouvons vérifier directement la possibilité puisqu'ils sont anté-historiques, et que leur extrême diversité dans une seule et même langue pour une même lettre primitive doit *a priori* faire regarder comme à peu près impossibles. En se contentant de rapprochements ingénieux comme *krpanyate* et *krpâyate*, et plusieurs autres du même genre, M. L. aurait pu entretenir les idées déjà mises en avant par Benfey, Leo Meyer et d'autres linguistes sur la parenté ou l'identité d'un grand nombre de suffixes, et passer pour avoir perfectionné la théorie par la restitution d'un *i* final aux thèmes consonnantiques. En la poussant à l'excès il en a montré le danger et pourrait bien l'avoir, pour longtemps au moins, déconsidérée. L'idée que les formes innombrables de nos langues sont sorties de deux suffixes primitifs, par de simples différentiations phonétiques, et qu'au hasard, vraiment providentiel, de tant d'altérations divergentes est due la création d'un organisme si compliqué, cette idée est tellement bizarre que nous aurions peine à en parler sérieusement si l'incontestable valeur personnelle de l'auteur, et le sentiment de l'état d'imperfection où en est restée, après tant de travaux, la partie de la linguistique indo-européenne qui traite de l'origine des

formes, ne nous imposait une certaine réserve. Il ne semble pas en tout cas que la théorie de l'adaptation puisse trouver un fondement solide dans une hypothèse aussi aventureuse. Examinons-la maintenant sans plus tenir compte de cette hypothèse, et voyons quels autres arguments M. L. apporte pour l'appuyer.

Le meilleur serait évidemment l'emploi indifférent dans une période reculée de toutes les prétendues flexions, casuelles ou personnelles, pour tous les cas et pour toutes les personnes, et en effet M. L. cherche à retrouver des traces de cet usage dans le Rig-Véda. Nous commencerons par les formes nominales.

M. L. dans le livre intitulé : *Der Infinitiv im Veda* et dans le supplément (*Nachtræge*) à ce livre qui termine son nouvel opuscule, cite à la fois des exemples de l'emploi des thèmes, sans aucune des désinences que nous regardons aujourd'hui comme nécessaires pour exprimer les cas, et des exemples de confusion de ces désinences. Nous avons en effet dans le Rig-Véda un grand nombre de locatifs de noms en *an* et quelques instrumentaux de noms en *ti*, comme *suvrkti*, *prayukti*, etc. (Inf. p. 17) extérieurement identiques aux thèmes et deux thèmes au moins, *svasti* et *çam*, employés sans désinence avec le sens du datif. La désinence manque aussi à l'instrumental *vacas* dans plusieurs passages où il est d'ailleurs accompagné d'un adjectif décliné, par ex. *navyasâ vacas* (II. 31. 5) et peut-être à quelques autres. M. L. cite encore plusieurs faits que nous ne pouvons pas énumérer et discuter tous, entre autres l'emploi des thèmes *mahas* et *mahi* dans les fonctions les plus diverses. Pour ces dernières formes, Delbrück qui a soumis les citations de M. L. à une critique approfondie (*Zeitschrift* de Kuhn XX. p. 212 et suiv.) croit lever la difficulté, d'accord avec le Dict. de Pét., en les regardant comme des adverbes. Mais c'est là reculer la question, plutôt que la résoudre. Qu'est-ce que ces adverbes si ce n'est d'anciens adjectifs sans flexion casuelle comme le nominatf-accusatif neutre lui-même? D'ailleurs dans ce passage *maho vâjebhir mahadbhiç ca çushmaih*, qui est une formule deux fois répétée dans le Rig-Véda (IV. 22. 3 et VI. 32. 4) il est impossible de faire de *mahas* un adverbe, et bien arbitraire d'en faire le nominatif d'un thème *maha* pour le construire avec le pâda précédent. Dans bien d'autres cas encore le recours à la catégorie de l'adverbe paraît n'être que l'expédient d'une doctrine étroite et par trop absolue. Quoi qu'il en soit, on ne peut contester que les poètes védiques n'emploient un certain nombre de thèmes nus de la même manière que des thèmes pourvus de flexions casuelles. Qu'en conclure? simplement que le langage, dans une période dont les composés nous ont d'ailleurs gardé un souvenir toujours vivant, indiquait la relation des mots entre eux par la simple juxtaposition, ce que personne n'a jamais contesté, et que quelques traces de cet ancien usage se sont conservées dans le Rig-Véda, en dehors même de la composition. Il ne s'en suit pas encore que les flexions, quand elles furent créées, n'aient eu aucune signification[1].

---

1. C'est sans doute aussi le thème *secondaire* (au point de vue de l'analyse traditionnelle) du génitif pluriel, dépourvu de toute désinence, qu'il faudrait reconnaître dans le *nrîn* énigmatique de tant de passages védiques (*Inf.* p. 6), que M. L. interprète assez heureu-

La confusion des désinences serait un argument meilleur. Or nous avons d'abord la confusion du singulier et du pluriel, entre l'adjectif et son substantif, au locatif dans *trishv â rocane divah* (I. 105. 5 — VIII. 58. 3), dans *arbheshv âjâ ..... mahatsu ca* (I. 102. 10), à l'instrumental dans *nrtamâbhir ûtî* (VI. 19. 10 et *passim*), entre le sujet (neutre) et le verbe, dans *na te vivyan* (*vivyak*) *mahimânam rajâmsi* (VII. 21. 6. comme en grec), peut-être dans quelques autres cas encore. On objecte qu'il y a ici simplement incertitude dans l'application des lois d'accord, plutôt qu'emploi indifférent des désinences du singulier et du pluriel. Mais si l'on rapproche de ces faits l'identité des désinences du singulier et du pluriel à certains cas de la déclinaison des pronoms personnels (*tubhyam* et *yushmabhyam*, *tvat* et *yushmat*, pour ne rien dire des nominatifs *tvam* et *yûyam*), on ne peut s'empêcher de leur reconnaître une certaine importance. Vient ensuite la confusion des cas eux-mêmes. Ainsi le datif et le locatif sont employés parallèlement dans des énumérations comme la suivante : *pra mitrâya prâryamne ..... varune chandyam vacah stotram râjasu gâyata.* Delbrück (*loc. cit.*) traduit ce passage : « Chantez *Mitra*, etc., chantez devant *Varuna* » et voit une « beauté » dans cette alternance du datif et du locatif. Nous y voyons avec M. L. des formes employées exactement dans le même sens comme dans cet autre exemple où un adjectif au locatif est construit avec un substantif au datif : *abhakte cid âbhajâ râye asmân* (X. 112. 3). Les autres exemples de confusion de cas cités par M. L. sont plus ou moins contestables. Il est inutile d'y insister, et d'ailleurs l'argument qu'il en peut tirer n'est pas différent de celui que lui fournissent des faits indiscutables tels que la confusion, dans les paradigmes mêmes, du nominatif, du vocatif et de l'accusatif, de l'instrumental, du datif et de l'ablatif, du génitif et du locatif au duel, du datif et de l'ablatif au pluriel, dans toutes les langues, du datif et du locatif singulier en grec, etc. L'usage de cas primitivement distincts s'est-il perdu à certains nombres et dans certaines langues, ou différentes formes, de significations non distinctes à l'origine, se sont-elles réparties au singulier seulement et dans certaines langues seulement entre différents cas? M. L. a parfaitement le droit de poser cette question. Nous n'osons affirmer qu'il l'ait définitivement résolue. Mais d'ailleurs sur ce sujet de la déclinaison ses idées ne sont pas aussi éloignées qu'il paraît le croire de celles des autres linguistes, en particulier de Curtius. Ce savant dans son mémoire sur *La Chronologie dans la formation des langues indo-européennes* (Trad. franç. p. 103) admet que « la formation casuelle est un développement de la formation théma- » tique » et, s'il n'identifie pas tous les cas à l'origine, reconnaît que leur formation comprend des « couches, » et ne semble pas revendiquer pour les cas d'une même couche des distinctions de sens originelles (p. 102). En tout cas la conception des désinences casuelles comme des prépositions qui auraient exprimé isolément les différents rapports de l'ablatif (*Inf.* p. 21), de l'instrumental, etc.

---

sement (*Aggl.* p. 88 et suiv.) en lui attribuant la fonction de ce cas, et dans les autres formes en *n* (s'il en est parmi celles qu'il a citées), qui ne seraient pas susceptibles d'une autre interprétation.

que M. L. paraît attribuer à ses adversaires est ce qu'on peut imaginer de moins vraisemblable et de plus grossier, et elle est repoussée par Curtius (*ibid.* p. 108). Elle a toutefois été soutenue, et elle l'était, récemment encore, au moins implicitement, dans une critique du livre de M. L. (*Der Infinitiv*) donnée par Baudouin de Courtenay à une revue russe (*Journal ministerstva narodnago prosvyestcheniya*. Mai 1872, p. 142-148) : « Jusqu'à la fusion du thème avec la dési-» nence, » dit le professeur de Varsovie (et il entend par là les suffixes casuels comme les suffixes personnels), « ces deux parties, selon la théorie générale-» ment admise, existaient dans la langue pour l'expression des mêmes rapports » qu'après la flexion, mais seulement à l'état indépendant, absolument comme » par exemple dans le slavon, jusqu'à la fusion des formes du pronom *i* avec les » formes substantives des adjectifs, les deux éléments se montraient indépen-» dants, servant, comme après la fusion, à l'expression du lien attributif du » substantif avec l'adjectif qui le détermine. » Quant à Delbrück, s'il partage sur ce point les idées plus saines de son maître Curtius, il y fait tout au plus une allusion (*Zeitschrift*, XX, p. 214), d'ailleurs si peu transparente, qu'il faut savoir gré à M. L. d'avoir porté le fer et le feu dans cette partie sensible de la théorie actuelle des formes. Quelle que soit la valeur de ses arguments, le plus vraisemblable est certainement que les suffixes casuels comme les suffixes de formation n'ont pris que peu à peu, et après leur adjonction à la racine ou au thème, le sens qu'ils ont dans les périodes historiques de nos langues. Ainsi entendue, la théorie de l'adaptation ne nous répugne nullement. Mais nous ne rejetons pas d'avance l'hypothèse d'après laquelle ces suffixes, dont nous ne reconnaissons pas l'unité originelle, auraient, dans leur valeur démonstrative primitive, exprimé des nuances diverses d'éloignement ou de direction qui les auraient en quelque sorte, et dans une certaine mesure, prédestinés au rôle qu'ils devaient jouer ensuite.

C'est sur le domaine de la flexion personnelle que M. L. rompt véritablement en visière à toutes les opinions reçues. Ici la théorie de la formation par *agglutination* d'éléments qui auraient eu avant leur union exactement la même valeur qu'ils ont encore dans les paradigmes a été enseignée et acceptée depuis cinquante ans, à peu près sans réclamation. Les désinences du singulier actif sont considérées comme composées chacune d'un pronom personnel, qui était déjà un pronom personnel avant son agglutination avec la racine (*mi*, *si*, *ti*), celles du pluriel et du duel actif comme composées de deux de ces pronoms construits parallèlement, celles du moyen comme comprenant également deux, ou même trois ou quatre pronoms personnels, mais construits deux à deux dans un rapport de sujet à régime. M. L. oppose à cette théorie des arguments analogues à ceux que nous avons passés en revue à propos de la déclinaison. Or quelque douteuses que soient certaines confusions dans l'emploi des désinences personnelles, relevées par lui dans le Rig-Véda, quelle que soit la vérité sur la question, peut-être insoluble dans l'état actuel de la science, de l'attribution au thème ou à la désinence de l'*s* qui figure dans une première personne comme *grnîshe* par exemple, il restera toujours des faits indiscutables, tels que l'identité de la 1re et

de la 3e personne du singulier, et même, sauf l'absence de renforcement, de la 2e pers. du pluriel dans le parfait actif sanscrit, l'identité dans la même langue, à la voix moyenne, de la 1re et de la 3e personne du singulier au parfait, et même dans le Rig-Véda, au présent, l'absence de la désinence *mi* à la 1re pers. du singulier du présent actif dans la première conjugaison principale en grec et en latin, et de la désinence *me* à la 1re pers. du singulier du présent moyen dans les deux conjugaisons en sanscrit, tous faits dont on a rendu compte jusqu'à présent par des chutes de lettres ou de syllabes purement hypothétiques. Sans doute M. L. est assez mal fondé à réclamer contre ces hypothèses après les aventures qu'il a lui-même courues, mais sa témérité en matière de phonétique n'excuse pas celle de ses prédécesseurs. L'explication généralement accréditée des désinences du moyen encourt le même reproche. Puis viennent ces troisièmes personnes du pluriel en *us*, en *re*, en *ranta* ou *rata*, en *ran* et même en *ram* de la langue sanscrite, pour ne rien dire de la désinence *anti* elle-même qui est loin d'être expliquée d'une façon satisfaisante. Enfin si on poursuit la théorie actuelle dans son dernier et en apparence plus sûr refuge, la comparaison des trois désinences du singulier actif *mi*, *si*, *ti*, on se trouve en présence d'un pronom *si* dont l'identification avec celui de la 2e personne ne serait bien justifiée que pour la langue grecque. Au surplus les transformations qu'on a admises pour le pronom *tva* aux différents nombres, temps et modes, en font un véritable Protée qui n'a que peu de chose à envier aux deux suffixes multiformes de M. L. Ajoutez à cela que les thèmes pronominaux reconnus dans les désinences personnelles par la théorie traditionnelle elle-même figurent en même temps dans la formation nominale avec une fonction évidemment impersonnelle. Il est donc très-possible que ces thèmes, lors de leur adjonction aux racines, n'aient exprimé que des nuances diverses d'éloignement, et qu'ils aient pris seulement plus tard, par un développement de sens plus ou moins exactement parallèle à celui des pronoms isolés (cf. *Inf.* p. 63), une signification personnelle. La théorie de l'adaptation des suffixes, abstraction faite de leur prétendue identité originelle, peut passer, sinon pour démontrée, au moins pour assez vraisemblable, dans son application à la conjugaison comme à la déclinaison et à la formation nominale.

Nous croyons encore avec M. L. que les formes verbales et les formes nominales ont pu avoir une origine identique et qu'il n'est pas nécessaire de supposer avec Curtius (*loc. cit.* p. 61) un intervalle de temps et une distinction logique entre la création de formes comme *dâti* (*dâta* selon la théorie actuelle), et comme *dâta*, signifiant, dans les périodes historiques du langage, l'une « il » donne » et l'autre « donné. » Mais nous ne croyons pas pour cela qu'il faille dériver le verbe du nom par l'intermédiaire *nécessaire* de l'infinitif, comme le pense M. L. (*Inf.* p. 45 et *passim*), ni inversement dériver le nom du verbe. Du reste il règne dans l'emploi de ces termes de *nom* et de *verbe*, une confusion dont M. L. n'est pas personnellement coupable, mais dont il aurait dû, dans la guerre très-légitime qu'il entreprend contre des préjugés quinquagénaires, tâcher de n'être pas dupe lui-même. Nos grammaires pratiques comprennent sous la rubrique de « nom substantif » des mots de fonctions très-diverses. En effet,

quel abîme au point de vue du sens entre *sarpa* « serpent » et *srpti* « action de » ramper! » La linguistique moderne en assimilant complétement l'adjectif au nom substantif sous le terme commun de « nom » a encore augmenté la confusion. Cette assimilation, justifiée au point de vue tout particulier de la flexion casuelle, qui en somme n'est qu'une acquisition plus ou moins tardive du langage, est insoutenable à tout autre point de vue. Si nous comparons les formes *sarpa* « serpent, » *srpti* « action de ramper, » *sarpa* « qui rampe » et une forme hypothétique **sarpti* « il rampe » au point de vue du *sens*, nous verrons : 1° qu'il faut rapprocher les trois dernières, aujourd'hui réparties entre les catégories du nom substantif, du nom adjectif et du verbe, et les opposer ensemble à la première, rangée avec la seconde dans la catégorie du nom substantif, et que nous distinguerons par la dénomination d'*appellatif;* 2° que si nous voulons faire correspondre à une distinction vraiment importante au point de vue syntactique les termes de « sens nominal » et de « sens verbal, » nous devrons réserver le premier pour l'appellatif, seul susceptible à l'origine d'être employé comme sujet et appliquer le second au nom d'action et à l'adjectif comme au verbe : à l'adjectif, parce que dans les périodes les plus anciennes de nos langues nous le voyons jouer concurremment avec le verbe le rôle d'attribut ou de *prédicat;* au nom d'action, parce qu'il joue (surtout comme infinitif) un rôle *analogue* à celui du prédicat, le rôle du verbe lui-même dans les propositions subordonnées *nécessaires*, par exemple dans les propositions *finales*.

Or si on admet, comme le terme de « racines verbales » paraît l'impliquer, et comme semble l'exiger l'attribution à peu près exclusive de la fonction d'adjectif ou de nom d'action aux racines restées sans suffixe formatif dans nos langues, si on admet, dis-je, que ces éléments primitifs de l'organisme avaient plutôt le sens verbal que le sens nominal, *selon la définition que nous venons de proposer pour ces termes*, ou autrement dit qu'ils désignaient des phénomènes ou des qualités plutôt que des objets, on en conclura que ces formations diverses de la racine *sarp* : **sarpti*, *srpti* et *sarpa*, cette dernière comme adjectif, ont *conservé* le sens verbal ou prédicatif de la racine, et n'en ont pas pris d'autre, tandis que la forme *sarpa*, appellatif, d'ailleurs étymologiquement identique à *sarpa*, adjectif, qui ne suggère plus nécessairement l'idée de « ramper » et qui peut en revanche en suggérer une foule d'autres, est *devenue* le *nom* d'un être et a *cessé* d'être l'expression d'un phénomène. Il nous semble donc que dans nos langues les formes peuvent *perdre* la fonction prédicative, mais qu'elles n'ont pas à la *gagner*. Cette opinion est exactement l'inverse de celle de M. L. On voit maintenant comment nous entendrions le rapport étymologique des formations dites verbales et nominales : *sarpa* « rampant » et **sarpti* « il rampe » auraient été à l'origine des formes à peu près équivalentes entre elles et équivalentes aussi à toutes les autres formations primaires de la racine, à part les nuances diverses d'éloignement ou de voisinage exprimées peut-être par les éléments démonstratifs différents. L'*adaptation* postérieure de certains de ces éléments à la désignation des *personnes* aurait créé la première distinction profonde entre le verbe et l'adjectif, et de l'adjectif serait sorti le nom appellatif. Ce ne sont là que des

conjectures; mais nous espérons du moins n'y avoir fait figurer que des termes bien définis et on n'en peut pas dire autant de ceux qui composent la série de M. L. : *racine, nom, infinitif, verbe*[1].

Il faut nous arrêter. L'espace nous a fait défaut pour entrer en discussion avec l'auteur sur le terrain de l'interprétation védique, et c'est avec regret qu'après avoir, non sans profit, contrôlé toutes ses citations, nous avons dû y renoncer. D'ailleurs si nous avions bien des doutes à exprimer, et aussi des erreurs évidentes à relever, nous n'en aurions pas moins rendu hommage à la haute compétence de M. L. en cette matière. Quand il se trompe, c'est moins par ignorance que par le désir de trouver dans les textes la confirmation de ses théories. Le livre intitulé : *Der Infinitiv im Veda* surtout, ne quittera plus nos mains, tant à cause des collections précieuses d'exemples qu'il renferme pour les formes de l'infinitif, pour leurs emplois, pour la construction de leurs régimes, qu'à cause de ces autres collections de passages obscurs que M. L. explique plus ou moins heureusement, mais sur lesquels il attire en tout cas l'attention. S'il a rendu ainsi des services plus ou moins directs aux études védiques, il n'en a pas rendu un moindre selon nous, à la linguistique. Quelle que soit la valeur de ses théories personnelles, il a porté à des conjectures trop vite reçues pour démontrées un coup sensible, et qui l'eût été davantage si le regrettable ton de sa polémique n'indisposait d'abord les esprits contre lui et ne fermait les oreilles à plus d'une vérité qu'il serait bon d'entendre. Les résultats de la grammaire comparée depuis un demi-siècle restent malgré tout dignes d'admiration. Elle a jeté une lumière inattendue sur la grammaire et le vocabulaire de chacune des langues indo-européennes. L'étude des origines communes de ces langues, l'analyse de leurs formes organiques en était encore au contraire à sa première hypothèse. C'était clore trop tôt le cercle des conjectures possibles, et M. L. a bien fait de le rouvrir.

Abel BERGAIGNE.

---

125. — **Notes de critique et d'exégèse sur Horace,** sixième satire du premier livre (analyse et but de la satire v. 7-22; 71-88 et 122-123) par P. WILLEMS, professeur à l'Université de Louvain, correspondant de l'Académie royale de Belgique (Extrait des Bulletins de cette Académie. 2e série, t. XXXV, nos 2 et 3). Bruxelles, Hayez. 1873. In-8°, 68 p.

M. Willems, déjà connu de nos lecteurs comme auteur d'un *Manuel des antiquités romaines* (voy. *Rev. crit.*, 1872, art. 22) s'essaie aujourd'hui dans le domaine de la critique. Le genre qu'il a adopté dans sa dissertation tient de la vieille école hollandaise. On y trouve un mélange de considérations de toute sorte. Les opi-

---

1. La fonction de l'impératif, qui est souvent remplie par l'infinitif, ne doit pas être confondue avec la fonction prédicative proprement dite. Quant à la fonction prédicative de l'infinitif historique en latin, elle peut bien n'être que dérivée (voir la *Revue* du 31 mai, p. 339). Le nom d'action, sur l'origine duquel nous n'avons présenté plus haut aucune conjecture, semble être de sa nature la catégorie dont la création a dû coûter le plus au langage, bien loin qu'elle puisse servir à expliquer l'origine d'une catégorie aussi simple que celle du verbe.

nions de *tous* les commentateurs sont rapportées et examinées en détail avec un luxe exubérant et l'auteur a trop tenu à montrer qu'il est au courant de la question. Les digressions dans le domaine des antiquités occupent une place trop grande aussi.

Nous ne dirons rien de l'analyse de la satire; elle est assez exacte. Les observations sur la date de ce morceau sont également pleines de justesse. Il y a toutefois deux légères inexactitudes dans ce que dit M. W. de l'organisation en un seul collége des *magistratus minores;* d'abord, avant Auguste déjà, ils constituaient un collége de *XXVI viri;* puis *Vingintiviratus* n'a jamais pu désigner le collége, mais seulement la charge, le rang de chacun de ses membres.

La partie critique a pour objet de restituer le texte de trois passages : vers 12-16, Horace après avoir parlé de l'engouement des électeurs pour les gens titrés dit, faisant allusion au peu de chance d'être nommés qu'auraient les gens de sa classe, les *ignobiles*, continue :

. . . . . quid oportet
Nos facere a volgo longe longeque remotos?
Namque *esto*, populus Lævino mallet honorem
15 Quam Decio mandare novo, censorque moveret
Appius, ingenuo si non essem patre natus :
Vel merito. . . . . .

Il est certain qu'on n'a pu expliquer d'une manière satisfaisante les mots *Namque esto*, on a essayé en vain d'y voir une concession ou une supposition. On a supposé une lacune entre le vers 13 et le vers 14, et il est bien évident que les idées ne se suivent pas très-clairement. On s'attendrait à ce qu'Horace indique d'abord ce que doivent faire les *ignobiles*. M. W. croit que tout s'arrange en lisant :

Namque *est*. *Ei* populus Lævino mallet honorem, etc.

Mais les exemples qu'il cite à l'appui de l'emploi absolu de *est* ne sont pas concluants. Il faudrait qu'il y eût auparavant un *est* ou un mot auquel le rapporter, ou bien qu'il y eût *sic est* ou enfin que *est* fût suivi d'un *ut dicis*, *ut dixi*. Puis *ei Lævino* est très-choquant malgré que Lævinus soit déjà nommé quelques vers plus haut. Je crois que le plus sûr serait d'admettre que la lacune doit être indiquée comme ceci :

Namque esto[1] . . . . . .
. . . . . populus Lævino mallet honorem

Dans le 2e passage M. W. se borne à recommander l'adoption d'une excellente leçon des mss. mise en évidence par Keller et Holder et que L. Müller n'a pas admise dans son texte. V. 75, il est question des enfants qui allaient à l'école et y portaient eux-mêmes une fois par mois le salaire de l'instituteur : *Ibant octonis referentes Idibus æra*, c'est ce qu'on lit dans les éditions courantes et il avait fallu une trop ingénieuse combinaison de Hermann pour expliquer *octonis Idibus* « huit fois aux Ides » parce qu'il y aurait eu quatre mois de vacances. Or il paraît que les meilleurs manuscrits ont : OCTONOS *referentes Idibus* ÆRIS, c'est-à-

1. Peut-être *Nam quaestor....*

dire huit as chaque mois, le jour des Ides. — Nous ne suivrons pas M. W. dans ses digressions économiques sur le prix de la vie à l'époque d'Horace, recherchant combien il fallait d'élèves pour faire vivre un instituteur d'une ville de province et s'il y avait à Venouse un nombre suffisant de ménages pour fournir assez d'élèves au maître d'école.

La dernière correction proposée par M. W. concerne les vers 122 et 123 :

> Ad quartam jaceo; post hanc vagor aut *ego* lecto
> Aut scripto quod me tacitum juvet; unguor olivo.

Elle consiste à lire *lego* au lieu d'*ego*, à placer une ponctuation avant *lecto* et à affaiblir celle que les éditeurs placent entre *juvet* et *unguor*. Cette restitution nous paraît tout à fait simple, naturelle et plausible et c'est à peine s'il était besoin de l'étayer d'autant d'arguments que l'a fait l'auteur.

Malgré les défauts de rédaction que nous avons signalés, nous pensons que le travail de M. Willems intéressera ses lecteurs. Il est écrit moins pour des savants que pour des profanes. Mais il contient deux corrections de texte dont la science devra tenir compte.

En terminant, nous demanderons à l'auteur pourquoi il a cru devoir franciser le nom de *Bentley* qu'il écrit partout *Bentlée*.

Ch. M.

---

126. — **Questions historiques du XVIIe siècle.** Ravaillac et ses complices. L'évasion d'une reine de France. La mort de Gabrielle d'Estrées. Mazarin et le duc de Guise, par M. Jules Loiseleur, bibliothécaire de la ville d'Orléans, correspondant du ministère de l'Instruction publique. Paris, Didier, 1873. In-12, xv-370 p. — Prix : 3 fr. 50.

Les études dont se compose le livre de M. Loiseleur ont paru, la première, dans le journal *Le Temps;* la seconde et la quatrième, dans la *Revue contemporaine;* la troisième, dans la *Revue des Questions historiques*. Toutes les quatre sont dignes de la réputation de l'auteur.

La plus importante de toutes est celle qui est consacrée à *Ravaillac et ses complices* (p. 1-108). L'assassin n'eut-il d'autre guide que son fanatisme, ou ne fut-il, au contraire, qu'un instrument? Les deux opinions ont été soutenues bien des fois, et, en dernier lieu, avec de grands développements, l'une par M. Poirson (*Histoire du règne de Henri IV*), l'autre par M. Michelet (*Henri IV et Richelieu*). M. L. démontre très-bien qu'il y a dans chacune de ces thèses contradictoires une certaine part de vérité. Si, d'un côté, Ravaillac « obéit aux inspirations soli- » taires d'un aveugle fanatisme, » d'un autre côté, l'existence d'une conspiration ourdie contre la vie de Henri IV par le duc d'Epernon et par Henriette d'Entragues, d'accord avec le roi d'Espagne, Philippe III, est incontestable. Accumulant à cet égard les témoignages des contemporains, complétant les recherches de M. Michelet, comme celles de M. Poirson, M. L. établit, tant par ses décisives citations que par ses judicieux raisonnements, que « l'erreur a été » de confondre et de réunir les deux complots, » ajoutant (p. 107) : « Dès qu'on » les sépare, la lumière se fait; tous les événements, toutes les révélations

» s'expliquent et se coordonnent; on voit aisément ce qui appartient à l'un et à » l'autre : ils marchèrent parallèlement, sans se mêler, tendant au même but » par des voies différentes. Si le 14 mai, vers trois heures, Ravaillac n'eût pas » fait le coup, d'autres allaient le faire. »

L'*Évasion d'une reine de France* (p. 109-177) nous transporte au château de Blois. M. L. raconte d'une manière très-détaillée et très-intéressante les aventures de cette nuit du 21 février 1619, pendant laquelle Marie de Médicis s'échappa de sa prison, avec l'assistance de l'audacieux duc d'Epernon. En lisant le récit de M. L., on se souvient du mot de Guez de Balzac, déclarant que l'enlèvement de la reine-mère semble tenir beaucoup plus du roman que de l'histoire [1]. Comme dans toutes les autres études du volume, et comme, du reste, dans tous ses autres travaux, si nombreux déjà, M. L. rectifie beaucoup de fausses assertions, soit anciennes, soit nouvelles [2].

Le savant auteur s'était déjà beaucoup occupé de *La mort de Gabrielle d'Estrées* dans ses *Problèmes historiques* (1867) [3]. S'il est revenu (p. 179-243) sur un sujet que l'on pouvait croire à jamais épuisé, c'est que la plus favorable occasion lui en a été fournie par une relation inédite où les renseignements les plus précis et les plus curieux confirment ses conclusions avec une indiscutable autorité. Cette relation, qui lui a été communiquée par M. Rouffy, président du tribunal civil de Clermont, lequel la tenait d'un membre de la famille de Vernhyes, fut adressée au duc de Ventadour, le 16 avril 1599, six jours après la mort de Gabrielle, par Jehan de Vernhyes, président de la Cour des Aides de Montferrand et membre du conseil de Navarre. De nombreux passages chiffrés présentaient des difficultés de lecture qui ont été surmontées avec bonheur par M. L. Cet érudit n'a pas moins bien commenté le document qu'il ne l'a bien transcrit, élucidant, outre la question du prétendu empoisonnement de Gabrielle d'Estrées, plusieurs autres questions incidentes, notamment celle de l'impression des *Œconomies royales* dans le château de Sully, en 1638.

L'étude qui termine le volume, *Mazarin et le duc de Guise* (p. 245-370), nous introduit, comme parle l'auteur (*Préface*, p. xiij), « dans les secrets les » plus intimes de la politique qui fit échouer la révolution napolitaine de 1647, » cette révolution qui eut pour principaux acteurs Masaniello, Gennaro Annèse » et le duc Henri de Guise. » Les documents inédits qu'analyse M. L., et qu'il va prochainement publier en entier, au nom de la Société archéologique de l'Orléanais, sont des dépêches originales écrites, de mai 1647 à juin 1648, par le secrétaire d'État, Loménie de Brienne, au marquis de Fontenay-Mareuil, ambassadeur extraordinaire à Rome, dépêches conservées dans la bibliothèque publique d'Orléans. Il y a là bien des particularités que nous ne trouvons ni dans les *Mémoires* du duc de Guise, ni dans ceux du comte de Modène, ni dans les tra-

1. *Œuvres complètes*, édition de 1665, in-fol., t. II, p. 402.
2. A propos de rectifications, pourquoi M. L. appelle-t-il (p. 148) « marquis de Roilhac » ce neveu du duc d'Epernon qui est si connu sous le nom de marquis de Rouillac? Voir Tallemant des Réaux, Saint-Simon, le P. Anselme, etc.
3. *Revue critique* du 14 septembre 1867, p. 167.

vaux spéciaux consacrés, en France et en Italie, à la singulière révolution qui faillit enlever à l'Espagne le royaume de Naples. La critique à la fois fine et ferme de M. L. a tiré un excellent parti de la correspondance de Loménie, soit pour raconter les faits, soit pour apprécier les personnages, soit pour dévoiler les idées dont s'inspira la politique du cardinal Mazarin, et cette étude, si exacte, et, en partie, si nouvelle, prouve une fois de plus combien il est nécessaire, ainsi que le rappelle M. L. (p. 256), « de retremper l'histoire tout entière à la source » des documents originaux. »

T. DE L.

VARIÉTÉS.

Revue d'Alsace. Nouvelle série. Deuxième année. Deuxième volume. 1er fascicule. 144 p. In-8°. Colmar, au bureau de la Revue[1].

De toutes nos provinces, l'Alsace était celle qui joignait au patriotisme français le plus ardent, l'attachement le plus ferme à son individualité particulière et provinciale; montrant ainsi que le sentiment national bien loin d'être affaibli par l'amour de la province et du clocher en est au contraire fortifié et vivifié, vérité que nous enseigne toute notre histoire depuis 89. Le *Revue d'Alsace*, fondée en 1850 par M. Liblin, était inspirée par ce patriotisme à la fois français et alsacien, et elle avait su par ses mérites modestes et solides vaincre peu à peu les préventions qui s'attachent malheureusement chez nous à tout ce qui ne porte pas l'estampille de Paris. La guerre de 1870 et la conquête qui en fut la conséquence arrêtèrent les travaux de la *Revue d'Alsace*. Mais dès 1872, un groupe de savants alsaciens, avec cette courageuse persévérance, qui est le trait caractéristique de leur race, reprenaient la publication interrompue, comme si rien n'était changé autour d'eux. Le premier fascicule de la deuxième année de la nouvelle série vient de paraître. Les rédacteurs de la *Revue d'Alsace* continuent à étudier leur province dans sa constitution physique et géologique, ainsi que dans son passé historique et littéraire, avec un zèle infatigable, éclairé et impartial. Cette impartialité est digne de remarque. Ils ne se croient pas obligés en effet de mettre la science au service de la politique, comme ils le voient faire auprès d'eux par les revues allemandes, ni de faire mentir l'histoire en la rendant complice des passions contemporaines; leur patriotisme est assez fort, assez sûr de lui pour ne chercher que la vérité et pour accepter sans hésitation les résultats de la science, quels qu'ils soient. Nous pouvons citer comme exemple de cet esprit sévèrement impartial, le remarquable article de M. Ignace Chauffour sur l'Histoire des Artistes alsaciens au moyen-âge de M. Ch. Gérard (p. 116-132). Tout en rendant pleine justice au rare mérite de cet ouvrage, M. Chauffour n'hésite pas à rejeter sans pitié les paradoxes par lesquels M. Gérard veut faire de l'art alsacien du moyen-âge une branche de l'art français et d'Erwin de Steinbach un Français qui se serait appelé Hervé de Pierrefont. Cette loyauté scientifique est une vertu difficile dans un

---

1. Un an : 14 fr. On s'abonne à Paris chez Sandoz et Fischbacher, 33, rue de Seine.

temps où la politique a fait de tous côtés irruption dans l'histoire. Elle est difficile surtout à des Alsaciens. Nous n'en sommes que plus heureux de voir un pays, objet pour nous d'un intérêt passionné et douloureux, étudié dans tous ses détails par des savants consciencieux et sincères.

La France ne connaît pas assez l'Alsace. La *Revue d'Alsace* contribuera à lui faire apprécier à sa juste valeur la province qu'elle a perdue.

G. Monod.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 13 juin 1873.

Le ministre de l'instruction publique écrit pour demander les présentations de l'Académie pour la chaire de philologie et d'archéologie égyptienne vacante au Collége de France : ces présentations sont fixées à la prochaine séance.

Le ministre envoie à l'Académie une nouvelle lettre de M. Em. Burnouf sur les fouilles entreprises dans l'île de Délos sous la direction de M. Lebègue, et une note de M. Lebègue sur le même sujet.

L'Académie réélit membres de la Commission des comptes MM. Deloche et Egger, et nomme une commission de quatre membres pour le prix biennal, que l'Institut doit décerner cette année sur la proposition de l'Académie des inscriptions : sont élus MM. de Saulcy, Brunet de Presle, de Longpérier, Maury.

M. Viollet continue la lecture de son mémoire sur les enseignements de saint Louis et les grandes chroniques de Saint-Denis (v. la *Revue critique* du 7 juin, p. 367).—Suite du chap. II. M. Viollet examine les chapitres des grandes chroniques empruntés par Joinville. Il montre par une suite d'exemples que la rédaction de Joinville se rapproche beaucoup plus du texte du ms. 2615 que de celui du ms. de Sainte-Geneviève : Joinville a donc dû avoir entre les mains un texte ancien des chroniques, analogue à celui du ms. 2615. Toutefois son texte est moins pur que ce dernier; il présente soit des fautes, soit des interpolations qui ne sont pas dans 2615 et qui se retrouvent dans les textes postérieurs des chroniques. Tel est le récit sur la prévôté de Paris, inséré dans les chroniques et au ch. 141 de Joinville. Chez ce dernier il est placé d'une manière fort bizarre, coupant en deux le texte d'une ordonnance rapportée ch. 140. Cette bizarrerie ne s'explique que par une intercalation inintelligente de ce morceau dans un texte qui d'abord ne le contenait pas : et en effet ce récit manque dans 2615.

Chapitre III. M. Viollet répond aux raisons données par M. de Wailly pour mettre le ms. de Sainte-Geneviève, en ce qui concerne les enseignements, à part des autres textes abrégés. Premier motif allégué par M. de Wailly : les textes abrégés contiennent dans un passage des enseignements une grosse erreur théologique : « Garde-toi de fere chose qui a Dieu desplese, cest mortel pechié, » comme si le péché véniel ne devait point déplaire à Dieu; Sainte-Geneviève donne un texte orthodoxe qui doit être celui de saint Louis : « Garde-toi de

» fere pechié. » M. Viollet répond que la faute était assez grossière pour que le copiste ait pu la corriger de son chef, comme elle a été corrigée dans deux autres mss. de la seconde famille.

La suite de la lecture est ajournée à une autre séance.

M. Maury offre, de la part des auteurs, *Le Per M Hrou, étude sur la vie future chez les Égyptiens,* par M. É. Lefébure, et *Les origines de la maison de France,* par M. Anat. de Barthélemy (extrait de la *Revue des questions historiques*); et de la part de l'éditeur, Mme la baronne de Belloguet, une étude posthume de M. Roger de Belloguet sur les *Cimmériens.*

M. de Longpérier lit : 1° une lettre adressée à l'Académie par M. Chabas, en réponse à la communication de M. Maspero du 23 mai (*Revue critique* du 31 mai, p. 352) : M. Chabas maintient l'identification des *Aperu* avec les Hébreux; 2° une note de M. Fr. Lenormant, confirmant par l'examen des sources assyriennes le fait, établi déjà par M. Chabas au moyen d'un texte égyptien, que l'éléphant existait encore en Mésopotamie au XIIe s. avant notre ère (tandis que dès le Xe s. il avait disparu de cette contrée).

Julien HAVET.

SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE.

Séance du 7 juin 1873.

M. Maxence de Chalvet de Roche-Monteix, élève de l'École des Hautes-Études, et M. Goullet sont élus membres de la Société. — M. Bergaigne fait une communication sur l'origine des noms sanscrits *Indra* et *Rudra.* Il ne croit pas qu'on puisse, ainsi que le proposent les auteurs du Dictionnaire de Saint-Pétersbourg, regarder le *d* de *Indra* comme une lettre de liaison. Il suppose que dans ces deux mots le *d* tient la place d'un ancien *dh*, de sorte que l'un vient de la racine *indh* « brûler, » l'autre de la racine *rudh* qui a donné ἐρυθρός, *ruber* et *rudhira.* M. Bergaigne cite l'épithète *rudra-vartani* (surnom des Acvins), formé comme *hiranya-vartani* « aux routes dorées. » D'autres mots sanscrits, comme *rôdasî*, *mandara*, paraissent avoir remplacé un ancien *dh* par un *d.* M. Bréal pense qu'on peut ajouter *candra* « la lune, » ou plutôt *çcandra* : si le *d* est pour un *dh*, nous aurons un terme de même famille que le grec ξανθός. — Dans une des précédentes séances, un membre de la Société avait essayé un rapprochement étymologique entre les noms de Luther et de Littré. M. Mowat envoie une communication sur l'origine probable de ce dernier nom. Dans une *monstre* (ou état de présence) de Bertran Du Guesclin, datée de 1371, figurent Simon de Littré et Alain de Littré au nombre des écuyers. Par là, nous apprenons que Littré est un nom de fief porté comme nom de famille dans la noblesse de Bretagne. L'emplacement de ce fief est facile à déterminer : le Dictionnaire des Postes place le château de *Littré* dans la commune de Combourg (Ille-et-Vilaine); d'autre part, la carte de l'état-major indique dans le voisinage de Combourg un lieu dit *Litré*, tandis que la carte de Cassini donne à ce nom de lieu l'orthographe *Listré.* Outre que cette dernière forme rend compte du *t* redoublé dans *Littré*, elle nous permet d'attribuer à la famille qui vint se ranger

sous la bannière de Du Guesclin un *Normannus de Listreio*, un *Radulphus de Listre* et un *Gauffridus de Listreio* qui paraissent dans des documents antérieurs de deux siècles. D'autres registres de Du Guesclin dressés en Normandie nomment *Litrie*, *Litric* les mêmes écuyers qui en Bretagne étaient appelés *Littré*. Toutes ces variantes nous autorisent à identifier le nom de lieu breton Littré avec le bas-normand *Littry* (Calvados) : l'un et l'autre peuvent être ramenés à une forme gallo-romaine *Listeriacum*, qu'on retrouve aussi dans le *Listrac* du département de la Gironde. Quant à la signification de ce mot, c'est en celtique qu'il faut la chercher : M. Mowat propose deux étymologies. Il ajoute que par une heureuse coïncidence, au moment où il achève son travail, M. Littré vient de faire son discours de réception à l'Académie française. M. Mowat fête en linguiste le succès du grand philologue. — M. G. Paris se joint à M. Mowat pour fêter le succès que la philologie vient de remporter à l'Académie française. Quant à la signification du nom de Littré, il faudrait tâcher de remonter encore plus haut que le XIVe ou même le XIIe siècle, car les noms cités peuvent venir d'une autre forme que *Listeriacum*.

M. Bréal fait une lecture sur l'origine du suffixe participial *ant*. Le *n* n'en fait point partie nécessaire ; l'*a* est aussi un élément adventice ; ce suffixe consiste donc dans le *t*, et il est resté sous sa forme la plus archaïque dans les composés comme *viçva-ji-t*, ὠμο-βρω-τ, *sacer-dô-t*, *super-sti-t*. M. Bréal pense que le participe présent en *ant* et la troisième personne plurielle en *anti* sont deux formations parallèles, indépendantes l'une de l'autre, quoique composées des mêmes éléments et influencées par la même disposition à insérer une nasale.

Il s'engage à ce sujet une discussion moitié grammaticale, moitié philosophique, sur l'ancienneté de la distinction du nom et du verbe. M. Halévy promet pour la prochaine séance un travail sur l'identité primitive du nom et du verbe dans les langues sémitiques.

LIVRES DÉPOSÉS AU BUREAU DE LA REVUE.

Tchoudinof, Esquisse d'une histoire de la philologie, livr. I (en russe. Voronej, Goldstein). — Thibaut, das Jatâpatala (Leipzig, Brockhaus). — Ticknor, Histoire de la littérature espagnole, tr. p. Magnabal, 3 vol. (Paris, Hachette). — Traditions et Légendes de la Suisse romande (Lausanne, Vincent). — Uricoechea, el Alfabeto fonético de la lengua Castellana (Paris, Maisonneuve). — Vœgeli, zum Verstændniss von Meister Hæmmerli's Schriften (Zürich, Schulthen). — Weill, Cinq mille mots logiquement inhérents à la langue française omis par tous les dictionnaires, fasc. I (Paris, Dentu).

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

Acta societatis philologae Lipsiensis edidit Fridericus RITSCHELIUS. Tomi II fasciculus I. Lipsiae in aedibus B. G. Teubneri. 1872. Gr. in-8°, viij-196 p.

Ce fascicule contient :

I. Lectiones Stobenses : scripsit Otto Hense Halberstadiensis (nunc Halensis), p. 1-51.

II. Quaestiones onomatologicae : scripsit Otto Sievers Brunsvicensis, p. 53-106.

III. De actorum in fabulis Terentianis numero et distributione : scripsit Curtius Steffen Dresdendis (nunc Lipsiensis), p. 107-158.

IV. Quaestionum Eratosthenicarum caput I, quod est de mortis anno Sophoclis et Euripidis : scripsit Ludovicus Mendelssohn Oldenburgensis, p. 159-196.

La seconde dissertation, celle de M. Sievers, dont le titre est assez vague, a pour sujet certaines déformations que subissent en latin les noms propres grecs, ex. *Eutychetis*, *Hedonetis*, *Niciati*, *Eronis*, *Helpinis*, *Tychenis*, *Chrysarioni*, etc. (p. 55-93); elle est suivie de onze pages de *miscella*.

M. Ritschl a jugé utile de demander à l'auteur de la quatrième dissertation, M. Mendelssohn, un résumé qui permît au lecteur de suivre l'argumentation avec plus d'aisance. Ce résumé, en allemand, occupe un peu plus de deux pages.

Les dissertations I et II sont accompagnées chacune d'un index des passages traités.

L'avertissement de l'éditeur donne quelques additions et corrections pour le tome premier du même recueil.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Diez (F.). Grammaire des langues romanes. 3e éd. refondue et augmentée. T. 1er. Traduit par A. Brachet et G. Paris. 1er fasc. In-8°, 240 p. Paris (lib. A. Franck).

L'ouvrage se composera de 3 volumes publiées en 6 fascicules du prix de 6 fr. chaque. Le 6e se paie d'avance en retirant le 1er.

Figuier (L.). Vies des savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle. T. 1er. Savants de l'antiquité (Thalès, Pythagore, Platon, Aristote, Hippocrate, Théophraste). 2e éd. In-18 jésus, xij-416 p. Paris (Hachette et Ce). 3 fr. 50

Franklin (A.). Les anciennes bibliothèques de Paris, églises, monastères, colléges, etc. T. 3. In-4°, xxiv-643 p. avec CLII pl. et vign. Paris (Imp. nation.). 40 fr.

Les 3 vol. pris ensemble. 100 fr.

Histoire littéraire de la France. Ouvrage commencé par les Bénédictins de la congrégation de Saint-Maur et continué par les membres de l'Institut (Académie des inscriptions et belles-lettres). T. 26. XIVe siècle. In-4°, xxiij-595 p. Paris (Didier frères fils et Ce).

Reboud. Recueil d'inscriptions Libyco-Berbères avec 25 pl. et carte de la Cheffia. In-4°, 51 p. Paris (imp. Le Clerc).

Stratmann (F. H.). A Dictionary of the old english language, compiled from Writings of the 12th. 13th. 14th. and 15 th. Centuries. 2d edit. In-4°, 560 p. cart. London (Trubner et Co). 42 fr. 50

Tommaseo (N.). La Storia nella favola, le tradizioni nella poesia. Theologumena Varroniana a S. Augustino in judicium vocata. Dissertazione dell signor Lütgert. In-8°, 28 p. Firenze (tip. Cellini).

Viollet (P.). Caractère collectif des premières propriétés immobilières. In-8°, 52 p. Paris (Guillaumin).

poètes de tous les temps et de tous les pays. 1 volume. — *La Prose*, leçons sur les œuvres des grands prosateurs. 1 vol.

BERGER, ancien professeur à la Faculté des lettres de Paris. *Histoire de l'Eloquence latine*, depuis l'origine de Rome jusqu'à Cicéron, publiée par M. V. CUCHEVAL. 2 vol.

BRÉAL (Michel), professeur au Collége de France. *Quelques mots sur l'Instruction publique* en France. 1 vol.

CHERBULIEZ (Victor). *Etudes de Littérature et d'Art :* Études sur l'Allemagne; sur le Salon de 1872. 1 vol.

—— *Meta Holdenis*. 1 vol.

FIGUIER (Louis). *L'Année scientifique et industrielle*, 16e année (1872). 1 vol.

Chacune des années précédentes se vend séparément.

—— Vies des Savants illustres depuis l'antiquité jusqu'au XIXe siècle : *Savants de l'antiquité*. 2 vol.

L'ouvrage formera 10 volumes.

IDEVILLE (Henry d'). *Journal d'un diplomate en Italie*, notes intimes pour servir à l'histoire du second empire. *Rome*, 1862-1866. 1 vol.

L'auteur a déjà publié *Notes sur Turin*, 1859-1862.

JURIEN DE LA GRAVIÈRE (l'amiral E.). *La Marine d'aujourd'hui*. 1 vol.

L'auteur a déjà publié dans la même collection : *Souvenirs d'un Amiral*. 2 volumes. — *La Marine d'autrefois*. 1 volume.

LAMARTINE (Alph. de). *Souvenirs et Portraits*. 3 vol. qui se vendent séparément.

LAUGEL (Auguste) : *L'Angleterre politique et sociale*. 1 vol.

MARMIER (X.), de l'Académie française. *Robert Bruce*, comment on reconquiert un royaume. 1 vol.

SAINT-SIMON (le duc de). *Mémoires*. Nouvelle édition, publiée par MM. CHÉRUEL et Ad. REGNIER fils, et collationnée sur le manuscrit autographe de l'auteur, avec une notice par M. SAINTE-BEUVE. Environ 20 vol.

Les deux premiers volumes sont en vente; les suivants paraîtront à des intervalles assez rapprochés.

SHAKESPEARE : *Œuvres complètes*, traduites par Emile Montégut. Tome X et dernier. 1 vol.

L'ouvrage est complet. Les 10 volumes se vendent 35 fr.

STRABON. *Géographie*. Traduction nouvelle par M. Amédée TARDIEU, sous-bibliothécaire de l'Institut.

L'ouvrage formera 3 volumes. Les deux premiers sont en vente; le troisième en préparation.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN, président honoraire de la Société de Géographie : *L'année géographique*, revue annuelle des voyages de terre et de mer, des explorations, missions, relations et publications diverses relatives aux sciences géographiques et ethnographiques. Onzième année (1872). 1 vol.

Chacune des années précédentes se vend séparément.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

N° 26 Septième année 28 Juin 1873

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

RECUEIL HEBDOMADAIRE PUBLIÉ SOUS LA DIRECTION
DE MM. M. BRÉAL, G. MONOD, C. MOREL, G. PARIS.

Secrétaire de la Rédaction : M. Stanislas GUYARD.

Prix d'abonnement :
Un an, Paris, 20 fr. — Départements, 22 fr. — Étranger, le port en sus suivant le pays.

PARIS
LIBRAIRIE A. FRANCK
F. VIEWEG, PROPRIÉTAIRE
67, RUE RICHELIEU, 67

Adresser toutes les communications à M. Stanislas GUYARD, Secrétaire de la Rédaction (au bureau de la Revue : 67, rue Richelieu).

ANNONCES

Librairie HACHETTE et Cᵉ, boulevard Saint-Germain, n° 79, à Paris.

PUBLICATIONS RÉCENTES.

DICTIONNAIRES ENCYCLOPÉDIQUES.

LALANNE (Ludovic). *Dictionnaire historique de la France.* 1 vol. grand in-8°, broché. 21 fr.

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 75.
La demi-reliure en chagrin, tranches jaspées, 4 fr. 50.

LITTRÉ. *Dictionnaire de la langue française.* Ouvrage complétement terminé. 4 beaux vol. grand in-4°, brochés. 100 fr.

La reliure dos en chagrin, plats en toile, tranches jaspées, se paye en sus, pour les quatre volumes, 20 fr.

Le même ouvrage est publié en 110 livraisons à 1 fr. Il paraît une livraison toutes les semaines, depuis le 15 février 1873.

VAPEREAU. *Dictionnaire universel des Contemporains.* Quatrième édition, refondue et augmentée d'un *Supplément.* 1 vol. grand in-8°, broché. 27 fr.

Le cartonnage en percaline gaufrée se paye en sus 2 fr. 75.
La demi-reliure en chagrin, 4 fr. 50.
Le *Supplément* de la 4ᵉ édition, consacré aux membres de l'Assemblée nationale et aux personnages devenus célèbres depuis le commencement de la guerre franco-allemande, se vend séparément 2 francs.

The Academy, N° 74, 14 juin. DE GUBERNATIS, Zoological Mythology, 2 vol. London, Trübner (art. favorable; assez nombreuses critiques. Cf. *Revue Critique,* 1873, art. 72, p. 209). — *Literary notes.* KING, Early Christian Numismatics and other antiquarian Tracts. Lond. Bell and Dadly (inférieur aux ouvrages précédents de l'auteur). — Διήγησις ὡραιοτάτη τοῦ θαυμαστοῦ ἀνδρὸς τοῦ λεγομένου Βελισαρίου, nach der Wiener Handschr. herausg. v. WAGNER (excellente édition du poème de Bélisaire). — CULL, T Conjugation such as exists in Assyrian shown to be a character of early Shemitic speech (l'auteur s'imagine avoir le premier démontré l'existence dans les langues sémitiques d'une conjugaison dérivée au moyen de la formative T!). — The Age of Patanjali (réponse de RAMKRISHNA G. BHANDARKAR à un article de Weber publié dans l'*Academy* du 15 mars 1873). — Pehlevi Inscriptions (A. BURNELL. L'auteur a découvert des Inscriptions pehlevies au sud de l'Inde). — *Notes and Intelligence* (on annonce une traduction anglaise en préparation de l'ouvrage de Helmholtz: Die Lehre von den Tonempfindungen, etc. M. Burnell va publier le *Sâmavidhânabrâhmana* avec le comm. de Sâyana, qu'il fera suivre d'une édition du *Devatâdhyâyabrâhmana* et du *Shadvimsabrâhmana*).

The Athenæum, N° 2380, 7 juin. MAX MÜLLER, Introduction to the Science of Religion. Longmans (art. très-élogieux). — D'HÉZECQUES, Recollections of a Page at the Court of Louis XVI, ed. from the French by Charlotte M. YONGE. Hurst and Blackett (très-curieux ouvrage; quelques critiques sur la trad. anglaise). — WHITNEY, Oriental and Linguistic Studies. New-York, Scribner (l'auteur de l'art., se plaçant au point de vue du grand public, regrette que ce volume ne soit pas entièrement consacré à la linguistique, mais contienne, dans la première partie, des essais sur l'interprétation du Rig-Veda et des polémiques; il loue surtout la partie linguistique. — Cf. *Revue Critique,* 1873, art. 41, p. 113). — Amelia PERRIER, A Winter in Morocco (renferme de curieux détails; style trop prolixe). — *Our Library Table.* List of new Books. — *Literary Gossip* (le Cap. Graham prépare une trad. complète du Muntakhab at-tawârîkh, qui paraîtra dans la Bibl. Indica). — *Societies* (comptes-rendus des séances des Sociétés royale, des antiquaires, de littérature, d'archéologie, d'archéologie biblique et d'anthropologie). — Antiquarian Notes (F. J. FURNIVALL).

Literarisches Centralblatt, N° 24, 14 juin. GARDTHAUSEN, Die geographischen Quellen Ammian's. Leipzig, Teubner. In-8°, 51 p. (excellent travail sur les sources d'Ammien).— Monumenta Boica, t. XLI. Monachii, 1872. 2 Fl. rh. (contient la suite des *Monumenta episcopatus Wirziburgensis* et embrasse les années 1344-1351). — BAUR, Hessische Urkunden, t. V. Darmstadt, Jonghaus. In-8°, 538 p. 5 Thal. (forme le supplément des volumes précédents). — VANDERKINDERE, Recherches sur l'Ethnologie de la Belgique. Bruxelles, 1872, Muquardt. In-8°, 70 p. (ouvrage fondamental). — Marci Tullii Ciceronis epistolæ. Recogn. WESENBERG. T. I. Leipzig, 1872, Teubner. In-8°, v-663 p. 1 Thal. (digne de l'auteur des *Emendationes Ciceronis epistolarum*). — BERGK, Griechische Literaturgeschichte, t. I. Berlin, 1872, Weidmann'sche Buchh. In-8°, vj-1024 p. 3 Thal. (art. très-favor. Ce premier volume, malgré son étendue, ne termine pas la première période).— EICHHOLTZ, Uhland's schwæbische Balladen auf ihre Quellen zurückgeführt. Ostern, 1873 (très-instructif). — BEYER, Neue Mittheilungen über Friedrich Rückert. Leipzig, Frohberg, 2 vol. In-8°, x-308; 224 p. (aussi complet que possible). — BERENDT, Die pommerellischen Gesichtsurnen. Kœnigsberg, 1872, Koch. In-4°, 37 p. 1 Thal. (excellent travail sur les urnes représentant une figure humaine). — KRAUS, Roma sotterranea, 3. Lief. Freiburg, Herder. In-8°, XXVII, p. 321 à 578. 2 Thal.

REVUE CRITIQUE
D'HISTOIRE ET DE LITTÉRATURE

N° 26 — **28 Juin** — **1873**

Sommaire : 127. Max Müller, la Science de la Religion, tr. p. Dietz. — 128. Giraud, Nouveau Manuel de Droit romain. — 129. Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle, p. p. De Coussemaker. — 130. Babeau, Histoire de Troyes pendant la Révolution. — 131. Marselli, la Science de l'Histoire, t. I. — 132. Jonckbloet, Histoire de la Littérature néerlandaise, tr. p. Berg. — *Sociétés savantes:* Académie des Inscriptions.

127. — **La Science de la Religion** par M. Max Müller, traduit de l'anglais par H. Dietz. Paris, Germer-Baillière. 1 vol. in-18, 174 p. — Prix : 2 fr. 50.

Les quatre leçons de M. Max M. sur *la Science de la Religion,* traduites par M. D. pour la *Revue Politique,* viennent d'être réunies en un volume que les nombreux lecteurs des anciennes et des nouvelles *Leçons sur la Science du langage,* de l'*Essai sur l'Histoire des Religions,* et des *Etudes sur la Mythologie,* ouvrages du même auteur, déjà traduits en français, voudront joindre à cette riche collection.

La thèse de M. Max M., déjà posée dans ses précédents ouvrages est bien connue : les religions des divers peuples de l'antiquité « semblent marcher dans » le désert....; mais cette marche lente et vagabonde n'en est pas moins un » acheminement vers la terre promise » (p. 31). En d'autres termes, la préparation providentielle de la venue du Christ que Bossuet voyait dans l'histoire politique des nations de l'ancien monde, M. Max M. la cherche dans leurs religions elles-mêmes, dans ces diverses tentatives faites, comme il l'a dit ailleurs (*Nouvelles leçons sur la science du langage.* Trad. fr. II. p. 161) « pour exprimer » l'inexprimable, » et nécessaires pour mettre l'homme *et son langage* à portée de comprendre et de fixer la révélation définitive de la vérité. Et à ce propos, faisons tout de suite une distinction, qu'il est du reste à peine nécessaire d'indiquer. L'exposition de M. Max M. présente à chaque page, et constamment fondues ensemble, l'expression d'une foi religieuse et celle d'une conviction scientifique. Il est trop évident que nous devons respecter l'une et que les arguments sur lesquels l'autre repose peuvent seuls faire l'objet de notre discussion.

La religion des peuples anciens, et particulièrement des Grecs, quand on la confond avec leur mythologie, ne répond guère à l'idée que M. Max M. veut nous en donner. Aussi a-t-il pris soin depuis longtemps de séparer entièrement ces deux choses : « Il y a peu d'erreurs, » a-t-il dit (*ibid.* II. p. 147) « aussi » généralement répandues que celle qui nous fait confondre la religion et la » mythologie des nations de l'antiquité. » La mythologie, selon lui, est purement « une maladie ou un désordre du langage. » Il n'est pas exact de dire, comme on le fait ordinairement, que les ancêtres de la race indo-européenne, par exemple, avaient divinisé les forces de la nature. Mais plutôt, cherchant à nommer une puissance supérieure que leur révélait le sentiment de leur propre

faiblesse, ils ne trouvaient, dans la pénurie d'un langage primitif, aucun terme assez noble pour exprimer l'idée, tout imparfaite qu'elle fût encore, qu'ils se faisaient de la divinité. Ils avaient recours alors aux noms des corps ou des phénomènes célestes, au nom du *Ciel* par exemple, sans croire pour cela qu'ils avaient donné à Dieu son vrai nom : « Les hommes savaient fort bien ce qu'ils » entendaient par le ciel matériel et visible : le premier homme qui, après avoir » tout parcouru, après avoir promené partout ses regards, finit, las de chercher, » par s'emparer du mot de ciel comme valant, après tout, mieux que rien, ne » savait que trop bien qu'il n'avait que fort imparfaitement réussi » (La Science de la Religion, p. 165). Mais ces noms d'objets visibles, transportés métaphoriquement à la divinité, gardaient en même temps leur sens propre. On racontait d'eux, par d'autres métaphores, des histoires étranges, l'hymen du Ciel et de la Terre, celui du Soleil avec l'Aurore, tantôt sa mère, tantôt sa fille, et son épouse tout à la fois, puis des combats, des meurtres et toutes ces légendes, rien moins qu'édifiantes, qui remplissent les poèmes d'Homère. Nos ancêtres furent les dupes de leur propre langage. Ils confondirent, grâce à l'identité des noms, avec les phénomènes célestes, défigurés eux-mêmes peu à peu par l'anthropomorphisme, le Dieu dont ils avaient trouvé la révélation dans leurs cœurs. Ils eurent ainsi plusieurs dieux auxquels ils attribuaient des vices ou des crimes, parfois inouïs dans l'humanité même, sans les dépouiller pour cela des attributs vraiment divins qui avaient appelé de bonne heure leur adoration et leur amour. C'est l'œuvre de l'historien des religions de retrouver sous la végétation mythologique qui l'enlace parfois jusqu'à l'étouffer le tronc même de la religion primitive, « l'invocation du Ciel père sous la forme qu'elle revêtira à travers les siècles : » Notre père qui êtes aux cieux » (p. 98).

Que les Grecs, dès le temps des épopées homériques, aient en dépit des bizarreries, des infamies même qui entraient dans leur conception des dieux de l'Olympe, connu une morale peu inférieure peut-être à la nôtre, c'est ce qu'on ne songe plus guère à contester aujourd'hui. Que ces dieux, quelques fables qu'on racontât d'ailleurs sur leur compte, aient été considérés par eux comme les gardiens et les vengeurs de la loi morale, c'est ce qui n'est pas moins bien établi par des textes formels. On peut en dire à peu près autant des ancêtres de la race hindoue, quoique le côté moral de la religion védique ait été souvent méconnu, et que les témoignages soient ici moins précis, sinon moins éclatants et moins sûrs. Maintenant les hommes ont-ils assigné plus ou moins tardivement un rôle moral à des divinités qui à l'origine personnifiaient simplement des phénomènes physiques, ou ont-ils confondu les phénomènes physiques avec une Providence qui, par l'impuissance du langage à lui trouver une expression plus haute, avait dû à l'origine en porter les noms? Il est, à un point de vue strictement scientifique, aussi difficile de prouver la seconde de ces thèses, celle de M. Max M., qu'il est impossible d'apporter un argument direct à l'appui de la première. D'une part en effet, n'y eut-il, chez les peuples de même race, aucune parenté étymologique, que dis-je? aucune analogie de sens primitif entre les mots qui désignent le dieu ou les dieux spécialement revêtus d'attributs moraux, on

pourrait toujours supposer que les ancêtres de cette race avaient cherché dès l'origine à nommer une Providence, mais que n'étant pas tombés d'accord sur un nom unique, ils en avaient légué plusieurs à leurs héritiers qui se les seraient partagés. D'autre part l'identité de sens, ou même l'identité étymologique des noms d'un Dieu-Providence chez différents peuples ne prouverait que la haute antiquité d'une telle conception sans nous en révéler l'origine. Le fait n'en serait pas moins d'un intérêt historique hors ligne. Or c'est ce fait que M. Max M. cherche à établir pour les trois grandes familles de religions qu'il identifie avec les trois grandes familles de langues : la famille indo-européenne, la famille sémitique et la famille dite touranienne. Ce qu'il dit des deux dernières échappe entièrement à notre compétence. En ce qui touche la race indo-européenne elle-même, nous n'avons naturellement à faire aucune objection que M. Max M. n'ait pu et dû prévoir, et si nous en présentons une, c'est uniquement pour mettre sous les yeux du public non indianiste un élément important de la question.

Selon M. Max M. c'est le nom de *Ciel* que nos ancêtres avaient choisi comme l'expression la moins imparfaite de l'idée de Dieu, non pas même un nom quelconque du ciel, mais celui de ses noms qui était tiré de la racine *div* ou *dyu*, en sanscrit *Dyaus*, en grec Ζεύς, en latin *Jû-* dans *Jûpiter*, en vieux norrois *Tyr*, et ils avaient joint à ce nom la qualification de « père » : *Dyaus pitar*, Ζεύς πατήρ, *Jûpiter*. L'auteur ne fait que rappeler d'ailleurs dans son nouvel ouvrage les conclusions du morceau intitulé : « Jupiter, le Dieu suprême des Aryens » (*Nouvelles leçons*. II. p. 147 et suivantes). L'identité des noms est en effet certaine : l'attribution commune d'une puissance suprême, et ce qui est le plus important d'un rôle moral aux divinités désignées par ces noms, est-elle également indiscutable ? Nous ne le pensons pas. Le norrois *Tyr* et son congénère allemand *Zio* ne livrent guère à la comparaison que la forme matérielle de leurs noms. Sur le *Jûpiter* latin lui-même, peut-être serait-il difficile en dehors de cette qualification de « père » sur laquelle nous reviendrons tout-à-l'heure, de citer des textes bien caractéristiques datant d'une période antérieure à son identification avec le Ζεύς grec. La prééminence de ce dernier dans la mythologie grecque, et le caractère auguste de ses attributs moraux sont au contraire hors de doute. Mais le *Dyaus* de la mythologie védique, loin d'être investi du rôle de Providence, n'est guère autre chose que le ciel matériel et ne peut en tout cas être appelé proprement une *personne* divine. Sur ce point, nous pouvons invoquer l'autorité de M. Max M. lui-même qui dit dans un autre morceau (*Nouvelles leçons*. II. p. 218) : « *Dyaus* » dans le Veda, n'est que l'ombre d'une divinité, si on le compare avec le Ζεύς » des Grecs. » Le nom de « père » se trouve à la vérité joint à ce nom de *Dyaus* chez trois des peuples indo-européens. Mais il est fort douteux qu'il ait eu ici, au moins primitivement, le sens moral que M. Max M. lui attribue. Si parmi les peuples de notre race il en est un qui ait prodigué à ses dieux les termes de l'affection la plus tendre, c'est à coup sûr le peuple védique. Or qu'on compare l'emploi du terme de père, de frère ou d'ami quand il s'applique à Agni ou à Indra, avec l'usage de cette expression de « ciel père » inséparable de celle de « terre mère, » et on se convaincra que dans le dernier cas nous

avons affaire à une simple formule, d'un sens purement cosmogonique. Les poètes jouent même volontiers sur cette formule dans leurs paradoxes étymologiques, en donnant pour père à ce père et à cette mère de toutes choses le dieu Indra qui semble pourtant être aussi leur fils (X. 54. 3), sans doute parce que le dieu de la lumière qui naît entre le ciel et la terre paraît en même temps leur donner la vie chaque matin en les rendant visibles. Répondra-t-on que *Dyaus* a été chez les ancêtres des hindous supplanté par telle ou telle autre divinité dont il tenait primitivement la place, que c'est en un mot un Ζεύς effacé? Cette opinion a été soutenue par Benfey (Orient und Occident. I. p. 48) et par M. Bréal (*Hercule et Cacus*, p. 101). Mais s'il est facile de comprendre qu'un mot qui n'aurait, antérieurement à la séparation des races indo-européennes, désigné qu'un corps ou un phénomène céleste, soit devenu postérieurement le nom d'une personnalité divine bien arrêtée, il l'est beaucoup moins de se représenter le procès par lequel le nom d'un dieu, et du Dieu suprême, et du Dieu-Providence, serait redevenu purement et simplement la désignation de la voûte du ciel[1]. Les attributs moraux de la divinité sont, dans le Rig-Véda, portés principalement par une catégorie spéciale de dieux, les Adityas, dont le principal est *Varuna*. C'est à ce dernier qu'appartient surtout le rôle de gardien de la loi morale, et c'est aux hymnes qui lui sont adressés que M. Max M. lui-même emprunte ses citations quand il veut donner à ses auditeurs et à ses lecteurs l'idée de ces prières « si simples, si sincères, que nous pourrions tous les répéter d'une même » voix, d'un commun accord, s'il nous était possible de nous accoutumer aux » sons étranges du sanscrit » (p. 148). C'est ce fils d'*Aditi*, et non le pâle *Dyaus*, qui est le vrai père céleste des poètes védiques, au sens où le prend M. Max M. Il est vrai que si le sens primitif du mot *Varuna*, était, comme on l'admet généralement, celui de « ciel, » l'identité des significations, à défaut de l'identité des noms, pourrait être invoquée en faveur de la thèse qu'il s'agit d'établir. Mais la restitution de ce sens de « ciel » repose uniquement sur l'identification du mot *Varuna* avec le grec Οὐρανός qui, pour être généralement admise, n'est pas cependant à l'abri de toute contestation. *Varuna*, comme on sait, préside surtout à la nuit, comme son frère *Mitra* au jour, et il se pourrait que la racine *var* « couvrir, envelopper » exprimât dans ce mot tout autre chose que l'idée du ciel enveloppant la terre. Le dieu de la nuit *Varuna* pourrait bien être comme le démon des ténèbres *Vrtra*, celui qui enveloppe, qui cache la lumière, avec cette différence que le démon la vole, tandis que le dieu, en la retirant, montre seulement qu'il en est le maître. La conception de *Varuna* serait ainsi l'inverse de celle de *Savitar*, le dieu qui émet, littéralement « qui » enfante. »

---

1. Au point de vue spécial de la *mythologie*, l'accord de deux des peuples indo-européens (les Grecs et les Latins) pour représenter le ciel comme porte-foudre, n'est pas, en admettant même l'hypothèse d'une union plus étroite entre les deux peuples méditerranéens, une preuve suffisante de l'antiquité de cette conception. Le nom d'*Indra* venant vraisemblablement de la racine *indh* (allumer et brûler) pourrait bien représenter au contraire l'une des phases les plus primitives du mythe de l'orage.

La discussion qui précède n'avait pas, bien entendu, pour objet de contredire l'opinion d'ailleurs très-plausible d'après laquelle les Indo-Européens, avant leur séparation, auraient attribué déjà un rôle moral à leurs divinités ou du moins à certaines d'entre elles, mais seulement de contester qu'on puisse en trouver la preuve, soit dans l'expression *Dyaus pitar*, soit même, subsidiairement, dans la comparaison des sens de *Dyaus* et de *Varuna*.

Il est regrettable que le traducteur, en renonçant pour les noms sanscrits qu'il cite à la transcription scientifique de l'auteur, n'ait pas consulté un spécialiste sur la manière de figurer dans notre langue la prononciation des sons sanscrits. Il ne devrait pas être plus permis d'estropier les mots sanscrits que les mots grecs par exemple, et d'écrire *Yagur*, *mlekkaz*, *Sarvagna*, etc. Certaines formes d'adjectifs (*aryan*, *tamulique*, etc.) trahissent aussi l'inexpérience de notre nomenclature linguistique. A part ces critiques sans grande importance il n'y a que des éloges à donner à la traduction de M. Dietz. Au surplus, ce doit être toujours pour les lecteurs des œuvres de M. Max M. traduites en français, un nouveau sujet d'étonnement de voir avec quelle facilité l'exposition faite par le célèbre professeur d'Oxford dans une langue qui n'est déjà pas sa langue maternelle, passe dans la nôtre en y gardant un charme et un éclat incomparables. C'est grâce à ce don de la clarté brillante, si rare chez ses compatriotes, non moins qu'à l'autorité de son érudition, que M. Max M. a conquis en France une sorte de popularité auprès du public instruit, et qu'il la gardera, en dépit de sa nationalité, et du soin qu'il a pris de nous la rappeler dans des circonstances récentes.

Abel BERGAIGNE.

---

128. — **Novum Enchiridion juris Romani,** in quo continentur Legum antiquarum, imprimis XII Tabularum, nec non edicti Prætorii quæ supersunt, Pauli sententiæ, Ulpiani fragmenta varia, Gaii et Justiniani institutiones, fragmenta Vaticana, Monumenta legalia, tabulæ negotiorum solemnium et aliæ plurimæ juris Romani reliquiæ, ed. Carolus GIRAUD, antecessor Parisiensis. Paris, Cotillon, 1873. Un fort volume in-12, 687 p. — Prix : 6 fr.

La *Revue* a déjà parlé des *Juris Romani vestigia* de M. Giraud[1]. Ils sont reproduits dans le recueil dont on vient de lire le titre, sous une forme un peu différente, avec quelques additions et améliorations. Ainsi, aux sénatus-consultes, M. G. ajoute une note sur l'inscription de Thisbé récemment publiée et commentée par M. Foucart; aux édits des empereurs il ajoute la Table de Cles; aux éloges funèbres, celui de Murdia; enfin au fragment de Frontin, *De controversiis agrorum*, un autre fragment du même Frontin, *De limitibus* et un fragment *De agrorum qualitate* de Siculus Flaccus.

La partie nouvelle de l'*Enchiridion* se compose des éléments suivants, que j'énumère dans l'ordre (critiquable à mon sens) dans lequel les a placés M. Giraud :

1. Les *Sentences* de Paul, principalement d'après M. Huschke. — 2. Ulpien,

---

1. Juillet 1872.

d'après M. Huschke et Bœcking. — 3. Le *De gradibus cognationum*, d'après Bœcking. — 4. Le fragment *De juri fisci*, d'après Krüger. — 5. Gaius, essentiellement d'après M. Huschke. M. G. ne tient nul compte des travaux de M. Studemund, qui modifient le sens du texte en plusieurs endroits, p. ex. I, 78 ss. (Loi *Minicia*), 95 (*Majus et minus Latium*); IV, 15 (STATIM *dabatur judex*). — 6. La *Collation* d'après M. Bluhme. — 7. Les *Fragments du Vatican*, d'après M. Mommsen. — 8. La *Consultation*, d'après M. Huschke. — 9. Le fragment de Dosithée, d'après M. Huschke. — 10. Les *Institutes* de Justinien, d'après l'édition de 1585, combinée avec celles de Schrader et de M. Krüger, avec l'indication dans chaque titre des titres correspondants du Digeste et du Code. — 11. Les *Novelles* CXVIII et CXXVII.

Chacun de ces monuments juridiques est précédé d'une *Introduction* brève et substantielle. Conformément au but essentiellement pratique et scolaire que s'est proposé le savant éditeur, le texte adopté est donné, en général, sans notes et sans variantes. — Je n'ai pas compris pour quel motif une petite notice historique sur la Loi *Fabia de plagiariis* a été insérée entre le fragment *De jure fisci* et Gaius.

En somme, ce nouveau recueil, sans grandes prétentions scientifiques, rendra service aux étudiants et pourra contribuer à populariser parmi eux l'étude des sources.

Alphonse RIVIER.

---

129. — **Œuvres complètes du trouvère Adam de la Halle** (poésies et musique) publiées sous les auspices de la Société des sciences, des lettres et des arts de Lille, par E. DE COUSSEMAKER, correspondant de l'Institut. Paris, A. Durand et Pedone-Lauriel, M DCCC LXXII. In-8°, lxxiv-440 p. avec fac-simile. — Prix : 15 fr.

Les œuvres complètes d'Adam de la Halle n'avaient pas encore été rassemblées et publiées en un seul corps. C'est en quoi l'édition de M. de Coussemaker se distingue des publications partielles de Méon, Monmerqué, Buchon, A. Dinaux, MM. Francisque Michel et Achille Jubinal, pour le texte, Bottée de Toulmont et Fétis, pour la musique. Toutes ces éditions laissaient d'ailleurs de côté la plupart des chansons, les jeux-partis, les rondeaux et les motets [1].

La publication de M. de C. a été motivée surtout par le désir de faire connaître dans son entier l'œuvre musicale du trouvère, dont les productions har-

---

1. M. de C. mentionne encore les extraits donnés par Keller dans *Romvart* (pp. 267, 315, 316-23), mais il le fait d'une manière sommaire, sans indiquer quels extraits a publiés Keller : je remarque que l'édition de M. de C. ne contient pas le « Lied von Adam von » Arras » qui commence ainsi : « Amours ki m'a mis en sousfrance » (*Romvart*, p. 315), d'après le ms. 1490 de la bibl. de la reine de Suède au Vatican. M. de C. cite en outre les huit jeux-partis du ms. de Sienne signalés par M. Louis Passy dans la *Bibl. de l'Éc. des Chartes* (1859, p. 476 et ss., et non 501 comme l'indique à tort une note de la p. xxxv); et enfin neuf chansons que M. Paul Meyer a rencontrées dans le ms. Douce 308 d'Oxford et cataloguées dans son rapport inséré aux *Archives des Missions* (1868, p. 217 et ss.). — A cette liste il faut ajouter les noms de MM. Mætzner et Bartsch qui ont publié quelques chansons et un fragment considérable du « Jeu d'Adam, » mais dont M. de C. ne semble pas avoir eu connaissance.

moniques ont mérité une telle vogue qu'elles n'ont point encore disparu, dit-il, de la bouche des campagnards artésiens (p. ix). Cette popularité persistante et vivace encore imposait à M. de C. le devoir rigoureux de donner une traduction fidèle de la notation musicale employée par le compositeur du XIIIe siècle. On verra plus loin nos réserves à ce sujet.

Le texte, qui seul doit nous occuper en ce moment, reproduit le ms. La Vallière 2736 (auj. 25566). Ce ms. renferme, entre autres poésies, les œuvres complètes d'Adam, sauf deux motets reproduits en appendice (p. 421 et ss.) d'après le ms. H 196, de la biblioth. de l'École de médecine à Montpellier. Les variantes sont tirées, ou plutôt auraient dû être tirées de quatorze mss. dont cinq sont conservés à la Bibl. nat., un à la bibl. de l'Arsenal, les autres aux bibliothèques d'Arras, de l'École de médecine à Montpellier, de Cambray, d'Aix en Provence, de la reine Christine au Vatican, d'Oxford et de Sienne[1]. Ces trois derniers ne sont, il est vrai, cités que pour mémoire, M. de C. ne les connaissant que par les notices ou extraits qui en ont été publiés. Restent donc une dizaine de mss. à variantes, chiffre bien suffisant pour permettre d'établir un texte critique, alors surtout que la mesure musicale vient appuyer et comme doubler la mesure métrique.

M. de C. s'est volontairement privé de cette précieuse ressource : il s'est contenté, en effet, de reproduire le ms. La Vall. 2736, lequel est loin de toujours offrir les meilleures leçons. Dans la plupart des cas, ce ms. est inférieur à certains autres tels que p. ex. les mss. 1109, 847 ou le ms. coté A sur lequel nous reviendrons plus bas.

Un relevé de toutes les bonnes variantes rejetées au bas des pages en regard d'un texte fautif et défectueux nous entraînerait trop loin, sans offrir au lecteur assez d'intérêt pour compenser une énumération de sa nature fastidieuse. Voici seulement quelques-unes des plus importantes, dont l'introduction dans le texte était exigée tant par la mesure métrique que par la notation musicale.

La Vall., chanson XVIII, couplet IV, vers 3 : *désir* fausse le vers et doit être remplacé par *désirer*, leçon du ms. 1109. — Ibid. VI, 5: *remplir;* 1109 : *raemplir.* — XIX, II, 9 : *Ne desist : Va te voie;* le vers est trop court, corr. d'après 1109 : *Tost me desist : V. t. v.* — XX, X, 7 : *Car ele ne set mie;* 1109 complète le vers par l'adjonction du pron. *li* qu'il faut sans doute lire *le : Car ele ne* le *set mie.* — XXIII, III, 2: *Cuer et cors et renon;* 12615 rétablit la mesure : *cuer et cors,* vie *et*

---

1. Voici la liste de ces mss. :

B. N. fr. 25566 (anc. La Vall. 2736)	Aix, 572.
24406 (— 2719)	Cambray, un fragment trouvé en 1839.
846 (anc. Cangé 66)	Vatican, Regina 1490.
847 (— 67)	Oxford, Douce 308.
1109 (ancien 7363)	Sienne, H. X. 36.
12615 (suppl. 184)	Depuis, le ms. 236 de Montpellier a été reconnu comme possédant au moins 2 chansons d'Adam (cf. Bibl. de l'Éc. d. Ch. 1872, p. 618); ce ms. vient donc s'ajouter aux quinze précédents.
7218	
Arsenal, B. L. fr. 120 A.	
Arras, 657.	
Montpellier (École de méd.) H 196.	

renon. — XXIX, III, 7 : *As dous amoureux iex;* ajoutez *Et* en tête du vers, d'après 847. — XXXI, III, 1 : *Ne je n'os me géhir;* lisez : N. j. n'o. *mie* g., d'après 1109; etc.

Dans un grand nombre de cas, le vers est faussé par l'absence de signe diacritique indiquant la diérèse dans les groupes *eï*, *aü*, *eü*. L'inconvénient n'est pas grave pour le texte, parce que chacun rétablit la mesure en lisant; mais là où il le devient, c'est lorsque des fautes de ce genre se rencontrent dans le premier couplet, dont les paroles sont notées en musique ancienne et moderne. Alors il arrive que la mauvaise mesure du texte entraîne une mauvaise distribution des notes correspondantes et, par conséquent, une traduction inexacte. J'en citerai un certain nombre d'exemples plus bas.

Ailleurs, c'est la faute contraire qui revient trop fréquemment : le vers, trop long dans le ms. L. V., est conservé tel quel par l'éditeur (même dans la partie notée) malgré les bonnes corrections indiquées par les var. Ainsi dans XV, II, 8 : *soutieuement;* 847 : *sagement.* — XVI, I, 7 : *notoirement;* 847 *voirement*, leçon adoptée par la notation, qui ne pouvait faire autrement. — XIX, III, 8 et IV, 8 : le vers a une syllabe de trop; les autres mss. ne fournissent pas de var., du moins M. de C. n'en indique pas. — Même cas pour XXI, III, 9, où la var. ne sert de rien pour rectifier la mesure. — XXII, V, 3 : *Car se tele prouvende ai sans empirier,* sans var.; corr. *tel.* — XXIV, V, 7 : *A jamais a desconfiture;* supprimez le premier *a.* — XXXI, I, 2 : *proiière;* le ms. 847 rétablit la mesure avec *proiier.*

Pour la partie notée (c'est-à-dire le premier couplet de chaque chanson, sauf la XXXIIIe, dont le texte n'est pas accompagné de musique), nous avouons franchement notre incompétence. Aussi nos critiques ne porteront que sur la concordance des paroles avec la notation ancienne. Nous avons avancé que cette concordance était souvent manquée par suite du mauvais établissement du texte; il nous reste à le prouver par quelques exemples où ce défaut saute, pour ainsi dire, aux yeux du plus ignorant : ce sera notre excuse pour motiver notre excursion en pays inconnu.

XVI, I, 2 : *Pour une Dame a cui feuté doi;* la mesure étant de dix syllabes, il faut lire et chanter *fe[a]uté* en trois syllabes et, par conséquent, comprendre ce mot pour trois voix musicales. Or M. de C. ne le compte que pour deux; ce qui prive le vers d'un pied et fausse la notation pour le vers correspondant des autres couplets, où l'emploi du tréma n'est pas nécessaire pour assurer la mesure, p. ex. III, 2 : *Chascuns pour se valour li porte foi*, dans lequel les deux syllabes *li por(te)* correspondent à la prétendue première syllabe diphthonguée *feu(té)* qui devrait être divisée en *fe-au(té)*. — Pareillement dans XXIV, I, 5 et dans XXIX, I, 3 : *eust* et *peust* (dans la notation : *peut*) doivent être divisés et chantés en deux syllabes : *e-üst*, *pe-üst.*

Dans ces exemples, texte et notation sont faussés en moins; les ex. suivants montreront au contraire la mesure métrique et musicale allongée plus que de raison : XX, I, 2 et 4 : *nului* et *fui* sont à tort scandés *nu-lu-i*, *fu-i*, l'un avec trois et l'autre avec deux émissions de souffle. Ici M. de C. paraît s'être aperçu

de son erreur, puisque la mesure régulière est rétablie dans la traduction en notation moderne, où ces mots ne comptent plus respectivement que pour deux et une syllabes : *nu-lui*, *fui*. Mais alors M. de C. n'échappe pas au reproche grave de traduction infidèle, et cela précisément dans la partie favorite de son travail, sur laquelle il a fondé l'espoir du succès et que l'on devait croire *a priori* le plus exempte d'erreurs.

Et ce contre-sens (puisque aussi bien il s'agit de « traduction ») ce contre-sens n'est pas isolé. Le dernier vers du 1er couplet de XXXII : *C'alègement proi en chantant*, est noté avec une syllabe en trop, résultat de la diérèse inadmissible de *proi* en *pro-i* opérée par M. de C. dans la notation ancienne; et cependant la « traduction » rassemble en une seule émission les deux syllabes et ramène *pro-i* à *proi*. Bonne mesure métrique, mauvaise mesure musicale en tant que « traduite. » — Autre ex. : XV, 1, 18 : (*Ne jamais, por nul torment*) *Que j'aie, n'iert autrement;* le mot *n'iert* monosyllabique devient dissyllabique avec la disposition que M. de C. a donnée aux notes pour ce vers : *Que j'aie, n'i-ert au-tre-ment;* mais il reprend possession de son état dans la « traduction », où les paroles sont ainsi statuées : *Que j'ai-e n'iert au-tre-ment*. Qu'on suppose les deux notations diverses de ce même vers chantées en même temps : quel effet d'harmonie!

Ici la traduction vaut mieux que l'original : M. de C. s'est trompé en bien. Il n'en est pas de même du cas suivant qui présente la dernière erreur que je veuille relever, mais aussi de toutes la plus grave.

On a vu plus haut que dans XXXI, le v. 2 est trop long d'une syllabe et que la var. donne la bonne leçon *proiier*, au lieu de *proiière* adopté par M. de C. Or cette mauvaise leçon avait pénétré dans le ms. qui a fourni la notation musicale, mais il va de soi que ce n'est là qu'une pure négligence de copiste et qu'il n'y a lieu de tenir compte de cet *e* fém. en surnombre. Et en effet, il n'y a pas dans le ms. de note qui lui corresponde. Dans la « traduction » au contraire, cette syllabe adventice, non notée dans l'ancienne musique, a pris un développement musical luxuriant : une blanche, une croche et une noire. Que ce développement soit ou non la représentation fidèle de la notation assignée par M. de C. à la dernière lettre du fautif *proiière*, je n'ai pas à le rechercher et même je n'en doute pas; mais le malheur est que cette notation n'existe pas, n'a jamais pu exister au ms., et qu'elle appartient tout entière à l'éditeur. Première grave erreur qui en a engendré une seconde, plus grave encore!

Le même motif se répétant dans cette pièce de deux en deux vers, il suit que 1 et 3 vont ensemble et de même 2 et 4. Ceci posé, il est clair que 4 devra reproduire 2 de tout point : et c'est ce qui a lieu en effet, avec cette circonstance aggravante que le développement, introduit abusivement dans 2 à l'occasion d'une syllabe adventice, tombe à plein sur une syllabe réelle dans 4 qui n'a d'ailleurs que son compte juste. Par suite le reste du vers est en avance d'une mesure, et pour rétablir le parallélisme entre 2 et 4, M. de C. a dû faire chevaucher ici *une seule* syllabe sur des notes qui là sont affectées à *deux* syllabes. La simple transcription de ces deux vers, tels qu'ils sont notés, fera mieux saisir le genre d'erreur que nous venons de signaler :

2 : *Pour proi--ièr--*(E) *ne pour quant fai--re.*
4 : *Ne pour dou-che-ment a----trai-re.*

M. de C., qui en maints endroits n'a pas craint de faire une traduction infidèle pour demeurer plus fidèle à l'original, est resté ici conséquent avec son erreur première. Lequel des deux systèmes est préférable? L'un et l'autre, en tout cas, sembleraient démontrer que M. de C. (au moins pour l'ouvrage qui nous occupe) n'est pas complètement maître de son sujet, sujet spécial et favori de l'auteur cependant, et sur lequel je suis encore étonné d'avoir trouvé à reprendre.

C'est un résultat d'autant plus regrettable que, dans la pensée de son éditeur, le livre n'est publié qu'à l'occasion de la musique et de sa traduction : le texte n'est là que pour faire ressortir la valeur musicale de l'œuvre et l'habileté du traducteur. M. de C. passerait facilement condamnation sur le texte; du moins l'aveu consciencieux de sa connaissance trop peu approfondie de notre ancienne littérature (p. xxxviij) nous donnait droit de penser que la partie musicale dût être irréprochable, et tout d'abord nous avions espéré que l'ouvrage se sauverait par ce côté-là.

Des fautes signalées dans cet article, quelques-unes à la vérité ont été rectifiées dans l'errata; mais les dimensions mêmes de cet errata constituent un puissant grief contre l'ouvrage : elles accusent la précipitation avec laquelle il a été fait. Encore cet errata, pour si volumineux qu'il soit (il comprend près de 9 pages par 44 lignes à la page, et ne porte que sur le texte d'Adam de la Halle), aurait-il besoin d'être lui-même rectifié et étendu aux LXXIV pages de l'Introduction.

En terminant cet examen, nous donnerons une dernière preuve du peu de méthode qui a présidé à la composition de cet ouvrage. L'un des chapitres de l'Introduction contient la bibliographie des mss., telle que nous l'avons donnée plus haut. Ceux de ces mss. dans lesquels le texte des *Chansons* est noté en musique sont : La Vall. 2736 et 2719, Cangé 847, les mss. 1109 et 12615, et le ms. 657 d'Arras que M. de C. n'indique pas comme possédant la musique, sans doute parce que le fac-simile tiré de ce ms. et placé en tête du volume le démontre de reste. De ces 6 mss. 4 sont désignés nominativement en tête de chaque morceau qui leur est emprunté, à savoir : 2736, 847, 1109 et 12615, auxquels vient s'adjoindre à 10 reprises un ms. coté *A* sans autre indication préalable. Il semble naturel dès lors que ce ms. *A* représente soit 2719 soit 657, mais il n'en est rien. En effet le tableau suivant montrera qu'il n'y a aucune concordance entre le nombre et l'ordre des chansons empruntées à ces deux derniers mss.[1] et mises en regard des chansons notées dans *A* :

---

1. Les numéros de ces chansons sont cités d'après la description des mss. L. V. 2719 et Arras 657 (pp. xxx et xxxij); ils ne figurent ni l'un ni l'autre, en aucun cas, à la suite des mss. cités en tête du premier couplet noté de chaque chanson. Au contraire les numéros des chansons dont la musique se trouve dans le ms. *A* ne figurent, non plus que le ms. lui-même, dans la « notice bibliographique » des mss. dont l'auteur aurait dû se servir.

2719	657	*A*
1	1	1
2	2	2
	3	3
	4	4
	5	5
		6
		9
11		
		12
13		13
14		
26		
27		
	32	32

Quel est donc ce ms. *A*, qu'on ne reconnaît dans aucun des mss. décrits par M. de C., et qui a fourni de nombreuses variantes aux six premières chansons et à la XXXIIe, sans en donner une seule aux chansons IX, XII et XIII dont la musique lui a été également empruntée ?

En résumé, par ce trop long examen qui n'a cependant porté que sur les *Chansons* et sur moins du tiers du volume, nous pensons avoir démontré que, si la publication de M. de C. est la première édition complète des œuvres d'Adam de la Halle, elle ne peut en aucune façon mériter le titre d'édition définitive ni pour le texte ni pour la musique.

F. BONNARDOT.

---

130. — **Histoire de Troyes pendant la Révolution**, par M. Albert BABEAU. Tome Ier. 1787-1792. Paris, Dumoulin. 1873. 556 p. — Prix : 6 fr.

Cet ouvrage est fort bien conçu et peut être présenté comme un modèle des monographies que comporte l'histoire de la Révolution en province. Supposant connus de ses lecteurs les faits généraux, M. Babeau consacre toute son attention aux faits locaux, et ne fait allusion aux premiers qu'en tant que les seconds en découlent ou s'y rattachent. Il suit en outre l'ordre chronologique et ne groupe dans un tableau d'ensemble que les matières d'organisation. Cette méthode a le double avantage d'éviter les redites, les lieux communs et de favoriser la précision. Mieux qu'une autre, elle peint les tendances et les passions indigènes et marque les modifications de l'esprit public propres au pays.

L'auteur a d'autant plus de mérite dans le choix et l'observation de procédés rigoureusement scientifiques que le sujet traité par lui ne présente rien de très-saillant et augmentait la tentation des incursions sur l'histoire générale. A part trois ou quatre émeutes et deux ou trois assassinats, l'histoire politique de la ville de Troyes, pendant la première période de la Révolution (1789-1793, mort du Roi), n'est point dramatique et n'offre pas de spectacles émouvants. Elle n'intéresse (avec les habitants du département) que les hommes d'étude.

Le trait dominant de cette histoire (trait qui lui est d'ailleurs commun avec celles qu'ont fait connaître les monographies de province publiées précédemment) c'est la lutte des administrations départementales et des municipalités. Appuyées sur des comités extra-légaux, celles-ci représentent de très-bonne heure les passions ultra-démocratiques et tendent à l'envahissement de tous les pouvoirs. Composée d'esprits modérés et non faits à l'usage de la violence, l'assemblée départementale résiste péniblement, et de concession en concession tombe sous la domination des partis assaillants. Cette bataille qui n'a point de trêves, qui consiste en empiètements quotidiennement renouvelés, n'est interrompue que par des émeutes qui marquent le pas en avant : le récit de M. B. est à cet égard aussi instructif que précis.

Toutes les questions traitées par l'auteur sont abordées avec un soin égal : j'indique particulièrement celles qui concernent les finances, les ressources agricoles, industrielles et commerciales du pays, les réformes religieuses, la création des gardes nationales et l'organisation des volontaires. L'analyse des cahiers des trois ordres, surtout celle des vœux des communautés d'habitants et des corporations, forme un des meilleurs chapitres de l'ouvrage.

En louant M. B. sans aucune restriction, je ne me suis proposé, on le comprendra sans peine, que l'examen de sa méthode. La critique de son livre comporterait la reprise de ses propres travaux et un séjour à Troyes. C'est dans les archives de cette ville que l'auteur a très-judicieusement puisé ses sources : la Bibliothèque Nationale, le dépôt de l'hôtel Soubise ne lui ont presque rien fourni. Riches quand on étudie un ensemble, ces établissements sont en effet fort pauvres dès lors qu'il s'agit d'une monographie locale. Toutefois l'auteur a tenu à en interroger les documents, et pour la période qui s'étend de 1793 à l'Empire, ils le paieront mieux de sa peine.

Du point de vue auquel je suis obligé de me placer, j'aurais cependant une observation à soumettre à l'auteur. Quel motif l'a porté à négliger la reproduction de ses principales pièces ? Est-ce la crainte d'augmenter les proportions du volume ? Ou celle de fatiguer le lecteur ? Le lecteur de M. B., qu'il s'en souvienne, ne peut être frivole ; quant au volume, cent pages de plus ne l'auraient pas grossi démesurément. Bon nombre des documents dont M. B., donne la liste (p. 529-559) ne peuvent être connus, même des Champenois, qu'après certaines recherches. On serait bien aise d'avoir sous la main la plupart de ces morceaux, aujourd'hui fort rares, ou demeurés manuscrits. La publication d'une série de preuves compléterait heureusement un livre qui s'annonce d'une manière aussi favorable.

H. Lot.

---

131. — **La Scienza della Storia** di N. Marselli. I. Le Fasi del Pensiero storico. Turin. 1873. E. Lœscher. xxiv-403 p. — Prix : 4 fr.

C'est, nous l'avouons, avec un sentiment de défiance que nous avons abordé le livre de M. Marselli. On a tant parlé et tant écrit en vain sur le sujet qu'il entreprend de traiter ! Les sciences morales méritent-elles le nom de sciences ? L'histoire

est-elle une science ? Ce sont là des questions bien difficiles, je ne dis pas à résoudre, mais à discuter quand on ne sait pas même encore si la psychologie est une science. Quand un esprit supérieur tel que Vico, Herder, Hégel ou A. Comte crée un système de philosophie historique, son œuvre, comme celle des poètes, a une valeur propre, indépendante en quelque sorte du plus ou moins de vérité qu'elle contient. Elle prend sa place parmi les belles créations qui forment le trésor intellectuel de l'humanité. Mais peut-on dire que le moindre résultat scientifique ait été atteint par eux ? A-t-on réussi à poser une seule loi qui puisse être démontrée et enseignée avec certitude ? L'impuissance de tous les systèmes à prédire l'avenir ne serait pas un argument décisif contre leur caractère scientifique ; la géologie, qui commence à être une science, ne permet pas de prédire avec certitude les modifications ou la durée du globe terrestre ; mais du moins elle peut expliquer comment il s'est formé et modifié jusqu'à ce jour, tandis que nul philosophe n'a pu démontrer quelles sont les lois qui ont présidé au développement de l'humanité. De tous les philosophes qui se sont occupés de cette question, Aug. Comte est le seul qui l'ait bien posée. D'après lui, s'il y a dans l'homme une part quelconque de libre arbitre, s'il y a une psychologie indépendante de la physiologie, tous les efforts pour constituer une science de l'histoire resteront vains. Si au contraire les sciences positives nous permettent d'arriver à une connaissance complète et vraiment scientifique de l'homme, les lois cérébrales nous livreront le secret des lois historiques, et jusqu'à un certain point l'histoire pourra être reconstruite a priori d'après les données de la physiologie. Sans doute, dans l'état actuel des sciences biologiques, il était prématuré de chercher à appliquer cette méthode. Aussi la philosophie de l'histoire exposée par Comte dans son cours de philosophie positive est-elle, comme les autres, dépourvue de tout caractère et de toute certitude scientifique. Il n'en est pas moins vrai que si le problème n'est pas résolu par la méthode que Comte a proposée, c'est qu'il est insoluble.

En tous cas, il restera insoluble longtemps encore. Aussi n'est-ce pas sans appréhension que nous voyons M. Marselli entreprendre l'œuvre considérable dont le premier volume vient de paraître. Il contient l'exposition des divers systèmes de philosophie historique qui se sont succédé jusqu'à ce jour; le second sera consacré aux préliminaires de la science historique, c'est-à-dire : 1° le rapport entre la nature et l'histoire ; 2° l'humanité ; 3° la civilisation ; le troisième exposera le développement historique de l'humanité « en faisant sortir les idées, les causes, les lois, de la même évolution des faits dominants » (p. XXI). Nous craignons bien que M. Marselli ne perde son temps et ses peines. Il paraît regarder avec un certain mépris les érudits qui se renferment dans l'étude des faits particuliers ; et pourtant, à l'heure présente, il est bien difficile de faire autre chose que d'appliquer à l'étude des faits les méthodes scientifiques. Même un esprit médiocre peut se rendre utile en se livrant à ce travail, tandis qu'à moins d'avoir un talent de premier ordre il vaut mieux ne pas s'occuper de philosophie de l'histoire.

Avec le premier volume de M. M. du moins nous sommes encore sur un

terrain assez solide. Il trace d'abord à grands traits le développement de l'art d'écrire l'histoire, commençant par les monuments préhistoriques, les logographes, passant ensuite à ce qu'il appelle l'*histoire contemporaine*, c'est-à-dire aux historiens qui comme Thucydide ou Xénophon racontent les événements de leur temps, et terminant par l'*histoire du passé*, c'est-à-dire par les historiens qui travaillent sur les documents et non d'après leurs souvenirs personnels. Après ceux qui racontent les faits historiques viennent ceux qui cherchent à les expliquer; après l'histoire, la science de l'histoire. D'abord les précurseurs, Platon, Aristote, Machiavel, Paruta, Montesquieu, Voltaire, puis la théologie de l'histoire, que Bossuet personnifie pour ainsi dire; la métaphysique de l'histoire, Vico, Herder, Hégel; enfin la physique de l'histoire, Comte et les divers positivistes. La dernière partie est consacrée à ce que M. M. appelle l'*histoire scientifique*, dont Buckle est à ses yeux le représentant le plus éminent. Buckle a cherché en effet à appliquer à l'étude d'une histoire spéciale des lois et des principes qu'il croyait scientifiquement certains et démontrables. La science de l'histoire, si elle est jamais constituée, permettra aux historiens d'exécuter d'une manière définitive ce que Buckle a tenté d'une manière imparfaite.

Ce premier volume de M. M. donne, comme on le voit, un tableau assez complet et bien composé du développement des idées historiques. Sans nous arrêter à relever les points où son exposition nous paraît insuffisante ou inexacte, nous lui adresserons un reproche général : c'est de manquer de précision et de netteté dans le style, c'est-à-dire de la qualité scientifique par excellence. Les idées flottent délayées dans un style vague et diffus ou disparaissent ensevelies sous des fleurs de rhétorique, peu éclatantes il est vrai, mais d'un parfum assez fade. Ce défaut, déjà fâcheux dans ce volume d'introduction, le serait plus encore quand M. M. voudra développer ses théories personnelles. Il m'a été impossible de tirer aucune notion précise et claire des chapitres où M. M. abandonne l'exposition des idées d'autrui pour parler en son propre nom (Voy. Préface, le ch. Ier de la IVe partie, et la conclusion). Ce manque de netteté et de vigueur risquerait, s'il n'y prenait garde, d'ôter toute valeur aux travaux futurs de M. M.; nous le regrettons d'autant plus que le volume qu'il vient de publier témoigne de connaissances étendues et d'un esprit actif, curieux et indépendant.

Γ.

---

132. — W. A. Jonckbloet's. **Geschichte der niederlændischen Literatur.** Deutsche Ausgabe von Wilhelm Berg. Mit einem Vorwort und Verzeichniss der niederlændischen Schriftsteller und ihrer Werke, von Dr Ernst Martin. Erster Band. Leipzig, Vogel. 1870. In-8°, 2 vol. xvj-467-700 p. — Prix : 10 fr. 75.

La littérature néerlandaise est peu connue en France. Marin de Sainte-Aldegonde doit à M. Quinet une certaine célébrité, quelques littérateurs vont jusqu'à connaître les noms de Cats et de Vondel, et les œuvres du romancier contemporain Henri Conscience ont pénétré jusqu'au grand public lui-même. Il est peu probable que cet état de choses change considérablement, mais nous

croyons rendre un service d'autant plus réel aux personnes auxquelles leurs études rendent parfois nécessaires, sur cette littérature, des renseignements fort difficiles à trouver, le livre de M. Jonckbloet. On est quelque peu surpris au premier abord de voir ce livre traduit en allemand, car l'effort qu'un Allemand a à faire pour apprendre le néerlandais est si léger qu'il semble que tous les Allemands qui s'intéressent à la littérature néerlandaise devraient être en état de lire l'original. Il paraît qu'il n'en est pas ainsi; en tout cas la traduction de M. Berg sera la bienvenue dans les pays romans, où la connaissance de l'allemand est beaucoup plus répandue que celle du néerlandais. L'ouvrage de M. J. est digne de la haute réputation de ce savant distingué. La première partie, consacrée au moyen-âge, n'est pas, comme on s'y serait attendu, la plus intéressante. M. J., qui a étudié dans un livre spécial, bien connu du public savant, l'histoire littéraire des Pays-Bas au moyen-âge, s'est borné ici à un résumé quelque peu sec. Cette partie du livre a surtout le mérite de montrer qu'en bien des points les idées de l'auteur se sont modifiées depuis vingt ans, et qu'il a continué sans relâche les études qui l'ont illustré. Aussi peut-on se promettre de trouver beaucoup de choses nouvelles et fructueuses dans la nouvelle édition de l'*Histoire de la poésie néerlandaise du moyen-âge* qui est annoncée comme devant prochainement paraître. — La partie la plus étendue et la plus remarquable du livre traduit par M. Berg est la partie moderne : on y trouve un tableau très-animé, complet sans minutie, et véritablement intéressant, de l'activité littéraire de la Hollande, ce petit pays si remarquable par son activité religieuse, politique et commerciale. L'auteur joint à une étude consciencieuse du sujet un vrai talent d'exposition et une liberté absolue de jugement. Il est sévère pour la plupart des auteurs qui sont restés les plus populaires chez ses compatriotes, et n'a de sympathie que pour ceux où il reconnaît une inspiration vraiment originale et profonde. Les conditions politiques, sociales et intellectuelles de chaque époque sont exposées en détail, avec preuves à l'appui, et ces renseignements ajoutent beaucoup à la valeur du livre. Bien que la littérature néerlandaise, comme toutes les petites littératures, ait subi successivement l'influence et nous offre le reflet de ses voisines[1], elle ne laisse pas d'avoir son caractère à elle, et plusieurs de ses coryphées méritent une place à part dans le tableau général de la littérature européenne. C'est une bonne fortune que de trouver, pour vous introduire et vous orienter dans ce domaine peu connu, un guide aussi instruit, aussi indépendant et aussi spirituel que M. Jonckbloet.

ψ.

---

1. Notamment de la France. M. J. fait souvent ressortir cette influence. Il donne entre autres, t. II, p. 15, un curieux spécimen du jargon hollando-français qu'on parlait à la cour du Stathouder au XVIIe s. Barlæus dit dans une lettre (1641) : *Decrevi filium in Gallias mittere, ut Druidum lingua loqui discat, sine qua silendum pluribus præsertim Hagæ, ubi Gallorum et Gallizantium plena sunt omnia.* — Le français appelé *Druidum lingua!* Voilà un bel argument pour M. Granier de Cassagnac.

SOCIÉTÉS SAVANTES.

ACADÉMIE DES INSCRIPTIONS ET BELLES-LETTRES.

Séance du 20 juin 1873.

L'Académie, autorisée par un décret du 6 juin, accepte le legs qui lui a été fait par M. Stanislas Julien, d'une rente annuelle de 1500 fr., pour former un prix qui sera décerné à l'auteur du meilleur mémoire relatif à la Chine.

M. Miller présente un essai de restitution d'une inscription grecque qui lui a été communiquée par M. Foucart. Cette inscription a été trouvée à Œnos par M. Deville, membre de l'École française d'Athènes. Elle a été examinée depuis par M. Alb. Dumont, qui en a adressé à M. Miller une nouvelle copie, conforme d'ailleurs à celle de M. Deville, avec plusieurs détails sur le monument où elle se trouvait, un petit *sacellum*, ou chapelle carrée, fermée de trois côtés, ouverte sur le quatrième : à droite et à gauche étaient deux stèles, dont l'une portait l'inscription en question. M. Miller considère cette inscription comme de l'époque d'Adrien. C'est une épitaphe. Ce qui en fait l'intérêt, c'est qu'on y voit professée la doctrine de l'immortalité de l'âme, sans doute sous l'influence des idées néo-platoniques. La lecture en est fort difficile, surtout à la fin; M. Miller propose de la restituer de telle manière qu'elle doit se traduire à peu près ainsi : « Aure-» lius Naucleros, thérapeute (ministre) du dieu ami des hommes, Esculape. » Écoute ce qui t'est dit : quand tu meurs, tu n'es point mort, mais ton âme a » dû partir, abandonnant ici au temple son vase, quand tu as reçu l'ordre du » départ..... (suit un fragment indéchiffrable). » Ce vase, c'est le corps : divers auteurs païens et chrétiens représentent le corps comme un vase qui contient l'âme; le temple, c'est le *sacellum* qui sert de tombeau au mort. M. Miller ne présente du reste cette lecture que comme provisoire, et fait appel à ceux de ses confrères qui auraient des conjectures nouvelles à lui proposer.

M. Derenbourg et M. de Longpérier présentent de nouvelles observations sur la lecture d'une inscription hébraïque gravée sur un sceau trouvé à Narbonne.

M. de Longpérier offre à l'Académie de la part des auteurs deux ouvrages de numismatique, l'un sur la numismatique égyptienne, *Égypte ancienne, deuxième partie, domination romaine,* par M. Feuardent, l'autre de M. Ferd. Bompois, *Les types monétaires de la guerre sociale.*

M. Renan présente de la part de M. Héron de Villefosse des estampages d'inscriptions sémitiques de l'Algérie.

Julien HAVET.

Nogent-le-Rotrou, imprimerie de A. Gouverneur.

15 Sgr. (termine l'ouvrage important de M. Kraus). — *Erwiderungen* (Réponse de M. Vambéry à l'article du n° 19 du *Centralblatt* sur l'histoire de Bokhara et réplique de M. A. von Gutschmid, auteur de l'article).

Wissenschaftliche Monats-Blætter, n° 3. BRANDES, Der Kanzler Krell, ein Opfer des Orthodoxismus. Leipzig, Barth. In-8°, viij-199 p. 28 Sgr. (historique du procès de Krell; remarquablement conçu et écrit). — HŒLDER, Die Theorie der Zeitberechnung nach rœmischen Recht. Gœttingen, Vandenhoeck u. Ruprecht. In-8°, vj-144 p. 1 Thal. (paraît reposer sur des bases solides). — CARNUTH, De Etymologici Magni fontibus. Berlin, Borntræger. In-8°, 36 p. 16 Sgr. (cet essai promet beaucoup).— FLACH, Die Hesiodische Theogonie mit Prolegomena. Berlin, Weidmann'sche Buchh. In-8°, iv-106 p. 1 Thal. (cette édition est le fruit des études de M. Flach sur l'hiatus et le digamma; art. favor.). — Hêliand, mit ausf. Glossar herausg. v. HEYNE. Paderborn, Schœningh. In-8°, viij-376 p. 2 Thal. (excellente édition). — *Literarische Nachweise :* Das Vaticanische Archiv.

BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE

DES PRINCIPALES PUBLICATIONS FRANÇAISES ET ÉTRANGÈRES.

AVIS. — On peut se procurer à la librairie A. FRANCK tous les ouvrages annoncés dans ce bulletin, ainsi que ceux qui font l'objet d'articles dans la *Revue critique*. Elle se charge en outre de fournir très-promptement et sans frais tous les ouvrages qui lui seront demandés et qu'elle ne posséderait pas en magasin.

Dalrymple (J.). Memoir of : a study in the history of Scotland and Scotch law during the 17th Century, by G. T. Mackay. In-8°, cloth. London (Hamilton). 15 fr.

Doolittle (J.). Vocabulary and Handbook of the Chinese language romanised in the Mandarine Dialect (2 vol.). Vol. 2. In-4°, cloth. London (Trubner). 39 fr. 40

Drummond (R. B.). Erasmus : his life and Character as Shown in his Correspondence and Works. With Portrait. 2 vol. in-8°, 780 p. cloth. London (Smith et E). 26 fr. 25

Dyer (T. H.). Ancient Athens : its history, topography and remains. Gr. in-8°, 502 p. cloth. London (Bell et D.). 31 fr. 25

Fortnum (E. D. E.). Descriptive Catalogue of the maiolica, hispano-moresco, persian, Damascus, and Rhodian Wares in the South Kensington Museum; with historical notices, Marks and Monograms. Gr. in-8°, cloth. London (Chapman et H.). 50 fr.

Inventaire sommaire des archives départementales antérieures à 1790, rédigé par M. Quantin, archiviste. Yonne. Archives civiles séries A à F. T. 1er. In-4°, 613 p. Auxerre (Gallot).

Mas Latrie (De). Nouvelles preuves de l'histoire de Chypre sous le règne des princes de la maison de Lusignan. 1re liv. In-8°, 83 p. Paris (Baur et Detaille).

Prou. Notice sur deux statuettes gallo-romaines trouvées à Sens. 1re partie. In-8°, 19 p. Sens (imp. Duchemin).

Rabbinowicz (J. M.). Législation civile du Thalmud. Traduit et annoté. Avec une introduction par M. le grand-rabbin Lévy, de Bordeaux, et suivie de quelques rapprochements avec le droit romain et le droit français, par M. G. Boissonade. 1re partie. Traité Kethouboth. In-8°, xxiv-136 p. Paris (Thorin).

Robinson (E. J.). Tamil Wisdom : Traditions concerning Hindu Sagas and Selections from their Writings. With an Introduction by the late Rev. Elijah Hoole. In-12, 158 p. cart. (Wesleyan Conference office). 3 fr. 75

Sforza (G.). Dante e i Pisani : Studi storici. 2a ediz. In-8°, viij-184 p. Pisa (tip. Valenti).

Sorel (A.). Le traité de Paris du 20 novembre 1815. I. Les Cent-Jours. II. Les projets de démembrements. III. La Sainte-Alliance, les traités du 20 novembre. In-8°, 157 p. Paris (G. Baillière).

BARRY DE MERVAL (le comte du). *Études sur l'architecture égyptienne.* 1 vol. in-8° avec planches. 5 fr.

CHALLAMEL (Augustin). *Mémoires du peuple français* depuis son origine jusqu'à nos jours, couronnés par l'Académie française. Tome VIII et dernier. 1 vol. in-8°. 7 fr. 50

L'ouvrage est complet. Les huit volumes se vendent 60 fr.

DREYSS. *Chronologie universelle;* quatrième édition, corrigée et continuée jusqu'à 1872. 2 vol. in-18 jésus. 10 fr.

DUCAMP (Maxime). *Paris, ses organes, ses fonctions, sa vie,* dans la seconde moitié du XIXe siècle.

En vente : Tome I. — La Poste aux lettres. — Les Télégraphes. — Les Voitures publiques. — Les Chemins de fer. — La Seine.

Tome II. — L'Alimentation. — Le Pain, la Viande et le Vin. — Les Halles centrales. — Le Tabac. — La Monnaie. — La Banque.

Tome III. — Les Malfaiteurs. — La Police. — La Cour d'assises. — Les Prisons. — La Guillotine. — La Prostitution.

Tome IV. — La Mendicité. — L'Assistance publique. — Les Hôpitaux. — Les Enfants trouvés. — La Vieillesse (Bicêtre et la Salpêtrière). — Les Aliénés.

Chaque volume se vend séparément. 7 fr. 50

GUIZOT. *Les Vies de quatre grands Chrétiens français. Saint Louis. — Calvin.* 1 vol. grand in-8°, broché. 7 fr. 50

Le tome IIe, comprenant : *Saint Vincent de Paul. — Duplessis-Mornay,* paraîtra prochainement.

LAMARTINE. *Correspondance inédite,* publiée par Mme Valentine de Lamartine. 2 vol. in-8°. 15 fr.

LAVELEYE (Émile de). *L'Instruction du Peuple.* 1 vol. in-8° broché. 7 fr. 50

HŒFER (F.). *Histoire de la zoologie,* depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours. 1 vol. in-18 jésus. 4 fr.

Le même auteur a déjà publié : *Histoire de la physique et de la chimie,* 1 vol., 4 fr.; — *Histoire de la botanique, de la minéralogie et de la géologie,* 1 vol., 4 fr.

JOANNE (Paul). *De Paris à Vienne* (Wurtemberg, Bavière, Autriche, Hongrie). 1 vol. in-32 cartonné. 4 fr.

PERROT (Georges). *L'Eloquence politique et judiciaire à Athènes.* Première partie : *Les Précurseurs de Démosthène.* 1 vol. in-8°, broché. 7 fr. 50

TICKNOR. *Histoire de la Littérature espagnole,* traduction de M. J. G. MAGNABAL, agrégé de l'Université. 3 vol. in-8°, brochés. 27 fr.

WITT (Mme de —, née GUIZOT). *Recueil de Poésies pour les jeunes filles.* 1 vol. in-12, broché. 2 fr.

Nogent-le-Rotrou. Imprimerie de A. Gouverneur.

Z
1007
R45
t.13

Revue critique d'histoire et de littérature

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY